JOURNAL

DU GÉNÉRAL

FANTIN DES ODOARDS

ÉTAPES D'UN OFFICIER
DE LA GRANDE ARMÉE

1800 — 1830



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1895

JOURNAL

DU GÉNÉRAL

FANTIN DES ODOARDS

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 171.

JOURNAL

DU GÉNÉRAL

FANTIN DES ODOARDS

ÉTAPES D'UN OFFICIER

DE LA GRANDE ARMÉE

1800 — 1830



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—

1895

PRÉFACE

Louis-Florimond Fantin des Odoards naquit à Embrun le 23 décembre 1778. Il appartenait à une vieille famille du Briançonnais, dans laquelle, depuis le quinzième siècle jusqu'à la Révolution, les aînés furent notaires, juges ou procureurs du Roi, et les cadets prêtres séculiers, moines ou soldats.

Aucun d'eux ne se haussa à la grande fortune ou aux brillants emplois; mais tous surent conserver le rang acquis et laissèrent, dans leur province, bon renom de personnes éclairées et de bonne compagnie.

En 1490, Pancrace Fantin était notaire à Arvieu en Queyras. En 1789, ses descendants dans la ligne directe, le père et l'oncle de l'auteur du « Journal d'étapes », étaient l'un, juge de la ville d'Embrun, et l'autre chanoine de la Sainte-Chapelle. Le futur colonel de la Grande-Armée se préparait, par de solides études chez les pères jésuites, à remplir la charge modeste qu'il devait hériter de son père, ainsi qu'il était d'usage dans la famille depuis trois siècles.

La Révolution interrompt cette longue tradition.

Le chanoine Fantin abandonne son canonicat et les belles-lettres paisibles pour se livrer tout entier à la politique active. Journaliste et historien, il essaie, en maints gros volumes, de plaider à la fois la cause de

l'ordre et celle de la liberté. De toute son œuvre il n'est rien resté. Il eut cependant le rare bon sens de comprendre, dès la première heure, l'influence néfaste de l'association jacobine, et le courage plus rare encore de la dénoncer dans ses écrits, en pleine crise révolutionnaire.

Aussi le publiciste réactionnaire eut-il l'honneur de subir les invectives oubliées à leur tour de Marie-Joseph Chénier. Mais vienne le rétablissement de l'ordre, et le Premier Consul fermera les portes de l'Institut devant l'historien libéral.

Pour le juge d'Embrun, les temps nouveaux furent meilleurs. Administrateur du département des Hautes-Alpes en 1790, membre du tribunal de Cassation en 1791, commissaire des guerres en 1792, député aux Cinq Cents en l'an VI, il mourra en 1808 ordonnateur à l'armée d'Italie. En 1800, son fils est auprès de lui, mais n'a pas encore fait choix d'une carrière. Jusqu'à ce jour, le jeune Fantin ne s'est senti aucun goût pour le métier militaire, et, si les temps étaient propices, c'est plutôt aux « neuf Muses » qu'il consacrerait sa vie. Mais « Mars et Bellone » sont les seuls dieux du jour : il est bien tentant de s'en aller par le monde en conquérant, quand on a vingt ans et qu'on est curieux de toutes les choses du présent comme de celles du passé, et le 1er thermidor an VIII, le sous-lieutenant Fantin ouvre son journal en se promettant d'y consigner chaque jour toutes les observations qu'il pourra recueillir sur l'histoire, les mœurs, les lettres et les arts de tous les pays où il va voyager.

Comme première étape, au lendemain de Marengo,

l'Italie, toute peuplée de souvenirs anciens et récents pour qui apprit à connaître en même temps Rome et la Convention, César et Bonaparte. Ce serait une fête continuelle que d'accompagner dans ce pays merveilleux le général inspecteur Cerise, si madame son épouse illégitime, qui prend une part officielle aux opérations de l'inspection, n'était pas un peu encombrante.

Paix fâcheuse! Il faut dire adieu aux charmantes femmes d'Alexandrie et s'en aller tenir garnison dans le pays perdu de Givet. Bast! la vie de province a ses charmes en l'an XI; la 31e demi-brigade donne tous les jours comédie italienne ou française aux dames de Givet et on se quitte avec peine.

Les regrets ne sont pas de saison : l'ennemi héréditaire bombarde nos côtes et les grenadiers Oudinot, où Fantin est maintenant capitaine, se préparent à conquérir l'Angleterre. Pourquoi pas ? « Bonaparte vaut bien Guillaume, et nous valons bien les Scandinaves. »

Pour cette fois, l'île maudite est sauvée : l'Europe va payer pour elle, et les grenadiers s'acheminent vers le Rhin. Oh! la jolie route que cette route de Vienne en 1805, pour un Français de 25 ans qui aime les jolies femmes, les chefs-d'œuvre de tous genres et la gloire !... Salut en passant au tombeau de Turenne, salut aux riants vignobles de Bavière ! Quelle merveille que ce château de Rastadt, qu'ensanglanta naguère l'assassinat des représentants de la France !

Il y a bien quelques ombres au tableau; pas une femme de figure convenable à Pforzheim : les distributions régulières sont rares, et, malgré la victoire, tous les jours de dures étapes. Mais le 23 vendémiaire

an XIV, pour la première fois, le capitaine Fantin voit l'Empereur. « En l'apercevant, fatigues et misères sont aussitôt oubliées. »

Du Rhin à Vienne, en passant par Ulm, on se bat tous les jours. Le capitaine en dit à peine un mot. Bien plus intéressantes sont les charmantes ennemies qu'il préserve à Saint-Pœlten des pires aventures. Certaine comtesse à l'œil bleu lui tiendrait au cœur s'il ne fallait pas courir après les Russes, qui reculent toujours.

La journée d'Hollabrunn a été chaude pour les grenadiers Oudinot, et ils s'attarderaient aux tristes réflexions si l'Empereur ne venait s'asseoir à leur feu de bivouac, se contentant, pour déjeuner, d'une pomme de terre prise par lui sous la cendre.

D'ailleurs, voici Vienne, la ville impériale, avec son arsenal merveilleux, ses promenades, où, l'été venu, il fera si bon vivre, et les délicieuses Viennoises qui, dit-on, ne vieillissent jamais, et qui aiment tant les Français.

C'est à peine si on a le temps de se souvenir d'Austerlitz. Ce jour-là les grenadiers Oudinot n'ont pas donné ; le capitaine se contente de noter dans son journal quelle pitié l'a saisi au spectacle des lacs glacés s'ouvrant sous les colonnes russes, et avec quel plaisir ses soldats ont cédé, le soir, leur place au feu de bivouac, aux ennemis égarés sur le champ de bataille.

Hélas ! il faut dire adieu à cette garnison de Vienne où vainqueurs et vaincus font si bon ménage. « Car il est dans le cœur des femmes certaines considérations qui seront toujours l'écueil de toutes les autres. »

On reprend la route de France sans enthousiasme. C'est si bon de s'attarder à Ratisbonne, où se faisaient les empereurs d'autrefois, et de s'y asseoir sur les fauteuils branlants de messieurs de la Diète, ou, plus loin, de cantonner en vainqueurs chez quelque grand bailli de l'ordre Teutonique.

Le Rhin franchi, il suffit de tourner à droite, et l'Angleterre est conquise. On tourne à gauche et on entre avec tout l'appareil de la guerre dans la principauté de Neufchâtel, hier domaine de Sa Majesté Prussienne, aujourd'hui apanage de Son Altesse le Prince Berthier. Asile de la vertu et des mœurs champêtres, d'où le théâtre est banni, « où les grenadiers ne rencontrent que des cruelles » ! A défaut de roman, le capitaine ne tarde pas à trouver matière « pour une chaste idylle au bord du lac enchanteur », et c'est le cœur un peu gros qu'il repart en aventure.

Le voilà maintenant dans un pays sauvage, à cent mille lieues du monde, où les lettres et les arts sont inconnus, moins français que l'Allemagne, dont « toutes les belles » parlaient notre langue : il est en Vendée. Mais il est bientôt l'ami du curé qui, lui, sait ses auteurs; il l'accompagne la nuit quand il porte le saint viatique. Le jour, il livre bataille, la bouteille ou le fleuret à la main, à certaine héroïne de la guerre civile dont la poitrine est un peu plate et la conduite un peu leste. Chouans et bleus sont maintenant des amis.

Joyeuse nouvelle en janvier 1807. Le 31e régiment part pour la Grande Armée, qu'il doit rejoindre en Pologne.

La route est longue, mais que de choses nouvelles

au cours du chemin. Comme il fait bon vivre dans cette bonne Allemagne, dont les habitants nous reçoivent si bien, où, à chaque étape, on rencontre quelque burg en ruine, ou le palais magnifique d'un petit principicule, ou une vieille cathédrale dont la maîtrise est parfaite, ou bien encore quelque musée plein de merveilles. Berlin surtout enthousiasme le soldat philosophe, pour qui Frédéric le Grand fut avant tout l'ami de Voltaire. C'est bien une grande ville; les sveltes Berlinoises sont tout à fait spirituelles et charmantes; « elles n'ont de commun avec les autres Allemandes que leur sympathie pour les Français. » Si on y regarde de plus près, la ville est toute en façade; elle est trop grande pour le présent. Décidément, c'est un trompe-l'œil, et le voyageur ne trouve plus à admirer sans réserves que « l'école modèle où se forment les maîtres d'école prussiens ».

Au delà de l'Oder, « on ne trouve plus chez les hôtes ce qui fait oublier les fatigues du jour et prépare à celles du lendemain ». Cabanes des serfs polonais ou châteaux, en apparence somptueux, de leurs maîtres sont également de mauvais gîtes. C'était bien la peine d'avoir appris l'allemand, chemin faisant : on en est réduit, pour se faire entendre, à parler latin avec le curé.

Enfin, le 9 avril 1807, le 31e rejoint à Guttstadt, sur l'Alle, le 6e corps, le corps de Ney, avant-garde de la Grande-Armée. Les temps sont durs. Dans le pays dévasté par le pillage et les épidémies, nul abri, nulles ressources. Il faut aller marauder chaque jour à travers les patrouilles cosaques. Et cela dure de longs mois.

Les Russes nous harcèlent et bientôt nous attaquent en masse. L'alerte est vive, car Ney recule ; le capitaine et sa compagnie, qui sont à l'arrière-garde, passent un mauvais quart d'heure. Mais l'Empereur arrive, et l'armée joyeuse s'ébranle vers Friedland.

Pour cette fête, les voltigeurs du 31[e] sont aux premières loges, et leur chef note le soir que, pour prendre la place des Russes, il a fallu les tuer. Le champ de bataille est horrible : le capitaine pensif s'étonne un instant de la gaieté macabre de ses soldats, qui rient aux éclats des cabrioles que font, en roulant jusqu'à l'Alle, les cadavres qu'on y jette. Mais quel front resterait soucieux lorsqu'après tant de nuits sans sommeil, sans abri et sans souper, on trouve à Gumbinnen un bon lit, quatre repas par jour et les chemises du défunt mari d'une obligeante hôtesse.

Pendant que les Empereurs parlementent, cosaques et voltigeurs se lient d'amitié sur les bords du Niémen. Au grand regret des gens civilisés qu'intéressent les sauvages d'Asie, on n'a pas le temps de faire plus ample connaissance. La paix est signée et le 6[e] corps a l'ordre de prendre garnison en Silésie.

On traverse la Pologne à petites journées. Les Polonais font d'abord fête à l'armée française. Partout de vaillants gentilshommes qui s'offrent à combattre sous nos drapeaux ; partout de belles héroïnes qui, parmi les ivresses du bal, prêchent la guerre sainte. Varsovie reçoit avec transports ses libérateurs. Soudain l'accueil change ; la Pologne n'est pas refaite encore, et, pour trouver des visages amis, il est temps d'arriver en Silésie.

Car la Silésie est le paradis des voltigeurs et en particulier de leur capitaine, qui, trop discret pour tout dire, passe là quelques mois délicieux, dont le souvenir le hantera dans les défilés d'Espagne et sur la route de Moscou. Silésiens et Silésiennes font assaut d'amabilités et sont les hôtes empressés des baraques coquettes où campe le 31e. Comme si tout devait se réunir pour rendre inoubliable au capitaine Fantin la mémoire de « son cher Hernnstadt », c'est là qu'il reçoit « l'étoile des braves », conquise à Friedland. La nouvelle de cette distinction lui enlève, assure-t-il, l'appétit et le sommeil pendant plusieurs jours ; mais il n'en perd ni un bal, ni une soirée de comédie, ni une leçon de français donnée à ses gentes écolières.

Aussi quelle désolation dans le camp français comme dans le pays d'alentour, quand, au milieu de la fête de l'Empereur, à laquelle soldats et habitants s'associent, le 31e reçoit subitement son ordre de départ. On ne sait qui sont les plus tristes, ceux qu'on quitte ou ceux qui s'en vont. Cependant, ces derniers sont des Français qui retournent en France.

Triste voyage qu'il faut faire en poste, cahoté nuit et jour dans d'affreuses carrioles, ne s'arrêtant qu'au Rhin, sans avoir rien vu de tant de villes intéressantes où on n'a fait que passer. Où va-t'on? On ne l'apprend qu'à Mayence. Les affaires d'Espagne se gâtent et l'Empereur y a besoin de ses vieilles bandes.

Du Rhin à la Bidassoa, peuple et magistrats font fête aux soldats de la Grande-Armée, et c'est en souriant aux propos de mauvais augure que le 31e franchit la frontière le 3 novembre 1808.

Au premier pas sur la terre d'Espagne, trois insurgés pendus à un cerisier du chemin sont l'enseigne lugubre de la mauvaise auberge où l'on entre; à l'étape prochaine, le capitaine trouve maison vide chez l'alcade son hôte : il est vrai que le fils de l'alcade est un des trois insurgés de tout à l'heure.

Marches forcées dans un désert. L'ennemi assassine et ne combat pas. « Maudit pays ! Maudite guerre! »

On courait à Madrid à la suite de l'Empereur : contre-ordre. Le 31e fait maintenant partie du corps de Soult, et on revient sur ses pas. Cette fois, on a affaire à ces Anglais qu'on ne peut jamais saisir corps à corps et on va les jeter à la mer. Hélas ! « l'aiguillette est nouée ». A Astorga, l'Empereur arrive trop tard. A Lugo, à la Corogne, Soult temporise, et c'est avec des larmes de rage que le capitaine Fantin, à qui les Anglais ont tué bon nombre de ses voltigeurs, contemple des hauteurs qui bordent la mer la flotte ennemie emportant la proie manquée.

Foin des soucis ! C'est bonne et sainte chose que de faire un pèlerinage d'un mois à Saint-Jacques de Compostelle. La cathédrale est imposante : notre hôte, le chanoine, est personne fort instruite dont la cave est parfaite. On s'estime déjà, on s'aimerait bientôt s'il ne fallait pas s'en aller à la conquête du Portugal.

Fâcheuse conquête et vilaine guerre, où, pendant des semaines, « l'ennemi est partout et nulle part ».

A Porto on trouve enfin la bataille cherchée. Mais quelle bataille où, chez l'ennemi, ce sont des femmes qui servent les pièces d'artillerie, où des bataillons de moines armés n'acceptent pas quartier, où le dernier

soldat ennemi tué dans la dernière redoute est un prêtre en soutane, le Christ à la main.

Malgré la victoire, il est impossible d'aller plus loin. Toute communication avec l'Espagne est perdue : ni nouvelles ni ravitaillement. Nul ennemi en rase campagne ; cependant, tout soldat qui quitte le rang ne revient pas. « On nous pend sans miséricorde, nous faisons de même. Au diable la gloire quand elle mène à la potence ! »

Qu'attend donc Soult? Les Anglais, le croyant perdu, osent l'attaquer et sa petite armée va être enveloppée. « Les soldats, qui l'appellent le roi Nicolas, auraient-ils deviné ses ambitions secrètes ? »

Il s'agit bien de la couronne de Portugal ! Il n'est que temps de faire retraite. Il faut sacrifier bagages, munitions, canons pour sortir au plus vite de ces défilés sans fin. Plus de chevaux pour traîner les fourgons du trésor : les pille qui voudra; le soldat affamé bourre ses poches de piastres, fardeau gênant qu'il jettera avant la fin de l'étape.

Échappée par miracle, la petite armée française est rentrée en Espagne. Le régiment suisse, qui porte l'habit rouge, est à l'avant-garde. Viva los Ingleses! crient sur son passage les fidèles sujets du roi Joseph.

Les soldats du corps de Ney ne font pas meilleur accueil aux camarades déguenillés que Soult ramène du Portugal. C'est la première fois qu'on fait retraite dans la Grande Armée, et, Napoléon absent, les duels font rage entre les régiments des deux maréchaux qui se détestent. Mais voici venir les convois de ravitaillement et les nouvelles de France ; le 31e, habillé à

neuf, a repris figure. Le capitaine de voltigeurs n'a plus d'autre souci que de trouver des parents à une fillette espagnole qu'il a recueillie et un mari à une pauvre femme que ses soldats ont faite veuve. Et puis Salamanque est une ville si pleine de souvenirs pour un visiteur « qu'éclaire le flambeau de la philosophie moderne ». N'est-ce pas l'école classique de tous ces savants religieux qui ont régné sur le monde catholique? Hier encore, son université comptait plus de 10.000 étudiants en théologie qui maintenant portent les armes contre nous. Ajoutez à cela que « les femmes y ont des attraits enchanteurs, même pour des yeux accoutumés à l'albâtre de l'Allemagne, et qu'une garnison de trois mois suffirait pour en faire des êtres charmants ».

Les garnisons d'Espagne ne durent pas trois mois, et en route pour l'Estramadure, où cette fois on va tenir les Anglais, à nombre égal, en bataille rangée, et en finir. Le diable s'en mêle. Joseph et Jourdan ne font que des sottises : la jalousie des maréchaux fait tout manquer. Aussi, au lendemain de Talavera, le capitaine Fantin écrit non sans mélancolie : « Là où l'Empereur n'est pas, rien ne va ; tout cela finira mal. »

A quoi bon récriminer. Il vaut mieux, quand on a la bonne chance de commander l'arrondissement de Toboso, relire sur place le chef-d'œuvre de Cervantes. Il n'est plus de don Quichotte, mais on rencontre à chaque pas des paysans ou des paysannes qui ont la figure et le costume de Sancho Pança ou de Madame Dulcinée. D'ailleurs un commandant d'armes à Consuegra a fort à faire. Ce n'est pas chose facile que de choisir pour hôpital l'un ou l'autre de ses deux couvents de femmes.

Les nonnes des deux saintes maisons, à coups de confitures et de prévenances de toutes sortes, se disputent la faveur du capitaine de voltigeurs. On va jusqu'à s'en remettre à lui pour le choix d'un confesseur ; et, il faut bien l'avouer, le commandant d'armes de Consuegra quittera l'Espagne sans avoir osé trancher la question pendante entre Ursulines et Carmélites.

Deux années de cette rude guerre « où l'on est toujours aux avant-postes » ont eu raison de la robuste santé du capitaine, et il est obligé de rentrer en France. Les routes sont moins que sûres, en 1810, dans le royaume du roi Joseph. On n'y voyage que lentement et en gros convois, où malades et éclopés font tous les jours le coup de fusil. Aussi on a tout le temps d'étudier à loisir monuments et mœurs d'Espagne; de philosopher tout à l'aise : à Tolède, sur l'immortalité des ruines romaines; à Madrid, sur la passion nationale pour les toréadors ; à Valladolid, sur la Saint-Barthélemy nouvelle à laquelle chacun s'attend dans la nuit de Noël 1810; à Burgos, sur le tombeau du Cid, dont plus un Espagnol ne s'approche, depuis que le général Thiébault osa le déplacer. A ce dernier coup. le capitaine ne peut s'empêcher de s'écrier « qu'ayant contre nous toute l'Espagne vivante, y compris les filles publiques, il n'était pas besoin d'aller réveiller le Cid ».

En terre de France, deux joyeuses nouvelles ont bientôt rendu santé et bonne humeur au capitaine. Il est nommé aux grenadiers de la vieille Garde avec rang et brevet de chef de bataillon, et la guerre avec la Russie est décidée, une vraie guerre, celle-là. « Le Czar

a trahi l'Empereur : en route pour Saint-Pétersbourg, et, puis après, nous verrons ! »

Cinq mois d'étapes triomphales de Paris au Niémen. Chaque jour, en France, est un jour de fête, surtout à Metz, « où toutes les veines recèlent du sang de soldat ». Même accueil en Allemagne, où, « pour qui revient d'Espagne et se souvient de Silésie, la langue de ces bons Allemands sonne délicieusement à l'oreille ».

Il y a bien quelques mauvaises journées : certes, il n'est pas gai d'être, pendant une partie de la route, aide-de-camp du vieux duc de Dantzig et de subir plus d'une fois la longue histoire des amours de madame la Duchesse. Mais, le 24 juin 1812, c'est auprès de l'Empereur que le capitaine de sa Garde assiste enthousiasmé au spectacle inoubliable de la plus belle armée qui fût jamais, franchissant le Niémen sous un soleil radieux et saluant de ses acclamations le conquérant qui la menait aux pays inconnus.

A partir de ce moment jusqu'à la fin de la campagne de Russie, le journal d'étapes du capitaine Fantin devient de l'histoire. Là où est la vieille Garde, là est l'Empereur. Quand les marches forcées succèdent aux marches forcées, c'est que Napoléon croit enfin tenir la bataille qu'il cherche et qui lui échappe toujours. Quand la garde s'arrête sans cause, ou n'arrive pas à temps, c'est que Napoléon hésite ou s'est trompé.

Malgré tout, le capitaine a longtemps confiance. Il danse encore à Vilna, où les belles Lithuaniennes ont arboré, en l'honneur des Français, leurs couleurs nationales, cramoisi et bleu. Cette fête est la dernière. On arrive trop tard à Witepsk, qui est désert ; trop tard à

Krasnoï, quand la bataille est finie ; trop tard à Smolensk, d'où l'ennemi s'évade. Autour de l'armée, la solitude se fait chaque jour plus grande. Ni fourrages, ni vivres : cependant on vit et on va toujours de l'avant sans magasins ni convois. « Il faut que l'Empereur soit un bien grand magicien, » et le capitaine ne s'inquiète pas. Il ne s'inquiète pas davantage quand, de Smolensk, on prend la route de Moscou. Cela l'irrite un peu de ne pas aller à Saint-Pétersbourg. « L'Empereur manque là à ses habitudes qui sont de dicter la paix dans la capitale de ses ennemis. » Réflexion faite, « la route de Moscou est celle de Constantinople et des Indes, et n'est-ce pas par là que la Grande Armée doit revenir »?

On a enfin saisi les Russes à la Moskowa. « Ce sont d'étranges soldats que ces barbares dont les colonnes épaisses ne reculent pas et dans lesquelles il faut faire brèche comme dans un bastion. » Les grenadiers de la Garde s'étonnent de n'être pas engagés et de voir « l'Empereur, d'habitude si actif, qui reste immobile « toute la journée, donnant ses ordres à pied, le plus « souvent couché dans le fossé d'une redoute située à « une demi-lieue du champ de bataille ». Les Russes se retirent sans être poursuivis. Néanmoins la confiance est toujours entière, et le capitaine Fantin, le soir de la bataille, charge la petite rivière de la Moskowa « d'annoncer aux rivages parfumés de l'Asie que son vainqueur approche et qu'elle le verra l'an prochain ».

N'est-ce pas en effet « une vision des Mille et une nuits » que cette apparition radieuse de Moscou « avec ses milliers de minarets que le soleil dore et qui ressemblent

à un essaim de globes lumineux flottant dans l'espace? Nos cœurs bondissaient d'orgueil, de joie et d'espérance. Que de plaisirs et de voluptés devait enfermer cette ville immense ».

Le lendemain, dans Moscou en flammes, la compagnie Fantin, de garde au Kremlin, s'échappait à grand' peine, homme à homme, par l'étroite poterne où l'Empereur avait dû passer lui-même. Aussi,pendant le carnaval du pillage, « tandis que dans les cantonnements en liesse le vin chaud et le punch coulent à flots dans les coupes d'argent, » le capitaine s'inquiète pour la première fois. Que va-t-on devenir si on reste là l'hiver? Comment, à défaut de fourrages, pourra-t-on, sans chevaux, sans canons, reprendre la campagne? Mais l'Empereur prévoit tout et n'oublie personne. Le 18 octobre 1812, on quitte Moscou et on marche à l'ennemi; le capitaine vient d'être nommé major.

Quatre mois plus tard, il se réveille à Mayence, tout étonné de se trouver dans une chambre bien close, de ne plus souffrir ni de la faim ni du froid, de ne plus voir « ce grand linceul blanc où la Grande Armée vient d'être ensevelie». Il lui semble sortir d'un cauchemar: c'est à peine s'il se souvient. Il ne peut tout d'abord que recopier les notes qu'il a gardées. Car, depuis la sortie de Moscou jusqu'au Niémen, il n'a pas manqué un seul jour d'inscrire sur son carnet de voyage ce qu'il a pu voir ou entendre autour de lui. Ce ne sont que quelques lignes de plus en plus brèves résumant les misères de chaque étape. Aujourd'hui, il fait bien froid; demain, on a faim et les Cosaques ont poussé jusqu'à l'Empereur. Ici plus de chefs; à partir de là plus d'armée. C'est

le bulletin quotidien d'une agonie, et cette agonie est celle de la vieille Garde qui forme, autour de Napoléon, un carré, chaque soir plus petit que la veille.

Peu à peu le major retrouve la mémoire: dès lors il ne peut plus s'arracher aux visions des choses dont il fut le témoin. Il revoit sans cesse : ce troupeau déguenillé et désarmé, qui fut la Grande Armée, s'arrêtant sans ordres, n'importe où, quand il ne peut plus aller; ces feux de bivouac, où nul n'a le droit de prendre place, «fût-il prince d'Empire, s'il n'apporte son morceau de bois, où soldats de tout grade, assis côte à côte sur les morts de la veille, s'endorment, le sourire aux lèvres et le visage tout rose, d'un sommeil irrésistible dont ils ne s'éveilleront plus».

Tout cela n'est qu'un mauvais rêve, et, le 4 juin 1813, le major Fantin, qui commande un régiment à l'avant-garde du corps de Victor, salue aux portes de Glogau la victoire enfin revenue. Il est maintenant un des vieux soldats de la jeune armée. Ce n'est plus le capitaine insoucieux du lendemain qui, le devoir de chaque jour rempli, courait étudier les hommes et les choses des lieux où les hasards de l'étape l'avaient conduit. Les opérations de guerre l'occupent tout entier ; d'ailleurs, c'est rude besogne que de faire des soldats de ces jeunes conscrits, braves sans doute, mais qui ne savent pas encore supporter les marches forcées par le mauvais temps, les bivouacs sans abri et les journées sans pain.

L'ambition est venue : le major n'a plus qu'un rêve, avoir le commandement réel des 4.000 soldats qu'il a la joie de faire défiler devant l'Empereur à la veille de la bataille de Dresde. Il n'a pas revu Napoléon depuis les

tristes jours « où, vêtu de sa pelisse verte et un bâton « blanc à la main, il cheminait, à pied, la tête basse, « au milieu des débris de sa Garde. Le Magicien a retrouvé « son séduisant sourire et ce regard qui fascine ». Joyeux de reconnaître un officier de sa Garde, il lui accorde tout ce qu'il demande pour ses subordonnés, s'étonne seulement de le trouver simple major à la tête d'un si gros régiment. Fantin n'a qu'un mot à dire, et le voilà colonel. Ce mot aurait l'air d'un blâme pour un chef absent : il ne le dira pas.

Si le major Fantin n'est pas colonel, c'est lui cependant qui, dans le cirque de Kulm, où Vandamme s'est laissé prendre, a l'honneur de commander et de sauver du désastre le 17e régiment. Seul de tous les régiments de Vandamme, le 17e a gardé ses rangs : dans la plaine sans issue, entouré de toutes parts, il a déjà perdu le quart de son effectif : son chef ne désespère pas. « En haut l'aigle, commande-t-il en montrant la montagne, derrière laquelle sont Dresde et Napoléon, rompez vos rangs et ralliement au drapeau. » Quelques jours après, l'Empereur passait de nouveau la revue du 17e, qui ne comptait plus que 1.500 hommes : cette fois, le major Fantin était colonel.

Ce régiment tant désiré, il ne le conduira qu'aux pires aventures. Ce ne sont plus, autour de Dresde, dans un cercle qui se rétrécit chaque jour, que marches et combats inutiles « sous une pluie continuelle qui détrempe les âmes ». Puis l'investissement et pas de nouvelles de l'Empereur : enfin la capitulation, qui laisse ouverte la route de France. Promesse aussitôt violée que faite. Après avoir jeté ses armes devant ceux qui

capitulèrent à Ulm, il faut prendre le chemin des prisons de Hongrie, et passer, captifs, à deux pas d'Austerlitz.

Les Autrichiens traitent avec égards leurs glorieux prisonniers ; mais les soldats de la Grande Armée n'ont plus l'amitié facile comme aux jours heureux. La liberté même, quand elle leur est rendue, ne leur est plus rien, puisqu'ils ne l'achètent qu'au prix de la chute de leur Empereur.

Ce sont de cruelles étapes que celles de Vienne au Rhin, pour qui les parcourut en vainqueur il n'y a pas dix ans. Sur cette route si pleine de souvenirs, le colonel n'en veut retenir qu'un, celui d'un enfant qu'on appelait le roi de Rome et qu'il s'empresse d'aller saluer en passant à Vienne. Seule visite qu'il rende dans cette garnison d'antan, où il compte encore tant d'amis.

Aussi quelle joie, mais quel combat dans l'âme du loyal soldat, lorsqu'en 1814 il apprend, à Embrun, que l'Empereur a débarqué tout près de là. Le colonel vient d'être mis à la suite du régiment qu'il devrait commander ; mais il a prêté serment à la royauté nouvelle en recevant la croix de Saint-Louis des mains mêmes du duc de Berry. Il ne veut pas trahir la foi jurée. S'il entend la voix de l'Empereur, s'il le voit seulement, c'en est fait de la parole donnée. Où est son devoir ? Où est sa place ? A son régiment, d'abord ; et, le soir même, il part à cheval d'Embrun pour Lille. A Gap, on crie déjà vive l'Empereur ! et Napoléon y arrive. Le colonel entend, de la chambre d'auberge où il se tient caché, la voix connue de ses camarades de la Garde. Une porte à ouvrir, un mot à dire, et l'Empereur fera fête au

compagnon d'Austerlitz et de Moscou. Le colonel remonte à cheval en pleine nuit et reprend la route de Lille. Quand il y arrive, il est délié de son serment. Napoléon, reconnu par les pouvoirs publics, a repris sa place aux Tuileries, et le drapeau du 22e, que le colonel Fantin commande, a retrouvé, de par la loi, ses glorieuses couleurs.

Une dernière joie était réservée au colonel de la Grande-Armée, celle d'être remercié par l'Empereur au lendemain de la dernière victoire. A la bataille de Ligny, le 22e a fait merveille devant Saint-Amand. Au moment décisif, il a supporté sans se laisser entamer les charges de Blücher et ses carrés intacts ont maintenu l'ordre au centre de la ligne française. L'Empereur passe en revue les troupes victorieuses. Il vient de dire au régiment voisin de dures paroles. « En quittant « le 70e, il avait une figure sévère. Il se dérida, en s'ap« prochant de moi à petits pas, les mains derrière le « dos; et quand je l'eus salué de mon épée, je lui trou« vai l'air bienveillant. Après avoir fixé sur moi son « regard d'aigle. — Je vous connais, me dit-il, vous sor« tez de ma Garde. — Oui, Sire, j'ai eu l'honneur d'en « faire partie, et je vous dois tous mes grades. — Com« bien d'hommes présents ? — 1830, Sire. — Combien « en avez-vous perdu hier? — 220. — J'ai vu, du moulin, « votre contenance devant l'ennemi. Vous avez brave« ment repoussé ses charges. C'est bien. Nous nous re« verrons. »

Paroles vaines. Le lendemain, le 22e entendra des abords de Wavre, où Grouchy perd son temps, la canonnade désespérée de Waterloo. Les jours suivants, ce

sera la retraite à travers la France, où ce qui reste de l'armée française, au lieu des fêtes d'autrefois, trouve un accueil pire qu'en pays ennemi, où les seuls volontaires qui s'offrent à continuer la lutte sont ces Vendéens qu'on traitait naguère de sauvages, où des paysans français essaient d'arracher leurs armes aux derniers soldats de la Grande Armée.

Le colonel Fantin ferme alors son journal. La Restauration l'a mis à l'écart : il est retourné au pays de famille et cultive son jardin d'Embrun sans récrimination vaine. Sa vie militaire lui semble terminée, et il n'a pas encore trente-sept ans.

En 1819, Gouvion Saint-Cyr, qui se souvient de Kulm et de Dresde, offre à son ancien subordonné le commandement d'une légion de la nouvelle armée royale. Le colonel accepte sans arrière-pensée. « Le drapeau blanc « de la légion de la Manche ne porte-t-il pas les noms « également glorieux de Marengo et de Fontenoy, « d'Austerlitz et de Bouvines ? »

Des intrigues de cour privent le colonel de son commandement. Mais le général de Lauriston, qui lui aussi a bonne mémoire, le fait rappeler en 1822 et placer à la tête du 3ᵉ de ligne à Strasbourg.

La vie n'est pas facile à l'ancien soldat de Napoléon. Il est dur de recevoir le roi de Prusse, dans une ville de France, et d'être invité par lui à se rendre à Potsdam en ami. « Il fut un temps où nous « n'avions pas besoin d'invitation pour visiter la capi-« tale de Sa Majesté prussienne. » Il est plus dur encore, quand on sert loyalement, d'être en butte aux menées secrètes de tout un corps d'officiers hostiles.

La patience échappe au colonel. « En voilà assez, il n'y « a que la guerre qui puisse tout remettre en place. »

Chance heureuse. La guerre est déclarée, et c'est en Espagne qu'on retourne. Combien les temps sont changés! On a maintenant pour soi les pires ennemis de 1808. C'est par des processions qu'on prélude à la bataille. Les moines combattent avec nous et les femmes jettent des fleurs à nos soldats.

Enfin, voici venir, à Molins de Rey, « l'occasion attendue ». L'étendard royal va recevoir le baptême du feu. Des bords du Llobrégat, le 9 juillet 1823, le 3e de ligne regarde, non sans émotion, les hauteurs de l'autre rive que jalonnent les feux de bivouac de l'armée espagnole. Le colonel a réuni ces officiers dont il a senti tant de fois la résistance cachée. « L'ennemi est là, Mes- « sieurs, il ne s'agit plus de s'enrouer dans un café à « crier vive le Roi! Le moment est venu de se conduire « en gens d'honneur, l'épée à la main. J'espère que « vous ferez tous votre devoir. Votre colonel fera le « sien. »

La leçon est complète. Le général, ancien émigré, qui commande la brigade, n'a pris aucune des mesures que la situation comporte. Au passage du Llobrégat, le 3e de ligne tombe à l'improviste sous le feu de toute une division espagnole. « Que faut-il faire? demande le gé- « néral au colonel Fantin. — Vous ne m'avez pas fait « l'honneur, répond celui-ci, de me le demander quand « il en était temps. Maintenant, le vin est tiré ; il faut le « boire. » Et sans attendre d'autres ordres, il se place en tête du régiment, fait battre la charge, prescrit au 3e de ligne de marcher à l'ennemi l'arme au bras, comme

on faisait dans la Garde, et de ne faire feu qu'à bout portant. Peu de jours après, le colonel Fantin était maréchal de camp.

La vie militaire active du général devait s'arrêter là, et le 14 septembre 1830 il fermait son journal pour ne plus le rouvrir. Il venait de terminer, au nom du roi Louis-Philippe, une délicate mission, celle d'inspecter avec pleins pouvoirs 10 régiments de toutes armes et d'y faire prêter serment à la branche cadette. Partout, il avait usé des plus sages ménagements : il n'avait eu qu'une pensée, celle de conserver à la France les bons officiers de toute origine et de toute opinion.

« La politique n'est pas notre affaire, avait-il dit à « chacun des régiments auxquels il rendait le drapeau « tricolore ; c'est aux pouvoirs publics qu'il appartient « de décider de la forme du Gouvernement. Nous ne « sommes, nous, militaires, quelle que soit la couleur « de nos drapeaux, que les serviteurs de la France. « Nous ne devons connaître que l'obéissance à nos « chefs et nos devoirs devant l'ennemi. »

A partir de cette époque, le général Fantin n'a pas pensé que le reste de sa vie valût la peine d'être noté. Il ne devait cependant passer dans le cadre de réserve qu'en 1840, après avoir rendu pendant de longues années d'importants services comme inspecteur d'infanterie, membre de la commission de défense et président de la commission d'examens de l'école de Saint-Cyr. Il eut de puissantes amitiés sous la monarchie de Juillet comme sous la Restauration. Ses relations personnelles avec le duc d'Angoulême lui avaient permis d'adresser à S. A. R. d'intéressants mémoires, dans lesquels l'élève

de Napoléon disait toute sa pensée sur les fortifications dont on voulait alors hérisser la France. Le Prince de Condé recherchait son commerce. Macdonald lui demandait comme un service de prendre pour aide de camp un jeune officier dont il voulait assurer l'avenir « en le plaçant sous l'aile d'un si habile praticien ». Le général Fantin avait plaisir à cultiver ces illustres amitiés ; mais il ne voulut jamais s'en servir pour l'intérêt de sa carrière militaire, et, quand vint l'âge de la retraite, il se retira discrètement dans son modeste domaine de Saint-Leu-Taverny, où il vécut, près de trente ans encore, de la vie paisible d'un lettré de bonne compagnie.

A la veille du coup d'État, le Prince-Président fit offrir un commandement au général Fantin. En 1851, comme en 1814, la tentation était grande. Le devoir était le même. Le général refusa, et le glorieux soldat de Friedland et de Ligny mourut oublié, en 1866, après Solférino, avant Sedan.

Le sous-lieutenant Fantin, en ouvrant son journal en 1800, n'avait d'autre but que de conserver pour lui-même et pour les siens le souvenir de tout ce qu'il allait voir au cours de son voyage à travers le monde. Le voyage tourna à l'épopée. Le lettré, passionné pour toutes les belles choses, se haussa sans effort aux rôles, chaque jour plus lourds, que le hasard lui donna, et, quand les temps héroïques furent passés, il reprit aisément sa place parmi les sages.

Une telle vie est un enseignement. C'était véritablement la Grande Armée, celle où de tels soldats restèrent des inconnus de l'histoire.

JOURNAL

DU GÉNÉRAL

FANTIN DES ODOARDS

I

Un début dans la vie militaire en 1800. — Une garnison de province. — L'invasion de l'Angleterre

Turin, 1er thermidor an VIII.

Une liaison de l'enfance avait pris avec l'âge le caractère de la plus vive passion. J... et moi, nous entretenions mutuellement l'espoir de lui devoir le bonheur. Notre union ne blessant en rien les convenances sociales, nous nous imaginions que nos parents n'y apporteraient pas d'obstacles. Vains projets ! Un instant a vu détruire ces douces illusions. Mon père a prononcé un refus irrévocable...

J'ai dit adieu à la maison paternelle, je me suis arraché d'Embrun, qui désormais m'est odieux, et, à 22 ans, j'ai embrassé la carrière des armes.

Un général qui me veut du bien a eu le crédit de m'obtenir une sous-lieutenance d'infanterie et, depuis hier, je porte l'épaulette.

Je ne serai pas le premier que l'amour aura jeté dans un état auquel il n'était pas destiné.

Mon régiment est en garnison à Turin, où l'on présume qu'il ne fera pas un long séjour.

Turin, 14 thermidor an VIII.

Après la désastreuse retraite de l'année dernière, Turin était tombé entre les mains des Austro-Russes, ainsi que toutes nos conquêtes d'Italie. La mémorable bataille de Marengo vient de nous rendre ces belles contrées. Puissent-elles ne plus nous échapper ! Cette terre est avide du sang français. Dans tous les temps elle s'en est abreuvée ; aussi les Italiens l'appellent-ils notre tombeau.

L'ancien souverain du Piémont n'est pas revenu dans sa capitale pendant que ses alliés l'ont occupée. Il a probablement entrevu le revers de la médaille. Cette principauté est aujourd'hui régie par un gouvernement provisoire qui fait des lois sous le bon plaisir de la France. Il est difficile de prévoir le sort qui lui est réservé. Les Piémontais partisans du nouvel ordre de choses prétendent subsister en république indépendante ; leurs antagonistes espèrent le retour du Roi. Peut-être les uns et les autres seront-ils déçus. En attendant, les deux partis, exaspérés par les vengeances particulières qu'ont amenées les vicissitudes de la guerre, sont toujours prêts à en venir aux mains. Le brigandage et l'anarchie sont au comble dans les provinces ; et il est difficile que le fantôme de gouvernement que nous avons créé puisse ramener l'ordre.

Aoste, 20 fructidor an VIII.

J'ai quitté Turin, il y a huit jours, avec un détachement de mon corps pour aller tenir garnison à Ivrée. A peine arrivé dans cette ville, l'officier général qui y commande m'a attaché à son

état-major, ce qui me paraît devoir m'être avantageux sous le double rapport de l'avancement et de l'agrément.

Depuis avant-hier j'accompagne mon général qui fait une tournée dans l'arrondissement dont il est gouverneur. Ce voyage me vaut le plaisir de voir la cité d'Aoste.

La ville occupe le fond d'une belle vallée qui avait naguère le titre de duché d'Aoste. C'est par cette vallée que Bonaparte a pénétré dernièrement en Italie, après avoir franchi le mont St-Bernard. Plusieurs ponts coupés, nombre de maisons récemment incendiées et les ruines du fort de Bard attestent le passage de l'armée de réserve et la retraite de l'ennemi.

Ivrée, 9 vendémiaire an IX.

Ce n'est pas sans raison que je présumais que mon admission à l'état-major me serait avantageuse. Sur la demande de mon général, je viens d'être promu au grade de lieutenant adjoint aux adjudants-généraux. Pour un débutant, ce n'est pas mal aller ; mais Dieu sait ce que me garde l'avenir.

De retour d'Aoste, mon général a poursuivi la tournée de son arrondissement. Le bourg de Cavaglia, situé entre Ivrée et Bielle, est renommé par ses vins, et son curé, dit-on, soigne plus sa cave que sa bibliothèque. Instruit de ces particularités, le général, qui voulait dîner dans cet endroit, me fit prendre les devants pour prévenir M. le curé de la visite intéressée qu'il comptait lui faire. Je crois que l'homme d'église se serait fort bien passé de semblable honneur ; mais il se résigna de bonne grâce, et nous eûmes un repas passable. Le vin fut jugé digne de sa réputation et si peu épargné qu'en partant de Cavaglia les dragons de l'escorte avaient peine à garder l'équilibre à cheval.

Nous couchâmes le même jour à Bielle, ville peuplée de sept à huit mille âmes, placée à sept lieues d'Ivrée et neuf de Verceil, dans un pays aussi fertile que riant. Là nous atten-

daient des revues de garde nationale, des bals, un théâtre d'amateurs et des repas sans fin. Les habitants de Bielle paraissent de bonnes gens et leurs femmes savent encore mieux exercer l'hospitalité. Chaque peuple a toujours assigné à telle ou telle de ses provinces le privilège de la sottise par excellence. Les Grecs avaient la Béotie, nous la Champagne; les Piémontais ont le Biellais, et à l'appui de leur opinion ils citent une foule de traits plaisants.

Mon général a avec lui sa maîtresse. C'est une des plus belles femmes de Turin. Grâce, amabilité, coquetterie, elle a tout ce qui séduit. On ne peut lui reprocher qu'un peu trop de célébrité. Cette enchanteresse voyage habituellement avec son amant parce que celui-ci, connaissant les inclinations de Madame et la fatalité attachée à l'absence, n'aime pas à s'en séparer. Le lendemain de notre arrivée à Bielle, il fut résolu de faire une excursion au monastère de l'Oropa, lieu fameux par ses pèlerinages et les miracles de sa Madone. La belle Piémontaise en avait fait la demande avec d'autant plus d'instance qu'il fallait passer par Andorno, couvent de religieuses où est cloîtrée une de ses sœurs qu'elle disait aimer beaucoup et n'avoir pas vue depuis dix ans. Nous partons avec une suite nombreuse, nous parcourons une chaîne de jolies collines et nous arrivons au couvent d'Andorno. On sonne : la tourière émerveillée fait un signe de croix en apercevant nos armes et nos panaches. L'amazone s'approche, se nomme, demande à voir sa sœur. La tourière rentre et bientôt le parloir s'ouvre. Nous entrons ; des sucreries nous sont servies suivant l'usage, mais personne ne se montre. Enfin reparaît la même tourière, mais c'est pour annoncer que la religieuse refuse de voir sa sœur, qu'elle gémit de ses égarements et de la savoir en aussi *mauvaise compagnie* et qu'il ne lui reste plus qu'à prier pour sa conversion. A ce compliment naïvement rapporté, nous nous regardons en riant ; mais Madame Fal... ne prend pas

la chose aussi gaiement. Furieuse, elle déclame dans sa langue avec une volubilité rare, contre cette sœur qu'elle appelle sotte, bigote et dénaturée ; puis s'élance hors du couvent, saute sur son cheval et part comme un trait.

Cette aventure mit d'abord un peu de tristesse dans notre caravane, parce que, Madame étant taciturne, il n'était pas décent de rire ; mais le nuage fut bientôt dissipé, et nous arrivâmes en très bonne humeur au monastère de l'Oropa. Les étrangers qui ont rendu ce lieu célèbre n'y ont pas été tous attirés par le même motif. Les uns sont des dévots qui viennent de cent lieues en pèlerinage et par troupes nombreuses pour demander des grâces à la Vierge ; les autres, des curieux de toutes les nations, surtout des Anglais, qui aiment à jouir du contraste qu'offrent de vastes et pompeux édifices élevés à grands frais dans un lieu sauvage, au milieu d'énormes masses de rochers. Les religieux, accoutumés à voir des étrangers de marque, reçurent le général avec aisance et politesse. L'entrée de leur maison étant permise aux femmes, ils ne furent pas scandalisés de voir M. le gouverneur accompagné de son *épouse* et on les conduisit à l'appartement d'honneur.

Pour nous, petits personnages de la suite, après avoir reconnu le réfectoire, où ne fut pas épargné un certain vin, *vrai breuvage d'élu*, on nous assigna des cellules proprement meublées. Le reste de la journée se passa à visiter l'intérieur de ce magnifique monastère qui ressemble plutôt à la demeure d'un prince qu'à l'asile d'une société de cénobites.

Aller à l'Oropa sans voir la Madone, c'est aller à Rome sans voir le Pape, et, d'ailleurs, faire preuve d'irréligion. Aussi le général ne manqua-t-il pas de solliciter cette faveur. A l'entrée de la nuit, nous l'accompagnâmes à l'église, où nous trouvâmes tous les religieux qui s'étaient réunis pour nous honorer d'une bénédiction pompeuse. La Madone était hors de sa niche, entourée d'une multitude de cierges, et je pus la voir à mon aise. C'est une petite statue en bois dont on n'aperçoit

que le visage qui est fort noir. Sa coiffure et ses vêtements étaient étincelants de pierreries que l'on dit d'un grand prix. L'église est richement ornée. Je ne sais si l'impression que produisent en moi les cérémonies religieuses n'est que le résultat des préjugés de l'éducation. Je ne pouvais m'empêcher d'une certaine émotion en écoutant ces chants graves qu'interrompaient, à intervalles égaux, les sons d'un orgue plus grave encore, et en voyant des moines, une jolie femme et un groupe de militaires incliner la tête devant le même autel.

Pignerol, 25 vendémiaire an IX.

Mon général ayant passé au commandement d'une autre partie du Piémont, ce changement m'a amené à Pignerol.

Les mœurs des habitants se ressentent du voisinage de la France et de celui des vallées vaudoises. Ces vallées sont l'asile où se réfugièrent, il y a plusieurs siècles, des sectaires que les croisades et les persécutions les plus atroces n'ont pu détruire et, plus récemment, une foule de malheureux calvinistes chassés du midi de la France par les dragonnades. Circonscrits dans des vallées étroites qu'ils ont su fertiliser, et d'où l'intolérant gouvernement piémontais les empêchait de sortir, les Vaudois ont toujours conservé une physionomie peu analogue à celle des Piémontais. Ils sont Français par les mœurs, les usages et la langue, conséquemment grands partisans du nouvel ordre de choses.

Les Piémontais sont loin d'être du même avis en politique : les uns sont aises de l'expulsion de leur ancien gouvernement ; les autres le regrettent ; et dans des têtes aussi sulfureuses, il n'est pas de fermentation sans dangers. Il n'est donc pas étonnant que les querelles qui résultent de cette différence d'opinion amènent ici des scènes sanglantes.

Le peuple de Pagno, village à peu de distance de Saluces, vient de donner une preuve de sa haine pour les innovations françaises en coupant un arbre de liberté planté au centre de

sa commune et en égorgeant trois villageois accusés d'attachement au parti français. Aussitôt un ordre émané de Turin prescrit le désarmement de Pagno et l'arrestation des individus les plus marquants de l'endroit et condamne ses habitants à payer une contribution extraordinaire. Mon général devait lui-même mettre cet arrêt à exécution, mais il a jugé à propos de m'en charger. Je suis donc allé dans le village coupable avec un fort détachement, et, sans éprouver la moindre résistance, je me suis acquitté de ma désagréable mission. J'aurais voulu faire tomber les arrestations sur les auteurs de l'émeute, au nombre desquels se trouve le vicaire de la paroisse; mais prudemment ils avaient pris la fuite. Ce n'a pas été sans peine que j'ai résisté aux prières et aux larmes des familles des otages que j'ai fait arrêter et conduire à Turin; mais il fallait obéir. L'article de la contribution a été le plus long à exécuter : les paysans tiennent aux espèces. Cependant, comme ma troupe devait vivre à discrétion dans le village jusqu'à parfait payement, il a bien fallu se résigner. Cette opération m'a retenu huit jours à Pagno. Je logeais dans la maison du vicaire fugitif, dont la cave, parfaitement meublée, m'a donné une idée avantageuse des vins du pays et des habitudes du propriétaire. D'après mes instructions, je devais encore faire replanter l'arbre de la liberté sur la place publique. C'est par là que j'ai fini. A cette occasion, j'ai donné un bal où les habitants faisaient la mine et dansaient en rechignant, n'ayant pu se dispenser d'y venir. Cette scène burlesque m'a un peu dédommagé de l'ennui des jours précédents.

Alexandrie, 14 ventôse an X.

J'ai quitté la carrière de l'état major. J'eusse préféré continuer à la suivre, mais on ne m'en a pas laissé le choix. J'ai eu la maladresse de me brouiller avec mon général, et peut-être mon avancement en souffrira-t-il.

Pourquoi diable aussi mon général s'avisait-il d'avoir une

maîtresse coquette et d'en être jaloux ? Et voilà comment j'ai passé, dans mon grade de lieutenant, à la 31e demi-brigade d'infanterie légère qui tient garnison à Alexandrie.

Il y a peu de villes plus agréables en Piémont. Son théâtre et ses ridotti sont très suivis. Les Alexandrines sont vives, passablement jolies et point trop cruelles ; mais les hommes, et principalement ceux des villages de sa banlieue, sont les plus méchants garnements du pays. Les routes qui y aboutissent sont tellement infestées de voleurs qu'il faut y marcher en caravane. Ces désordres ne sont pas nouveaux ; sous le gouvernement royal, ils existaient au même degré. Il est difficile de croire combien peu il en coûte ici à un homme pour tuer son semblable. Un meurtre y est une bagatelle dont on parle à peine. On voit des hommes d'un âge mur raconter les crimes de ce genre qu'ils ont commis dans leur jeunesse avec autant de complaisance que nous rappelons nos espiègleries de collège. Celui qui a tué son ennemi d'un coup de poignard ou de pistolet par derrière peut impunément reparaître dans ses foyers ; personne ne lui ferme sa porte. Il semble même avoir acquis une certaine importance. On le considère comme s'il avait tué son homme en duel et à armes égales. Chaque village a sa fête patronale, à laquelle accourent les jeunes gens des environs. Ainsi qu'ailleurs, la religion n'est que le prétexte de semblables réunions. On y danse, on y joue, on y boit et rarement la fête se termine sans qu'il y ait du sang répandu. Ces scènes sont si fréquentes que la jeune villageoise qui en est témoin n'en continue pas moins à danser. L'impunité a familiarisé avec le crime en Piémont. Il y avait, sous l'ancien gouvernement, tant de moyens d'échapper à la vengeance des lois qu'à peine un assassin sur vingt recevait la punition méritée. Les maisons des grands seigneurs et les églises servaient d'asile aux criminels, et, ce qui paraît plus monstrueux, il suffisait d'endosser l'habit militaire ou de se cacher pendant un certain temps pour n'être plus recherché. Il est résulté de

cette inconcevable indifférence que celui qui s'est défait de son ennemi craint plus les parents ou les amis du mort que les tribunaux. On s'est habitué à se rendre justice soi-même. Les jeux de hasard amènent souvent de ces discussions qui finissent tragiquement. Les Piémontais, qui les aiment à la fureur, y sont, dans toutes les classes, d'une adresse peu commune. On est friponné chez un marquis comme dans une taverne. Si la jalousie fait donner quelques coups de stylet, il s'agit d'une maîtresse. Les Italiens en général sont aujourd'hui passablement indifférents sur la conduite de leur femme. Il n'y a nulle part de maris plus commodes. Il paraît qu'en cela les mœurs ont subi quelque altération. S'il en était autrement, l'Italie serait bientôt dépeuplée.

C'est aux portes d'Alexandrie que s'est livrée cette mémorable bataille de Marengo, qui nous a valu de nouveau la possession de l'Italie. Peu de victoires ont été aussi disputées. Sans Desaix, celle-ci était probablement aux Autrichiens. J'ai vu avec un respect religieux l'endroit où ce brave compagnon de Bonaparte a été atteint du coup mortel.

Suze, 9 prairial an X.

Il me faut dire adieu à l'Italie; ma demi-brigade rentre en France et se rend à Besançon. Je quitte à regret cette belle contrée et je fais des vœux pour y revenir un jour.

Givet, 30 nivôse an XI.

Un ordre inattendu a fait partir ma demi-brigade de Besançon pour Givet. J'avais été prévenu contre ma future garnison et en y arrivant je l'ai regardée comme un lieu d'exil ; mais j'ai bien changé d'avis. Les places de guerre ont certains avantages pour les militaires ; on les y accueille parce qu'on a besoin d'eux, et il est peu de maisons qui ne leur soient ouvertes. Il n'en est pas de même dans une grande ville : les officiers s'y introduisent difficilement dans la bonne société,

parce que rien ne balance le préjugé que les maris et les mamans entretiennent contre eux. Ici, au bout d'un mois, nous avons eu accès dans toutes les familles ; des bals ont été donnés et rendus, des concerts périodiques se sont établis, et, qui plus est, nous avons trouvé quelques actrices pour compléter la société dramatique que nous avons formée. Nos représentations, qui ont lieu deux fois par semaine, se composent d'une pièce italienne et d'une pièce française. Quantité de nos camarades étant Italiens, et plusieurs ayant des femmes de leur nation, il a fallu adopter ce mélange pour concilier tous les goûts. Il faut admirer la patience avec laquelle nos bénévoles spectateurs écoutent des sons inintelligibles pour eux, car la belle langue de Métastase est connue à Givet comme à Pékin ; si du moins la pantomime était assez expressive pour donner une idée de l'action ; mais y a-t-il au monde chose pire qu'une pantomime d'amateurs ? La pièce française, que nous avons soin de jouer la dernière, vient heureusement dérider les physionomies ; c'est toujours un vaudeville ou une comédie du genre le plus gai. Alors pleuvent sur nous des bravos et des applaudissements qu'assurément la cabale n'a pas commandés. Je trouve un tel plaisir dans ce genre d'amusement, pour lequel j'ai toujours eu un goût décidé, que je joue dans les deux langues, tour de force que je ne hasarderais pas devant un parterre italien. Les concerts valent mieux que notre théâtre, parce que la musique du corps possède des artistes précieux, Italiens et Allemands ; les bals sont fort animés ; la valse est la danse favorite des belles de Givet ; elles y excellent. Nos plaisirs ne se bornent pas là : de petites réunions occupent les soirées qui ne sont pas autrement employées, et ce n'est pas l'ennui qui y préside.

La Meuse, que couvre aujourd'hui une glace épaisse, nous offre encore un autre passe-temps fort gai ; hommes et femmes vont y patiner ; des traîneaux reçoivent les dames ; des pati-

neurs leur donnent l'impulsion, et voilà des couples qui disparaissent avec la rapidité d'une flèche. C'est une jouissance tout à fait extraordinaire pour qui vient d'Italie. Nulle part je n'ai passé mon temps plus agréablement. L'étude, le plaisir et les devoirs de mon métier absorbent si bien mes journées que je les trouve toujours trop courtes.

Aumale, 12 messidor an XI.

J'étais trop heureux à Givet, la vie y avait trop de charmes pour moi; me voici de nouveau en route, cette fois pour Rouen, où il a plu au ministre de la Guerre d'envoyer ma demi-brigade.

Le Premier Consul était arrivé à Amiens deux jours avant nous, avec son épouse et une suite brillante. Des arcs-de-triomphe, des obélisques, des draperies, des guirlandes décoraient toutes les rues, toutes les maisons ; la population entière se livrait à la joie et ne songeait qu'à des fêtes; toutes les belles étaient sous les armes : pouvais-je mieux choisir mon temps ? Ce n'est qu'à Albert que nous avons eu avis de cette heureuse rencontre. Un courrier ayant apporté au colonel l'ordre d'arriver à Amiens le lendemain à 8 heures du matin, parce que le Premier Consul, qui devait en partir à 9 heures, voulait auparavant voir la demi-brigade, nous avons marché toute la nuit; mais malheureusement cela n'a pas été avec assez de diligence. Arrivés à huit heures et demie, nous apprenons que le grand homme vient de se mettre en route et qu'il a chargé le général Caffarelli de nous passer en revue à sa place.

Mme Bonaparte était encore à Amiens et ne devait en partir que le jour suivant. Après la revue, qui a eu lieu devant son hôtel, notre corps d'officiers lui a été présenté. — « J'ai pris plaisir, tout à l'heure, à écouter votre musique, nous a-t-elle dit en nous congédiant ; elle est fort bonne. Ce soir, la ville me donne une fête sur la Somme, et je serais bien aise

de l'y entendre. Colonel, j'espère que vous en serez avec ces Messieurs. » Le colonel n'ayant pas jugé à propos de comprendre dans cette invitation tous ses officiers, ce qui lui paraissait indiscret, douze d'entre nous ont été désignés pour l'accompagner et, à ma grande satisfaction, j'ai été de ce nombre. La fête a commencé à cinq heures du soir. Mme Bonaparte et une suite nombreuse dont nous faisions partie se sont embarquées dans des gondoles richement ornées. Plusieurs de ces gondoles étaient occupées par des orchestres. Notre musique, qui en remplissait une, s'était trouvée au départ très éloignée de la tête de la flottille ; mais, sur la demande de Madame, ses rameurs reçurent ordre de l'amener auprès d'elle.

La Somme, aux portes d'Amiens, offre un beau théâtre pour une semblable fête : ses eaux limpides coulent lentement dans de larges canaux que bordent des massifs de grands arbres et des promenades délicieuses. Dans une des îles nombreuses qu'elle forme en se divisant, on avait préparé des tentes magnifiques ; la flottille s'y est arrêtée, on a mis pied à terre et des rafraîchissements ont été servis avec profusion. Le retour a présenté un coup d'œil différent. Les deux rives, que couvrait une immense population, et les gondoles ont été spontanément illuminées. Ces feux centuplés par les eaux, les acclamations de la foule qui longeait le rivage, le bruit de la musique et des rames, l'explosion des boîtes formaient un spectacle ravissant. Rentrée dans la ville comme en triomphe, la Déesse du jour a trouvé dans son hôtel, dont les jardins présentaient une illumination éblouissante, l'élite des beautés d'Amiens qui faisaient leur visite d'adieu. C'est alors que j'ai pu à mon aise voir et entendre Mme Bonaparte. Elle a de la dignité, de la grâce, et beaucoup d'affabilité. Le soin qu'elle prend de parler à tout ce qui l'entoure et sa manière de s'exprimer annoncent une femme habituée à la représentation. Elle a dû être belle ; elle l'est même encore ; mais je la voyais aux bougies et dans une parure recherchée, et il me sembla qu'à

l'apparition du matin ses traits n'avaient pas la même fraîcheur.

Fécamp, 1er frimaire an XII.

J'ai quitté Rouen, il y a plus de deux mois, pour venir habiter ce petit port de mer. Les dispositions hostiles de nos voisins ayant nécessité la présence de quelques troupes sur nos côtes, ma demi-brigade y a été répartie depuis Étretat jusqu'à saint Valery-sur-Somme. Quoique Fécamp ne soit pas un séjour fort agréable, je m'estime heureux d'y être placé dans cette circonstance. Nombre de mes camarades, cantonnés dans des hameaux de pêcheurs, sont bien moins à leur aise. Je crois que ce cordon d'infanterie et de cavalerie est ici à peu près inutile; les Anglais n'oseraient y opérer une descente ; mais il faudrait multiplier les batteries et surtout les faire servir par de bons canonniers. Depuis quelque temps, ces insulaires paraissent avoir pris à tâche de détruire nos places maritimes. Presque toutes celles de ces parages viennent d'être bombardées par eux. C'est le ... vendémiaire que Fécamp a eu son tour. Le feu a commencé dans la matinée et a duré plusieurs heures. L'ennemi voulait sans doute brûler la ville et les bâtiments légers renfermés dans le port. Son but a été manqué. L'expédition n'a eu d'autre résultat que d'endommager beaucoup de maisons, de tuer un homme et d'en blesser quelques autres. Il est heureux qu'aucun incendie ne se soit manifesté pendant le bombardement, car personne n'aurait pu travailler à en arrêter les progrès. A peine la flotte anglaise a-t-elle commencé son feu que tous les habitants se sont enfuis, emportant à la hâte ce qu'ils ont de plus précieux. Réfugiés sur une colline où les boulets ne pouvaient les atteindre, ils avaient sous les yeux la ville et l'escadre ennemie, et leur regard inquiet pouvait suivre chaque bombe et juger de l'habitation qu'elle frappait. Quel triste spectacle pour ces malheureux ! La garnison, pendant ce temps, était tout entière sur les bords de

la mer pour aider au service des batteries et les protéger au besoin. Placé en avant du port, entre deux mortiers dont l'effroyable détonation m'a rendu sourd pendant quarante-huit heures, j'étais à portée de bien voir les évolutions des vaisseaux anglais qui manœuvraient tellement près du rivage qu'ils avaient l'air de narguer la maladresse de nos canonniers garde-côtes, dont le feu bien nourri faisait réellement plus de bruit que de mal. Enfin, au grand contentement des spectateurs de la colline, les Anglais se sont éloignés et la ville déserte a revu ses habitants, lesquels s'estiment très heureux d'en être quittes à aussi bon marché. Le seul d'entre eux qui ait péri est un pauvre pêcheur octogénaire, qui s'était refusé à quitter son habitation. « Je suis vieux et infirme, avait-il dit à ses enfants, et il me siérait mal de fuir la mort. Partez et laissez-moi dans mon lit. Que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Ses enfants s'éloignent de lui à regret. A leur retour, il n'était plus. Sa maisonnette avait été atteinte par une bombe anglaise ; elle s'était écroulée, et le vieillard avait péri sous les décombres.

Ici comme dans tous les ports de la Manche, il n'est bruit que d'une descente chez nos voisins. La plus grande activité règne dans les chantiers. On y construit des chaloupes canonnières, des bateaux pilotes et des péniches, bâtiments légers qui doivent transporter une armée sur la rive opposée. Ces préparatifs alarment, dit-on, les Anglais, qui se moquent, malheureusement avec raison, de notre marine, mais qui regardent comme chose très sérieuse le débarquement possible de 150 mille soldats français dans leur île.

Il y a près de huit siècles que Guillaume le Conquérant, ou le Bâtard, descendant du Danois Rollon, s'embarqua à Saint-Valery pour aller subjuguer l'Angleterre. Mille bateaux portant chacun cent de ses Normands y abordèrent à la fois, et la réussite de l'entreprise fut le résultat d'une grande bataille. Pourquoi n'aurions-nous pas aujourd'hui le même succès ?

Bonaparte vaut bien Guillaume, et nous valons bien les Scandinaves.

Arras, 5 pluviôse an XII.

On a jugé à propos de réunir une division de 12 bataillons de grenadiers, pour former la réserve de l'armée qui se rassemble à Boulogne. Ma demi-brigade ayant fourni un de ces bataillons, j'en ai été nommé officier payeur, changement qui m'a transplanté à Arras, où cette division s'organise. L'emploi qui vient de m'être confié me flatte sans doute ; mais il contrarie fortement mes goûts et ma paresse. Je n'ai jamais aimé la vie sédentaire des bureaux, et voilà que mes journées sont entièrement employées à noircir des registres ou à faire des calculs arithmétiques. Adieu *dolce far niente* ; adieu occupations de mon choix, adieu livres qui charmiez mes loisirs ; je suis tout entier à la comptabilité, je ne lis plus que Barême.

Havre-de-Grâce, 25 brumaire an XIII.

Je suis de nouveau en Normandie. D'Arras, mon bataillon y a été détaché pour s'embarquer dans le port à bord de la flottille construite sur la Seine, et, de là, gagner Boulogne, rendez-vous général de cette prodigieuse quantité de bâtiments légers qui menacent l'Angleterre. Cette traversée n'est pas sans dangers ; il faut longer une côte difficile et orageuse, en présence de la croisière anglaise, qui fait tous ses efforts pour détruire la plus grande quantité possible de ces frêles navires que vomissent dans la Manche, par centaines, toutes les rivières depuis Brest jusqu'en Hollande. Entre de gros vaisseaux et nos coquilles de noix (c'est ainsi qu'on les nomme), la lutte n'est pas égale. Quand celles-ci sont serrées de trop près, elles tâchent de se réfugier dans le petit port le plus voisin, de jeter l'ancre sous les batteries de la côte, ou enfin de s'échouer si ce parti extrême est praticable ; mais toutes n'ont

pas le même bonheur et nous avons déjà à regretter un certain nombre de camarades pris ou noyés avant d'avoir pu entrer à Boulogne. Malgré leur immense infériorité de volume, nos coquilles ne fuyent cependant pas toujours devant l'ennemi ; lorsqu'elles sont en nombre, et que la mer le permet, on les voit se serrer, présenter la proue qu'arme un canon de gros calibre et faire un feu d'autant plus dangereux que leurs boulets vont, à fleur d'eau, frapper les vaisseaux anglais dans la carcasse, tandis que les batteries opposées, tirant de haut en bas et sur des bateaux qu'à peine on aperçoit à une certaine distance, consomment infructueusement leurs munitions; mais pour que cette manière de combattre ne nous soit pas désavantageuse, il faut être embossé au plus près de terre possible. En haute mer, la croisière anglaise se jouerait de notre résistance. Sans tirer un coup de canon, ses vaisseaux courraient sur nos bateaux plats et n'auraient qu'à les aborder pour les couler. Aussi n'est-ce pas pour livrer une bataille navale que notre flottille s'organise.

Havre-de-Grâce, 4 thermidor an XIII.

Quand mon bataillon a eu mis à la voile en entier, je suis retourné à Arras, où j'ai repris le soin de mes paperasses somnifères ; mais venant, à ma double satisfaction, d'être promu capitaine, grade incompatible avec les fonctions d'officier payeur, j'ai fait mes adieux à la comptabilité et en même temps à la Division des Grenadiers de la réserve, pour aller prendre le commandement de ma nouvelle compagnie dans cette même ville du Havre que j'habitais précédemment. Dans ce changement, qui, sous plusieurs rapports, m'est agréable, une seule idée m'inquiète. Je crains de rester ici dans l'inaction pendant que l'armée que je viens de quitter envahira l'Angleterre. Tout est prêt à Boulogne pour cette

grande expédition, et d'un moment à l'autre elle peut lever l'ancre.

Metz, 28 fructidor an XIII.

Je pensais bonnement être irrévocablement dispensé de l'ennuyeux métier d'officier-payeur; mais j'avais compté sans mon hôte. Mon successeur dans cet emploi en connaissait si peu les détails qu'au bout de deux mois sa comptabilité s'est trouvée embrouillée au point que le conseil d'administration a pris le parti d'écrire au ministre de la Guerre pour demander que je reprisse mes fonctions malgré mon nouveau grade. Il est résulté de cette démarche, faite à mon insu, qu'au moment où j'y pensais le moins un ordre formel m'a fait quitter brusquement le régiment pour rentrer au bataillon d'élite. J'ai été d'autant plus contrarié par ce départ inattendu que je me plaisais beaucoup au Havre; mais comme il y a partout compensation, je me réjouis aujourd'hui de faire partie d'une armée qui paraît réservée aux grandes aventures. Ce n'est plus en Angleterre qu'elle va combattre, mais au delà du Rhin. Les Anglais, qui se voyaient au moment de nous voir débarquer chez eux, ont fait comme le cerf, qui, dit-on, cherche à mettre les chiens à la poursuite d'un autre cerf, quand il se voit près d'être atteint. Ils nous ont suscité de nouveaux ennemis; mais si, à force d'or, ils détournent l'orage qui menaçait leur île, espérons que la vengeance ne sera que différée.

En quittant le Havre, le 9 de ce mois, je n'avais pas connaissance du mouvement de l'armée, et j'imaginais trouver encore à Arras les Grenadiers de la réserve. Ayant appris, en route, ce départ, j'ai fait diligence, et j'ai rejoint mon bataillon le jour où il arrivait à Douay. Depuis lors je suis la division qui se dirige sur Strasbourg par journées d'étape.

II

Campagne de 1805. — Ulm. — La route de Vienne. — Hollabrunn. — Austerlitz.

Rastadt, 6 vendémiaire an XIV.

C'en est fait. La belle armée qui naguère menaçait l'Angleterre vient de passer le Rhin. Elle s'avance au travers de cette antique Allemagne où tant de fois nos aïeux ont porté leurs armes ; et bientôt sans doute l'Europe verra qu'on n'attaque pas impunément les alliés de la France.

Le 3 de ce mois, la division des grenadiers que commande le général Oudinot, depuis que le général Junot a été nommé à l'ambassade de Portugal, a quitté Strasbourg. C'est avec une sorte de respect que j'ai franchi le beau fleuve qui sépare la France de l'Allemagne, ce Rhin dont le nom se rattache aux grands souvenirs de l'histoire ancienne et moderne. Le pont sur lequel nous l'avons passé est fait de bateaux fragiles dans un endroit où une petite île le divise en deux branches. On a choisi cet emplacement pour élever un monument à la mémoire du brave général Desaix, tué à Marengo.

Arrivé de bonne heure à Saasbach, village de l'électorat de Bade, où la division a couché, je n'avais garde de perdre l'occasion de visiter le tombeau de Turenne.

A l'endroit même où ce grand homme a été frappé, on a placé une pierre triangulaire. Près de là s'élève un obélisque en marbre portant pour toute inscription ces quatre mots répétés en latin, en français et en allemand : *Ici fut tué*

Turenne. Que sur la tombe d'un homme qui n'eut d'autre mérite dans ce monde qu'un nom pompeux et de grandes charges, des héritiers, plus par amour-propre que par reconnaissance, étalent dans une épitaphe une longue série de titres et de prétendus droits à l'immortalité, le défunt n'en sera pas moins rapidement oublié ; mais Turenne n'a pas besoin de ce charlatanisme pour passer à la postérité. Son nom en dit assez.

C'est un cardinal de la maison de Rohan, prince-évêque de Strasbourg, qui a fait autrefois élever le monument de Saasbach. Il devait être gardé à perpétuité par un vétéran du régiment de Turenne. Lorsque le général Moreau vint à son tour cueillir des lauriers en Allemagne, il le trouva détruit et le fit rétablir. Depuis lors il est sous la garde d'un sergent français qui jouit d'une pension annuelle de cinq cents francs et d'une jolie maisonnette qu'on lui a fait bâtir tout exprès. Ce vieux soldat m'a montré le boulet qui, dit-on, a tué Turenne, et, sur son invitation, je me suis inscrit sur un album où figurent des noms de toutes les nations. Dans cette solitude, le gardien du tombeau de Turenne ne manque de rien. Sa pension et son jardin suffisent à ses besoins ; mais il est seul, relégué sur une terre étrangère, et quoique les paysans de la contrée lui témoignent de la bienveillance, il ne voit jamais arriver un compatriote au tombeau de Turenne sans avoir la larme à l'œil.

Depuis le Rhin jusqu'ici, j'ai parcouru un pays pittoresque et fertile. La division est arrivée à Rastadt avant-hier. Cette ville est, dit-on, triste et peu peuplée. C'est ce dont je ne puis m'apercevoir, car elle est tellement remplie de troupes qu'on peut à peine y circuler. Aussi n'est-il pas facile d'y trouver un lit de repos. Rastadt a un château que l'Electeur habite quelquefois. Son architecture est de bon goût. Le faîte est couronné par un Jupiter tonnant colossal qui est trop élevé pour être bien jugé, mais qui produit un bel effet. Les jardins sont vastes, mais n'ont rien de remarquable. Ce palais a une

galerie de tableaux qui offre quelques bons ouvrages, confondus dans une foule de mauvaises copies.

Rastadt a acquis en Europe une malheureuse célébrité depuis la tenue de ce fameux congrès de l'an VII, qui a fini par une sanglante tragédie. L'assassinat de nos plénipotentiaires fit élever en France un cri universel d'indignation. Bientôt on soupçonna dans cette affaire un machiavélisme horrible, et quoique le voile qui couvre cet attentat ne soit pas levé, et ne doive l'être peut-être jamais, on convient assez généralement que Bonnier et Roberjot ont été des victimes immolées par le Directoire. On paraît ici n'avoir pas le plus léger doute à cet égard. Les soi-disant hussards autrichiens qui ont commis l'assassinat étaient des scélérats déguisés ; et l'on cite même le tailleur de Rastadt qui a fait les habits d'uniforme dont ils étaient vêtus.

Zusmarshausen, 18 vendémiaire an XIV.

Partis de Rastadt le 8 vendémiaire, nous avons couché à Pforzheim, dernière ville de l'électorat de Bade, dans une situation agréable à la jonction de plusieurs vallées et peuplée de sept mille âmes. Je ne veux pas sortir de cette principauté sans noter que je n'y ai pas aperçu une figure de femme supportable.

Le 9, nous sommes entrés dans l'électorat de Wurtemberg. Arrivés aux portes de Louisbourg, nous les avons trouvées fermées. Le général Oudinot a paru très mécontent de cette précaution, et déjà il était question d'entrer de vive force, ce qui n'aurait pas été difficile, cette ville n'étant pas une place de guerre, lorsqu'on fut informé que, par un arrangement convenu entre l'Electeur et le maréchal Lannes, les troupes ne devaient pas loger dans Louisbourg par égard pour Son Altesse qui y a toujours sa cour. Il fallut donc renoncer au plaisir de voir cette belle résidence et aller chercher un gîte

chez un paysan de Kornwestheim, mauvais village voisin.

Le lendemain 10, la division ayant reçu ordre de prendre des cantonnements, le village de Mühlhausen, situé dans un vallon charmant, échut à mon bataillon; mais à peine commencions-nous à nous y reposer qu'un nouvel ordre nous en fit partir pour Hochberg, autre village bâti sur la rive droite du Necker, que l'on passe sur un pont couvert. Le jour suivant, la division n'a pas fait de mouvement, et j'ai eu le loisir de parcourir les environs de Hochberg, qui sont aussi romantiques que riches en productions de toutes sortes.

Le 12, nous avons continué notre route par Schorndorf, et notre gîte a été Waldhausen, mauvais village pittoresquement placé au bas d'une forêt de sapins, dans un vallon agréable. Ce canton est embelli par de jolis coteaux qui donnent un assez bon vin blanc. Là, comme dans tout le pays de Bade, je n'ai vu que des paysannes d'une laideur achevée. Il paraît que ce n'est pas en Souabe qu'il faut chercher de jolies femmes.

Le 13, après avoir traversé Gemund, joli village où je n'ai pu m'arrêter, nous sommes allés chercher, dans le modeste hameau de Zimmer, un mauvais logement et un plus mauvais souper. C'est un vrai site de Thébaïde que celui de ce pauvre village, enterré dans une gorge étroite qu'entourent d'épaisses forêts. Ses habitants ont à peine le strict nécessaire. Il ne faudrait pas force visites comme celle-ci pour les affamer.

La marche du 14, à travers un pays montueux et par des routes difficiles, a été forte et pénible; j'ai vu ce, jour-là, la ville d'Aalen et celle de Neresheim, où nous avons passé la nuit.

On a eu avis, le 15, du voisinage d'un corps ennemi, et la division a commencé à marcher avec plus de précaution. Nous avons couché à Demanstein. Le pays est pauvre et montueux. Depuis le Rhin, nous avions trouvé partout du vin ; mais ici la vigne a disparu, et il a fallu se mettre à la bière ou à l'eau, alternative qui n'a rien de gai pour des Français.

La journée du 16 a été bien employée. En marche de bonne heure, nous sommes entrés sur les terres de l'Electeur de Bavière et bientôt nous avons aperçu le Danube. Ce fleuve qui, dit-on, est le plus grand de l'Europe, n'est là qu'une rivière assez ordinaire. Nous l'avons passé sur un pont de bateaux fait à la hâte, à demi-lieue au-dessus de la ville de Donauwœrth. Tournant ensuite à droite, comme pour le remonter, nous n'avons pas tardé à avoir des nouvelles de l'ennemi. Nous étions précédés par les divisions de dragons Klein et Beaumont, et par les carabiniers et cuirassiers commandés par le général Nansouty. A quelque distance de la ville de Wertingen, le prince Murat, qui était à la tête de cette cavalerie, rencontre 12 bataillons de grenadiers autrichiens soutenus par plusieurs escadrons de cuirassiers, et sans leur donner le temps de se reconnaître, il engage le combat. Nous étions encore assez éloignés, mais, au premier coup de canon, la division avait doublé le pas. A peine nos têtes de colonnes arrivent sur le terrain que notre cavalerie manœuvre pour envelopper l'ennemi ; un feu bien nourri s'engage, et, après une courte résistance, cette division est prise avec drapeaux, artillerie et bagages. Voilà ce qui s'appelle bien commencer une campagne. Cette brillante affaire, qui est d'un heureux augure, n'a pas coûté beaucoup de sang. Elle a été si rapidement terminée que notre artillerie n'a pas eu le temps d'y prendre part. Les Autrichiens ont été effrayés de l'impétuosité avec laquelle ils ont été abordés. Ils n'ont jamais vu, disent-ils, l'infanterie manœuvrer ainsi au pas de course avec autant de célérité que la cavalerie. Grand nombre d'entre eux ont déjà vu la France, comme prisonniers de guerre, et ne paraissent pas fâchés d'y retourner. Ce corps venait du Tyrol, à marche forcée, pour se joindre à l'armée de Bavière. Nous avons passé au bivouac sur le champ de bataille la nuit qui a suivi cette belle journée.

Hier 17, la division a poursuivi sa route sans obstacle, et a

pris position à Zusmarshausen, en même temps que celle du général Suchet. — Dans la soirée, j'ai reçu l'ordre d'aller quérir des vivres à Häder, beau village à 2 lieues de notre camp. Cette corvée a été périlleuse et fatigante. Le pays est inégal et fourré. Les fuyards de la déroute du 16 erraient dans les bois que j'avais à traverser, et si j'en avais rencontré un certain nombre, je pouvais mal passer mon temps avec mes 20 grenadiers d'escorte. Marchant avec précaution dans des sentiers difficiles et par une nuit sombre, je suis arrivé fort tard, mais sans encombre, à Häder. Le bourgmestre et les habitants dormaient également ; mais bientôt, en dépit de l'indolence germanique, tout le village a été sur pied, non sans trembler, car mes vingt hommes faisaient du bruit comme mille ; on a fait cuire du pain dans tous les fours ; quelques vaches ont été rassemblées, et ce matin, au point du jour, j'ai regagné gaiement le camp de Zusmarshausen, où mon bataillon m'a d'autant mieux accueilli que les marmites étaient à sec, et que j'amenais un honnête convoi de vivres.

Nous sommes ici en Bavière, pays dont nous nous disons les alliés et les libérateurs, et je vois avec peine que nos soldats se conduisent en ennemis. Nos maraudeurs sont nombreux et font beaucoup de mal. Il me semble que, par des exemples de sévérité, on pourrait arrêter ces désordres qui ne peuvent avoir que des suites funestes.

Jungingen, près Ulm, 25 vendémiaire an XIV.

Nous nous sommes remis en marche le 19, et, après une promenade de trois lieues faite dans un pays boisé, nous avons logé à Burgau, bourg d'une belle apparence.

La journée du 20 a été plus fatigante. Le beau temps a cessé de nous favoriser, et une pluie mêlée de neige est venue nous avertir que nous commençions une campagne au

moment où nos aïeux auraient songé à leurs quartiers d'hiver.

Nous avons traversé Günzbourg et Weissenhorn. Je comptais passer la nuit dans cette dernière ville, où la division s'est arrêtée ; mais mon bataillon a été détaché à deux lieues au delà pour soutenir notre cavalerie légère qui avait rencontré l'ennemi. Arrivés auprès du village de Wullenstetten, nous avons aperçu nos hussards qui faisaient le coup de pistolet avec des dragons autrichiens. Ceux-ci étaient plus nombreux; mais à la vue de notre infanterie, ils ont abandonné la partie. La nuit s'est passée sans événement, mais sur le qui-vive, ainsi qu'il est d'usage aux avant-postes.

Le 23, ma division a traversé le Danube sur le pont le plus branlant que j'aie vu de ma vie. Surchargé d'hommes, de chevaux et d'artillerie, il n'a pas bronché : et le lendemain, il s'est rompu sous le poids d'une seule voiture escortée par quelques gendarmes ! Cela tient du prodige. Il avait plu la veille et il pleuvait encore ce jour-là; les chemins étaient affreux; nous traversions un champ de bataille récemment arrosé de sang; les deux rives du Danube étaient jonchées de morts; du balcon d'une abbaye située sur une éminence, au delà du pont, l'Empereur nous voyait défiler; et, en l'apercevant, le soldat oubliait et fatigue et dangers, et le saluait à sa manière.

Depuis quelques jours, notre marche est circulaire. Cette manœuvre a pour but de tourner l'armée autrichienne qui a envahi la Bavière. Cette armée, commandée en chef par l'archiduc Ferdinand ayant sous lui le général Mack, avait d'abord montré l'intention de livrer bataille ; mais, déroutée par nos mouvements, elle a fait la faute de se concentrer autour d'Ulm, grande ville située sur le Danube et susceptible de quelque défense, et de s'y laisser cerner. Dans cet état de choses, il ne s'agit de rien moins que de la forcer à capituler en la bloquant étroitement. Notre manœuvre du 23 est une suite de ce plan.

Après s'être portée sur la rive gauche du Danube, la division a établi son bivouac auprès du village de Göttingen. La journée avait été pénible; nous étions mouillés et fatigués; mais il était écrit que nous ne trouverions pas la nuit le repos qui nous était nécessaire. Il était près de minuit. A l'exception des sentinelles, tout le monde dormait au camp, les uns sous un méchant abri, les autres sur une paille froide et mouillée; les feux ne jetaient qu'une faible lueur; tout à coup, les cris *aux armes! les voilà! les voilà!* se font entendre devant nous. On se lève épouvanté: on court aux faisceaux d'armes, nos postes avancés se replient en répétant les cris d'alarme; et dans le même moment, une nuée de dragons traverse au galop nos bivouacs, entraînant avec elle l'infanterie dans un épouvantable désordre. On arrive ainsi pêle-mêle jusqu'à une seconde ligne qui heureusement faisait bonne contenance; on se rallie derrière elle, on se questionne; on se rassure; les bataillons se forment, vont reprendre leurs précédentes positions, et, dans l'incertitude sur la cause de l'alerte, le restant de la nuit se passe sous les armes, malgré la pluie qui ne cesse de tomber.

En ma qualité de non-combattant, dispensé d'être au bivouac quand je puis avoir un asile sans trop m'écarter, j'étais couché près de mon cheval, dans une écurie du village de Göttingen, à cinquante pas du camp, au moment de l'alerte, et je dormais profondément lorsque les clameurs des fuyards sont venues me réveiller. Cette écurie était remplie d'hommes et de chevaux; il y régnait la plus profonde obscurité; gens et bêtes ont voulu sortir à la fois. J'ai failli y être écrasé. Cependant je n'ai pas été des derniers à déguerpir, tenant mon cheval par le licou, et courant comme les autres sans savoir pourquoi. J'étais si pressé que je laissai dans l'écurie mon manteau et la bride de mon cheval, objets que j'eus le bonheur de retrouver deux heures après, en rentrant à notre position. Il faut avoir été spectateur de cette scène

pour s'en faire une idée. Les soldats couraient à toutes jambes, pensant fermement avoir à leurs trousses toute l'armée autrichienne. Nombre d'entre eux étaient sans sac et sans fusil. C'est, en vérité, une étrange chose qu'une semblable terreur. Je comprends maintenant pourquoi les Romains avaient élevé un autel à la Peur.

Le jour nous a trouvés mouillés, crottés et harassés, et cependant riant de bon cœur de notre manœuvre nocturne, dont voici la cause :

L'archidue Ferdinand, se voyant bloqué dans Ulm, et prévoyant le sort de son armée, a jugé à propos de tenter une évasion, et il a réussi à nous échapper au milieu de la nuit, emmenant avec lui un corps nombreux de cavalerie et quelque infanterie. Cette sortie faite habilement a donné l'alarme aux troupes chargées de veiller de près aux mouvements de l'ennemi. Quelques postes de cavalerie, s'imaginant que l'armée autrichienne allait ainsi nous attaquer dans les ténèbres, se sont repliés au galop, et de là tout le désordre. Malheureusement pour nos dragons, eux seuls sont les auteurs de cette équipée, qui, outre le ridicule dont elle les couvre, nous prive d'une vingtaine d'hommes qui ont été blessés dans la bagarre ou foulés aux pieds des chevaux.

Hier 24, nous avons manœuvré tout le jour autour d'Ulm au bruit de la grosse artillerie autrichienne qui faisait un feu terrible. Plusieurs divisions ont eu des engagements avec l'ennemi. Les grenadiers Oudinot sont restés en réserve. Depuis la veille, la pluie ne cessait pas. Nos pauvres soldats, dans la boue jusqu'aux genoux, accablés de fatigue et manquant de vivres, n'en avaient pas moins d'ardeur. Il était nuit que nous marchions encore. Enfin, à huit heures du soir, la division a pris position près du village de Jungingen, à une lieue d'Ulm, dans une plaine à demi submergée et parsemée d'hommes et de chevaux tués peu d'instants auparavant.

Aujourd'hui nous n'avons pas fait de mouvements. On s'attendait à avoir une affaire sous les murs d'Ulm, ou à un siège; mais le général Mack, en homme prudent, paraît ne vouloir ni de l'une ni de l'autre. Enfermé comme dans une souricière, il faudra bien qu'il accepte les propositions qu'il n'est plus en état de refuser. On parlemente avec lui depuis ce matin.

P. S. — On annonce à l'instant la capitulation d'Ulm. Mack et les trente mille hommes que lui a laissés l'archiduc sont en notre pouvoir. Tel est le fruit des savantes conceptions militaires de notre immortel Empereur. En Allemagne comme en Italie, il est toujours le fils de la Victoire.

Ingolstadt, 2 brumaire an XIV.

En vérité il était temps qu'il plût aux Autrichiens de nous rendre les armes à Ulm. S'ils s'étaient avisés de faire les entêtés, je crois que les assiégeants eussent été plus à plaindre que les assiégés. Pendant les 48 heures qui ont précédé la capitulation, je n'ai vécu que de pommes et d'eau fraîche ; et quand un officier-payeur en est réduit là, on peut juger des privations du soldat. Qu'on ajoute à ce régime une pluie continuelle et des boues à s'enterrer, on se fera une idée de la reconnaissance que nous devons à ce docile général Mack, dont le nom a déjà quelque célébrité en France.

Malheureusement l'archiduc Ferdinand avait eu l'adresse de nous échapper avec une partie de son armée. Aussitôt que l'Empereur en a eu l'avis, il a envoyé à sa poursuite un corps nombreux de cavalerie commandé par le prince Murat. Le 26 du mois dernier, la division Oudinot s'est mise en marche, du bivouac de Jungingen, pour seconder ce mouvement. Ce jour-là, nous avons logé à Heidenheim, jolie petite ville dont les environs offrent des sites charmants. Elle est au bas d'un rocher élevé que couronne un antique château.

Le 27, après avoir traversé d'épaisses forêts remplies de cerfs, nous avons passé la nuit dans un mauvais village, à une lieue de Neresheim.

J'ai revu, le 28, le même Neresheim, où j'avais logé 14 jours auparavant. Après l'avoir dépassé, nous avons parcouru jusqu'à Nordlingen un beau pays qui doit être d'une grand fertilité, à en juger par la quantité de villages qui le couvrent.

Donauwörth, où nous avons passé le Danube, le 29, a été jadis une place de guerre importante. Ses fortifications sont aujourd'hui dans le plus mauvais état. Cette ville, peu considérable, m'a paru un assez triste séjour. Ce gîte vaut cependant beaucoup mieux que le village d'Oberndorf, où la division s'est logée ce jour-là.

Le 30, nous avons passé le Lech, rivière qui servait de limite à l'Electorat de Bavière avant son dernier agrandissement. La division a couché à Neubourg. A une demi-lieue avant d'y arriver, non loin de la route, est le tombeau du célèbre Latour-d'Auvergne, qui porta le beau titre de premier grenadier de France, et qui mourut, dans cet endroit, de la mort des braves, dans les premières guerres de notre révolution. J'ai connu trop tard l'emplacement de ce monument, et j'ai le regret de ne pas l'avoir visité.

Hier, la division est arrivée à Ingolstadt, et aujourd'hui elle y séjourne, ce qui me donne le temps de mettre mon itinéraire au courant.

Pendant ces six derniers jours, nous avons constamment suivi les traces du prince Ferdinand, mais sans pouvoir le joindre, malgré la célérité de notre marche. Le prince Murat, qui nous a précédés d'un jour avec sa cavalerie, n'a pas eu besoin de nos bayonnettes pour atteindre le but proposé. L'infanterie, les bagages et l'artillerie de la colonne autrichienne échappée d'Ulm se sont rendus à lui. L'archiduc, vivement harcelé, va bientôt rentrer en fuyard dans son pays,

suivi de quelque cavalerie, tristes restes de la belle armée dont il avait le commandement. Il est temps que les Russes viennent au secours de l'Empereur François.

Linz, 12 brumaire an XIV.

Le 3 du courant, la division s'est portée à Mainburg, à travers des forêts presque continuelles. Nous avons passé la nuit dans cette mauvaise bourgade.

Le logement du lendemain nous a dédommagés. Par un accueil empressé, les habitants de Landshut nous ont prouvé qu'ils voient en nous les libérateurs de leur patrie. Leur ville, une des plus considérables de la Bavière, est encadrée entre l'Isär, belle rivière qui coule à ses portes, et une haute colline dont elle est dominée de très près. Ses rues sont larges et ornées de quelques édifices remarquables et de portiques à l'italienne. Je n'ai quitté Landshut que le jour suivant, à midi. C'était un dimanche. En passant devant une église, un chant religieux est venu frapper mon oreille, et je suis entré. Je n'ai entendu qu'en Italie une aussi bonne musique d'église. J'ai été surtout ravi de l'harmonie du chant. Il y a bien loin de semblables accords aux beuglements des chantres de nos cathédrales et au bruit rauque des serpents qui les accompagnent. Les Français, d'ailleurs si richement dotés par la nature, sont, je pense, le peuple de l'Europe qui chante le plus mal.

La contrée que j'ai parcourue le 5 est montueuse et parsemée de bois de pins et de sapins. La division a établi ses bivouacs près de Vilsbiburg, petit bourg situé sur la rivière de Vils.

Le 6, un détestable chemin de traverse, que n'améliorait pas une pluie continuelle, nous a menés au bourg d'Eggenfelden, auprès duquel la division a bivouaqué.

La journée du 7 n'a pas été plus agréable. Nous nous sommes rapprochés des frontières autrichiennes où l'armée russe était,

disait-on, arrivée. La division a logé tout entière à une lieue de Braunau, dans un hameau, où, entassés comme des harengs et réduits aux pommes de terre pour unique nourriture, aucun de nous ne s'est imaginé voyager dans le pays que le grand Frédéric appelait le paradis terrestre de l'Allemagne.

Le 8 a été signalé par notre sortie de la Bavière et notre entrée sur le territoire autrichien. L'Inn sépare les deux états. Quelques troupes russes étaient déjà arrivées à Braunau, ville forte placée sur la rive droite de cette rivière dont on s'attendait à les voir disputer le passage ; mais hier, à l'apparition de notre avant-garde, elles ont coupé le pont et évacué la ville avec tant de précipitation que nos gens ont trouvé leur manutention et même leurs fours encore remplis de pain. Nous avons eu ainsi, sans coup férir, une place de guerre importante, parfaitement armée et approvisionnée. Elle est entourée d'une bonne enceinte bastionnée et de fossés pleins d'eau. Que l'on ait renoncé à défendre Braunau, cela se conçoit ; il y a fréquemment à la guerre des mouvements qui rendent les forteresses inutiles et nécessitent leur évacuation ; mais pourquoi nous abandonner ainsi 60 pièces d'artillerie et des approvisionnements qu'on aurait eu le temps de détruire ou d'enlever? Il y a là une preuve d'irrésolution ou d'imprévoyance que je trouve d'un bien bon augure. Le pont étant détruit, les bataillons de la division, qui sont entrés dans Braunau, ont passé l'Inn dans des barques, opération qui a pris beaucoup de temps à cause de la rapidité du courant.

Le 9, nous avons côtoyé l'Inn jusqu'à Schärding, jolie petite ville autrichienne placée, comme Braunau, sur la rive droite, où la division Oudinot s'est réunie et a logé. Nous avons encore trouvé coupé le pont de Schärding, et, comme la veille, il a fallu passer la rivière sur des barques.

Le 10, la division a continué sa marche vers l'intérieur de l'Autriche sans éprouver d'obstacles, et elle a couché dans le village de Bayerbach.

Après avoir traversé Efferding, hier 11, nous sommes allés bivouaquer à une lieue plus loin, auprès du village d'Hartheim, dans une plaine entourée de montagnes peu élevées. Cette contrée est fertile. Les villages y sont beaux et rapprochés. Hélas! ils sont dévastés et déserts, ces asiles du cultivateur. Tout fuit à notre approche.

Aujourd'hui 12, nous avons suivi le cours du Danube jusqu'à Linz, que l'ennemi a évacué sans chercher à profiter des positions avantageuses que lui offraient ses environs. Avant d'y arriver, nous avions à parcourir un long défilé étroit formé par le fleuve et une haute colline coupée à pic, où le moindre obstacle aurait été difficile à surmonter. Ce n'est pas tout. Les Russes, après avoir coupé le pont de Linz, avaient pris poste sur l'autre rive, d'où ils pouvaient nous faire beaucoup de mal avec leur artillerie, sous le feu de laquelle il eût fallu défiler. Tout nous a souri, la gorge n'a pas été disputée, et les Russes nous ont regardés les bras croisés. En vérité, nous avons affaire à de bonnes gens.

A quand le prochain séjour? Voilà dix marches consécutives et l'ordre est donné pour partir demain au point du jour. C'est battre le fer tandis qu'il est chaud.

Baumgarten, 21 brumaire an XIV.

En 18 jours d'une marche non interrompue, la division s'est portée d'Ingolstadt sous les murs de Vienne. Il n'y a que des soldats français qui soient susceptibles de recevoir l'impulsion d'une pareille activité. L'ennemi aurait pu mettre plus d'obstacles à cette rapide invasion Il n'en a sans doute pas eu le temps. Le conseil Aulique ne se décide à rien sans de longues discussions. Il délibère et nous marchons. Enfin, nous voilà aux portes de Vienne, et probablement nous ne nous en tiendrons pas là.

La division des grenadiers est allée de Linz à Enns le 13 du

courant, et elle a établi ses bivouacs aux portes de cette petite ville. Dans la journée, notre avant-garde a eu de légers engagements avec quelques partis ennemis. Les malheureux habitants d'Enns sont presque tous en fuite. Quand ils rentreront dans leur ville, ils la trouveront saccagée et méconnaissable.

En quittant Enns, le 14, nous avons passé une rivière du même nom. Bientôt après, la division a été formée en bataille et le prince Murat en a passé la revue, ce qui nous a fait pressentir que la journée ne s'écoulerait pas paisiblement.

Nous avons ensuite quitté la plaine pour nous enfoncer dans un pays montueux et boisé, suivant toujours la grande route de Vienne. Il y avait une heure que nous parcourions ces collines lorsque nos éclaireurs ont rencontré l'ennemi. Ce n'était apparemment que quelques pelotons de cavalerie chargés de donner avis de nos mouvements. On les a poursuivis vivement pendant trois lieues; mais arrivés à quelque distance de la petite ville d'Amstetten, on a trouvé en position, sur des hauteurs couvertes de bois, un corps nombreux de Russes et d'Autrichiens. Le prince Murat a d'abord essayé de les déloger avec sa cavalerie; mais à la manière dont elle a été accueillie, il a jugé qu'il n'en viendrait pas à bout sans infanterie. La division Oudinot, qui, depuis les premiers coups de carabine, avait accéléré sa marche, arrive sur ces entrefaites, et, sans prendre un moment de repos, s'élance vers les hauteurs qu'occupait l'ennemi. Mais elle ne devait pas, ce jour-là, cueillir des lauriers aussi facilement qu'à Wertingen. Les positions de l'ennemi lui étaient très avantageuses, et il faut convenir qu'il les a bien disputées. Le feu a été vif et meurtrier. Ce n'est qu'à la nuit close que l'affaire a été décidée. L'ennemi a laissé entre nos mains 1.200 prisonniers et beaucoup de blessés. Si sa retraite n'avait pas été protégée par les ténèbres, sa perte aurait été bien plus grande. Un triste bivouac sur le champ de bataille a terminé cette glorieuse journée. La terre était couverte de neige; une bise

glaciale sifflait à travers les sapins, et malgré d'énormes feux qu'il était facile d'alimenter puisque nous étions au milieu des bois, j'ai trouvé la nuit bien longue et bien froide. C'est un rude métier que celui de soldat.

Le lendemain 15, nous avons traversé la malheureuse petite ville d'Amstetten, déjà pillée complètement, et nous sommes allés loger à deux lieues de là, dans un petit village tout aussi maltraité. Cette marche, quoique courte, n'a cependant été terminée qu'assez avant dans la nuit, parce qu'elle était subordonnée à celle d'autres corps qui avaient plus de terrain à parcourir.

Nous avons continué, le 16, à nous approcher de la capitale de l'Autriche sans que l'ennemi ait fait de nouvelles tentatives pour nous arrêter. En se repliant devant nous, il dévaste tous les villages ; et je ne sais si les habitants ont plus à se plaindre de nos excès que de ceux que commettent les Russes. Les paysans autrichiens doivent trouver bien dur d'être pillés à la fois par leurs amis et leurs ennemis.

Avant d'arriver à la petite ville de Melk, auprès de laquelle nos troupes ont pris position, nous avons été retardés par le passage de l'Ips et de l'Ellerbach, dont les ponts sont coupés.

Le 17, la division a bivouaqué auprès d'un petit village nommé Osterburg.

Le 18, elle a pris position sur des hauteurs au delà de S.-Pœlten, à 16 lieues de Vienne. S.-Pœlten est une des villes les plus jolies et les plus populeuses de l'Autriche. La terreur qui nous devance a mis en fuite la majeure partie de ses habitants, précaution qui n'a été que trop justifiée par les excès auxquels se sont livrés nos soldats. Heureux le propriétaire dont la porte a été assez forte pour lasser les efforts des pillards ! Que dans une place prise d'assaut on tolère pendant quelque temps le pillage : les lois de la guerre semblent justifier cette licence ; mais S.-Pœlten est une ville ouverte dont les citoyens, loin de faire résistance, s'empressent au

contraire de nous prodiguer leurs provisions. Je rougis de ces désordres qui salissent nos lauriers.

Au milieu de la confusion qui régnait à Saint-Pœlten, j'ai été assez heureux pour préserver une maison de la dévastation. J'étais entré dans la ville avec un officier de mes amis pour y chercher un gîte et un repas. La chose n'était pas aisée. Des soldats débandés remplissaient les rues, pillaient les maisons dans lesquelles ils pouvaient s'introduire, et assiégeaient celles qui étaient fermées. — Parvenus dans un quartier éloigné, nous apercevons un bel hôtel dont vingt grenadiers s'efforçaient d'enfoncer la porte cochère. Nous réussissons à les éloigner, en leur annonçant que cette maison est destinée au logement d'un officier général blessé qui va y être transporté dans l'instant, et dès qu'ils nous ont cédé la place, non sans grommeler, nous frappons doucement ; une croisée s'entr'ouvre, une jolie tête de femme s'avance et une voix flûtée nous dit en français : *Messieurs, on y va*. Bientôt la porte s'ouvre et nous nous trouvons au milieu de quatre femmes charmantes qu'entouraient une foule de domestiques qui se mouraient de peur. Si deux anges étaient descendus dans cette maison, on ne leur aurait pas fait une meilleure réception. La peur humanisait ces dames au point qu'elles vinrent à la fois se jeter dans nos bras, nous nommant leurs sauveurs, leurs libérateurs, pendant que les domestiques baisaient le pan de notre habit. Malgré tout ce que ces caresses avaient de séduisant, je ne perdis pas la tête. Mon premier soin fut d'abord de barricader la porte cochère et les autres issues, afin de mettre la place à l'abri d'un coup de main. Nous montâmes ensuite dans de forts beaux appartements où nous commençâmes par faire honneur, en militaires affamés, à un repas pendant lequel nos hôtesses voulurent nous servir elles-mêmes. Après ce préambule, ces dames nous racontèrent qu'elles se trouvaient à la campagne lorsque le bruit de notre rapide invasion s'étant répandu, leurs maris et

leurs frères s'étaient empressés de les envoyer dans cette maison qui appartenait à une d'elles, avec les effets les plus précieux, n'imaginant pas que la ville de Saint-Pœlten pût avoir à souffrir de notre passage, et la jugeant un asile plus sûr que des châteaux isolés. Ces messieurs, qui avaient moins de dangers à courir que leurs femmes et leurs sœurs, étaient restés eux-mêmes dans leurs terres pour veiller sur elles pendant l'orage. Mais en raisonnant ainsi, ces bons Allemands avaient eu trop bonne opinion de la discipline de l'armée française. Si le hasard ne nous eût conduits auprès de leurs dames, il est très probable que leurs calculs eussent été furieusement en défaut. Quelle capture pour des grenadiers ! Une maison remplie d'argenterie et de choses précieuses, une cave meublée de vins de Hongrie; et ce qui valait mieux encore, six jeunes et jolies femmes, tant maîtresses que soubrettes ! ! ! Ainsi que je l'avais prévu, des bandes de pillards vinrent encore essayer de s'introduire dans la maison; mais alors l'un de nous deux se montrait à la croisée, ordonnait de se retirer pour ne pas troubler le repos d'un général blessé; et les amateurs allaient s'adresser ailleurs. Dans la soirée, nos dames, tout à fait rassurées, ont développé leur amabilité. Toutes parlaient français et paraissaient avoir reçu une brillante éducation. La nuit s'est passée tranquillement, mais le lendemain, quand il a été question de partir, prières, larmes, tout a été mis en usage pour nous retenir. Nous n'avions pas assez d'amour-propre pour nous tromper sur la cause d'un pareil empressement. On craignait, après notre éloignement, de retomber dans les mêmes alarmes. Cependant il n'y avait pas moyen de séjourner. Tout ce que nous avons pu accorder à nos aimables protégées a été de rester auprès d'elles jusqu'à midi. Dans la matinée, le calme s'était rétabli dans la ville, et déjà un commandant français s'y était installé et avait fait cesser le pillage. Il a fallu enfin se séparer. Nos adieux ressemblaient à ceux de gens qui se quittent après avoir vécu

longtemps ensemble. Nous nous devions réciproquement de la reconnaissance, et, entre jolies femmes et officiers français, ce sentiment peut bien conduire involontairement à un sentiment plus tendre. Bref, je crois que pour notre repos mutuel il était à propos de se quitter. Mon ami, homme très combustible, est rêveur depuis cette aventure, et certaine comtesse à l'œil bleu m'a paru le voir s'éloigner avec peine.

C'est donc avant-hier, après midi, que, faisant un pénible effort, nous nous sommes arrachés de Saint-Pœlten. Dès le matin la division avait quitté son camp. Nous avons suivi ses traces en toute diligence, mais il ne nous a pas été possible de l'atteindre avant Sieghartskirchen, village à 9 lieues de Vienne, près duquel elle a bivouaqué. Là, nous avons encore béni l'heureuse rencontre de la veille, lorsque, nous trouvant sans provisions dans un village abandonné, le domestique qui nous avait suivis a sorti de ses sacoches une bonne volaille et deux bouteilles de cet excellent vin de Hongrie dont nos prévoyantes hôtesses l'avaient chargé à notre insu. L'amour de mon camarade s'en est accru de moitié.

De Sieghartskirchen, l'armée s'est avancée jusqu'à Baumgarten, à trois quarts de lieue de Vienne, sans éprouver la moindre opposition. On nous dit que l'Empereur François est déjà bien loin de sa capitale. Des députations sont venues aujourd'hui nous annoncer que les portes nous étaient ouvertes et solliciter la clémence du vainqueur. Les Viennois ont accompagné cette soumission d'un envoi considérable de vivres de toute espèce dont notre armée avait grand besoin. Malgré ces démonstrations, nos troupes n'ont point encore occupé Vienne. Au soin que l'on prend de s'emparer des hauteurs qui l'environnent et d'être sur ses gardes, il semble que l'on craigne un piège.

Les avenues de Vienne n'ont rien d'imposant. Des routes étroites, des défilés tortueux et de mauvais ponts en bois annoncent mal une grande capitale. Depuis Linz, j'ai parcouru

un pays montueux, couvert de sapins et coupé par plusieurs rivières, qui, dans cette saison, ne sont pas guéables. Un semblable terrain offrait, à chaque pas, des positions militaires difficiles à franchir. C'est surtout auprès de Saint-Pœlten que l'ennemi avait des hauteurs bien aisées à défendre. Si tous ces obstacles se sont aplanis devant l'armée, elle en est redevable au soin qu'a pris l'Empereur de déborder constamment les positions qui pouvaient l'arrêter, et de manœuvrer en même temps sur les deux rives du Danube.

Nous avons retrouvé la vigne à Saint-Pœlten, et ici les coteaux en sont couverts. C'est aussi depuis cette ville que le paysage s'embellit de quelques maisons de campagne ayant de l'apparence. Je remarque aussi que les Autrichiennes ont des formes plus sveltes et des traits plus délicats que leurs voisines de Bavière et de Souabe. Nous n'avions presque pas vu de jeunes femmes, depuis notre entrée en Autriche ; la peur les éloignait de notre route. Ici, plus aguerries, elle nous ont attendus de pied ferme. On reconnaît là l'influence des mœurs d'une capitale.

Brünn, 30 brumaire an XIV.

Les événements se succèdent avec rapidité. Me voilà déjà bien loin de cette capitale que je croyais devoir être le terme de notre conquête. L'Empereur François nous l'a abandonnée sans devenir plus docile. Il espère apparemment que ses chers alliés, les Russes, rétabliront ses affaires. J'aime à me persuader qu'il est dans l'erreur.

Le 22 de ce mois, nous avons pris possession de Vienne. Le prince Murat y est entré à la tête de la division des grenadiers, suivie par plusieurs autres corps d'infanterie et une nombreuse cavalerie. Toutes ces troupes étaient dans la plus belle tenue. Notre marche au travers de cette grande ville avait l'air d'une entrée triomphale. Les habitants des deux

sexes garnissaient les croisées; une très belle garde nationale, en bataille sur les places, nous rendait les honneurs ; leurs drapeaux saluaient nos aigles et nos aigles saluaient leurs drapeaux. A cet accueil presque amical, on aurait dit que Vienne avait fait avec nous une paix séparée. Aucun désordre n'a troublé ce spectacle extraordinaire. Nos soldats semblaient avoir oublié leurs habitudes de rapine pour se livrer exclusivement à ce noble sentiment d'orgueil que l'on doit pardonner au vainqueur prenant possession de la capitale de son ennemi. Je partageais bien vivement cette exaltation. Jamais je n'ai été si fier d'être Français. Voilà une de ces jouissances qui balancent toutes les fatigues et tous les dangers imaginables.

Notre armée ne s'est point arrêtée à Vienne. Sans faire halte, elle s'est dirigée vers la Moravie, en suivant la marche rétrograde des Russes. Au delà de Vienne, nous avons passé la Danube sur un pont que, très heureusement pour nous, l'ennemi n'avait pas détruit. Quand notre avant-garde a été en vue de ce pont, elle a aperçu à son extrémité, sur la rive opposée, un corps nombreux d'Autrichiens et, sur le pont même, des ouvriers qui travaillaient avec activité. Le prince Murat, qui marchait avec cette avant-garde, a aussitôt envoyé demander une entrevue au commandant de ce corps. Elle a eu lieu sur le pont, et son résultat a été que le passage nous a été livré. Quelles sont les raisons qui ont déterminé le général autrichien à accéder à la demande du prince Murat? Pourquoi le pont déjà miné n'a-t-il pas sauté dès qu'on nous a su maîtres de Vienne? C'est une énigme dont je n'ai pas précisément le mot. Chacun en parle à sa manière. Mais ce qui paraît constant, d'après certains discours échappés à un officier d'état major, le général ennemi a été la dupe du prince Murat, qui n'a pas craint de lui jurer qu'il existait une convention d'après laquelle le pont du Danube devait nous être abandonné intact. Qu'un Gascon mystifie un Allemand, c'est

dans l'ordre ; mais qu'un homme d'un rang aussi élevé donne sa parole d'honneur pour étayer un mensonge, c'est fort, ce me semble. Bayard n'était sans doute pas plus brave que le prince Murat ; mais à coup sûr, en pareille circonstance, il n'eût pas ainsi transigé avec l'honneur. Reste à savoir si une semblable supercherie peut trouver sa justification dans le code des ruses de guerre.

Au reste, la crédulité du général autrichien n'a pas eu toutes les suites qu'elle pouvait avoir. Il eût été facile d'envelopper ses troupes ; mais par une sorte de générosité, il leur a été permis de s'éloigner, à condition cependant de prendre une route opposée à celle par laquelle les Russes se retiraient. Quant à leur artillerie, qui allait à 80 pièces et 200 caissons, on l'a trouvée trop considérable pour ne pas être de bonne prise, et nous nous en sommes emparés. Il est à présumer qu'alors il n'était plus question de convention, et qu'une fois maître du pont le prince, jetant le masque, n'a fait parler que la loi du plus fort. Après cette conquête, qui du moins n'a pas fait verser une goutte de sang, la division a poursuivi sa route et est allée loger à Kornneuburg, ville située à trois lieues du Danube.

Suivant toujours les traces des Russes dans la basse Autriche, nous avons campé, le 23, aux portes de la petite ville de Stockerau. Pendant la marche, on a fait halte pour laisser passer au milieu de nos rangs 4 à 5 mille Autrichiens qui rétrogradaient. L'apparition pacifique de ce corps ne nous a pas peu surpris. Nous avons d'abord pensé qu'il y avait une suspension d'armes. Les officiers autrichiens, à qui nous parlions en passant, le croyaient eux-mêmes. De part et d'autre, on se saluait amicalement en se communiquant l'espérance d'une paix prochaine. Mais nous n'avons pas tardé à savoir que le mouvement de cette colonne n'était qu'une suite de l'espèce de convention verbale, moitié loyale et moitié simulée, qui, la veille, nous avait valu le pont du Danube. Nous

avons trouvé à Stockerau un immense magasin d'effets militaires de toute espèce que l'ennemi avait abandonné, et qu'on a livré au pillage.

Le 24, le prince Murat, qui marchait toujours devant nous avec sa cavalerie, a joint l'arrière-garde des Russes, et l'a poussée jusqu'au delà du bourg d'Hollabrunn, où il les a trouvés en position. Après l'échange de quelques coups de canon, un parlementaire s'est présenté et les hostilités ont été suspendues. La division arrivait sur ces entrefaites et se formait en bataille en deçà d'Hollabrunn, n'étant séparée de l'ennemi que par le ravin dans lequel ce bourg est bâti. On a bivouaqué dans cette position.

Le jour suivant, on est resté ainsi jusqu'au soir, en présence et dans l'inaction, à demi-portée de canon. Les parlementaires allaient et venaient sans cesse, et il n'était bruit dans le camp que d'une capitulation de l'armée russe. Mais, peu avant la nuit, les négociations ont été brusquement rompues, et il n'a plus été question que de se battre. Notre division a attaqué de front la position de l'ennemi tandis que d'autres troupes l'abordaient de flanc, et, dans un instant, le feu a été général. Les Russes nous ont reçus bravement, et il était nuit close que le combat durait encore. Enfin, après plusieurs charges à la bayonnette faites dans les ténèbres, l'ennemi s'est éloigné. L'obscurité empêchant de le poursuivre, nos troupes ont passé le restant de la nuit sur le champ de bataille, à demi-lieue au delà du bivouac de la veille. Dès le commencement de l'action, les Russes s'étaient hâtés de mettre le feu aux maisons d'Hollabrunn pour en rendre le passage impossible à l'artillerie. Cet incendie, qui était dans toute sa force à l'entrée de la nuit, éclairait un de ces tableaux que le meilleur peintre ne rendra jamais que très imparfaitement. D'un côté paraissait une longue file d'habitants chassés par le feu des caves où ils s'étaient réfugiés, de femmes éplorées chargées de leurs enfants, de vieillards se traînant avec peine et jetant un

douloureux regard vers leur toit embrasé; de l'autre, 25 mille hommes se battaient avec acharnement. Le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie, celui de l'incendie, les cris des combattants et les plaintes des malheureux paysans chassés de leurs foyers complétaient l'horreur de cette scène de désolation.

Le lendemain, le jour, en éclairant la terre imbibée de sang sur laquelle nous reposions, nous a appris combien grande était la perte de l'ennemi et la nôtre. Au mélange des cadavres et des blessés vêtus de bleu et de vert, il était facile de juger que le combat avait été corps à corps et tel qu'on n'en voit guère depuis que la poudre a donné aux hommes l'art de se tuer sans s'aborder. On put aussi alors s'assurer que très malheureusement, pendant l'action, des Français avaient été opposés à d'autres Français, et s'étaient entretués, pensant, dans les ténèbres, avoir affaire à l'ennemi; erreur déplorable qui n'est que trop commune dans les combats de nuit. La division des grenadiers s'est conduite à Hollabrunn comme devait se conduire l'élite de l'infanterie française. Elle a à déplorer la perte d'un grand nombre de braves. Le général Oudinot a été blessé assez grièvement pour quitter le commandement. Il a été remplacé par le général Duroc, un des favoris de l'Empereur.

On sait à présent ce que signifiaient ces négociations d'Hollabrunn, qui n'ont servi qu'à différer un choc devenu inévitable. La grande armée russe, qui se hâte lentement, se trouvait encore bien loin du théâtre de la guerre lorsque nous battions ses alliés à Ulm. Une de ses divisions, sous les ordres du prince Bagration, ayant forcé sa marche, était arrivée cependant au secours des Autrichiens jusque sur l'Inn. Maltraité à Amstetten, ce corps avait fait sa retraite par Vienne, et, repassant le Danube, rétrogradait pour se réunir à la grande armée que commande le général en chef Kutusow, laquelle entrait en Moravie. Si le pont du Danube ne nous avait pas

été livré par le général autrichien chargé de le détruire, notre marche était retardée au moins de deux jours, et c'en était assez pour la sûreté du général Bagration ; mais le contraire étant arrivé, les Russes nous ont vus les atteindre au moment où ils s'y attendaient le moins. Dans cette fâcheuse position, le général ennemi a envoyé un aide-de-camp de l'Empereur de Russie proposer au prince Murat une capitulation pour toute l'armée russe ; mais ce n'était qu'une ruse. Le prince Bagration n'avait ni le pouvoir ni la volonté de signer cette capitulation ; il ne voulait que gagner du temps, éloigner ses bagages et sa grosse artillerie, et nous échapper ensuite par une marche de nuit. Il faut convenir que cette ruse a eu une grande partie de son succès. Si les Russes avaient été attaqués dans la matinée du 25, il est à croire qu'ils auraient fait une plus grande perte, et que leur matériel nous serait resté ; mais lorsque le prince Murat s'est aperçu qu'on le jouait, les dispositions de l'ennemi étaient à peu près terminées, et il ne restait pas assez de jour pour profiter d'un avantage. Au reste, cette retraite fait grand honneur au général Bagration. Il a, par une ruse habile, gagné le temps dont il avait besoin ; ses troupes attaquées par des forces supérieures se sont vaillamment comportées, et il a su ensuite si bien nous échapper que nous n'avons pu le rejoindre, et que, dans sa marche précipitée, il ne nous a abandonné ni artillerie ni bagages. Je commence à penser qu'il y a plus de gloire à battre des Russes que des Autrichiens.

Le 26, on s'est mis de bonne heure à la poursuite du corps russe ; mais, ayant marché toute la nuit, il s'était couvert par la Thaya dont il avait brûlé le pont. Cette rivière n'étant guéable que pour la cavalerie, son passage nous a fait perdre plusieurs heures. Après l'avoir franchie, nous avons cessé de suivre la grande route de la Bohême, sur laquelle nous étions depuis Vienne, et par un chemin de traverse nous nous sommes dirigés vers l'intérieur de la Moravie, dans laquelle

nous venions d'entrer en sortant de la basse Autriche. Ce changement de direction à droite a eu lieu presque aux portes de Znaïm, ville assez considérable autant que j'ai pu en juger du point où je la voyais. La division a campé à deux lieues au delà de la Thaya, près d'un village dont je n'ai pu savoir le nom.

Le lendemain, le jour paraissait à peine, et nous dormions encore, épars çà et là sur la paille, lorsque un petit homme vêtu d'une redingote grise, et accompagné de deux officiers, se présente à notre camp, s'approche d'un feu de bivouac, fouille dans la cendre en se chauffant, et en tire une pomme de terre qu'il mange en causant familièrement du combat de la veille avec un de nos grenadiers. C'était l'Empereur, qui avait mis pied à terre et laissé sa suite près de là. Il jouit ainsi quelques minutes du plaisir de l'incognito ; mais aussitôt qu'il se vit reconnu, il remonta à cheval et partit au galop. Avant de s'éloigner, voici ce qu'il dit à la foule qui accourait autour de lui : « Grenadiers, je suis content de « votre conduite à Hollabrunn. Encore un bon coup de col- « lier et nous en finirons. Alors je vous promets la garnison « de Vienne. » Ces mots, soigneusement recueillis, ont été bientôt dans la bouche de chacun de nous, et vite j'en ai chargé mes tablettes.

Karthaus, 5 frimaire an XIV.

Après le combat de Hollabrunn, nous avons continué notre invasion sans rencontrer d'obstacle, suivant de loin la retraite accélérée du général Bagration. Le 27 du mois dernier, la division des grenadiers a logé à Grillowitz.

Le 28, elle s'est avancée jusqu'à 4 lieues de Brünn, à travers d'immenses plaines, et elle s'est arrêtée à Rohrbach. Nous dormions profondément dans les granges de ce village lorsqu'un incendie est venu troubler un repos dont nous

avions grand besoin. Les habitations de la Moravie sont très combustibles. Dans un instant, celles-ci ont été embrasées, et il a fallu passer à la belle étoile le reste d'une nuit qu'on s'était promis de mieux employer.

Arrivée de bonne heure aux portes de Brünn, le lendemain 29, l'armée s'est mise en bataille pour attendre l'Empereur, qui, peu de temps après, en a passé rapidement la revue. Pendant qu'il parcourait à cheval le front des divisions, paraît une députation composée de l'évêque et des principaux magistrats porteurs des clefs de la ville. Ils demandent l'Empereur ; on le leur montre à l'extrémité de la première ligne. Il en était déjà à la deuxième lorsqu'ils y arrivèrent, puis à la troisième. Et toujours la députation de parcourir à pied des champs fangeux où l'on ne marchait qu'avec peine. Après une heure de ce pénible exercice, qui réjouissait d'autant plus les malins spectateurs que ces Messieurs, en grand costume, étaient chaussés comme pour aller au bal, la députation est parvenue à l'Empereur, essoufflée et tellement crottée que les bas violets de l'évêque et les bas noirs des magistrats étaient de la même couleur.

Immédiatement après cette revue, nous sommes entrés à Brünn. On dit que, lorsque notre avant-garde y est arrivée, l'Empereur d'Autriche en sortait à peine, et qu'elle aurait pu l'enlever; mais que, par égard, on lui a laissé le temps de s'éloigner. Entre nous, je n'ajoute pas foi à cette générosité. L'homme qui nous commande est trop avide de gloire pour dédaigner celle de voir entre ses mains le prétendu successeur des Césars. Non seulement la ville n'a pas été défendue, quoique fortifiée, mais l'ennemi, en l'évacuant, n'a pas même laissé de garnison dans la citadelle, ouvrage susceptible d'une longue résistance, et qui fut jadis inutilement assiégé par les Prussiens. Nous y avons trouvé une assez grande quantité d'artillerie et de munitions.

La capitale de la Moravie est grande et bien bâtie. Il s'y fait

un très grand commerce. Elle renferme un théâtre, de nombreux monuments publics et des édifices remarquables. Une halte de deux jours entiers m'a donné le temps d'en prendre une idée favorable. Un de ses grands avantages à mes yeux est d'être peuplée de fort jolies femmes, mises avec autant de goût que de coquetterie, et douées d'un si heureux caractère que le bruit des armes et la terreur qu'inspire toujours la présence de l'ennemi ne leur ont rien ôté de leur désir et de leurs moyens de plaire. Passant du profane au sacré, j'ai aussi visité les églises. Plusieurs sont belles; j'y ai retrouvé avec grand plaisir cette harmonie vocale qui m'a tant séduit à Landshut.

La division des grenadiers est sortie de Brünn pour aller occuper le village de Karthaus, qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue. L'Empereur a son quartier général à Brünn. Les divers corps de notre armée arrivent successivement, et campent ou cantonnent dans les environs. Nos avant-postes ne s'étendent pas au delà de Wischau, petite ville située sur la route d'Olmütz. De leur côté, les Russes et les Autrichiens se concentrent près de nous. On s'attend à une grande bataille. Nous avons pour nous l'expérience, la bravoure, l'orgueil de nos succès et une confiance parfaite dans les talents de notre chef. Aussi sommes-nous sans inquiétude sur le résultat de la lutte sanglante que tout semble présager.

Vienne, 21 frimaire an XIV.

Nous occupions encore le cantonnement de Karthaus dans la matinée du 7 de ce mois, lorsque le bruit d'une canonnade lointaine est venu nous avertir que notre repos allait cesser. De moment en moment, les coups de canon se rapprochaient et bientôt un ordre pressé a fait mettre la division en mouvement. Elle a pris position à deux lieues au delà de Brünn, sur la route de poste d'Olmütz, un peu en avant du village de Schlapanitz. Les autres corps arrivaient en même temps et

se prolongeaient sur cette ligne. On s'est mis aussitôt à fortifier quelques mamelons situés en avant de notre front. La canonnade qui nous a fait quitter nos cantonnements avait cessé. Voici quelle en avait été la cause. Notre cavalerie légère se gardait mal, malgré le voisinage de l'ennemi. Attaquée à l'improviste par les Russes, elle avait été chassée de Wischau, et ramenée dans le plus grand désordre bien en deçà de cette ville, laissant à l'ennemi bon nombre d'hommes et de chevaux. Cette brusque agression avait fait replier toute notre chaîne d'avant-postes. Profitant de ces avantages, la cavalerie russe s'était rapidement rapprochée de Brünn; mais elle a fait halte à la vue des masses d'infanterie derrière lesquelles les fuyards de Wischau venaient se rallier. Toutes les forces austro-russes ayant suivi ce mouvement offensif, les deux armées se sont trouvées en présence.

Les journées du 8 et du 9 se sont écoulées dans les mêmes positions et sans hostilité. De nouveaux renforts augmentaient à chaque instant l'armée. Nos travaux de fortification ont été continués avec une grande activité. Des batteries ont été établies sur plusieurs éminences. L'affluence de tant de monde sur un même point commençait à rendre notre subsistance difficile. On faisait maigre chère au camp. Quoique tous les villages environnants eussent été démolis pour avoir leur charpente et le chaume qui les couvrait, on manquait de bois et de paille, privation pénible quand on bivouaque dans cette saison.

Le 10, un grand mouvement, que nos gardes avancées apercevaient parmi les troupes austro-russes, donna l'alarme, et fit d'abord croire que nous allions être attaqués. Peu après on s'assura que l'ennemi ne s'ébranlait que pour changer de position. Sa manœuvre, qui avait lieu par sa gauche, comme pour tourner notre aile droite, ne fut bien prononcée que vers le soir. L'Empereur qui, du haut d'un mamelon, la suivait attentivement, n'en eut pas plutôt connu le but qu'il en té-

moigna sa joie à tout ce qui l'entourait en disant gaiement : « *Bon, demain ils sont à nous.* »

« L'armée entière sut bientôt que l'heure de la bataille allait sonner, et elle en reçut l'assurance avec enthousiasme. Une ardeur du plus heureux augure se manifestait, surtout dans cette belle division de grenadiers, l'élite des braves ; mais elle s'accrut bien plus encore lorsque le général Duroc vint lui annoncer que l'Empereur voulait passer la nuit au milieu d'elle,et qu'il fallait lui construire sur-le-champ une baraque. Quoique les matériaux fussent rares, c'était à qui en apporterait. En moins d'une heure, les plus adroits achevèrent la petite cabane bien fourrée de paille qui devait abriter l'auguste Personnage. Vers 10 heures du soir, l'Empereur, peu accompagné, se mit à parcourir le camp, parlant aux soldats, leur répétant que le lendemain était le jour anniversaire de son couronnement, et qu'il fallait le célébrer par une grande victoire. Il se promenait ainsi aux acclamations de tous ceux qui l'apercevaient, lorsqu'un soldat, voulant l'éclairer dans sa marche, s'avise d'allumer une poignée de paille fixée au bout d'une perche. Aussitôt, comme si cela eût été concerté, tous les autres en font autant. Ceux qui sont éloignés, voyant ces feux et entendant ces cris de joie, imitent leurs voisins sans savoir même de quoi il s'agit ; et, dans un instant, toute l'étendue de l'armée est dessinée par une immense ligne de feu, et retentit des cris de vive l'Empereur. C'est à la lueur de cent mille torches de paille que Sa Majesté a ainsi visité les bivouacs. Il est impossible d'imaginer l'effet d'une illumination si extraordinaire dans une nuit sombre. Elle a duré tant que la paille n'a pas manqué. L'Empereur avait l'air de goûter beaucoup ce spectacle, et malgré les débris de paille enflammée qui pleuvaient sur lui de toute part, il en a joui assez longtemps. Sa promenade achevée, il est entré dans la modeste baraque que nous lui avions préparée, pour prendre quelque repos. Nous avons su par des prisonniers, après la

bataille, que ces feux et ces clameurs avaient fortement étonné l'ennemi et qu'il avait passé une partie de la nuit sous les armes, craignant d'être attaqué dans les ténèbres.

Il était à peine jour, le 11 frimaire, que l'Empereur, du haut d'un monticule, avait déjà sa lunette braquée sur l'armée ennemie, qui continuait le mouvement qu'on avait remarqué la veille. Bientôt il donne des ordres aux généraux qui l'entourent, et, dans un instant, tout est préparé pour l'attaque. Il faisait un froid assez vif ; le ciel était serein ; et le soleil se montrait à l'horizon, lorsque les premiers coups de fusil furent entendus à notre extrême droite. Ce feu, d'abord peu nourri, s'accrut de moment en moment, et devint bientôt épouvantable. Les dix bataillons de la division des grenadiers et ceux de la Garde Impériale, destinés à former la réserve, étaient en colonne serrée par bataillon, ayant dans les intervalles l'artillerie de la Garde. Dès que l'Empereur avait vu l'affaire engagée, il s'était approché au galop de la première ligne. A cheval tout le jour, il a dirigé tous les mouvements avec une activité infatigable, se portant d'un point à un autre avec la rapidité de l'éclair. Des historiens adulateurs ont souvent fait gagner des batailles, en personne, à des souverains qui se tenaient à 10 lieues de l'endroit où elles se livraient, mais on peut dire, sans mentir, que celle d'Austerlitz est l'ouvrage de l'Empereur Napoléon. Il n'y avait pas deux heures que l'on se battait que le centre de l'ennemi était enfoncé, et son aile droite entièrement coupée. Dès lors, il était aisé de prévoir l'événement. L'armée que nous combattions était forte de 80 mille Russes et 25 mille Autrichiens ; ces derniers occupaient le centre ; leur résistance a été faible. Les Russes ont montré beaucoup plus de résolution. Quoique morcelés et ne pouvant plus agir de concert, ils n'ont reculé que pas à pas, cherchant à chaque instant à se rallier et à reprendre l'offensive. La garde impériale russe à cheval s'est surtout fait distinguer par une bravoure brillante. Mais, pour son malheur, elle a eu

affaire à la cavalerie de la Garde française, et à peine en a-t-il survécu quelques hommes pour aller raconter la rapide destruction et la perte des étendards de ses beaux escadrons. Les jeunes gens qui composaient ce corps n'avaient jamais vu l'ennemi et appartenaient aux premières familles de Russie. Que de larmes leur mort va faire verser à Pétersbourg ! Malgré le courage et les efforts des Russes, qu'animait sans doute la présence de leur souverain, qui les regardait *de loin*, la victoire n'a pas été un moment indécise. A une heure après midi, la bataille était gagnée, et l'ennemi en retraite sur tous les points. Cependant le carnage a duré jusqu'à la nuit.

Vers le soir, une colonne d'environ 15 mille hommes s'est trouvée acculée sur un des lacs glacés dont les environs d'Austerlitz sont coupés. Ne pouvant la forcer à se rendre, on s'avise de pointer sur elle des pièces de canon, qui, tirant de haut en bas, parviennent à rompre la glace, et les 15 mille hommes sont engloutis. J'ai été témoin de cette catastrophe; j'ai vu cette glace s'entr'ouvrir et cette masse d'hommes disparaître sous ses débris; j'ai entendu leurs cris de détresse... Jamais un spectacle aussi horrible ne s'effacera de ma mémoire. La réserve, qui à elle seule valait une armée, selon les expressions de l'Empereur, n'a été nécessaire nulle part. Spectatrice de cette lutte terrible, elle a manœuvré tout le jour en arrière des lignes engagées, se portant en avant à mesure qu'elles gagnaient du terrain. Seulement, peu avant la nuit, quelques bataillons de la division ont été détachés pour s'emparer d'un corps de 2 à 3 mille Russes, qui, quoique entièrement cerné, refusait de mettre bas les armes, capture qui a été l'affaire d'un moment.

Cette brillante journée du 11 frimaire a été suivie d'une mauvaise nuit passée au bivouac sur le champ de bataille, parmi les morts et les mourants. Il faisait un froid piquant, et les débris des villages voisins ne suffisaient pas pour alimenter nos feux. En outre, après un exercice aussi violent,

officiers et soldats n'avaient pour restaurer leurs forces qu'un pain détestable enlevé aux vaincus, et en petite quantité. Mais l'ivresse de la victoire allégeait toutes les privations. Ce qui me paraissait plus pénible que le froid et la faim, c'était d'entendre dans le silence de la nuit les plaintes de tant de malheureux blessés qui gisaient sans secours sur une terre glacée. Ceux d'entr'eux qui pouvaient se traîner s'approchaient de nos feux et y prenaient place. Nombre de Russes et d'Autrichiens, dispersés pendant la bataille, venaient également se chauffer parmi nous; et ce n'était pas une scène sans intérêt pour un observateur de voir ainsi pêle-mêle et amicalement assis autour de quelques tisons ces mêmes hommes qui s'égorgeaient peu d'instants auparavant.

Toutes nos troupes ont fait merveille à Austerlitz; mais la portion de l'armée qui a fait le plus de mal à l'ennemi est sans contredit la cavalerie et l'artillerie légère de la Garde impériale. Le corps peu nombreux des Mameluks s'est couvert de gloire. Il a fait maintes charges à la manière tartare sur des régiments rompus, et Dieu sait combien de têtes ont fait voler leurs cimeterres. On assure que l'apparition de leurs turbans a porté l'effroi parmi les soldats russes. Les Turcs sont leurs ennemis éternels ; et ils n'ont pas été peu consternés d'en voir là où ils pensaient n'avoir à combattre que des Français.

Après le combat d'Hollabrunn, notre général, Oudinot, nous avait quittés pour aller faire soigner sa blessure à Vienne; mais il a tellement craint d'apprendre que ses grenadiers cueillaient des lauriers en son absence, que, quoique loin d'être guéri, il est arrivé au moment où la bataille allait s'engager. L'Empereur, surpris de ce prompt retour, et voyant sa tête encore enveloppée de linge, lui a fait des reproches sur une précipitation aussi imprudente. — « Allons, a-t-il ajouté, re-« prenez le commandement de votre division ; cependant, « comme Duroc s'attendait à mener aujourd'hui vos braves à

« l'ennemi, je ne veux pas l'en priver tout à fait; partagez-la
« donc pendant la bataille. »

La journée d'Austerlitz, que les soldats nomment celle des trois Empereurs, sera célèbre à jamais. L'Empereur Alexandre a tellement été frappé de la supériorité de nos troupes et de l'effroyable destruction des siennes que, le lendemain, il a dit à l'officier général que l'Empereur Napoléon lui a envoyé qu'il ne voulait plus de guerre avec nous, qu'il abandonnait l'alliance de l'Autriche, et qu'il ne demandait que la liberté de se retirer avec les débris de son armée. Une leçon si vertement donnée paraît donc devoir être fructueuse, et dégoûter pour longtemps les hordes du nord de se mêler des affaires du midi de l'Europe. Au reste, les Russes peuvent attribuer leur défaite aux mauvaises manœuvres de leur général en chef. S'ils n'avaient pas quitté les hauteurs respectables où ils étaient postés, le 10, notre armée ne les y aurait probablement pas attaqués; et s'il faut en croire ce qu'a dit après l'affaire notre Empereur, nous serions allés nous-mêmes chercher d'autres positions en arrière de Brünn ; mais ils ont voulu témérairement aller se poster entre Vienne et nous, comme pour nous envelopper, faisant la faute inexcusable de laisser à découvert leur retraite et leur ligne d'opération, c'est-à-dire la grande route d'Olmütz; et c'est pendant qu'ils étendaient ainsi leur front par la marche de flanc que nécessitait ce mouvement audacieux que nous les avons battus.

Vienne, 30 frimaire an XIV.

Le 12 frimaire, l'armée s'est mise de bonne heure à la poursuite des vaincus dans diverses directions. La division des grenadiers s'est portée sur la route d'Olmütz et a campé aux portes de Rausnitz, à cinq lieues de Brünn.

Le 13, de nouvelles dispositions nous ayant fait revenir sur nos pas, nous avons traversé la petite ville d'Austerlitz,

et nous sommes allés loger à trois lieues au delà, à Ottnitz, village sur la route de Hongrie. Ce jour-là, les Empereurs de France et d'Autriche ont eu une entrevue. Elle a eu lieu auprès d'un feu de bivouac. De l'endroit où nous étions en bataille pendant la conférence, nous avons pu juger par les gestes des deux souverains que leur conversation était très animée. Elle a fini par une accolade qui n'était sans doute pas fort amicale, mais qui nous a fait pressentir que la paix allait s'ensuivre. L'Empereur d'Autriche avait la contenance la plus modeste; sa suite était peu nombreuse. J'imagine qu'il a trouvé un peu dur de venir ainsi s'humilier devant un soldat couronné.

Nous avons su le lendemain, d'une manière certaine, que toute hostilité avait cessé. En conséquence des préliminaires convenus dans l'entrevue de la veille, l'armée a fait un mouvement rétrograde, et la division est allée occuper, au delà de Brünn, ce même village de Karthaus où elle était cantonnée avant la bataille. Là nous avons été informés, à notre grande satisfaction, que, fidèle à sa promesse, l'Empereur nous destinait à tenir garnison à Vienne pendant les négociations. Effectivement, le jour suivant, 15 frimaire, la division a pris la route de cette capitale où elle est arrivée le 19.

III

Cantonnements à Vienne. — Évacuation de l'Allemagne. — Une halte dans la principauté de Neuchâtel. — Une garnison de Vendée en 1806.

Vienne, 7 nivôse an XIV.

A Paris, les faubourgs et la ville se lient tellement qu'on les confond. Il n'en est pas de même à Vienne. La ville, ceinte d'un haut rempart, de bastions, de fossés et de demi-lunes, semble avoir refusé de se mésallier en s'unissant à de modernes habitations. Ses faubourgs, séparés d'elle par une vaste esplanade, semblent de leur côté n'oser franchir la ligne où les retient le respect. Ils forment, à la distance de 200 toises de ses fortifications, une ceinture qui donne l'idée de la contrevallation que les anciens établissaient autour de la place qu'ils assiégeaient.

Sans ses faubourgs, Vienne serait cependant une capitale assez mesquine. On est choqué de l'irrégularité et de la saleté de ses rues, de la vétusté de ses hautes maisons et du mauvais goût de ses monuments publics. Rien n'y annonce la résidence d'un grand monarque. Il y a bien çà et là quelques palais qui méritent une exception, mais ils sont placés dans des rues si étroites qu'on les distingue à peine. Celui du souverain n'a ni grâce, ni majesté, ni débouchés; il ressemble parfaitement à une vaste caserne. Les places publiques sont à l'unisson. La moins défectueuse, celle du Hof, est décorée d'une colonne en bronze qui supporte une statue de la Vierge,

ouvrage peu estimé. La plus fréquentée est le Graben, carré long qui passe pour le beau quartier par exeellenee. Au eentre de celle-ei s'élève une manière de pyramide, partie en marbre, partie en bronze doré, où, parmi des nuages, on a réuni des groupes d'anges, un Empereur à genoux, un monstre terrassé et la Sainte Trinité. Ce monument, flanqué de deux fontaines, a été érigé, vers la fin du XVIIe sièele, par Léopold Ier, en aetion de grâees de la cessation de la peste. Il fait plus d'honneur à la piété de eet Empereur qu'à son goût.

Des nombreuses églises que renferme Vienne, je n'ai encore visité que eelle de Sainte-Etienne qui est la cathédrale et la plus remarquable. Cet édifiee gothique date du XIIe siècle. Nous en avons en Franee de plus beaux en ce genre; mais eelui-ei n'est pas sans majesté. J'y ai vu beaueoup d'autels en marbre et quelques bons tableaux, parmi lesquels on m'a fait distinguer un *Ecce homo* du Corrège. Ses tombeaux méritent l'attention, surtout eelui de ee prinee Eugène de Savoie que la Franee s'est si fort repentie d'avoir méprisé, et celui de l'empereur Frédérie IV. Dans les eaveaux sont enterrés nombre de princes de la maison régnante. La tour de Saint-Etienne passe pour une merveille dans toute l'Autriche. Quoiqu'elle n'ait ni l'éléganee ni l'élévation de celle de Strasbourg, c'est eependant une fort belle aiguille. La pointe se termine par une boule de bronze doré, surmontée par un aigle de même métal. Cet aigle a pris la plaee d'un eroissant énorme qui avait été fixé au haut de la tour, à l'approche des Tures, en 1683, pour les engager à la respecter. On dit qu'effeetivement le visir donna ordre à ses canonniers de ne pas tirer sur elle. Croira qui voudra à ee serupule. Reste à savoir eomment les easuistes auront vu eette profanation. Un eroissant arboré sur un temple chrétien ! Quelle faiblesse ! Mieux valait sans doute l'anéantissement du beau monument. Je doute qu'en pareille eireonstanee les Turcs plaeent une eroix sur un minaret.

Mais de tout ce que j'ai remarqué ici, rien ne m'a frappé

autant que l'arsenal. On peut affirmer qu'il n'en existe pas de pareil en Europe. Les quatre grands bâtiments qui le forment encadrent une vaste cour carrée aux murs de laquelle est appendue, en énormes festons, une chaîne de fer monstrueuse dont chaque anneau pèse au moins 30 livres. Cette chaîne, qui semble être l'ouvrage des géants, a une longueur de 200 toises, et n'est cependant qu'une partie de celle dont les Turcs se servirent autrefois pour barrer le Danube pendant le siège de Bude. Outre ce trophée extraordinaire, dans cette cour sont encore de très grosses pièces d'artillerie fondues dans l'enfance de l'art, et qui ne sont qu'objets de curiosité. Les unes ont plusieurs bouches ; d'autres sont formées d'énormes barres de fer liées ensemble. Les plus lourdes ont été enlevées aux Turcs lorsque les Autrichiens leur prirent Belgrade. Autour de la cour, au premier étage, règnent quatre grandes galeries remplies d'armes anciennes et modernes. C'est moins le nombre de ces armes qui étonne que l'ordre dans lequel elles sont rangées. On ne peut surtout se lasser d'admirer la manière ingénieuse avec laquelle on a décoré la galerie. Plafonds, murs, colonnes, portes, tout est revêtu d'une mosaïque dont les matériaux ne sont que des pièces grandes et petites d'armes de toute espèce. Il faut le voir pour imaginer avec quel art et quelle inconcevable patience on a terminé ce travail d'un genre tout à fait original. L'aigle à deux têtes, les armes des diverses provinces de l'Empire, et d'autres dessins y sont ainsi rendus avec autant d'exactitude que si le peintre ou le sculpteur en eût été chargé. En outre, les salles sont ornées de trophées de drapeaux enlevés aux ennemis, d'enseignes turques et de queues de cheval. Parmi quantité d'armures antiques, on remarque celles qui passent pour avoir appartenu à Attila, à Frédéric Barberousse, à Charles-Quint, à Godefroy de Bouillon et à d'autres célèbres personnages. Tous les princes de la maison d'Autriche, depuis Rodolphe de Habsbourg, qui vivait dans le XIIIe siècle, y sont représentés

par des mannequins armés de toutes pièces. Pour donner une idée de l'immense approvisionnement que devait contenir cet arsenal avant notre invasion, il suffit de dire que nous y avons trouvé 100 mille fusils et plus de deux mille pièces de canon.

Vienne, 6 janvier 1806.

Les faubourgs de Vienne ont une telle étendue qu'ils sont habités par les trois quarts de la population de cette capitale. On en compte 21. Leurs rues sont, en général, droites, larges et bien aérées. Ils renferment de fort beaux hôtels et en grand nombre; mais tout à côté sont de chétives habitations à un étage. Ils ont le désavantage de n'être pas pavés, ce qui leur vaut dans cette saison une boue à s'enterrer, et en été une poussière incommode et malsaine. A part ces inconvénients, le séjour en est de beaucoup préférable à celui de la ville. L'usage a prescrit aux grands seigneurs de la cour d'avoir palais dans la ville et palais dans les faubourgs, et d'habiter ceux-ci au retour du printemps. Le plus beau de ces faubourgs est celui de Léopoldstadt. La division des grenadiers y est logée tout entière. Il est séparé de la ville par un bras du Danube que l'on passe sur plusieurs ponts en bois. Celui de ces ponts qui est le plus fréquenté est divisé de manière que les voitures le franchissent sans se gêner, celles qui vont ayant un autre passage que celles qui viennent. Il en est de même des piétons, qui ont aussi deux trottoirs distincts; précaution admirable qui devrait bien être imitée ailleurs.

Vienne a cinq théâtres, deux dans la ville et trois dans les faubourgs. On joue, dans les premiers, les grands opéras italiens et allemands. La troupe italienne passe pour la meilleure qui soit hors de l'Italie; mais ici, comme dans sa patrie, elle se borne à parler à l'oreille. L'exécution de la musique ne laisse rien à désirer dans l'un et l'autre opéras. Mozart et

Paesiello n'ont nulle part de plus savants interprètes. Je ne sais si les Allemands ne l'emportent pas sur les artistes de tous les pays pour l'ensemble de l'orchestre. Comme acteurs, ils n'ont pas de droits à la même suprématie. Quoique de beaucoup supérieurs aux Italiens pour le débit, l'entente de la scène et les convenances théâtrales, on peut, sans injustice, les classer encore loin derrière nous. Les ballets sont exécutés par des Italiens parmi lesquels figurent toujours quelques Français, nation qui, de temps immémorial, est en possession de danser devant tous les souverains de l'Europe. Le sang ne circule pas assez vite chez les Allemands pour qu'ils deviennent un jour nos rivaux dans le grand art des pirouettes et des entrechats.

Les salles allemandes se rapprochent de celles de l'Italie par la coupe et la distribution, sans avoir cependant le même volume. Elles sont mesquines à Vienne. Une des moindres est placée dans le faubourg de Léopoldstadt, précisément à côté de l'hôtel où je loge. J'y vais quelquefois, bien que je ne sache pas cent mots d'allemand. On y joue des comédies et des opéras du genre le plus burlesque. Les bouffonneries qui attirent constamment la foule à ce spectacle ont un tel caractère de vérité, et parfois d'indécence, que la pantomime suffit pour mettre en gaieté le spectateur qui a le malheur de ne pas comprendre les paroles. D'ailleurs, le rire est contagieux et comment ne pas rire en voyant le parterre et les loges éclater à chaque instant? A voir les Autrichiens à la représentation d'une pièce telle que celles-ci, on les prendrait pour le peuple le plus gai de l'Europe. Je suis convaincu que lorsque des êtres tellement flegmatiques rient d'aussi bon cœur, leur jouissance est au-dessus de l'idée que peuvent s'en faire des rieurs d'habitude tels que des Français. En dépit des désastres que vient d'éprouver la monarchie, et des charges de toute espèce sous lesquelles on gémit à Vienne, les habitants de cette grande ville n'en suivent pas moins les spectacles, les

assemblées et les bals. J'ai passé quelques instants avant-hier dans une redoute parée où il n'y avait pas moins de trois mille personnes. Les salles de cette redoute sont attenantes au palais impérial; leur étendue est telle que tant de monde y est à son aise.

On dit merveille des promenades et des alentours de Vienne; mais dans cette triste saison je ne puis juger que des plaisirs qui se prennent à huis-clos. Les remparts sont, dit-on, la réunion des promeneurs paresseux ; on y jouit d'une vue très étendue. L'esplanade qui sépare la ville des faubourgs est embellie de jolies plantations ; mais ces promenades ne sont rien auprès du Prater, parc d'une vaste étendue qui touche au faubourg de Léopoldstadt, et qu'entoure le Danube. On y trouve des bois de haute futaie, des allées à perte de vue, d'immenses pelouses, des bosquets impénétrables au soleil, des guinguettes, des restaurateurs et des cafés. Dès le retour des beaux jours, on y accourt à pied, à cheval, en voiture. C'est le champ de l'Égalité, le rendez-vous de toutes les classes. La baronne aux seize quartiers et la fillette au bonnet de drap d'or s'y plaisent également. Au milieu de cette foule qui, le dimanche, offre le tableau le plus varié, il n'est pas rare, dit-on, de voir l'Empereur lui-même, à pied, tenant bourgeoisement sa femme sous le bras. Le bruit et la présence de tant de monde n'effarouchent cependant pas les troupeaux de cerfs qui peuplent le Prater. Ils se présentent de tout côté avec une familiarité qui prouve le respect inviolable qu'on leur porte.

Logés dans les meilleures maisons de Vienne, et mangeant à la table de nos hôtes, nous avons été à même de prendre une idée des mœurs et de la manière d'être des Autrichiens d'un certain rang.

Leur politesse est telle à notre égard qu'il faut être bon observateur pour entrevoir le dépit qui naît de l'humiliation de leurs armes, dépit d'autant plus poignant qu'il entre beaucoup d'orgueil dans leur patriotisme. Ils paraissent fort attachés à

leur souverain. Les maux dont ils gémissent ne les portent jamais à murmurer contre lui. C'est à ses ministres, à ses généraux et à l'influence de l'Angleterre qu'ils s'en prennent. L'éducation des classes aisées est meilleure ici que dans notre France. Celle des femmes surtout est plus complète. On ne se borne pas à leur donner quelques talents d'agrément et du jargon; toutes parlent français, et grand nombre d'elles y ajoutent l'italien. Leur conversation n'est pas limitée aux modes et aux nouvelles du jour : on peut avec elles parler histoire, géographie ou littérature sans les voir bâiller ou rester muettes. Chez le beau sexe, les connaissances un peu relevées vont rarement sans pédanterie. Ici, une sorte de bonhomie semble être son partage dans toutes les discussions de ce genre. On connaît mieux à Vienne nos auteurs de premier ordre qu'en France même. On doit sans doute à leurs ouvrages le goût général qui y domine pour notre langue. Il est poussé si loin que, dans maintes réunions, la soirée se passe sans entendre un mot qui ne soit français, bien qu'il n'y ait que des Allemands.

Les mœurs douces des Viennois sont d'ailleurs en réputation. Ils viennent de donner une nouvelle preuve de leur bonté de cœur. Un tambour de mon bataillon a tué son hôte, dans un moment d'ivresse, sans avoir la moindre excuse pour justifier son crime. Immédiatement condamné à mort par un conseil de guerre, il n'y a sorte de démarches que les habitants du faubourg n'aient faites pour obtenir sa grâce; démarches naturellement infructueuses.

Peut-on parler de Vienne sans dire un mot des femmes de cette ville? Elles sont mises avec goût et d'une jolie tournure. Leurs traits, sans être bien réguliers, ont un ensemble séduisant. Il y a plus de douceur que d'esprit dans leurs physionomies. L'amateur des figures rondes, des yeux bleus, des cheveux blonds et des peaux éblouissantes est ici dans son paradis. En dépit de la loi de la nature, les Viennoises ont le si-

gnalé privilège de conserver charmes et fraîcheur plus longtemps qu'ailleurs. C'est ce qui frappe tous les étrangers. Les grisettes de Vienne sont tout aussi dignes des hommages du connaisseur que les dames à grande parure. Sous le petit bonnet de drap d'or qu'elles portent toutes le dimanche, on voit une foule de minois qui gagnent à être examinés de près.

Quoique très catholique, le gouvernement autrichien n'en permet pas moins tous les cultes. Il y a à Vienne des synagogues, des temples pour les protestants et des églises pour différentes sectes grecques. Le commerce a beaucoup gagné à cette tolérance. Elle a peuplé cette ville d'une nombreuse colonie de marchands arméniens dont le vêtement oriental tranche d'une manière originale au milieu des costumes allemands, hongrois et polonais.

La paix vient d'être conclue à Presbourg, et l'armée française va évacuer l'Autriche. Si j'avais été consulté, j'aurais opiné pour que notre départ se différât jusqu'au printemps. Nos hôtes sont assurément très contents de se débarrasser de nous; cependant il faut dire à leur louange qu'ils ont la politesse de cacher le plaisir qu'ils en ressentent, et que si nous les avions visités comme amis, ils ne nous auraient pas mieux accueillis Les Viennoises ont sans doute mis plus de cordialité à exercer l'hospitalité. Il est dans le cœur des femmes certaines considérations qui seront toujours l'écueil de toutes les autres.

Straubing, 30 janvier 1806.

Le 8 de ce mois, nous avons fait nos adieux à la ville de Vienne, non sans pousser quelques soupirs. A voir ce jour-là, pendant la marche, la mine allongée et rêveuse de mes camarades, il était facile de juger que chacun d'eux laissait derrière lui quelque objet de son affection. La vue d'Olbern-

dorf, petit village dans lequel la division a logé, n'a pas déridé les physionomies. En sortant d'un hôtel où l'on avait une table délicate, un lit de sybarite, et, ce qui vaut bien mieux, d'aimables commensales, il a été un peu dur de dîner avec du lard et du sauerkraut, de coucher sur de la paille, et de n'être entouré que de grossières paysannes. Quelle chute!

Le logement du lendemain n'a pas été plus consolant. Cependant ceux d'entre nous qui ont voulu noyer leurs chagrins dans le vin ont été à même d'essayer du remède. Nous avons voyagé tout le jour à travers d'immenses vignobles, et, je puis dire, parmi les futailles. En Autriche, comme en Moravie, les caves sont creusées sous les vignes mêmes, assez souvent à une grande distance des habitations. Peu de ces dépôts si précieux pour le soldat ont été respectés ; et malgré la prodigalité des troupes qui nous avaient précédés, ceux-ci renfermaient encore de quoi désaltérer largement nos grenadiers. Il résultera de cette bombance que les paysans de l'Autriche boiront de l'eau jusqu'à la récolte prochaine. C'est le moindre des maux qu'entraîne la guerre.

Le 11, nous nous sommes éloignés du Danube pour nous enfoncer dans un pays montagneux et difficile. Au lieu de ces ceps de vigne dont l'aspect réjouit, même quand l'hiver les a dépouillés de feuilles, nos yeux n'ont erré que sur de tristes bois de sapins.

Pour arriver à Weidenfeld, petit bourg qui a été notre gîte du 13, il a fallu s'avancer, par des chemins pénibles, à travers un canton qui ressemble à la Maurienne par ses gorges profondes, son sol ingrat et ses sapins. Les villages y sont rares et chétifs.

La journée du 14 a été encore plus fatigante que les précédentes. Plus nous allions, plus les montagnes s'élevaient, et plus le pays se montrait sauvage et inhabité. Soit qu'il fallût escalader ou descendre, la neige et la glace rendaient la route difficile et dangereuse. Hommes et chevaux glissaient

et tombaient à qui mieux mieux. Enfin, après mainte culbute, nous sommes parvenus à Oswald, où s'est arrêtée une partie de la division. Nous avions été prévenus qu'avant de sortir de l'Autriche on devait nous donner quelques jours de repos pour laisser passer les grands froids du cœur de l'hiver, et d'avance chacun se faisait un tableau avantageux de son cantonnement. Combien on a eu à rabattre de ces espérances quand, au lieu de la jolie petite ville où on s'était déjà installé en idée, il a fallu se contenter du pauvre Oswald ! Ce village peut avoir des charmes en été pour l'homme qui se plaît dans les montagnes, pour le naturaliste, et surtout pour le chasseur, car le pays abonde en gros gibier ; mais, en janvier, c'est assurément le plus triste séjour du monde. Aussi ai-je trouvé bien longs les six jours que nous y avons passés, entassés dans la chambre à poêle de nos hôtes, couchés sur la paille, et faisant maigre chère. En vrai citoyen des Alpes, l'épaisse couche de neige qui tapissait les environs d'Oswald ne m'empêchait pas d'y faire quelques excursions à pied ou en traîneau ; mais le froid me ramenait trop vite sous le toit de mon paysan. Aussi, malgré tout ce qu'un voyage a d'incommode dans une saison aussi rude, l'ordre de le poursuivre a été reçu avec grand plaisir.

Nous avons pris congé de l'Autriche le 27, en passant la rivière d'Inn à Schärding, et nous nous sommes retrouvés sur les terres de nos alliés les Bavarois et dans une contrée moins épuisée que celle que nous quittions.

Marktoffingen, 9 février 1806.

Ratisbonne est sur la route que nous tenions pour sortir de la Bavière ; mais, ensuite d'une convention de neutralité, cette ville intéressante ne devant pas recevoir nos troupes, peu s'en est fallu que je ne passasse sous ses remparts sans la voir. De concert avec deux de mes camarades non moins

curieux que moi, j'ai hasardé une démarche auprès du général Oudinot, et, à notre grande joie, j'en ai obtenu une permission d'absence pendant 48 heures, portant invitation aux autorités de Ratisbonne de nous laisser entrer dans leurs murs. Comme le temps était précieux, nous avons quitté Straubing, le 31 janvier avant le jour, dans un de ces petits chariots de poste qu'on trouve partout en Allemagne, et, payant largement les postillons, notre diligence a été telle qu'à 9 heures du matin nous avions franchi les trois postes allemandes (environ 10 de nos lieues de poste) qui nous séparaient de Ratisbonne. Après quelques difficultés aux portes, l'entrée nous en a été permise, et, bientôt installés dans l'auberge qu'on nous a indiquée comme la meilleure, nous avons préludé par un ample déjeuner aux jouissances que nous étions venus chercher. Guidés ensuite par un officieux cicerone, très empressé de nous conduire partout où ils présumait que des militaires français voulaient aller, nous avons employé le restant de la journée à voir ce que la ville à de remarquable.

Si le palais de la diète ne mérite pas d'être rangé parmi ceux qui décorent Ratisbonne, il n'en est pas moins curieux par son antiquité et par la vieille réputation de ces éternelles diètes de l'empire qui, depuis longtemps, donnent un stérile aliment aux gazettes de l'Europe. Je l'ai visité avec cette espèce de vénération dont les hommes ne peuvent se défendre pour tout ce qui est en possession de frapper leur imagination depuis l'enfance ; mais au lieu du bâtiment somptueux que je pensais voir, je n'ai trouvé qu'une masse lourde, sombre, sans goût, sans majesté, sans décoration. La principale salle, celle où les électeurs s'assemblent dans les grandes occasions, sous la présidence du chef de l'Empire, est de la plus rare simplicité. Son ameublement est à peu près celui d'une école de village. Il se compose de vieux fauteuils en cuir et de tables du bois le plus commun recou-

vertes d'un méchant tapis vert. Ses murailles nues n'ont qu'un crucifix pour tout ornement. Le trône est tout aussi modeste ; il n'a coûté que quelques ais de noyer.

Si l'on expulsait de Ratisbonne les écrivassiers de la diète et les ministres de la religion catholique, la ville perdrait la moitié de ses habitants. Ces derniers y sont nombreux, riches et d'autant plus considérés que le prince est lui-même un ecclésiastique. Je suis allé le soir au théâtre, et j'ai été satisfait de la salle, du spectacle et de la musique ; mais rien n'a excité ma surprise comme de voir parmi les spectateurs une foule de prêtres et de moines dans le costume de leur état. L'électeur y était en robe violette, et il n'y pas de loge où on n'aperçût un rabat ou un capuchon. Les comédiens étant, comme chacun sait, des gens damnés sans rémission et les pièces qu'ils représentent, des œuvres du démon, comment se fait-il que dans une principauté dont le chef est un homme d'église, non seulement on tolère cette pépinière d'excommuniés, mais encore on les écoute avec complaisance ?

Il est avec le ciel des accommodements.

Depuis Vienne nous avions presque toujours voyagé sur l'une ou l'autre rive du Danube. Nous avons encore passé ce fleuve à Donauwörth, le 7 février, pour le quitter tout à fait.

Le 8, après avoir traversé Nordlingen, nous sommes entrés dans une des plus petites principautés de l'Allemagne, celle de Wallerstein. Le souverain de cet état, dont on fait aisément le tour dans quelques heures, a une armée de 150 hommes. Sa capitale, d'une étendue proportionnée à celle de ses domaines, est jolie et dans une charmante position. Le village de Marktoffingen, dans lequel nous sommes venus loger, et où nous avons aujourd'hui séjour, fait partie de cette souveraineté en miniature.

Il règne, dans ce moment, en Allemagne, une incertitude

pénible sur les résultats du traité de Presbourg. On parle d'une quantité d'échanges de territoire, de cessions, de spoliations. Les peuples qui s'attendent à changer de maître redoutent de voir empirer leur sort. Les petits souverains, tels que celui de Wallerstein, craignent d'être dépossédés. Ceux d'entr'eux qui se sont prononcés contre la France, il y a peu de mois, sollicitent aujourd'hui la faveur de notre Empereur. Qui aurait dit à cette foule orgueilleuse de princes allemands qu'ils seraient un jour aux pieds du soldat qui nous gouverne ?

Strasbourg, 3 mars 1806.

Le 22 février, nous prenions gîte à Gundelsheim, résidence d'un des grands baillis de l'ordre Teutonique.

L'important personnage n'était pas chez lui ; mais il avait eu la politesse d'y laisser ses gens et un cuisinier, et nous y avons été traités magnifiquement. Son château réunit les agréments des habitations modernes à l'imposante vétusté des antiques donjons. Les armoiries, les portraits, les peintures, tout y rappelle les beaux jours de cette chevalerie teutonique qui a joué un si grand rôle dans le moyen-âge et qui est aujourd'hui si dégénérée.

Le canton où est Gundelsheim est un des plus fertiles et des plus peuplés de l'Allemagne. Le séjour m'en a paru bien séduisant. Je conçois que l'on pourrait oublier sa patrie sur les bords du Neker. Le ciel y est beau, l'hiver peu rigoureux, les habitants bonnes gens, le gibier abondant, le vin délicieux, le poisson excellent, les sites tout à fait pittoresques. Les chevaliers teutoniques savaient, comme nos anciens moines, choisir leur résidence. Arrivé de bonne heure dans ce cantonnement, j'avais eu le temps de l'apprécier. Déjà je projetais de visiter les ruines d'un camp romain dans les environs, d'aller tirer des lièvres assez audacieux pour venir se pro-

mener jusque sous nos croisées, de parcourir les rives si riantes du Necker. Châteaux en Espagne. Dans la soirée arrive l'ordre de partir le lendemain pour Strasbourg.

J'avoue que j'ai été contrarié de quitter si brusquement le beau manoir chevaleresque de Gundelsheim. La cuisine et la cave teutoniques entraient peut-être pour quelque chose dans mes regrets. Assurément les femmes n'y étaient pour rien ; car il n'y avait que des hommes dans le château, le grand bailli n'ayant pas poussé la politesse jusqu'à laisser à notre disposition les deux jeunes personnes qui lui servent, dit-on, de valets de chambre.

Enfin bon gré, mal gré, je me suis mis en route le 23, pour aller faire le logement de mon bataillon, lequel, après cinq jours de marche, est arrivé à Strasbourg, passant par Eppingen, Bruchsal, Durlach, Rastadt et Bischofsheim. J'espérais que cette traversée du pays de Bade me vaudrait le plaisir de voir Carlsruhe et Bade, qui en sont les villes les plus intéressantes ; mais j'ai logé à une lieue de la première, et à demi-lieue de la seconde sans pouvoir satisfaire ma curiosité.

Du 3 vendémiaire jusqu'au 27 février, jours de mon départ de France et de mon retour sur la rive gauche du Rhin par le même point, il s'est écoulé 5 mois et 2 jours. Quels grands événements ont rempli cette campagne d'hiver ! Combien l'Angleterre doit regretter les guinées qu'elle a prodiguées pour une coalition sitôt anéantie ! Au camp de Boulogne, nous étions à ses portes, et son or et ses intrigues nous ont éloignés ; mais le danger qu'elle a couru ne va-t-il pas renaître ? On parle du retour de l'armée sur les côtes de la Picardie. L'ordre qui doit nous apprendre la future destination de notre division est attendu d'un moment à l'autre.

Saint-Blaise (principauté de Neuchâtel), 26 mars 1806.

Je m'attendais à tourner à droite en quittant Strasbourg, et voilà que j'ai tourné à gauche. Partie de cette ville le 9 de

ce mois, la division s'est acheminée vers la Suisse par Schelestadt, Colmar, Belfort et Porentruy.

Le 15, à peu de distance de Porentruy, nous avons retrouvé l'hiver dans toute sa rigueur. Ce n'est pas à tort que le département dont cette ville est le chef-lieu s'appelle Mont-Terrible. La chaîne de montagnes qui le couvre en partie et le sépare de la Suisse nous a paru mériter son nom. La neige, que nous avons d'abord trouvée en petite quantité, allait en augmentant à mesure que nous nous élevions, et, parvenus sur le plateau supérieur, son épaisseur variait de 6 à 18 pieds. Si ces masses n'avaient pas eu quelque consistance à une certaine profondeur, la division entière eût été ensevelie; mais les couches inférieures avaient acquis la solidité de la glace. Cette marche, quoique courte, a été on ne peut plus pénible. Nos grenadiers avançaient lentement sur une file, s'enfonçant jusqu'au genou dans la neige, et tombant fréquemment. Les chevaux avaient encore plus de peine ; plusieurs ont été engloutis ; d'autres se sont cassé les jambes. Quant à l'artillerie, on a fait des efforts inouïs pour lui faire franchir cette barrière; mais ç'a été inutilement. Force a été de l'abandonner çà et là. Des pièces et des caissons ont été précipités avec leur attelage dans des gouffres d'où on ne pourra les retirer que dans 3 mois. Le général Oudinot paraissait d'autant plus contrarié de ce contre-temps qu'il allait se montrer sans artillerie dans un pays où il ne savait pas encore si nous serions reçus en amis ou en ennemis. Voulant du moins être à même de faire usage au besoin des armes de son infanterie, il a fait mettre quelques caissons de cartouches sur des traîneaux et c'est tout ce qui a pu nous suivre d'un matériel considérable. A la fin d'une journée si fatigante, nous nous sommes estimés heureux de trouver un asile dans quelques pauvres hameaux épars sur le plateau qui couronne la montagne que nous avions gravie. Entassés comme des harengs dans les chaumières, nous y avons trouvé du pain de

seigle, des pommes de terre et du lait que leurs habitants, fort étonnés de nous voir, nous donnaient de bien bon eœur.

Continuant, le lendemain, notre pénible voyage, vers midi nous avons passé du territoire de Franee sur eelui de la prineipauté de Neuehâtel. Sous un eiel âpre, dans des gorges étroites qui ne produisent presque rien, sur un terrain eoupé par des torrents, des ravins et des sapins, nous n'avons pas été peu étonnés de trouver des villages eomme le Loele et la Chaux-de-Fond. Leurs habitations, blanehes eomme la neige qui les entoure, eouvertes en ardoises, élégamment bâties et telles enfin qu'elles ne dépareraient pas une grande ville, sont l'asile de l'industrie et de l'indépendance. Là vit heureux, dans l'aisanee et dans la plus grande liberté, un peuple nombreux d'horlogers et de méeanieiens dont les ouvrages, exportés au loin, ont un immense débit. Je ne m'attendais à voir, ee jour-là, que des huttes et d'agrestes montagnards, eomme la veille, et tout à eoup, sans avoir ehangé de site et de température, j'ai trouvé réunis les arts, les grâces, les talents agréables, l'abondanee et la plus exquise politesse. Cette brusque différenee m'a frappé au dernier point.

En approchant des frontières neuchâteloises, on a fait eharger les armes de notre avant-garde, et nous avons marehé avec autant de préeaution que le terrain et la neige le permettaient, incertains de la réeeption qui nous serait faite; mais bientôt on a vu arriver une députation ehargée de nous assurer des dispositions très paeifiques de la prineipauté, et la division a reçu ordre de se eomporter eomme en pays ami. La manière dont nous ont aecueillis les habitants de La Chaux-de-Fond, ehez lesquels nous avons passé la nuit, a été telle que eette députation nous l'avait annoncée. J'avoue qu'il est dur de ne devoir les empressements de l'hospitalité qu'à la peur ou à la politique.

Au moment où il n'est question que du rétablissement de la paix eontinentale, nous étions surpris qu'une division de

troupes françaises s'avançât avec l'appareil menaçant de la guerre vers un pays où nous ne soupçonnions pas que nous eussions de nouveaux ennemis à combattre. Il y avait là dessous un mystère qui a donné lieu aux plus étranges conjectures, grâce au secret gardé par notre général en chef. Ce n'est que depuis que nous sommes ici que l'on sait à peu près à quoi s'en tenir. Le Roi de Prusse ayant été dans la nécessité d'implorer sa grâce pour la conduite équivoque qu'il a tenue avant la bataille d'Austerlitz, notre Empereur a, dit-on, exigé de lui plusieurs cessions de territoire, et, dans ce nombre, celle du comté de Neuchâtel dont il a voulu gratifier son fidèle compagnon d'armes, le prince Berthier ; et comme sa majesté prussienne fait des façons pour souscrire à ces sacrifices, on a jugé à propos de se mettre d'abord en possession des pays convoités, en attendant la conclusion du traité. Cette mesure, tant soit peu illégale, pouvant ne pas être du goût des Neuchâtelois, il a bien fallu que les troupes chargées de son exécution fussent à même de pénétrer chez eux de vive force au besoin. Ils ont pris le seul parti qui leur convenait : celui de la soumission. A quoi aurait abouti la résistance de quelques milliers de miliciens mal armés et point aguerris devant des forces telles que les nôtres ?

Le 18, nous avons fait notre entrée dans la ville de Neuchâtel, dont le général Oudinot a solennellement pris possession au nom du prince Alexandre Berthier, et où il a établi son quartier-général. La division a ensuite été dispersée dans ce petit État pour y demeurer en cantonnement jusqu'à nouvel ordre.

Saint-Blaise, 19 avril 1806.

Le village de Saint-Blaise, l'un des plus beaux du pays de Neuchâtel, est baigné par le lac. Je m'endors au bruit cadencé de ses petites vagues qui viennent expirer sous mes croisées.

Chaque matin, au lever du soleil, je jouis avec un nouveau plaisir du spectacle ravissant que me présentent cette Méditerranée en miniature et le paysage pittoresque qui lui sert d'enceinte. De ma vie je n'ai été si bien logé selon mes goûts.

Mon hôte est un vieillard encore très vert, qui, après avoir passé 40 ans de sa vie à Marseille, en qualité de consul de Hollande, est revenu achever sa carrière dans le village où il naquit. Sa famille se compose d'une vieille sœur octogénaire et d'une nièce de 32 ans, qui est restée demoiselle, je ne sais pourquoi. Lors de mon apparition, mon billet de logement à la main, il y a un mois, je fus reçu poliment, mais d'un air contraint et même craintif; mais peu à peu j'ai vu les physionomies se dérider, et depuis longtemps je suis traité comme l'enfant de la maison. Au bout de quelques jours, la confiance s'étant bien établie, et, nous étant déjà jugés réciproquement, « il faut, mon cher capitaine, me dit mon hôte, que vous sachiez ce que ces dames pensaient de vous, et quelle était leur frayeur quand elles ont su qu'une armée française venait s'emparer de notre pays. Je crois vous connaître assez bien à présent pour ne pas vous en faire un mystère. Elles ont cru que vous alliez nous traiter en peuple conquis, nous piller et faire un désert de notre petite principauté. J'avais beau leur dire qu'ayant passé nombre d'années en France, j'étais à même de prévoir votre conduite généreuse à notre égard ; que la révolution ne pouvait avoir opéré un tel changement dans vos mœurs que vous fussiez capables de dévaster une contrée où l'on vous recevait amicalement ; leur terreur n'en était pas moins grande. Mon intention avait d'abord été de ne rien cacher de mes effets précieux, bien convaincu que vous respecteriez nos propriétés ; mais à la fin je me suis laissé vaincre et si vous voulez savoir pourquoi vous mangez dans des cuillers de fer depuis que vous êtes chez moi, venez dans le jardin. » Dès le début de cette confidence, la bonne nièce, rougissant jusqu'au blanc des yeux, avait prié son oncle de se taire;

mais voyant qu'il continuait, elle a quitté la table et s'est enfuie hors du salon sans qu'il ait été possible de la retenir. M. Bugnot, c'est le nom du vieux consul, m'a conduit dans le jardin, se faisant suivre par deux domestiques munis de pioches, et devant moi il a fait déterrer plusieurs caisses contenant quantité de vaisselle d'argent, de choses précieuses et de numéraire, qui étaient enfouies depuis le premier bruit de notre invasion. Cette précaution nous donne encore tous les jours matière à plaisanter. J'ai cependant accordé, au nom de toute l'armée française, le pardon que sollicitait la nièce toute honteuse, en convenant *in petto* que notre conduite dans divers pays avait bien été assez peu régulière pour justifier la peur des Neuchâtelois à notre approche.

Cet estimable M. Bugnot, qui veut bien avoir si bonne opinion de nous, en dépit de notre réputation, est assurément le vieillard le plus gai et le plus aimable que j'aie rencontré. Il joint à beaucoup de connaissances un grand usage du monde, une mémoire meublée de contes que personne ne narre comme lui, et avec cela une bonhomie admirable. L'attachement que j'ai pour ce brave homme s'est encore accru par l'anecdote suivante que je tiens de sa nièce. A 20 ans, il était épris d'une jolie personne qui le payait du plus tendre retour, quand une petite vérole maligne la lui enleva. A son lit de mort, il lui jura de ne jamais se marier, et il a tenu sa parole. Le temps, les affaires, les plaisirs d'une ville aussi voluptueuse que Marseille n'ont pu effacer les traces de cette première inclination. A un âge où l'on traite ordinairement d'enfantillage cette terrible fièvre de l'amour, il conserve un tendre et douloureux souvenir de cette maîtresse que la mort lui a enlevée. Possesseur du chapeau de paille, orné d'un ruban couleur de feu, qu'elle portait avant de disparaître, il ne s'en est jamais séparé, et il y tient aujourd'hui comme dans ses jeunes années. Voilà sans doute un rare exemple de constance.

La vieille sœur ne me témoigne pas moins d'amitié que le

frère. Quand elle est obligée de garder le lit,on vient me prier de sa part d'aller fumer dans sa chambre une pipe de ce bon tabac turc mêlé de bois d'aloès, que les marchands arméniens m'ont vendu à Vienne, parfum qu'elle préfère à tout autre. C'est bien là un goût suisse. Si elle est dans son fauteuil, je fais quelquefois sa partie de dames; et combien elle me sait gré de ma complaisance ! Sa conversation est agréable. Nous parlons souvent de Jean-Jacques Rousseau qu'elle a beaucoup connu et à qui elle me dit avoir appris à faire les lacets que cet ami de la nature donnait aux femmes qui lui promettaient d'allaiter leurs enfants. Mais, suivant l'ordre, c'est avec la nièce que je me plais davantage. Je passe auprès d'elle tous les moments que me laisse mon travail de bureau. Il s'est établi entre nous une liaison fraternelle à laquelle les sens n'ont pas de part, et qui n'en a pas moins de charme pour moi. Ce n'est pas que, malgré son âge, cette demoiselle ne soit encore très propre à inspirer un autre sentiment que l'amitié ; mais c'est tout ce que je puis lui offrir, et elle en paraît satisfaite. Peu de jours après mon arrivée dans cette maison, j'ai été malade, et si je me trouvais au sein de ma famille, je n'aurais pas été mieux soigné. Aujourd'hui convalescent, mais un peu faible, c'est la bonne nièce qui me donne le bras. Nous parcourons les bords du lac, elle me conduit dans toutes les jolies maisons de campagne des environs ; elle me présente à ses connaissances ; et ce qui me paraît fort extraordinaire, c'est que personne ne semble trouver inconvenant qu'une femme de 32 ans et un officier français de 27 courent ainsi les champs tête à tête. Si, contre mon habitude, je m'étends aussi longuement sur le compte de mes hôtes, c'est que je n'en ai pas encore eu de cette trempe. Je ne me lasserais pas d'en parler.

Saint-Blaise, 14 mai 1806.

La culture de la vigne occupe la majeure partie des bras de la principauté. Parmi la grande quantité des vins qu'on y récolte, il en est qui ne le cèdent à aucun de ceux de France. S'ils ne sont pas en réputation, c'est qu'on n'a pas encore trouvé le secret de les transporter sans qu'ils se gâtent. On dirait que la nature a voulu que ce peuple fût buveur. Il obéit. Nulle part peut-être on ne fait autant de cas d'un homme qui boit beaucoup sans se griser. C'est un titre à l'estime générale. Je croirais volontiers que le proverbe : *Boire comme un Suisse* est d'origine Neuchâteloise. Il existe dans mon bataillon un fourrier nommé Lévêque, qui, au cabaret, n'a pas de rivaux parmi ses camarades. A peine les biberons du pays l'ont-ils entendu prôner qu'ils se sont empressés de faire sa connaissance pour avoir le plaisir de joûter avec lui. A présent, sa réputation est si bien établie qu'il lui vient des invitations de plusieurs lieues à la ronde, et qu'il ne sait plus à qui répondre. Ce n'est pas que de temps à autre un champion ne l'emporte sur lui ; mais il a mis sous la table des buveurs célèbres, et cette alternative est déjà bien honorable. Si nous devons rester encore longtemps ici, il est à craindre que le pauvre garçon ne périsse victime de son amour pour la gloire. Quel délicieux cantonnement pour nos grenadiers qu'un pays où plus on boit, et plus on est caressé !

Malgré ce goût décidé pour le jus de la treille, les Neuchâtelois sont laborieux et très industrieux. Ceux qui ne sont pas employés à l'agriculture le sont aux arts mécaniques, aux manufactures de coton, de montres, de toiles peintes. Ce négoce a élevé à Neuchâtel des fortunes colossales ; mais tout annonce que ces beaux jours sont passés ; et c'est ce qui doit faire détester le changement de gouvernement dont nous sommes les instruments. La contrebande avec la France entrait pour

quelque chose dans la prospérité de ces États. Nous avons trouvé les magasins de Neuchâtel remplis de marchandises anglaises, qui sans doute nous étaient en partie destinées. On vient de les mettre en séquestre, et cet acte d'autorité jette la consternation parmi les négociants. Après avoir joui de la liberté sous un despote prussien, il doit leur paraître bien dur d'être mis ainsi dans une sorte de servitude par cette même nation qui, depuis tant d'années, se bat, dit-elle, pour son indépendance et pour celle de ses voisins.

Je crois qu'il n'est pas dans l'Europe entière un canton où les mœurs soient plus sévères que dans celui-ci. En sortant de l'Allemagne, dont les femmes opposent à peine cette molle résistance qui donne quelque prix à leur possession, nous n'avons pas été médiocrement surpris de voir un pays où les refus du beau sexe ne sont pas l'effet de la coquetterie, mais bien celui de principes austères. Toutes les classes participent à cette rare qualité. A la ville comme au village, nos officiers et nos soldats n'ont trouvé que des cruelles. Les magistrats chargés du gouvernement ont pris de longue main toutes les précautions qu'ils ont cru propres à entretenir cette pureté de mœurs. Dès qu'une femme de conduite équivoque arrive dans la principauté, elle est impitoyablement chassée au delà de la frontière ; si une fille du pays tombe dans le dérèglement, on la traite de même. De manière que le libertin, privé même de la ressource des filles publiques, n'a que l'alternative de vivre dans la continence ou de se marier. De pareilles mesures peuvent convenir à un petit état dans lequel il vient peu d'étrangers et où il n'y a pas de garnison ; mais si notre division ou d'autres troupes doivent séjourner longtemps dans celui-ci, ou il faudra que l'on y souffre les filles publiques, ou cette sorte d'intolérance opérera précisément un effet contraire à celui qu'on en attend.

Il y a à Neuchâtel une petite salle de spectacle où autrefois des comédiens français ambulants donnaient chaque année

quelques représentations; mais les inexorables magistrats s'étant aperçu que leurs femmes se passionnaient pour ce genre de plaisir, dont ils redoutaient l'influence autant que les mauvais exemples des comédiennes, la salle fut fermée, et défenses furent faites à toute troupe dramatique de mettre le pied sur le territoire de la Principauté. Notre général en chef, amateur décidé du beau sexe, et peu habitué à certaines privations, se plaignait fortement de l'excès de vertu des Neuchâteloises et de l'ennui qu'il éprouvait dans leur insipide société, lorsque certain directeur du théâtre de Berne, ayant appris notre présence à Neuchâtel, lui demanda l'agrément de venir nous amuser. Enchanté de l'offre, sans songer à consulter les magistrats qui, dans la situation actuelle des choses, ne pouvaient faire que de vaines représentations, le général répond aussitôt que la troupe n'a qu'à se présenter et qu'il lui promet sa protection. A peine les officiers qui entourent le général ont-ils eu connaissance de ce consentement qui leur promettait plus d'une jouissance, que la ville entière en a été informée. Grande rumeur dans toutes les familles. Les pères déplorent une condescendance funeste et prédisent la prochaine corruption de leurs femmes et de leurs filles ; celles-ci n'osent dire ce qu'elles en pensent, mais tout bas se réjouissent du retour d'un plaisir qu'elles n'ont cessé de regretter. Les magistrats accourent chez le général pour demander la révocation de la permission. Démarche infructueuse. Il répond qu'il a donné sa parole, et qu'il voit d'autant moins la nécessité de la retirer que la bonne comédie est à ses yeux l'école des mœurs. Bref, les artistes si redoutés et si désirés arrivent à Neuchâtel et, le lendemain, des affiches répandues jusques dans le plus éloigné de nos cantonnements annoncent l'ouverture prochaine du théâtre. Au jour nommé, la représentation a lieu ; mais quelle surprise! Pas une femme. Les spectateurs n'étaient que des Français et quelques jeunes gens du pays osant braver le qu'en-dira-t-on. Comme le sexe qui

passe pour le moins discret n'était entré qu'à regret dans la conspiration, on sut bientôt qu'elle était l'ouvrage des magistrats et d'une certaine quantité de têtes à perruque; et que dans une nombreuse réunion, à la suite de laquelle des envoyés ont été dans toutes les maisons, il avait été décidé qu'on s'abstiendrait d'aller au spectacle, seul moyen de faire déguerpir la troupe ambulante, dont les recettes se réduiraient ainsi à trop peu de chose pour qu'elle pût se soutenir. Le général, qui ne voulait pas avoir le dessous dans cette lutte, et qui, je pense, prenait déjà quelque intérêt à une ou deux dames de la troupe moins bégueules sans doute que les Neuchâteloises, mande les magistrats, leur dit qu'il connaît leurs petites menées et que si cette ridicule ligue antidramatique n'est pas aussitôt dissoute, il la regardera comme une injure personnelle, et trouvera peut-être l'occasion de les faire repentir de leur sotte opiniatreté. Ces menaces ont produit leur effet : la salle a été remplie le même soir, et depuis lors les représentations sont très suivies.

Autun, le 5 juin 1806.

Le jour où l'ordre de dissolution de la belle division de grenadiers réunis est arrivée à Neuchâtel a été pour elle un jour de deuil. Elle avait été formée, il y a près de 3 ans, de l'élite de 10 régiments éprouvés. Les hommes de tout grade qui la composaient, en dépit de cette barrière qu'on appelle *l'esprit de corps*, se sont bientôt considérés comme membres d'une même famille. Cet amalgame, qui n'a demandé que peu de jours pour les officiers, n'a pas été à la vérité aussitôt terminé pour les soldats. C'est le sabre à la main que la connaissance s'est faite, suivant le vieil usage de nos armées. Pendant les premiers mois de la réunion, des duels sans nombre, auxquels il a été impossible de s'opposer, ont appris à nos braves à s'estimer mutuellement : mais avant l'entière paci-

fication, plus de cinquante avaient péri victimes de ce préjugé déplorable qu'on décore du nom de point-d'honneur, mais que nos neveux, peut-être plus sages, qualifieront autrement. De toutes les liaisons qui se contractent entre hommes dans le monde, les plus solides sont celles des collèges et des camps. On conserve toute sa vie de l'amitié pour les compagnons de ses premières études et de ses premiers jeux, pour le frère d'armes dont on a partagé les fatigues et les dangers. Si, après une longue séparation, on vient à revoir l'un ou l'autre, quel que soit le calus que les années et l'expérience aient formé sur le cœur, sa présence ne manque jamais de nous émouvoir fortement.

D'après l'ordre de dislocation, lequel a prescrit aux divers bataillons de rentrer au régiment dont ils ont été tirés, les uns se sont mis en marche pour l'Italie, d'autres pour l'Allemagne; et le mien a été de ceux qui se sont acheminés vers l'intérieur. Le 31e régiment d'infanterie légère, que nous allons rejoindre, est en garnison au fond de la Vendée, ce qui nous fait parcourir la France de l'Est à l'Ouest, et d'une frontière à l'autre. Partis de Neuchâtel le 25 du mois dernier, nous n'arriverons que le 27 de celui-ci au lieu de notre destination.

Je mets ma sortie de la principauté de Neuchâtel au nombre des époques de ma vie où j'ai été fortement attristé sans que l'amour soit entré pour quelque chose dans mes regrets. Je me séparais de camarades chéris et d'une famille qui, pendant plus de deux mois, m'a traité avec une bienveillance sans égale. A peine le bruit de notre prochain éloignement a-t-il été répandu que la consternation a été chez mes hôtes. Mais c'est surtout l'aimable nièce qui en a été affectée. Malgré le soin qu'elle prenait de dissimuler, tout trahissait sa peine. N'ayant eu avec elle que des relations bien innocentes, je pensais ne lui avoir inspiré que de l'amitié; mais alors j'ai cru m'apercevoir que son cœur, peut-être à son insu, éprouvait

un sentiment plus tendre, et j'en ai été réellement affligé. Nous étions au dessert, la veille de mon départ; la bonne demoiselle n'avait mangé que pour la forme; ses yeux étaient rouges, sa poitrine oppressée. Ému moi-même du silence que nous gardions et de la teinte de tristesse qui couvrait toutes les figures, je lui adresse la parole sur un sujet indifférent; elle me regarde fixement sans répondre, puis éclate en sanglots qu'elle ne peut arrêter, et court s'enfermer dans sa chambre. J'étais attendri autant qu'embarrassé. « Vous voyez, « capitaine, combien nous vous aimons, et combien nous « vous regrettons, me dit alors la tante; il appartient à la « plus jeune de vous le prouver par des larmes; la vieillesse « n'en a plus à répandre. » Le lendemain matin, avant de partir, je devais prendre congé de ces dames; mais le bon M. Bugnot, en nous promenant le soir dans le jardin, me dit qu'elles étaient tellement peinées de me perdre qu'il désirait que je m'abstinsse d'un aussi triste devoir. Ce projet me convenait d'autant plus que je ne connais au monde rien de pénible comme des adieux faits à gens qu'on aime, et qu'on est à peu près sûr de ne revoir jamais. Je suis donc parti à la dérobée, de concert avec mon hôte, qui a voulu m'accompagner pendant deux lieues. Je ne paie pas d'ingratitude les regrets de cette famille. Mon cœur en gardera un éternel souvenir.

Mareuil (Vendée), 3 octobre 1806.

Cette Vendée est un étrange pays. Si je ne me répétais à chaque instant que je suis en France, je m'en croirais bien éloigné. Comment dans un état qui s'enorgueillit de sa civilisation, que l'univers regarde comme le centre du goût et des lumières, y a-t-il une vaste contrée aussi arriérée, aussi sauvage? Le peuple vendéen ne ressemble à aucun autre. Ses mœurs, ses usages, sa physionomie, ses préjugés, en font une nation toute particulière. Si un Français, après avoir été dé-

paysé à dessein les yeux bandés, tombait ici tout à coup, il s'imaginerait plutôt être chez les Hurons que parmi ses compatriotes. Le langage même ne pourrait le tirer d'erreur, tant il est inintelligible.

Ne demandez pas à un Vendéen quel est le pays qu'il habite, à quel souverain il obéit, à quelle distance est la ville la plus voisine, ou tout autre renseignement aussi simple. Si toutefois il vous a compris, il ne saura que répondre. Il ne connaît que la chaumière dans laquelle il est né, la forêt qui l'entoure, le cabaret où il va s'enivrer et l'église où il écoute son curé. Pour lui, l'univers finit à l'horizon. A différentes époques, le gouvernement a fait quelques légères tentatives pour tirer ce peuple de sa crasse ignorance; mais sans succès. Les maîtres d'école qu'on lui a envoyés sont restés désœuvrés. Lire et écrire est ici, comme dans toute l'Europe au XIIIe siècle, une science réservée aux gens d'église. Ceux-ci exercent une si grande influence que, s'ils l'avaient réellement voulu, ils seraient parvenus à donner quelque instruction à leurs crédules paroissiens. Mais cet abrutissement n'est-il pas de leur goût ?

Il n'y a pas ici plus de médecins que de magisters. Le sorcier en tient lieu. Il traite les maladies des hommes et des bestiaux, prédit l'avenir, donne des renseignements sur les objets perdus; sans son avis, il ne se fait pas de mariage, de marché et de travail.

Si l'Empereur Napoléon vit assez longtemps pour achever tout ce qu'il a conçu pour améliorer le sort des Vendéens, il aura des droits à leur éternelle reconnaissance. Au centre de leur département dépourvu de villes, il en fait bâtir une qui porte son nom. Plusieurs des grandes routes entreprises y aboutissent. Là commencera un canal de navigation qui communiquera à la mer, non loin de La Rochelle.

J'ai vu le plan de la cité nouvelle. Il est tracé pour 10 ou 15 mille habitants. Jusqu'à présent il n'y a guère que les bâti-

ments à la charge du Gouvernement qui soient en construction, comme un hôtel de préfecture, d'immenses casernes et des prisons. On doit bientôt commencer une église, un théâtre et d'autres édifices publics. On cède aux particuliers le terrain pour bâtir à un prix très modéré, mais à condition que leurs maisons seront dans l'alignement prescrit. Tous ces travaux occupent des milliers de bras. Napoléonville remplace Laroche-sur-Yon, bourg qui appartenait autrefois à la maison de Conti et qui a été brûlé pendant la guerre.

A peine au berceau, Napoléonville est déjà le chef-lieu du département de la Vendée; mais avant de lui donner des habitauts, il me semble qu'il eût été convenable de lui donner des habitations. On y a entassé des magistrats, des troupes, des employés de toutes les administrations, des artistes et des ouvriers, sans s'inquiéter de leur logement. Il aurait du moins fallu leur envoyer des tentes. Les misérables maisons qui ont survécu à l'incendie de Laroche-sur-Yon sont insuffisantes et peu habitables; celles que l'on bâtit ne sont pas finies. On a donc été forcé de se disséminer dans les villages et les fermes des environs, de manière que la population de Napoléonville est éparse sur une étendue de plusieurs lieues. Les autorités civiles qu'on y a transférées, à leur grand regret, de Fontenay, jettent surtout les hauts cris de cette imprévoyance. Leurs administrés sont encore plus embarrassés. En arrivant, ils ne savent où trouver un asile; et s'ils ont affaire au préfet, au receveur et autres agents du gouvernement, ils ont autant de difficulté que de fatigue à les découvrir. Une pareille précipitation prouve que l'Empereur veut fortement tout ce qu'il veut.

C'est par suite de la dispersion forcée dont je viens de parler que j'ai quitté moi-même Napoléonville, il y a un mois, pour venir cantonner, avec la compagnie dont j'ai pris le commandement, dans le village de Mareuil, qui en est éloigné de 4 lieues. Dans ce paisible séjour, où je me plais

dans cette saison qui est celle des vendanges, mais où je tremble d'avoir à passer l'hiver prochain, le curé est le seul individu avec qui j'aie pu lier connaissance. C'est un galant homme, passablement instruit, d'un commerce gai, et aussi dépouillé de préjugés qu'un prêtre peut se montrer. Comme malheur est presque toujours bon à quelque chose, la guerre, qui l'a obligé de s'expatrier pendant 10 ans, lui a permis d'acquérir des lumières et un vernis que gens de sa robe n'ont pas en Vendée. Nous nous voyons fréquemment. Je mange chez lui, il mange chez moi. Je l'accompagne quelquefois lorsque, la boîte sacrée en poche, il va porter les dernières consolations de la religion dans une ferme éloignée. C'est par lui que j'ai pu me faire une idée exacte du peuple vendéen. Les paysans ne sont pas peu surpris de nous voir si souvent ensemble. Comment se fait-il que ce capitaine de *Bleus* fréquente ainsi notre curé? se disent-ils. Bleus est le nom qu'ils donnent aux soldats depuis la guerre. Je dois à cette liaison les égards dont m'honorent ces demi-sauvages. Ils me saluent, m'offrent des fruits, et me laissent chasser sur leur propriété. « Vous m'avez l'air d'un brave homme, me disait l'un d'eux l'autre jour. Si la guerre recommence dans notre pays, loin de nous faire du mal, nous comptons bien que vous et vos bleus vous serez des nôtres. »

Les femmes, accoutumées aux travaux les plus rudes, ont en grand nombre pris part aux hostilités, et l'on cite d'elles des traits de bravoure dont un soldat pourrait s'enorgueillir. Plusieurs portent sur leur corps des traces honorables des dangers auxquels elles se sont exposées. Parmi celles-ci, une demoiselle M..., dont le visage est orné d'une large cicatrice provenant d'un coup de sabre, mérite une mention particulière. Ce n'est pas une paysanne. Fille de gentilhomme et maîtresse de ses actions à 18 ans, elle s'enflamma pour la gloire dès le commencement des troubles, et, en habit d'homme, elle a fait plusieurs campagnes avec distinction, en qua-

lité d'aide de camp d'un général vendéen. De retour dans le manoir de ses nobles aïeux, qui, du haut de l'Empyrée, n'auront pas manqué d'applaudir à la bravoure de leur descendante, notre héroïne n'a pu rentrer dans le cercle étroit que la nature et nos mœurs tracent à son sexe. Elle monte à cheval, fait des armes, chasse, boit et fait le coup de poing comme un homme. Il s'est présenté des amants assez courageux pour prétendre à la main de l'amazone; mais sa réponse a été que jamais elle n'engagerait une liberté dont le prix lui était trop connu. Sa conduite n'est pas fort régulière; mais ses voisins et ses voisines qui la redoutent n'en parlent guère. On se dit seulement tout bas qu'elle a toujours dans sa maison deux ou trois jeunes valets de ferme qui ne sont pas uniquement employés à la culture de ses champs ; et que l'autre jour elle en a chassé un, après l'avoir roué de coups, parce qu'il a osé convoiter une fille du hameau voisin. La demeure de cette singulière femme est à une demi-lieue d'ici, dans les bois. J'y vais de temps en temps. Dès que j'arrive : « Allons, mon Bleu, en garde, » me dit-elle, en me présentant des fleurets : et, s'il faut dire vrai, je n'ai pas toujours l'avantage. Ce n'est pas que je la ménage. Sa poitrine, aussi aplatie que la mienne, peut servir de plastron sans danger. Des fleurets on passe à la bouteille, et sa supériorité est encore mieux marquée dans ce dernier assaut. Alors viennent ses faits d'armes qu'elle raconte avec autant de plaisir qu'un vieux soldat.

IV

Campagne de 1807. — Berlin. — La Pologne prussienne. — Cantonnements sur l'Alle. — Combat de Guttstadt. — La retraite sur la Passarge. — Nouveau combat de Guttstadt. — Friedland.

Nantes, 4 janvier 1807.

Béni soit mille fois l'ordre qui vient de me faire quitter cette malsaine Vendée. Sous l'influence des marais qui avoisinent Mareuil, j'avais eu quelques accès de fièvre quarte. Ce mal ne faisait qu'empirer, et l'hiver qui arrivait m'offrait la plus triste perspective, lorsque le ministre de la Guerre est venu à mon secours en prescrivant le départ du régiment pour la grande armée. D'après le mauvais état de ma santé, j'avais d'abord été désigné pour rester au dépôt, lequel ne quitte pas Napoléonville; mais j'ai tant prié, tant représenté que je mourrais infailliblement si on me laissait là, tant promis que le plaisir de rentrer en campagne me rendrait la santé, que malgré ma maigreur et mon teint de citron, le colonel ne s'est pas seulement décidé à m'emmener, mais m'a encore donné le commandement d'une compagnie de voltigeurs, honneur auquel j'attache beaucoup de prix. C'est le 27 du mois dernier que je suis sorti de Mareuil, et j'habite Nantes depuis le 29. J'avais d'abord espéré pouvoir suivre ma compagnie : mais le retour de ma fièvre, qui me visite assidûment de trois jours l'un, me force à voyager différemment. Le régiment est parti de cette ville, il y a quatre jours. Il passe par

Paris, où il n'arrivera que le 17. En m'arrêtant encore quelques jours ici, j'arriverai toujours facilement avant lui dans la capitale, la diligence ne mettant pas cent heures à ce voyage.

Gudensberg (Hesse), le 3 mars 1807.

Je suis de nouveau en Allemagne. Mon régiment, dont j'espère ne plus me séparer, a quitté Mayence le 25 du mois dernier, pour se diriger vers le théâtre de la guerre, et ce même jour, il a logé à Francfort-sur-Mein.

Quelque envie que j'eusse d'y séjourner, le 26, il a fallu en partir. Après avoir traversé la petite ville de Friedberg, où le régiment s'est arrêté, je suis allé, avec ma compagnie, passer la nuit à deux lieues au delà, dans le village de Niederweisel, où mon gîte a été un château de l'ordre de Malte.

Le pays appartient au grand-duc de Hesse-Darmstadt, qui est agrégé à la confédération du Rhin, et dont le contingent, fixé à 4 mille hommes, est dans les rangs de notre armée.

Giessen, où j'ai logé le 27, appartient à ce même grand-duc.

Je crois n'avoir jamais connu autant qu'à Giessen le désagrément de la diversité des langues. J'ai trouvé dans mon logement trois jolies demoiselles, questionneuses, espiègles et prévenantes à souhait, et, pendant un entretien de plusieurs heures, nous n'avons pu nous entendre qu'à l'aide de dictionnaires et à bâtons rompus. Si l'impatience avait été réciproquement moins grande, nous n'aurions sans doute rien trouvé de plus plaisant que nos quiproquos sans nombre, notre pantomime et la précipitation avec laquelle les vocabulaires étaient feuilletés pour en venir à traduire une demande ou une réponse. Aussitôt que je le pourrai, je me promets bien de me livrer sérieusement à l'étude de cette langue allemande que l'on dit fort belle, mais que je trouve très difficile. Mes

jeunes hôtesses m'ont donné la même assurance pour le français. Serons-nous jamais à même d'apprécier le résultat de nos efforts mutuels?

Le 28, nous avons passé du territoire de Hesse-Darmstadt sur celui de Hesse-Cassel.

La désastreuse révocation de l'édit de Nantes a donné à la Hesse beaucoup de nouveaux citoyens. En plusieurs endroits de la route que nous venons de suivre, ces fugitifs ont bâti des villages, où le temps a apporté peu de modifications à la manière d'être de leurs descendants, qui sans doute ne s'allient guère qu'entre eux. Ceux de nos soldats qui sont languedociens n'ont pas été médiocrement étonnés, en entrant dans un de ces villages, d'y trouver les costumes, les usages, la gaieté et jusqu'au patois de leur province que ces fils d'exilés se plaisent à conserver en se rappelant leur origine. Il est impossible de ne pas être fortement ému en rencontrant ainsi sur une terre étrangère des traces aussi profondes de l'attachement à la mère patrie, et de ne pas détester l'arrêt qui fait la honte du règne trop long de Louis XIV.

Berlin, 19 mars 1807.

Il est rare qu'en voyant pour la première fois une ville qu'on a entendu beaucoup vanter, on ne la trouve pas au-dessous de l'idée qu'on en avait conçue ; mais la capitale des Etats prussiens, loin de me faire éprouver le désagrément d'un semblable mécompte, m'a au contraire paru, au premier coup d'œil, beaucoup plus belle que je ne m'y attendais. Ses rues larges, régulières, coupées à angles droits comme à Turin, ses palais, où les colonnades et les statues sont prodiguées, ses maisons élégantes, propres et presque toutes de même élévation m'ont d'abord ravi, et, dans mon enthousiasme précipité, j'ai, le jour de mon arrivée, proclamé Berlin la plus jolie ville de l'Europe, nonobstant tout avis contraire. Mais le

lendemain, après un examen de plusieurs heures et des courses à lasser tout autre qu'un capitaine de voltigeurs, rabattant un peu de cette haute opinion, j'ai trouvé que de jolies façades cachent maintes chaumières et revêtent la misère de la livrée de l'opulence; que les maisons, la plupart de deux étages, sont trop basses pour des rues fort larges; qu'un quartier considérable, l'ancien Berlin, est aussi informe que possible; qu'une population de 150 mille âmes ne suffit pas pour animer une ville dont la circonférence est de plus de 4 lieues; qu'enfin le mesquin et le *grandiose* s'y confondent à chaque pas.

Mais venons à quelques détails. Je commence par le château royal, palais immense, imposant, mais irrégulier. Les appartements en sont décorés et meublés avec magnificence. Celui qu'occupait le grand roi est de la plus rare simplicité. Le souverain actuel, poussant encore plus loin le dédain du faste, habitait, près de la demeure royale qu'il abandonnait aux princes et aux femmes de la cour, le petit hôtel d'un particulier, où il n'était gardé que par un seul factionnaire. Au devant du palais est une esplanade plantée d'arbres où est placée la statue d'un prince de Dessau, que l'on regarde comme un des fondateurs de cette grandeur militaire prussienne qu'il était donné à l'armée française d'abattre presque sans effort. Près du palais commence une magnifique plantation de tilleuls qui conduit à la porte de Brandebourg, monument que l'on dit imité du Propylée d'Athènes. Des deux côtés de cette belle promenade s'élèvent les hôtels des familles les plus marquantes. C'est le beau quartier de la capitale, le rendez-vous des oisifs de toutes les classes, la lice où les femmes viennent faire assaut de coquetterie, le quartier-général des intrigants des deux sexes. Le Philosophe de Sans-Souci a beaucoup fait pour l'embellissement de Berlin. Les mauvaises langues prétendent qu'il a mis de la malice à réunir sur une même place une église catholique, une église luthérienne

parfaitement uniformes et une salle de spectacles : ces trois édifices sont au reste d'un bel effet.

Parmi plusieurs belles places, j'ai remarqué avec intérêt celle de Guillaume qu'embellissent les statues en marbre de cinq des plus grands capitaines de la guerre de Sept ans : Keith, Winterfeld, Seidlitz, Ziethen et le brave Schwerin, qui mourut honorablement en chargeant l'ennemi, à l'âge de 84 ans. Il m'a fallu tout le respect que m'inspirait l'image de ce vénérable guerrier pour ne pas rire en voyant que, sur l'habit romain dont on l'a sottement affublé, figurent les ordres dont il était décoré et une épée à la prussienne. Quel ridicule anachronisme.

Le Prussien est celui de tous les Allemands qui me paraît le moins lourd, le moins servile, le plus délié. On l'appelle le gascon de l'Allemagne, et je crois que sous plusieurs rapports la comparaison est exacte. Le beau sexe partage éminemment ces qualités. Il n'y a que peu de ressemblance entre les Prussiennes et les Allemandes en général. Autant celles-ci sont indolentes et difficiles à émouvoir, autant celles-là sont vives et sémillantes. Cette différence n'est pas moins sensible quant au physique. Les femmes de cette partie de l'Europe sont pour la plupart grandes, gauches et d'une charpente matérielle, souvent belles, rarement jolies ; leur physionomie est douce, mais insignifiante. A Berlin, elles sont petites, sveltes, de la tournure la plus voluptueuse, et d'une figure fine autant que séduisante. S'il faut en croire des officiers de ma connaissance qui habitent cette capitale depuis plusieurs mois, ces dames ont assez bonne opinion de leurs charmes pour ne pas chercher à en augmenter le prix par une longue résistance. L'accueil plus que bienveillant qu'elles ont fait aux Français a été au delà de celui dont ils ont eu à se louer à Vienne.

Je trouve étonnant que les Protestants Français, qui se sont réfugiés jadis à Berlin pour fuir la persécution, ne se soient pas entièrement fondus dans la population prussienne. Il me

semble que leur propre intérêt et celui de l'État qui leur donnait asile demandaient également cette fusion. Loin de là, ils forment un corps à part nommé *colonie française*, qui a ses magistrats particuliers, ses tribunaux, ses hôpitaux et ses écoles. Cette colonie, qui compte plus de 20 mille individus, jouit d'une haute considération, et on peut dire à la louange de notre nation qu'étant la partie la plus industrieuse, la plus instruite et la plus saine de Berlin, la ligne de démarcation qui la sépare des indigènes est totalement à son avantage.

On m'a assuré que de toutes les grandes villes d'Allemagne, Berlin est celle qui possède le plus de savants et de littérateurs. La protection ouverte que le Gouvernement accorde aux sciences et aux arts, et le soin qu'il prend de répandre des lumières dans toutes les classes lui méritent la reconnaissance de tout ami des hommes. Il y a à Berlin un collège où se forment les jeunes gens qui se destinent à la profession de maître d'école ; et on prend autant de soin à ce qu'il n'en sortent que capables d'enseigner que d'en pourvoir tous les villages du royaume. Cela est admirable.

Thorn, 2 avril 1807.

Le 27 mars, apercevant des physionomies qui n'ont rien de prussien et de nouveaux costumes, ne rencontrant que des paysans à moustaches, entendant une langue inconnue, voyant partout des croix et des statues de saints, il m'a été démontré, mieux que par l'inspection de la meilleure carte, que j'étais chez un autre peuple. Cette partie des Etats du roi de Prusse dans laquelle je mettais le pied est un démembrement de la Pologne. Les 35 années écoulées depuis qu'elle est devenue la proie de l'étranger n'ont pas opéré le plus léger changement dans les mœurs, les usages, la religion et l'habillement de ses habitants. Leur haine pour la nation allemande et l'amour qu'ils conservent pour leur ancien

gouvernement entretiennent cette dissemblance qu'il n'est donné qu'aux siècles de faire disparaître. Filehne, la première ville polonaise que j'aie vue, ne m'a pas donné une haute idée des autres. Sa population est presque toute juive, tandis que celle de Neuhöfen, chétif village en bois, où je suis allé passer la nuit, est entièrement catholique. La ligne de démarcation si facile à reconnaître qui subsiste entre les Prussiens et les Polonais doit être bien plus l'effet des institutions humaines que celui de la nature, car le sol et le climat des deux pays ont la plus parfaite analogie, du moins dans la partie que j'en ai parcourue jusqu'ici : comme en Prusse depuis l'Elbe, je ne vois en Pologne que plaines tristes et infertiles, sables, pins et marécages.

Le 29, Mrozowo, village situé à quelque distance de la route, ne m'a pas réconcilié avec la Pologne. Pour me dédommager du plus ennuyeux des voyages à travers des forêts de pins et des sables à s'enterrer, je n'ai trouvé chez mon hôte qu'un pain de seigle bien noir et des pommes de terre, uniques productions du pays, et pour boisson une bière puante et du *schnaps*, eau-de-vie de seigle très forte qui fait les délices du paysan polonais. Les privations auxquelles je dois me résigner en pareil cas seraient plus supportables si une dégoûtante malpropreté ne venait encore y ajouter. Je me garderais bien d'accepter l'espèce de lit que possède une chaumière polonaise ; une botte de paille dans un coin de la chambre commune m'en tient lieu.

Les églises des villages de Pologne sont sans contredit les plus simples de la chrétienté. Construites avec des planches, de la terre et de la paille, elles ne diffèrent des chaumières qui les entourent que par une plus grande dimension. Ce n'est pas même à un humble clocher qu'on peut les reconnaître, car les cloches sont ordinairement suspendues à une charpente détachée de l'église et si peu élevée qu'elles rasent le sol lorsqu'on les met en mouvement. Dans l'intérieur même, sans un

autel qu'on entrevoit, on se croirait dans une grange.

Les curés polonais ne sont pas moins pauvres que leurs églises ; mais ils parlent le latin plus couramment que les nôtres. Cette langue est au reste très cultivée dans le pays; il faut qu'un homme y soit bien dépourvu d'éducation pour ne pas la savoir. Quoique je l'aie tout à fait négligée depuis ma sortie du collège, ma mémoire me sert encore assez pour me fournir les phrases les plus usuelles, et j'en suis très fier.

Guttstadt, 17 avril 1807.

Enfin, le 9, le régiment a vu la fin de son long voyage, et il est entré en ligne avec le 6me corps d'armée dont il doit désormais faire partie. Il était temps de reprendre haleine. Depuis Driesen, c'est-à-dire depuis 14 jours, nous marchions sans avoir de séjour, et, ce qui est pis, dans un pays tellement pauvre ou ruiné qu'officiers et soldats ne trouvaient plus chez leurs hôtes ce qui fait oublier les fatigues du jour et prépare à celles du lendemain.

Guttstadt, terme de notre course, est sur l'Alle, à 12 lieues de la Baltique et 24 de Kœnigsberg. Le maréchal Ney, chef du 6me corps, y a son quartier général. Cette petite ville, abandonnée par la majeure partie de ses habitants, voit journellement mourir ceux qui n'ont pu s'en éloigner, de faim, de misère et de maladie, et dans peu elle sera déserte, si l'état présent ne change pas.

Depuis la sanglante bataille d'Eylau, qui a été livrée il y a deux mois, l'armée est dans l'inaction et cantonnée, à l'exception des troupes employées au siège de Dantzig. La belle saison ramènera sans doute les hostilités, et rien ne prouve mieux que l'Empereur s'y attend que la rapidité avec laquelle on a fait entrer en ligne les divers régiments qui, comme le 31me, étaient en marche pour la renforcer.

L'armée russe est également cantonnée à peu de distance

de nous, se préparant aussi à de nouveaux combats. Guttstadt, centre de notre ligne, étant aussi le point qui se rapproche le plus de l'ennemi, le maréchal Ney, qui ne dort jamais que d'un œil à l'armée, prend toutes les précautions possibles pour n'y être pas surpris. Son corps est couvert par une chaîne d'avant-postes qui se gardent avec le plus grand soin. Mon régiment, auquel on a assigné pour cantonnement le faubourg qui est au delà de l'Alle et le plus exposé, est chargé de veiller à la sûreté du quartier général. Les postes nombreux qu'il fournit sont établis à une portée de canon de la ville, sur la lisière d'une forêt qui nous sépare des Russes. Il garde en outre une église placée à l'extrémité du faubourg, dont on a fait une de ces redoutes appelées blockhaus en allemand.

Entassés dans des maisons qui sont inhabitées si elles ne sont pas remplies de malades, mais où nous retient un froid encore très piquant, couchant toujours habillés sur la paille, réduits à vivre de nos rations dont la distribution est de plus fort irrégulière, ne buvant que de l'eau, sous les armes tous les matins avant le jour, et de service aux avant-postes deux fois par semaine, on voit qu'en atteignant le terme de notre voyage nous n'avons pas trouvé celui de nos privations et de nos fatigues. La guerre dans toute son activité me paraît préférable à un pareil cantonnement.

Guttstadt, 9 mai 1807.

Hélas! nous sommes encore à Guttstadt que la faim et une épidémie épouvantable dépeuplent à l'envi. En vain le mois de mai est-il venu rouvrir la lice : Français et Russes n'en continuent pas moins à s'observer sans faire de mouvement. On dirait que les deux armées, encore effrayées du mal qu'elles se sont causé mutuellement à Eylau, hésitent à recommencer. Mais la faim, qui, dit-on, fait sortir le loup du bois, nous forcera sans doute bientôt à rompre cette espèce d'armistice.

Les Russes, ayant derrière eux un pays abondant et le port de Kœnigsberg, doivent ne pas connaître les privations. Pour nous la mesure est comble. De tous les régiments aujourd'hui en première ligne, le pauvre 31me léger est sans contredit celui qui souffre le plus de la disette. Les autres corps, venus deux mois auparavant dans ces cantonnements, ont pu s'approvisionner et s'orienter de manière à suppléer par leur industrie à des distributions de vivres incomplètes; mais arrivés les derniers et ne connaissant pas le pays, nos soldats trouvent à peine à glaner là où leurs camarades ont moissonné. La maraude n'est pas seulement tolérée ici : elle est ordonnée; chaque régiment envoie enlever çà et là sur nos derrières tout ce qu'il reste de vivres aux paysans. Ce n'est pas dans les habitations que les maraudeurs trouvent les provisions et surtout les pommes de terre qui sont l'objet de leurs recherches, mais tout au milieu des champs. Dans l'intention de mettre à couvert de nos rapines de quoi nourrir leur famille, les cultivateurs ont enfoui dans des fosses, à proximité du village ou de la ferme, une partie de la dernière récolte, et c'est à découvrir ces dépôts que nos soldats sont devenus très habiles. Armés d'une baguette de fusil, plus infaillible que la branche divinatoire du coudrier, ils parcourent d'un œil inquisiteur le terrain qui avoisine les lieux habités, s'arrêtent à toutes les inégalités du sol, sondent, et rarement ils se trompent quand, sur leur assurance, les camarades munis de pioches accourent pour exploiter la mine. Cette détestable manière de nourrir une armée n'a entretenu que momentanément une certaine abondance. Aujourd'hui, les détachements chargés de ces expéditions rentrent le plus souvent avec des chariots vides, après une tournée lointaine de plusieurs jours. La pénurie dont nous souffrons se fait cruellement sentir à des jeunes gens qui viennent de faire une longue route, et qui jusqu'ici n'ont manqué de rien. Journellement elle nous fait perdre un certain nombre d'entre eux.

Les uns meurent subitement d'inanition ; les autres, malades d'épuisement, partent pour les hôpitaux, et le régiment, fort de plus de deux mille hommes en arrivant à Guttstadt, est déjà réduit d'un dixième, sans avoir combattu. Hier, à mon bivouac d'avant-poste, j'avais sous les yeux de quoi faire à ce sujet de tristes réflexions. Pour toute cuisine, mes voltigeurs y faisaient cuire de la viande de cheval et des pois à moitié germés que ces pauvres diables avaient eu la patience de chercher un à un dans la terre où on les avait semés à la dérobée. Les officiers ne sont, sous ce rapport, guère moins à plaindre que les soldats, Guttstadt étant tellement dépourvu que l'on n'y trouve rien à acheter. De loin en loin, il y arrive des juifs qui apportent d'Elbing quelques provisions, spécialement du rhum, du sucre et du café, denrées d'autant plus précieuses que l'eau est notre seule boisson; mais quoique tout cela soit au poids de l'or, on se bat pour en obtenir, et n'en a pas qui veut. Les bénéfices d'un semblable commerce sont si attrayants que les juifs, gens avides de lucre, viendraient à notre secours en bien plus grand nombre si les chances à courir ne les dégoûtaient pas. Les besoins sont tels parmi nos soldats qu'ils vont attendre sur la route ces industrieux pourvoyeurs et pillent leurs chariots. Il arrive même que ce désordre a lieu dans la ville, malgré les gardes, et voilà comment le mal engendre le mal.

Quelque fâcheuse que soit notre situation, celle des infortunés habitants de Guttstadt l'est encore davantage. La mortalité est si grande parmi eux que les prêtres ne se mêlent plus des enterrements. Dans chaque famille, les survivants vont eux-mêmes déposer leurs morts dans la terre, et le dernier reste conséquemment sans sépulture dans son habitation déserte. Le faubourg dans lequel le régiment a été placé en arrivant était encore peuplé alors de plusieurs centaines d'individus, et maintenant il n'y en a pas cinquante. La maison où j'ai pris mon logement était occupée par une famille

de sept personnes, et une seule survit. C'est le père; il a enterré de ses mains sa femme et ses enfants, et hier, en portant sur son épaule sa dernière fille au cimetière, ses jambes le soutenaient à peine. Des motifs qui me font détester le séjour de Guttstadt et qui en gravent dans ma mémoire le souvenir ineffaçable, le moins douloureux n'est pas de voir les restes de la population de cette malheureuse petite ville réduits à la plus affreuse extrémité. Parmi les enfants de mon hôte, artisan qui paraît avoir été dans l'aisance, étaient deux jeunes filles de 15 à 18 ans. Je les ai vues se faner et s'éteindre dans peu de jours; et jamais mort ne m'a plus frappé. Ce n'est pas faute d'aliments que celles-ci ont succombé, ni faute des secours de l'art; car je partageais mes faibles provisions avec ces gentilles créatures, et le chirurgien-major du régiment, homme instruit, leur a donné ses soins à ma prière; mais c'est des suites d'une fièvre épidémique dont on n'a pas encore trouvé le remède, et qui, par une étrange singularité, dont il serait peut-être difficile de rendre compte, n'attaque que les gens du pays. Un pareil fléau ne s'est pas arrêté à la seule ville de Guttstadt; il s'étend sur tous les cantonnements que notre corps d'armée vient d'occuper et où il a tout dévoré. Cette partie de la vieille Prusse est menacée d'une dépopulation totale. Nombre de villages n'ont plus un seul habitant.

Jusqu'à présent nous nous étions contentés de fourrager dans le pays situé sur nos flancs et sur nos derrières; mais tout étant épuisé, il a fallu aller dans les villages placés entre les deux armées, au risque d'y recevoir des coups de fusil. Les chevaux ne sont pas mieux nourris que les hommes dans le sixième corps. Depuis longtemps ils sont réduits à la paille pour seul aliment; encore si cette paille était fraîche : mais c'est celle des toits des maisons de paysan qu'on a tous dépouillés dans les environs pour dernière ressource. Le 29 du mois dernier, un fourrage armé a donc eu lieu en avant de notre ligne. On avait réuni une grande quantité de cha-

riots et de chevaux de bât. Quelques pelotons de cavalerie et six compagnies de voltigeurs, y compris la mienne, ont été chargés de protéger l'opération, sous les ordres d'un colonel. Partis au point du jour, nous avons marché avec précaution dans la direction de l'ennemi à travers la forêt de Guttstadt. A une demi-lieue de la ville, notre avant-garde a rencontré un poste de cinq Cosaques qui se sont enfuis au galop en tirant sur nos gens deux coups de pistolet. Parvenues ensuite sans obstacle jusqu'au village indiqué pour le fourrage, les troupes ont pris position sur les flancs et en avant, et la fouille des maisons et des granges a commencé en toute hâte. Déjà les voitures chargées commençaient à filer pour rentrer, lorsque les Russes se sont montrés. Il s'est engagé alors une fusillade, qui, ne nous ayant pas fait rompre d'un pas, a donné à nos travailleurs le temps d'achever leur besogne. Quand le convoi a été entièrement en marche pour rétrograder, la retraite de l'escorte a commencé. L'ennemi, enhardi par ce mouvement, a essayé dans ce moment de nous mettre en désordre, mais infructueusement. N'étant pas en force, il n'a pas jugé prudent de nous suivre dans la forêt, où nous nous sommes enfoncés en faisant l'arrière-garde du convoi, et tout a été fini. Le village qui a reçu cette désagréable visite est au nord-est, à une forte lieue de Guttstadt, dans un bassin entouré de noirs sapins. Nous n'y avons pas trouvé d'habitants; mais tout annonçait qu'ils venaient à l'instant de s'enfuir. Les maisons ont été bouleversées de fond en comble. Vivres, linge, fourrage, bestiaux, ustensiles de ménage, tout a été enlevé; et la paille n'étant qu'en petite quantité dans les granges, nombre de toits ont été dépouillés de leur chaume, ouvrage dont nos cavaliers s'acquittent avec une merveilleuse activité. Dans quel désespoir auront été plongés les malheureux habitants de ce village, quand, le soir, rentrés dans leurs foyers, s'ils en ont eu la hardiesse, ils auront pu juger de l'étendue de leurs pertes !

La désertion est une autre cause de l'affaiblissement du régiment. A peine était-il arrivé ici que l'ennemi a mis tout en œuvre pour attirer dans ses rangs les Piémontais qui le composent en grande majorité, imaginant qu'ils ne servaient qu'à regret dans l'armée française. Depuis que le roi de Sardaigne a perdu le Piémont, nombre de ses anciens officiers ont passé au service de la Russie; et c'est à un de ces émigrés qu'on est redevable du plan suivi pour débaucher nos soldats. Nous avions déjà vu disparaître plusieurs hommes sans en deviner le motif, quand une proclamation, imprimée en langue italienne et signée par un Piémontais de marque, est tombée dans nos mains et nous a mis au fait de la perfide manœuvre. Voici en substance cette proclamation : — « Pié-
« montais, n'êtes-vous pas las de servir un étranger oppres-
« seur de votre patrie ? Ne voyez-vous pas qu'il vous a tous
« voués à une mort inévitable, et que vous ne versez votre
« sang que pour assouvir son ambition et retenir vos conci-
« toyens dans l'esclavage ? Quittez cette armée française où
« vous ne pouvez rester sans honte, et où vous mourez de faim.
« Venez parmi les Russes qui sont les alliés de votre roi et
« qui combattent pour le rétablir sur son trône. Là, vous se-
« rez libres de porter les armes sous des officiers de votre
« nation, ou d'aller demeurer en Russie, où l'on vous offre
« des terres et tout ce qui est nécessaire à votre établissement.
« Là, vous trouverez l'abondance et des secours de toute
« espèce. »

Depuis cette découverte, les officiers du régiment ont mis la plus grande surveillance à empêcher la circulation de cet écrit ; mais les copies en ont été répandues avec tant de profusion par les Cosaques qui les attachent effrontément aux arbres de la forêt, en face de nos avant-postes, qu'il n'est pas un de nos hommes qui n'en connaisse le contenu. Un semblable moyen d'embauchage serait sans doute infructueux dans tout autre temps, car nos soldats aiment leurs officiers

et sont menés avec douceur ; mais la faim parle si haut que toute considération s'évanouit devant elle. Voilà déjà environ 50 jeunes gens que la désertion nous a ainsi enlevés. Le maréchal Ney, furieux, menace, si elle continue, d'envoyer le régiment sur les derrières, et cette honteuse perspective nous désole.

Il n'est pas de moyen dont nous n'essayions pour porter remède au mal. En voici un bien rigoureux, mais qui n'a pas eu plus de succès que les autres. Les officiers et un certain nombre de sous-officiers choisis ont imaginé d'aller se cacher tour à tour pendant la nuit dans la forêt, au delà de nos gardes, au risque d'y rencontrer des partis ennemis, pour tâcher d'arrêter quelque déserteur au passage, attendu que c'est pendant l'obscurité, et lorsqu'ils sont de service aux avant-postes que nos soldats disparaissent. Deux nuits passées ainsi bien péniblement ont été sans résultat ; mais à la 3me, une heure avant le jour, un chasseur qui était en faction, croyant le moment favorable, quitte son poste, et à pas précipités s'avance vers un de nos groupes de surveillance qu'il ne s'attendait pas à rencontrer. Saisi au collet et prenant pour des Russes ceux qui le tenaient, le malheureux se jette à genoux et demande grâce en répétant *déserteur*, *déserteur*. Mais grand a été son effroi en reconnaissant qu'il était tombé dans les mains des gens de son régiment. Il n'y avait pas moyen de s'excuser. A toutes les questions qu'on lui faisait, il répondait naïvement : *Je désertais parce que j'avais faim.* Traduit à un conseil de guerre, le pauvre diable ne s'est pas autrement justifié, et 24 heures après il était fusillé. Nous espérions beaucoup de cet exemple ; et voilà que le lendemain trois de nos chasseurs ont encore déserté emportant armes et bagages. S'il ne s'opère pas un prompt changement dans notre triste position, je crains que le mal n'empire, et que le maréchal n'accomplisse sa menace, ce qui serait désespérant.

Guttstadt, 22 mai 1807.

Quand le régiment est arrivé à Guttstadt, le froid était encore vif, et la terre en partie couverte de neige. Depuis quelques jours, le printemps, bien tardif ici, a permis aux troupes de quitter les habitations où elles avaient été entassées, et de camper. Faute de tentes, sorte de luxe inconnu depuis nombre d'années dans l'armée française, on a démoli les villages environnants pour en avoir les matériaux, et des baraques solidement construites se sont élevées comme par enchantement sur le terrain indiqué à chaque régiment. La plus grande régularité a présidé à ces travaux. Les baraques, toutes de même dimension, peuvent loger chacune de 12 à 15 hommes. Elle sont munies de portes et de fenêtres. Celles des soldats forment deux longues rues bien alignées ; en arrière, sur une file, sont celles des officiers, et plus loin les cuisines également symétriques. Plusieurs centaines de hauts sapins, pris dans la forêt voisine, ont été plantés de manière à former des allées dans le camp et en avant du front de bandière, où brillent nos armes et notre aigle rangées dans le plus bel ordre. Vus dans l'éloignement, ces camps ont l'air de jolis villages. La blancheur éclatante des baraques, dont l'extérieur a été peint avec de la chaux, et le vert foncé des sapins qui les ombragent forment un contraste très pittoresque.

Le 6e corps n'a pas été réuni pour camper ainsi. Il est disséminé en plusieurs camps peu éloignés les uns des autres, dont la ville de Guttstadt, où loge toujours le maréchal Ney, est le point central. Celui de mon régiment est en avant de ce même faubourg où il a été cantonné, sa droite appuyée à un ravin et sa gauche à l'église. Comme étant le plus exposé à une surprise, son front a été fortifié par une redoute en gazon. Ces divers travaux ont eu les heureux résultats de procurer aux troupes des logements sains et aérés et de tirer nos

soldats de l'espèce d'apathie où leur misère propre et celle des habitants les avaient plongés. Ils sont devenus plus gais en s'occupant d'ouvrages qui les amusent : les privations sont supportées plus patiemment, et il n'est presque plus question de désertion.

Depuis que l'hiver nous a quittés, nos voisins paraissent se réveiller. Leurs Cosaques rôdent sans cesse devant nous, et il ne se passe guère de jour sans qu'il y ait quelques coups de fusil de tirés. Rendus entreprenants par notre immobilité, ils ont déjà tenté plusieurs coups de mains sur nos gardes avancées. Nos avant-postes étant placés à l'entrée d'une forêt profonde, il leur est d'autant plus difficile d'échapper à des surprises partielles que l'ennemi est sur eux avant qu'ils l'aient aperçu. Pour parer autant que possible à ce désavantage, on a dernièrement pris le parti de fortifier par des fossés et des abattis tous nos petits postes et même les emplacements où se tiennent les sentinelles avancées. En dépit de ces précautions, il vient de nous arriver un malheur qui prouve que les Russes s'entendent aux expéditions nocturnes. Une garde de 12 chasseurs et le sergent qui la commandait ont été égorgés sans que les postes voisins aient entendu le moindre bruit. L'adjudant-major, qui fait la ronde chaque matin au point du jour, a trouvé ces malheureux étendus dans leur retranchement percés de coups de baïonnette. Il est clair que les sentinelles, assaillies à l'improviste par des hommes qu'elles n'ont pu voir venir dans l'obscurité, n'ont pas eu le temps de donner l'alarme, et que le restant de la garde a passé si rapidement du sommeil à la mort que ses armes lui ont été inutiles.

Ce n'est pas seulement de vive force que l'ennemi s'y prend pour se procurer ces faibles avantages : il emploie aussi la ruse. En voici une fort plaisamment imaginée. S'étant aperçu que nos soldats, talonnés par la faim, rôdent sans cesse dans les environs pour trouver un aliment quel-

conque, des Russes facétieux se sont avisés de faire entendre dans la forêt, à peu de distance de notre ligne, le son d'une clochette de vache. Attirés par ce bruit qui leur fait espérer une bonne capture, nos affamés se mettent en quête; la clochette s'éloigne, et bientôt ils tombent dans une embuscade, où, au lieu d'une proie, ils trouvent la mort ou tout au moins la captivité. Il y avait déjà longtemps que la menteuse clochette servait ainsi de piège, et plusieurs de nos soldats avaient disparu en allant à sa poursuite, que la maudite ruse était encore un mystère ; mais un des amateurs de la vache imaginaire s'étant échappé au moment où son camarade donnait dans l'embuscade, la mèche a été éventée. C'est en pure perte que depuis lors la clochette se fait entendre. Chat échaudé craint l'eau froide.

Le fourrage hostile du 29 avril nous a prouvé que les villages qui sont à la disposition de l'ennemi ne sont pas dépourvus de tout comme les nôtres. D'après cette connaissance, le maréchal Ney a voulu essayer encore d'une aussi périlleuse ressource. Ce second fourrage poussé jusqu'au village de Klingerswalde, à deux lieues de nos avant-postes, nous rapprochait trop de la ligne russe pour se passer paisiblement. Les troupes chargées de le protéger étaient aussi en plus grand nombre, mais presque uniquement d'infanterie, le pays dans lequel nous devions agir étant trop fourré pour la cavalerie. Ma compagnie était encore de cette expédition qui a eu lieu le 10 du courant. Parvenus jusqu'au delà de Klingerswalde en poussant devant nous quelques faibles postes qui avaient passé la nuit en observation dans la forêt, nous n'avons pas tardé à voir sortir des bois voisins de nombreux pelotons de Cosaques et quelques centaines de fantassins russes. Il s'est alors engagé un feu de tirailleurs qui, faible d'abord, s'est accru peu à peu et a fini par devenir sérieux. Ce n'est pas les nuées de Cosaques qui caracolaient autour de nous qui rendaient notre position dangereuse, car, suivant l'habitude, cette canaille fai-

sait plus de bruit que de besogne ; mais l'infanterie qui la soutenait augmentait à chaque instant, et déjà elle manœuvrait comme pour nous envelopper. Dès qu'on s'est aperçu de cette intention, nos fourrageurs qui, depuis deux heures, avaient eu à peu près le temps de charger voitures et chevaux, ont quitté le village en diligence, et la retraite a commencé par échelons comme la dernière fois. Les Russes, redoublant alors leur feu, nous ont suivis pendant une heure ; mais l'épaisseur de la forêt a bientôt rendu leur nombre inutile. Quelques Cosaques, dont les petits vilains chevaux se glissent comme des chevreuils entre les arbres, quelque rapprochés qu'ils soient, nous ont fait la conduite presque jusqu'au camp, mais de loin et criaillant sans cesse. Parmi leurs cris auxquels nous ne comprenons rien, nous n'avons pas été peu étonnés de distinguer les mots *voltigeurs-voleurs*, *voltigeurs-voleurs*, répétés cent fois de suite d'une voix de stentor. Ce compliment aura sans doute été appris au Cosaque qui s'enrouait à le corner à nos oreilles, comme on l'eût mis dans la mémoire d'un perroquet.

Ces coups de fusil ne se tirent pas toujours en vain. Comme disent nos soldats, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Le feu de l'ennemi nous avait blessé seulement cinq hommes lors du premier fourrage ; mais à celui-ci, notre perte a été de plusieurs morts et une vingtaine de blessés. Ma compagnie a eu un voltigeur tué et 4 blessés, compris M. Bernez, mon sous-lieutenant. Pour mon compte, je m'en suis tiré fort heureusement. Mes vêtements ont été fendus comme avec un rasoir, depuis l'épaule jusqu'au coude, par une balle qui s'est contentée de me sillonner légèrement le bras. La blessure de ma redingote et de mon habit a été plus difficile à cicatriser que la mienne. Puissé-je, dans la carrière aventureuse que je parcours, avoir toujours, en semblable circonstance, plus à démêler avec le tailleur qu'avec le chirurgien.

A propos de la maraude que la pénurie de nos magasins rend indispensable, nous rions encore de l'aventure suivante : Une douzaine de voltigeurs d'un des régiments du corps d'armée, revenant de la picorée chargés d'une petite quantité de vivres enlevés dans un village lointain, sont rencontrés par un fort détachement de nos dragons. Ceux-ci, abusant de leur supériorité numérique, dépouillent les fantassins de leurs provisions et ces derniers rentrent à leur camp les mains vides et le cœur ulcéré. Bientôt leurs camarades sont informés de ce trait déloyal, et jurent d'en tirer vengeance. Nos dragons, terribles autrefois, sont aujourd'hui en assez mauvaise réputation. Les Cosaques, misérable cavalerie qui n'est nullement à redouter, les épouvantent tellement que rarement ils tiennent devant eux. C'est sur cette opinion malheureusement trop fondée que les voltigeurs ont bâti leur projet de représailles. Instruits que ces mêmes dragons, qui cantonnaient non loin de leur camp, devaient aller fourrager dans un village désigné, ils se déguisent en Cosaques au nombre de cinquante, se coiffent d'un mauvais bonnet, ceignent leurs reins d'une corde par-dessus leur capote retournée, se barbouillent le menton de suie pour imiter les barbes russes, s'arment d'une perche en forme de lance, montent des petits chevaux du pays qui sont en grand nombre dans notre armée pour le transport des subsistances, et, dans cet accoutrement, ils vont, en faisant un grand détour, se cacher dans un bois à peu distance du village où le fourrage devait avoir lieu. Les dragons arrivent et se répandent çà et là pour fouiller les maisons, ne laissant que deux d'entre eux en vedette pour donner avis de l'arrivée de l'ennemi au besoin. Après avoir laissé écouler le temps nécessaire, les faux Cosaques sortent de leur embuscade et s'avancent vers les vedettes; celles-ci se sauvent et vont donner l'alarme à leurs camarades. Mais à peine ont-elles annoncé la fatale apparition que les voltigeurs entrent au galop dans le village, la lance en arrêt et poussant

des cris épouvantables. Dépeindre l'effroi des dragons est chose impossible; abandonnant vivres, fourrage et butin, ils s'enfuient en toute hâte sans se rallier, les uns à pied, les autres à cheval; et regagnent leurs cantonnements sans tourner la tête, imaginant toujours voir la terrible lance près de les atteindre. Comme on peut le conjecturer, les voltigeurs ne s'amusent pas à les poursuivre. Satisfaits du succès de la mascarade, ils ramassent tout ce que les dragons avaient préparé en vivres et fourrage, s'emparent de plusieurs chevaux abandonnés et rentrent en triomphe au camp portant en trophée des casques, des carabines et des sabres que les dragons avaient jetés pour courir plus légèrement. Depuis cette farce, dont toute l'armée connaît les détails, les dragons n'osent plus se montrer. Il n'y a que la plus brillante conduite pendant la campagne qui va s'ouvrir qui puisse imposer silence aux railleurs.

A la droite et en avant de notre ligne, se trouve un vaste étang, sur le bord duquel est placé un poste retranché, dont ma compagnie a habituellement la garde. Presque tous les matins, sur l'autre rive, se montrent des patrouilles russes qui viennent épier nos mouvements, et rarement elles disparaissent avant d'avoir échangé avec nous quelques coups de fusil. Il y a peu de jours, mes voltigeurs, toujours en quête de tout ce qui peut se manger, s'étant doutés que l'étang renfermait du poisson, s'avisèrent de la mettre à sec. Au bout d'un long et pénible travail pour l'écoulement des eaux, ils commençaient à recueillir le fruit de leurs efforts quand une trentaine de Russes vinrent effrontément de leur côté ramasser les carpes qui barbotaient dans la fange mise à découvert. Mes voltigeurs irrités font feu sur ces insolents, ceux-ci ripostent, et voilà une bonne fusillade engagée. A ce bruit, le maréchal, qui est toujours prêt à monter à cheval, accourt au galop sur les lieux, craignant une attaque sérieuse; mais, à son arrivée, l'ennemi s'était retiré emportant quelques dou-

zaines de carpes qu'il a payées de son sang, car nous lui avons vu emmener deux blessés. Le maréchal a ri de bon cœur, en m'entendant lui raconter l'origine de la querelle. Il a approuvé la conduite de mes pêcheurs en me recommandant de le comprendre dans la distribution du poisson, ce que je n'ai eu garde d'oublier. Cette pêche a d'ailleurs été si abondante que tout le régiment en a vécu pendant deux jours.

Au camp de Guttstadt, 10 juin 1807.

Le triste repos dans lequel nous maigrissions a eu un terme. Le démon de la guerre, rassasié de sang depuis Eylau, est sorti de son long sommeil plus altéré que jamais; et s'il est écrit que je doive être une de ses victimes pendant cette campagne, du moins ce n'est pas de faim que je mourrai.

Mon pauvre sous-lieutenant, qui avait été blessé dans le fourrage du 10 mai, ne sera pas de la fête qui se prépare. Sa plaie à la tête n'avait pas d'abord été jugée dangereuse; mais peu de jours après, des symptômes alarmants ont nécessité le trépan, et le malheureux a succombé dans l'opération. J'ai perdu en lui un officier zélé, très brave et du caractère le plus heureux. Il est rare de trouver un homme doué d'une gaieté aussi constante et aussi communicative. La tristesse la plus profonde ne pouvait tenir devant le facétieux Bernez. Il aurait fait rire Héraclite. Ce don précieux de la nature qui allégeait tous les maux non seulement pour lui, mais pour ceux qui vivaient dans sa société, n'a disparu qu'avec l'existence; son dernier mot a été une plaisanterie. Mon pauvre camarade repose dans le cimetière attenant à l'église principale de Guttstadt. Des bords du Pô, où il est né, jamais un parent ne viendra laisser tomber une larme ou une fleur sur sa fosse ignorée.

Il y a cinq jours que les armées ont cessé d'être immobiles. Depuis quelque temps, les Russes ayant redoublé leurs

petites attaques insignifiantes contre nos postes avancés, on venait d'imaginer de placer des embuscades dans la forêt pour tâcher d'enlever les faibles patrouilles qui nous harcelaient ainsi. La compagnie de carabiniers de mon bataillon et la mienne étaient chargées de cette commission le 5 du courant. Cachés avant le jour dans d'épaisses broussailles à un quart de lieue au delà de notre ligne, couchés à plat ventre, et n'osant ni parler ni tousser, nous attendions inutilement depuis deux heures que les Russes vinssent tomber dans nos filets, lorsqu'une fusillade assez lointaine a attiré notre attention. Nous avons d'abord imaginé qu'il ne s'agissait que d'une escarmouche ordinaire; mais le feu augmentant et bientôt le bruit majestueux du canon s'étant mêlé à celui de la mousqueterie, nous sommes sortis de notre embuscade pour marcher à grands pas vers la droite, où l'engagement avait lieu. Parvenus à la lisière du bois, nous avons vu distinctement que les corps campés sur l'Alle, à la droite de Guttstadt, étaient attaqués sur plusieurs points, et que des forces considérables marchaient dans la direction de notre propre camp. Aussitôt nous nous hâtons de rentrer au régiment que nous trouvons sous les armes et prêt à agir. Nous y étions à peine arrivés que notre ligne de postes avancés est attaquée et forcée de se replier. Sur ces entrefaites, le maréchal envoie au colonel l'ordre d'évacuer son camp, de repasser l'Alle en traversant Guttstadt, et de se réunir au corps d'armée qui se rassemblait en arrière de la ville. Le colonel se met en marche, et me laisse avec mes voltigeurs dans les retranchements du camp pour faire l'arrière-garde, me disant que pour me soutenir il laisse une autre compagnie dans le blockhaus à la gauche du camp, et m'enjoignant de tenir jusqu'à ce que je reçoive ordre de me retirer. Je disperse en conséquence mon monde dans les retranchements, et j'attends l'événement.

Il y avait une demi-heure que j'étais ainsi dans une situa-

tion assez critique, lorsque, voyant venir à moi les tirailleurs nombreux de l'ennemi suivis d'une forte colonne d'infanterie, entendant tirer des coups de fusil de l'autre côté de la ville, et cependant ne recevant aucun ordre, je me décide à m'appuyer à la compagnie placée dans l'église fortifiée ; mais je n'y trouve personne. Me voyant ainsi abandonné, je prends brusquement le seul parti qui me paraisse convenable : celui de la retraite. Le temps pressait; au pas de course, je m'élance, avec ma compagnie, vers la porte de la ville, en descendant la longue rue du faubourg, et dès que je suis entré, je lève une espèce de pont-levis et je ferme la porte ; puis je poursuis ma marche précipitée à travers la ville où il n'y avait plus un seul Français. Mais, malgré mes précautions, j'étais déjà assailli dans les rues par les tirailleurs qui avaient suivi mon mouvement. Toujours courant, nous parvenons à l'autre porte, que nous trouvons heureusement ouverte, mais occupée par un détachement de Cosaques. Aux premiers coups de fusil dont nous les saluons, ceux-ci s'enfuient, bien étonnés de notre apparition; et nous faisant ainsi effrontément jour, nous atteignons le corps d'armée qui manœuvrait à peu de distance de là. En me voyant arriver, le colonel m'a embrassé de bon cœur. Il ne croyait pas mon retour possible. Un malentendu avait empêché d'arriver à moi l'ordre que j'attendais au camp ; et lorsqu'on avait voulu le répéter, l'adjudant qui m'était envoyé n'avait pu passer; les Cosaques avaient barré le chemin.

Il était temps de rejoindre mon régiment; cinq minutes plus tard, cela me devenait impossible. Le corps d'armée commençait à se replier. Sa retraite paraissait impraticable sur un terrain découvert, où rien ne venait balancer l'avantage du nombre; mais des Français commandés par un homme tel que le maréchal Ney sont capables de tout. Elle s'est faite dans le plus grand ordre sans que les charges de l'ennemi et le feu bien nourri de son artillerie aient

troublé le moins du monde nos manœuvres. Pour tout dire, en un mot, attaqués le matin au point du jour, notre mouvement rétrograde ne nous avait pas fait perdre plus de deux lieues de terrain à la fin de la journée. Le feu n'a cessé qu'à la nuit et notre faible corps, qui ne compte pas plus de 18 mille hommes, a fièrement établi ses bivouacs auprès du village d'Eingerode, en face d'une armée de 40 mille Russes, dont faisait partie la garde d'Alexandre commandée par le prince Constantin en personne. Notre perte n'a pas été aussi considérable qu'elle aurait dû l'être ; celle du régiment a consisté principalement en prisonniers enlevés à nos postes avancés au moment de l'attaque. La mienne a été de 7 hommes. Nous avons été plus malheureux pour nos bagages. Dès le commencement de l'affaire, on s'était empressé de les faire filer sur Osterode sous une faible escorte ; les Cosaques se sont glissés derrière nous en faisant un grand détour, et le convoi a été leur proie. Equipages du maréchal, des généraux, des régiments et des administrations, ambulances et cantines, tout a été enlevé. Pour mon compte, me voilà réduit à ce que j'ai sur le corps, et dans l'impossibilité de changer de linge.

La nuit du 5 au 6 s'est passée paisiblement, mais très fort sur le qui-vive, nos postes étant à portée de pistolet de ceux de l'ennemi. Nous croyions que le maréchal profiterait de l'obscurité pour s'éloigner; il n'en a pas été ainsi ; le jour a trouvé les deux partis en présence. Dès qu'un léger brouillard a été dissipé, les Russes ont renouvelé leurs attaques, mais avec encore moins de succès que la veille, le terrain nous étant devenu plus favorable. La retraite a continué avec une rare précision, et bientôt le corps d'armée a pris position derrière la Passarge, petite rivière guéable en beaucoup d'endroits. Le village de Deppen, au bout duquel est un pont sur la Passarge, est devenu alors le théâtre d'un combat sanglant. Pris et repris plusieurs fois, on n'a cessé de s'y battre que lorsque l'incendie qui l'a consumé en entier a forcé les uns et les autres

à s'en éloigner. Une fusillade de tirailleurs a terminé cette journée qui est très glorieuse pour le 6me corps, et en particulier pour notre deuxième bataillon, qui a enlevé à la baïonnette le village de Deppen, et s'y est maintenu pendant cinq heures malgré les efforts faits pour l'en déloger.

Les deux compagnies de voltigeurs du régiment n'ont pas pris part à cette sanglante lutte du pont de Deppen. — Dès qu'elles ont été au delà de la Passarge, on les a envoyées sur la route d'Osterode, avec ordre d'atteindre un parc d'artillerie, qui avait été mis imprudemment en retraite sans escorte suffisante, et de le protéger contre les Cosaques qui cherchaient à s'en emparer. Malgré la plus grande célérité, nous sommes encore arrivés trop tard. Parvenus au-delà du village de Brückendorf, nous avons vu sauter les caissons que l'ennemi ne pouvait emmener. A notre apparition, les Cosaques se sont enfuis : mais le parc était enlevé ou détruit, et nous n'avons trouvé que des débris. Après cette inutile course, nous nous sommes repliés sur le corps d'armée, et nous avons rejoint le régiment à l'entrée de la nuit, au moment où il établissait ses bivouacs dans un bois de sapins, en arrière de la Passarge et à portée de canon du pont de Deppen.

La perte de l'armée russe a été considérable ce jour-là par l'opiniâtreté qu'elle a mise à franchir la Passarge. La nôtre l'est moins. Je n'ai perdu qu'un voltigeur qui, s'étant trop aventuré à tirailler sur les Cosaques, a été blessé et pris avant de pouvoir être secouru.

Dans ce moment même, on se bat à une distance de 3 ou 4 lieues devant nous. A en juger par l'épouvantable canonnade que nous entendons, l'affaire est chaude.

Du 11. — Je reprends mon journal où je l'ai laissé hier.

Nous dormions profondément sous nos sapins, après la journée très fatigante du 6, lorsque, vers minuit, l'ennemi, instruit de notre position par la clarté de nos feux, s'est avisé de nous lancer quelques obus. Cette mauvaise plaisanterie n'a

eu d'autre résultat que de troubler notre repos. Nos batteries n'ont pas riposté. Au point du jour, nouvelle alerte. Une troupe de Cosaques, venue de je ne sais où, tombe à l'improviste sur des petits postes qui se gardaient mal sur notre flanc, et arrive jusqu'à nos bivouacs. Réveillés en sursaut, nous courons en désordre sur ces insolents qui déjà s'enfuyaient après avoir distribué quelques coups de lance aux dormeurs; mais la faiblesse du jour et le brouillard les ont mis bientôt hors de vue. Les nombreux coups de fusil tirés sur eux au hasard n'ont tué qu'un de leurs chevaux. Ce début semblait annoncer que la journée du 7 serait orageuse ; et cependant elle s'est écoulée tranquillement. Russes et Français, séparés par la Passarge, sont restés dans leurs positions sans faire de mouvement offensif. A peine s'est-il brûlé quelques amorces aux avant-postes.

Jusques-là la situation du 6me corps était très critique, et il fallait sa bonne contenance pour faire renoncer l'ennemi à l'espoir de le détruire, avant d'être secouru ; mais, le 8, les choses ont changé de face, et ce fut alors aux Russes à s'inquiéter sur les suites de leur agression. Dès le matin, des renforts considérables sont venus se mettre en ligne à côté de nous, et peu après l'Empereur, suivi de sa Garde, est arrivé dans nos bivouacs. Sa présence a excité le plus grand enthousiasme. Après avoir fait au maréchal Ney un compliment flatteur sur sa brillante conduite, il a passé en revue tous les régiments du corps d'armée, en répétant que notre retraite de Guttstadt était admirable et que nous prendrions incessamment notre revanche.

Après la revue, Sa Majesté a fait reconnaître l'ennemi par un fort détachement formé de 80 hommes de chaque régiment d'infanterie du 6me corps, avec ordre de lui amener des prisonniers. Cette troupe passe la Passarge malgré le feu des avant-postes russes, pousse ces postes, leur enlève quelques hommes, et rentre au bout de 3 heures, après s'être glorieu-

sement acquittée de sa mission ; mais, comme elle se repliait, l'ennemi l'a poursuivie, a passé la rivière à sa suite, et il a été nécessaire de faire avancer du monde pour protéger sa rentrée et rejeter les Russes de l'autre côté de la Passarge. Mon régiment, ayant exécuté ce mouvement, a été exposé à un feu d'artillerie qui lui a fait éprouver quelque perte.

Au bout du pont de Deppen, de notre côté, dans une espèce de château carré, seule maison échappée à l'incendie du village, on avait, la veille, placé en observation une compagnie du 6me régiment d'infanterie légère. Lorsque, poursuivant notre détachement, l'ennemi a passé la rivière, cette compagnie, assaillie de tous côtés, a été prise ou détruite en un tour de main. Dès que la nuée de tirailleurs qui s'était ainsi avancée a été repoussée jusques sur l'autre rive, le maréchal, considérant comme très important ce poste d'avertissement, s'est hâté de le faire occuper de nouveau, et c'est ma compagnie qui a été envoyée. Ce diable de château n'était pas seulement difficile à défendre, mais encore difficile à aborder ; l'ennemi, caché derrière des arbres et des pans de mur, de l'autre côté de la Passarge, faisait un feu meurtrier sur ceux qui se présentaient pour y entrer. J'y suis cependant parvenu, mais à toutes jambes et sans faire répondre aux coups de fusil qui m'étaient tirés. La grêle de balles qui pleuvait autour de moi dans ce moment, presque à bout portant, ne m'a privé que de 3 hommes. J'en eusse perdu beaucoup plus sans la rapidité de ma course.

Arrivé dans ma mauvaise redoute, je me suis occupé de m'y retrancher de mon mieux. La porte d'entrée et les croisées trop nombreuses du rez-de-chaussée ont été barricadées, plusieurs passages encombrés, et j'ai réparti tout mon monde du haut en bas de manière à faire utilement le coup de fusil en cas d'attaque. J'ai pris poste de ma personne dans le grenier, d'où, par une lucarne, je pouvais voir le moindre mouvement de l'ennemi, et mon lieutenant a eu le comman-

dement du 1er étage. Mon nouveau sous-lieutenant m'eût été nécessaire dans cette circonstance ; mais il avait été mis hors de combat dans la matinée par un éclat d'obus. Il n'était que midi quand j'ai pris possession de mon poste, et j'ai passé ainsi le restant de la journée l'œil au guet et prêt à soutenir l'assaut. Il faisait chaud, car la température de l'été a succédé ici à celle de l'hiver, et nous avions grand' soif. La Passarge coule à la porte du château ; mais elle ne coulait pas pour nous. Un peloton de Russes, embusqué en face du seul endroit par où nous pouvions aller puiser de l'eau, menaçait d'une mort inévitable l'audacieux qui l'aurait tenté. C'était vraiment là le supplice de Tantale. Nos voisins s'étaient aperçus de notre soif, et paraissaient se faire un malin plaisir de nous la voir endurer impatiemment. Aussitôt qu'un de mes voltigeurs montrait sa tête de ce côté, des coups de fusil l'obligeaient bien vite à la retirer. Voyant cette obstination, j'ordonnai d'attendre la nuit pour se désaltérer ; mais au moment où le soleil se couchait, nous n'avons pas été peu surpris de voir un Russe sortir hardiment sans armes de derrière le mur qui l'abritait et s'avancer vers la rivière, une gourde à la main, en faisant signe de l'imiter ; j'envoie un homme muni d'un seau pour répondre à l'invitation ; les autres Russes, au nombre d'une vingtaine, également sans armes, s'approchent comme le premier, mes voltigeurs en font autant, et dans un instant les deux rives de la Passarge, qui n'a pas 20 pieds de largeur en cet endroit, voient en présence, dans les dispositions les plus amicales, ces mêmes hommes qui s'étaient fusillés toute la journée, et qui devaient recommencer le lendemain. On parlait beaucoup de part et d'autre ; mais les gestes seuls étaient entendus. Je jouissais depuis quelques minutes du spectacle extrordinaire de cette espèce d'armistice, qui pourrait ouvrir un vaste champ aux réflexions philosophiques, quand je vis arriver sur le bord opposé un

jeune officier russe qui me salua poliment en me disant quelques mots en mauvais français. Je lui rendis la politesse, il emmena son détachement, et je rentrai dans mon fort.

La nuit venue, le tiraillement qui durait depuis la reconnaissance du matin s'est éteint peu à peu, et un profond silence a régné autour de moi. J'ai pu alors, du haut de mon observatoire, juger par les lignes de feux de bivouac de la position des deux armées entre lesquelles je me trouvais aventuré. J'étais si près des avant-postes russes que j'en entendais causer les hommes ; mais les nôtres étaient à un quart de lieue de moi, et cet isolement n'était pas rassurant. Une douzaine de cadavres de la compagnie du 6e léger enlevée le matin, étendus dans l'escalier et dans les chambres de ma bicoque, me disaient quel sort m'était réservé au cas où l'on voulût m'y forcer. En me faisant assaillir par 200 hommes décidés, il était physiquement impossible de tenir plus de cinq minutes. C'était au point du jour que je m'attendais à être attaqué ; cependant j'ai pris toutes mes précautions pour ne pas être surpris pendant la nuit. J'ai ordonné à mes voltigeurs, qui sentaient bien le danger qui les menaçait, de ne pas fermer l'œil, et de rester constamment debout au poste assigné à chacun d'eux. J'ai placé des sentinelles au bout du pont, et de distance en distance au bord de la Passarge, avec consigne d'écouter attentivement et d'accourir me donner avis de tout mouvement de l'ennemi. Mon lieutenant et moi, sans cesse allant et venant de la cave au grenier pour tenir nos gens éveillés, et autour de la maison pour surveiller les sentinelles, nous trouvions les heures bien longues tout en redoutant le retour du jour. Il était plus de minuit : je me promenais devant la maison quand un de mes factionnaires arrive essoufflé, et me dit : « Capitaine, les Russes marchent sur nous. » Je rentre aussitôt ; je dispose tout pour la défense ; mais au bout d'un quart d'heure d'anxiété, personne ne paraissant, je sors à

travers mes barricades, et j'avance doucement ; parvenu au pont, j'entends un bruit sourd et continu dans la ligne ennemie, et en mettant l'oreille contre terre, je distingue celui que font de nombreuses roues en mouvement et les coups de fouet des conducteurs. Un peu rassuré par cette découverte, qui me révélait l'éloignement de l'ennemi, je le fus bien plus en voyant ses feux s'éteindre successivement. Ayant envoyé alors une patrouille au delà de la rivière, je fus convaincu par son rapport que l'armée russe avait réellement décampé. Après en avoir fait prévenir en diligence le maréchal, j'allai prendre un repos dont j'avais grand besoin. Il me souviendra du château du pont de Deppen.

Je dormais depuis peu de temps, étendu sur quelques planches, lorsque le 6me corps s'est mis en marche pour suivre les traces de l'ennemi. La Garde impériale, les corps des maréchaux Davoust et Lannes, et une nombreuse cavalerie sous les ordres du duc de Berg prenaient la même direction ; et tout annonçait que nous allions prendre la revanche promise par l'Empereur. J'ai rejoint le régiment à son passage, et nous voilà sur la route de Guttstadt. Il paraît que d'autres corps, qui manœuvraient sur nos ailes pendant que nous étions stationnaires sur la Passarge, ayant fait craindre aux Russes d'être tournés, ils s'étaient ainsi décidés à un mouvement rétrograde. Quoi qu'il en soit, nous avons atteint leur arrière-garde à deux lieues de Guttstadt, et aussitôt on en est venu aux mains. Profitant d'une position avantageuse, ils ont voulu nous arrêter ; mais ce n'a été que momentanément. Le maréchal Ney, soutenu par la cavalerie de réserve, les a obligés à reculer et à se rejeter de l'autre côté de l'Alle. Mon régiment était à l'avant-garde pendant cette journée, et sa conduite ferme a mérité les éloges du duc de Berg, qui plusieurs fois s'est placé dans le carré qu'il formait. Le feu de l'artillerie russe et des charges de cavalerie multipliées n'ont pas altéré un seul instant sa belle contenance. Dès le commencement de l'affaire,

les voltigeurs du régiment avaient été envoyés sur la droite pour fouiller les bois qui s'y trouvaient et éclairer la marche. Nous n'y avons rencontré que quelques flanqueurs qui se sont repliés en tiraillant. Parvenus ainsi jusqu'à une lieue de Guttstadt, nous nous sommes réunis à d'autres compagnies de voltigeurs fortement engagées avec une masse d'infanterie qui reculait très lentement. Dans ce moment, une charge générale du corps d'armée a décidé la retraite de cette arrière-garde, et en la poursuivant nous sommes rentrés en vainqueurs dans Guttstadt.

Quoique vivement poussée, l'armée russe a exécuté tous ses mouvements avec ordre, et elle a pu sauver toute son artillerie. Pour protéger l'évacuation de Guttstadt, elle avait de l'autre côté de l'Alle des batteries dont les boulets allaient atteindre nos troupes en passant par-dessus la ville. Nombre de ces boulets, en rasant de trop près les toits, en atteignaient le faîte et surtout les cheminées, et c'est sous une pluie de tuiles et de décombres que nous avons traversé le malheureux Guttstadt, non sans danger d'être écrasés. En outre, le faubourg de la rive droite était garni d'infanterie, ainsi que le blockhaus; et il a fallu pied à pied chasser ces tirailleurs qui couvraient la retraite avec l'opiniâtreté ordinaire aux Russes. Devenus maîtres de ce terrain, de notre camp et de la redoute placée en avant, nous n'avons pas encore été possesseurs tranquilles de notre ancienne propriété. Retirés à la lisière de la forêt, en face du camp, les expulsés continuaient à répondre à notre feu et faisaient mine de ne pas vouloir s'éloigner davantage. Le maréchal Ney, irrité de cette obstination, a fait charger sur eux un régiment de chasseurs à cheval italiens et, dans cinq minutes, tous ces entêtés ont été sabrés ou dispersés.

Ainsi s'est terminée la journée d'avant-hier. Notre perte n'a pas été considérable. Celle de l'ennemi peut aller à 800 hommes pris, tués ou blessés. Mon régiment est celui du corps

d'armée qui a le plus souffert, l'avant-garde et l'enlèvement de vive force de Guttstadt ayant été son lot. Quatre de mes voltigeurs ont été grièvement blessés.

Il ne manquait plus que ce dernier coup pour achever la pauvre ville de Guttstadt. Elle a été pillée et bouleversée de fond en comble. Aujourd'hui tout à fait sans habitants, ses rues encombrées de ruines et de débris, et ses faubourgs en partie incendiés présentent le plus triste des tableaux.

Ces beaux camps dont je vantais l'élégance et la régularité n'existent plus. Leur incendie a signalé le jour du renouvellement des hostilités. Celui du régiment a seul trouvé grâce auprès des Russes, et il nous abrite encore aujourd'hui. Ils ont voulu cependant le détruire en se retirant. Avant-hier, au moment où nous les forcions d'en sortir, plusieurs d'entre eux, une torche de paille à la main, ont été surpris y mettant le feu en divers endroits à la fois, et nos gens en ont fait prompte justice. Quelques baraques seulement ont été consumées. Il paraît au reste que cette destruction n'avait pas l'assentiment général, car nous avons trouvé au centre du camp, écrite en beaux caractères, cette phrase remarquable que nous nous sommes empressés d'effacer : « *Français, les Russes ne brûlent pas vos maisons ; ils ne sont donc pas des barbares, comme vous le répète sans cesse votre détestable Empereur.* » Plus loin, sur une baraque derrière laquelle est un joli petit jardin, nous avons encore lu à notre retour : *Voici la demeure de l'homme qui pense;* sentence qui nous a d'autant plus égayés que l'individu qu'elle concerne est peut-être celui du régiment à qui elle est le moins applicable. En brûlant nos camps, ce n'est pas à nous qu'on a nui, mais aux nombreuses familles dont nous avons rasé les demeures, et qui couchent aujourd'hui à la belle étoile. L'immense quantité de planches et de bois de charpente dont nos baraques étaient formées leur eussent été d'un grand secours.

Guttstadt ne devant pas être dégarni avant que l'on con-

naisse le résultat des manœuvres actuelles, on y a laissé mon régiment et le 25me d'infanterie légère; et cette brigade n'en partira que lorsque d'autres troupes viendront la relever. Le brillant résultat de l'affaire d'hier, rendant, ce me semble, notre présence ici tout à fait inutile, je m'attends à chaque instant au départ.

Du 12, à midi.

Des troupes alliées arrivent dans ce moment pour nous remplacer à Guttstadt, et nos deux régiments partent dans une heure pour rejoindre le 6e corps, qui est déjà loin de nous.

Gumbinnen, 20 juin 1807.

Le 14 de ce mois, la victoire a inscrit Friedland à côté de Marengo, Austerlitz, Iéna et de tant d'autres noms sonnant si bien à toute oreille française; jusqu'ici, je n'ai eu ni le temps ni les moyens de continuer mon journal; je le reprends où je l'ai laissé.

Partis du camp de Guttstadt, le 12, peu d'heures avant la nuit, nous avons descendu la rive gauche de l'Alle, et après avoir fait environ 3 lieues, presque toujours à travers un pays fourré, la brigade a établi ses bivouacs dans un bois où les Russes avaient campé tout récemment. Leurs baraques de branches d'arbres, quoique artistement faites, nous ont mal garantis de la fraîcheur de la nuit et d'une légère pluie printanière.

Le 13, à la fin d'une très forte marche, nous avons traversé la célèbre petite ville d'Eylau, et, à la nuit fermée, nous sommes rentrés à notre corps qui bivouaquait à une lieue au delà avec la majeure partie de l'armée. Harassés de fatigue, nous nous sommes jetés sur la terre en arrivant, et sans bois, sans paille, sans abri, et qui pis est sans souper, nous avons dormi tant bien que mal jusqu'au lendemain.

Le 14, jour anniversaire de la bataille de Marengo, dès 3 heures du matin, le canon s'est fait entendre à une assez grande distance, et bientôt après nous étions en mouvement. J'ai pu alors promener mes regards sur ces champs d'Eylau que tant de sang a abreuvés il y a quatre mois. Au lieu de l'immense tapis de neige qu'ils présentaient à cette époque, j'y ai vu un beau pays pittoresquement parsemé de bois, de lacs et de nombreux villages. En foulant cette terre, qui recèle les restes de tant de nos braves, j'aurais voulu me persuader que leurs mânes éprouvaient de la joie à voir passer nos bataillons, et à écouter le canon qui préludait à leur vengeance. Notre corps d'armée n'est arrivé devant l'ennemi que vers midi. Placé aussitôt à l'extrémité de l'aile droite, il a eu en face la ville de Friedland, à laquelle s'appuyait la gauche de l'armée russe. Dès qu'il a été en ligne, tous ses voltigeurs ont été jetés en avant pour remplacer ceux de la division du général Oudinot, qui étaient engagés depuis plusieurs heures; et nous avons continué une fusillade très animée, mais peu meurtrière, parce que nous étions couverts par d'énormes troncs de sapin, tandis que nos adversaires ne l'étaient pas moins dans les fossés et derrière les inégalités de terrain d'où ils répondaient à notre feu.

Peu de batailles sont à comparer à celle-ci. En présence depuis le point du jour, les deux armées sont restées à peu près immobiles jusqu'au soir. Le canon et la fusillade des tirailleurs faisaient de part et d'autre un vacarme épouvantable; mais point de ces grandes manœuvres, de ces mouvements hardis qui décident de la victoire. Les Russes restaient sur la défensive, et nous paraissions hésiter à les attaquer franchement. On en était là à 6 heures du soir et nous commencions à croire qu'il ne se passerait rien d'important dans la journée, lorsque le corps d'armée a reçu ordre de se porter sur l'aile gauche de l'ennemi pour enlever la ville de Friedland. Dès lors le combat est devenu sérieux. Les divisions Marchand et Bis-

son, formées en colonne serrée et précédées par mon régiment également ployé en masse, ont débouché du bois, où elles étaient depuis le matin, et, l'arme au bras, elles se sont avancées au pas de charge, sous le feu d'une artillerie formidable. Faisant les plus grands efforts pour repousser cette attaque, les Russes ont opposé au 6e corps leur garde impériale, tandis qu'ils le faisaient déborder à notre droite par d'innombrables tirailleurs. C'est là que les voltigeurs, secondés par les dragons du général Latour-Maubourg, ont rendu d'importants services. Quoique de beaucoup inférieurs en nombre et manquant de cartouches, nous avons, dans un instant, tout balayé devant nous. Le mouvement a été tellement impétueux que ce qui nous a échappé s'est noyé dans l'Alle que, malheureusement pour eux, les fuyards avaient à dos. Pendant cette audacieuse manœuvre, le 6e corps se battait avec acharnement à notre gauche. Eprouvant la plus grande résistance à l'entrée de la ville, il avait d'abord perdu du terrain ; et deux régiments de la division Bisson avaient même été mis dans une confusion alarmante; mais l'infanterie de la réserve a bientôt rétabli l'ordre. C'est le moment où la mêlée est devenue terrible. Les Russes tenaient avec fermeté; nos colonnes les poussaient avec rage ; enfin ils ont plié et la victoire a couronné nos efforts. Sans leur donner le temps de respirer, nous les avons poursuivis la baïonnette dans les reins, et dix minutes après, le faubourg et les rues de Friedland, par où ils se retiraient, étaient jonchés de morts et de mourants. Là s'est bornée la tâche du 6e corps auquel appartient la majeure partie de la gloire de la bataille, car c'est lui qui a frappé le coup décisif. Les autres corps, moins fatigués, ont suivi les vaincus dans leur retraite, et leur ont fait beaucoup de mal. Il était nuit depuis deux heures que cette poursuite durait encore. La perte de l'ennemi a été considérable; il nous a abandonné près de 100 pièces d'artillerie et des caissons sans nombre. Le champ de bataille faisait horreur.

Des divers corps engagés dans cette mémorable journée, celui du maréchel Ney a le plus souffert. Nos lauriers ont été chèrement achetés. Mon régiment, qui faisait tête de colonne quand on a marché sur la ville, s'est conduit là comme à Deppen; mais ses rangs sont aujourd'hui bien éclaircis. Quatre de nos officiers ont été tués, et parmi ceux qui sont blessés se trouvent le colonel et mon chef de bataillon. Le général Brun qui marchait à notre tête a été blessé, et son chef d'état-major, l'adjudant-commandant Rousseau, vieux brave homme que nous regrettons tous, a été tué. Ma compagnie a eu cinq voltigeurs hors de combat, et c'est celle du régiment qui a le moins perdu. Nos carabiniers, qui se sont battus corps à corps avec les grenadiers de la garde russe, sont à moitié détruits.

Jamais je n'avais vu l'ennemi d'aussi près. Quand les tirailleurs qui nous étaient opposés ont été acculés sur l'Alle, qui n'est pas guéable au-dessus de Friedland, il ne leur restait qu'à se rendre ou à se jeter à l'eau, le chemin par où ils étaient venus de la ville leur étant coupé; et comme ils hésitaient à prendre l'un ou l'autre parti, il a fallu hâter la décision à coups de baïonnette, et littéralement parlant les culbuter dans l'Alle. Peu se sont rendus. C'était vraiment un spectacle déplorable de voir cette foule d'hommes se précipiter ainsi pêle-mêle, chargés de leurs sacs et de leurs armes, dans une rivière où ils étaient à peu près sûrs de périr. Elle était épaisse de ces malheureux luttant infructueusement contre le courant. Ceux qui ont gagné la rive droite ont été en bien petit nombre. Les soldats de toute autre nation de l'Europe, se voyant dans une position aussi désespérée, eussent sans doute mis bas les armes; mais les gens à demi civilisés auxquels nous avons affaire sont rarement d'humeur à implorer la générosité du vainqueur. Pendant cette noyade, j'ai pris de ma main un officier russe à peine âgé de dix-sept ans. Le pauvre jeune homme était tellement saisi de peur

qu'après m'avoir rendu son épée, il s'est enlacé à moi si étroitement que je ne pouvais plus m'en débarrasser.

Notre corps d'armée a passé la nuit sur le champ de bataille. J'étais accablé de sommeil et de fatigue; mais je n'ai pu fermer l'œil. Etendu sur une terre imbibée de sang, ayant pour oreiller un cheval qui venait d'être tué, et à la lueur d'un feu de débris de caissons russes, j'ai attendu le jour, repassant dans ma tête les événements et songeant aux amis dont ils m'avaient privé. Un sourd ou un être dépourvu de toute sensibilité aurait d'ailleurs pu seul dormir au bruit lamentable que faisaient autour de nous les malheureux blessés dont le vent portait au loin les gémissements dans le silence de la nuit.

Le jour venu, nous nous attendions à poursuivre notre marche; mais, contre toute apparence, le sixième corps est resté ainsi bivouaqué aux portes de Friedland jusqu'au surlendemain de la bataille. Pendant ce désagréable repos, j'ai eu le temps de parcourir le théâtre de notre victoire, et de me livrer aux tristes réflexions que sa vue faisait naître. Le bruit, le mouvement, le danger que l'on brave et une fièvre de gloire indéfinissable produisent un tel effet, au moment de l'action, qu'alors l'homme, même le plus doux, acquiert une sorte de férocité, et voit couler sans compassion le sang de l'ennemi. Dans cet état d'exaltation, il n'a sous les yeux que de nobles images. Mais quel changement si, de sang-froid, le lendemain, il revoit le champ du carnage! Rendu à lui-même, à cette bienveillante philanthropie que le métier des armes suspend mais ne détruit jamais, il maudit la guerre et ses auteurs et, sans oser l'avouer, il a des remords d'être au nombre des instruments passifs de telles horreurs.

La bataille n'ayant fini qu'à onze heures du soir, on n'a pu s'occuper que le lendemain d'enlever et de panser les blessés, et il y en avait tant que tous n'ont pu être secourus dans la même journée du quinze. Combien d'infortunés sont morts

ainsi délaissés, après de longues heures de souffrance, faute d'un premier appareil ! Un de mes meilleurs camarades ayant été au nombre des victimes de Friedland, j'ai voulu découvrir son corps pour lui faire donner la sépulture; mais mes recherches ont été vaines quoique je me rappelasse à peu près le lieu où il était tombé. En errant parmi les morts et les moribonds dans cette intention, j'ai remarqué que presque tous les Russes là gisant avaient sur la poitrine, suspendue à un cordon, une petite image en cuivre d'un de leurs saints, et qu'ils expiraient en l'invoquant.

Le 16 au matin, aucun ordre n'arrivant pour nous faire quitter notre triste bivouac, et la chaleur étant telle que les cadavres dont il était couvert commençaient à se putréfier et à nous empester, il a été prescrit, non de les enterrer, ce qui aurait été préférable si le travail n'eût pas paru d'une trop longue exécution, mais de les jeter dans l'Alle. A l'instant nos soldats se sont mis à l'ouvrage. Ils traînaient hommes et chevaux jusque sur les bords de la rivière, qui coule au fond d'un ravin, et là ils les abandonnaient à leur propre poids qui les faisait rapidement disparaître. Il n'y avait rien que de très lugubre dans cette opération; et cependant telle est la légèreté du soldat, et surtout du soldat français, que la gaieté la plus déplacée présidait à cette nouvelle manière de rendre les honneurs funèbres. Les cadavres, roulant pêle-mêle du haut du ravin, faisaient maintes cabrioles avant d'atteindre la rivière; et c'en était assez pour exciter des éclats de rire universels. Quelle inconcevable absence de réflexion et de bienséance ! Le cœur de l'homme est une énigme sans mot.

Il y avait une heure que la noyade allait joyeusement son train ; et déjà l'Alle, dont le courant est peu rapide, roulait difficilement les corps dont on encombrait son lit, lorsqu'un ordre de mouvement a fait cesser le travail. Parti du champ de bataille le 16, dans l'après-midi, le corps d'armée n'est arrivé qu'à minuit aux portes de Wehlau, où il a bivouaqué.

Il s'est réuni là à la presque totalité de l'armée qui, depuis le matin, était en position sur les bords de la Pregel.

Le 17, après avoir traversé la petite ville de Wehlau et passé la Pregel, sur laquelle on venait de jeter un pont pour remplacer celui que l'ennemi a détruit, l'armée a continué à marcher sur Kœnigsberg ; mais le 6me corps a été détaché vers la droite pour suivre une colonne russe qui se retirait dans cette direction. Une marche très forte nous a portés au village de Saalau, auprès duquel nous avons bivouaqué, c'est-à-dire passé quelques heures à dormir sur la terre.

Une autre marche forcée nous a fait arriver à Gumbinnen, le 18. Ce même jour, une division du corps d'armée s'est rendue à Insterbourg, où elle s'est emparée d'un hôpital rempli de Russes et de magasins considérables. A notre approche l'ennemi a évacué Gumbinnen ; mais dans sa retraite précipitée, il nous a abandonné plusieurs convois de blessés, de bagages et d'artillerie.

Hier 19, pendant que le corps d'armée prenait du repos, les voltigeurs des divers régiments, réunis à quelque cavalerie légère, ont été chargés de fouiller le village et les bois environnants pour ramasser des traîneurs russes et prussiens qui se sont débandés de tout côté. Cette fatigante mission, qui nous a conduits jusqu'à Nemmersdorf, à trois lieues de Gumbinnen, avait encore pour but de se procurer des nouvelles de la colonne ennemie qui pouvait se rallier et songer à nous arrêter. Mais nous n'avons trouvé personne en disposition hostile; et tout nous a confirmé l'entière dispersion de ce corps dont les débris ne pensent qu'à fuir. Comme nous approchions de Nemmersdorf, sont arrivés à nous six notables de ce village qui venaient, mourant de peur, nous demander grâce, offrir tous les rafraîchissements dont nous avions besoin, et donner l'assurance qu'il n'y avait dans leurs maisons que quelques soldats russes malades. Nos instructions nous enjoignant de ne pas dépasser Nemmersdorf, nous avons agréé les offres de la

députation, promettant protection et exemption de tout désordre. Pour tenir parole, il était important d'empêcher que hussards et voltigeurs ne pénétrassent dans le village, chose d'autant plus aisée que Nemmersdorf est situé au delà d'une petite rivière, et qu'on n'y peut arriver que par le pont que nous allions atteindre. Nous avons en conséquence fait faire halte à notre troupe; les officiers ont occupé le pont pour en interdire le passage et recevoir les rafraîchissements ; et bientôt nous avons vu sortir du village une longue procession de paysans et de paysannes de tout âge, portant en pain, bière, jambon, fromage, eau-de-vie et autres provisions, de quoi faire une large distribution à tout notre monde. C'était un singulier spectacle de voir cette population pâle et tremblante venir déposer à nos pieds la cruche ou le panier offert à l'ennemi d'un air suppliant, à peu près comme certains peuples font des offrandes aux mauvais génies pour se préserver de leur maligne influence. Un tableau qui rendrait bien une pareille scène aurait, je crois, beaucoup d'intérêt. Après un repas fait de bon appétit, en présence des habitants, qui, agréablement surpris de notre modération, avaient cessé de trembler et s'efforçaient de nous sourire, nous avons repris le chemin de Gumbinnen, où nous sommes rentrés dans la soirée, emmenant bon nombre de prisonniers.

L'ennemi s'étant retiré à notre apparition, l'entrée de nos troupes à Gumbinnen a été paisible, et les habitants n'ont pas à se plaindre des désordres qu'ils redoutaient. Leurs maisons sont dans ce moment remplies d'officiers et de soldats qui vident les caves et font quatre repas ; mais c'est là une des moindres calamités de la guerre. Il leur paraît, je pense, plus dur d'avoir à payer certaine contribution imposée par le maréchal Ney. A propos de semblable opération financière, il est arrivé à nos hôtes une bien triste aventure. Avant-hier, notre avant-garde était encore à une lieue de Gumbinnen et les derniers Russes en sortaient à peine, lorsque six de nos

hussards y entrent effrontément le sabre en main, vont droit à l'hôtel-de-ville, où les magistrats étaient assemblés, et, se disant envoyés par le maréchal Ney, remettent un ordre par lequel il enjoint à ces magistrats de compter à l'instant même deux mille écus de Prusse, sous peine de voir la ville mise au pillage. S'estimant trop heureux de se racheter à ce prix, les Prussiens payent, et les hussards s'éloignent laissant une quittance signée : *le général Moustache.* Mais quelle a été la douleur des trop confiants bourgmestres, lorsque, sur la demande d'une nouvelle contribution, ayant exhibé le reçu signé : *Moustache,* on leur a ri au nez et appris qu'ils avaient été mystifiés! Le Maréchal, très mécontent d'un tour aussi insolent, a fait faire de vaines démarches pour connaître les coupables. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils appartiennent au 3me régiment de hussards et il est probable qu'ils ont des complices d'un grade supérieur.

Extrêmement fatigué par les marches forcées que nous venons de faire et par une chaleur accablante, je bénis la bienfaisante disposition qui me laisse ce jour de repos. Je suis logé, avec une demi-douzaine de mes camarades, chez une bonne dame veuve qui était plus morte que vive d'épouvante quand nous sommes entrés chez elle; mais elle est aujourd'hui si joyeuse d'avoir échappé à tous les malheurs que notre visite lui faisait redouter qu'elle nous comble de soins et de prévenances. Dès qu'elle a su que nous cherchions à acheter du linge pour remplacer celui dont les Cosaques nous ont débarrassés dernièrement, notre obligeante hôtesse est allée chercher les chemises de son mari, et nous a forcés de nous les partager, sans vouloir entendre parler de remboursement. Changer de linge après avoir été réduit à garder le même pendant 15 jours ; coucher dans un bon lit, après avoir eu longtemps pour matelas une botte de paille ou la terre nue : voilà des jouissances dont ne se doute pas le paisible citadin qui nous suit de l'œil en lisant son journal.

Urbanty, 27 juin 1807.

Le 22 du courant, le corps d'armée a quitté Gumbinnen et Insterbourg pour se porter en avant. Restauré par deux jours de bien-être, j'ai fait mes adieux à ma bonne veuve (dont l'énorme jabot des chemises de feu son mari me forcerait à garder le souvenir, si j'avais l'ingratitude de l'oublier), et je me suis remis gaiement en route. Le régiment a eu pour gîte, à la fin de la journée, des hameaux situés aux portes de la petite ville de Stallupönen.

Continuant toujours notre marche avec autant de tranquillité qu'en pleine paix, nous avons logé, le 23, à Neustadt, après avoir dépassé Schirwindt, où partie du corps d'armée s'est arrêtée. Ces deux petites villes, bâties à un quart de lieue l'une de l'autre, offrent, malgré ce rapprochement, le contraste le plus grand. Schirwindt est de la Prusse et Neustadt de l'ancienne Pologne ; il n'y a pas plus d'analogie entre les mœurs, les coutumes, la langue et les habitations des voisins qui les peuplent que si un désert de 100 lieues les séparait. Cette brusque transition m'a surpris, comme si je ne l'avais pas remarquée ailleurs. La politique pourra-t-elle jamais saper la barrière que les institutions civiles et religieuses, la différence d'origine et l'orgueil national ont élevée entre les Polonais et les Allemands ?

Le 24, nous étions à peine à trois lieues au delà de Neustadt que, d'après un ordre inattendu, nous nous sommes arrêtés pour prendre des cantonnements. Cette halte, qui dure depuis 3 jours, semble annoncer la fin des hostilités. On parle d'une suspension d'armes ; mais ce n'est que par conjectures.

Rombowice, près Olita, sur le Niémen, 3 juillet 1807.

C'est bien un armistice qui a causé notre halte.

Avant-hier 1er juillet, le corps d'armée, arrivé sur la ligne

de démarcation tracée par l'armistice, s'y est fortement disséminé pour vivre à l'aise, son séjour sur cette extrême frontière de l'empire russe pouvant être de longue durée. Dans la répartition des cantonnements, mon régiment a eu en partage la rive gauche du Niémen, depuis la ville d'Olita jusqu'à Balwicrziski ; et ma compagnie, 3 villages, parmi lesquels ayant pu choisir ma résidence, je me suis installé dans celui de Rombowice, qui m'a paru mériter la préférence.

Tout porte à croire que la bonne intelligence ne tardera pas à être rétablie entre l'Empereur Napoléon, l'Empereur russe et le roi de Prusse. Celui-ci est si bien dépouillé qu'il ne lui reste plus que la ville et le territoire de Memel. Les trois souverains sont dans ce moment réunis à Tilsitt, ville située sur le Niémen comme nos cantonnements, mais beaucoup plus rapprochée de la mer Baltique. Cette entrevue amicale doit faire frémir les Anglais, gens qui aiment mieux que l'Europe devienne un vaste cimetière que d'y voir dominer la France.

Dans cette contrée, le Niémen ne baignait que des terres polonaises avant le démembrement de la république. Aujourd'hui il sépare les possessions prussiennes de celles de la Russie. La petite ville d'Olita, où cantonne l'état-major du régiment, étant bâtie sur l'une et l'autre rive du fleuve, a eu la douleur de se voir partagée. Ces deux moitiés, qu'un énorme attentat politique a ainsi forcées à un divorce que leurs habitants détestent également, communiquent par un pont de bateaux qu'on avait détruit à notre approche, mais qui va être rétabli.

Rombowice, à deux lieues d'Olita, et, comme cette ville, sur le Niémen, est, ainsi que tous les villages de la Pologne, un assemblage de chaumières où règnent la malpropreté et la misère. J'y loge dans une grande maison de bois que l'on appelle le château de Monsieur le Baron. En arrivant, je n'y ai trouvé que de la paille et du pain noir ; mais hier au soir j'ai

été agréablement surpris en voyant débarquer de l'autre rive un intendant, un cuisinier, des provisions et des meubles de toute espèce. En me saluant jusqu'à terre, l'intendant m'a remis une lettre du baron, lequel m'écrit que, ne pouvant venir me faire les honneurs de sa maison, il donne des ordres pour que je n'y manque de rien. Il finit en recommandant à ma *générosité* les paysans de ses domaines. Grâce à cet heureux changement, me voilà comme un coq en pâte. Mon lit est excellent, ma table délicatement servie; de bons vins de France et de Hongrie réchauffent mon estomac que la bière, l'eau et le lait ont délabré; et s'il me reste un souhait à former pour ma félicité présente, c'est de voir les négociateurs de Tilsitt n'aller pas trop vite en besogne, et me laisser le temps de me refaire un peu, dans mon château de bois, de mes fatigues et de mon trop long carême.

Je voudrais pouvoir faire partager à toute ma compagnie l'abondance où je me trouve. Malgré mes soins, mes pauvres voltigeurs font maigre chère chez les paysans qui les hébergent. Ce n'est pas seulement dans les châteaux que tout a été enlevé ou enfoui à l'annonce de l'arrivée de l'armée française, mais aussi dans la demeure du serf. Meubles, ustensiles de ménage, linge et provisions de bouche ont été cachés en terre; mais pas toujours assez adroitement pour que nos soldats, exercés aux perquisitions depuis la disette de Guttstadt, ne parviennent à les découvrir. En voici un exemple : ce matin, un des plus vieux routiers de ma compagnie, député par ses camarades, entre chez moi et me dit : « Vous savez, « mon capitaine, que nous sommes très mal nourris chez « nos hôtes, et, comme nous, vous pensez sans doute que si « nous venions à connaître l'endroit où ces *coquins* de « paysans ont tout caché, notre cuisine en irait mieux. Eh « bien, la cachette est découverte; mais elle est en tel lieu « que, sans votre permission, nous n'oserons pas y toucher. — « Où est-elle donc? — Dans le cimetière du village. — Et com-

« ment le savez-vous? — Il y a dans ce cimetière une trentaine « de grandes fosses qui sont toutes nouvelles, à en juger « par la terre fraîchement remuée; ce village n'a que quarante ménages; il n'y a pas eu d'épidémie depuis longtemps, « ainsi que nous l'avons appris d'un domestique du château « qui parle allemand; il est clair que, malgré les grandes « croix de bois qui les surmontent, ces fosses ne sont que « des trous remplis de vivres. » Frappé de ce raisonnement, je vais au cimetière, et je me range du parti de mes inquisiteurs, en comptant 30 fosses de dimension un peu gigantesque et d'une date évidemment récente. Ayant aussitôt fait appeler le curé et l'intendant pour savoir la vérité, ils ont d'abord nié; mais sur mon assurance formelle de faire ouvrir moi-même les fosses, s'ils persistaient, ils m'ont avoué la vérité. Au bruit de notre marche vers le Niémen, ils avaient pris pareille précaution pour parer en partie à la dévastation complète qu'on leur faisait craindre; ils s'en repentaient puisque nous ne les traitions nullement en ennemis; et ils allaient ordonner que chaque habitant du village allât dans la journée déterrer ce qu'il avait enfoui. Immédiatement j'ai placé des sentinelles aux issues du cimetière pour empêcher le désordre et protéger l'opération; et bientôt j'ai eu le spectacle bizarre d'une centaine d'individus des deux sexes redemandant aux ossements de leurs pères le dépôt qu'ils leur avaient confié, et retirant de la demeure des morts des grains, des farines, du lard, de l'eau-de-vie, des meubles, des vêtements, les jupes du dimanche, les soutanes du curé et les ornements de l'église, y compris une Vierge de bois mal doré. Mes voltigeurs se sont ressentis à l'instant de l'heureuse aventure. A l'appel du soir, leurs figures colorées et leur gaieté me l'ont assez appris. J'en ai dîné de meilleur appétit.

Rombowice, 11 juillet 1807.

Nous avons des postes de distance en distance sur le Niémen, et à l'autre rive, les Russes usent de semblable précaution. En attendant la paix ou la rupture de l'armistice, nous vivons ainsi dans la meilleure intelligence. Les officiers des deux nations passent le fleuve dans des nacelles, se rendent visite et se font des politesses. J'ai eu deux fois à dîner trois chefs de Cosaques cantonnés en face de Rombowice, qui paraissent trouver bon le vin de mon baron. Ce sont de bonnes gens, mais ne différant de leurs hideux subordonnés que par une tenue un peu moins sale. Un énorme pantalon à plis, un juste-au-corps très serré, un haut bonnet de fourrure, un grand sabre et une ceinture où sont des pistolets ; voilà leur accoutrement, lequel ne ressemble pas mal à celui que l'on donne sur nos théâtres à un chef de brigands. Comme ces messieurs ne parlent que leur langue, notre conversation est malheureusement bornée à la pantomime ; et j'en suis d'autant plus fâché que j'aurais mille questions à leur faire.

La curiosité me conduit à la rive opposée aussi souvent que je le puis. Sur ce point, il n'y a qu'un faible détachement de troupes régulières, mais un grand nombre de Cosaques.

Si l'on excepte la religion, les Cosaques n'ont aucune ressemblance avec les Russes. Langage, mœurs, manière de faire la guerre, costumes, tout est différent. Dès longtemps habitué à l'esclavage le plus complet, le Russe en porte le cachet sur sa physionomie inanimée, dans son maintien servile ; mais le Cosaque conserve une certaine fierté, de la vivacité, de la gaieté : il est encore homme. Une des grandes différences entre les Russes et les Cosaques est que ceux-là sont bons fantassins et mauvais cavaliers, et que ceux-ci ne servent qu'à cheval. Le Cosaque à pied est tellement hors de son élément qu'il ne songe même pas à se défendre. On dit qu'il sait se

tenir à cheval avant d'être en âge de marcher. Les hommes qui ont donné lieu à la fable des centaures devaient avoir les mêmes habitudes.

A l'exception des officiers, les Cosaques n'ont pas de paye : ce qu'ils peuvent voler leur en tient lieu. Ils sont en outre tenus de se fournir de chevaux, d'habits, d'armes et d'équipement. Il résulte de ce beau système, dont l'économie est sans doute incomparable, que cette cavalerie n'a point d'uniformité si ce n'est celle des haillons ; que tous les crimes, enfants de l'indiscipline militaire, marchent à sa suite ; et que, par ses dévastations, elle est redoutable en paix comme en guerre.

Les chevaux de Cosaques sont petits, maigres et fort laids. Jamais étrille n'a chatouillé leurs flancs ; jamais peigne n'a démêlé leur longue et inégale crinière ; jamais fer n'a revêtu leurs pieds ; mais lestes, infatigables, ils vivent au besoin d'une poignée de paille ou d'écorce d'arbres, endurent la soif comme le chameau ; et, n'ayant de leur vie été à couvert, les intempéries des saisons ne leur sont point nuisibles.

Détailler l'habillement des cavaliers de semblables montures est presque impossible, attendu qu'il n'y en a pas deux qui soient vêtus de même. Une large culotte, une espèce de tunique ceinte avec une corde ou un cuir, des bottes informes, un bonnet de laine ou de fourrure, le tout habituellement en lambeaux, telle est à peu près l'enveloppe de la plupart d'entre eux. N'omettons point leur longue et sale barbe qui achève de donner à cette singulière race un aspect tout extraordinaire. Le harnais du cheval est en harmonie avec la tenue du maître. La selle se rapproche, quant à la forme seulement, de celle de nos hussards. Des cordes servent de sangles, de rênes et d'étriers.

L'armement des Cosaques consiste en une lance, dont la longueur varie de 15 à 20 pieds, et un sabre. Il en est qui y ajoutent des pistolets ou une carabine en mauvais état ; mais

c'est rarement pour en faire usage. Ils manient cette lance avec beaucoup d'adresse ; on en voit qui, traversant au galop un village, enlèvent avec elle, sans s'arrêter, le fromage, le pain ou le jambon qu'une marchande imprudente a mis en étalage, ou la poule qui fuit devant eux. C'est encore à l'aide de cette arme qu'ils s'élancent en selle avec une rare prestesse. Ne connaissant pas l'éperon, ils y suppléent par un gros fouet en cuir attaché au poignet gauche.

Les Cosaques sont dévastateurs et voleurs ; ils sont cruels sur les champs de bataille; mais, à part ces défauts, on convient qu'ils valent mieux que les Russes. L'hospitalité, la franchise, la bonne foi et une sorte de générosité sont des vertus qu'ils tiennent de leur éducation pastorale, et dont ils ne se défont pas plus que de leur goût pour le chant et la danse. Au reste ne faut-il pas s'en prendre un peu au gouvernement si cette troupe est si pillarde. Puisqu'on ne lui donne rien, n'est-elle pas autorisée à butiner? On prétend qu'il a été question de l'entretenir et de la payer comme le reste de l'armée, mais qu'on y a renoncé dans la persuasion que réprimer ses brigandages et lui ôter l'appât du butin serait paralyser sa vigilance et se priver de son secours. Il est de fait que, tels qu'ils sont, les Cosaques rendent de grands services à l'armée russe. Eparpillés en bandes nombreuses tout autour d'elle, qu'elle soit campée ou en marche, ils lui forment comme une atmosphère au milieu de laquelle elle est à l'abri des surprises. Nuit et jour en mouvement, ils se glissent partout, se montrent au même moment devant, sur les flancs et derrière l'ennemi, enlèvent ses convois, et ne cessent pas de l'inquiéter et de l'empêcher de prendre du repos. A part un petit nombre de régiments connus sous le nom de *Cosaques réguliers*, lesquels, armés, équipés, montés et payés par l'Etat, n'ont plus rien de leur nation que le nom, cette cavalerie ne se bat jamais en ligne. Le jour d'une bataille, elle se tient à l'écart, observe, rôde de loin autour des combattants, pour agir selon les cir-

constances. Les Russes ont-ils le dessous, elle disparaît comme l'éclair. Les Russes sont-ils vainqueurs? Malheur aux fuyards de l'ennemi ! c'est alors que les Cosaques s'évertuent. Sortant comme de terre et chargeant de toute part, avec des cris épouvantables, leurs longues piques jonchent la terre de morts ; et, souvent, ils font ainsi une déroute complète de ce qui n'eût été qu'une affaire équivoque. Ces grands avantages sont balancés par les inconvénients résultant des dégâts commis par ces hordes sans discipline, qui brûlent, détruisent et foulent aux pieds de leurs chevaux les provisions qu'elles ne peuvent consommer, et affament habituellement l'armée qu'elles devancent ou qu'elles flanquent.

Le grand Frédéric disait, en parlant des Cosaques, que quiconque fait bonne contenance devant eux n'a pas de grands risques à courir. Les Français sont, à ce sujet, du même avis que les Prussiens. A part nos dragons, qui se sont laissé intimider par la lance démesurée, les cris et l'aspect hideux de si méprisables cavaliers, nous rions de cet épouvantail. Il suffit d'aller à eux, ou de les attendre de pied ferme, pour les voir fuir ou s'arrêter hors de portée. C'est surtout l'infanterie qu'ils redoutent : quand quelques balles viennent à siffler à leurs oreilles, rien n'est plus risible que de les voir s'éloigner au galop, tellement couchés sur leur petit cheval qu'on ne distingue plus leur buste. On a vu dernièrement 80 de nos fantassins, entourés en plaine découverte par plus de mille de ces mauvais soldats, faire retraite pendant deux lieues, et rejoindre leur corps sans perdre un seul homme. Marcher en ordre, s'arrêter et faire front de tout côté quand on est serré de trop près, tirer à propos quelques coups de fusil sans consommer inutilement ses cartouches et montrer de l'assurance, il n'en faut pas davantage pour braver impunément tous les Cosaques de l'empire russe.

V

La Pologne. — Cantonnements de Silésie. — La route d'Espagne.

Lyck, 26 juillet 1807.

Voilà les épées remises dans le fourreau. Les conditions de la paix ne sont pas encore très connues de nous; mais d'après ce qui s'est ébruité, c'est le roi de Prusse qui paie les violons, tandis que le czar en est quitte pour une oreille déchirée.

En conséquence de la bonne harmonie rétablie entre les trois souverains, lesquels ont promis par devant la Très Sainte Trinité, suivant la formule, de vivre désormais fraternellement, le corps d'armée a commencé son mouvement rétrograde d'évacuation. Il doit, dit-on, rentrer en France après avoir pris quelque repos dans des cantonnements en Silésie.

Parti des bords du Niémen le 20 du courant, mon régiment a mis 6 jours pour arriver à Lyck, où il séjourne aujourd'hui.

Du Niémen à Lyck, les routes sont mauvaises. Le pays, alternativement montueux et marécageux, est parsemé d'une innombrable quantité de petits lacs qui donnent d'excellents poissons. Un des plus jolis de ces lacs est celui sur les bords duquel Lyck est bâti. Dans un canton ainsi coupé de coteaux et de grands amas d'eaux stagnantes, il n'est pas rare de trouver des sites remarquables. J'ai particulièrement été frappé de celui que m'a présenté avant-hier le village de Duttken, qu'un habile paysagiste semble avoir placé entre

deux lacs et dans un vallon bien boisé comme le produit d'une imagination riante.

Varsovie, 2 août 1807.

En quittant Lyck, le 27 du mois dernier, je suis rentré en Pologne. Wonsosz, misérable petite ville dans laquelle ma compagnie a logé, m'a montré le plus pauvre couvent de toute la chrétienté. Habitation, vêtements, nourriture, tout y est également digne de compassion. Qu'il y a loin des Carmes au teint fleuri de l'Italie à ceux de Wonsosz ! Ce n'est pas par humilité ou esprit de pénitence que ceux-ci sont couverts de haillons et se nourrissent de pain noir : le roi de Prusse en est la seule cause ; et ces pères s'en plaignent avec une amertume qui n'a rien de la résignation évangélique. Sans être opulent, le couvent était passablement doté avant la chute de la Pologne ; mais depuis que Wonsosz est échu à un souverain hérétique, on s'est emparé de ses biens et défense a été faite aux moines de recruter. Logé dans ce triste moutier, j'ai eu à écouter les longues plaintes que le supérieur me faisait en langue latine ; et j'y ai pris d'autant plus de part que la mauvaise chère que j'ai faite se ressentait beaucoup trop de la sacrilège rapacité de ce maudit roi de Prusse.

Très empressé de faire quelque séjour à Varsovie, j'ai obtenu la permission de devancer le régiment qui n'y arrivera que demain, et, le 31, franchissant trois étapes, je suis venu à Sieroch et hier dans cette capitale. Pendant cette course rapide, j'ai traversé Rozan, petite ville dans une jolie position, sur la rive droite de la Narew, et Pultusk, autre ville sur la même rivière. Il est parlé de toutes deux dans les guerres de Charles XII. Près de la dernière, ce fameux Suédois remporta une grande victoire sur l'armée saxonne. Pultusk a vu aussi à ses portes une des plus sanglantes batailles que notre Empereur ait livrées dernièrement. Sieroch est une petite

ville ruinée, au confluent de la Narew dans le Bug. Des sables à perte de vue, des solitudes, des champs incultes, des cendres, des décombres, et quelques forêts de sapins aux environs de Sieroch, voilà tout ce que m'ont montré les approches de Varsovie.

Cette ville a acquis tant de célébrité par ses malheurs et les mémorables événements qui s'y sont passés peu de temps avant nous et de nos jours ; elle a pour nous Français un tel attrait romanesque que je n'ai pu entrer sans émotion dans l'ancienne capitale de la vaste Pologne, la résidence de ses rois et le lieu orageux de leur élection.

Il n'en est pas de Varsovie comme de tant d'autres grandes villes dont l'influence s'étend à plusieurs lieues à la ronde, et que l'on sent, pour ainsi dire, longtemps avant de les apercevoir. La chaumière qui est à ses portes est tout aussi misérable, et le paysan qui l'habite tout aussi grossier qu'au fond d'une province éloignée. Quand, au sortir d'immenses plaines de sable, n'offrant qu'à de grandes distances les traces d'une demi-civilisation, Varsovie m'est tout à coup apparue avec ses hauts édifices, ses tours et ses clochers nombreux, j'ai été frappé d'étonnement. Une ville grande, riche et peuplée au milieu de pareilles solitudes, me semble un phénomène. Jamais fond ne fut mieux choisi pour faire ressortir un tableau. Assise sur la rive gauche de la Vistule, partie en plaine, partie sur une pente douce qui s'incline vers ce fleuve, sa situation est agréable. Avec ses faubourgs, son étendue est considérable. Sa population va à près de 100 mille âmes. Elle ne s'est point élevée sur un plan uniforme ; les rues en sont peu régulières quoique généralement assez spacieuses. On y voit nombre de palais somptueux et de vastes édifices publics ; mais le contraste du luxe et de la misère qui se fait remarquer dans toute la Pologne est là encore plus choquant.

Les faubourgs ne sont que de vastes groupes de baraques en bois. Celui de Praga, situé de l'autre côté de la Vistule, est

tout aussi pauvrement bâti que les autres. C'est là que l'indépendance polonaise a rendu le dernier soupir au mois de novembre 1794. Après la défaite et la prise du brave Kosciusko, les débris de l'armée républicaine, montant à 10 mille hommes, s'étaient jetés dans ce faubourg qui avait été fortifié et armé de 100 pièces de canon. Ils y furent attaqués par ce Suwarow que nous avons vu sur nos frontières dans la suite. Après la plus héroïque résistance, les mauvaises fortifications de Praga furent emportées d'assaut; et ce malheureux faubourg livré à toutes les horreurs imaginables. Le feu, le pillage, le viol et le carnage y régnèrent jusqu'à ce que la férocité du vainqueur fût assouvie ou manquât d'aliment. Les enfants à la mamelle ne furent même pas épargnés. Les soldats russes les portaient comme un trophée au bout de leur baïonnette. On porte à 25 mille le nombre des victimes de cette terrible prise d'assaut. La mémoire de Suwarow ne sera jamais lavée de l'horreur qu'elle inspire. Les siècles ne pourront la faire oublier aux Polonais.

Varsovie ne communique avec le faubourg de Praga que par un mauvais pont de bateaux sur la Vistule. S'il faut en croire de vieilles chroniques et une tradition fort respectée chez les Polonais, c'est à l'emplacement de ce pont que s'est noyée volontairement, il y a quelque mille ans, la belle Vanda, reine de Pologne au VIII[e] siècle. Rien n'égalait ses grâces et sa beauté si ce n'est son aversion pour les plaisirs de l'amour. Ritiger, prince allemand, éperdûment épris de l'auguste indifférente, recherche sa main et se voit refuser. Irrité, il mêle les menaces aux prières et il renouvelle sa demande à la tête d'une armée. Vanda, méprisant les unes et les autres, se présente au combat suivie d'une noblesse qui l'adorait. Mais, qui le croirait? ces Allemands, que nous accusons aujourd'hui de manquer de galanterie, refusent de se battre contre une femme !... Ritiger, désespéré, se tue ; et l'incomparable reine va se jeter dans la Vistule pour ne plus compromettre le repos de ses sujets.

Comme au temps de Vanda, les Polonaises sont encore, à mon avis, les plus belles femmes de l'Europe ; mais de nos jours elles ne se noient plus pour se soustraire aux hommages de notre sexe. Leur étude constante est au contraire de lui plaire. Mais qu'elles sont séduisantes ! Quand, après le coucher du soleil, on parcourt les allées des jardins du palais de Saxe, rendez-vous journalier des élégantes, il faut être plus froid que Vanda pour ne pas être étonné, ravi en extase de la quantité de figures célestes, de tailles de nymphe, de tournures enchanteresses qui s'y éclipsent mutuellement.

Zdziechow, 12 août 1807.

Ce n'est pas sans raison que la Pologne est surnommée le paradis des juifs. Dans aucune partie du monde, ils ne sont plus nombreux, plus libres dans l'exercice de leur culte, plus favorisés pour le négoce. Ils n'y ont pas moins de 300 synagogues. On dit que c'est depuis le règne de Casimir III qu'ils se sont ainsi multipliés. Ce roi devint tellement épris d'une Israëlite qu'il lui accorda, pour sa nation, toutes les grâces et tous les privilèges qu'elle lui demanda ; ce qui fit accourir les juifs des pays environnants et passer tout le commerce dans leurs mains.

Rien n'est plus curieux que l'existence de ce peuple dispersé qui, partout où sa destinée le conduit, conserve ses mœurs, ses préjugés, son caractère primitif et ses espérances religieuses, et, suivant l'expression de Raynal, promène la Palestine dans tous les climats. Partout il est aisé d'en reconnaître les rejetons, mais en Pologne plus qu'ailleurs. L'avilissement dans lequel ils y vivent, quoique en paradis, une nourriture malsaine, une saleté incomparable et le mauvais air qu'ils respirent dans de puantes et étroites demeures contribuent sans doute à leur donner la physionomie hideuse qui les distingue. S'il ne suffisait pas pour cela d'un teint

blafard et livide, d'un regard oblique et craintif, d'une barbe longue et crasseuse, de cheveux en désordre, de joues caves, d'un nez très effilé, d'un menton pointu et d'une stature haute et grêle, leur étrange habillement y suppléerait. Ce qu'on en voit consiste en une longue robe noire, en lambeaux, qui enveloppe tout le corps, un vaste chapeau de feutre en parapluie ou un bonnet de peau de renard, des bas percés tombant sur les talons et la plus mauvaise chaussure. On ne peut se figurer un être humain d'un aspect plus extraordinaire. Les juives polonaises sont également reconnaissables à leurs vêtements, mais bien plus encore à un genre de beauté qui n'est pas de l'Occident. De grands yeux noirs que voilent des cils plus noirs encore, des traits prononcés mais délicatement dessinés, une taille svelte, une peau blanche et un teint décoloré : tel est, en général, le signalement de ces modernes filles de Sion. Il est vrai que c'est avant le mariage qu'il faut les voir pour les juger aussi favorablement; dès qu'elles sont femmes, leur étonnante fécondité et le peu de soin qu'elles prennent d'elles-mêmes les rendent bientôt tout aussi dégoûtantes que leurs époux.

Cependant tous les juifs polonais ne sont pas également hideux et déguenillés. A Varsovie, où ils sont en grand nombre, et dans d'autres villes, il en est qui, possesseurs d'une fortune considérable, et pouvant impunément la mettre en évidence, sont logés, meublés et vêtus avec un certain luxe; mais riches ou pauvres, ils ont toujours un air de famille, longue barbe et même genre de costume oriental. Au lieu d'être de bure, la simarre noire est alors en soie et le bonnet d'une fourrure recherchée.

Tels qu'ils sont, les juifs, industrieux et avides, offrent de précieuses ressources à qui voyage en Pologne. Parlant tous la langue allemande, ils nous sont très utiles pour les renseignements dont nous avons journellement besoin dans nos marches. Souples, insinuants, fripons et résignés, ils ne s'ef-

fraient ni du bruit ni des mauvais traitements. Lorsque, à notre approche, la peur a mis en fuite toute la population du village, le juif reste stoïquement à son poste, prêt à tout supporter pourvu qu'il ait quelque bénéfice à faire. Ce n'est pas certes confiance de sa part : entrez dans sa demeure : il n'y a que les quatre murs et point de provisions, et d'abord il jure qu'il n'a rien à vendre; mais il a enfoui quelque part des denrées d'un débit assuré, et rarement manque-t-il de faire de bonnes affaires avant la fin de la journée.

Zdziechow, où je suis arrivé hier, et que je quitterai demain, est encore un village ; mais je m'y trouve bien mieux que dans mes précédents logements. Le baron, chez lequel je suis hébergé avec plusieurs de mes camarades, nous a accueillis de la manière la plus cordiale. Tout est mis en œuvre dans son château pour nous en rendre le séjour agréable. Le vin de Hongrie n'est pas épargné dans les nombreux toasts auxquels il faut répondre et, hier au soir, à force d'en porter à Napoléon, à l'affranchissement de la Pologne et à l'armée française, le pauvre baron a tout à fait perdu la raison. Peu fâchée, selon toute apparence, de le voir réduit à aller se coucher, la baronne, femme de 30 à 40 ans, et Polonaise dans toute l'acception du mot, n'a pas souffert que nous en fissions autant. Il était deux heures du matin qu'elle, ses deux filles et une espèce de demoiselle de compagnie n'avaient pu être rassasiées de valser. Aujourd'hui, c'est mêmes prévenances et mêmes agaceries, et nous n'avons obtenu quelques heures de repos qu'à condition de recommencer à valser ce soir. Allons valser !

Kalisch, 18 août 1807.

Ma bonne étoile m'a encore ménagé, le 14, à Sczczytniski les douceurs d'une réception de château. Celui-ci est assez joliment bâti et décoré, avantage qui n'est pas commun en Pologne. Pendant le court séjour que j'y ai fait, j'ai été à

même de me convaincre que les femmes polonaises, loin d'être étrangères aux affaires publiques, y prennent au contraire le plus vif intérêt. La demoiselle de la maison, jeune personne de 17 ans, m'a montré en ce sens une rare exaltation :

« L'homme auquel ma main est destinée, m'a-t-elle dit, « vient de combattre nos ennemis dans les rangs de l'armée « française, et toutes les fois qu'il s'agira de recommencer une « lutte qui doit amener tôt ou tard l'entier affranchissement « de la Pologne, il sera prêt à faire son devoir. Si son zèle se « ralentissait, je serais là pour le stimuler. S'il est un jour mu- « tilé dans cette guerre sainte, je l'en aimerai davantage, et « s'il succombe, je le suivrai, car je ne puis exister sans lui ; « mais je me consolerai de sortir jeune de la vie en pensant « que celui par qui je l'aimerais a fait à la patrie le sacrifice de « la sienne. » — De tels sentiments dans le cœur d'une fille de cet âge, exposés avec une chaleur inimitable, m'ont étonné et ému au dernier point. Il faut rendre cette justice à la nation polonaise : parmi tous les défauts qu'on lui reproche, se montre un patriotisme ardent. Pour défendre son indépendance, elle a déployé à toutes les époques un héroïque dévouement, et il ne lui a sans doute manqué que plus d'union pour triompher des nombreux ennemis acharnés à sa ruine.

Quoique morcelée et courbée sous le poids de diverses puissances, elle ne cesse pas d'espérer sa libération, et au besoin d'y travailler activement à ses risques et périls. C'est par une conséquence de ces dispositions que nous avons vu, pendant notre révolution, tant de braves Polonais venir servir parmi nous. La cause de la liberté semble être la leur sous quelque étendard qu'on combatte pour elle. Notre invasion en Pologne a paru d'abord à ses habitants l'annonce infaillible de l'émancipation : on nous y a reçus à bras ouverts, et nos efforts contre l'ennemi commun ont été secondés avec enthousiasme ; mais le traité de Tilsitt est venu détruire de décevantes illusions. Tout reste à peu près *in statu quo*. De l'immense Po-

logne, une centaine de districts seulement, peuplés d'environ 3 millions d'individus, sont arrachés à la Prusse pour passer sous le sceptre du roi de Saxe, avec la dénomination de grand-duché de Varsovie. Il en résulte que les têtes se sont très refroidies à notre égard. L'espoir d'atteindre le but le plus désiré rendant tous les sacrifices légers, les Polonais souffraient avec résignation et presque gaiement les déprédations de nos troupes; mais aujourd'hui, changeant brusquement de conduite à notre égard, ils ne nous considèrent plus que comme des hôtes incommodes dont ils ne seront jamais assez tôt débarrassés.

Herrnstadt (Silésie), 27 août 1807.

Dans des contrées qui offrent si peu de ressources pour loger et nourrir des troupes nombreuses, non seulement le corps d'armée ne marche pas réuni, mais les divisions, les brigades et même les régiments se dispersent à l'infini. Il est rare que deux compagnies s'arrêtent à la fois dans le même village, ce qui est d'autant plus sage que l'on oblige nos hôtes à fournir tout ce qui est nécessaire à notre subsistance, et qu'ils sont mal pourvus. Cette manière de traverser un pays, où les lieux habités sont souvent très éloignés les uns des autres, nous fait faire deux fois autant de chemin qu'il en faudrait en suivant une ligne directe, attendu qu'il faut journellement aller chercher son gîte à de grandes distances sur les flancs de la route. C'est un excellent moyen de connaître en détail la Pologne; mais il en résulte maintes erreurs qui n'ont rien de réjouissant pour des fantassins. Les noms des villages polonais sont écrits de différentes manières sur les cartes; en outre, nous, Français, les dénaturons à qui mieux mieux en les prononçant : de manière qu'il arrive assez fréquemment que les juifs ou les paysans qui nous servent de guides nous égarent involontairement, et qu'après une course

très fatigante, n'ayant pu trouver l'endroit assigné, nous nous installons dans le premier village que nous trouvons sans troupes. C'est par suite d'une semblable erreur que, le 21, je me suis logé militairement dans la petite ville de Krotoszin, laquelle était trop éloignée de la ligne de notre itinéraire pour s'attendre à si désagréable visite. A la brusque apparition de mes voltigeurs, grande a été l'alarme et les magistrats effrayés vinrent me demander ce que j'exigeais d'eux quand ils virent ma compagnie rangée en bataille devant le lieu de leurs séances. « Messieurs, leur dis-je, cessez de vous alarmer : vous ne voyez ici que des amis. Ils ne vous demandent qu'une réception analogue à leurs sentiments pour vous et un bon repas, et je vous réponds qu'à ce prix vous n'aurez nullement à vous plaindre d'eux. » Cette assurance fit son effet, les maisons s'ouvrirent, les habitants cessèrent de trembler. Officiers et soldats furent traités aussi bien qu'on peut l'être en Pologne, et pas une plainte ne vint compromettre ma parole donnée.

Les Luthériens sont en assez grand nombre dans cette petite ville de Krotoszin. Ils y ont un joli temple. C'est chez le ministre de ce temple que j'ai été logé, sa maison étant la mieux meublée du lieu. J'ai déjà remarqué avec intérêt, dans d'autres pays, l'ordre, la propreté et l'élégante simplicité des habitations des ministres luthériens et le tableau attrayant que présente l'intérieur de leur ménage. Celui-ci m'a de plus en plus confirmé dans la haute opinion que j'avais de ces hommes pieux, probes et éclairés qui donnent l'exemple des vertus publiques et domestiques.

Mon hôte a beaucoup d'enfants, tous jolis, frais, propres et intéressants, et il n'y a qu'à voir un instant leur excellente mère pour envier le sort de l'homme dont elle est la digne compagne. Au sein de cette belle famille, je me suis rapidement consolé de l'erreur dans laquelle m'avait fait tomber mon guide : et en m'en séparant, trop tôt selon moi, il m'a été doux d'entendre le bon ministre et sa femme me dire que si

toute l'armée française ressemblait à l'échantillon, ils étaient plus que jamais décidés à se méfier des ouï-dire.

Enfin, le 24 août, le corps d'armée a terminé sa longue marche à travers la Pologne et il a mis le pied sur la Silésie Prussienne. Aussitôt il s'est disséminé dans les cantonnements qu'il doit occuper jusqu'à nouvel ordre.

Herrnstadt, 23 septembre 1807.

Deux corps d'armée se reposent en même temps en Silésie. Le maréchal Mortier, qui commande le 5e, réside à Breslau, et Glogau est le quartier-général du 6e. Le maréchal Ney n'est point venu avec nous jusqu'ici, quoiqu'il ne cesse pas d'être notre chef. Il s'est rendu en France en vertu d'un congé, laissant momentanément le commandement au général Marchand, le plus ancien de ses généraux de division. On dit qu'il s'est ainsi séparé de nous pour ne pas se trouver dans le voisinage et presque sous les ordres de son collègue, le maréchal Mortier, à qui le gouvernement de la province est dévolu.

On a donné aux cantonnements des deux corps d'armée une telle extension qu'il faudrait plusieurs jours pour les rassembler. Mon régiment seul occupe 4 villes et 100 villages. Cette dispersion contrarie la discipline et l'instruction ; mais elle est indispensable, nos hôtes étant tenus de nous nourrir; généraux, officiers et soldats vivent également aux dépens des habitants.

Herrnstadt, qu'occupent mes voltigeurs, est une petite ville située à 15 lieues de Breslau et à 10 de Glogau.

L'état-major du régiment est à Trachenberg, petite ville voisine appartenant à ce prince de Hatzfeld, qui, sur le point d'être condamné à mort par un conseil de guerre, pour avoir machiné à Berlin contre l'Empereur Napoléon, a dû sa grâce au courage de sa femme et à la clémence du vainqueur. J'y suis allé dernièrement passer deux jours. Le prince est à

Berlin, mais son château, dans lequel j'ai logé, est pourvu de tout. Mon colonel et les officiers qui l'entourent y sont splendidement traités : cuisine, cave, gens, meute et chevaux, tout est à leur disposition et ces messieurs mènent joyeuse vie. Ceux d'entre eux qui aiment la chasse peuvent satisfaire ce goût. Les forêts qui avoisinent Trachenberg sont peuplées de chevreuils et de sangliers que les sujets du petit prince respectent, et pour cause, mais que nous, Français, nous permettons de tuer impunément.

Herrnstadt, 16 décembre 1807.

J'ai eu la jouissance de voir s'accomplir mon vœu le plus ardent, celui pour lequel, très malade encore, je me suis arraché volontairement de la Vendée, il y a un an, pour entreprendre, au cœur de l'hiver, un voyage de plus de 500 lieues. Je suis membre de la Légion d'honneur. L'Empereur ayant accordé des récompenses aux régiments qui ont combattu à Friedland, le mien n'a pas été oublié, et l'on m'a jugé digne de porter sur la poitrine l'étoile des braves. Me voilà amplement payé de mes fatigues, de mes jeûnes et de mes dangers. Quand mon colonel m'a remis cette décoration, objet de mes désirs, j'étais ému au point de ne pouvoir prononcer le serment d'usage. J'en ai perdu l'appétit et le sommeil pendant plusieurs jours.

Tout annonce que les troupes françaises qui cantonnent dans cette province ne la quitteront pas avant le printemps. L'hiver, qui s'y fait vivement sentir, n'est pas la saison pendant laquelle, à moins d'absolue nécessité, on puisse y faire mouvoir une armée. Un épais tapis de neige couvre aujourd'hui tout le pays. Nos parties de chasse et de campagne en sont interrompues. Des courses en traîneau sont le seul plaisir que l'on puisse se permettre en plein air. Mais ma réclusion n'a rien que de très supportable. Bien logé, bien chauffé, bien

nourri et bivouaquant entre deux couches d'édredon, telle est ma situation matérielle. Sous les autres rapports, ma vie n'est pas moins douce. Une société de mon goût, dont je jouis sans sortir de la maison où je loge, quelques bals, de la musique, des livres, l'étude de la langue allemande, et des leçons de français que de jolies écolières veulent bien recevoir de moi, en voilà plus qu'il n'en faut pour me faire aimer le paisible séjour d'Herrnstadt, et je n'entrevois pas sans peine l'époque où il faudra lui dire adieu.

Glogau, 6 février 1808.

Le général de division Marchand, qui commande le corps d'armée, m'ayant nommé rapporteur d'un conseil de guerre permanent, depuis une vingtaine de jours, il m'a fallu quitter mon cher Herrnstadt et mes voltigeurs pour venir habiter Glogau. Mes nouvelles fonctions ont quelque chose de flatteur; mais il est des privations dont les jouissances de l'amour-propre ne me dédommageront jamais. Depuis cinq mois, mes journées s'écoulaient à Herrnstadt dans les plus douces habitudes, et ici je les passe à interroger des accusés, à entendre des témoins et à rédiger d'insipides rapports. Des prisons sont ma demeure presque habituelle, et ma société se compose de gendarmes, de geôliers et de malheureux. Quelle chute !

Quoique dépourvue de citadelle, Glogau est une très forte ville de guerre. Ses ouvrages rez-terre ne donnant point de prise à l'artillerie, la nature du terrain qui rend difficile l'ouverture de la tranchée, et l'Oder, sur lequel elle est assise et d'où elle tire des inondations, contribuent à en faire une des places les plus repectables des états prussiens. Cependant elle n'a tenu que peu de temps dernièrement devant les troupes alliées que l'Empereur Napoléon avait chargées de l'assiéger. Les uns disent que le général prussien a été acheté comme à Custrin ; mais d'autres, plus raisonnables, pensent que le gouvernement, pris au dépourvu, n'ayant pas eu le temps de

l'approvisionner et d'y jeter garnison suffisante, elle ne pouvait être défendue. Il paraît qu'on lui réserve le même traitement qu'à Breslau. Toutes les fortifications en sont minées et prêtes à sauter, et il ne faut plus qu'une étincelle pour les pulvériser. Les habitants tremblent de voir cette menace s'accomplir, à cause de l'ébranlement dont leurs maisons auront infailliblement à souffrir. Les traces du bombardement de l'année dernière ne sont pas encore effacées dans la ville. Elle est bien bâtie, petite mais fort peuplée. Il s'y fait, par l'Oder, un commerce considérable. La majorité de la population est catholique, ainsi que dans les villages environnants.

Le spectacle est mon délassement journalier. La salle a de l'apparence à l'extérieur, mais là se borne son mérite. Pour y arriver, il faut atteindre la hauteur d'un quatrième étage et c'est une fatigue mal compensée. A la forme qu'on lui a donnée, on croit voir une cave placée au faîte d'un bâtiment. La troupe est assez mauvaise; son répertoire est presque en entier formé de pièces françaises traduites mot pour mot. Commençant à être initié dans la langue, je puis suivre le dialogue. C'est pour moi une vraie jouissance de reconnaître sous l'habit allemand des comédies de notre théâtre. Je les salue comme des compatriotes rencontrés en pays étranger. Kotzebue est celui des poètes nationaux qui figure le plus souvent sur la scène de Glogau. J'ai vu l'autre soir avec plaisir son drame de *Misanthropie et repentir*, qui a eu, dans le temps, tant de vogue chez nous. Il jouit en Allemagne d'une faveur constante.

Nos généraux, jaloux de conserver à la galanterie française sa vieille réputation, donnent fréquemment des bals. Les femmes y accourent par plaisir, les hommes par politique, et tout s'y passe gaiement, en dépit de la rancune prussienne. Ces réunions abondent en danseuses fraîches et jolies, mais lourdes, gauches et surtout mal fagotées. Ce ne sont pas là des Polonaises.

J'ai déjà parlé plusieurs fois des juifs, mais j'y reviens à propos de ceux de Glogau. Ce sujet est intarissable.

La dispersion du peuple hébreu dans toutes les parties du globe civilisé est un phénomène qui étonne sans cesse. Comment cette vieille nation, échappée de la pauvre petite Judée, s'est-elle ainsi répandue et a-t-elle pullulé au point que l'Europe seulement en compte environ 1.200.000 descendants ? Comment ses colonies ont-elles gardé leur langue, leur religion, leurs usages dans des contrées si différentes, à travers tant de siècles et malgré des persécutions et des avanies sans nombre? Pourquoi fait-elle partout un corps à part distingué par la conformation physique des individus, leurs vêtements, leurs mœurs, leur prononciation et leur saleté? Pourquoi est-elle généralement vexée et méprisée ? Pourquoi ce peuple de Dieu, qui ne respirait que guerre et séditions, est-il devenu poltron, vil et si docile au joug tandis que sa passion pour l'usure n'a pas souffert d'altération ? Les questions à faire sur cette race extraordinaire ne finiraient pas.

Les provinces prussiennes fourmillent de juifs. Presque toutes les branches de commerce sont exploitées à leur profit en Silésie. Ils sont riches et nombreux à Glogau. Leur principale synagogue est brillante. Le jour de mon arrivée ici, je fus logé chez un négociant de cette nation. C'était le vendredi, après le soleil couché, et par conséquent au commencement de la fête du sabbat. Je m'en aperçus bientôt aux nombreuses lumières dont on éclaira le salon et à l'inaction absolue de toute la famille. Malgré toutes mes prières, la demoiselle de de la maison, jeune personne jolie, ne voulut pas se mettre à son piano. Elle s'abstint de musique et resta les bras croisés jusqu'à ce que sa religion lui permît de faire œuvre de ses doigts. Ce scrupule est tel chez les Israëlites silésiens qu'ils ont des domestiques chrétiens pour préparer les aliments pendant les fêtes, et que, quoique passionnés pour le trafic, il en est bien peu que l'on puisse résoudre à toucher de l'argent le

samedi. Ils n'en sont pas moins de tout aussi mauvaise foi qu'ailleurs dans leurs marchés. On dirait qu'en trompant les chrétiens ces gens-là veulent se faire payer des humiliations sans fin qu'ils en essuyent. Je puis être dans l'erreur ; mais je crois que si, dans les divers états de l'Europe, on améliorait simultanément le sort politique de ces parias, de manière à les assimiler aux autres citoyens, en surveillant cependant cette émancipation, ils cesseraient de mériter nos dédains.

Il y a peu de juifs dans nos rangs, et en général on n'y est pas content de leur bravoure. Mon régiment n'en avait qu'un, et il l'a perdu d'une singulière façon. Cet homme grand, jeune, bien tourné, délié et spirituel, s'acquittait fort bien de tous ses devoirs en garnison, en marche et en cantonnement ; mais le jour d'une affaire, il n'était jamais à sa compagnie. Au premier coup de feu, il ne manquait pas de s'éclipser, et quand tout était fini, il revenait au feu de bivouac de ses camarades recevoir avec résignation des reproches, des avanies et des coups. Nous traversions la Pologne pour venir en Silésie, lorsqu'un jour ce soldat circoncis s'avisa de se faire connaître à ses semblables. Grande fut la surprise de ceux-ci en trouvant un des leurs sous l'habit français. Il n'est sorte de caresse qu'on ne lui fit. Il fut choyé, nourri avec empressement, et une collecte eut lieu à son bénéfice. C'était un spectacle vraiment original que de voir cet homme entouré de tous les barbus à simarre de l'endroit qui l'accablaient de questions en langue hébraïque, parlant tous à la fois et gesticulant outre mesure suivant leur habitude. D'avares devenus prodigues, c'était à qui donnerait. Bientôt leurs femmes et leurs enfants s'attroupèrent, et notre juif, qui ne s'était jamais vu à pareille fête, faillit être étouffé dans leurs embrassements. Satisfait de la découverte, il ne manqua pas de recommencer son manège dans toutes les villes, bourgs et villages de la route, et toujours avec le même succès. Enfin, le *paradis polonais* est devenu si fort de son goût qu'un beau

jour il nous a tout à fait abandonnés et que son capitaine n'a plus entendu parler de lui. Il est à croire que, séduit par les offres qu'on lui faisait sans cesse et les charmes de quelque *Sunamite*, il a renoncé à la France et s'est donné une nouvelle patrie.

Glogau, 19 juillet 1808.

Depuis le 1er de ce mois, toute l'infanterie du 6me corps d'armée est sortie de ses cantonnements pour camper, partie aux portes de Glogau et partie près de Liegnitz. Mon régiment est au premier de ces deux camps, ce qui me met à portée de vaquer à la fois à la surveillance de ma compagnie et à mes fonctions du conseil de guerre. Je perds d'un autre côté à ce changement en ce que je ne pourrai faire d'aussi fréquentes échappées à Herrnstadt. Patience. On nous dit que les troupes ne se sont rassemblées que pour de grandes manœuvres, et que, dans deux mois, nous rentrerons dans nos bien-aimés cantonnements.

Nos camps de Guttstadt étaient jolis, mais celui de Glogau est bien autrement remarquable. Les uns étaient construits de débris de villages et de vieux matériaux; mais ce dernier l'est de planches neuves fournies par réquisition ; des ingénieurs l'ont tracé, et tous les charpentiers et menuisiers de la ville et de la banlieue y ont mis la main. On y voit des rues, des places, des cafés, des billards, des traiteurs, et d'une élégance, d'une propreté, d'une régularité que rien ne surpasse. Toutes les baraques sont de jolies maisonnettes peintes ; celles des officiers, à l'extérieur également uniformes, présentent à l'intérieur différentes distributions et plus ou moins de recherches. Presque toutes se divisent en trois pièces parquetées, tapissées et pourvues de tout. Les officiers supérieurs ont mis aux leurs un luxe qui est sans doute déplacé dans un camp. C'est à qui se surpassera. Les juifs font d'excellentes

affaires dans cette circonstance. Ils louent fort chèrement des lits, des glaces et des meubles de toute espèce. Quoique je conserve mon logement dans la ville, où mes affaires de plume me retiennent souvent, je n'ai pas moins voulu que ma baraque fût digne de recevoir les visites qu'on veut bien m'y faire. Mon hôte, brave homme et marchand riche, m'a offert de la meubler, et peu d'officiers de mon grade en ont une mieux garnie. Je me suis avisé de faire creuser un caveau au-dessous de la pièce qui sert de cuisine, pour tenir au frais une petite provision de liquides divers, et mon exemple a eu bien des imitateurs. Comme à Guttstadt, de hauts sapins, que l'on dirait enracinés, par la propriété qu'ils ont de conserver leur verdure, forment des allées et des contre-allées à perte de vue. Les armes et les aigles symétriquement disposées en front de bandière, des pyramides et des obélisques en gazon complètent la décoration. Une affluence d'habitants des deux sexes, de Glogau et des environs, à pied, à cheval et en voiture, anime notre camp et lui donne l'air d'une ville populeuse. C'est surtout dans la soirée que la foule s'y porte, à l'heure où nos musiciens, groupés de distance en distance, répandent la joie parmi nos soldats.

Depuis que nous sommes campés, la poste ne peut suffire aux douces missives qui pleuvent de tous les coins de la Basse Silésie, où gémissent tant d'amantes délaissées. Jamais notre facteur n'a été si occupé. L'espoir de nous voir rentrer dans nos cantonnements allège tant soit peu les maux de l'absence: mais ne sera-t-il pas déçu ? Toutes celles qui le peuvent sont venues faire une visite à leur ami, sous prétexte de voir notre beau camp. D'autres se sont établies à Glogau, bravant le qu'en dira-t-on. Telle femme ou telle fille de baron, échappée de son manoir, se cache dans un hameau des environs sous un costume d'emprunt et y reçoit journellement l'heureux mortel pour qui elle se perd de réputation. Les paysannes ne le cèdent pas aux dames. Nombre d'entre elles qui n'avaient

jamais perdu de vue le toit paternel ne balancent pas à faire 10 ou 15 lieues pour revoir leur cher soldat. Pieds nus, suivant l'usage du pays, et leur petit paquet sous le bras, elles arrivent à la file. Les villages voisins du camp sont remplis de ces tendres voyageuses. Aimables et trop sensibles Silésiennes, vous êtes bien imprévoyantes.

Glogau, 17 août 1808.

Depuis un mois, on travaillait, au camp, aux préparatifs de la fête de l'Empereur à laquelle on voulait donner tout l'éclat possible. De toutes les parties de la province et de plusieurs districts de Pologne arrivaient de nombreuses familles qui voulaient jouir d'un spectacle dont les apprêts faisaient beaucoup de bruit. Sous ce prétexte spécieux, bien des femmes de nos cantonnements avaient décidé leur gardien à faire le voyage de Glogau, où les attirait un sentiment plus fort que la curiosité, mais qu'elles n'avaient garde de manifester. On n'avait jamais vu pareille affluence dans cette ville. Hélas ! il semblait que le sort eût voulu donner le plus grand nombre de témoins possible à la plus triste catastrophe, et jeter à dessein un crêpe sur une belle journée. Avant-hier 15, au point du jour, au moment même où 100 pièces de canon annonçaient l'ouverture de la fête, un courrier apporte un ordre de départ... Il me serait difficile de dépeindre la consternation et le trouble qu'une nouvelle aussi peu prévue a jetés parmi nous et surtout parmi tant de pauvres Silésiennes qui semblaient n'être venues à Glogau que pour apprendre avec moins de ménagement ce qu'elles redoutaient par-dessus tout. La fête a cependant eu lieu, mais si tristement, si imparfaitement qu'à proprement parler elle s'est évanouie comme la gaieté des acteurs et des spectatrices. On ne voit pas de plus mornes visages à une cérémonie funèbre.

Pour mon compte, je n'ai pas supporté avec plus de rési-

gnation qu'un autre la fatale nouvelle. Il m'était arrivé plusieurs personnes de ma société intime d'Herrnstadt; ma bonne hôtesse n'ayant pu venir, je n'ai pas voulu partir sans la voir, et hier je suis allé lui faire de pénibles adieux. C'est une cruelle chose que de se séparer de ceux qu'on aime, et de s'en séparer pour la vie. Nous avons fait un trop long séjour dans cette Silésie. Un an! et demain nous partons.

Oberlahnstein (bords du Rhin), 5 septembre 1808.

En 17 jours l'infanterie du 6me corps d'armée est venue de Glogau sur les bords du Rhin. Il y a peu d'exemples d'une marche aussi rapide. Il est vrai de dire que nous avons fait ce long trajet sur des chariots, relayant fréquemment et allant nuit et jour. Quand nous nous sommes vus transportés avec tant de célérité à travers l'Allemagne, sans connaître notre destination, nous avons d'abord imaginé que des troubles survenus en France y nécessitaient notre prompte apparition, ou que les Anglais avaient débarqué sur nos côtes ; mais aujourd'hui il est avéré que nous sommes destinés à aller renforcer notre armée d'Espagne, qui fait, dit-on, mal ses affaires. A en juger par notre expéditive manière de voyager, la chose presse.

D'après des ordres donnés sur toute notre route et ponctuellement exécutés, les autorités locales avaient réuni, dans les lieux indiqués, une prodigieuse quantité de voitures de toute espèce bien ou mal attelées, et des vivres prêts à être distribués. A mesure qu'un régiment arrivait, on donnait aux soldats du pain, de la viande cuite, de la bière et de l'eau-de-vie, et les officiers trouvaient des repas préparés, par tables de trente ou quarante couverts. Ces haltes avaient lieu deux fois par jour, et ne duraient pas plus d'une heure. Après, nous remontions sur nos chariots qui portaient depuis quatre jusqu'à 15 hommes, et l'immense convoi se remettait en route.

Pendant le jour, cette singulière manœuvre se faisait assez régulièrement; mais il n'en était pas de même dans la nuit. Les voitures s'accrochaient, se renversaient, se cassaient sous une trop forte charge; les paysans, maltraités par les soldats, dételaient dans l'obscurité et disparaissaient avec leurs chevaux : les vivres étaient mis au pillage, et quand le jour venait, il fallait perdre beaucoup de temps pour réparer la confusion. Des accidents fort tristes et trop fréquents nous ont démontré tout ce qu'un semblable moyen de faire mouvoir des troupes a d'inconvénients graves. Outre la perte d'une grande quantité de fusils, de havresacs et de schakos qui tombaient des chariots, pendant que les soldats harassés sommeillaient, nous avons eu nombre d'hommes plus ou moins grièvement blessés. Chaque régiment ainsi en marche occupait environ une lieue de terrain. Un spectacle aussi extraordinaire que celui d'une armée courant la poste avait attiré sur notre route toute la population, et nous étions sans cesse entre deux haies d'habitants de tout rang.

Partis du camp de Glogau le 18 du mois dernier, nous sommes allés en trois jours de l'Oder à l'Elbe. Arrivés aux portes de Dresde, j'eusse bien voulu m'y introduire un instant; mais des gardes avaient ordre de ne laisser passer aucun de nous individuellement. Dans le faubourg où la halte du relais a eu lieu, les officiers ont trouvé des tables somptueusement servies, et les soldats ont été amplement restaurés sur la pelouse. Immédiatement après, nous avons repris place sur nos chariots, parmi lesquels se trouvaient cette fois beaucoup de voitures de luxe, et la bruyante colonne a traversé la ville au milieu d'une foule immense, pour passer sur la rive gauche de l'Elbe. On observe mal en voiture; aussi ne sais-je rien de Dresde, si ce n'est que, sur notre passage et aux croisées, j'ai entrevu de bien jolis minois.

Peu après avoir dépassé cette capitale, nous sommes rentrés dans un pays montagneux, boisé et coupé de défilés.

Depuis notre entrée sur le territoire saxon, de mauvaises routes ajoutaient aux fatigues du voyage : mais dans la journée du 21 et pendant la nuit suivante, nous en avons encore plus souffert. A peine avons-nous pu faire trois lieues du coucher au lever du soleil ; il est survenu nombre d'accidents, et le désordre a été tel aux relais qu'au jour les régiments étaient mêlés complètement. On aurait pu en rire si plusieurs malheureux n'avaient eu des membres cassés ou disloqués. Pour ma part, j'ai versé ; mais ç'a été heureusement dans un bourbier, et j'en ai été quitte pour un enduit de boue de la tête aux pieds.

Le 24, nos généraux, considérant que, durant la nuit, on faisait peu de chemin, que, dans l'obscurité, les accidents malheureux se multipliaient, et que les troupes n'avaient pas eu une heure à donner au sommeil depuis la levée du camp, se sont décidés à nous accorder quelque repos chaque soir, résolution qui a eu l'assentiment universel, car nous étions moulus à ne pouvoir tenir debout. En conséquence, les divers corps se sont arrêtés peu avant la nuit dans différents lieux de la route, avec ordre de monter sur les charrettes et de partir avant l'aurore, et c'est avec cet adoucissement que nous avons dorénavant continué le voyage.

Ce même jour, 24, mon régiment a eu pour gîte Ebersdorf, bourg situé dans une vallée pittoresque, où un prince de Reuss passe la belle saison. A notre arrivée, le petit souverain a dépêché auprès du colonel un chambellan pour l'engager à souper, lui et une douzaine d'officiers. Sans perdre de temps, ceux d'entre nous que le colonel a désignés (j'étais de ce nombre) sont allés secouer les débris de paille et la poussière dont ils étaient couverts, et à l'heure marquée nous nous sommes rendus au château où nous attendait tout l'appareil de l'étiquette des cours allemandes. Le prince a une armée permanente de 500 hommes, et il en avait mis la moitié en faction sur notre passage pour faire parade de ses

forces. Il y avait des vedettes à toutes les avenues et de doubles sentinelles à toutes les portes. L'Empereur, aux Tuileries, a certainement moins de gardes autour de sa personne que n'en avait dans cette occasion ce potentat en miniature dont la manie paraît être de singer les grands souverains. Nous avons été reçus à l'entrée par des officiers du palais ; nous en avons trouvé d'autres en haut de l'escalier, et d'autres encore à toutes les pièces que nous avons eu à traverser pour arriver à celle où le prince nous attendait. Après les compliments réciproques, une porte s'est ouverte à deux battants, et l'on nous a introduits dans un salon où nous avons trouvé la princesse entourée de sa cour et très parée. Elle était sur un canapé placé sur une estrade peu élevée, et plus bas, en demi-cercle, étaient assis une vingtaine de personnages des deux sexes. Elle s'est levée, a présenté sa main à baiser au colonel, en lui disant des choses agréables sur notre gloire militaire, et elle l'a fait asseoir auprès d'elle. Des sièges nous ont été aussitôt apportés, et nous nous sommes mêlés parmi les courtisans du cercle. Après une conversation d'une heure, dont la princesse a fait à peu près tous les frais, nous avons passé dans la salle à manger avec toutes les cérémonies d'usage. Le colonel donnait la main à la souveraine, et je m'étais enhardi au point de l'offrir à une jeune et jolie comtesse auprès de laquelle j'aspirais à me placer à table; mais on en a autrement disposé, et je me suis vu casé entre une dame d'honneur sur le retour et un vieux conseiller. Le repas était splendide; les vins excellents. Nous étions quarante convives et il y avait au moins autant de valets en grande livrée pour nous servir. Une musique qui se faisait entendre sans être vue complétait l'ostentation de la réception. Profitant d'une aussi bonne fortune, j'ai fait honneur au souper en voyageur de bon appétit, autant cependant que me le permettaient les questions sans fin de mon voisin le conseiller et les agaceries de ma surannée dame-d'honneur, dont le regard et le genou

m'interrogeaient aussi très expressivement. Le prince parlait peu, mais son auguste moitié y suppléait avec usure. Il m'a semblé qu'elle aimait fort à faire parade de son instruction. Elle parle l'allemand, le français et l'italien, purement et avec la même volubilité. L'Empereur a logé dernièrement dans ce même château d'Ebersdorf, et elle s'est plu à nous raconter longuement cette visite et toutes les choses flatteuses dont il a payé ses soins. Elle trouve très singulier qu'en l'abordant au bas de l'escalier, où elle l'attendait, il ait débuté par lui parler en italien sans savoir si elle entendait cette langue. C'était une forte distraction. Dans cette circonstance, le vieil adage *trop parler nuit* a été mis en défaut. C'est, dit-on, grâce au caquet dont elle a étourdi Sa Majesté que les minces états de son mari ont été exemptés des contributions de guerre qu'ils devaient acquitter. Après la princesse, l'individu de la table qui parlait avec le plus de prétention était un médecin, grand homme bien tourné, au jabot proéminent, se disant émigré français, mais qui m'a l'air d'être un de ces chevaliers d'industrie exploitant la crédulité allemande. A son ton de suffisance, et à l'attention qu'avait la princesse de lui adresser souvent la parole, j'ai soupçonné que le beau docteur avait plus d'une charge à cette cour.

Un des plus beaux établissements de Moraves qu'il y ait en Allemagne se trouve à Ebersdorf, et j'aurais été bien fâché de passer sans le voir. J'ai pu satisfaire ma curiosité avant le souper, mais pas aussi longuement que je l'aurais voulu. Les frères Moraves, sectaires que l'on dit être un reste des Hussites, ne sont pas nombreux. Il y en a dans quelques cantons de l'Allemagne, en Suisse, en Angleterre et aux Etats-Unis, mais leurs maisons n'ont de commun que la conformité de vie et d'institut. Ce sont des réunions de séculiers, mariés ou célibataires, essentiellement manufacturiers, qui vivent en communauté de biens, sans être retenus dans cette association par d'autre lien que leur volonté. Ils ne possèdent rien

en propre, les bénéfices entrant à la caisse générale qui fournit aux besoins de tous. Les enfants sont élevés en commun, et on leur apprend de bonne heure à détester l'oisiveté et les vices qui la suivent. Leur religion est le christianisme purgé de tout ce qu'ils pensent être d'invention humaine. La tolérance, l'hospitalité, une activité sans pareille, une probité soutenue et une parfaite égalité règnent dans ces petites républiques. On y regarde la mort comme un bien, et cette croyance adoucit les regrets des survivants. Parmi tant d'individus des deux sexes vivant sous le même toit, on serait tenté d'imaginer qu'il y a plus que communauté de biens. Il est cependant constaté qu'il n'est pas de mœurs plus sévères que celles des Moraves. Rien n'est plus rare qu'une aventure scandaleuse parmi eux. Leurs vêtements sont d'une stricte uniformité; des rubans blancs, jaunes et bleus, distinguent les femmes, les filles et les veuves. L'établissement des Moraves d'Ebersdorf a de vastes bâtiments et diverses manufactures. Partout se montrent l'ordre, l'aisance et une extrême propreté.

Le 25, nous avons traversé Lobenstein, petite ville appartenant à ce même prince de Reuss de la veille, et après avoir serpenté dans un pays montagneux et romantique, qu'embellit la source du Mein, nous avons enfin trouvé le terme des éternels défilés où nous voyagions depuis plusieurs jours, et le convoi a roulé dans la plaine. En même temps nous entrions en Bavière.

La gaieté naturelle de nos soldats semblait les avoir abandonnés en voyageant d'une si étrange manière; mais à l'aspect des coteaux couverts de vignes qui se sont déroulés tout à coup devant eux, dans la marche du 27, il a été prouvé qu'elle n'était qu'assoupie. D'un bout à l'autre de nos colonnes cahotées, en apercevant d'immenses tapis de pampres, il s'est subitement élevé des cris de joie, qui répétés par des milliers d'hommes, et renvoyés par les échos, composaient l'hymne

le plus bruyant qu'on ait jamais chanté en l'honneur de Bacchus.

Enfin, avant-hier, après avoir relayé, pour la dernière fois, à Montabauer, nous avons, à notre indicible plaisir, laissé là nos charrettes, et nous nous sommes dispersés pour prendre quelque repos dans des cantonnements. Depuis lors, je suis à Oberlahnstein, n'ayant plus que le Rhin qui me sépare de la France.

Oberlahnstein, 7 septembre 1808.

Ce n'était vraiment pas la peine de nous faire aller avec tant de précipitation et de dépense de la Silésie au Rhin pour nous accorder ensuite une halte de plusieurs jours. Je ne saurais comment expliquer cette contradiction dont nous nous garderions bien au reste de nous plaindre, harassés comme nous l'étions. Ce peut être une belle invention pour la célérité des opérations militaires que de faire courir la poste à une armée, mais à coup sûr elle ne sera jamais du goût des pauvres diables qu'on expédie ainsi, et encore moins de celui du pays que parcourt une semblable colonne. Outre l'inappréciable avantage du repos, notre halte a encore celui de laisser approcher de nous nos chevaux et nos domestiques, qui nous suivent à grandes journées et qui pourront dans peu nous rejoindre.

Toul, 24 septembre 1808.

Nous nous sommes remis en route, mais cette fois, grâce à Dieu, sur nos jambes. Une brillante réception nous attendait à Nancy, le 22. Ses magistrats, voulant honorer les vaillants champions de la France, sont venus au devant du régiment, et, après une pompeuse harangue, notre aigle a été décorée d'une couronne de laurier. Pareilles démonstrations

de reconnaissance et d'admiration ont été prodiguées aux corps qui nous précèdent et doivent l'être à ceux qui marchent après nous. Un banquet de 200 couverts splendidement servi a réuni, à cinq heures, tous nos officiers, les fonctionnaires publics et les personnages les plus marquants de la ville. Musique, vers, champagne, toasts, rien n'y manquait ; mais la décoration de la salle est, selon moi, ce qui a été le mieux soigné. Ce n'est pas seulement de guirlandes, de trophées, d'emblèmes et d'inscriptions qu'il est question, mais de 300 femmes parées, et jolies pour la plupart, que les commissaires de la fête avaient traîtreusement étalées en amphithéâtre tout autour des tables, pour nous donner apparemment des distractions. Ce coup d'œil ravissant était réellement bien fait pour éveiller certains appétits aux dépens de celui de la circonstance.

Les officiers n'ont pas été seuls l'objet de la réception ; tous nos soldats l'ont partagée. D'immenses tables les attendaient dans les allées du jardin public, et, au milieu de toute la population, ils ont fait un des bons repas de leur vie. Un spectacle *gratis*, des inscriptions en transparent et des couplets à la gloire de l'Empereur et de l'armée chantés sur le théâtre ont terminé la soirée. Toute cette fête était très bien entendue. Il n'y manquait qu'un bal ; mais, plus heureux que nous, nos camarades de la colonne qui marche avant la nôtre avaient fait danser les dames la nuit précédente, et des considérations de santé n'ont pas permis si prompte récidive.

Plusieurs milliers de prisonniers prussiens sont encore à Nancy, soupirant après leur échange. Ces malheureux n'auront pas vu sans peine, à travers les claires-voies du jardin public, le bon traitement que l'on faisait à leurs vainqueurs, eux qui font si maigre chère. Je rapporte de l'Allemagne une telle bienveillance pour le bon peuple qui l'habite, que je n'ai pu rencontrer avec indifférence ces victimes de la guerre. L'accent allemand frappe aujourd'hui mon oreille presque aussi

agréablement que celui d'un compatriote. Nos soldats eux-mêmes ont vu avec intérêt ces Prussiens. Ceux de ces derniers qui sont Silésiens cherchaient avec empressement à parler de leur pays, et, ce jour-là, on a vu souvent de nos gens embrasser le pauvre prisonnier qu'ils reconnaissaient pour le fils de leur hôte ou le frère de leur maîtresse de Silésie, lui donner de l'argent ou le mener au cabaret.

Orthès, 29 octobre 1808.

Il n'y a guère plus de deux mois que nous avons quitté les bords de l'Oder, et déjà nous touchons à cette Espagne où nous attend, dit-on, une ample moisson de lauriers. Hier, dans l'éloignement, j'ai entrevu la majestueuse chaîne des Pyrénées que fait distinguer à l'horizon sa couronne de neige. J'ai cru revoir mes Alpes, et l'illusion a fait battre mon cœur. C'est ainsi que se montrent mes chères montagnes, quand, au sortir de Lyon, on se dirige vers Grenoble. Six ans et plus se sont écoulés depuis la dernière apparition que j'y ai faite. Dois-je un jour y rentrer ? Mes souvenirs m'en exilent; j'y suis appelé pour des affaires de famille d'autant plus urgentes que mon père vient de mourir ; et, pour terminer ce conflit, la guerre m'entraîne au loin, sans me laisser la liberté du choix. Abandonnons-nous à notre destinée, faute de mieux, et vogue la galère !

VI

Campagne d'Espagne en 1808. — La Corogne. — Saint-Jacques de Compostelle.

Bayonne, 2 novembre 1808.

Enfin, le 31 du mois dernier, nous avons atteint l'autre bout de la France. Mais ce n'est pas pour nous reposer. Bientôt nous allons mettre les Pyrénées entre notre patrie et de nouveaux champs de bataille. S'il faut en croire des officiers amputés avec lesquels je viens de causer, nous ne marchons pas à une conquête trop facile. Ce n'est pas, disent-ils, que les soldats espagnols soient des adversaires bien dangereux ; mais la guerre étant devenue nationale, tout habitant est notre ennemi, et il n'y a de sûreté nulle part. Des chaleurs excessives, des privations et des dangers de toute espèce nous attendent sur une terre inhospitalière. Cet aperçu n'est pas rassurant ; mais quand on a une jambe ou un bras de moins, il est permis de voir les choses comme à travers un crêpe et je m'efforce de croire qu'il y a exagération. D'ailleurs, jusqu'à présent l'armée d'Espagne avait été formée de nouvelles levées. Les vieilles bandes du Nord, tant de fois victorieuses, arrivent pour venger la défaite de ces imberbes, et nous verrons. J'ai souvent remarqué que le diable est toujours plus noir de loin que de près.

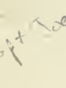
L'Empereur, la Junte espagnole, le roi Charles et les princes de sa maison ont fait dernièrement ici un séjour prolongé. Là se sont passées les mémorables scènes politiques dont l'é-

tonnant résultat a été le placement de la couronne d'Espagne sur la tête d'un frère de notre souverain, résultat qui ne reçoit pas l'assentiment général, puisqu'il faut que le canon s'en mêle. Le château de Marac, situé à un quart de lieue de Bayonne, est le lieu où a résidé l'Empereur pendant les négociations. Le lendemain de notre arrivée, le régiment devait être présenté à Sa Majesté, mais Elle venait de partir quand nous avons atteint Marac, et le Prince de Neuchâtel nous a passés en revue à sa place. Après la revue, le major-général s'est hâté d'aller rejoindre l'Empereur. J'en ai profité pour visiter le château. On me dit qu'il avait été bâti pour je ne sais quelle reine d'Espagne, qui ne voulut jamais y mettre le pied parce qu'une dame de sa cour avait eu l'inconcevable témérité d'y entrer avant elle.

Immédiatement après la revue, le régiment s'est acheminé vers la frontière.

Près Vitoria, 7 novembre 1808.

Le 3 novembre, nous avons pris pied en terre espagnole. La ville de Tolosa, quoique assez considérable, pouvait à peine suffire à donner un abri aux troupes et aux employés qui y arrivaient ; mais ç'a été bien pis le lendemain quand l'Empereur s'y est arrêté pour passer la nuit. Une illumination générale avait été ordonnée par les magistrats, et jamais ils ne furent mieux obéis, non que les habitants s'empressassent de manifester ainsi leur joie ; mais comme nous occupions toutes les maisons, de la cave au grenier, c'est par nos soins que lampes et chandelles ont été allumées, et rien n'a été épargné.



Le 5, de bonne heure sous les armes, nous avons été passés rapidement en revue par l'Empereur au moment de son départ. Nous ne l'avions pas vu depuis Friedland, et sa présence a excité parmi nous l'allégresse accoutumée. Une mar-

che forcée a suivi la revue. Elle nous a amenés, par Villareal, à Bergara, petite ville dans laquelle nous avons été entassés comme à Tolosa.

La journée du 6 a été encore plus fatigante. Parvenus à l'entrée de Mondragon, nous avons aperçu trois hommes accrochés à un cerisier comme à une fourche patibulaire. C'est ainsi qu'on traite les insurgés du pays. En approchant de Vitoria, nous avons jugé, au bruit d'une centaine de cloches en mouvement, que l'Empereur y avait fait son entrée. Effectivement il venait de s'y réunir à son frère le Roi Joseph, qui, chassé de Madrid, avait attendu dans ce lieu la main puissante qui doit le ramener dans sa capitale. L'affluence des troupes et la présence de deux souverains ne permettant pas de nous loger à Vitoria, nous avons été envoyés à Aranguiz, village voisin où nous séjournons aujourd'hui.

Il n'est pas besoin de consulter la carte pour connaître à quel point finit la France et commence l'Espagne. Les physionomies, les costumes et toutes les habitudes de la vie changent brusquement en passant de l'une dans l'autre.

A cet égard, il y a cent lieues de Saint-Jean-de-Luz à Irun. Des maisons en pierres de taille noirâtres, des croisées rares et petites dépourvues de vitres, mais non de grilles, des hommes au teint basané, qu'enveloppent de vastes manteaux bruns, et dont le regard est loin d'être hospitalier, m'ont de prime abord prévenu défavorablement. Toutes mes observations me confirment dans l'idée que l'on m'a donnée à Bayonne de la haine nullement déguisée qu'on nous porte et des difficultés que nous avons à vaincre. Soit que les habitants des vallées que l'armée franchit aient en grande partie quitté leur domicile, soit qu'ils se tiennent enfermés dans leurs maisons qui sont aussi fortes que des citadelles, les villages m'ont paru à peu près déserts. Le goût du pillage que nos soldats ont contracté depuis longtemps, et qu'ils ont à peine réprimé en traversant leur patrie, reparaît

ici et achèvera infailliblement d'exaspérer un peuple fier et irascible. Aussi l'épouvante est à son comble autour de nous, et nous ne pouvons nous procurer qu'avec beaucoup d'argent les denrées les plus indispensables.

Nous devons demain poursuivre notre marche vers l'ennemi qui nous attend au débouché des montagnes. Je le désire. Nous sommes fort mal dans notre village d'Aranguiz. Quoique logé chez un alcade (officier municipal), je couche sur une table, faute de lit et de paille. Il n'y a que que les quatre murs chez mon hôte. Il est lui-même en fuite. Je viens d'apprendre que son fils est au nombre des pendus du cerisier de Mondragon. C'est tout dire.

Burgos, 12 novembre 1808.

Nous avançons vers le centre de l'Espagne, mais quoique nous ayons au milieu de nous le nouveau souverain de cette monarchie, notre marche n'en est pas moins hostile. Si la verte leçon que les insurgés viennent de recevoir n'amène pas leur soumission, il est à croire que beaucoup de sang sera versé avant la pacification de la péninsule.

Le 8, en nous portant en avant, nous avons traversé une seconde fois Vitoria sans nous y arrêter, et passant de la Biscaye dans la vieille Castille, nous sommes allés, par une marche forcée, bivouaquer aux portes de Miranda, sur les bords de l'Èbre.

Les habitants ont tout à fait disparu, et le pillage est à l'ordre du jour. Malgré leur vieille expérience, les maraudeurs n'ont pu approvisionner convenablement notre bivouac. Le manque de vivres et de paille s'est fait péniblement sentir. Accoutumés à l'abondance de l'Allemagne, nos soldats répètent déjà : Maudit pays, maudite guerre !

En approchant de Burgos, des traces de dévastation, des cadavres et des débris d'armes épars sur la route nous ont

appris que, la veille, la colonne qui nous précède avait eu là une affaire. C'est principalement aux portes de Burgos que le champ de bataille étale ses horreurs. Des masses de paysans insurgés, hachés par notre cavalerie, y couvrent au loin la campagne. L'ennemi, dans une pleine déroute, a été suivi l'épée dans les reins à travers la malheureuse ville, dont les rues ont été semées de morts, et qui, ainsi enlevée l'épée à la main, est devenue le théâtre de toutes les calamités qui suivent un assaut. Il était nuit close hier quand nous y sommes arrivés, tombant de faim et de fatigue. A la lueur de mille et mille cierges que tenaient en main les pillards circulant en tout sens dans les rues, spectacle d'un effet fort extraordinaire, le régiment a été conduit à un couvent abandonné, où, sans paille et sans vivres et trop harassés pour aller en chercher, nous avons achevé la nuit, étendus pêle-mêle dans les corridors et de vastes salles. Ce matin on nous a annoncé que nous ne ferions pas de mouvement dans la journée; mais, comme il n'a pas été question de distribution de vivres, et la faim parlant très haut, nos soldats sont allés grossir le nombre des pillards.

La population a fui au loin. Ce qui en est resté, au nombre de 2 à 3 mille individus, s'est réfugié dans la cathédrale. Cet asile a été respecté, au grand regret de nos soldats, qui convoitent les choses précieuses que l'on y croit entassées. Les portes en sont fermées; de forts piquets de la Garde Impériale en empêchent l'approche, et il y a peine de mort contre quiconque tâcherait d'y pénétrer. Cette cathédrale, dont je n'ai conséquemment vu que l'extérieur, me paraît un monument remarquable. En en faisant le tour, je me suis imaginé l'effroi de cet immense groupe d'êtres faibles, de jeunes vierges, de vieillards et d'enfants qui prient et tremblent au pied des autels, au bruit de la dévastation de leurs foyers. C'est une épouvantable chose que la guerre vue de sang-froid.

Le roi Joseph vient d'arriver. On travaille à éteindre les

divers incendies et à faire cesser le pillage, le tout assez inutilement. L'encombrement des troupes s'accroît à chaque instant.

Santa Cruz, 20 novembre 1808.

A la suite d'une revue de notre division, passée le 13 par l'Empereur, le régiment s'est détaché d'elle, pour aller fouiller le pays dans la direction de Santander. Nous avons suivi, toute la journée, une fort mauvaise route à travers des collines incultes, sans végétation et de l'aspect le plus mélancolique, à laquelle des cadavres gisant de loin en loin semblaient servir de jalons. Après avoir dépassé plusieurs villages absolument déserts, nous sommes allés nous arrêter au fond d'une vallée dans un hameau également inhabité que notre guide a dit s'appeler Saint-Huermès.

Le lendemain et le surlendemain, il a fallu séjourner dans ce triste Saint-Huermès, faisant la plus maigre chère, et défendant avec peine le morceau de vache, dont nous faisions la soupe, de la voracité des chats, seuls hôtes de notre hameau. Nous avons passé ces deux jours sur le qui-vive, couchant tout habillés, et réunis pendant la nuit, de manière à n'être pas surpris. Des bandes d'insurgés, qui rôdent partout, et qui tombent sur nos gens au moment où on les croit bien loin, rendent ces précautions nécessaires. Les Français ont la mauvaise habitude de fort mal se garder à la guerre, mais ici, il faudra qu'ils deviennent méfiants sous peine d'être égorgés.

Potès, 29 novembre 1808.

Le 21, nous nous sommes mis en marche dans la direction de Reinosa. Ce jour-là, une fâcheuse nouvelle nous a tous péniblement affectés. Le régiment a été prévenu qu'il passait

du 6[me] corps dans le 2[me] que commande le maréchal Soult, et qu'il ferait dorénavant partie de la division Mermet. Depuis près de 20 mois, nous appartenions au corps du maréchal Ney. Avec lui nous avons jeûné à Guttstadt, triomphé à Friedland et passé d'heureux jours en Silésie. Nous quittons des camarades chéris pour aller combattre parmi des inconnus qui longtemps nous regarderont avec indifférence. L'habitude de vivre ensemble et de partager la bonne comme la mauvaise fortune, et plus encore la gloire acquise en commun, donnent à un corps d'armée, en temps de guerre, une consistance et un esprit qui n'en font qu'une seule famille. En être ainsi séparé est un tourment dont ceux qui, d'un trait de plume, y condamnent au hasard tel ou tel régiment, ne se doutent peut-être guère. On devrait cependant y regarder de plus près, car le moral du soldat ne peut que souffrir de cette contrariété. Notre colonne, habituellement si joyeuse et si chantante en marche, a gardé depuis l'annonce de ce changement un silence qui n'a pas d'autre cause.

Nous dirigeant toujours vers le nord, pour nous rendre, disait-on, à San Vincente, petit port de mer, nous avons passé, le 25, aux portes de la ville de Potès, et gravi ensuite une montagne d'une grande élévation, au sommet de laquelle nous ne sommes parvenus qu'après plusieurs heures d'ascension et par un chemin très pénible. Mais à ce sommet, nous avons joui d'un coup d'œil magnifique. Sur le revers opposé, des masses immobiles de nuages déroulées à nos pieds et se confondant avec l'horizon dans un lointain magique, nous présentaient l'image d'une mer sans bornes. Trompés par l'apparence, presque tous mes camarades ont cru toucher à l'Océan; mais moi, montagnard, accoutumé à semblables illusions, et qui ai vu plus d'une fois dans les Alpes l'orage et la foudre éclater au-dessous de moi, tandis qu'un ciel serein était sur ma tête, je ne m'y suis pas mépris, et effectivement le vent s'étant tout à coup élevé, ces masses fantastiques se sont mi-

ses en mouvement; peu après, quelques sommités inférieures, perçant au travers des nuages, ont semblé des îles s'élançant spontanément du sein de l'onde; et bientôt nous avons distingué de tout côté les montagnes sans fin, les chaînes de rochers et les vallées étroites qui couvrent les Asturies.

Il y avait une heure que nous avions quitté nos bivouacs et nous étions en marche, le 26, toujours dans la même direction, lorsqu'un contre-ordre est venu nous arrêter. Peu après notre colonne a rebroussé chemin.

Le lendemain, nous avons repassé la très haute montagne du 25 par un chemin différent, mais non moins difficile, et nous sommes venus bivouaquer sous les murs de la ville de Potès.

Villaluenga, près Saldania, 14 décembre 1808.

Enfin, le 4 décembre, en arrivant à Saldania, petite ville de la vieille Castille, nous avons aperçu quelques habitants. Une partie de la population a eu la hardiesse de nous attendre, et, de part et d'autre, on s'en est bien trouvé. La dévastation habituelle a été bien moindre, et nous avons pu, pour de l'argent, nous procurer quelques provisions.

Le 2me corps d'armée se concentrant sur ce point, et devant y prendre quelque repos, mon régiment a quitté Saldania le 6 pour cantonner dans les environs, et depuis ce jour, je suis à Villaluenga. Avant notre sortie de Saldania, le maréchal Soult, qui y a son quartier général, a reçu la visite de notre corps d'officiers qu'il n'avait pas encore vu depuis que nous sommes sous ses ordres, et après les lieux communs d'usage, nous avons appris par lui qu'une armée anglaise est devant nous, et que probablement nous aurons bientôt affaire à elle. A la bonne heure.

Léon, 31 décembre 1808.

Le maréchal Soult ayant eu avis que l'armée anglaise se mettait en retraite, tout son corps d'armée s'est ébranlé, le 27 de ce mois, pour suivre ce mouvement, et ce matin nous sommes entrés dans Léon.

Léon se targue d'une origine illustre. Qu'elle la doive à Trajan, à Galba ou à tout autre Empereur, il est avéré qu'elle est l'ouvrage des Romains, et que la VIIme légion appelée *Gemina* y avait exécuté de grands travaux, suivant l'usage des troupes romaines, pendant les longues années qu'elle y a passées en garnison. Cette légion est citée dans l'inscription suivante que j'ai aperçue enchâssée dans le mur d'un cloître, et que je me suis empressé de copier. Elle n'a pas moins de 16 à 17 siècles.

IMP. CÆSARI. M. AURELIO. ANTONINO. PIO. FELICI. AUG. PARTHIC. MAX. BRIT. MAX. TRIB. POT. XVIII. COS. IIII. IMP. III P. P. PROC. EQUITES. IN. IIS. ACTARIUS. LEG. VII. GEM. ANT. P. FEL. DEVOTI. NUMINI. MAJESTATIQ. EJUS.

Toutes les troupes qui sont en même temps à Léon ne pouvant loger chez les habitants, il a fallu leur ouvrir les couvents, et au grand scandale des dévotes, toute ma compagnie est dans une maison de nonnes. Un coin de la sainte demeure a été réservé pour les vierges du Seigneur, et le restant, y compris la cuisine et le réfectoire, nous a été abandonné. J'ai fait tous mes efforts pour lier connaissance avec mes hôtesses; mais je n'ai pu avoir accès qu'auprès de l'Abbesse et des sœurs tourières. Le troupeau est dûment barricadé et invisible. Au reste, officiers et soldats, nous nous trouvons très bien de semblable auberge. Nous y avons tous fait deux bons repas. L'heureux directeur des consciences de la maison n'a pas plus de friandises et de vins fins, quand il visite le ber-

cail, qu'on ne m'en a servi. Grâce à la terrible réputation qui nous devance, les béguines tremblaient ce matin en apprenant notre entrée dans leur couvent; c'étaient les loups dans la bergerie, l'abomination de la désolation; le maure Almanzor n'a pas inspiré plus d'effroi dans son temps; mais nous voyant polis, sages et de plus bons chrétiens, elles se sont rassurées peu à peu, et je crois que si nous séjournions plus longtemps parmi ces Épouses du Christ, on s'humaniserait bien davantage.

Au bivouac, à 2 lieues de la Corogne, 14 janvier 1809.

En s'éloignant, les Anglais ont jugé convenable de couper les ponts pour entraver notre marche et il a fallu traverser au gué plusieurs petites rivières entre Léon et Astorga, ce qui, en janvier, n'est rien moins qu'une jouissance pour des fantassins. En quittant Léon, le 1er janvier, on a suivi la route qui conduit en Galice, et, mouillés et crottés outre mesure, nous avons été passer la nuit au village de Villarco.

Le 2, parvenus, à travers des boues fatigantes, aux portes d'Astorga, nous avons fait une halte pour être passés en revue par l'Empereur, qui était accouru là de Madrid pour couper l'armée anglaise, mais qui était arrivé trop tard. Après une longue attente, on s'est remis en route sans avoir vu Sa Majesté.

Peu après avoir laissé Astorga derrière lui, le corps d'armée, continuant à suivre les traces des Anglais, s'est enfoncé dans les gorges étroites qui mènent en Galice. A la fin de cette marche forcée, nous avons trouvé un abri à Torès, village entièrement désert.

Nous avons été passer la nuit du 3 au 4 dans un village également abandonné, à 2 lieues en arrière de Cacabellos. Vers la fin du jour, une canonnade peu éloignée nous a appris que notre avant-garde avait joint l'ennemi. Depuis Friedland,

nous n'avions pas entendu la voix imposante des batailles. Ses premiers éclats, retentissant à l'égal de ceux du tonnerre et renvoyés par mille échos dans les vallées resserrées au fond desquelles nos colonnes avançaient, nous ont fait tressaillir de souvenir et d'espérance.

Le 4, nous avons traversé Cacabellos, petite ville près de laquelle on s'était battu la veille. Ce combat, assez insignifiant d'ailleurs, nous a privés du général Colbert, qui est tombé sous la balle d'un tirailleur anglais, en allant témérairement et presque seul reconnaître une sommité que défendait l'ennemi. Toute l'armée en est attristée. Brave, jeune, bon et brillant, le général Colbert était chéri et estimé de tous. En mon particulier, je le regrette d'autant plus qu'il m'honorait de sa bienveillance. Au moment où nous défilions sur le terrain que son sang a rougi, la brigade de cavalerie légère, à la tête de laquelle il savait si bien charger, lui rendait de tristes devoirs, et j'ai pu dire à ses restes un dernier adieu. Les hussards qui portaient la froide dépouille du jeune héros jusqu'à une fosse creusée dans un champ, à quelques pas de la route, et tout le cortège montraient une affliction touchante. L'oraison funèbre la plus éloquente n'en aurait pas tant dit que ces larmes sincères tombant sur de vieilles moustaches. La nature en deuil paraissait prendre part à la douleur des braves. Des nuages sombres jetaient une teinte lugubre sur le paysage montagneux, théâtre de la scène; l'horizon se montrait revêtu d'un crêpe circulaire; quelques coups de canon, tirés au loin sur l'ennemi en retraite, interrompant seuls le silence expressif que chacun gardait, semblaient être ceux des honneurs de la tombe... L'ensemble de ce spectacle aurait remué l'imagination la plus apathique. Digne Colbert, tu vivras dans la mémoire de tous ceux qui t'ont connu

Le 5, notre avant-garde ayant serré de près l'arrière-garde anglaise, qui ne pouvait sortir aussi vite qu'elle l'aurait voulu des gorges étroites où elle était engagée, il en est résulté quel-

ques charges qui nous ont valu une centaine de prisonniers, beaucoup de bagages, quelques canons encloués et bonne partie du trésor de l'armée ennemie. On évalue à de fortes sommes l'argent enlevé. Il s'en est perdu beaucoup parce que, les voitures qui le portaient ayant été renversées, les barils ont en partie roulé dans le fond inaccessible de précipices qui bordent la route. Ce n'était pas là le cas de dire que ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat. Les dragons de la division Lahoussaye ont eu le meilleur lopin de la curée. Chargés de piastres, et ne pouvant les conserver, ils en offraient des poignées pour la plus petite pièce d'or. Quelques soldats ont fait là des opérations de change fort avantageuses. La portion la moins intéressante du butin de la journée n'a pas été, selon moi, plusieurs jeunes Anglaises devenues aussi la proie de nos cavaliers; mises à l'encan en même temps que les chevaux pris avec elles, j'ai vu, à mon grand scandale, qu'elles n'avaient pas toujours la préférence.

Le 6, nous nous sommes avancés jusqu'à 2 lieues de Lugo, sans rencontrer l'ennemi que l'on supposait devoir nous attendre. Nous avons logé dans les maisons d'un village désert.

Enfin, le 7, parvenus à une lieue de Lugo, l'armée anglaise nous est apparue en bataille, à peu de distance de la ville, sur un terrain avantageux, ayant son aile droite appuyée à une rivière et sa gauche aux montagnes. Aussitôt le maréchal Soult a fait ses dispositions comme pour l'attaque ; mais après mainte manœuvre, la nuit est survenue sans que le combat qui semblait inévitable se fût engagé. De part et d'autre on a bivouaqué dans cette position, nos avant-postes à portée de pistolet de ceux de l'ennemi.

A notre grand étonnement, la journée du lendemain s'est encore passée dans l'inaction, quoique en présence; les Anglais immobiles, et nous, à chaque instant, semblant au moment de fondre sur eux. Une fusillade de tirailleurs a été la seule hostilité commise. Pour se rendre compte de la perte

de temps, les uns disaient que nous attendions portion de notre artillerie qui n'avait pu nous suivre; d'autres, que la position de l'ennemi était trop respectable pour être abordée de front, et que l'on ne pouvait la tourner; d'autres enfin prétendaient que ce retard causait la perte des Anglais parce qu'un autre corps d'armée manœuvrait pour leur couper la retraite. Quoi qu'il en soit, il est de fait que, pendant 2 jours, la bataille nous a été offerte près de Lugo, et que nous ne l'avons pas acceptée. La nuit du 8 au 9 s'est passée au même bivouac. Il pleuvait, le vent de bise était glacial et les heures coulaient lentement. Ma bonne étoile a voulu, dans cette occurrence, que mes voltigeurs, étant allés chercher du bois dans un village voisin, aient roulé jusqu'au camp un petit cuvier de lessive. M'en étant emparé, je m'y suis tapi comme un autre Diogène; l'ouverture en a été maintenue vers le feu; et je me suis trouvé parfaitement à l'abri dans cette baraque de forme nouvelle.

Il était manifeste que les Anglais ne nous jetaient le gant que pour donner le temps de filer à tout ce qui gênait leur marche. Aussi n'avons-nous pas été surpris, le 9, au point du jour, en voyant abandonnée la hauteur qu'ils couronnaient la veille. Ils avaient profité de la nuit pour effectuer leur disparition. Le corps d'armée s'est mis alors en mouvement pour les suivre, mais au lieu d'avoir une marche forcée, comme nous nous y attendions, nous ne sommes allés que jusqu'à une lieue au delà de Lugo, où on a bivouaqué, un pont coupé qu'il fallait rétablir ne permettant pas de pousser plus loin. En passant sous les murs de Lugo, qui paraît être une ville importante, nous avons trouvé quantité de bagages, de caissons, de voitures et d'artillerie laissés par l'ennemi, mais détruits de manière à n'être d'aucune utilité. La route était couverte au loin de ces débris, parmi lesquels étaient gisants plusieurs centaines de chevaux égorgés sans pitié pour qu'ils ne devinssent par notre proie. D'Astorga jusqu'ici, nous

en avons rencontré à chaque pas qui étaient morts d'un coup de feu dans la tête, ou auxquels on avait plus inhumainement encore coupé les jarrets. Je n'ai jamais vu les Français user, en pareil cas, d'une aussi cruelle précaution.

Le pont que l'ennemi avait détruit sur le Minho ayant été tant bien que mal réparé, nous avons poursuivi, le 10, notre marche jusqu'à 10 lieues de la Corogne, où nous avons bivouaqué.

Le 11, le corps d'armée ayant continué à se rapprocher de la Corogne, mon régiment s'est logé dans des habitations abandonnées, à 5 lieues de ce port de mer.

Avant-hier 12, un autre pont coupé a encore retardé notre marche. Après avoir franchi cet obstacle et traversé la petite ville de Bétanzos, nous nous sommes avancés jusqu'à 2 lieues de la Corogne, où depuis lors nous sommes en position à la vue de l'armée ennemie. Depuis deux jours, on attend à chaque minute le signal de l'attaque; mais il ne se donne pas. Il est à croire que les Anglais ne se sont laissé acculer à la mer que pour s'embarquer, et que, leurs préparatifs terminés, ils mettront à la voile et se moqueront de nous. Le nouveau Fabius qui leur fait ainsi pont d'or a sans doute de bonnes raisons; mais nous qui par notre rang ne sommes pas initiés aux mystères de l'art stratégique, nous ne voyons que le plaisir de jeter à la mer des rivaux détestés. Ce qui confirme leur prochain départ, c'est la destruction de deux magasins à poudre qu'ils ont fait sauter hier devant nous. La commotion a été très forte et la détonation magnifique.

Depuis que nous avons atteint les bords de l'Océan, la température est d'une douceur à laquelle je ne m'attendais pas. L'hiver ne se fait pas sentir sur ces côtes. Elles sont couvertes d'oliviers, de citronniers, de grenadiers, d'orangers et de lauriers dont la belle végétation dit quel est ce climat fortuné. Dans cette partie de la Galice, la terre est, au 14 janvier, ce qu'elle se montre en France au milieu du printemps. Déjà, on

aperçoit l'épi du seigle, et partout je trouve des fleurs à cueillir. Il est très heureux pour nous, qui passons les nuits à la belle étoile, que janvier nous épargne ainsi ses rigueurs; d'autant plus qu'ici on ne se procure que difficilement la paille et le bois que nécessitent les bivouacs.

Au camp, près la Corogne, 18 janvier 1809.

Le sol de la Galice s'est abreuvé du sang des braves. On a préludé a une affaire générale le 15. Les Anglais, immobiles dans leurs positions avancées, ont été attaqués et poussés jusqu'à une lieue de la Corogne. Mon régiment s'est distingué dans ce combat d'avant-postes. Il a audacieusement enlevé un mamelon défendu par l'infanterie. L'ennemi, refoulé vers la côte par cet avantage, n'a pas cherché à regagner le terrain perdu. La nuit a mis fin à la fusillade et nous avons bivouaqué sur le champ de bataille. Ma compagnie a eu un homme tué et 3 blessés. Une balle tirée du mamelon a déchiré le talon de ma botte droite sans me faire le moindre mal.

Le 16 au matin, quand, de la sommité sur laquelle nous campions, un léger brouillard a permis d'étendre au loin la vue, un spectacle éminemment pittoresque nous a été offert. Sur les hauteurs opposées étaient les troupes anglaises, et au-delà on apercevait la ville de la Corogne, son port et une rade couverte d'une flotte innombrable. Un beau ciel, un soleil brillant, et tout le luxe du printemps naissant complétaient ce magnifique panorama. Rien ne troublait le silence profond qui régnait dans la vallée située entre les deux armées. Le calme précédait la tempête. Il était trois heures après midi que de part et d'autre on n'avait pas commis la moindre hostilité; mais alors un ordre rapidement communiqué a fait prendre les armes et immédiatement nous avons marché à l'ennemi. La division Mermet, dont mon régiment fait partie, était placée à l'extrême gauche de notre ligne, et

c'est elle qui a agi la première. Je n'ai pu voir que ce qui s'est passé autour de moi. Il paraît qu'au lieu d'une attaque générale, le maréchal Soult n'en a ordonné que de partielles. Je me permets de croire qu'il a été beaucoup trop circonspect, et que s'il avait lancé à la fois toute son infanterie, moins une réserve, il eût obtenu un éclatant succès. Cette manière molle et incertaine d'opérer a donné aux Anglais le temps de se reconnaître et de rappeler des régiments qui étaient allés dans la ville pour monter à bord de la flotte; car ils allaient nous échapper par mer, et c'est probablement ce qui a décidé le maréchal à les attaquer. Pour arriver à la position occupée par l'ennemi, il a fallu descendre au fond d'un vallon profond et remonter l'autre revers. Pendant ce temps, une batterie formidable tonnait de la hauteur que nous quittions sur celle des Anglais ; ceux-ci ripostaient chaudement, et c'est sous une voûte de boulets se croisant ainsi fort au-dessus de nos têtes que nous avons abordé la ligne ennemie. Le village qu'elle occupait a été enlevé, pris et repris, et nous avons pénétré jusque sur le plateau le plus élevé, culbutant tout ce qui se présentait ; mais notre mouvement victorieux n'étant pas soutenu par les divisions qui étaient à notre droite, et des troupes fraîches arrivant sans cesse sur le même point, il a fallu céder à notre tour jusqu'au fond de la vallée, où pendant longtemps on s'est battu corps à corps, à coups de baïonnette, et, à la nuit, qui seule a pu terminer cette lutte opiniâtre, nous nous sommes retrouvés au point d'où nous étions partis à 3 heures. La droite et le centre ont été moins fortement engagés et n'ont pas eu plus de succès.

Notre infanterie était, dit-on, dans cette affaire, inférieure en nombre à celle de l'ennemi. Notre cavalerie est considérable, mais sur un théâtre aussi coupé, elle ne pouvait rendre de services, et elle n'a rien fait. Somme totale, le combat d'avant-hier n'a pas rempli mon attente, et j'en suis mécontent. C'est une de ces actions indécises dont les deux parties

s'attribuent d'ordinaire le succès, et ce n'est pas ce qui devait être entre des Anglais et des Français. La perte a été grande réciproquement. Mon régiment seul a eu 330 hommes tués, blessés ou pris. Ma compagnie en a été diminuée de 18 hommes. Le général en chef des Anglais, sir John Moore, a péri, et le général de brigade qui conduisait mon régiment a eu le même sort.

La nuit de bivouac du 16 au 17 a été triste et pénible. Nous l'avons passée à nous répéter les détails de la journée, à regretter des camarades qui venaient d'achever leur carrière. Derrière le camp, dans des ruines, était placée notre ambulance. Les cris des malheureux qu'on y amputait, apportés par les bouffées d'un vent impétueux, n'égayaient pas notre insomnie. Vers minuit, les feux de l'ennemi s'étaient éteints successivement; au jour, nous n'avons pas été surpris d'apprendre que son embarquement s'était effectué pendant l'obscurité. Aussitôt que l'on a pu distinguer les objets, une batterie s'est portée sur la côte, et, d'une élévation qui domine la rade, elle a fait feu sur les bâtiments anglais qui ne s'éloignaient que fort lentement, soit que le vent ne fût pas très favorable, soit qu'il s'embarrassassent mutuellement. Plusieurs ont coulé bas par l'effet de nos obus; d'autres ont échoué, et il a dû périr nombre d'hommes dans cette bagarre. Mais peu à peu la flotte a gagné la haute mer et elle s'est perdue à l'horizon. Cette multitude de voiles en mouvement est le plus beau spectacle de ce genre que j'aie jamais vu.

L'embarquement de l'armée anglaise ne nous a pas pour cela rendus maîtres de la Corogne. Cette place importante renferme des troupes espagnoles qui veulent se défendre, et ses fortifications étant, dit-on, dans un état passable, il est possible que nous n'y soyons pas de sitôt. Un régiment de la 1re division occupe une partie des faubourgs, d'où les tirailleurs répondent à ceux de la ville.

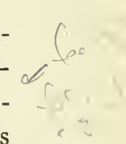
Depuis le combat, nous n'avons pas quitté la colline que

nous avons conquise le 15. Hier et aujourd'hui, j'ai parcouru le champ de bataille pour chercher le corps de bons amis auxquels je voulais donner la sépulture, et ce n'est pas aisément que, parmi cette foule de morts, la plupart dépouillés de leur dernier vêtement, j'ai réussi dans ma triste perquisition. Le capitaine Offand et le sergent-major Lambert étaient particulièrement l'objet de mes recherches. Le premier, l'homme le plus spirituel de mon régiment, est né sur les bords de la Sorgue, sous le beau soleil d'Avignon : il avait une grande vivacité d'imagination, des formes agréables, beaucoup d'instruction et une facilité d'élocution peu commune. C'était un épicurien du meilleur ton. Depuis plusieurs années, j'étais dans son intimité, et sa mort me laisse un vide difficile à remplir. Sa santé délicate souffrait des fatigues de la guerre, et comme je lui témoignais à ce sujet mes craintes, il y a peu de jours : « *Le médecin est là-bas,* » me répondit-il en me montrant le camp anglais. Ce pressentiment ne s'est que trop réalisé. Quelle sera la douleur de la femme charmante et des jolis enfants qu'il a laissés en France ! Cher Offand, jamais je ne t'oublierai. — Lambert est d'Embrun, ma patrie. Il était venu me joindre, comme simple soldat, quand la loi l'appela au service, et, de grade en grade, devenu sergent-major, il allait atteindre à la sous-lieutenance quand il est tombé. C'était un homme d'honneur, peu brillant mais solide, auquel je portais un vif intérêt. Une même fosse creusée par mes voltigeurs a reçu la dépouille de ces deux chères victimes, et j'ai fait rouler et placer au-dessus un énorme quartier de roche.

Ces maudits Anglais m'ont de plus privé d'un soldat de confiance qui me tenait lieu de domestique. Il était resté au camp au moment de l'attaque; mais des blessés, auxquels il demandait de mes nouvelles, lui ayant dit que j'étais blessé moi-même, ce qui n'était pas, le zélé serviteur est venu chercher à me découvrir sur le champ de bataille, en me conduisant mon cheval, et on ne sait ce qu'il est devenu. Ses cama-

rades, qui le regrettent beaucoup, ne l'ont pas trouvé parmi les morts. Il a pu tomber entre les mains de l'ennemi, et peut-être est-il emmené dans les prisons d'Angleterre. Ce qu'il y a d'inconcevable dans ce malheur, c'est que le cheval, devenu libre on ne sait comment, est revenu de lui-même au camp. Je suis d'autant plus affligé de la perte de ce bon voltigeur qu'il est victime de l'attachement qu'il me porte. Tout autre eût attendu, loin du danger, l'issue de la bataille.

Je crois qu'en France on a une opinion injuste de la bravoure des soldats anglais. Ils ne sont point dégénérés, comme on l'a souvent répété depuis notre révolution. Leur conduite avant-hier a été celle de gens d'honneur. Les Ecossais ont surtout montré beaucoup de bravoure.



Le Ferrol, 29 janvier 1809.

Le 22, nous nous sommes présentés devant Le Ferrol, mais à peine de ses remparts a-t-on aperçu la tête de notre colonne que des boulets de gros calibre ont sifflé sur nos rangs. Aussitôt la division a investi la place de très près, malgré un feu très vif d'artillerie. Ma compagnie s'est approchée jusqu'à demi-portée de canon des ouvrages extérieurs, et là elle s'est mise à couvert dans quelques maisons éparses. Dès que les Espagnols nous ont vus ainsi abrités, ils ont tiré sans relâche sur ces maisons, et il a fallu en abandonner plus d'une sous peine d'être enseveli sous les décombres.

De part et d'autre, on est resté *in statu quo* le 23. Les batteries de la place ont continué leur feu, consommant en vain leurs munitions. Un seul homme, en se montrant hors des murs ou des plis du terrain qui nous couvraient, était sûr d'être salué d'un coup de canon. De notre côté nous n'avons pas tiré, et pour cause. Que faire avec des pièces de campagne contre des fortifications régulières ?

Enhardis par notre inaction, les assiégés ont tenté une fai-

ble sortie le 24. Plusieurs centaines de tirailleurs se sont portés sur nos gardes avancées et les ont forcées à céder quelque terrain. Il en est résulté une fusillade qui a duré jusqu'à la nuit. Pour ne pas être débordé, j'ai dû me retirer un peu moi-même. Prenant ce mouvement pour une fuite, les Espagnols ont couru alors sur ma compagnie avec de grands cris, mais bientôt ils ont appris qu'ils avaient affaire aux voltigeurs du 31[me] léger. Dans cette chicane d'avant-postes, j'ai eu à regretter une excellente soupe que nous étions au moment de manger quand la sortie m'a fait reculer. Le cuisinier, effrayé par les coups de fusil qu'il entendait tirer autour de la chaumière dans laquelle il remplissait son utile ministère, a abandonné lâchement son poste, sans emporter l'objet de ses soins, et ma chère marmite française, qui avait bouilli sur les bords de Niémen, est devenue la proie des Espagnols qui en auront fait un trophée.

Le 25, on a sommé la place de se rendre, sans que les pourparlers, qui ont duré tout le jour, aient eu de résultat. Le drapeau blanc, qui flottait sur le rempart à côté du grand drapeau chargé des armes de la monarchie espagnole pendant les conférences, a été retiré dans la soirée.

Pendant la nuit du 25 au 26, nos sapeurs ont commencé les travaux d'une batterie destinée à jeter des obus dans la place; mais à peine les Espagnols, du haut de leurs murailles, ont-ils entendu le bruit des outils qui remuaient la terre, que des milliers de coups de fusil tirés au hasard, dans les ténèbres, ont prouvé quelle était leur frayeur. A ce bruit, toute la division a été sur pied ; mais l'alerte n'a causé de part et d'autre qu'une insomnie. Cependant cette menace de bombardement avait produit son effet. Au point du jour, le drapeau blanc a reparu ; les assiégés ont fait sortir des parlementaires, et avant la fin de la journée, il a été convenu que la ville et les forts nous seraient livrés.

Hier 27, en vertu de la capitulation, la division Mermet a

fait son entrée dans le Ferrol, où elle a trouvé en bataille, dans les rues et sur les places, environ 10 mille hommes de milice qui ont été libres de se retirer où bon leur semblait après avoir déposé leurs armes. La prise de cette place importante nous a en outre rendus maîtres d'une artillerie immense, de beaucoup de munitions, de 8 vaisseaux de guerre du 1er rang, et d'un grand nombre de moindres bâtiments trouvés dans le port. Il est heureux que la garnison ait bien voulu ainsi se rendre. Elle défendait des fortifications en bon état et bien armées ; elle avait des approvisionnements en tout genre ; elle pouvait être ravitaillée par mer, et si elle eût été d'humeur à résister, il ne nous eût point été facile de la réduire. Notre légère artillerie de campagne était pour cela insuffisante. On croyait dans la ville que nous étions en mesure de l'écraser sous nos bombes ; mais la menace que nos sommations en ont faite est une vraie gasconnade dont les assiégés ont été dupes.

Saint-Jacques de Compostelle, 6 février 1809.

J'aurais vu avec plaisir se prolonger mon séjour au Ferrol, mais un détachement du 6me corps est venu y remplacer la division Mermet, et nous voici à Saint-Jacques de Compostelle. Qui m'eût dit qu'un jour je ferais ce pèlerinage fameux où l'on accourait jadis de toutes les parties du monde catholique ?

La capitale de la Galice est grande, passablement bâtie, et peuplée d'environ 12 mille individus y compris une légion de moines et de prêtres. On y voit des rues assez belles et plusieurs édifices remarquables dont quelques-uns tiennent de l'architecture mauresque. L'église cathédrale, où l'apôtre saint-Jacques le Majeur fut, dit-on, enterré, après que ses restes eurent été miraculeusement découverts, tient incontestablement le premier rang parmi les édifices. On peut reprocher à celui-ci d'être massif et d'avoir une surabondance d'ornements de

mauvais goût, de draperies et de dorures ; mais l'ensemble en est imposant. L'homme le moins religieux doit éprouver une certaine émotion en s'enfonçant sous ces longues voûtes gothiques où parvient peu de jour extérieur, mais où brûlent sans cesse des lampes et des cierges sans nombre.

Les Français d'aujourd'hui, loin d'apporter des offrandes à Saint-Jacques, y passent pour des impies, voire même pour des athées. On y est donc très surpris de nous voir visiter le saint lieu avec respect. Ce matin, des détachements de nos régiments y sont allés à l'occasion d'une fête de l'église. Les cérémonies ont eu lieu avec la plus grande pompe.

Mon billet de logement et ma bonne étoile m'ont conduit ici chez un gros et gras chanoine de la cathédrale, dont la table est digne de lui, et qui, en enrageant tout bas, comme j'imagine, traite fort bien ses nouveaux hôtes. A l'approche de notre armée, il avait une grande velléité de s'enfuir, parce qu'on disait à Saint-Jacques que nous pendions régulièrement tous les chanoines qui nous tombaient sous la main ; mais sa nièce et sa gouvernante, plus courageuses ou plus confiantes, l'ont décidé à rester chez lui, et aujourd'hui il s'en applaudit, bien qu'il tremble de tous ses membres toutes les fois qu'il entend dans la rue le roulement d'un tambour français.

Un de nos commissaires des guerres et sa femme logent ici sous le même toit que moi. Celle-ci est une Prussienne, jeune, jolie, blonde, blanche, mignonne et de la plus aimable pétulance. Elle se plaît à contrarier la gravité du chanoine et à le lutiner, ce qui amène les scènes les plus burlesques. Le bénédicité et les grâces précèdent et suivent chaque repas, et nous prenons part à ces prières de manière à édifier l'amphitryon ; mais ce n'est pas sans peine que notre Berlinoise garde alors son sérieux. Si un de nous la regardait dans ce moment critique, elle éclaterait de rire, et cette irrévérence pourrait nous sevrer d'un excellent vin des Canaries, vrai breuvage d'élu. Madame n'étant point catholique, il n'y a rien d'éton-

nant dans sa conduite. Nous cachons avec soin cette circonstance. Une Luthérienne, une excommuniée chez un prêtre romain et à sa table ! Il n'y aurait pas assez d'eau bénite à Saint-Jacques pour purifier la maison.

A part les préjugés de sa robe, ses regrets sur l'abolition de l'inquisition et ses craintes sur le sort que le nouveau Roi réserve aux chanoines de Saint-Jacques, notre prébendé à triple menton est un homme de bonne société, instruit, causant volontiers, et qui a même quelques retours de gaieté quand la blanche main de la jolie femme de Berlin lui verse, avec la malvoisie de Madère, l'oubli momentané des calamités présentes. Nous lui parlons en italien ; il répond dans sa langue, et nous nous entendons parfaitement.

VII

1809. — Expédition de Portugal. — Braga. — Porto. — La retraite.

Saint-Jacques de Compostelle, 8 février 1809.

Il paraît arrêté que le maréchal Ney reste dans le Nord-Ouest de l'Espagne pour en achever la pacification, et que le maréchal Soult s'en va tenter fortune en Portugal. Ce royaume-ci est déjà connu de plusieurs de mes camarades qui ont fait partie de l'expédition du général Junot, laquelle n'a pas été heureuse. Il règne, disent-ils, chez le peuple portugais un tel éloignement pour le joug que nous voulons imposer, qu'il n'est pas à présumer qu'il ne s'efforce pas de nous fermer l'entrée de son pays. On croit cependant que la résistance sera peu de chose si les Anglais ne s'en mêlent pas. C'est ce que nous saurons bientôt, car nous devons nous mettre incessamment en marche dans cette direction. Les jours de repos que nous avons eus à Saint-Jacques de Compostelle nous ont parfaitement délassés et réconfortés, et nous partons pour cette nouvelle expédition gais comme pinsons.

Féa, 27 février 1809.

Le 13 février, nous sommes arrivés à Tuy, place forte sur le Minho qui, dans cet endroit, sépare la Galice du Portugal. Là, nous avons su à n'en plus douter qu'on se flattait à tort de pénétrer dans ce royaume sans coup férir et que toute la

population de l'autre rive était en armes pour s'opposer à notre passage.

Nous avons quitté Tuy le 15, et par de détestables chemins, nous avons descendu, pendant plusieurs lieues, la rive droite du Minho, dans l'intention d'atteindre un lieu favorable pour franchir cette rivière. Mon bataillon a passé la nuit dans le hameau de Saint-Martin de Figueiro.

Soit que le maréchal n'ait voulu faire qu'une démonstration, soit plutôt que la rapidité et la largeur du Minho, grossi par les pluies, le défaut de barques et les dispositions des Portugais l'aient fait renoncer au projet de passer le fleuve aussi près de son embouchure dans la mer, nous sommes revenus à Tuy le 16, non sans être salués de quelques coups de canon tirés sur nos colonnes des remparts de Valencia. La tentative faite pour jeter des troupes sur la rive gauche nous a privés d'une quarantaine de braves qui ont abordé le territoire portugais, mais qui, ne pouvant être secondés, ont été enveloppés par l'ennemi et probablement massacrés. Le rassemblement qui couvre le bord opposé est considérable, et à en juger par les cris qu'on y pousse jour et nuit, il est composé de gens exaspérés. On y distingue des femmes et des moines. Dès qu'un seul de nos hommes s'approche de la rivière, les coups de fusil pleuvent sur lui. Ces insurgés paraissent triompher de nous voir paralysés par la barrière qui couvre leurs frontières; les quolibets et les plus sales injures nous sont envoyés avec les balles. Mais rira bien qui rira le dernier.

Après nous être arrêtés encore un jour à Tuy, où le maréchal a laissé une garnison assez forte, le corps d'armée a continué à remonter le Minho, malgré les difficultés offertes par des montagnes continuelles et des chemins extrêmement pénibles.

La plus grande terreur règne parmi les habitants de ce canton de la Galice. Ils fuient à notre approche, mais malheur

à ceux de nos soldats qui s'éloignent isolément : ils sont impitoyablement massacrés. On use de représailles envers les insurgés qu'on peut atteindre, et la route est semée de cadavres français et espagnols.

Le 22, ma compagnie était d'avant-garde et a arrêté un paysan qui malgré toute son agilité n'a pu échapper à sa destinée. Amené devant le général et fouillé, on ne lui a point trouvé d'armes; mais, pour son malheur, il était nanti de quelques vêtements d'uniforme français tachés de sang, et c'en était assez. La justice est expéditive à l'armée en pareil cas. On a signifié au prisonnier qu'il allait être fusillé, et il a entendu cet arrêt avec une indifférence incroyable, sans s'excuser ni se plaindre. Il avait d'abord tout nié, mais en présence de son dernier moment, il a avoué avoir tué deux soldats de la division qui nous devance dans l'espoir de recevoir la récompense promise à ses pareils par les agents de l'insurrection; et après avoir prié avec ferveur, il a reçu la mort de l'air le plus résigné.

Remontant encore le fleuve, le 23, nous avons enfin atteint le point où il nous a été possible de mettre derrière nous l'incommode barrière qui, depuis 10 jours, entravait nos opérations. Plusieurs régiments ont passé avant la nuit, mais le trajet en bac demandant beaucoup de temps, le mien a bivouaqué sur la rive droite, au village de Barca-Barbantès, et ce n'est que le 24 qu'il a été transporté à l'autre bord. On ne peut s'imaginer combien l'artillerie du corps d'armée a eu de peine à franchir l'espace qui nous sépare de Tuy. Jamais canon n'avait passé par là. Il faut tout le zèle et la patience de nos artilleurs pour avoir surmonté tant d'obstacles. Non seulement il a fallu en maint endroit faire des ponts, élargir des chemins, déblayer des amas de roches éboulées; mais dans plus d'un village, on a été contraint d'abattre des maisons, les rues étant trop étroites pour donner passage aux voitures.

Chavès (Portugal), 13 mars 1809.

Le 1er de ce mois, la division a quitté Féa pour gagner Orense, où elle s'est arrêtée le 2 et le 3.

Le pays est désert. Tous les paysans qui peuvent manier une arme, ralliés à la voix du marquis de La Romana, que les moines secondent, sont réunis sur divers points prêts à fondre sur de faibles détachements. L'ennemi est partout et nulle part. L'assassinat est prêché et récompensé par les meneurs qui donnent de l'argent et promettent le paradis. Le 6e corps, qui a devancé le 2e à Orense comme à Saint-Jacques, y a perdu quantité de soldats égorgés isolément. Plusieurs de ces victimes sont enterrées dans un champ voisin, où nos soldats sont allés prendre une leçon de prudence en considérant les tristes restes de leurs camarades, encore visibles parce qu'on ne les a recouverts que de quelques pouces de terre. Des bras et des jambes, sortant çà et là de ce sol fraîchement remué, semblent appeler des vengeurs ; ils en trouveront sans doute ; le sang sera payé par le sang. Nous aurons une guerre d'extermination.

Une faible partie de la population d'Orense nous a attendus dans ses foyers. J'y ai logé chez un vieux brave homme qui m'a laissé voir toute l'indignation dont sa nation est pénétrée contre nous. Comme mon opinion sur l'agression actuelle lui a paru raisonnable, il en a conclu que j'étais prêt à cesser d'y coopérer, et il m'a fortement pressé de me laisser conduire, pendant la nuit, jusqu'à un souterrain, à 3 lieues dans les hautes montagnes, où sont rassemblés sa famille et ses amis, et où je pourrais rester caché en attendant le moment favorable de repasser en France, si mieux je n'aimais m'établir en Espagne. « C'est, me disait-il avec chaleur, l'unique moyen « de sauver votre âme et votre corps, car pas un de vous ne « doit échapper à la colère divine et au fer espagnol. » J'ai

été touché du patriotisme du bon vieillard, et l'ai remercié avec attendrissement de son intérêt pour moi.

Depuis Tuy, la direction que nous suivions nous éloignait de plus en plus du Portugal, but de notre expédition ; mais le 4, en partant d'Orense, nous en avons repris la route en tournant à droite et laissant le Minho derrière nous.

Le 6, après avoir quelque temps marché péniblement dans ce pays montueux, notre avant-garde a rencontré, non loin de Monterey, un corps espagnol commandé par le marquis de La Romana et l'a mis en déroute. Ce même jour, nous avons battu un parti portugais qui s'était avancé au delà de ses frontières pour soutenir La Romana. Tout cela a été expédié si lestement que la division Mermet, qui avait doublé le pas au bruit du combat, n'est arrivée que pour voir fuir l'ennemi dans toutes les directions.

Le 10, le corps d'armée a enfin foulé le sol de ce Portugal autour duquel il rôdait depuis près d'un mois comme le loup autour d'une bergerie. Il n'y avait pas là de fleuve sans pont pour nous arrêter comme à Tuy. Les Portugais n'ont cependant pas voulu nous laisser entrer chez eux sans combattre. Vigoureusement attaqués dans la bonne position qu'ils occupaient, ils ont été enfoncés, laissant sur la place quelques centaines de morts. On a poussé les débris de ce corps jusque dans Chavès, où ils se sont jetés ; mais quand nous avons été à la vue de cette place forte, qui est regardée comme la clé du Portugal sur la frontière de Galice, des boulets envoyés de ses remparts ont mis fin à la poursuite. Nous avons bivouaqué à un quart de lieue de Chavès.

Le maréchal ayant achevé l'investissement dans la matinée du 11, et fait ses dispositions pour le siège, il a sommé le Gouverneur, mais inutilement d'abord. Notre parlementaire faillit être assommé par le peuple. Le rempart était couvert d'une multitude d'individus poussant tous à la fois des cris affreux et faisant parvenir jusqu'à nos oreilles des injures

sans fin. En gens qui n'entendent rien à la guerre, ils tiraient force coups de canon au hasard pour faire du bruit, à peu près comme les poltrons chantent dans l'obscurité pour se donner du cœur. Une seconde sommation a eu plus de succès. Le maréchal parlait d'un assaut et de tout passer au fil de l'épée, et les criards commencèrent à mollir. Ils ont enfin consenti à ouvrir leurs portes; mais avant de s'y résoudre, ils ont demandé si le général *Maneta* était parmi nous, jurant de se faire tous tuer jusqu'au dernier plutôt que de laisser entrer dans leur pays un pareil homme. Or, il faut savoir que, d'un bout du Portugal à l'autre, le général Loison est appelé *Maneta*, c'est-à-dire le *Manchot*, et qu'il y est en exécration pour la conduite qu'il a tenue vers Lisbonne sous le général Junot qui l'avait chargé de diverses exécutions militaires, genre d'expédition dont il s'acquitte à merveille. On ne pouvait en conscience affirmer aux Portugais que le terrible Maneta n'était pas du 2e corps, puisqu'il en fait réellement partie; mais resté en arrière, il ne nous rejoindra que plus tard, et le maréchal, faisant une réponse tant soit peu jésuitique, a juré que le général Loison n'était pas au nombre des assiégeants. Cette difficulté levée, on a signé la capitulation.

Hier nous avons pris possession de la place. Elle avait pour défenseurs environ 6 mille hommes, dont les trois quarts étaient des paysans insurgés. Ceux-ci ont été désarmés, puis renvoyés chez eux, comme au Ferrol. Quant aux soldats, ce qui n'a pas déserté au moment de la capitulation vient d'être organisé en un bataillon qui a promis fidélité à la France. Les fortifications de Chavès sont en mauvais état et son artillerie peu considérable; cependant, si nos menaces terribles n'avaient pas produit d'effet, notre invasion eût pu trouver là une désagréable cause de retard.

Nous laissons ici, sous la garde d'une garnison tirée de nos régiments, un grand nombre de malades et de blessés qui

gênaient notre marche. On en a fait autant à Vigo, petit port de Galice, et à Tuy. Tous ces détachements affaiblissent la petite armée du maréchal Soult. Elle va au plus maintenant à 22 mille combattants, dont 3 mille cavaliers.

Coimbraos, 2 avril 1809.

Il s'est brûlé beaucoup de poudre dans ce coin du globe depuis quinze jours; mais aujourd'hui seulement je trouve le temps de noter sur mon journal les résultats glorieux de cette consommation.

Le 14 mars, en quittant Chavès, nous sommes allés loger à Boticas, et, le 15, nous avons bivouaqué en avant de Tio. Pendant ces deux marches, faites péniblement dans des montagnes arides, nous n'avons pas entrevu un seul habitant, ni dans les villages que je viens de nommer ni ailleurs.

Le 16, nous étions enfoncés dans des défilés étroits, lorsque des coups de fusil, tirés par des mains invisibles, sont venus interrompre le silence du désert que nous parcourions. C'était un parti ennemi, qui, profitant de l'avantage que lui donnait un terrain sur lequel nous ne pouvions nous mouvoir que lentement et à la file, cherchait à détruire un parc d'artillerie que nous escortions. Cette tentative n'a pas eu de succès. Mon régiment, qui était à portée, s'est rapidement jeté en avant, et les Portugais, poursuivis dans leurs montagnes, ont disparu sans avoir fait d'autre mal que tuer ou blesser quelques chevaux. Ce jour-là, ma compagnie était de garde au grand quartier-général, qui s'est arrêté le soir au village de Botica, en avant duquel j'ai établi mon bivouac. Les habitants avaient emporté ou détruit leurs vivres; le soldat se vengeait en incendiant les maisons, ce qui nous privait des ressources qu'elles pouvaient encore offrir. C'est donc avec grand'peine que mes voltigeurs s'étaient procuré par le pillage quelques provisions et de quoi me faire un abri et un lit

de paille. Je venais de me jeter sur ce lit, après avoir fini la tournée de mes postes et recommandé la surveillance, et déjà je dormais, lorsque j'ai été troublé par le maréchal en personne. Il avait voulu reconnaître le pays, quoiqu'il fût 10 heures du soir ; trouvant un bon feu à mon bivouac, il s'y est arrêté et a fini par s'emparer sans façon de ma baraque, dans laquelle il a reposé jusqu'au jour. Cette baraque était assez grande pour que trois personnes y dormissent ensemble ; mais bien que le maréchal m'ait engagé à y rester, ne voulant, disait-il, que la partager avec moi, le respect m'a empêché d'accepter l'honorable invitation, et j'ai passé la nuit à la belle étoile, accroupi autour du feu avec les aides de camp du maréchal, qui enrageaient de ce que le patron ne fût pas resté dans sa chaumière de Botica. J'étais aussi de leur avis.

Le 17, ma compagnie, encore de garde au quartier-général, a suivi son mouvement, et a bivouaqué près de Salamonde. On a trouvé sur la route plusieurs pièces d'artillerie et quelques munitions, que les Portugais avaient abandonnées en se repliant.

J'ai rejoint le régiment le 18, et j'ai bivouaqué avec lui à 2 lieues en arrière de Braga.

Le 19, les Portugais ayant voulu tenter le sort des armes, nous les avons rencontrés en avant du village de Linoso, et sans hésiter nous les avons attaqués. Ils ont d'abord fait bonne contenance; mais mon régiment seul, soutenu par quelques escadrons de dragons, a suffi pour les enfoncer. Une bonne charge à la baïonnette a achevé de les disperser. Ils n'avaient là qu'un canon que nous avons pris. Ils ont laissé beaucoup de morts sur le champ de bataille. Parmi les prisonniers on a épargné tout ce qui portait l'habit militaire. Nous avons bivouaqué sur le sommet de la position enlevée, à une lieue de Braga. Ce succès n'a pas coûté cher aux Français. Pour sa part, ma compagnie a eu un homme tué et deux

blessés. Nous avons su plus tard que ce même jour, 19, l'armée des insurgés, dans sa féroce stupidité, avait assassiné son général en chef qu'elle accusait de trahison, parce qu'il était d'avis que, l'emplacement choisi pour nous combattre n'étant pas favorable, il fallait rétrograder.

Mais l'affaire du 19 n'était que le prélude de celle bien plus importante du lendemain. Celle-ci a commencé dès le matin et n'a fini que par la déroute complète de l'ennemi, dont la perte a été très considérable et qui nous a laissé ses bagages, son artillerie et plusieurs drapeaux. Elle a eu lieu presque sous les murs de la ville de Braga, dans laquelle notre cavalerie est entrée en sabrant les fuyards. Tous les corps ont été engagés. Le mien était à l'aile gauche, où il s'est particulièrement distingué. Les Portugais avaient sur ce point une batterie qui nous faisait beaucoup de mal; mais secondés par la cavalerie du brave général Franceschi, nous nous en sommes emparés en nous précipitant sur elle : mouvement audacieux qui n'a pas peu contribué à la victoire. Cette journée a été fatale à l'insurrection portugaise. Les environs de Braga ont été couverts de ses morts. Le commencement a été un combat, mais la fin une boucherie. Si nos adversaires avaient été mieux armés et moins ignorants dans l'art de la guerre, nous aurions acheté plus cher leur défaite, car ils sont animés par la religion et l'amour de la patrie; mais, faute de fusils, ils sont en partie armés de lances et ils n'entendent rien aux manœuvres. Ce n'est que derrière des murs ou des retranchements que pareille troupe peut offrir de la résistance. Pendant l'action, un major portugais s'est rendu à moi, et je l'ai fait aussitôt conduire au maréchal. Il aurait pu fuir avec les siens; mais l'exemple du meurtre du général en chef l'a décidé, m'a-t-il dit en me remettant son écharpe et son épée, à abandonner une armée où il était à chaque instant menacé du même sort.

Immédiatement après le combat, le quartier général du

corps d'armée a occupé Braga avec une partie de l'infanterie. Pour nous, gens de troupes légères, nous avons bivouaqué sur une montagne à côté de la ville. Les deux jours suivants, on n'a pas fait de mouvement.

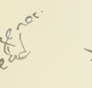
Malgré leur désastre, les Portugais s'étaient ralliés à quelques lieues de Braga; et le 23, poursuivant notre marche vers Porto, nous les avons trouvés près de Guimaraens en mesure de se défendre. Ils ont été culbutés rapidement jusqu'à des collines au delà de la ville, où, favorisés par un terrain haché et fourré, ils ont entretenu avec nos voltigeurs une fusillade qui ne s'est éteinte qu'à la nuit.

Le 24, nos reconnaissances du point du jour nous ont appris que les insurgés s'étaient éloignés, et nous avons paisiblement passé la journée au même bivouac, en avant et à peu de distance de Guimaraens.

On pensait que l'ennemi s'était replié au loin, et même qu'il renonçait à la résistance; mais, le 25, nous l'avons encore trouvé disposé à combattre. Il défendait, près du village de Négrellos, le passage de l'Ave, petite rivière dont les ponts étaient coupés, et embusqué dans des maisons, il faisait sur nous, qui étions à découvert, un feu très nourri. Pendant qu'on répondait à ses coups de fusil de manière à attirer toute son attention, les voltigeurs du régiment trouvaient un gué que les insurgés avaient fait la faute de ne pas garder, et aussitôt nous avons passé sans être aperçus, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, et non sans danger de nous noyer. Le gué était impraticable pour des hommes isolés, mais, nous tenant fortement par la main, nous avons pu résister au courant. Quelques maladroits qui avaient d'abord été entraînés ont été secourus et personne n'a péri. Parvenus à l'autre bord, nous étions bien mouillés; mais les armes et les cartouches étaient sèches, et, profitant des plis du terrain qui nous cachaient, nous sommes tombés à l'improviste sur les Portugais qui ne s'y attendaient guère. Ainsi tournés, ils ont été bientôt en

fuite, laissant là leur artillerie ; mais malgré leur extrême agilité, tous n'ont pu échapper, et nous en avons tué un bon nombre. Il n'y avait pas de soldats dans le rassemblement, mais seulement des paysans. Aussi n'a-t-on pas fait de prisonniers. Le corps d'armée a aussitôt passé l'Ave sur plusieurs ponts réparés à la hâte, et nous avons bivouaqué en avant du champ de bataille.

Le passage de l'Ave a coûté la vie au général Jardon, qui a été atteint d'une balle au front, tandis que, suivant son habitude, il faisait de ses mains le coup de fusil avec nos tirailleurs. Le régiment était sous ses ordres, et c'est le second général de brigade qui est tué à notre tête depuis que nous sommes en deçà des Pyrénées. Il était sorti sain et sauf de toutes les guerres de la Révolution, pendant lesquelles il s'est fait souvent remarquer ; jamais il n'avait été blessé ; et il



meurt de la main d'un paysan portugais ! On cite de lui des traits de bravoure qui tiennent du fabuleux. L'armée française avait sans doute des chefs plus distingués ; mais non de plus intrépides. La guerre était son élément. Plusieurs fois l'Empereur a voulu le laisser se reposer dans ses foyers ; mais il n'a pu l'y décider. Le valeureux Jardon ne devait mourir que sur un champ de bataille. Si à son audace il avait joint l'instruction et le vernis que nécessite le grade auquel il était parvenu, je ne sais qui aurait pu l'égaler ; mais il était sans éducation, bourru, sale, cynique, d'une tournure grotesque, parlant français comme une vivandière, et sachant à peine écrire son nom. De plus, il était grand buveur, et les soldats, qui sont bons juges, s'étant aperçus qu'il manquait quelquefois d'équilibre, l'avaient surnommé *Bacchus* et le respectaient fort peu. Ignorant en manœuvres, il ne savait qu'aborder l'ennemi. Je lui ai entendu dire que, dans une attaque, il lui importait peu d'avoir plus ou moins de troupes, parce qu'il avait remarqué qu'il suffit de la tête d'une colonne pour décider du succès, et que ce qui suit cette tête ne prend d'or-

dinaire aucune part à l'action. Cet homme singulier n'avait ni aide de camp, ni domestiques, ni chevaux, ni bagages. On l'appelait le général des voltigeurs. Il marchait à pied, toujours avec l'avant-garde de la division, mangeant et bivouaquant avec nous, prenant une chemise dans le sac d'un soldat, quand il en changeait, ce qui n'arrivait que rarement, et dès qu'il pouvait brûler lui-même des cartouches, il était content. Au siège du Ferrol, le général Mermet étant venu aux postes avancés, où nous étions à tirailler contre les Espagnols sortis de la place, il le trouva perché sur un arbre, d'où, depuis deux heures, il tirait sur l'ennemi, et qu'il avait, disait-il, choisi pour son quartier-général. Le brave Jardon était en somme un soldat du plus rare mérite, mais un général en caricature. Gloire et indulgence à sa mémoire.

Plus nous avancions vers Porto, et plus le pays, loin de se pacifier, offrait un aspect hostile. Partout, sur les hauteurs, les insurgés paraissaient en armes, épiant nos mouvements. Le lugubre son du tocsin partait de tous les clochers des environs. Ce n'était pas pour l'observateur calme, si, dans cette crise, il pouvait s'en trouver, un spectacle sans intérêt que celui de vingt mille étrangers pénétrant ainsi au milieu d'une population nombreuse qui ne songeait qu'à leur ruine, et qui, s'ouvrant devant eux, ne cessait de les envelopper dans l'intention de les exterminer. Jamais on ne vit plus clairement quelle immense inégalité la discipline militaire a établie parmi les hommes.

Le 26, après avoir mis en fuite un rassemblement considérable d'insurgés, le corps d'armée s'est arrêté pour bivouaquer à 2 lieues 1/2 de Porto. Pendant la marche de la journée, étant à flanquer la division, mes voltigeurs ont cerné cinq jeunes paysans qui paraissaient s'être cachés après la déroute de la veille. Nous avons ordre de n'accorder aucun quartier aux Portugais non militaires trouvés en armes, et mon devoir était de faire fusiller ceux-ci, puisqu'ils étaient pris avec leur

fusil et havresac au dos; mais je n'ai pu donner le signal de mort. Après les avoir désarmés et leur avoir fait jurer de ne plus combattre contre nous, je les ai mis en liberté, et, comme l'éclair, ils ont disparu dans la montagne. Cette indulgence n'a pas eu l'approbation de tous ceux qui en étaient témoins, et je serais réprimandé si elle était connue; mais tuer de sang-froid des hommes qui rendent les armes et demandent la vie à genoux est au-dessus de mes forces. Il m'est si doux de penser qu'il y a dans le monde cinq de mes semblables qui me doivent l'existence! Un peu plus loin, deux vieillards ont encore été surpris par mes coureurs. Ils étaient également armés, mais leur âge était une telle sauvegarde que leur grâce a souffert moins de contradiction; l'un d'eux cependant n'a pas voulu se laisser désarmer, et a préféré la mort.

Le 27, le maréchal, ayant fait serrer en masse chaque régiment afin d'être mieux entendu, a prononcé successivement devant le front de chacun d'eux une courte harangue dans laquelle, nous rappelant la gloire acquise et nous exhortant à soutenir l'honneur de nos aigles, il nous a prévenus que l'armée portugaise paraissait disposée à défendre Porto et que cette résolution allait amener une bataille. Après ces préliminaires, qui ont été accueillis aux cris de *Vive l'Empereur!* nous avons marché à l'ennemi dont nous avons rencontré la chaîne d'avant-postes à une lieue de Porto. La nuit est arrivée sans qu'il y ait eu d'engagement sérieux. Cependant, on s'est tâté sur toute la ligne, ce qui a causé un feu très nourri d'artillerie et de mousqueterie. Nous avons bivouaqué en présence.

L'armée que nous allions combattre, forte de plus de 60 mille hommes, avait pour commandant en chef l'archevêque de Porto, ayant sous lui bon nombre d'officiers anglais. Depuis que le bruit de notre invasion s'était répandu, les habitants de toute la contrée avaient travaillé avec une étonnante activité aux redoutes, retranchements et palissades qu'il

nous fallait enlever. Cette ligne de fortifications, favorisée par des rochers et des mamelons mis à profit avec habileté, était réellement formidable. Armée de 200 pièces de canon de fort calibre, elle s'étendait du Douero à la mer, formant ainsi le triangle dans lequel était enclavée la ville de Porto.

Il n'était pas encore tout à fait jour, le 28, quand, dormant sur la paille de mon bivouac aux avant-postes, j'ai été brusquement réveillé par des coups de fusil tirés par ma garde avancée. Pour la soutenir, je me suis vite porté en avant avec le reste de ma compagnie et nous avons repoussé la plus singulière agression dont j'aie été témoin depuis que je sers. C'était un bataillon de jeunes moines qui, bien armés, la giberne sur le dos et la robe retroussée, avaient effrontément attaqué le point confié à ma surveillance. Quand le général a la mitre, les soldats peuvent bien au reste porter le froc. Le bizarre accoutrement des assaillants nous a d'abord fait méconnaître à qui nous avions affaire; mais quand mes voltigeurs l'ont su, je ne pouvais plus les tenir. Ils ont couru sur eux sans tirer davantage, et ceux des moinillons qui n'ont pu sauter assez lestement les haies et les fossés qu'ils avaient franchis pour venir à nous ont été criblés à coups de baïonnette. J'aurais voulu en avoir un en vie, pour la rareté du fait, mais cela ne m'a pas été possible. La journée a continué comme elle avait commencé. La fusillade et la canonnade n'ont pas eu d'interruption. C'était un vacarme effroyable. L'ennemi, pressé de toutes parts, a reculé jusque dans ses fortifications sans qu'il y ait eu de perte notable d'un côté ni de l'autre. On a sommé l'armée insurgée de mettre bas les armes; mais jamais semblable proposition n'a été plus mal accueillie. Le général Foy, qui en était porteur, a failli être écharpé. On l'a battu, dépouillé, mis en prison, et on dit que c'est par des efforts inouïs que l'archevêque l'a préservé de la mort.

Nous n'avons pas eu beaucoup de repos dans nos bivouacs

pendant la nuit du 28 au 29. Sur toute leur ligne, les Portugais ont fait le feu d'artillerie le plus vif comme le plus inutile. Nos troupes étaient couvertes par les plis du terrain, et la pluie de boulets tombait autour de nous sans faire de victimes. Les deux armées offraient dans cette nuit le contraste le plus frappant : d'un côté régnaient le calme et un profond silence et brillaient à peine quelques feux mal entretenus ; de l'autre, 200 pièces de canon tonnaient et lançaient des éclairs ; toutes les cloches d'une grande ville sonnaient à la fois, et une immense population poussait en même temps des cris de cannibales. L'ensemble de ce spectacle avait une épouvantable majesté. Homère y eût trouvé le sujet d'un beau chant.

Cette nuit si bruyante a précédé un jour glorieux pour nos armes. Le 29 mars sera longtemps pour les Portugais un anniversaire de deuil. Avant sept heures du matin, le corps d'armée s'est ébranlé sur tous les points pour attaquer sérieusement, et bientôt l'action a été engagée sur toute la ligne. La division Mermet était au centre, et c'est elle qui a eu la dangereuse mission d'aborder de front les retranchements sous un feu terrible, mouvement qu'elle a exécuté l'arme au bras avec une rare intrépidité. Pendant cinq ou six heures de bataille, le succès n'a pas paru douteux un seul instant. Partout le courage et l'habileté l'ont emporté sur le nombre et le désespoir. Les retranchements ont été forcés, les palissades abattues et on a pénétré dans les redoutes par leurs embrasures. Il n'y avait pas moins de trois lignes de ces redoutes et il a fallu en emporter quarante avant d'être assuré de la victoire. Longtemps les Portugais ont tenu bon, se faisant tuer à leur poste et sur leurs pièces ; mais à la fin l'épouvante a gagné les survivants, et tous venant à se débander, on en a tué autant qu'on a pu en atteindre.

Porto étant une ville ouverte, fuyards et vainqueurs y son alors entrés pêle-mêle, chaque rue est devenue un champ de

massacre et toutes les calamités qui suivent une prise d'assaut en ont résulté. Comment pouvait-il en être autrement, puisque on irritait encore nos soldats en tirant sur eux des coups de fusil de plusieurs croisées, lorsque déjà nous étions maîtres de la ville entière? Ce n'est pas tout. Les habitants, rassurés par leurs défenseurs et des fortifications jugées par eux imprenables, n'avaient pas quitté, comme ailleurs, leurs pénates; mais quand du haut des clochers ils ont vu commencer la déroute, tous ont voulu fuir en même temps, et hommes, femmes et enfants, chargés de ce qu'ils avaient de plus précieux, venant à surcharger le pont de bateaux de 400 pas de longueur sur lequel il leur fallait passer le Douero, ce pont s'est rompu, et la foule a été en grande partie engloutie. Pareil malheur est arrivé à plusieurs barques qui ont coulé pour être trop encombrées. Comme si ce n'était pas assez, une batterie ennemie foudroyait le pont, de la rive opposée, pour nous empêcher de le passer, et la mitraille faisait un ravage affreux sur ces malheureux. Quelle effroyable scène! Il faut dire, à la louange des Français, que sans eux la noyade eût été plus considérable. Ils ont sauvé, dans ce moment terrible, beaucoup de femmes et d'enfants.

Militairement parlant, la prise de Porto, de vive force, est un fait d'armes très brillant, digne de prendre rang parmi les actions les plus glorieuses de notre époque. Notre perte a été très faible en comparaison de celle de l'ennemi. On évalue à 10 mille les morts portugais qui couvraient le champ de bataille, les avenues et les rues de Porto: on ne peut estimer le nombre des noyés; mais il est grand. Les drapeaux, les munitions et l'artillerie des insurgés sont restés en notre pouvoir.

Le pont rompu a été presque aussitôt rétabli malgré les efforts que faisait l'ennemi pour s'y opposer; la division Mermet a incontinent passé le Douero pour prendre position sur la rive gauche, et dès lors les débris de l'armée battue ont tout à fait disparu.

Mon régiment combattait au centre dans cette journée, mais j'étais ailleurs. Le 1er bataillon, dont ma compagnie fait partie, avait été détaché à notre droite avec les dragons de la division Lorges, et son lot a été d'enlever un mamelon très élevé que défendaient un millier de Portugais et six pièces de canon. A un signal donné, le bataillon, divisé en trois petites colonnes, s'est élancé, sans tirer un seul coup de fusil, sur cette redoute que des fragments de rochers avaient naturellement fortifiée, et bientôt il en a atteint le sommet, tuant tout ce qui s'opposait à lui. Parvenus sur le plateau, toujours au pas de course, nous l'avons nettoyé d'ennemis, et, nous emparant de leur artillerie qui a été tournée contre eux sans perdre de temps, nous avons hâté leur départ par quelques coups de mitraille. Les dragons, attentifs à notre mouvement et qui en attendaient le succès au bas du monticule, ont alors chargé dans la plaine sur les fuyards et peu ont échappé à leurs sabres. Un prêtre, en soutane et le Christ à la main, a été plus brave que ceux qu'il était venu exhorter : il est mort à son poste sur la hauteur. La réussite de notre entreprise a été, pour moi, légèrement empoisonnée par une imprudence qui m'a privé momentanément de l'usage de la main gauche. Arrivé des premiers sur le plateau, j'ai voulu faire le canonnier pour tirer sur les Portugais avec leurs propres canons, et ayant sottement mis le feu avec un bout de mèche qui n'avait pas de manche, l'amorce m'a brûlé et j'en souffre encore.

Dans l'attente d'ordres qui ne sont pas arrivés, le bataillon a passé la nuit sur la butte conquise, mangeant les provisions et buvant l'excellent vin de l'ennemi. Nous y avons dormi sous les tentes qu'il y avait laissées, et c'est pour la première fois de ma vie militaire que j'ai eu un pareil abri.

Le 30 au matin, le silence le plus profond avait succédé au fracas dont ces campagnes retentissaient la veille. De tant de milliers d'hommes qui venaient de s'y égorger, il n'y restait

que des cadavres épars et pas un être vivant. Descendus de notre mamelon, nous avons traversé le champ de bataille, et, après une heure de marche, nous sommes entrés dans Porto. Sans s'y arrêter, le bataillon a passé le Douero pour rejoindre le régiment au village de Coimbraos, à demi-lieue au delà de la ville. Nous nous reposons depuis lors.

Il faut rendre justice aux insurgés. Ils ont fait pour la défense de Porto plus qu'on ne pouvait attendre de milices inexpérimentées. Cet amour de la patrie, qui dans tous les temps a opéré des prodiges, les électrisait. Des femmes servaient l'artillerie, distribuaient le vin et portaient les munitions. Nous n'avons pas été peu surpris d'en voir plusieurs parmi les morts qui remplissent l'intérieur des redoutes. On raconte qu'une d'elles, voyant notre victoire et la fuite des siens, a tué de sa main l'enfant porté dans ses bras, et qu'elle s'est ensuite précipitée sur nos baïonnettes pour y recevoir la mort. L'antiquité n'a rien de plus héroïque.

Si les Portugais, trop confiants dans leurs propres forces et dans la promesse des officiers du génie anglais qui prétendaient que leurs fortifications ne pouvaient être forcées, avaient renoncé à défendre Porto, cette grande ville eût été sans doute protégée et respectée, et vainqueurs et vaincus s'en trouveraient bien mieux.

Le maréchal aurait voulu empêcher le pillage; mais il n'a pu y parvenir.

Porto, 28 avril 1809.

Je commence a être convalescent d'une maladie douloureuse qui m'a retenu vingt jours au lit. Le chirurgien major du régiment l'attribue à une transpiration arrêtée. J'étais en sueur lorsque j'ai passé au gué la rivière d'Ave, le 25 mars dernier; mes habits sont restés mouillés sur mon corps pendant 24 heures et il n'en faut pas tant pour altérer la meilleure santé. Si la fièvre m'avait pris avant la conquête de

Porto, que serais-je devenu ? Mon régiment a quitté Coimbraos, le 6 de ce mois, pour aller occuper des positions sur la route de Coimbre, à peu de distance d'ici ; et le même jour j'ai été transporté dans une maison de Villanova, faubourg de Porto, d'où je ne suis plus sorti.

Le maréchal Soult a ici son quartier général. Avant de s'aventurer plus loin avec si peu de troupes, il attend des nouvelles d'autres corps français qui doivent agir simultanément en Portugal, et notamment de celui du maréchal Victor. Les insurgés se sont en partie ralliés après leur désastre du 29 mars. Ils gardent non loin de Porto des points importants. Le cercle qu'ils forment autour de nous ne permet pas de communiquer avec l'Espagne. Depuis notre entrée en Galice, c'est-à-dire depuis quatre mois, nous n'avons reçu aucun courrier de France. On peut comparer la marche du 2e corps à celle d'un vaisseau en pleine mer qui fend l'onde et voit aussitôt se fermer derrière lui l'élément qui vient de lui livrer passage. Après notre éloignement de Tuy, cette place, dans laquelle nous avions laissé une garnison et la majeure partie de notre artillerie, a été assiégée ; mais le brave général Lamartinière l'a défendue jusqu'à ce qu'une de nos divisions soit allée le délivrer. Nos gens ont alors quitté Tuy et sont rentrés à Porto après avoir démantelé cette première ville et la forteresse portugaise de Valencia. Nous avons été moins heureux ailleurs : le port de Vigo où, avant d'entrer en Portugal, on avait laissé nos dépôts, nos gros bagages et toutes les caisses des régiments, s'est rendu aux Galiciens et là j'ai perdu tout ce que je possédais en linge et en habits ; Chavès a été enlevé par les paysans, et on dit qu'ils ont égorgé la majeure partie des malades que nous y avions déposés ; le général portugais Silveyra nous tient tête du côté d'Amarante à la faveur d'une rivière que nous ne pouvons franchir. Cet état de choses, notre isolement et notre inaction enhardissent la population, et de tout côté elle nous menace.

Porto, 5 mai 1809.

Le maréchal paraît inspirer de la confiance aux habitants. Il est tellement jaloux de leur plaire que, connaissant le faible national, il vient de faire fondre des ornements en argent massif dont il a fait présent à une de leurs églises. Les malins prétendent que le métal n'a subi qu'une métamorphose et qu'il est retourné d'où il était parti. Mais ce qui nous cause à nous tous Français un étonnement indicible, c'est que de plusieurs endroits des provinces voisines, des députations sont venues offrir au maréchal la couronne de Portugal, que des adresses suivies de milliers de signatures le pressent de l'accepter, et que des proclamations imprimées en langue portugaise et affichées dans les rues de Porto disent formellement au peuple que le Prince régent, en quittant le royaume pour aller au Brésil, a, de fait, laissé le trône vacant, et que, dans cette crise, la nation n'a rien de mieux à faire que d'y placer *le Duc de Dalmatie, l'un des élèves les plus distingués du grand Napoléon.* J'ai lu de mes yeux une de ces proclamations et je n'ai su qu'en penser. Ce langage est si peu en harmonie avec les dispositions hostiles de la population que je suis porté à croire qu'il y a un leurre là dessous. D'un autre côté, en nous envoyant à la conquête du Portugal, il n'est guère croyable que l'Empereur en destine la possession à notre général, et celui-ci n'en sera jamais roi contre son gré. J'ai questionné à ce sujet un de mes compatriotes, officier supérieur du génie, attaché à l'État-major du maréchal, et il m'a assuré lui avoir entendu dire qu'il était possible que l'Empereur fût mécontent de sa conduite politique à Porto et de l'ambiguïté de ses réponses aux offres des Portugais ; mais que ses vues étaient désintéressées et que s'il ne refusait pas précisément ces offres, c'était dans la crainte de voir l'esprit public prendre une fausse direction, et la nation s'imaginer que le pays est destiné à être incorporé à l'Espagne, chose qu'elle redoute par-dessus tout.

Porto, 8 mai 1809.

Me voilà assez rétabli pour reprendre le commandement de ma compagnie et demain je vais rejoindre le régiment au camp, près Villa de Feira, petite ville à 5 lieues d'ici, sur la route de Lisbonne. Pour faire ce trajet, je profite de l'escorte d'un détachement qui se rend à la même destination. Il serait par trop imprudent de me mettre seul en chemin. Journellement, dans le canton que je dois parcourir, les paysans assassinent nos hommes isolés. Le chef d'escadron Lameth, du 22e régiment de chasseurs à cheval, vient de périr de cette manière, et cependant il avait quelques cavaliers avec lui. C'était un officier d'un grand mérite que le maréchal affectionnait beaucoup et que tout le corps d'armée regrette. Les habitants d'Arrifana, accusés de ce crime et de bien d'autres de même nature, viennent d'en être punis avec la plus grande sévérité ; nos troupes ont cerné le bourg pendant la nuit, et, à l'exception des femmes et des enfants, tout a été immolé ; après quoi l'incendie a complété le châtiment. Le général Thomières, qui a maintenant mon régiment sous ses ordres, est, pour la consommation de semblables représailles, fort rigoureux, pour ne pas dire pis. Il dit avoir assez étudié le caractère du peuple portugais, pendant l'expédition du général Junot, pour être convaincu qu'il n'y a qu'un régime de terreur soutenu qui puisse le comprimer. En attendant, des horreurs sans nombre se commettent de part et d'autre ; on nous pend sans miséricorde au premier arbre venu quand on peut nous saisir, nous faisons de même, et je crois que ces procédés ne finiront que lorsqu'il n'y aura plus de cordes dans le pays. Je suis parfaitement résigné à toutes les vicissitudes de la guerre ; mais j'avoue que je ne puis me faire à cette pendaison dont je suis menacé chaque jour. Je ne vois pas un arbre étendre sur ma tête une branche horizontale que je ne me sente par anticipation cet empêchement à la déglutition dont

il est parlé dans *le Compère Mathieu*. Au diable la gloire quand elle mène à la potence.

On ne sait quelle détermination va prendre le maréchal Soult. Sa position paraît critique. Le peuple est en armes de tout côté ; notre subsistance devient difficile ; et ces Anglais, que nous avions cru définitivement renvoyés dans leur île, reparaissent et marchent, dit-on, sur nous, de Lisbonne où ils ont débarqué. Parfaitement enveloppés, nous ne recevons de nouvelles d'aucune part. On ne sait pas si sur un autre point il est entré des colonnes françaises en Portugal, comme cela était concerté ; on n'est pas même en communication avec le 6e corps, qui doit être encore en Galice. Malgré tant de contrariétés, on prétend que nous allons reprendre l'offensive et marcher sur Lisbonne.

Il faut attribuer à notre étrange situation le mécontentement et la méfiance qui règnent malheureusement dans notre petite armée. Des bruits tout à fait extraordinaires circulent parmi nous ; on parle d'un complot tramé avec les Anglais ; un adjudant-major de nos dragons a été arrêté comme agent de cette noire intrigue, et on dit qu'il a fait des aveux qui compromettent plusieurs de nos chefs. D'un autre côté, des plaisanteries indécentes circulent sur le compte de notre général en chef que l'on appelle *le Roi-Nicolas*, faisant allusion à la couronne qui lui a été offerte. Tout cela n'est pas rassurant ; mais je pense que l'oisiveté entre pour beaucoup dans la maladie morale qui nous travaille, et qu'une bonne victoire suffira pour nous guérir et éclaircir notre horizon.

Au camp, près Lugo, 26 mai 1809.

Quel mécompte ! Je me croyais à la veille de voir Lisbonne, et me voilà repoussé par la terrible main de la nécessité jusqu'à cette ville de Lugo, devant laquelle je bivouaquais au mois de janvier dernier.

Depuis le 9 de ce mois, jour où j'ai quitté Villanova, jus-

qu'à l'arrivée à Lugo, c'est-à-dire pendant quinze jours consécutifs, je n'ai pas connu le repos. Cette période offre le revers de médaille des succès précédents. Pour la première fois, j'ai vu les aigles françaises fuir devant l'ennemi.

Voici en abrégé l'historique de nos désastres. J'avais rejoint le régiment au camp de Villa de Feira. C'était arriver à temps. On apprit, le lendemain 10, que l'armée anglaise marchait sur nous, et que déjà son avant-garde attaquait notre cavalerie légère postée sur la Vouga. Aussitôt les trois compagnies de voltigeurs du régiment furent envoyées en reconnaissance vers la mer, sur un point où l'on présumait qu'il s'opérerait un débarquement. On ne s'était pas trompé. Arrivés auprès d'Ovar, nous rencontrâmes un parti d'infanterie anglaise, et la fusillade s'engagea. Nous faisions effort pour refouler vers le lieu du débarquement les tirailleurs en nemis; ils en faisaient pour se maintenir; mais bientôt ils ont été tellement renforcés qu'il a fallu penser à rétrograder. Nous nous étions imprudemment avancés trop loin; le pays était plat et découvert, et la cavalerie anglaise, qui apparut sur ces entrefaites, manœuvrait pour nous tourner par la gauche et nous faisait craindre d'être cernés avant d'avoir été secourus. Poussés par des forees décuples aux nôtres, nous avons cependant fait bonne contenance, nous retirant, il est vrai, aussi vite que possible, mais sans nous désunir. Le bruit de la fusillade avait donné l'éveil au camp, et au moment le plus critique nous en vîmes venir un renfort, à l'aspect duquel les Anglais s'arrêtèrent, nous donnant le temps de leur échapper. Immédiatement après, le camp et la ville de Villa de Feira furent évacués, et, nous rapprochant de Porto, nous allâmes bivouaquer en position en avant du village de Grijo. Nos compagnies de voltigeurs ont eu quelques blessés dans cet engagement; mais nous ne les avons pas abandonnés malgré notre embarras.

La matinée du 11 s'écoula paisiblement. Dans l'après-midi,

des hauteurs de Grijo, nous aperçûmes au loin dans la plaine des nuages de poussière roulant dans notre direction, et peu après nous fûmes attaqués. Notre cavalerie légère, qui était devant nous pour tenir tête à l'avant-garde ennemie, s'étant alors retirée, le régiment se vit seul aux prises avec les Anglais. Le terrain qu'il occupait était avantageux ; mais les dispositions prises étaient défectueuses; bien qu'on eût affaire à de la cavalerie, on nous avait échelonnés compagnie par compagnie au lieu de nous réunir au moins par bataillon pour former au besoin des carrés. Il est résulté de ce bel arrangement qu'assaillis en détail nous avons été facilement mis en désordre, et que le colonel, n'étant plus à même de faire exécuter ses ordres, — attendu notre morcellement et la confusion que des charges audacieuses de cavalerie mettaient dans nos rangs, — les 3 bataillons ont lâché pied et se sont enfuis à vau de route. Si le pays n'avait pas offert çà et là des murs, des haies, des fossés, ils auraient été entièrement sabrés. Les dragons légers étaient acharnés à nous poursuivre, et mal en a pris à ceux qui, au lieu de gagner les collines, ont suivi le vallon et la grande route. Serré de très près moi-même, j'ai dû mon salut au saut le plus hardi que j'aie fait en ma vie. Dans cet instant, le cavalier auquel j'échappais m'a tiré à bout portant un coup de pistolet qui ne m'a pas atteint; mais un de mes caporaux l'ajustait, et si bien que l'Anglais tombait de cheval et que son pistolet roulait à mes pieds lorsque à peine cette arme venait d'être déchargée sur moi. La nuit est heureusement survenue, et peu à peu les débris du régiment se sont ralliés à la division qui était en position à une lieue de Porto. Notre perte a été considérable, et elle l'eût été bien plus encore si les chevaux anglais étaient plus maniables: emportés par eux, les cavaliers ne donnaient le plus souvent que des coups de sabre mal assurés. Notre aigle, qui a couru de grands dangers dans cette bagarre, a fort heureusement été sauvée. Pour nous consoler de notre

mésaventure, on nous dit que l'ordre de notre retraite avait été envoyé et n'est pas parvenu par un malentendu. C'est plutôt pour se justifier que le général de division donne cette assurance, et je crois que c'est uniquement par sa faute qu'un régiment d'infanterie, sans cavalerie ni artillerie, a été ainsi oublié ou sacrifié lorsqu'il allait avoir une armée sur les bras. Il faut encore convenir que si le colonel avait mieux disposé ses trois bataillons, ils n'auraient pas été ainsi enfoncés.

Etendus sur la terre, nous nous reposions des fatigues de cette triste journée, lorsqu'avant minuit la division réunie se mit en marche dans le plus grand silence, passa le Douero sur le pont de bateaux de Porto, traversa cette ville et alla attendre le jour au delà. A peine avions-nous dépassé le pont que plusieurs détonations nous apprirent qu'il sautait, et dès lors nous sûmes qu'il ne s'agissait plus de conquêtes.

Le jour venu, nous vîmes distinctement, de la hauteur sur laquelle nous étions au repos, des hommes vêtus en rouge se montrant sur la rive droite du Douero et des barques traversant le fleuve. Plusieurs officiers, et j'étais de ce nombre, se hâtèrent d'en donner avis au général Mermet, lequel ne parut pas croire possible que ces hommes fussent des ennemis et négligea de s'assurer du fait par une reconnaissance. Peu après, la division s'étant mise en route dans la direction d'Amarante, elle poussa jusqu'au delà de la petite ville de Pénafiel, en avant de laquelle elle établit ses bivouacs. Pour arriver jusque-là, nous eûmes plusieurs heures de marche nocturne.

Il était trop vrai que les Anglais passaient le Douero sous nos yeux, près de Porto, sans que l'on songeât à s'y opposer. A peine la division Mermet s'était-elle éloignée le matin, qu'une colonne ennemie, débarquée sans obstacle, vint se placer entre elle et Porto. Celles de nos troupes qui occupaient encore cette ville furent à l'improviste assaillies de tout côté. Le maréchal Soult, qui se laissait ainsi surprendre par un

excès de confiance dont les Français sont seuls capables, monta alors à cheval à la hâte et ordonna l'évacuation de Porto. Ce mouvement n'était pas facile. Les Anglais, maîtres du faubourg par lequel il fallait déboucher, embusqués dans les maisons et se montrant sur tous les points comme par enchantement, faisaient un feu terrible; mais il n'y avait pas à balancer ; le maréchal suivi des troupes s'élança tête baissée sur la colonne qui lui barrait le chemin, et il eut le bonheur de sortir ainsi d'un bien mauvais pas et de nous rejoindre à Pénafiel. La trouée ne s'est pas faite impunément ; outre ce qui a péri par le feu de l'ennemi, nous avons abandonné dans les hôpitaux de Porto environ 1800 malades ou blessés. La perte en matériel d'artillerie et en bagages a été très considérable.

Le 13 au matin, on sut dans nos bivouacs l'événement de la veille, et nous apprîmes que des forces anglaises très supérieures, aux ordres de lord Wellesley, les milices portugaises commandées par le général Silveyra et toute la population des trois provinces voisines manœuvraient pour nous envelopper, et que dans une situation aussi épineuse, nous n'avions de salut à espérer que dans la célérité de nos mouvements. Le maréchal avait mandé auprès de lui les chefs de corps pour leur donner ces mauvaises nouvelles, et ceux-ci les ayant communiquées à leurs officiers, afin que les préparatifs commandés par la circonstance fussent rapidement exécutés, on ordonna aux soldats de ne garder dans les sacs que les objets indispensables pour faire place aux cartouches, et on vit de toute part des piles de vêtements, de linge et d'effets de pillage livrées aux flammes; les gros bagages furent détruits, l'artillerie mise hors de service autant qu'on le put ; les caissons sautèrent, et jusqu'aux fourgons du maréchal, tout fut sacrifié.

Des mesures aussi violentes disaient assez dans quelle crise se trouvait notre petite armée. L'anxiété et la dou-

leur se peignaient sur toutes les physionomies, et c'était dans un morne silence que se passait cette scène confuse de destruction. Il existait une assez forte somme dans le trésor du corps d'armée. Pour ne pas la perdre, on donna avis qu'il en serait fait sur-le-champ des paiements aux conseils d'administration des régiments et aux officiers qui en auraient besoin. Mais l'argent blanc ne tentait personne à cause de sa pesanteur et de son inutilité momentanée. On permit alors le pillage des fourgons du payeur et, chose inouïe, il n'y fut presque pas touché. Nos soldats se disputaient un pain ou un paquet de cartouches, tandis qu'ils dédaignaient les écus. Ils regardaient en passant les sacs du trésor, secouaient la tête et s'éloignaient sans y mettre la main. Pour moi, qui ne possédais qu'une bourse fort aplatie et qui n'avais pas, comme tant d'autres, fait provision d'or portugais, je m'emparai d'un sac de 2.400 francs avec lequel je comptais réparer un jour l'échec que ma garde-robe a reçu à Vigo. Cette lourde somme m'embarrassait ; elle aurait blessé mon cheval, et, après l'avoir portée pendant une lieue, je l'abandonnai. Je ne reverrai peut-être de la vie traiter l'argent avec un pareil mépris.

En prenant la route d'Amarante, le maréchal avait l'intention de sortir du Portugal par Bragance. Il était trop tard ; l'ennemi occupait des passages qu'on n'avait pas le temps de forcer, et il fallut changer de direction à gauche et gagner les montagnes par lesquelles nous étions venus. Après une marche pénible que la pluie attristait encore, nous bivouaquâmes en arrière de Pombéjo, dont les habitants venaient de résister quelque temps à notre avant-garde, en défendant leur pont, ce qui causa l'incendie d'une partie du village.

Par une marche forcée, nous sommes parvenus, le 14, jusqu'à ce village de Lanhoso, près duquel nous avions battu les Portugais deux mois auparavant. Sans feu, sans vivres,

sans paille et mouillés jusqu'aux os, nous avons eu là le plus détestable des bivouacs. On n'a pas aperçu un seul paysan. Le pillage et l'incendie ont signalé notre passage.

Cette pluie, qui depuis trois jours semblait d'accord avec nos ennemis, ne nous a pas donné de relâche pendant la journée du 15. Harassés de fatigue et manquant de tout, nous avons eu un aussi mauvais bivouac que la veille dans des montagnes encore plus difficiles, à deux lieues en arrière du village de Salamonde.

Jusque-là nous étions dans la direction de Chavès ; mais l'ennemi nous ayant déjà devancés sur ce point, le maréchal fut contraint de se jeter plus à gauche. Il fallut abandonner le peu de bagages que nous avions encore, les montagnes par lesquelles nous allions passer n'offrant que des sentiers presque impraticables. Nous entrâmes alors dans des gorges extrêmement resserrées ayant d'un côté des rochers à pic et de l'autre des précipices au fond desquels coulaient des torrents impétueux. Sentant le danger du moment, nous marchions avec autant de rapidité que possible; mais les défilés, les ponts étroits suspendus sur l'abîme et les mauvais pas nous retardaient sans cesse. Sans l'activité et l'audace de notre avant-garde, nous eussions trouvé là notre tombeau ou les Fourches Caudines. Le major Dulong, de mon régiment, qui commandait cette avant-garde, a la gloire de nous avoir sauvés. Comme il arrivait à un pont que les paysans travaillaient à démolir, il s'est élancé sur eux et le passage lui est resté. Demi-heure plus tard, le pont n'existait plus, et le temps qu'il eût fallu mettre à le rétablir eût causé notre perte. Le brave Dulong a été blessé grièvement en rendant cet important service.

La route que nous tenions était telle que les insurgés n'avaient pas eu l'idée que nous pouvions nous en servir, car il suffisait d'y rompre les ponts pour nous arrêter. Quelques paysans faisaient feu sur notre colonne de l'autre côté du ravin, sans nous causer grand mal, et nous espérions sortir sans en-

combre du défilé, quand, vers le soir, un parti anglais venant à atteindre notre arrière-garde, quelques coups tirés sur elle la mirent dans un inconcevable désordre. Les Français ne valent rien pour une retraite, et là ils ont bien confirmé ce vieil axiome de guerre. Il y avait à cette arrière-garde un excellent régiment d'infanterie légère qui, vu la nature du terrain, pouvait facilement braver une armée entière : eh bien, à l'apparition de l'ennemi, il s'est débandé sans qu'on ait pu lui faire entendre raison. La confusion qui a été la conséquence de cette terreur panique fut épouvantable. Fantassins et cavaliers se précipitaient les uns sur les autres, jetaient leurs armes et luttaient à qui courrait le plus vite. Un pont étroit et sans parapet ne pouvant suffire à l'impatience des fuyards, ils s'y pressaient tellement que nombre d'hommes furent précipités et noyés dans le torrent ou écrasés sous les pieds des chevaux. Si les Anglais avaient été en mesure de profiter de cette épouvante, je ne sais en vérité ce que nous serions devenus, tant la peur est contagieuse, même chez les plus braves soldats.

A la fin de cette journée si fatigante et si triste, nous avons bivouaqué près du village de Coubéro. Là, dénués de tout, nous avons attendu avec impatience, et cependant avec crainte, un lendemain qui paraissait devoir nous être funeste.

Il n'était pas jour, le 17, que déjà nous quittions nos silencieux bivouacs. Après avoir encore longtemps marché dans le défilé, nous entrevîmes enfin un pays plus ouvert ; mais l'ennemi qui nous tournait pouvait nous attendre au débouché et nous écraser par l'artillerie venue de Chavès, tandis que sans canons, sans munitions, n'ayant que des cartouches avariées par la pluie et mourant de faim, nous ne pouvions offrir que la résistance du désespoir. Heureusement nous avions été les plus diligents. Sans rencontrer d'obstacle, le corps d'armée descendit dans la plaine et atteignit Montalègre, et dès lors nos cœurs s'ouvrirent à l'espérance. Nous bivouaquâmes à demi-

lieue au delà de cette ville, et pendant la nuit suivante on vit, sur le haut des montagnes que nous avions laissées derrière nous, briller les feux de l'ennemi. La proie lui avait échappé.

Le 18 a été signalé par notre sortie de ce malencontreux Portugal où nos aigles ont tant de peine à faire leur nid. En quittant la plaine dans laquelle nous venions de camper, le corps d'armée est rentré en Espagne, et sans avoir été inquiété davantage par l'armée anglaise qui, dit-on, n'a pas dépassé Montalègre, il est arrivé à cinq heures à Orense, où il a bivouaqué. Ce jour-là nos maraudeurs ont trouvé quelques vivres dans les villages situés hors de la route, et heureux ceux qui ont pu y avoir part. Il m'en est échu un morceau de pain de maïs que la faim m'a fait trouver délicieux. En apprenant que nous foulions le sol de la Galice, l'espoir d'avoir bientôt des secours et des nouvelles de France a déridé nos figures soucieuses. L'aspect du beau pays que nous avions sous les yeux contribuait à chasser les idées noires qui nous avaient assiégés. Nous venions de passer la Limia, et nous parcourions la fertile vallée qu'arrose cette faible rivière que les poètes portugais ont célébrée à l'envi.

Notre avant-garde, où se trouvait un de nos régiments suisses, a eu, le 19, une bonne aubaine inespérée. En approchant d'Allariz, les habitants, trompés par l'uniforme rouge qui leur faisait prendre nos gens pour des Anglais, sont accourus au devant d'eux avec du vin et d'autres provisions, criant à perdre haleine : *Viva los Ingleses*. L'erreur n'a pas été longue. Dès qu'ils ont su à qui ils faisaient accueil, la terreur les a saisis, et ils ont disparu à toutes jambes, laissant, encore une fois, leur ville déserte. Pour être plus lestes, ils n'ont pas manqué de laisser là les vivres, et quelle prise pour des affamés! Sans nous arrêter à Allariz, nous sommes allés à Orense, où le corps d'armée a fait le lendemain une halte dont il avait un urgent besoin. Je n'en ai joui qu'à moitié : ma compagnie a été placée en observation sur une hauteur

aux portes de la ville, et dans un pays tel que celui-ci, on ne peut dormir que d'un œil quand on est chargé de veiller à la sûrcté des autres. Nous n'avons trouvé que fort peu de vivres à Orense; lcs habitants s'étaicnt prcsque tous enfuis et lcurs maisons étaient dépourvucs de tout. Lors de notre premier passage, nous avions laissé un certain nombre de malades dans un hôpital de cette ville, et à notre grand étonnement nous en avons rctrouvé plusieurs. Pareillc humanité n'est pas ordinaire en Espagne; il faut s'y bien porter sous peine de mort.

Le 21, nous avons passé le Minho sur le beau pont d'Orense, ct après avoir traversé un pays montueux mais fertile, nous sommcs allés bivouaquer auprès de Centada, village. Sur la route, aucun habitant ne nous attendait; réunis ct en armes sur les hauteurs, où ils se montraient de toute part, ils se contentaient de fondre sur ceux de nos soldats qui s'écartaient pour chercher du pain ou qui, malades, ne pouvaient suivre le gros de la colonne, et ils les massacraient.

Le 22, nous avons bivouaqué à trois lieues en arrière de Lugo.

Le 23 a été pour la malheurcusc armée de Portugal un jour d'allégresse. Nous avons rencontré des troupes de notre nation; on nous a distribué des lettres de France, et ce qui prouve combicn nous étions isolés à Porto, nous avons appris en même temps la nouvelle rupture avec l'Autriche et la victoire qui ouvre une seconde fois à notre Empcreur les portes dc Vienne. Le bulletin des succès de notre arméc d'Allemagne a été lu à chaque régiment et accueilli avec la joie de gens qui pensaient que tout allait mal parce que leurs propres affaires n'étaient pas dans un état prospère. Après cette lecture, le corps d'arméc a passé lc Minho sur un pont en pierre aux portes de Lugo, il a travcrsé cette ville et il est venu camper à demi-lieue au delà, sur la même hauteur que couronnait l'armée anglaise le 7 janvier dernier. C'est là

que nous respirons après tant de fatigues et de privations.

Notre arrivée à Lugo a été un coup de bonheur inouï pour deux régiments du 6me corps qui, étroitement bloqués par 20 mille insurgés, allaient être forcés par la faim de mettre bas les armes ou de tenter une retraite qui ne pouvait que leur être fatale. Quand, du haut des clochers, les sentinelles ont aperçu nos colonnes, le général Fournier, qui commande cette brigade, a cru voir un renfort arrivant aux assiégeants et il a perdu tout espoir. Comment aurait-il pensé que c'était le 2me corps qui se montrait, puisque depuis longtemps on avait répandu le bruit de sa destruction totale. On juge des transports de nos compatriotes quand ils ont su qui nous étions. Les Espagnols ont prudemment levé le siège, s'enfuyant à toutes jambes, et assiégés et libérateurs ont fraternisé avec une joie impossible à décrire. Très malheureusement pour nous, nos camarades, jeûnant eux-mêmes dans Lugo depuis plusieurs jours, n'avaient rien à nous offrir, et malgré l'activité de nos maraudeurs, nous sommes encore bien loin de l'abondance.

Nous sommes entrés dans ce royaume avec 23 mille combattants et une belle artillerie, et nous en sortons au nombre de 18 mille, sans canons, sans bagages et dans un état déplorable. Les 5 mille hommes qui manquent ont été, en grande partie, immolés par les paysans. Les malades et les blessés qui n'ont pu suivre ont ainsi péri, et souvent si près de notre arrière-garde qu'elle pouvait entendre leurs derniers cris. De notre côté, nous n'avons pas toujours été généreux. Les moines, nos grands ennemis, ont surtout été l'objet de la vengeance du soldat partout où on a pu en atteindre. Ce que nous avons souffert à travers les montagnes par lesquelles nous avons opéré notre retraite est inimaginable. Les pointes de rochers et les pluies ont délabré nos vêtements et notre chaussure ; la faim nous a rendus méconnaissables ; dépourvus de tout, nous avions plutôt l'air de sauvages que de Fran-

çais en arrivant à Lugo. Si nous, soldats, accoutumés aux vicissitudes de la guerre, nous avons pâti de Porto ici, quelles ont été les souffrances d'un assez grand nombre de familles portugaises et de familles françaises établies en Portugal qui nous ont suivis pour éviter le ressentiment du peuple !

Parmi ces infortunés émigrés, j'ai particulièrement déploré la pénible situation de jeunes et intéressantes Portugaises vivant comme nous de grains de maïs, couchant sur la dure à la belle étoile, et marchant à pieds nus dans les rochers après la destruction de leurs trop légers souliers.

Piñeiro, 7 juin 1809.

Ce n'était pas assez de toutes les calamités qui affligeaient cette pauvre armée de Portugal : il fallait encore que la calomnie et les haines qu'elle engendre vinssent la harceler. Quand nos débris arrivés inopinément devant Lugo ont délivré deux régiments du 6e corps qui couraient le plus grand danger, ceux que nous tirions ainsi d'embarras par un heureux hasard nous ont témoigné de leur mieux leur reconnaissance ; mais lorsque, peu de jours après, le restant de ce corps d'armée, ayant à sa tête le maréchal Ney, est rentré à Lugo de retour d'une expédition dans les Asturies, une fâcheuse mésintelligence a éclaté entre ces troupes et les nôtres ; les duels sont survenus, et peu s'en est fallu qu'oubliant que nous sommes les uns et les autres enfants de la France il n'y ait eu un engagement général. Le non-succès de notre entreprise, la perte totale de notre matériel et l'état de délabrement de notre tenue et de nos individus ont servi de texte aux mauvaises plaisanteries, aux propos outrageants dont des scènes sanglantes ont été la suite. Les soldats seuls ont d'abord pris part à ces rixes, puis elles ont gagné les officiers, et, s'il faut en croire certains bruits, les deux maréchaux, qui depuis longtemps ne s'aiment pas, ont eu eux-mêmes une entrevue fort orageuse. Enfin les choses en étaient à un tel point que si, le

1er de ce mois, nous n'avions quitté notre camp de Lugo, un grand malheur serait probablement arrivé.

Nous ne méritions pas un pareil traitement de la part de nos camarades; notre invasion en Portugal a été audacieuse et brillante, et la prise de Porto est un fait d'armes des plus honorables. Si la chance a tourné, il faut l'attribuer aux obstacles qui ont empêché les autres armées d'agir en Portugal sur divers points, en même temps que nous. Il était assurément bien impossible qu'une force de 18 mille combattants pût achever l'envahissement du royaume et même se maintenir à Porto, ayant contre elle une armée anglaise de 30 mille hommes, les troupes portugaises et tout un peuple levé en masse. Le maréchal Soult ne pouvait donc mieux faire que de se retirer. Il est vrai qu'il aurait dû s'y décider un peu plus tôt, ne pas se laisser endormir par quelques flagorneurs portugais qui le mystifiaient à Porto, être mieux instruit des projets de l'ennemi, et surtout ne pas être surpris par les Anglais comme cela a eu lieu. D'un autre côté, il faut le féliciter d'avoir su prendre, au moment décisif, les résolutions énergiques qui nous ont tirés du gouffre. Nous avons beaucoup perdu ; mais nos aigles, nos baïonnettes, l'honneur et la liberté nous sont restés et la plus belle capitulation ne vaut pas cela. Je voudrais voir messieurs les gloseurs en semblable crise.

Le 29 mai, mon bataillon, soutenu par 200 chevaux, s'est éloigné de 4 lieues et demie du camp, par la route de Villafranca, pour épier la marche de cet éternel marquis de La Romana, qui se montre sans cesse et ne peut être atteint. Cette reconnaissance, faite avec la pluie, a été bien pénible. Nous sommes rentrés le soir sans avoir rien appris, rien vu, rien trouvé, et qui pis est rien mangé. Si le cher marquis était tombé sous notre griffe ce jour-là nous étions d'une telle humeur qu'il eût fort mal passé son temps. J'ai souvent remarqué que nous Français ne nous battons jamais si bien que quand nous avons le ventre creux.

Le 1er juin, en quittant ce misérable camp où la famine nous désolait depuis neuf jours, le corps d'armée a tourné à droite, dans la direction du royaume de Léon, et il est allé bivouaquer en avant de Puente de Nera, village inhabité. Ce jour-là, le colonel du régiment, homme d'un certain âge, très ancien militaire, et n'ayant plus l'énergie physique et morale que demande la sorte de guerre que nous faisons, nous a quittés pour rentrer en France en même temps qu'un nombre considérable d'officiers et de soldats des divers corps jugés hors d'état de servir activement.

Le 2, nous avons bivouaqué à deux lieues en arrière de Monforte de Lemos, et, le 3, à demi-lieue au delà.

Après avoir ainsi campé au même endroit pendant trois jours, nous avons reçu ordre de nous mettre à couvert dans les villages qui entourent Monforte, et depuis hier j'occupe une chaumière de celui de Piñeiro.

Le maréchal, qui sans doute souffrait de nos longues privations, doit s'estimer heureux d'avoir enfin trouvé un pays où il nous ait été possible d'y mettre un terme. Cette agréable vallée produit en abondance du blé, des légumes, des fruits et un vin qui n'est pas sans mérite, même pour qui vient de Porto. Elle est pour nous la terre promise. Après une telle abstinence, se rassasier est chose difficile. Nous mangeons du matin au soir. Il y a à Monforte un très petit nombre d'habitants; ceux des villages sont tous partis, mais du moins ils n'ont pas eu le temps de nous priver de leurs provisions, et voilà l'essentiel.

Notre corps d'armée a mis trois jours pour se rendre d'Orense à Lugo, et trois pour venir de Lugo ici, et il a fait au moins trente lieues pendant ces six marches; cependant il n'est aujourd'hui qu'à dix lieues de la première de ces deux villes. On dirait que, retournant sur ses pas, il va revoir le Portugal. Par pitié, qu'on nous laisse au moins le temps de nous refaire; notre maigreur est à faire peur.

VIII

L'Espagne insurgée. — De Madrid à la frontière française en 1810-1811.

Au camp de Larouco, 17 juin 1809.

Le 10 juin, nous avons quitté nos cantonnements du charmant bassin de Monforte de Lemos, pour pénétrer dans des montagnes où les routes sont des plus mauvaises, mais qui abondent en sites pittoresques. Après avoir passé le Lora sur un beau pont de pierre, dont une arche a de la hardiesse, et qui, très vieux, revêtu de lierre et jeté sur une rivière bruyante et limpide au fond d'une gorge étroite, est d'un fort bel effet, nous sommes entrés dans la longue vallée où serpente le Sil. Là nous attendaient des coups de fusil. Pendant notre séjour à Monforte, les paysans avaient eu le temps de se concerter autour de nous. Prévoyant que nous allions avoir à longer le Sil pendant plusieurs lieues, ils en avaient détruit les ponts, et, embusqués sur l'autre rive, ils nous faisaient beaucoup de mal sans courir le moindre danger. Il n'y avait de remède à cet inconvénient que de franchir au plus vite le défilé, afin d'y recevoir le moins de coups de fusil possible. La nature du terrain ne permettait pas de s'éloigner du Sil : cette rivière ou plutôt ce torrent n'est pas guéable. Répondre au feu des insurgés était inutile, car ils étaient si bien couverts par des rochers qu'on n'en pouvait ajuster un seul. Le péril était égal pour tous dans cette fusillade ; militaires, employés, femmes et enfants, braves et poltrons y

étaient indistinctement exposés ; et les balles sont venues frapper, à ce fatal passage, des êtres que le sexe, l'âge ou la profession mettent ordinairement à l'abri des coups de l'ennemi. La nuit a fait trêve à ce combat si inégal, et nous avons bivouaqué, toujours sur la rive du Sil, en avant de Castillo de Quiroga, village qui possède un vieux château avec une tour carrée.

S'il avait été possible de continuer la marche pendant la nuit, cela eût bien mieux valu ; car à peine, le lendemain, avons-nous commencé à remonter encore le Sil, que les coups de fusil sont derechef venus nous inquiéter. Enfin nous avons atteint le village de Montefurado, en avant duquel on a bivouaqué, et notre situation s'est améliorée. Depuis notre entrée dans cette perfide vallée, la rive droite du Sil que nous remontions était entièrement abandonnée par ses habitants ; mais Montefurado offrant un pont naturel qui ne pouvait être détruit, les insurgés nous y ont attendus dans l'espoir de nous arrêter, et notre avant-garde a tué dans cet endroit ceux qu'elle a pu atteindre. Dès lors, nous avons été maîtres des deux rives du Sil.

Ce pont naturel, à la faveur duquel nous sommes sortis du coupe-gorge dans lequel des paysans nous bravaient impunément depuis deux jours, est une des choses les plus curieuses que j'aie vues. Plusieurs de nos officiers l'ont dessiné, et il est à désirer qu'on lui accorde un jour les honneurs du burin. C'est une énorme masse de rochers qui, s'opposant au cours d'un torrent, au fond d'une gorge resserrée, a été percée dans une longueur de 60 pas sur une largeur de 25 pour donner passage aux eaux. Cet étonnant ouvrage est-il celui de la nature ou celui des hommes ? On l'attribue aux Romains, comme tant d'autres monuments gigantesques dont l'origine n'est pas constatée.

Le 12, en sortant des bivouacs de Montefurado (Mont percé), nous avons passé le Sil sur cette arche si extraordinaire, et,

malgré la résistance des Galiciens, qui ont encore voulu s'opposer à notre marche, et que l'avant-garde a culbutés partout, nous nous sommes avancés jusqu'à Larouco, gros village où est établi le quartier-général du maréchal, et près duquel la division campe depuis lors.

Ils l'ont payé, les montagnards de ce pays, le mal qu'ils nous ont fait au long du Sil, et ils l'ont payé chèrement. A peine notre tête de colonne avait-elle atteint Montefurado, que, tournant à droite pour redescendre la rive gauche, le terrible Maneta, l'Almanzor français, le général Loison enfin, suivi de quelque infanterie, ravageait le canton d'où tant de coups de fusil nous ont été tirés. On ne pouvait commettre à meilleures mains le soin de notre vengeance. A peine avait-il paru que les villages coupables étaient en flammes. Jamais semblable ouragan n'avait dévasté cette vallée naguère si paisible. Les habitants s'étaient sauvés au loin; ceux qu'on a pu découvrir ont péri.

Quoique nos perquisitions nous nourrissent assez bien aujourd'hui, si le corps d'armée devait rester encore longtemps ici, nous ne tarderions pas à être au dépourvu. Les maraudeurs chargés de ces perquisitions se répandent par bandes plus ou moins nombreuses dans les gorges et les collines qui sillonnent de toute part ce pays, fouillent les hameaux délaissés et les cavernes, reçoivent communément des coups de fusil et reviennent au camp raconter leurs exploits et répartir à leurs camarades les vivres dont ils se sont chargés. Pareil mode d'approvisionnement est détestable; mais comment faire autrement quand tout habitant est notre ennemi et nous fuit s'il ne nous combat? Les horreurs qui en sont la suite doivent être et sont innombrables. Chaque jour voit tomber de nouvelles victimes.

Le lendemain de notre arrivée dans ce camp, mes voltigeurs, en revenant de semblable excursion, ont ramené une petite fille de 5 à 6 ans, de la plus jolie figure et mise pro-

prement. Ils me disent l'avoir trouvée seule, assise entre deux cadavres à l'entrée d'une caverne au milieu des rochers, où elle allait probablement bientôt mourir de faim. Cette enfant, d'abord très effrayée, ne répondait pas aux demandes qu'on lui faisait et refusait de manger, quoique tombant d'inanition ; mais je m'en suis emparé, je l'ai portée à ma baraque, je l'ai caressée, je lui ai parlé sa langue, et maintenant elle jase et joue avec nous en toute liberté. En vain je l'ai questionnée, je n'ai pu tirer d'elle que son nom: Pépita. J'en ai autant de soin que possible. Ce n'est pas tout. Mon abri d'écorces de liège est encore le refuge d'une autre infortunée bien plus à plaindre parce qu'elle est d'âge à sentir ses malheurs. Hier, à peu de distance du camp, je vois au milieu d'un groupe de soldats qui rentraient d'une course lointaine une jeune femme du pays, dont le désordre, les cheveux épars et les larmes disaient assez la douleur. Je m'approche, j'interroge, et j'apprends que le mari de la pauvre captive, ayant été découvert par nos gens dans la retraite où il s'était caché avec sa femme, a fait feu sur eux, qu'ils ont riposté, qu'il est tombé mort aux pieds de celle qu'il cherchait sans doute à défendre. C'était pour servir de guide au besoin, me disaient les soldats, qu'ils avaient cru devoir emmener cette femme avec eux. A mon ton d'autorité, la malheureuse, jugeant que je pouvais être son libérateur, s'est mise à mes genoux en sanglotant et me conjurant de la sauver, et je n'ai pas balancé à lui accorder protection pour la soustraire à la brutalité galante de ses conducteurs. Depuis lors, Maria (c'est le nom de la veuve) habite ma baraque, et elle n'en sortira que lorsque je pourrai la mettre à l'abri de nouvelles insultes. Elle a 19 ans; elle est jolie malgré ses chagrins, et les soins que j'en prends ne passent pas pour désintéressés à tous les yeux. N'importe; quand il s'agit d'une bonne action, il faut savoir braver les soupçons que font naître les apparences.

Depuis que Maria est sous ma garde, j'ai su d'elle que son mari, homme d'une cinquantaine d'années, était un des propriétaires les plus aisés d'un village situé à deux lieues du camp, qu'il avait été un des chefs de l'attroupement que nous venions de dissiper, et qu'elle n'était sa femme que depuis six mois. Dans la naïveté de ses aveux en tout genre, elle ne m'a pas caché que les soldats qui avaient tué son mari en avaient agi ensuite *sans façon* avec elle. C'est assez dire. Pépita a été enchantée de sa venue. Elle a su aisément démêler, dans le caquet de cette petite fille, le nom de son village et quels sont ses parents, et il est convenu qu'elle la rendra à sa famille.

Au bivouac de Pedralba, 25 juin 1809.

Depuis que nous sommes hors du Portugal, nous n'avons pas trouvé à réparer le mal que les rochers ont fait à notre chaussure et de plus en plus elle se détériore. Beaucoup de soldats vont pieds nus, d'autres les enveloppent d'écorces d'arbres, de chiffons et de lanières de havresac. Pendant notre halte à Larouco, le maréchal a mis à l'ordre une instruction indiquant la manière d'employer, à défaut de cuir, les peaux fraîches des bœufs enlevés journellement aux paysans pour notre subsistance. Le procédé consiste à tailler dans ces peaux, avant qu'elles se dessèchent, des espèces de brodequins dont le poil est en dehors. Nombre d'hommes ont profité de ce conseil. Cette chaussure est sale, grotesque et peu commode, mais nécessité est une terrible loi. Le maréchal l'a portée lui-même plusieurs jours pour prêcher d'exemple.

Il faut que j'achève l'histoire de mes protégées du camp de Larouco. Pendant les 8 jours que ce village a été occupé par le quartier général, quelques habitants, qui s'étaient d'abord cachés, pensant que l'armée ne ferait que passer, se sont mon-

trés ou ont été découverts, et comme on ne les a pas maltraités, ils sont restés chez eux. Dans l'intention de servir Maria et Pépita, je suis allé trouver le principal d'entre eux, et au moment où la division a quitté le camp, je lui ai envoyé la veuve et la fillette, sous l'escorte d'un vieux sergent, homme de confiance, avec ordre à celui-ci de ne les quitter que lorsque l'arrière-garde sortirait du village. Mon plan a reçu son exécution, et j'aime à penser que depuis plusieurs jours ces infortunées sont rendues aux parents qui peuvent leur rester. J'ai été bien récompensé de mes soins par la touchante reconnaissance de cette pauvre Maria. Pépita ne voulait plus me quitter, et j'avoue que j'ai été fortement tenté de l'emmener. C'eût été une folie.

Le 19 de ce mois, le corps d'armée a laissé Larouco derrière lui. Après avoir eu tout le jour sous les yeux un paysage agreste, coupé de montagnes, de torrents et de gorges profondes, nous sommes arrivés à Viana del Bollo, petite ville déserte bâtie sur une hauteur au bas de laquelle coule le Bibey. Nous eussions prolongé encore cette marche probablement, si les troupes du marquis de La Romana ne s'y fussent opposées. Postées sur une colline, de l'autre côté de la ville, et séparées de nous par la rivière dont le pont avait été rendu impraticable, elles faisaient mine de vouloir nous arrêter et nous combattre. Jusqu'à la nuit, elles ont fait avec nos postes avancés un échange d'injures et de coups de fusil plus bruyant que meurtrier.

Mais la résolution que montraient les Espagnols devant Viana del Bollo n'était qu'une velléité qui n'a pas eu de suite. Ils ne se sont laissé ainsi approcher que parce qu'un torrent nous empêchait d'arriver à eux, et qu'ils nous savaient sans artillerie; mais quand ils ont vu que nous songions à forcer le passage ou à nous en frayer un sur un autre point, ils ont prudemment fait retraite, et au jour, le lendemain, ils avaient tous disparu. Heureusement ils n'ont pas eu le temps ou la

volonté de faire sauter le beau pont en pierre jeté sur le Bibey. Il n'était qu'encombré. Nous l'avons passé, et poursuivant notre route, sans autre obstacle, quoique toujours dans des montagnes où il aurait été facile de disputer le terrain, nous avons bivouaqué et séjourné le 21 en avant du village de Mosejos.

Le 22, nous sommes sortis de la Galice pour revoir le pays de Léon; mais tournant cependant autour du Portugal de manière que, de la hauteur sur laquelle nous avions établi nos bivouacs en arrière du village de Lubian, nous n'étions qu'à portée de pistolet de la frontière de ce royaume.

Le 23, la division a traversé Puebla de Sanabria, passé le Téra sur un beau pont de pierre et bivouaqué sur la rive gauche de cette rivière.

Hier 28, un mouvement insignifiant a reporté la division sur la rive droite du Téra, en la faisant repasser par Puebla de Sanabria. Elle s'est arrêtée à une lieue au delà pour bivouaquer auprès du village de Pedralba. La halte que le corps d'armée fait ici n'a, dit-on, d'autre objet que d'utiliser une grande quantité de belle farine trouvée dans les environs. Tous nos mitrons sont à l'ouvrage pour pétrir du biscuit. Il n'est plus question d'abstinence.

Moralès, 12 juillet 1809.

Nous n'avons quitté que le 28 juin le camp de Pedralba. Traversant une troisième fois et Puebla de Sanabria et le Téra pour s'enfoncer dans le royaume de Léon, la division est allée bivouaquer en arrière de Mombuey.

Le 29, disant enfin adieu aux montagnes, nous sommes entrés dans des plaines tristes et incultes.

Le pays également plat que j'ai parcouru le 30 m'a paru beaucoup plus fertile; mais les villages bâtis en terre, faute de pierres, y ont une bien pauvre apparence. Nous avons bivouaqué en arrière de celui de Santa-Cristina.

Le 1er juillet, après avoir passé l'Orbigo au gué, nos fantassins ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, tout le corps d'armée a campé près de Benavente. Là, nous avons commencé à recevoir des distributions régulières de vivres, ce qui a mis momentanément fin à la maraude.

Le 6, à l'expiration du 4me jour d'inaction, le corps d'armée a quitté Benavente. Peu après il a passé l'Esla sur un beau pont que les Anglais avaient coupé en décembre dernier, et, chose qui ne m'était pas arrivée depuis deux mois de bivouac consécutifs (car je ne dois pas excepter les 4 jours passés dans une chaumière inhabitée près de Monforte), j'ai *logé* dans une maison du village de Castro Nuevo, où j'ai partagé le souper modeste de mes hôtes, puis reposé enfin sur un matelas.

Le 7, le corps d'armée s'étant disséminé pour prendre des cantonnements, Moralès, gros bourg, échut à mon régiment. Nous devons rester ainsi en repos jusqu'à ce que les vêtements et surtout la chaussure dont nous avons un si pressant besoin nous soient parvenus de France. On attend aussi de l'artillerie pour remplacer celle que nous avons laissée aux Anglais. Quand tout cela sera arrivé, nous irons sans doute courir de nouveaux hasards. Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines en Espagne. Cependant, si l'on jugeait de tout ce royaume par le tableau que j'ai sous les yeux depuis que nous avons quitté les montagnes, on pourrait croire qu'il tend à se pacifier. Les villageois sont chez eux, cultivant leurs terres, comme au sein de la paix. Ils paraissent soumis ou plutôt résignés à la domination du roi Joseph. Leurs propriétés sont respectées et la haine générale qu'on nous porte semble s'affaiblir. Mais celui qui en conclurait que le calme est prêt à renaître dans la péninsule et que le nouveau gouvernement y est déjà consolidé se tromperait étrangement. Nous en viendrons à bout, mais ce ne peut être qu'avec le temps. Au reste, je l'ai déjà maintes fois observé, les habitants de la

plaine sont toujours plus disposés à recevoir la loi du vainqueur que les montagnards, et ceux-ci se montrent partout nos ennemis irréconciliables. D'ailleurs, les Anglais d'un côté et les moines de l'autre soufflent le feu à qui mieux mieux.

Salamanque, 25 juillet 1809.

On conjecturait que le corps d'armée s'arrêterait un mois dans les cantonnements de Toro, mais il les a quittés au bout de 10 jours. N'importe, ces 10 jours de repos nous ont fait un bien infini. Ce 2me corps, naguère si déguenillé, est tellement changé à son avantage que nous ne nous reconnaissons pas nous-mêmes. Des convois d'effets de toute nature, qui nous attendaient non loin des frontières de Portugal, nous sont parvenus : des détachements sortis de nos dépôts ont renforcé nos cadres, une nouvelle artillerie nous a été confiée, partie de la solde arriérée a été payée, des marchands venus de France ont remeublé la modeste valise des officiers, nous avons couché dans un lit, fait des repas réguliers, soigné notre toilette si longtemps négligée et nous n'avons plus qu'un souvenir confus des maux passés. Je crois qu'il n'y a que des Français capables d'une si prompte métamorphose.

Depuis le 18, toute l'infanterie du corps d'armée est à Salamanque. Il paraît que depuis peu l'armée anglaise s'est considérablement renforcée, et qu'ayant quitté le Portugal, elle manœuvre pour prendre l'offensive dans l'intérieur de l'Espagne. On prévoit des événements militaires importants. L'armée française qui se concentre à Salamanque ou aux environs devient chaque jour plus respectable. Elle se compose de notre 2me corps, du 5me commandé par le maréchal Mortier et du 6me qui a évacué entièrement la Galice, ce qui la porte à près de 60 mille hommes. Le maréchal Soult en prend le commandement en chef. Des changements opérés dans les divisions viennent de faire passer mon régiment dans

celle du général Heudelet. Il m'arrive aussi une mutation, mais elle m'est avantageuse. Je quitte mes voltigeurs pour les carabiniers de mon bataillon, ce qui, outre l'honneur d'être à la tête de la première compagnie d'élite du régiment, me donne une augmentation de solde annuelle de 600 francs. Je dois cette distinction au général Mermet, qui a été satisfait de la conduite de mes voltigeurs en Portugal.

Salamanque s'élève dans une heureuse position et en amphithéâtre sur la rive droite du Tormès, rivière célèbre par ses excellentes truites, au centre d'un territoire fertile et parfaitement cultivé. Sa vaste enceinte, de forme ronde, est formée par des murs trop insignifiants pour être qualifiés de remparts et par de belles allées d'ormes. Son intérieur, qui manque de régularité et surtout de propreté, présente des édifices intéressants sinon par leur goût, du moins par leur nombre et leur masse. Je mets en première ligne la Plaza Mayor, comme celle de Léon, carrée, symétrique et environnée de portiques, mais plus vaste, plus ornée et bien plus imposante. Les maisons, toutes d'une architecture élégante, en pierres de taille et régulières, toutes de même élévation, toutes à trois rangées de balcons, offrent, au long de la frise qui surmonte les portiques, une longue suite de médaillons en relief où figurent les rois de Castille et de Léon et les grands capitaines dont l'Espagne est fière, tels que le Cid, Gonzalve de Cordoue, etc... Cette magnifique place est disposée de manière à servir aux combats de taureaux ; ses vastes galeries sont en outre une belle promenade d'hiver. Elle est, dans son ensemble, une des plus remarquables du royaume et même de l'Europe.

Les églises sont en si grande profusion à Salamanque qu'un volume ne suffirait pas à leur description. Plusieurs ont été des mosquées. Je me bornerai à citer la cathédrale, parce qu'elle passe pour un des plus beaux monuments gothiques de la péninsule. On lui reproche quelques taches de mau-

vais goût; mais la hardiesse de sa nef et de son clocher, mais la délicatesse de ses ornements, surtout de ceux des bas-reliefs du portail, peuvent les faire pardonner. Trente-huit vastes couvents, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite sous le rapport de l'architecture, enserrent la milice embéguinée ou encapuchonnée de cette ville. Oui, 25 couvents d'hommes et 13 de femmes; je les ai comptés. En ajoutant à tant de moines les prêtres séculiers qui affluent ici pour le service des églises et les séminaristes qui viennent y chercher leur instruction, on peut imaginer quelle myriade de gens vivant de l'autel encombre Salamanque. Quoiqu'il en soit parti un grand nombre, nous dit-on, pour aller attiser ailleurs le feu de la discorde, les rues en sont noires. Il n'est pas de maison qui n'en ait, et Dieu sait quelle grimace ils font en nous rencontrant partout, car les billets de logement nous ont ouvert toutes les maisons. La haine qu'ils nous portent perce jusque dans le silence qu'ils affectent en notre présence. Les hommes d'église disposent de tout ici. Ils dirigent non seulement les consciences, mais les ménages. Dans les familles où ils se sont impatronisés, rien ne se fait sans leur consentement, et que de désordres cache le manteau sacré!

Au temps où le flambeau de la philosophie moderne n'avait pas encore brillé sur notre vieux continent, l'université de Salamanque passait pour la première école du monde et on y voyait accourir les jeunes gens de toutes les nations catholiques; cette réputation s'est évanouie; le ridicule a fait justice du latin barbare et des sophismes qu'on y enseignait, et ce n'est plus qu'en Espagne qu'elle trouve encore des partisans. Bien que déchue, on y comptait cependant 10 mille étudiants avant notre invasion. Ils ont troqué leurs livres contre des armes, et ces immenses salles que tant d'ergoteurs faisaient retentir depuis six cents ans sont aujourd'hui désertes et silencieuses.

Le ton grave et pédantesque qui règne à Salamanque, et qui s'est étendu des écoles à toute la ville, a passé en proverbe; on en rit même en Espagne et on l'a maintes fois mis en scène. Mais comme cela doit être, les femmes ne le partagent qu'à regret, et leur docilité me paraît telle qu'une garnison de trois mois nous suffirait, je crois, pour en faire des êtres charmants. Il y a de l'étoffe. Comme à Porto, si leur peau bise peut de prime abord repousser un regard accoutumé à l'albâtre de l'Allemagne et de la Pologne, il est bientôt ramené par une taille, des yeux et des pieds sans pareils. Ce qui valut des autels à Vénus Callipyge est chez elles d'une grande perfection et d'autant plus apparent qu'elles sont de petite stature. Sans médire, on peut affirmer que leurs mœurs sont plus que faciles, et comment en serait-il autrement sous ce ciel et avec tant de moines? Rien de plus curieux que le mélange qu'elles font de pratiques de dévotion et de galanterie. Les Italiennes font marcher de front avec moins d'assurance leur amour pour la Vierge et pour l'amant. Nous avons en France des idées bien fausses sur les mœurs espagnoles. Il est possible qu'elles aient été ce que nous disent les romans et les nouvelles; mais, dans ce cas, elles ne sont plus les mêmes. Il n'y a nulle part de maris plus commodes, et les duègnes sont plus utiles que nuisibles à qui pourchasse les objets commis à leur garde.

La haine que ce peuple a vouée aux Français depuis qu'ils sont venus se mêler de ses affaires, et l'attachement pour le roi dépossédé Ferdinand VII se montrent ici dans toutes les classes. On peut trouver beaucoup de défauts aux Espagnols, mais du moins ils sont exempts de dissimulation. Un très petit nombre de familles de Salamanque sont notées pour favoriser le parti du nouveau souverain, et elles sont l'objet de l'aversion générale.

Mon billet de logement m'a conduit chez un célibataire, Castillan renforcé, chez qui je suis fort bien traité, si ce n'est

que l'on me fuit comme un pestiféré et que l'on me fait manger seul dans ma chambre. J'ai d'abord attribué cette conduite au sentiment général qui nous repousse; mais, plus tard, j'ai su que le maître du logis, personnage fort dévot, me regardant comme un excommunié, se faisait un scrupule de religion de me parler et que ses gens agissaient en conséquence. Les meubles, le linge et les ustensiles qui servent aux Français successivement logés chez lui doivent être brûlés quand nous aurons tous été exterminés, et la maison purifiée et lavée d'eau bénite de la cave au grenier.

Galisteo, 20 août 1809.

Le 30 du mois dernier, mon régiment est sorti de Salamanque pour reprendre la pénible vie des bivouacs. Celui de ce jour a été marqué en avant de Calzadillas. La monotonie d'immenses plaines n'offrant d'autre verdure que le pâle feuillage du chêne vert n'a pas fait diversion aux récents souvenirs.

Le 31, quittant le plat pays, nous nous sommes enfoncés dans les gorges de la sierra de Béjar. Grâce à l'activité que le 5me corps qui nous devance met à s'approvisionner, nous n'avons plus rien trouvé dans le village de Valverde, près duquel nous avons bivouaqué; les maisons bouleversées étaient vides de vivres comme d'habitants.

Ce n'est pas sans coup férir que notre armée a franchi les montagnes qui séparent le royaume de Léon de l'Estramadure. Le corps du maréchal Mortier, qui forme notre avant-garde, y a culbuté quelques troupes espagnoles qui auraient dû faire plus longue résistance dans des défilés où nos masses ne pouvaient se déployer. Le premier août, nous avons vu des traces d'un combat livré la veille sur le col de Baños, position aisée à défendre.

C'est encore à travers les mêmes collines que, le 2, nous

sommes arrivés à Plasencia. Depuis Salamanque, nous n'avions vu qu'une contrée abandonnée par sa population et livrée à la dévastation. Plasencia nous a présenté, dans un plus grand cadre, le même tableau des maux de la guerre. A notre approche, cette ville importante est devenue déserte, soit que ses habitants aient obéi à une junte insurrectionnelle qui s'est enfuie en toute hâte, soit que la peur ait conseillé cette précaution. Nos troupes de toutes armes ont rivalisé d'ardeur pour la mettre sens dessus dessous; le pillage a été complet et oncques ne vis cité plus soigneusement bouleversée. La junte fugitive n'y va pas de main morte pour nous susciter des adversaires. Une proclamation partout placardée nous a appris qu'elle avait ordonné une levée en masse en Estramadure, que la guerre à nous faire est assimilée à une croisade à laquelle sont attachées les mêmes indulgences qu'à celles de la terre sainte, et que les nouveaux croisés doivent suivre des drapeaux noirs enjolivés d'une croix rouge et de têtes de morts.

En se portant récemment du Portugal en Espagne, l'armée anglaise a laissé à Plasencia environ 400 malades ; ce sont les seuls êtres que nous y ayons trouvés. L'hôpital qui les renferme a été respecté et comme ils nous ont représenté qu'ils avaient tout à craindre de leurs alliés les Espagnols qui leur refusaient des vivres et menaçaient de les dévaliser, le maréchal Soult a poussé les bons procédés jusqu'à faire délivrer à ces pauvres diables des fusils et des cartouches, afin qu'après notre passage ils puissent au besoin se défendre et ne pas mourir de faim. Ce fait singulier honore l'armée française autant qu'il dégrade le caractère espagnol.

Après avoir séjourné le 3 au bivouac de Plasencia (où, grâce à la maraude, un excellent vin entretenait une gaieté constante), nous nous sommes remis en route, et, descendant bientôt des collines de la sierra de Grédos, dans lesquelles l'armée serpentait depuis quatre jours, nous avons eu devant

nous une plaine immense, sans habitations, sans culture, sans arbres, où des sables échauffés par un soleil d'Afrique rendaient la marche lente et pénible. Un bivouac sur les bords de la rivière de Tiétar a terminé la journée du 4.

Le 5, il a fallu passer au gué le Tiétar, puis cheminer encore dans les sables, maudissant l'Estramadure, son ciel de feu et ses campagnes tristes et calcinées. Le village de Casatejada, voisin de notre bivouac, ne nous a offert le soir que des maisons dépouillées selon l'ordinaire, circonstance d'autant plus triste que nous manquions de tout, même d'eau. Les moissons sur pied, et plus qu'en maturité, se perdant faute de bras, disaient assez que les cultivateurs avaient depuis longtemps déserté leurs foyers. De notre camp, où la chaleur et la soif nous accablaient, nous éprouvions le supplice de Tantale, en apercevant à gauche une chaîne de montagnes peu élevées couronnées de neige, phénomène étonnant au mois d'août dans une contrée aussi brûlante.

Nous n'avons pas moins eu à souffrir, le 6, de la chaleur et des privations. En avançant péniblement dans ces plaines sablonneuses, réduits à étancher notre soif à des marcs d'une eau saumâtre et rare, nous nous sommes souvenus des déserts de Pologne, et la comparaison n'a pas été à l'avantage de l'Estramadure. Le bivouac près du village d'El Gordo n'a pas mieux valu que les précédents. Pour accroître notre mauvaise humeur, le feu a été mis involontairement par nos soldats à des champs de blé sur lesquels nous campions; la paille desséchée s'est rapidement enflammée et, dans dix minutes, tout a été consumé autour de nous. On a sauvé avec peine les caissons d'artillerie dont l'explosion eût été désastreuse.

Enfin, le 7, parvenus sur des hauteurs au bas desquelles coule le Tage, en arrière du bourg de Puente del Arzobispo, nous avons aperçu l'armée anglo-espagnole sur le bord

opposé. D'une rive à l'autre il a été brûlé inutilement beaucoup de poudre dans la soirée.

Le lendemain, la canonnade et la fusillade ont recommencé avec le jour; mais il était midi que, de part et d'autre, on n'avait fait aucun mouvement. A cette heure, l'influence d'un soleil calcinant a paru engourdir amis et ennemis et le plus profond silence a régné sur le fleuve; mais le maréchal Soult, qui ne dormait pas, se rappelant peut-être que Turenne, voulant faire entrer un convoi de vivres dans une place assiégée par des Espagnols, choisit avec succès l'heure de la sieste, a brusquement réveillé les troupes du général castillan Cuesta, vers une heure, moment de la plus forte chaleur, en faisant passer au gué 12 régiments de cavalerie portant en croupe quelque infanterie, sous la protection de 30 pièces d'artillerie qui faisaient le feu le plus nourri. Bientôt le pont est forcé, plusieurs de nos régiments d'infanterie s'élancent, et l'armée espagnole, abandonnée la nuit précédente par ses alliés, est dans une déroute complète. De l'éminence où ma division, en réserve, était spectatrice de l'attaque, nous avons eu le plaisir de la voir fuir dans diverses directions. Sa résistance a été si molle et sa retraite si rapide que nous n'avons pu faire que 600 prisonniers; mais nos cavaliers ont sabré énergiquement ceux du duc d'Albuquerque. Une quarantaine de pièces de canon nous ont été abandonnées. Le fruit le plus doux de la victoire a été le retour parmi nous de 300 soldats français qui ont profité de l'occasion pour déserter les rangs des Espagnols où les plus mauvais traitements les avaient forcés de servir depuis qu'ils avaient été faits prisonniers à la trop fameuse affaire de Baylen.

Le jour du combat et le lendemain, la division a séjourné au même bivouac sur le Tage; mais le 10, au lieu de passer sur la rive gauche, comme nous nous y attendions, le 2e corps s'est séparé des 5e et 6e et nous avons repris la route par laquelle nous étions venus. Alors seulement nous avons su que

notre mouvement depuis Salamanque avait eu pour but de nous porter sur les derrières de l'armée anglaise qui, attaquée de front par le roi Joseph en personne, pouvait ainsi se trouver dans une position désespérée; qu'une grande bataille venait d'être livrée à Talavera et que, soit mésintelligence entre nos maréchaux, soit lenteur dans notre marche de flanc qui aurait dû être très rapide, soit enfin habile manœuvre du général anglais, nous venions de voir s'évanouir les plus belles espérances.

Le 15, nous avons revu Plasencia, mais arrivée à ses portes, la colonne a tourné à gauche, dans la direction du Portugal, et nous avons atteint Galisteo.

Au camp de Coria, 2 septembre 1809.

Je me souviendrai longtemps des privations que j'ai eu à supporter à Galisteo, où nous avons passé huit jours dans une inaction que le manque de vivres rendait plus insupportable que les plus rudes fatigues. Mon régiment a passé ce temps de misère dans un couvent dévasté et abandonné qui ne lui a offert qu'un abri. En vain nos maraudeurs s'évertuaient pour suppléer à l'insuffisance de notre nourriture ; ils ne rapportaient le plus souvent que des citrouilles et des pastèques, fruits peu restaurants qui, mangés en trop grande quantité, nous donnaient d'affreuses coliques.

Après ces huit jours d'un carême tel que pouvaient le faire les anachorètes les plus rigides, nous avons quitté le triste Galisteo pour nous rapprocher de quelques lieues des frontières portugaises.

Depuis lors nous campons en avant de Coria, non sous de bonnes tentes comme nos devanciers, mais sous de chétives baraques de feuillages qui ne nous mettent qu'imparfaitement à l'abri du soleil, et quel soleil que celui de ce pays pendant la canicule !

La Calzada, 26 octobre 1809.

Nous étions mal au camp de Coria, mais une situation pire nous l'a fait plus tard regretter. Après l'avoir occupé vingt jours, un mouvement rétrograde a rejeté mon régiment dans ce même couvent de Galisteo, où nous avions fait précédemment si rude pénitence, et où nous attendaient de nouvelles privations. Au bout de dix jours, ayant épuisé nos dernières ressources, et la faim parlant encore plus haut que les coliques, notre général s'est décidé à faire des excursions dans diverses directions pour enlever des vivres. Deux courses dirigées en conséquence sur le village de Monte-Hermoso nous ont procuré beaucoup de blé. C'est à peu près tout ce que nous avons trouvé dans les maisons. Faute de moulins, cette découverte ne nous a pas été aussi avantageuse qu'elle aurait dû l'être; mais, dans notre détresse, nous nous sommes estimés heureux de pouvoir tant bien que mal écraser le froment entre deux pierres, et nous rassasier de bouillie et de galettes faites avec cette mauvaise farine. Monte-Hermoso avait déjà reçu la visite de quelques-uns de nos maraudeurs isolés, car autour de ce village nous avons reconnu les cadavres de plusieurs d'entre eux dont les paysans avaient fait justice. Le peu d'habitants qui étaient encore chez eux avaient disparu à l'apparition de notre colonne, à l'exception seulement d'une vieille femme paralytique que son état avait empêchée de fuir. Couchée sur le seuil de sa porte, comme pour défendre l'entrée de son habitation, et témoin du pillage, elle s'est déchaînée en imprécations avec une force et une sorte d'éloquence remarquables. Bien qu'elle accablât nos soldats d'injures qu'ils comprennent parfaitement, j'ai vu avec plaisir que, sans qu'il fût nécessaire d'intervenir, la vieille furibonde n'a pas eu à souffrir personnellement de mauvais traitements. Un esprit faible aurait pu être frappé des sinistres oracles que

vociférait cette sibylle sans trépied. Des tourments horribles dans cette vie, une fin tragique et au-delà le feu éternel : voilà le texte de ses présages.

C'est aux acclamations générales qu'a été reçu l'ordre de quitter subitement cette terre désolée, le 1er octobre, pour opérer un second mouvement rétrograde nécessité apparemment par quelque nouveau projet de l'armée anglaise qui, après avoir échappé aux fourches caudines dans les champs de Talavera, s'est enfuie en Portugal et veut peut-être s'aventurer encore en Espagne. En trois bivouacs, nous avons franchi le désert qui nous séparait du Tage. Remontant ensuite la rive droite de ce fleuve, nous avons dit adieu à la détestable Estramadure et revu la nouvelle Castille. Arrivés le 4 du courant à la Calzada, nous campons depuis lors aux portes de ce bourg où, loin d'avoir trouvé l'abondance espérée, nous ne sommes guère mieux qu'à Galisteo. Le long séjour des diverses armées a ruiné le pays; le petit nombre d'habitants rentrés chez eux manquent de tout et nous voilà réduits à aller ramasser dans la plaine les gerbes abandonnées par les cultivateurs en fuite, à battre le blé, le vanner, le moudre entre deux pierres comme en Estramadure, et nous nourrir de la farine grossière obtenue aussi péniblement.

Madrid, 27 novembre 1809.

Depuis Porto, une brillante santé m'avait aidé à supporter tout ce que le métier des armes a physiquement de plus pénible ; mais cette infernale fièvre quarte qui m'a tant désolé en Vendée, il y a trois ans, est encore venue m'assaillir à la Calzada, et là, manquant de tout ce qu'il faut à un malade, au bout de quelques accès, elle m'a réduit à une telle faiblesse que mes jambes se refusaient à me porter. Je tenais bon cependant et ne voulais pas quitter ma compagnie, lorsqu'un mouvement en arrière, qui nous a fait évacuer La Cal-

zada, le 13 de ce mois, est venu me démontrer que mon état m'ordonnait impérieusement de m'éloigner des avant-postes, et d'aller chercher un lit et les secours de la médecine. Je m'y suis décidé et me voici à Madrid depuis huit jours.

Avant de sortir de la Calzada, nous avons reçu une nouvelle fort agréable ; celle de la paix conclue avec l'Autriche. Elle a été saluée de nos acclamations et du bruit de toute notre artillerie. C'est cette guerre imprévue aux rives du Danube qui a fait avorter notre invasion de Portugal. C'est elle qui a paralysé nos efforts, ranimé le courage de nos ennemis, et retardé la pacification de la péninsule. Bientôt sans doute des renforts viendront rendre une attitude plus imposante à l'armée française d'Espagne, et nos affaires iront grand train.

C'est le 15 que je me suis à regret séparé de mes camarades, et le même jour j'ai couché à Talavera de la Reyna, ville heureusement située dans une vallée fertile et riante qu'arrosent le Tage et l'Alberche.

J'aurais voulu m'arrêter à Talavera, où j'aurais trouvé à peu près les soins nécessaires à mon état et surtout un air pur et le plus beau ciel de l'Espagne ; mais les événements militaires pouvant interrompre mon traitement, j'ai pris place dans un détachement nombreux, partant le 16, et je me suis acheminé avec lui vers Madrid. Cette troupe, presque entièrement composée de malades et de blessés, marchant tristement, lentement et en silence, avait l'air d'un convoi funèbre. Rien autour de nous n'était propre à ranimer la gaicté et l'espérance. Des champs non ensemencés, une route parsemée de squelettes d'hommes et de chevaux également sans sépulture, une mauvaise nuit dans un village entièrement désert et ravagé, enfin un accès de fièvre : voilà de quoi rembrunir l'imagination la plus riante.

Moulu, chancelant, j'ai remonté avec peine sur mon cheval le lendemain matin : mais un beau soleil d'automne est venu me réchauffer, et les noires vapeurs qui m'assiégaient depuis

la veille se sont dissipées. Parvenue au bourg de Maqueda, la colonne d'éclopés a fait halte pour attendre les traîneurs. Apercevant alors sur une éminence un vieux château carré, en ruines, dont l'enceinte encore debout, les fossés profonds disent l'ancienne importance, j'ai voulu le visiter malgré ma faiblesse. En montant avec peine vers le pittoresque donjon, je me suis arrêté devant une petite église, et là, trouvant une forme singulière au piédestal d'une croix en fer, j'ai reconnu dans ce marbre une pierre tumulaire dégradée par les siècles, mais montrant encore assez lisiblement cette inscription : *D. M. S. G. Valerio Pompeiano Patri G. Valerius Levinus filius.* Assis sur cette antiquité romaine, qui supporte une croix dans le voisinage d'un château arabe, au milieu d'une contrée où tout retrace les calamités de la guerre présente, j'étais absorbé dans des réflexions et des rapprochements tout philosophiques, quand le tambour a donné le signal du départ. Bien m'en a pris de n'avoir pas fait la sourde oreille, car à peine notre colonne était-elle sortie de Maqueda qu'une troupe de brigands à cheval s'est approchée d'elle jusqu'à portée de fusil, puis s'est arrêtée comme délibérant si l'attaque était convenable. J'étais alors en tête du convoi et, me trouvant le plus élevé en grade de tous les militaires présents, j'ai ordonné que l'on fît halte, et me suis rapidement occupé des dispositions d'une défense telle que pouvaient la faire 300 moribonds, la plupart sans armes ou hors d'état de s'en servir. N'importe, notre attitude a imposé à la cinquantaine d'Espagnols qui nous observaient. Après un coup de carabine auquel j'ai fait riposter par des coups de fusil, la bande maudite s'est éloignée au grand trot et a disparu dans un bois voisin. Ces partisans ou plutôt ces assassins, race aussi lâche que sanguinaire, se montrent aujourd'hui sur toutes les routes de ce royaume et trop fréquemment ils trouvent là ou là des victimes à frapper et dépouiller. Ils se recrutent de déserteurs, de contrebandiers et autres garnements de même aloi.

On redoute tellement leur rencontre que nos gens ne se voient plus voyageant par faibles détachements, mais en caravanes nombreuses ; et malheur aux malades ou aux paresseux qui ne peuvent suivre.

Le 19, j'ai atteint Madrid. Les huit jours qui se sont écoulés depuis ont tellement amélioré ma santé que je ne compte pas y prolonger beaucoup mon séjour. Ce n'est pas que Madrid soit sans charmes pour moi, mais mon régiment est devant l'ennemi et la victoire que nos troupes viennent de remporter à Ocaña me fait entrevoir des événements auxquels je serais bien fâché de ne pas participer. Je viens de voir passer 18 mille prisonniers faits dans cette bataille où, inférieurs en nombre, nous avons donné aux Espagnols une vigoureuse leçon. Il ne reste de leur armée qui s'avançait sur Madrid, forte de 50 mille hommes, que quelques fuyards. Parmi ceux-ci est le général en chef Arisaga, lequel, donnant ses ordres du haut d'un clocher pendant l'action, n'a eu que le temps de descendre, sauter sur un cheval et s'évader quand ses gens ont commencé à plier. Le maréchal Soult voulait imiter la sévérité du maréchal Victor à Medellin et, comme lui, faire main basse sur les vaincus d'Ocaña ; mais le roi Joseph, présent à l'affaire, a, dit-on, empêché l'exécution de cette terrible précaution.

Consuegra, 10 janvier 1810.

Ce n'est pas sans effort que j'ai abandonné, en sortant de Madrid, un lit passable et ces autres aisances de la vie auxquelles on s'accoutume si vite, pour aller, pendant l'hiver, chercher de nouvelles privations ; mais ma fièvre quarte m'avait quitté, mes forces étaient revenues, et il a bien fallu reprendre le collier de misère. Parti de la capitale le 26 du mois dernier, je suis arrivé le 29 à Talavera, en suivant la même route par laquelle j'étais venu.

Le fertile territoire de Talavera, où l'olivier, emblême de

la paix, croît si vigoureux, a été il y a peu de mois le théâtre d'une sanglante bataille. C'est l'âme navrée que je l'ai parcouru. Là, par la faute du maréchal Jourdan et sans doute aussi par celle du roi Joseph qui, nullement guerrier, aurait dû se borner au rôle de spectateur, a été prodigué inutilement le sang français. Nos troupes ont fait des prodiges de valeur, mais que peut la bravoure sans le coup-d'œil d'un homme habile pour la diriger ? Au lieu de temporiser, de manœuvrer et d'attirer l'ennemi hors du terrain avantageux qu'il avait choisi et fortifié, on l'a abordé de front, et cela sans ensemble et par des attaques partielles et successives. Les Anglais ont perdu beaucoup de monde et nous bien plus encore. On a prétendu que la victoire nous est demeurée avec le champ de bataille ; mais que Dieu nous préserve à l'avenir de semblables succès. Il est incontestable que si l'ennemi s'est replié après l'affaire, et cela si précipitamment qu'il a abandonné tous ses blessés, c'est qu'il a eu avis de la marche d'une armée française sur ses derrières ; sans cet incident, les portes de Madrid lui étaient ouvertes. Si une enquête sévère avait lieu sur les causes de cet événement, sur l'avortement de si belles espérances, nous verrions peut-être, comme cela s'est vu trop souvent, les petites passions des hommes, leurs jalousies, leurs animosités individuelles contrariant le bien général, étouffant l'amour de la patrie. On dit que le roi a voulu avoir à lui tout seul l'honneur de la journée ; on dit que Jourdan, jaloux de Soult, n'a pas voulu de sa coopération et a agi en conséquence ; on dit que le maréchal Soult s'est hâté le moins qu'il a pu dans sa marche de Salamanque au Tage afin de ne pas faire trop pour la gloire d'un autre ; on dit que le maréchal Ney, qui n'aime pas le maréchal Soult, et qui au reste joint la plus mauvaise tête à la bravoure la plus brillante, n'a obéi que lentement et malgré lui à celui-ci, et qu'il est cause que notre armée est arrivée trop tard à Puente del Arzobispo. Enfin, que ne dit-on pas ? Pour moi, je dis que là

où l'Empereur n'est pas, il n'y a que désunion et confusion parmi nos chefs et que si, par un grand exemple, il n'habitue pas nos maréchaux à cette obéissance passive qui, dans l'occasion, est un devoir tout aussi rigoureux pour eux que pour nous subalternes, ça finira mal.

En sortant de Talavera, le 30, j'ai passé sur la rive gauche du Tage par un pont long et étroit à l'extrémité duquel on construit dans ce moment une tête de pont, et, avant la nuit, parvenu à nos avant-postes, j'ai rejoint mon régiment à Belvis, village entouré de collines. Ce jour a été une fête pour moi. Je retrouvais mes camarades, dont j'étais séparé depuis un mois et demi.

Nous étions fort mal établis à Belvis; aussi avons-nous été très satisfaits d'en partir le 3 janvier. Le 7, nous avons passé de la Nouvelle Castille dans la province de la Manche, et mon bataillon, détaché du régiment, est arrivé à Consuegra. Tout fait pressentir que j'y ferai quelque séjour.

Consuegra, 23 janvier 1810.

Nous sommes ici en cantonnement, si l'on peut ainsi qualifier une halte dans une ville inhospitalière. Il y a loin de cette situation à celle si douce dont nous jouissions dans notre chère Silésie, et cependant là, comme ici, nous étions des hôtes fort incommodes.

Consuegra est dominée par une colline que couronnent un vieux château fort et un camp retranché où l'on distingue la main des Romains et celle des Maures. Comme ces conquérants, nous sommes dans la nécessité de nous mettre à l'abri des brusques attaques des Espagnols qui nous massacrent, quand ils le peuvent, avec autant de plaisir que si nous n'avions pas reçu le baptême. Nous relevons dans ce moment les ruines du fort, à l'aide d'ouvriers requis dans les villages voisins, nous l'approvisionnons au moyen de réquisitions et au besoin il

nous servira de refuge, car de nombreuses bandes rôdent autour de notre seul bataillon. Tout cela me donne beaucoup d'occupation, car je suis chargé du commandement de la place et en relations d'affaires avec les alcades de 20 communes environnantes.

Consuegra, 18 mars 1810.

On ne peut habiter la Manche sans penser à Don Quichotte. Je le lis ici en langue originale, et j'y trouve des beautés dont je ne me doutais pas. Il est convenu que les traductions les mieux faites ne sont que de pâles copies ; aussi le proverbe italien dit-il : *traduttore, traditore;* mais le Don Quichotte est peut-être l'ouvrage en prose le plus difficile à rendre à cause des innombrables proverbes qu'il renferme, genre de beauté dont les Espagnols font beaucoup de cas, qu'ils prodiguent volontiers et qu'on ne peut rendre que par des équivalents, sous peine d'être inintelligible. J'éprouve une jouissance d'autant plus grande à relire cet ouvrage que la Manche et ses habitants y sont peints avec les couleurs les plus vraies. Comme les changements en tout genre s'opèrent en Espagne plus lentement qu'ailleurs, on retrouve encore les mœurs, les usages, les ridicules qu'a dessinés le malin auteur, comme s'il venait d'achever son livre. Les vêtements même n'ont pas changé : au justaucorps serré par une large ceinture de cuir dont les paysans sont habillés, je reconnais le costume du bon Sancho Panza. Les détails de la localité ont la même exactitude : on voit les moulins à vent que le pauvre hidalgo prit pour des géants ; la ferme où il fut armé chevalier ; à deux lieues d'ici, est ce Puerto-Lapiche, théâtre de la fameuse aventure des Moines et des Biscayens ; à six lieues, le Toboso, toujours pépinière des plus jolies Dulcinées du pays, ce dont je puis d'autant mieux m'assurer que ce village fait partie de l'arrondissement où je commande. On dirait que les habitants

de cette province sont reconnaissants de ce qu'elle a été choisie par Cervantès pour berceau de l'illustre chevalier de la triste figure. Ils en parlent avec un orgueil tout à fait risible. Il y a au reste parmi eux des esprits moroses qui ne pardonnent pas à ce conteur spirituel d'avoir fait rire aux dépens de la chevalerie errante. Ceux-là attribuent à son roman la décadence de l'esprit militaire en Espagne, et peut-être raisonnent-ils juste. Ce n'est pas seulement en France que l'arme du ridicule est puissante.

En ma qualité de commandant de place, j'ai voulu mettre quelque ordre dans la ville, y établir certaine police et la rendre plus propre; mais si le bien est partout difficile à opérer, c'est surtout en Espagne. A mes injonctions, à mes remontrances, on oppose un flegme et une force d'inertie qui s'arrangent mal avec ma pétulance française. Par exemple, c'est avec une peine infinie que j'ai fait cesser les inhumations dans les églises, coutume pernicieuse à laquelle on a dû mainte épidémie. J'ai cru que toute la population se soulèverait contre moi le jour où, par mes ordres, la bière s'est acheminée vers un champ voisin pour la première fois, et à chaque enterrement, nouvelles doléances. Sûrement, après mon départ, on reprendra la vieille habitude.

Ayant reçu ordre de chercher ici un bâtiment propre à devenir un hôpital militaire, et n'en trouvant aucun de convenable, il m'est venu à l'idée de réunir les deux communautés de religieuses qui sont à Consuegra dans un seul couvent et de m'emparer de l'autre. En vertu de mon autorité, j'ai demandé à visiter ces saintes maisons, ce qui, malgré la règle, m'a été accordé avec d'autant plus d'empressement que les nonnes désiraient là et là m'attendrir afin de ne pas déloger. A cette occasion, j'ai eu, pour la première fois de ma vie, la vue de l'intérieur d'un monastère de femmes. De l'appartement de la supérieure à la plus modeste cellule, j'ai tout visité; mais ce qui m'a paru le plus original, c'est d'être

reçu avec le cérémonial d'étiquette pour les évêques et de trouver ainsi sous les armes, sœurs, professes, novices et pensionnaires. Qu'on juge de mon embarras quand, dans cet appareil, j'ai vu tout le troupeau tomber à mes genoux, sangloter et me supplier de ne pas le chasser de son asile. Un officier français entouré de 40 béguines espagnoles prosternées, voilà le sujet d'un tableau fort singulier. Même scène m'attendait dans l'autre maison. J'étais entré dans ces couvents bien décidé à installer mon hôpital dans l'un ou l'autre, et après ma double visite, je suis demeuré dans une telle perplexité que, ne pouvant me décider à faire un choix entre les carmélites et les ursulines que mon projet paraissait mettre également au désespoir, j'ai tout laissé *in statu quo*, et l'emplacement de l'hôpital est encore à trouver.

Depuis ce jour, les religieuses, enchantées de ma courtoisie, m'accablent de confitures et de petits soins. Lorsque je vais les visiter, toutes les portes s'ouvrent devant moi, et onceques ne fut mieux accueilli le plus beau des directeurs. A propos de directeur, mon autorité spirituelle est tellement bien établie auprès de mes béguines que les carmélites m'ont demandé à approuver le choix de celui qu'elles ont depuis peu, et que gravement j'ai donné par écrit cette confirmation.

Décidément, me voilà évêque.

Mais tout n'est pas rose dans mon commandement : si les nonnains me bourrent de bonbons comme Vert-Vert, les bandes armées menaçent, chaque nuit, mon existence, et Consuegra étant une ville ouverte, elles peuvent, à la faveur des ténèbres, venir faire de nous une petite Saint-Barthélemy. Un détachement du régiment a eu dernièrement, non loin d'ici, un engagement avec une de ces bandes ou guérillas, et il nous en a coûté 61 hommes mis hors de combat. La guerre faite de cette manière a des résultats d'autant plus désastreux qu'elle a lieu sur tous les points occupés par nos troupes,

devant nous, autour de nous et sur nos derrières. Constamment déconfits en bataille rangée, les Espagnols paraissent avoir renoncé aux grandes luttes pour se borner à nous harceler et nous exterminer en détail. Ce système, qui s'accorde avec leurs habitudes, leur caractère et leur ignorance des manœuvres, nous sera funeste si le royaume n'est pas bientôt pacifié. On y comptait, avant notre invasion, plus de 100 mille contrebandiers, vagabonds ou voleurs accoutumés à une vie aventureuse et toujours bien armés. Il n'est pas au monde de canaille plus leste, plus sobre et plus entreprenante. Voilà ce qui a recruté les guérillas. Réunis, ces 100 mille coquins ne tiendraient pas 10 minutes devant 40 mille Français. Partagés en 300 bandes qui se glissent en tous lieux, frappent et disparaissent, ils nous font un mal prodigieux. Ces cosaques sont plus dangereux que ceux du Don.

Puente del Arzobispo, 18 mai 1810.

Un ordre de mouvement auquel je ne m'attendais guère a mis fin à mon épiscopat. Il a fallu faire de brusques adieux aux bonnes religieuses, s'éloigner des piquantes brunes du Toboso et renoncer à plus d'un projet. Consuegra n'en occupera pas moins une place importante dans mes souvenirs.

Me voilà revenu au point où j'étais au mois d'août de l'année dernière, lorsque, longeant le flanc d'une armée anglaise et cherchant à couper sa ligne d'opération, nous la menacions d'une destruction totale; calcul que le maréchal Jourdan a mis en défaut à Talavera. En raison de son pont sur le Tage, le bourg de Puente del Arzobispo a été jugé un point à garder, et on m'en a confié le commandement.

Je n'ai sous mes ordres que deux compagnies d'infanterie, y compris la mienne, et un détachement de 25 dragons. C'est à peine suffisant pour repousser au besoin les insultes des guérillas et pour la sûreté des courriers et des convois,



lesquels, ne pouvant plus voyager sans protection, doivent être escortés, de jour et de nuit, jusqu'au poste le plus voisin.

Il y a 8 mois, ce bourg n'avait pas un seul habitant. Aujourd'hui, sa population, que les hostilités avaient mise en fuite, est revenue presque en totalité et j'ai le plaisir de voir qu'elle s'est accrue d'un tiers depuis que j'y commande. J'en suis redevable à une espèce de proclamation que j'ai fait répandre dans tous les villages voisins, par laquelle, m'exprimant en langue espagnole, j'ai promis sûreté, tranquillité et protection à tous ceux qui rentreraient dans leurs demeures. Malheureusement, nombre de ces demeures ont été renversées par l'effet de l'artillerie ou ruinées pour alimenter les feux de bivouac.

Puente del Arzobispo, 17 août 1810.

Depuis longtemps nous nous apprêtions à célébrer la fête de l'Empereur. Officiers, dragons, fantassins, tout le monde était à l'ouvrage. Au centre du bourg, sur notre place d'armes, nous avons élevé un obélisque en terre d'une grande hauteur, dont les quatre faces sont ornées de trophées et chargées d'inscriptions françaises, latines, italiennes et espagnoles. Le grand jour venu, j'ai passé en revue ma petite garnison; ensuite nous avons eu messe et *Te Deum*, plus tard course de bagues, combat de taureaux, et enfin banquet, feu d'artifice et illumination de je ne sais combien de milliers de lampions fournis par les potiers de l'endroit. La salle du banquet a été décorée sous ma direction spéciale. Les guirlandes, les aigles et les emblèmes n'y ont pas été épargnés. N'ayant ni buste ni portrait du héros de la fête, un de nos officiers, qui dessine passablement, m'en a fourni une tête assez ressemblante, d'après l'effigie d'une pièce de cinq francs, et, convenablement encadrée, elle a été mise en place avec une inscription qui paraîtra sans doute plus plaisante que juste :

Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.

Le repas a été fort gai. J'y avais invité les alcades et plusieurs curés des environs. Ils n'ont pas osé se dispenser d'y paraître; mais leur contrainte était tellement visible que je n'ai jamais vu figures plus plaisantes. Je ne sais si mes hommes d'église ont pris pour une épigramme la citation latine du médaillon : ils se faisaient des signes l'un à l'autre en la regardant, et, après l'avoir lue, la contraction de leurs lèvres n'indiquait pas la satisfaction. Mais voici du burlesque. Au dessert, on remplit les verres du meilleur vin; on se lève; je porte un toast à Napoléon le Grand et à son frère le roi des Espagnes, et au moment où l'on commence à humer le nectar, des pétards, des boîtes éclatent avec un bruit infernal; nos soldats rassemblés sous les croisées répètent le cri de *vive l'Empereur* avec toute la vigueur de poumons de gens bien lestés. A ce vacarme spontané, les curés se croient apparemment à leur dernière heure; les uns retombent éperdus sur leur siège, d'autres cherchent à s'enfuir. Non, il n'est pas possible d'assister à une scène plus grotesque. Ce n'est pas sans peine que l'on a pu rétablir le calme et prouver aux convives espagnols que le bruit, les explosions et les cris n'étaient que des signes de joie. Mais mon clergé campagnard avait été trop effrayé pour que la fête pût encore l'intéresser. Il s'est empressé de prendre congé, *jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.*

La Saint-Napoléon a été ailleurs célébrée avec magnificence, mais non avec plus de zèle et de plaisir. J'ai fait de mon mieux pour que la population y prît part, et, en dépit de la rancune nationale, j'y ai réussi, du moins en apparence.

Le pays est tellement parcouru par les guérillas que je m'étonne de la tranquillité dont je jouis dans mon poste. Leurs patrouilles se montrent quelquefois à mes sentinelles; mais elles ne sont pas encore venues à portée de fusil. Je dois sans doute ce respect aux travaux de fortifications que j'ai fait

exécuter. A mon arrivée, ayant trouvé le bourg ouvert de tout côté, je me suis vite mis à l'ouvrage, et, avec l'aide des maçons et des charpentiers que j'ai pu me procurer par réquisition, ma garnison est venue à bout d'être à l'abri d'une insulte. A cet effet, j'ai fait murer force portes et passages, fermer et ouvrir des communications, condamner des issues de rues, créneler et palissader la grande maison qui nous sert de caserne, et enfin j'ai fait du pont sur le Tage un réduit tel qu'il faut aujourd'hui un siège pour s'en emparer. Le digne fondateur de ce pont a eu le bon sens de faire construire à ses deux extrémités de belles et hautes tours, en pierres de taille et à plusieurs étages, dans lesquelles tout mon monde logerait au besoin, et où l'on peut braver tous les insurgés de la péninsule. J'en ai fait réparer et nettoyer l'intérieur; elles sont approvisionnées en vivres et en munitions; les abords du pont sont palissadés et masqués par des ouvrages en terre sur les deux rives. La moitié de mon infanterie couche dans ces tours, afin qu'en cas d'attaque nocturne elles ne soient pas enlevées par surprise. Pendant le jour, deux sentinelles placées à leur sommet, et découvrant le pays à une grande distance, ont l'œil bien ouvert et tirent un coup de fusil dès qu'elles aperçoivent une troupe quelconque. A ce signal répété par un factionnaire posté sur le clocher du bourg, on court aux armes, et en cinq minutes chacun est à l'endroit assigné. Durant la nuit, la surveillance est encore plus minutieuse. Il n'est sorte de ruse que les brigands ne mettent en usage pour se défaire de nous. Par leurs assassinats multipliés, ils sont devenus possesseurs de quantité d'uniformes et d'équipements français. Ils s'en revêtent quelquefois, et ayant à leur tête un homme qui parle notre langue, ils viennent au milieu de la nuit, répondent au *qui-vive* par le cri de *France*, indiquant le corps auquel ils disent appartenir, et se donnant pour l'escorte d'un courrier, et si la bergerie s'ouvre sur les apparences trompeuses, les loups entrent, et, avant qu'on soit

en défense, le poste est égorgé. Ces sanglantes leçons nous ont rendus méfiants.

Montre-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai pas.

L'espèce de caserne où je couche avec tous ceux de nos gens qui ne sont pas de service ou dans les tours du pont n'a qu'une entrée, attendu que j'ai fait murer toutes les autres de même que les croisées du rez-de-chaussée. Cette entrée est masquée par un vaste tambour à créneaux fermé par des palissades. Quand, pendant la nuit, un détachement ou une escorte de courrier se présente, la sentinelle, après qu'on a répondu à son *qui-vive*, crie : *éloignez-vous à 100 pas, où je fais feu sur vous*. Dès qu'on a obéi, un caporal du poste et un seul fusilier avec lui ouvrent la barrière qui se referme sur eux, et, en enfants perdus dévoués à la sûreté générale, ils vont droit aux inconnus, les abordent, les questionnent, les examinent du premier au dernier, à l'aide de la lanterne dont ils se sont armés ; et c'est seulement lorsque, l'inspection étant terminée, on est bien assuré de n'être pas dupe d'une mascarade, que ma citadelle est ouverte aux arrivants. Il ne faut pas moins de précautions dans mon isolement et avec de pareils adversaires.

A mon arrivée ici, j'ai eu d'abord un embarras extrême pour la subsistance de ma troupe. Suivant l'usage, en m'envoyant dans ce poste, on n'a mis à ma disposition ni vivres ni argent, et à toutes mes demandes à mes chefs il n'a été répondu que par ces mots magiques : *faites comme vous pourrez*. Voyant le malheureux Puente del Arzobispo dépourvu de tout, et ne voulant pas être à charge à ceux de ses habitants qui ont encore quelques provisions, ce n'est pas sur ce bourg que pouvaient peser mes réquisitions. Ceux des villages de la rive gauche du Tage qui m'avaient été indiqués comme devant fournir à mes besoins ne se hâtaient pas d'obéir, parce que, d'une part, ils se sentaient forts de mon éloi-

gnement, et que de l'autre ils étaient protégés par les insurgés ou menacés par eux de dévastation s'ils obtempéraient à mes ordres. Dans ce pénible état de choses, je ne pouvais tirer quelques secours que de ceux de ces villages qui, placés très près de moi, avaient à craindre de ma part des mesures de rigueur.

Cependant il fallait nourrir non seulement hommes et chevaux de ma garnison, mais encore les détachements de passage, mon poste étant considéré comme gîte d'étape. A quelques lieues de moi est une grande et riche commune pouvant à elle seule me maintenir dans l'abondance ; mais ses alcades faisaient la sourde oreille et mes menaces écrites ne produisaient rien. Talonné par la nécessité, je prends enfin un parti violent; je choisis une vingtaine de soldats braves et lestes; j'en confie le commandement à un jeune officier dont je suis sûr; je leur donne un guide espagnol qui est à ma dévotion parce que je le paye bien, et dès que la nuit les prend sous sa protection, voilà mes émissaires au delà du Tage. Je sentais tout le danger de semblable expédition. Cette même faim qui pousse le loup hors du bois pouvait seule me faire exposer ainsi à des périls trop évidents l'élite de ma garnison. Aussi n'ai-je pu fermer l'œil cette nuit-là. Il n'était pas jour que du haut d'une tour du pont je cherchais à découvrir mes braves. Mais le soleil va se lever et pas un être humain ne se montre dans la campagne. Enfin, à l'aide d'une bonne lunette, j'aperçois deux groupes qui serpentent dans des massifs d'oliviers ; ils se réunissent et bientôt, aux acclamations générales, mes 20 intrépides font leur entrée triomphale, escortant les alcades que j'avais voulu avoir en ma possession. Jamais instructions n'ont été remplies plus littéralement. Guidés par mon coquin d'Espagnol, vrai Figaro pour l'astuce et l'immoralité, mes hommes se sont rendus par des chemins détournés dans le bourg désigné ; ils s'y sont glissés à la faveur d'une nuit sombre sans avoir rencontré un seul individu, et

sans bruit, les alcades ébahis ont été enlevés dans leur lit, au milieu et à l'insu d'une population nombreuse, et conduits ainsi devant moi. Il y a dans ce coup de main autant de bonheur que d'audace.

Les deux magistrats, harassés de fatigue, tremblants et ne sachant à quoi ils étaient destinés, ont paru dans la plus humble contenance. Je leur ai alors reproché en termes énergiques leur mépris pour mes ordres, la grossièreté avec laquelle ils avaient laissé mes lettres sans réponse et leur haine manifeste pour les partisans de leur roi Joseph-Napoléon. Après avoir écouté quelques excuses valables et non valables, et des protestations dictées par la peur, j'ai annoncé aux alcades du ton le plus sévère qu'ils allaient être dans les fers jusqu'à ce qu'un conseil de guerre eût prononcé sur leur sort, et aussitôt, entre deux haies de baïonnettes, ils ont été conduits dans un cachot bien noir, sous une des tours du Tage, où privés de lumière, couchés sur une natte et nourris avec du pain et de l'eau, leurs réflexions n'ont pu être que fort tristes.

Le surlendemain, il m'arrive une députation de parents et de notables qui viennent demander grâce; mais je demeure inflexible. Le 4me jour, je fais comparaître devant moi mes deux captifs pour leur annoncer que les prières et les larmes de leurs proches m'ayant porté à l'indulgence, je veux bien en donner des preuves. « Partez, dis-je au plus ingambe des deux, allez dire à vos concitoyens que je leur donne trois jours pour satisfaire à mes réquisitions et que, si l'on y manque, l'alcade qui reste en mon pouvoir en répond sur sa tête. » Les barrières s'ouvrent et celui des deux otages à qui j'ai donné la volée est déjà bien loin de sa lugubre geôle.

Un jour s'écoule sans nouvelles ; mais dans la soirée du second, la sentinelle de la rive gauche donne le signal d'alarme ceux de la rive opposée et du clocher y répondent et bientôt nous sommes sous les armes, prêts à repousser une

attaque. Monté sur une tour pour juger par moi-même, je vois effectivement une forte colonne s'acheminer lentement vers nous, et la jugeant composée d'infanterie et de cavalerie, je commence à croire que plusieurs bandes ont pu se réunir dans le but de tirer vengeance de mon enlèvement nocturne et de mettre en liberté celui des deux alcades qui m'est resté ; mais des dragons envoyés en reconnaissance reviennent au galop sans avoir brûlé une amorce, et j'apprends que cette formidable colonne se compose de chariots, d'ânes et de mulets chargés de vivres de toute nature, et, avant la nuit, mes magasins, si vides auparavant, regorgeaient de farine, d'huile, de vin, de porc salé, d'orge et de pois chiches. Pour cimenter la réconciliation, on avait ajouté à ces provisions une peau de bouc d'excellent vin vieux, plus 30 livres de chocolat pour M. le commandant. Bref, ma comédie avait le plus fructueux dénouement. Je fais sortir de prison mon pauvre diable ; je lui fais partager mon dîner ; nous trinquons et nous nous séparons les meilleurs amis du monde. Depuis ce temps, toutes les communes à qui je fais des demandes de vivres sont d'une exactitude admirable. Il n'est bruit à la ronde que des douceurs de mon cachot noir, et pas un alcade des environs n'oserait dormir dans son lit s'il croyait avoir des torts envers moi.

Tolède, 14 septembre 1810.

Dans ce moment, mon régiment franchit de nouveau les frontières du Portugal, où la présence d'une armée anglaise lui promet l'occasion de laver l'affront de Porto ; et moi, séparé de mes compagnons d'armes, loin du théâtre brillant où deux braves armées vont se heurter, je vais tristement chercher les soins qui peuvent me rendre la santé. En vain j'ai voulu me raidir contre cette cruelle nécessité : la nature a trahi mes efforts. Affaibli par la fièvre et par un été brûlant,

je suis si peu à même de braver les fatigues d'une campagne, qu'à grand'peine j'ai pu supporter le mouvement du cheval jusqu'ici. L'air de la France, disent les gens de l'art, m'est devenu tout à fait nécessaire; mais me sera-t-il permis d'aller le respirer?

C'est le 4 de ce mois que j'ai dit adieu à mes camarades et à Puente del Arzobispo. Je comptais me rendre directement à Madrid dont le climat m'a déjà été favorable; mais arrivé à Tolède, il m'a été impossible d'aller plus loin. Un accès de fièvre quarte m'a tellement bouleversé ce jour-là qu'en vérité j'ai cru n'avoir plus longtemps à souffrir. Le repos absolu m'a rendu un peu de vigueur, et depuis avant-hier mes jambes me permettent quelques promenades.

Je vois Tolède pour la troisième fois. Aujourd'hui, ce n'est pas le temps qui me manque pour en prendre exacte connaissance, mais de bons jarrets, et il faut en avoir pour parcourir l'intérieur et les dehors d'une ville bâtie en amphithéâtre sur une montagne, où l'on ne peut faire un pas sans monter ou descendre. Ses environs sont rocailleux, arides et sans végétation. Le Tage, qui sert de ceinture à sa base de granit, dessinant ainsi une presqu'île, est là resserré par des rochers entre lesquels il mugit comme un torrent. Il est visible qu'en choisissant un tel emplacement pour une grande ville, on a plus songé à la sûreté qu'à l'agrément de ses habitants. Tolède a été une très forte place, et longue est l'histoire de ses sièges. Les restes de ses vieilles fortifications et des 150 tours qui flanquaient son enceinte donnent une idée de son ancienne importance militaire. L'invention de la poudre a dépouillé l'antique cité de cet unique avantage. Des hauteurs qui la dominent sur l'une et l'autre rive du Tage, elle pourrait être foudroyée en peu d'heures par notre moderne artillerie.

Peut-être mon état me rend-il plus accessible à de certaines impressions; mais je suis frappé de l'aspect triste et sévère de tout ce que je vois ici. C'est sous cette teinte lugubre que

m'est apparu ce matin l'Alcazar, ce vieux palais où les rois maures étalaient jadis le luxe et la mollesse de l'Orient. Sa masse imposante domine la ville et la couvre d'un reflet noirâtre. Le temps, la guerre et les incendies n'ont pu encore détruire ce solide édifice. Il est devenu aujourd'hui entre nos mains une manière de citadelle, car partout en Espagne, dans les villes comme dans les hameaux, il faut aux Français un lieu de refuge où ils puissent dormir à l'abri des poignards.

J'ai visité avec plus d'intérêt quelques ruines romaines d'un temple, d'un cirque et d'un aqueduc. On voit à peine des vestiges de ce dernier monument qui apportait les eaux d'une montagne voisine au point culminant de Tolède pardessus le fleuve et une vallée profonde. L'imagination s'étonne de semblable entreprise. Ces Romains devaient avoir des têtes bien organisées et de vigoureux bras. La race abâtardie qui végète aujourd'hui ici n'est pas même capable de concevoir la possibilité du rétablissement de cet aqueduc, et cependant, assise sur un roc, Tolède n'a ni fontaine ni puits. Chaque maison conserve dans ses petites citernes la pluie qui tombe rarement et le surplus se tire du Tage à l'aide d'une multitude d'ânes que l'on voit sans cesse en mouvement.

Malgré le désavantage de sa position, Tolède serait probablement encore aujourd'hui une capitale populeuse si Madrid ne s'était élevé pour lui ravir la cour. Il faut songer à ce récent abandon pour ne pas s'étonner de trouver ici tout ce qui constitue une cité importante, moins la population. 27 paroisses, 40 couvents, 25 hôpitaux, plusieurs collèges et nombre d'autres édifices publics forment un cadre beaucoup trop vaste pour les 15 mille individus qui végètent aujourd'hui là où fut la fameuse Tolède. Cette décadence serait encore plus complète si cette ville n'avait conservé le privilège d'être la résidence de l'archevêque primat de toutes les églises espagnoles. Ce lieutenant du successeur de saint Pierre avait, avant

la révolution actuelle, un revenu de deux millions et l'état de maison d'un prince souverain. Sa nombreuse armée tonsurée est toujours à son poste; mais Son Éminence n'a pas attendu le chef de la nouvelle dynastie; il s'est enfui, et prudemment il a emporté tout ce qu'il a pu des trésors de sa cathédrale, une des plus riches de la chrétienté en or, argent, perles et diamants.

Madrid, 2 octobre 1810.

Je n'étais pas mal à Tolède ; mais m'étant mis en tête que l'air du Tage n'était pas bon pour mon maladif individu, j'ai profité de la première occasion pour m'en éloigner et me voilà à Madrid depuis quinze jours.

La ville est en fête. Le prince de la Paix avait fait bannir les taureaux. Le roi Joseph a saisi avec empressement l'occasion d'appeler à lui l'affection de sa capitale. Il a fait restaurer avec soin le cirque, et par son ordre, les combats tant regrettés viennent de recommencer. Sevrée depuis deux ans du plaisir par excellence, la population s'y porte avec une avidité que notre pétulance française aurait peine à égaler. Et en vérité dix ans du règne le plus juste ne pourraient rallier autour du nouveau trône autant de partisans qu'une attention de cette nature.

Il est étonnant que le lieu où l'Espagnol va chercher des émotions si enivrantes, ne soit, même à Madrid, qu'un édifice éphémère en bois qu'il faut sans cesse renouveler ou restaurer. Pour des spectacles du genre de celui-ci, les Romains ont couvert l'Europe de magnifiques cirques, dont les siècles semblent respecter les débris. A leur imitation, celui de cette capitale est une vaste arène, à ciel ouvert, autour de laquelle règnent en amphithéâtre des gradins couronnés par des loges couvertes. Entièrement tapissée de spectateurs, l'immense rotonde présente un coup d'œil singulièrement

imposant. Le premier magistrat municipal préside ordinairement à la fête. Dès qu'il a permis qu'elle commence, paraissent les *toreros*, dans le costume élégant de l'Andalousie et chargés de rubans et de paillettes. Les uns sont à pied, d'autres à cheval. Ces derniers sont armés d'une longue lance et coiffés d'un vaste feutre gris. Leurs jambes et leurs cuisses sont matelassées de manière à préserver ces parties des coups de corne. Une musique guerrière retentit, et bientôt on voit un taureau s'échapper furieux de l'étroite prison où on a eu soin de l'animer en le piquant d'un aiguillon par des trous ménagés au-dessus de sa geôle. Il se précipite à l'instant sur le premier cavalier ou fantassin qu'il aperçoit, ou bien, incertain sur le choix de l'objet de sa colère, il s'arrête au milieu de l'arène, promène autour de lui des regards terribles et, dans l'attitude la plus menaçante, il attend ses ennemis. Attaque-t-il ; tout fuit devant lui, les cavaliers en circulant au galop, les piétons, en franchissant légèrement la haute barrière qui les sépare d'une galerie voisine. Reste-t-il immobile : un *picador* s'avance lentement, la lance en arrêt, et lorsque l'animal s'élance sur lui, il l'arrête de cette arme dont le fer doit entrer et demeurer dans la chair du taureau. Il faut pour cela du sang-froid, de la dextérité et un bras vigoureux. Si le *picador* réussit, il est couvert d'applaudissements, et, triomphant, il retourne prendre champ ; mais si la lance ne contient pas l'élan du taureau, il faut aussitôt une victime à celui-ci. Percé de la terrible corne dans le flanc ou le poitrail, le cheval du lancier maladroit tombe, et son cavalier s'esquive comme il peut, quand il n'est pas atteint lui-même. Si, lorsque son cheval succombe, il réussit à s'en séparer, il franchit la barrière protectrice aussi vite que le lui permettent ses énormes bottes matelassées ; mais s'il reste engagé sous sa monture expirante, ses camarades accourent à son aide, en provoquant et attirant à

eux le taureau. A cette victime en succèdent d'autres, et l'on voit successivement jusqu'à douze chevaux éventrés par la même corne. Cependant le taureau se lasse. Dès qu'on s'en aperçoit, il est harcelé par les *banderilleros* qui l'entourent, l'irritent en lui présentant un drapeau rouge et s'esquivent avec une légèreté admirable lorsqu'ils sont près d'être atteints, mais non sans enfoncer dans le cou ou le flanc de l'animal des *banderilleras*, dards ainsi nommés de la flamme qui les orne, et dont la pointe très acérée est accompagnée d'un crochet en forme de hameçon, si bien qu'une fois dans la chair ils y restent fixés. Rendu encore plus furieux par ces blessures, il parcourt l'arène en mugissant jusqu'à ce que, épuisé par la perte de son sang, il n'ait plus la force de chercher à se venger. Mais voici venir le moment intéressant, celui où tous les cous sont tendus, les yeux fixés, les bouches béantes et les cœurs palpitants. La musique se fait entendre de nouveau et l'on voit apparaître le *matador*, s'avançant à pied, une épée dans une main et un drapeau dans l'autre. Il provoque le taureau en agitant le drapeau devant ses yeux, et dans l'instant où, faisant un dernier effort, l'animal s'élance tête baissée, il se jette légèrement de côté et lui plonge son épée dans le corps par le trou que les gens de l'art nomment occipital. Le taureau tombe comme frappé par la foudre, et pendant que des fanfares célèbrent la victoire, arrivent au galop quatre magnifiques mules chargées de grelots et de rubans, dont les conducteurs sont richement vêtus. Elles entraînent rapidement hors du cirque le taureau défunt et les chevaux qu'il a tués. Peu après la même scène recommence. Huit taureaux, et quelquefois un plus grand nombre, entrent successivement en lice. Ils doivent toujours être d'une race estimée. On a soin de faire mention sur l'affiche de leur généalogie et des pâturages où ils ont grandi, à peu près comme la chose a lieu en Angleterre pour une course de chevaux. En dépit de sa noble origine et des plus

belles apparences, il arrive parfois qu'un taureau ne répond pas à l'attente publique, et, dès le début, fuit les assaillants. Alors le cri de *Peros*, *Peros* (les chiens, les chiens) retentit de toute part, et le trop pacifique animal est ainsi condamné par acclamation à mourir sous la dent des dogues. Si les taureaux sont beaux, les chevaux qu'on leur oppose ne le sont guère. Ce sont toujours des rosses de peu de valeur ; sans cela les entrepreneurs se ruineraient, car il en meurt de trente à quarante dans tel de ces combats. Ces pauvres bêtes, conduites sans défense à une mort certaine, n'approcheraient jamais du taureau si on ne leur bandait les yeux. Malgré cette précaution, il en est qui, instruits par l'odorat du voisinage des cornes meurtrières, refusent d'avancer et n'obéissent plus à l'éperon. Le sang des uns et des autres n'est pas le seul qui rougisse l'arène. Assez souvent des hommes y sont éventrés. Alors rien ne manque à la fête. J'ai vu un torero célèbre recevoir dans le flanc un coup mortel, et il ne m'a nullement paru que l'agitation des spectateurs fût, dans ce moment, le résultat de la compassion. Ce besoin d'émotions fortes est le même qui, en France et ailleurs, conduit la populace aux exécutions et la bonne compagnie aux tragédies. Il ne fait pas honneur à l'espèce humaine.

Le vacarme que font les spectateurs de ces combats passe toute comparaison. L'Espagnol, ailleurs si grave, est là d'une pétulance rare. Soit qu'il témoigne sa satisfaction ou son mécontentement sur l'intrépidité des combattants, il est également enthousiaste et bruyant. Et il est à remarquer que ceci est peut-être plus applicable aux femmes qu'aux hommes.

Il en est des toreros comme des mimes et des gladiateurs de l'ancienne Rome et de nos acteurs dramatiques modernes. On se passionne pour eux et les cabales du cirque ne sont pas les moins orageuses. Les huées ou les applaudissements s'y prodiguent avec frénésie. Elle est risible, l'importance que ces hommes affectent en public lorsqu'ils ont acquis un certain

degré de célébrité. On les reconnaît aisément à leur costume recherché et particulier, à leur manière de draper le manteau, à leur démarche académique. Ils sont généralement d'une taille avantageuse et d'une force d'athlète, qualités qui, au dire des observateurs, leur valent maintes bonnes fortunes. Les dames de haut lignage ne dédaignent pas d'avoir quelques bontés pour eux. Tout Madrid sait le vif intérêt que deux d'entre eux inspiraient à certaines duchesses de la cour du dernier roi. Elles s'en cachaient si peu que, lorsqu'ils combattaient, un équipage aux armes de leur maison était constamment à l'entrée du cirque, avec leur chirurgien, pour les secourir et les enlever en cas de fâcheux événement ; et nous avons, en France, la bonhomie de croire à la sévérité des mœurs castillanes !...

Valladolid, 13 novembre 1810.

J'ai fait quelques pas vers la France, mais en dépit des ordres dont je suis porteur, je ne sais point encore si je pourrai y pénétrer. Le dégoût pour la vilaine guerre que nous faisons dans ces contrées s'est tellement propagé parmi nous que c'est à qui trouvera un prétexte pour s'éloigner. Aussi la permission de repasser les Pyrénées est-elle d'une grande difficulté à obtenir. Il n'est loisible de sortir d'Espagne qu'à ceux qui y laissent un bras ou une jambe.

Il y a 10 jours que je suis parti de Madrid. Je m'y serais arrêté plus longtemps si je n'avais voulu profiter de la protection d'un convoi fortement escorté. Mais cette sécurité, il m'a fallu l'acheter par tout l'ennui qu'on éprouve à cheminer processionnellement au milieu de 400 voitures pesamment chargées. Le jour du départ, nous avons à peine pu faire en 12 heures les 5 lieues qui nous séparaient du village de Galapagar, où nous avons été hébergés tant bien que mal par une population toute de charbonniers.

Le 4, par une fort belle route, mais à travers un pays triste et stérile, nous avons atteint le village d'Otero de Herreros, gîte aussi mauvais que celui de la veille. Auparavant il a fallu franchir la chaîne de collines du Guadarrama, passage jadis pénible et dangereux, mais que Ferdinand VI, un des bons rois qu'ait eus l'Espagne, a rendu praticable au moyen de travaux très remarquables. Bien que le Guadarrama ait peu d'élévation, les ouragans y sont fréquents et le froid rigoureux. Le convoi y a été assailli par un temps si affreux qu'il ne m'a pas été possible de lire une inscription gravée sur le piédestal d'un lion colossal, en marbre, qui marque le point le plus élevé de cette belle route.

A partir du village de Guadarrama, bâti au bas de la montagne de même nom, le pays est boisé, fourré et propre aux embuscades. Notre convoi est sorti de ce mauvais pas lentement, péniblement, mais sans mésaventure.

Notre lourde colonne a fait, le 5, son entrée dans Ségovie et, à ma grande satisfaction, elle s'y est reposée le lendemain.

La journée du 7 nous gardait un orage. Nous avions à franchir le pont de Coca, défilé très redouté, à cause des facilités qu'il offre aux guérillas et des sanglantes expéditions dont il a déjà été le théâtre. Ce pont est jeté sur l'Adaja, petite rivière qui coule dans un ravin très profond d'où de lourdes voitures ont beaucoup de peine à remonter. Il y avait deux heures que l'on s'évertuait pour sortir de ce mauvais pas quand, tout à coup, une troupe de brigands, qui s'était tenue cachée à la faveur du terrain, profite du moment où le convoi est dans la situation la plus défavorable et fond sur lui comme Bédouins sur une caravane. Les soldats de l'escorte, dans le moment très disséminés, cherchent aussitôt à se rallier vers le point où la fusillade se fait entendre ; mais les assaillants, qui n'avaient voulu que faire un coup de main, étaient déjà bien loin quand on a été en mesure de les repousser. Dans cette malheureuse rencontre, nous avons eu 12 hommes tués ou

blessés et 40 chevaux de trait enlevés. Il est résulté de l'événement un désordre inexprimable. Les voitures dont les brigands avaient coupé les traits restaient sur la route et barraient le passage ; d'autres avaient versé ou s'étaient précipitées au fond des ravins. Les charretiers, la plupart non militaires, étaient en fuite; la bagarre ressemblait à une déroute. A la nuit fermée, parvenus à Santa-Maria de Nieva, notre gîte, ce n'est qu'à minuit que nous avons pu songer au repos; mais nous n'étions pas au bout. Une fausse alerte est donnée à 2 heures du matin; la générale bat, on court en tumulte; la rue s'embarrasse d'hommes, de chevaux, de voitures, si bien que personne ne peut s'y mouvoir; on crie, on jure; tout le monde commande, personne n'obéit et c'est ainsi que se passe la nuit. Au jour, il n'y avait pas moyen de songer à continuer le voyage. Cette halte forcée a permis de râllier les fuyards, de soigner les blessés, de réunir les voitures abandonnées la veille et enfin d'emmagasiner les ballots que, faute de chevaux, il a fallu laisser à Santa-Maria.

Enfin le 10, j'ai atteint Valladolid, où j'ai dit adieu au maudit convoi qui a poursuivi sans moi son voyage vers la France.

Valladolid, 10 janvier 1811.

Cette ville est ouverte, et les Français n'y ayant construit aucune fortification qui puisse leur servir de refuge ou de point d'appui, ils n'y dorment pas toujours sans appréhension. D'après le rapport de quelques agents secrets, on craignait ici pour la nuit de Noël dernière une petite répétition locale des Vêpres Siciliennes. L'apparition de figures sinistres inconnues et l'affluence inaccoutumée des paysans du voisinage donnaient une certaine consistance à la lugubre perspective. Cette fête s'est donc passée plus tristement que de coutume pour nous Français, car si braver la mort sur un

champ de bataille est chose familière au soldat, il n'a pas la même insouciance, quelque brave qu'il soit, quand il s'agit de poignards et d'ennemis frappant dans l'ombre. Soit que la mine ait été éventée, soit que l'expédition n'eût réellement pas été résolue, la nuit qui devait nous être fatale s'est écoulée paisiblement. Pour moi, j'avais pris la précaution qui, selon mes calculs, pouvait mieux que toute autre me mettre à l'abri. Loin de m'enfermer et de me couvrir d'armes, j'ai pris le costume du pays et, enveloppé dans le manteau castillan, la *montera* sur la tête et le cigare obligé en bouche, je suis allé dans les églises, me suis mêlé à tous les groupes, sur les places et dans les cafés, et n'ai regagné qu'au jour mon logement. La facilité avec laquelle je m'exprime maintenant en espagnol m'est d'un grand secours pour semblable déguisement. L'imitation des gestes, grimaces, poses et attitudes, et ma figure maigrie par la fièvre et noircie par le climat complètent la métamorphose.

Il est constant que, là où ils n'ont pas une masse de baïonnettes, les Français sont, à toute heure, exposés à une sanglante réaction populaire. Notre Empereur a entrepris ici une chose difficile à accomplir. Nous sommes repoussés par la nation entière, et quand un peuple du caractère de celui-ci ne veut pas être subjugué, il y faudrait plus que le bras d'un homme. Il n'y a, dans toute l'Espagne, qu'une manière de penser à notre égard. Nous sommes en horreur d'Irun à Cadix. Il est à remarquer que, dans les autres pays où nous avons porté nos armes, les femmes ont constamment été de notre parti. Ici, nous sommes détestés même des filles publiques que nous enrichissons.

Il est d'ailleurs difficile d'y substituer une dynastie à une autre; la branche des Bourbons qui vient d'abdiquer n'y régnait pas encore avec l'assentiment général, et la maison d'Autriche a conservé des partisans dans certaines provinces de la monarchie. La rancune ne meurt pas en Espagne. Il

résulte d'un pareil esprit ou orgueil national qu'il n'y a dans cette guerre ni quartiers d'hiver, ni sûreté nulle part. Les armées régulières ne se heurtent qu'au jour du combat; mais lorsque les populations insurgées forment elles-mêmes l'armée, il ne peut y avoir de repos que lorsqu'elles sont exterminées ou victorieuses. Partout ici on est aux avant-postes, car l'ennemi est partout.

Des difficultés de localité viennent accroître les embarras de cette guerre. Il faut aux troupes en campagne des communications faciles, et hors quelques grandes routes, effectivement fort belles, on ne trouve en Espagne que d'affreux chemins praticables seulement pour les ânes et les mulets de bât, moyens de transports insuffisants. Le bois est extrêmement rare, l'eau manque en beaucoup de cantons, et on ne se procure nulle part cette paille longue sans laquelle il n'y a pas de bon bivouac. Presque partout, en Europe, on trouve, çà et là, sur les routes et dans les campagnes, des fermes et autres habitations isolées qui sont d'un grand secours à la guerre; ici les maisons sont toujours groupées par village et serrées autour du clocher comme pour en être protégées, et l'espace souvent très grand qui sépare ces villages compactes est absolument désert. Il faut être du métier pour apprécier tous ces désavantages.

Burgos, 12 février 1811.

Me voilà enfin hors de Valladolid. J'espère cette fois ne plus rencontrer d'obstacle à ma rentrée en France.

De Valladolid à Burgos, où je suis arrivé le 3 de ce mois, c'est-à-dire lestement, car c'est faire en trois jours cinq marches militaires, la route m'a paru superbe. En approchant de Burgos, le pays devient de plus en plus inégal. Favorisées par la nature du terrain, les bandes armées rôdent là fréquemment. Nous avons aperçu au loin une patrouille de ces

brigands; mais notre voyage n'a pas été troublé par eux.

J'ai rejoint à Burgos la route que j'avais quittée, il y a 28 mois, quand mon régiment, suivant les traces de l'armée anglaise en retraite, prit une nouvelle direction vers la Corogne, et d'ici en France je vais parcourir un pays connu. Cette ville-ci au reste a pour moi le mérite de la nouveauté, tant elle diffère de ce qu'elle me parut être le jour où, à la suite d'un combat, notre division y fit son entrée tumultueuse. Le dommage est à peu près réparé; à l'exception de quelques entêtés de haut parage, la population est dans ses foyers, et les Français s'y croiraient en pays ami s'ils pouvaient isolément se promener à un quart de lieue hors des murs.

Il y a près de deux ans que d'un couvent voisin le général Thiébault a fait transporter ici le tombeau où le Cid reposait à côté de sa femme. On l'a placé au centre de la ville, dans une petite promenade plantée de peupliers et arrosée par l'Arlanzon. Il a été exhaussé de manière que plusieurs marches conduisent à chacune de ses quatre faces. Le tout est protégé par une grille en fer. La maladresse des ouvriers employés à cette opération a été fatale au monument; il a beaucoup souffert, et c'est tant bien que mal qu'on l'a restauré. Sur des tables de marbre blanc sont les inscriptions suivantes:

1re table. Par les soins de son excellence le général de division Thiébault, gouverneur de la Vieille Castille, furent recueillis et transportés ici, avec les débris de leur tombe, les restes du Cid et de Chimène;

2e. Même inscription en langue espagnole;

3e. *Quibuscumque temporibus, populis, locis, inclitum virorum memoria colenda est*;

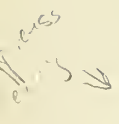
4e. *Anno 1809, regnante Josepho Napoleone.*

Avant notre invasion, les promeneurs des deux sexes avaient l'habitude de fréquenter cette jolie plantation; mais

ils se sont tous éloignés. C'est une détermination concertée en haine des Français. Aussi quelle maladresse de vouloir égayer par un tombeau un lieu de délassement! Les Castillans qualifient en outre de profanation cette translation, attendu que leurs usages religieux proscrivent les sépultures de fidèles en terre non consacrée. Mais voici le grief principal. Le héros du XIme siècle était fort dévot à saint Pierre de Cardeña par lequel il jurait toujours. Son testament a ordonné qu'on déposât son corps dans le célèbre monastère de ce nom et c'est un crime irrémissible d'avoir enfreint sa dernière volonté. A cela le général Thiébault répond que, l'expulsion des moines de Cardeña laissant le couvent désert, il a voulu, au lieu de profaner, mettre à l'abri d'une profanation les restes d'un grand homme. Si j'étais juge dans cette affaire, je donnerais tort à M. Thiébault, dont la petite vanité d'accoler son nom à un nom illustre a pu offusquer la pénétration. Nous avons bien assez d'ennemis en Espagne sans aller réveiller le Cid.

Bayonne, 25 février 1811.

Hier, j'ai atteint le sol de la patrie. Sur la rive gauche, j'ai été fouillé par les douaniers espagnols, et, sur la rive droite, par les douaniers français, tous gens s'acquittant de leur plat ministère de la plus ennuyeuse façon.



Fatigué de l'Espagne et de la vilaine guerre qui s'y fait, j'a éprouvé en passant la frontière un sentiment indicible de bonheur et d'allégement. Dans mon transport joyeux, comme pour faire divorce avec cette terre maudite, j'ai jeté dans la Bidassoa les vieilles chroniques de don Antonio de Estrada, un livre dont les rêveries m'ont souvent fait rire et qui ne m'avait pas quitté depuis ma première entrée à Burgos.

C'est pour la sixième fois que je revois la France après en

avoir été éloigné plus ou moins de temps; mais jamais je ne l'ai abordée avec autant de plaisir. Si les souvenirs de l'Italie et de l'Allemagne m'avaient rendu tant soit peu cosmopolite, l'Espagne m'a retrempé, et je me sens aujourd'hui plus Français qu'à aucune autre époque de ma vie.

IX

Campagne de Russie. — De Paris au Niémen.

Paris, 28 juin 1811.

Décidément je ne retourne pas en Espagne. Vivat! vivat! On m'avait proposé plusieurs fois pour passer dans la Garde Impériale ; mais les absents ont toujours tort, et cette négociation, qui n'aurait peut-être jamais eu de résultat, a été amenée à bien, moi présent. Vivat! Je suis capitaine dans l'illustre corps des grenadiers à pied de la vieille Garde, avec rang et brevet de chef de bataillon. C'est de toute manière la chose du monde qui pouvait m'être la plus agréable. Elle me vaut de l'avancement; elle me retient à Paris ; elle me donne le temps de rétablir ma santé; elle me ferme la route d'Espagne ; et enfin j'ai l'honneur insigne d'être attaché à la maison militaire du grand Napoléon! Vivat! Une réflexion vient troubler ma joie. Me voila à jamais séparé de ce 31e régiment, où, pendant les dix plus belles années de ma vie, j'ai eu tant de maux et tant de plaisirs, où j'ai connu dans leur plénitude les vives émotions du bivouac, où je laisse de si bons camarades et de si braves soldats. Je ne verrai plus sur mon habit ce numéro qui réveille en moi tant de souvenirs d'amour et de gloire. J'en suis affligé comme si je me séparais d'une famille chérie.

Paris, 1er mars 1812.

Bien que le séjour de Paris soit fort de mon goût, et que je ne puisse m'en éloigner sans pousser çà et là quelques sou-

pirs, j'apprends avec un indicible plaisir que mes vœux les plus ardents vont être satisfaits. Elle va s'ouvrir, cette nouvelle campagne qui doit si fort accroître la gloire de la France. Les formidables préparatifs sont terminés, et bientôt nos aigles prendront leur essor vers des contrées que nos pères connaissaient à peine de nom. Le but de cette guerre n'est plus un mystère. C'est contre le colosse russe que le bélier français va être dirigé. Étroitement lié à la politique de notre Empereur, depuis les conférences de Tilsitt et d'Erfurt, le Czar a tout à coup changé de sentiments. Les Anglais, que nous rencontrons partout où ils peuvent nous nuire, ont si bien sermonné le faible souverain qu'il renonce au blocus continental, par qui seul nos éternels ennemis peuvent être mis à la raison, et rouvre conséquemment ses ports à leur commerce. Depuis cette abjuration, tout nous est devenu hostile en Russie. Pauvre Alexandre, quelle fatalité te pousse! Ne te souvient-il plus de tes angoisses d'Austerlitz, du désastre de Friedland? L'armée russe n'est pas à mépriser sans doute; un peuple nombreux attaqué dans ses foyers n'est pas aisément subjugué; l'Espagne nous le prouve; mais de quoi ne viendrait à bout le grand Napoléon?

D'ailleurs nous ne pouvons nous dispenser d'aller rendre visite à la favorite de ce Pierre qui mérita aussi le surnom de Grand. Pétersbourg nous verra dans ses murs comme Vienne, Berlin, Rome, Madrid et tant d'autres capitales. Puis nous verrons.

Ma pensée, dans cette circonstance, est celle de toute l'armée. Jamais elle ne s'est montrée plus impatiente de courir à de nouveaux triomphes. Son auguste chef lui a fait une telle habitude des fatigues, des dangers et de la gloire, que l'état de repos lui est devenu antipathique. Avec de pareils hommes, on peut faire la conquête du monde.

Metz, 16 mars, 1812.

En douze journées d'étape, mon régiment s'est rendu de Paris à Metz. La Garde Impériale a partout été reçue avec un empressement remarquable. Le peuple des villes et celui des campagnes se montrent également enthousiastes. Tous leurs vœux nous accompagnent. Ces sentiments me semblent encore plus prononcés à Metz, où toutes les veines recèlent du sang de soldat.

Dresde, 25 avril 1812.

Dresde est aujourd'hui dans un encombrement inexprimable. Par toutes les routes, les troupes y affluent. Dans leurs maisons remplies de gens de guerre, de la cave au grenier, les propriétaires peuvent à peine se réserver une chambre; et ils sont tenus de nourrir et désaltérer cette foule d'hôtes. Quelle charge! On attend sous peu l'Empereur et l'Impératrice qui doivent faire ici quelque séjour, et y recevoir, dit-on, la visite de famille de Leurs Majestés autrichiennes. Nombre d'autres souverains, grands et petits, arriveront incessamment pour fléchir le genou devant celui qui donne et retire les couronnes. C'est un singulier spectacle de voir les ennemis de Napoléon devenus ses courtisans. Si, comme le désirait certain philosophe, le cœur humain avait une petite fenêtre, qu'il serait curieux de lire dans celui de ces nouveaux convertis! Quant à notre auguste chef, nous savons tous ce qui domine dans le sien. Il veut placer la France, qui l'a élevé sur le pavois, au plus haut point de gloire où peuple européen ait jamais monté.

Glogau, 20 mai 1812.

Eh bien, me voici encore une fois dans cette Silésie, où s'est écoulée une des plus belles années de ma vie, et vers

laquelle, du fond de l'Espagne, j'ai tant de fois dirigé mes souvenirs. Mais hélas ! ce n'est que pour en traverser une partie que je la revois, et inévitablement j'en sortirai sans avoir embrassé les personnes qui m'y intéressent le plus. Il me faudrait plusieurs jours de liberté et la permission de m'éloigner de la ligne que suit l'armée, et je ne puis y songer. Peut-être au retour...

Mon régiment s'est arrêté trois jours à Dresde, puis il a poursuivi sa route vers le Nord. Peu après, nous nous sommes enfoncés dans un des cantons les plus sauvages de l'Allemagne. C'est la Lusace, province encadrée entre l'Elbe et l'Oder. Le peuple qui l'habite, par sa langue, son costume et ses habitudes, diffère essentiellement des Allemands ses voisins, mais il se rapproche des Polonais. Ce n'est que dans les villes et sur les grandes routes (si de tels chemins peuvent être qualifiés ainsi) qu'en parlant allemand on peut être compris. Partout ailleurs, le *wendisch*, dont les racines sont notoirement slaves, est le seul dialecte connu.

Le 6 mai, le régiment a été dispersé dans le cercle de Glogau et tellement disséminé qu'il a occupé 56 villages. Force a été d'en agir ainsi à cause de l'épuisement du pays qui, depuis plusieurs années, constamment accablé par les taxes et la nourriture des gens de guerre, a passé de l'opulence à un état de misère trop visible. Mon petit quartier général s'est installé dans le modeste manoir du baron de Weichnitz, à 3 lieues de Glogau, rive gauche de l'Oder.

Une nouvelle répartition des cantonnements nous a fait passer, 4 jours après, du cercle de Glogau dans celui de Freystadt, changement qui m'était désavantageux, car je troquais mon castel pour la demeure d'un paysan du village de Nieder-Siegersdorf, mais dont j'ai à peine eu le temps de m'apercevoir.

Le 11, un ordre inattendu m'a séparé de ma compagnie et m'a amené à Glogau pour y être attaché à l'état-major du duc

de Dantzig. Voici comment. Ce maréchal, qui a le commandement en chef de l'infanterie de la vieille Garde pendant la campagne qui va s'ouvrir, a jugé convenable d'avoir auprès de sa personne un officier de chacun de ses régiments, et le choix de mon colonel est tombé sur moi. Il est sans doute flatteur d'être jugé digne de semblable mise en évidence ; mais la médaille a son revers. A cheval pendant le jour, copiant des ordres quand les autres dorment, à la suite de Monseigneur lorsqu'il sort et cloué au logis s'il y reste, c'est payer l'honneur qu'on m'a fait et la table de Son Excellence par la perte totale de mon indépendance, c'est-à-dire trop chèrement. En outre, il a fallu augmenter mon train de deux chevaux de selle. Se résigner est au reste le seul parti convenable, et je l'ai pris.

Thorn, 5 juin 1812.

Il y avait 18 jours que la vieille Garde se préparait par le repos à de nouvelles fatigues, lorsque nous est parvenu l'ordre de lever les cantonnements. Le quartier général de M. le maréchal Lefebvre est sorti de Glogau le 24 mai, et ce même jour nous entrions en Pologne.

Le 27, nous arrivions à Posen qui, pour faire sa cour au vainqueur, venait de donner le nom de Napoléon à une de ses principales rues.

Après deux jours passés à Posen, nous avons traversé la misérable petite ville de Powiedisko pour aller à une lieue au delà passer la nuit dans le château de Krzeslice. Comme ailleurs, chez des hôtes polonais de semblable rang, nous n'avons trouvé là que gasconnades et fanfaronnades. Je connais si bien le terrain que, lorsqu'en mettant pied à terre dans une cour remplie de domestiques empressés, j'aperçus une colonnade dont les piédestaux étaient formés de planches de sapin, je pressentis la chère diétique et les lits détestables qui nous attendaient.

J'étais fatigué des sables de la veille, et ma vue s'est reposée avec plaisir sur le joli lac que notre caravane a eu à côtoyer après être sortie du malencontreux château de Krzeslice; mais bientôt d'immenses plaines peu fertiles, où sont éparses quelques rares et chétives demeures, ont éteint une admiration qui ne devait pas se réveiller à l'aspect de Gnesen, où nous avons logé le 31.

Le quartier impérial et la Garde sont aujourd'hui concentrés à Thorn, et n'a pas un abri qui veut. Il s'y trouve en outre des milliers de travailleurs occupés à mettre les fortifications en état, mais qui ne réussiront pas à faire de Thorn une place bien respectable. L'Empereur a passé aujourd'hui même une grande revue sur les glacis. Sa belle et fidèle Garde a eu là un instant de bonheur qui a fait oublier toutes les fatigues. Le grand homme a paru de son côté beaucoup se complaire à lire sur nos physionomies l'effet produit par sa présence. A pied, dans nos rangs ouverts, il s'est promené longtemps, parlant à nombre d'officiers et de soldats avec ce ton paternel qui nous le rend si cher. Il était vraiment au milieu de sa famille. De semblables parents en valent bien d'autres.

A cette revue, après diverses autres questions, l'Empereur m'a dit : D'où es-tu? (il tutoie toujours les officiers de sa Garde). — D'Embrun, Sire, ai-je répondu. — Basses-Alpes ? — Non, sire, Hautes-Alpes. — Tu as raison.

Après la revue, mes chefs, qui avaient entendu demandes et réponses, m'ont dit qu'en donnant ainsi une sorte de démenti à l'Empereur, j'avais manqué aux convenances !

Insterbourg, 17 juin 1812.

Il y aura bientôt 4 mois que la Garde marche, et elle n'a pas encore atteint la terre ennemie; elle s'en approche cependant, et il est à croire que le mois de juin ne s'achèvera pas

sans que les Russes entendent tonner ce même canon qui les pulvérisa à Austerlitz. On dit que leur armée, campée sur la frontière, nous attend de pied ferme. Ces barbares ignorent les usages de la politesse. Nous avons parcouru assez de chemin pour aller les visiter, et il serait dans les convenances qu'ils fissent quelques pas au-devant de nous. Dans ce cas, nous nous serions peut-être rencontrés à Friedland, où ils ont à laver certain affront reçu il y a cinq ans.

En attendant que le monde soit ébranlé par le choc qui se prépare, reprenons l'historique de mon voyage. En quittant Thorn, après une halte de 48 heures, l'état-major du maréchal est allé à Dobrzyn passer la nuit dans un château en planches. Pour la première fois depuis notre sortie de France, nous nous sommes aperçus d'une disette qu'il n'est pas étonnant de voir résulter du passage de tant de troupes.

La marche du 10 nous avait amenés dans la petite ville de Mohrungen et je m'arrangeais pour y passer la nuit le moins mal possible, lorsqu'un ordre de M. le maréchal m'en a fait partir en poste pour porter des dépêches au prince de Neuchâtel, major général, et me voilà en route. Bientôt je laisse derrière moi Liebestadt, petite ville totalement brûlée en 1807 et qui n'est pas encore entièrement rebâtie, et Guttstadt, ce malencontreux Gusttstadt que je n'oublierai de ma vie ; je passe l'Alle, je cours toute la nuit à travers les éternels mélèzes qui surchargent cette partie de la vieille Prusse, et le lendemain, au point du jour, arrivé à Heilsberg, j'apprends que non seulement le quartier impérial, que je comptais y trouver, n'y est pas, mais qu'on n'en a point de nouvelles. Poursuivre ma route au hasard me paraissant folie, je me décidai prudemment à attendre.

Heilsberg a vu la sanglante affaire par laquelle Français et Russes préludèrent à la bataille de Friedland. Si ses champs, fertilisés par le noble engrais de la guerre, se parent depuis ce jour de plus riches moissons, d'autre part ses maisons

ruinées par l'incendie, renversées par les boulets, restent presque toutes inhabitables, deux effets bien différents d'une même cause. N'ayant rien de mieux à faire à Heilsberg, je me couchai, et bien m'en prit. A une heure du matin, on me réveille pour me donner des indications à peu près sûres sur la ligne que je dois suivre ; je m'habille à la hâte, je remonte dans mon chariot et fouette postillon. La nuit était noire, la pluie chassée par un vent du nord m'inondait et me glaçait, et je faisais en somme de tristes réflexions sur mon nouvel état de courrier, lorsque, vers deux heures, pour mettre le comble à ma piteuse situation, la voiture est culbutée dans un fossé. Il est difficile d'imaginer mon embarras. Tombé dans un bourbier, je n'avais point de mal ; mais le postillon, moulu et blessé, ne pouvait tenir sur ses jambes. Les voitures découvertes ou plutôt les petites charrettes de poste du pays sont heureusement fort légères. Faiblement secondé par le postillon, je parviens à relever la nôtre et à la remettre sur la voie; puis j'aide au pauvre diable à monter et nous recommençons à rouler. Nouvel incident. A peine sur son siège, le Prussien, qui n'avait pas encore senti tout son mal, se plaint à la fois d'une jambe, des côtes, de la tête ; il gémit, ses forces l'abandonnent, et couché tout de son long dans le chariot, il laisse à ses chevaux pleine liberté de nous faire faire une nouvelle culbute. Me voilà à mon tour devenu postillon. Les rênes d'une main et le fouet de l'autre, je m'efforce de suivre la bonne route, chose d'autant plus difficile que celles de ce pays, tracées par le hasard, ressemblent aux allées d'un jardin anglais, que la pluie m'aveugle et que l'obscurité est parfaite. En si grand embarras, je me résous, faute de mieux, à m'abandonner à la providence et à l'intelligence de nos chevaux. Je dépose le fouet, je fixe les rênes et enveloppé dans mon manteau, à côté du moribond postillon, j'attends l'événement sur ma paille mouillée. J'avais pris le bon parti. Accoutumés aux localités et alléchés par les douceurs de l'é-

curie prochaine, les chevaux nous ont conduits au relais sans hésitation et sans mésaventure. Là j'ai abandonné mon pauvre postillon aux soins de gens de sa connaissance, et poursuivant ma route avec autant de diligence que possible, j'ai dépassé Bartenstein, Eylau et Creuzburg, et, dans la matinée qui venait après si pénible nuit, j'arrivais à Kœnigsberg. Ce n'est pas sans émotion que j'ai encore une fois parcouru ce territoire d'Eylau, dernière demeure de tant de Français. La ville rebâtie semble avoir oublié ses calamités passées; le laboureur des hameaux voisins chante avec insouciance tandis que le soc qu'il dirige chemine parmi des ossements humains; les veuves des braves se sont remariées; les parents se sont consolés. Que reste-t-il d'eux? une page glorieuse dans l'histoire et de la terre végétale.

Laissons là ces pensées philosophiques: elles ne conviennent pas à qui marche vers l'ennemi. En entrant à Kœnigsberg, je fais rencontre d'un capitaine d'état-major de ma connaissance et j'apprends, à ma grande satisfaction, que l'Empereur est dans cette ville et que je vais pouvoir me débarrasser de mes dépêches. Mon interlocuteur m'ayant alors félicité, en riant aux éclats, sur l'enduit de boue dont je m'étais couvert en tombant dans un fossé bourbeux et en relevant une voiture versée : « Vous pensez bien, lui dis-je, que ce n'est pas « dans un pareil état que je me présenterai au major-général. — « Eh mon ami, gardez-vous bien d'aller faire toilette, me « répond-il ; voici ce qui m'est arrivé il y a peu de jours : « Venu au quartier-général en courrier, porteur de rapports « assez pressés, et couvert de poussière, j'eus la maladresse « de ne remettre mon paquet qu'après avoir réparé le désordre « de ma tenue ; et quand je me présentai devant le Prince, « personne n'avait de bottes plus luisantes et de menton mieux « rasé. Ces soins, qui réellement m'avaient fait perdre une « heure ou deux, me valurent une telle réprimande que je « me suis promis de ne plus tomber en pareille faute.

« Bénissez le ciel qui semble m'avoir posté ici tout exprès pour « vous donner cet avis; allez au quartier-général ; vous ne « pouvez, dans vos fonctions actuelles, vous y montrer en « plus brillant état. » Le conseil me semble sage. Je me rends tel quel chez le major-général; je suis introduit; je remets mes dépêches; puis j'attends les ordres que plus tard on doit avoir à me donner.

Pendant que le Prince lit, une porte intérieure s'ouvre et l'Empereur paraît. Il est de mauvaise humeur ; son front est sévère; en remettant un papier au major-général, il lui donne ordre de répondre que *semblables observations n'ont pas le sens commun;* ensuite, parmi une douzaine d'officiers qui se sont collés circulairement contre le mur de l'appartement, à l'apparition de Sa Majesté, distinguant un uniforme de sa Garde, il s'approche de moi, promène son regard courroucé sur la boue qui me couvre, et dit d'un ton brusque : « Et toi, que fais-tu là ? » — « Sire, je suis venu en courrier apporter des dépêches au Prince major-général. » — « De quelle part ? » — « De celle de Mr le maréchal-duc de Dantzig. » Alors s'adressant au Prince : « Vous le voyez, Berthier, au mépris de mes intentions, jour-« nellement on enlève les officiers à leur compagnie pour leur « faire faire un métier qui ne les regarde pas. Donnez à ce « sujet un ordre formel. Défendez à tout commandant de « corps d'armée de détourner ainsi les officiers de leurs véri-« tables devoirs. Qu'ils se contentent de ceux de l'état-major. « Ce désordre s'étend jusqu'à ma propre Garde. Voyez comme « il est fait, ce capitaine de mes grenadiers. » Puis faisant deux pas vers moi et prenant un air singulier dans lequel il y avait de la colère, de l'intérêt et cette envie de rire qui prenait à tous ceux qui me voyaient ainsi barbouillé, l'Empereur ajouta deux fois encore : « *Mais voyez donc comme il est fait,* » avant de repasser dans la pièce voisine. Le prince de Neuchâtel, occupé d'affaires graves, n'avait fait nulle attention à mon uniforme et à ma boue quand je me pré-

sentai à lui ; mais provoqué par ce qui venait de se passer, il me questionna, et, bien que soucieux, il ne put s'empêcher de sourire au récit burlesque de mes tribulations de la nuit précédente. — « Allez vous nettoyer et vous reposer, capi- « taine, me dit ensuite le major-général, et demain matin « venez déjeuner avec mes officiers d'état-major ; vous aurez « alors les réponses à vos dépêches. » Bien satisfait de ce délai, car je craignais qu'il ne me fallût repartir immédiatement, je cours chercher mon donneur de bons conseils, pour le remercier et conter l'effet brillant produit par ma crotte au quartier-impérial.

Mes dépêches, qui devaient être prêtes le 13 au matin, n'ont pu m'être confiées qu'à 11 heures du soir, et, le 14, avant le jour, je roulais sur la même route qui m'avait amené. Ces dépêches n'étaient pas toutes pour le duc de Dantzig : il y en avait pour le maréchal Bessières et pour le général d'artillerie Sorbier ; et pour les remettre, j'ai dû me rendre d'abord à Heilsberg, puis, revenant sur mes pas, aller à Schippenbeil et enfin gagner Löwenstein, où j'ai mis fin à ma mission. Je n'ai pas fait moins de 36 de nos lieues ce jour-là, et c'est beaucoup pour qui n'est pas habitué aux cahots d'un chariot non suspendu.

Tout moulu de ma course, il a fallu cependant le lendemain monter à cheval et arriver à Gnie, hameau où étaient, avant la guerre, des haras dont les chevaux ont disparu.

Depuis le 16, nous sommes à Insterbourg, riante ville de 6.000 âmes, sur la rivière de Pregel, dans un bon et riche pays. Ses habitants ont la prétention de posséder les plus jolies femmes de la monarchie prussienne, et, ma foi, si je n'arrivais de Kœnigsberg, je serais de leur avis.

L'Empereur est arrivé hier ici. L'affluence de gens et de chevaux s'en est accrue à tel point que les maisons étaient plus que remplies ; toutes les rues sont des bivouacs. Nous continuons demain à nous rapprocher des frontières russes.

Au bivouac de Kowno, 26 juin 1812.

Vive l'Empereur! Le Rubicon est passé. L'épée sortie brillante du fourreau n'y rentrera pas sans que de belles pages ne soient ajoutées aux fastes modernes de la grande nation. Depuis deux jours, notre belle armée foule ce sol russe, où jamais nos aïeux ne songèrent à porter leurs armes. Ce début n'a pas coûté de sang; mais bientôt sans doute nous trouverons à qui parler. Bien que peu favorisés par la victoire dans leurs démêlés avec nous, les enfants du Nord ne peuvent se refuser à ramasser d'un moment à l'autre le gant que Napoléon vient de si loin jeter sur leur territoire. L'Angleterre, par qui Alexandre est poussé à cette nouvelle lutte, ne retirera encore une fois que honte et malédiction de ses hideuses intrigues. Quand elle ne trouvera plus d'alliés assez fous pour épouser sa querelle, attendra-t-elle pour s'humilier que nos aigles reprennent leur vol vers Boulogne, pour de là aller s'abattre sur ses côtes? Qu'elle sache, cette vieille ennemie de la France, que tout est possible au grand homme qui gouverne notre valeureuse patrie.

Je reprends mon itinéraire. Au retour de ma course à Kœnigsberg, l'Empereur ayant trouvé mauvais qu'un officier de sa Garde courût les grandes routes chargé de dépêches, au lieu d'être à la tête de ses subordonnés, avait enjoint au Prince de Neuchâtel de donner des ordres en conséquence. Sa Majesté a si bien et sitôt été obéie qu'à peine rentré auprès du maréchal, une injonction formelle m'a renvoyé au commandement de ma compagnie.

Je n'avais qu'à me louer de M. le duc de Dantzig, et cependant c'est avec joie que j'ai quitté son état-major pour rentrer sous mon aigle. Ce respectable vieillard, dont le nom est mêlé à nos plus beaux triomphes, m'avait assez pris en affection pour me désigner fréquemment comme celui d'entre nous qui devait lui tenir compagnie pendant les longues

heures de marche à travers les sables de la Pologne. Être doucement bercé dans une bonne calèche, au lieu d'avoir le cul sur la selle, n'est pas ce qui me déplaisait; mais il me fallait écouter, sans dormir, les éternels récits de Monseigneur qui, né en Alsace, dépourvu d'instruction et ne sachant parler ni le français ni l'allemand, se plait à rabâcher toutes les anecdotes de sa vie, même celles qu'il devrait taire, de façon à lasser l'auditeur le plus complaisant. J'ai la tête si pleine de ses faits et gestes depuis le jour où il s'enrôla dans les Gardes françaises de l'ancien régime; je connais si bien le détail de ses amours longtemps illégitimes avec madame la duchesse, naguère petite paysanne de Ruffach; je suis tellement initié dans les secrets de leur intérieur que je pourrais être le biographe des époux Lefebvre. Mais pour acquérir ces lumières, pendant combien d'heures ai-je dû forcément tenir ouverts des yeux que l'ennui et le sommeil s'obstinaient à fermer, combien de bâillements ai-je étouffés au passage!

Le 19, jour où j'ai pris congé du maréchal, j'ai rejoint mon régiment à Gumbinnen, ville que j'avais vue peu de jours après la bataille de Friedland, environ cinq ans auparavant.

Le 22, il a fallu dire adieu aux douceurs du foyer domestique et recommencer la dure vie de bivouac. A si courte distance des frontières russes, il devenait convenable de prendre les précautions d'usage. Après avoir dépassé le bourg de Wilkowiski, où l'Empereur s'est arrêté, la vieille Garde a passé la nuit à la belle étoile. Les soldats français, si intelligents, ne sont pas de ces automates qui vont se faire tuer sans s'enquérir du motif. Depuis longtemps ils savaient qu'il s'agissait d'aller terminer l'éducation des Russes, et tel était le texte de tous leurs entretiens; mais ce projet n'avait pas encore été annoncé officiellement, soit que, connaissant l'effet de ses paroles, notre auguste général les ait gardées pour le moment opportun, soit que les négociations aient jusqu'ici commandé certaines réticences. Suivant son habitude de parler à l'armée

dans les circoustances importantes, c'est à Wilkowiski que, par une proclamation, il nous a manifesté sa pensée. Il n'en fallait pas tant pour nous exalter.

Plus nous approchions du Niémen, plus les divers corps de l'armée se concentraient. Une telle agglomération d'hommes vers un seul point a eu pour résultat un encombrement inexprimable qui a rendu pénible et lente la marche du 23 juin. Malgré la fatigue, la poussière et une forte chaleur, la joie causée par la lecture de la proclamation se manifestait de toute part par des chants et de gais pronostics. Un mauvais bivouac à six lieues en arrière du Niémen a terminé cette journée.

Le soleil du lendemain a éclairé un magnifique spectacle. Par trois ponts jetés à la hâte sur le Niémen, la plus belle et la plus nombreuse des armées modernes faisait majestueusement son entrée sur le territoire russe sous les yeux du grand Napoléon. Du haut de la colline qui, dans cet endroit, domine le cours du fleuve frontière, qu'il était beau de voir nos innombrables colonnes s'élancer sur le sol ennemi après avoir longtemps serpenté dans les replis du terrain boisé et inégal qui forme la rive polonaise du Niémen! Je ne pense pas que tableau à la fois plus imposant et plus pittoresque puisse être offert à l'œil de l'homme. Il me serait aussi difficile d'en donner une idée exacte que de peindre le sentiment d'orgueil et d'enthousiasme qui, dans ce moment solennel, épanouissait toutes les figures. Aucun bruit meurtrier ne venait se mêler à nos fanfares, à nos joyeuses acclamations. L'armée russe s'était repliée sans brûler amorce et notre invasion semblait débuter par une fête.

X

Du Niémen à Moscou. — Smolensk. — La Moskowa.

Wilna, 3 juillet 1812.

On comptait qu'une grande bataille signalerait notre entrée sur le territoire russe, ou du moins que Wilna, capitale importante, ne nous serait pas cédée sans combat, et tous ces calculs sont en défaut. L'armée d'Alexandre recule devant nous, et à peine, jusqu'à ce jour, son arrière-garde a-t-elle échangé quelques coups de sabre avec nos hussards.

Le 27 du mois dernier, après avoir quitté les bivouacs de Kowno, la Garde a parcouru un pays mal cultivé et peu peuplé qui ne lui a pas donné une haute idée de la civilisation russe. Comme de l'autre côté du Niémen, les habitations nous ont apparu construites en bois et en paille et dans les proportions les plus chétives. Le pire de tous les bivouacs nous attendait non loin du mauvais bourg de Zismori. Au milieu de la nuit, des torrents de pluie ont sillonné les champs sur lesquels nous reposions; feux, abris, tout a été bouleversé ; les éclairs et les coups de tonnerre partaient de tous les points de l'horizon. Au centre de notre camp, un grenadier a été tué par la foudre, et d'autres à demi asphyxiés. Je ne pense pas avoir jamais assisté à si terrible tempête et passé nuit plus désagréable.

Mouillés et crottés, nous avons poursuivi notre marche sur Wilna, le 28, et campé à 9 lieues en arrière de cette ville. Le pays parsemé de petits lacs ne s'est pas montré moins mi-

sérable que la veille. Sa population est en fuite, et ses demeures, incendiées ou démolies pour les bivouacs, sont les précoces jalons qui indiquent le passage de notre armée. La Garde n'a quitté ce campement que le 30 ; mais pour réparer le temps perdu, elle a dû arriver le même jour à Wilna, marche qu'une forte pluie tombant sans interruption pendant 24 heures et des chemins devenus affreux ont rendue extrêmement longue et pénible. Un pareil déluge au mois de juin nous donne un étrange aperçu du ciel de cette terre hyperboréenne. Il a coûté la vie à un grand nombre de nos chevaux de trait, et même à quelques jeunes fantassins, morts sur la route d'excès de fatigue.

Après avoir laissé derrière nous des plaines et des collines également stériles, où rarement on fait rencontre d'un pauvre hameau, nous avons pris possession de la capitale de la Lithuanie russe, dont les habitants se montraient paisibles, mais fort effrayés. Ils s'élèvent à une trentaine de mille individus, sur quoi il y a bien un tiers de juifs, les plus puants, les plus sales, les plus barbus, les plus déguenillés de tous les circoncis ; mais qui, bien que couverts de haillons, ont, dit-on, beaucoup d'argent, le commerce considérable qui se fait ici étant presque entièrement dans leurs mains.

L'empereur Alexandre était à Wilna au moment où nous franchissions le Niémen, et, ce jour-là même, il y donnait un bal. En se retirant, son armée a brûlé le pont sur lequel on passait la Vilia. Nos sapeurs travaillent à rétablir ce moyen indispensable de communication ; et, pour protéger au besoin leur ouvrage, on élève des redoutes sur les crêtes des collines voisines.

Wilna, 12 juillet 1812.

L'Empereur vient de passer la revue de 28 bataillons de sa vieille, moyenne et jeune Garde. Les manœuvres qui l'ont

suivie avaient pour spectateurs toute la population. Jamais on n'avait vu plus belle infanterie.

Il paraît étonnant que notre halte à Wilna se prolonge aussi longtemps. Toute l'armée ne jouit pas du même repos. On manœuvre en avant de nous et sur nos flancs ; mais jusqu'à ce jour aucun fait d'armes éclatant n'a annoncé notre présence. Les Russes semblent nous abandonner volontairement cette Lithuanie par eux si illégitimement acquise. Ils reculent toujours.

Glouboko‍ë, 22 juillet 1812.

La veille de mon départ de Wilna, j'ai eu la jouissance d'un spectacle bien intéressant. Nombre de députés, venus des diverses régions de l'ancienne Pologne, renouvelaient au pied des autels le serment déjà prêté à Varsovie de rendre l'indépendance à leur patrie devenue la proie de l'étranger. L'enthousiasme des assistants, porté au plus haut degré, se peignait surtout sur la figure des dames accourues à cette solennité. Toutes portaient sur le sein une large cocarde aux couleurs lithuaniennes, cramoisi et bleu. Une fête donnée à cette occasion m'a mis à portée de juger plus à l'aise le beau sexe de Wilna. J'avais pris de ses charmes une opinion favorable à la messe ; mais quand je l'ai vu animé par la danse, le plaisir et l'amour de la patrie, quand j'ai pu remarquer, pendant les douces étreintes de la valse, combien étaient blanches et arrondies les choses qui allaient et venaient sous les couleurs nationales, j'ai été bien autrement émerveillé. Le costume de ces dames rappelait assez celui de nos Françaises ; mais parmi les hommes, on voyait beaucoup de têtes rasées à la chinoise et de longues tuniques serrées par une ceinture, antiques modes du pays auxquelles les circonstances rendent une nouvelle faveur.

Dans cette même église catholique, où les Lithuaniens

viennent ainsi de rompre par un serment le lien qui les unissait à la Russie, l'empereur Alexandre, il y a peu de jours, assistait à un *Te Deum* chanté pour célébrer son arrivée, et, à cette occasion, Wilna avait retenti de fêtes et de démonstrations semblables. Les belles avaient dansé et lancé d'amoureuses œillades aux officiers russes, tout comme elles dansaient et minaudaient la semaine dernière avec nous. Rien n'y manquait, si ce n'est le ruban cramoisi et bleu. Fiez-vous donc aux peuples, souverains, et surtout au peuple polonais !

Mon hôte, à qui je suis allé dire adieu, m'a assuré que les députés polonais accourus à Wilna pour sonder les dispositions de l'Empereur Napoléon à leur égard n'étaient pas satisfaits de ses promesses. Il paraît qu'ils demandent la résurrection de leur royaume dans son ancienne intégrité, et que l'Empereur, peut-être retenu par des considérations autrichiennes, ne répond pas catégoriquement. — Au fait, un gendre doit y songer à deux fois avant de disposer des dépouilles de son beau-père.

Le 14, avait lieu la cérémonie du serment, et le 15, au sortir du bal, nous quittions Wilna pour marcher en avant. Après avoir parcouru un pays inhabité et peu cultivé, mon régiment a établi ses bivouacs à Czerwony-Dwor, chétive demeure d'un baron pillée par nos troupes.

Des bois, un désert, peu ou point de culture, voilà tout ce que m'a montré la marche du 16, qu'a terminée un bivouac près de Powiewiorka, misérable village en planches, dévasté et abandonné.

La journée du 17 n'a pas été plus gaie. Nous l'avons employée à traverser une contrée stérile et déserte dont de petits lacs et quelques bouquets de bois rompent seuls la monotonie. Le bourg de Swentziani, auprès duquel la Garde a bivouaqué, a été trouvé ravagé et parfaitement inhabité. Ce même jour au matin, après une nuit froide qui avait succédé à une chaleur que j'estime à 20 degrés selon Réaumur, j'ai vu l'herbe

couverte de gelée blanche, tant est variable la température de ce climat.

Nous nous étions bercés de l'idée que la Lithuanie russe, démembrement de la Pologne, recevrait partout avec transport l'armée française, et la maintiendrait dans l'abondance. Il n'en est point ainsi. La population fuit ou reste impassible, et les barons, qui devaient nous accueillir à bras ouverts, nous laissent dans la disette. Plus nous avançons et plus nos prétendus amis se montrent froids. Ce n'est pas là ce que semblait promettre la cérémonie religieuse de Wilna.

Witepsk, 3 août 1812.

Nous voici déjà loin du Niémen, et toujours cette invisible armée russe s'éloigne devant nous et s'enfonce dans ses déserts. Si cette manœuvre est la seule qu'elle se permette dans cette guerre, attendons-nous à faire du chemin, car l'Empire moscovite est vaste, et l'on pourrait ainsi s'y promener longtemps. Nous avons cru, il y a peu de jours, qu'enfin nos adversaires étaient arrivés au point où devait commencer leur tardive résistance. Les corps qui nous précèdent ont eu des affaires assez chaudes le 25 et le 26 du mois dernier ; mais ces velléités n'ont pas eu de suites, au grand regret du roi de Naples, lequel a payé alors de sa personne comme toujours.

Des marais et une mauvaise route, rendue plus détestable par une légère pluie, nous ont fait trouver bien longues les huit lieues faites le 23 juillet. Au bout de cette marche fatigante, nous nous sommes estimés heureux de trouver un abri dans les granges d'un village pillé et abandonné.

La journée du 24 a été encore plus pénible, non seulement parce que nos fantassins, dont la charge est accablante, ont eu neuf lieues à faire, mais à cause de l'extrême difficulté de cheminer dans une boue profonde. Le pays s'est montré moins plat, mais plus triste et plus ingrat. Aux lacs assez vastes

qui s'y trouvent se mêlent des marais fort dangereux. Qui s'aventure à traverser ceux-ci, sur la foi d'une superficie solide en apparence, ne tarde pas à voir cette croûte se séparer sous lui et disparaitre. L'armée a déjà perdu ainsi un certain nombre d'hommes et de chevaux. Pendant ces neuf lieues si interminables, nos yeux ont en vain cherché à se reposer sur un village. Seulement de loin en loin une chaumière noire nous disait que ce désert avait quelques habitants de notre espèce. A la chute du jour, nous avons enfin atteint un chétif hameau, mais encore délaissé. Une heure après, nos feux de bivouac, alimentés avec le sapin des chaumières, brillaient près de là.

Les succès à la guerre sont dans les jambes des soldats, disait le maréchal de Saxe. L'Empereur Napoléon doit être de cet avis, car en mainte occasion il le met à profit. Sa Garde en pâtit plus que tout autre corps de l'armée. Elle s'arrête fréquemment tandis que sur les flancs et en avant les masses sont en mouvement; puis, au moment critique, il faut que, par des marches forcées, elle se mette en ligne. C'est une de ces marches, qui, le 25, nous a conduits à Kamien, bourg pillé et entièrement désert, passant par Ouchatz, petite ville ou réunion d'un plus grand nombre de baraques.

Les lagunes n'ont pas cessé de se succéder, le 26; mais le pays moins boisé, plus peuplé, s'est amélioré. De belles moissons d'orge et de seigle, en espérance, et de loin en loin quelques demeures de barons, ont ranimé à nos yeux une civilisation qui, depuis Wilna, allait en s'éteignant. Une route large, luxe inusité, a facilité la marche forcée que nous avons encore faite ce jour-là. Heureusement le temps était favorable, car à la moindre pluie cette route si belle devient impraticable. Elle nous a conduits à Biszynkowiski, petite ville qui se compose de 200 huttes, alignées comme des palais, dans lesquelles nous avons trouvé plus de juifs que de chrétiens.

La rapidité de notre marche nous disait assez qu'on avait

l'espoir d'atteindre enfin l'ennemi et de lui voir accepter une bataille. Dans cette persuasion, la Garde a fait encore une marche forcée le 27. En quittant Biszynkowiski, nous avons remonté la rive gauche de la Dwina, et plus tard, près de la petite ville d'Ostrowno, nous traversions un champ de bataille jonché de morts et de mourants. Dans les combats livrés dans ce lieu la veille et l'avant-veille, on a, dit-on, montré une grande bravoure de part et d'autre. La cavalerie polonaise s'y est conduite admirablement; mais à tout cela point de résultat. Les Russes qu'on croyait tenir nous ont échappé. Ils n'avaient voulu que profiter d'un terrain avantageux pour gagner le temps nécessaire à la continuation de leurs opérations rétrogrades. A la fin de la journée, la Garde a pris position à une lieue en arrière de Witepsk, que l'ennemi occupait encore.

D'après le voisinage de l'armée d'Alexandre, la concentration d'une grande partie de la nôtre, et les localités, il était à croire que le soleil du 28 éclairerait une grande bataille. Espoir déçu. Pendant la nuit, les Russes ont évacué leurs positions, et, au jour, ils étaient au delà de Witepsk. En marche de bonne heure, la Garde a traversé cette ville sans s'arrêter pour aller à une lieue plus loin occuper un terrain qui venait d'être le théâtre d'un combat d'arrière-garde, à en juger par les morts et les blessés épars autour de nous.

La nuit du 28 au 29 s'est passée là au bivouac. Au jour, nous avons suivi le mouvement de l'ennemi, toujours dans l'espérance de le voir s'arrêter. Après avoir ainsi fait inutilement quatre lieues, dans la direction de Souraz, la Garde a eu un court repos, puis a rétrogradé vers Witepsk, et à la fin de cette promenade de huit lieues, si infructueuse, nous nous sommes retrouvés au bivouac de la veille, mais de bien plus mauvaise humeur.

Le 31 seulement, nous avons quitté ce bivouac pour venir habiter Witepsk, où l'Empereur paraît vouloir prendre et

donner quelque repos. Toute l'armée en a besoin. Puisque les Russes persistent à éviter un engagement sérieux, il n'y a pas de raison pour que nos marches forcées aient un terme, et il convient de reprendre haleine, sous peine de laisser sur la route les deux tiers de nos hommes et de nos chevaux, et d'arriver ainsi affaiblis devant un ennemi qui nécessairement se renforce en reculant vers ses réserves.

Witepsk, 9 août 1812.

Witepsk, dont le territoire abonde en grains, légumes, lin et fourrage, et qui fait un commerce important, eût été pour notre armée un lieu de grande ressource si ses habitants nous avaient attendus paisiblement, et si tout ce qui pouvait nous être utile n'eût été enlevé ou détruit à notre approche. Nous avons trouvé vides ses vastes magasins. Le pillage, suite inévitable de l'absence des propriétaires, a produit peu de chose et la disette nous menace. Ils est visible que l'opinion générale a facilité les mesures extrêmes dont nous avons ainsi à souffrir. Russe depuis le premier démembrement de la Pologne, c'est-à-dire depuis 40 ans, le peuple de Witepsk a oublié l'ancienne patrie pour s'identifier avec la nouvelle et il ne voit plus en nous que des ennemis. Ce changement se fait même remarquer dans la manière dont les serfs portent la barbe. Elle est ici dans toute son intégrité, tandis que, dans les autres parties de la ci-devant Pologne, on n'en voit qu'au-dessus de la lèvre supérieure. Les gentilshommes du pays répugnent à la résurrection nationale. Plus occupés de leurs intérêts privés que de la patrie, ils sont dominés par la crainte d'une révolte générale de leurs paysans. Il est de fait que, depuis notre entrée en Lithuanie, il y règne parmi ceux-ci une certaine fermentation. Sous prétexte que les Français leur apportent la liberté, quelques-uns ont passé de la désobéissance à la menace et même au pillage. D'après cette disposition des

esprits, il est aisé de prévoir dans quelle épouvantable anarchie serait le pays, si une proclamation impériale rompait tout à coup les chaînes qui pèsent sur ce peuple abruti. Nous trouverions peut-être en lui un puissant auxiliaire, mais, une fois lancés, comment contenir et utiliser de pareils sauvages? Ils commenceraient par assommer leurs oppresseurs, pilleraient, brûleraient, et finiraient probablement par mourir de faim. Le passage brusque de la servitude à la liberté leur serait fatal, comme des expériences l'ont prouvé dans le grand-duché de Varsovie.

Considérés par leurs maîtres comme bétail à eux appartenant, soignés et nourris en conséquence, accoutumés à ne rien avoir en propre et à ne travailler que sous le bâton, la paresse et l'imprévoyance de ces malheureux serfs sont telles que, subitement émancipés et devenus propriétaires par une sorte de loi agraire, ils auraient péri par la famine avant d'avoir songé à cultiver pour leur compte. Il en serait apparemment autant advenu dans notre France, alors qu'elle gémissait sous la verge féodale, si l'affranchissement de ses cultivateurs n'avait été l'œuvre graduelle de longues années.

Les Russes veulent exercer la patience de nos pontonniers. Comme à Wilna, ils ont eu soin, avant de nous céder Witepsk, de détruire le pont sur lequel on y passait la Dwina. On travaille à le rétablir.

Quand il plaira aux habitants de cette ville d'y rentrer, ils trouveront que l'Empereur les a dotés d'une place publique qui leur manquait. Celle qui est devant son logement, assez beau palais d'un prince russe, ayant été trouvée par lui trop peu profonde, attendu que c'est là que se rassemble sa Garde, pour la parade journalière, il a ordonné d'abattre une douzaine de maisons, et ces légères constructions ont déjà disparu. Il n'est pas sûr que les propriétaires approuvent cet embellissement. C'est sur cette place que Sa Majesté elle-même vient de donner aux grenadiers à pied de sa Garde le général

Friant pour colonel. Pour cette cérémonie de famille, Elle a prononcé la formule d'usage l'épée à la main, et n'a pas oublié l'accolade.

La Garde impériale reçoit subitement l'ordre de se remettre en marche demain.

Smolensk, 20 août 1812.

Les dix jours de repos que l'Empereur a pris et donnés à Witepsk ont fait grand bien aux bipèdes comme aux quadrupèdes de l'armée, et c'est pleins d'une nouvelle ardeur que les uns et les autres se sont remis en quête de l'ennemi. La halte est survenue d'autant plus à propos que les chaleurs de la saison sont depuis quelque temps très prononcées.

Le 11 de ce mois, date du départ de Witepsk, la Garde est allée bivouaquer près de Polovini, le seul village qui ait apparu dans la journée.

Pays très boisé et même solitude le 12. Seulement quelques chaumières isolées de loin en loin. Bivouac auprès de Babinowitschi, bourg en planches, sur les rives d'un beau lac.

Le lendemain, quittant la route de poste que nous suivions depuis Witepsk, pour prendre un détestable chemin de traverse, au milieu de bois très épais et de nombreux étangs, notre artillerie s'est bientôt embourbée et nous nous sommes trouvés dans le plus pénible encombrement. Cette fatigante journée s'est achevée au bivouac, à trois lieues du Dniéper, près d'une réunion de huttes inhabitées.

J'étais impatient de voir ce fameux Borysthène, dont la source n'était pas encore connue des peuples civilisés au temps d'Hérodote. Mes souvenirs de collège m'en faisaient un fleuve imposant, et je n'ai trouvé qu'une assez chétive rivière, aux rives tristes et sauvages et profondément encaissée. Les peuples du Nord l'ont dépouillé de son beau nom de

Borysthène pour lui imposer celui de Dniéper ou Niéper. Ainsi métamorphosé, il s'écoule vers le Pont-Euxin. Jamais ses eaux n'avaient désaltéré chevaux de cavalerie française, ni réfléchi d'autres armes que celles des Russes, des Polonais et des Suédois. Ceci me rappelle que lorsque le terrible Charles XII fut arrivé vainqueur en cet endroit, il répondit fièrement aux envoyés de Pierre, qui demandaient la paix : *Je traiterai à Moscou;* ce qui fit dire au Czar : *Mon frère Charles veut toujours faire l'Alexandre ; il ne trouvera pas en moi un Darius.* C'est au village de Razasna que nous avons franchi le Borysthène. Quittant le chemin de traverse de la veille, notre colonne est rentrée sur la route de poste qui va de Grodno à Moscou, route fort large, bordée de 4 rangées de hauts bouleaux, et qui serait une des plus belles de l'Europe si à la moindre pluie elle ne devenait impraticable. C'est, dit-on, l'ouvrage de la célèbre Catherine. Bien que magnifique, nous nous lassions de parcourir cette immense allée de bouleaux; mais la journée du 14 s'est achevée sans qu'il ait été question de bivouac, et toute la nuit suivante la Garde a dû marcher. Nous avons ainsi traversé pendant l'obscurité une misérable ville en bois, nommée Ladouï. C'est à tort que je parle d'obscurité, car au moment de notre passage, un incendie dévorait Ladouï et servait au loin de fanal. En ce lieu commence la vieille Russie. Nous n'avons pas tardé de nous en apercevoir, car ces juifs si avides, si souples, si intelligents avaient disparu, et, avec eux, nos plus précieuses ressources. Le gouvernement russe a posé là une borne au delà de laquelle ils ne peuvent s'établir. Partout des entraves pour les errants enfants de la Judée.

A partir du Dniéper, le pays s'est montré plus ouvert, mieux cultivé. De beaux seigles presque en maturité, le blé noir, le lin, le chanvre y tapissent au loin de vastes plaines ; mais pas un habitant sur cette terre, où partout se montrent les efforts de l'homme; châteaux et chaumières, tout y est abandonné.

Depuis que notre armée a touché le sol de la vieille Russie, la désertion des populations est devenue plus absolue et tout ce que la guerre entraîne plus hideux.

Après avoir marché toute la nuit du 14 au 15, dans l'espoir qu'une belle et bonne bataille allait marquer le jour de la fête de l'Empereur, nous avons trouvé vides les positions où l'on croyait l'armée russe enfin décidée à nous attendre. Quand l'Empereur a ainsi vu de ses yeux que c'était en vain que nous marchions depuis plus de 24 heures, il a fait dresser ses tentes, et sa Garde, tout auprès, a pris sur la terre un repos dont elle avait grand besoin. Après quelques heures de halte, notre colonne a traversé Krasnoë pour aller établir ses bivouacs de nuit en avant de cette petite ville. La veille, ce lieu avait été le théâtre d'un combat assez sanglant, à en juger par les cadavres épars dans les rues et sur les routes. A cette occasion, Krasnoë a été saccagé. Les feux de bivouac auront bientôt dévoré les débris de ses maisons de bois. Ses deux églises grecques, pillées également, mais heureusement encore debout, étaient encombrées de morts et de blessés russes et français pêle-mêle entassés.

J'ai trouvé le chœur de l'une d'elles occupé par une troupe de musiciens russes sabrés la veille au centre d'un de leurs carrés enfoncés. Au moment de la catastrophe, ces malheureux avaient inutilement pris le soin d'élever en l'air leurs instruments pour prouver leur destination inoffensive; le sabre de nos impitoyables cuirassiers ne s'est pas moins appesanti sur eux, et tous sont plus ou moins mutilés. C'est ce que m'a dit un de ces pauvres diables, enfant de la Toscane, que sa mauvaise étoile a conduit en Russie.

Nous avons parcouru, le 15, d'immenses plaines fertiles en grains, où rarement on rencontre un village, mais où abondent étangs et marais. Le lendemain, même aspect, même rareté d'habitations. Ce jour-là, la température qui, depuis Witepsk, s'était subitement abaissée, au point d'être fraîche, a repris toute son ardeur, ce dont nous avons d'autant plus souffert

que l'eau potable nous manquait. Une petite rivière au bord de laquelle nos bivouacs ont été assis dans la soirée nous a enfin permis d'étancher notre soif.

Pendant que nous reposions tant bien que mal sur un sable qu'avait échauffé un soleil ardent, le canon grondait dans le lointain. Aussi n'avons-nous pas été surpris de recevoir bien avant le point du jour l'ordre de nous mettre en route. Le bruit de l'artillerie devenait de plus en plus nourri ; notre marche s'en est accélérée, et de bonne heure, dans la matinée du 17, nous prenions position sur une hauteur en vue et très près de Smolensk. Autour de cette forteresse, encore occupée par les Russes, retentissait dans ce moment tout le fracas de la guerre. A peine distinguait-on le sommet de ses édifices, tant se montrait épais le nuage de fumée de poudre qui l'enveloppait. Les faubourgs et le corps de place étaient à la fois assaillis par Davoust, Ney et Poniatowski. Sur les deux rives du Borysthène tonnait une artillerie formidable. Ivres d'eau-de-vie, les Russes ajoutaient à cet épouvantable vacarme leurs cris forcenés. Le Dante eût pris là des idées pour l'enfer qu'il avait à peindre. Tout le jour la fusillade et la canonnade ont roulé comme un tonnerre sans fin, tout le jour la lutte s'est ainsi prolongée sans autre résultat que beaucoup de sang répandu. A la nuit, nous étions maîtres de quelques ouvrages extérieurs et des faubourgs, mais la place tenait, et, sans brèche praticable et sans échelles, l'assaut n'était guère à tenter. L'Empereur; donnant partout des ordres et voulant voir par lui-même, a été exposé fréquemment au feu des remparts. La vieille Garde a manœuvré jusqu'à la nuit à portée du canon de la ville, et lorsqu'elle a établi ses bivouacs à un quart de lieue de Smolensk, sur une colline, ses 10 bataillons se sont formés en carré ayant au centre les tentes impériales. C'est ainsi que l'Empereur est habituellement entouré quand il repose à proximité de l'ennemi. Pour arriver à lui, il faudrait passer sur le ventre de gens dont on ne troublerait pas im-

punément le sommeil. Cette muraille vivante met à l'abri de toute surprise notre auguste chef mieux que l'enceinte d'une citadelle.

A peine la nuit avait-elle mis un terme aux efforts de nos braves qu'un spectacle à la fois affreux et magnifique a frappé nos regards : l'antique Smolensk devenait subitement la proie d'un incendie général; nous crûmes alors que nos obus avaient causé ce désastre; mais aujourd'hui on sait qu'il est l'ouvrage volontaire du général en chef russe Barclay de Tolly.

Le 18, avant le jour, les assaillants allaient recommencer le combat, lorsqu'on s'aperçut que le rempart n'avait plus de défenseurs. Des hommes intrépides escaladent, et bientôt notre armée fait son entrée dans une grande ville, où elle ne trouve que solitude, cendres et cadavres. L'armée russe qui, la veille, occupait Smolensk avec 30 mille hommes, tandis que ses masses se montraient arrêtées de l'autre côté du fleuve, s'est éloignée pendant la nuit, à la lueur des flammes d'une de ses principales cités, sans accepter la bataille, et le grand débat est encore à vider. Cette retraite constante est sans doute l'effet d'un plan arrêté ; mais il faut qu'elle ait un terme à moins qu'Alexandre ne veuille porter dans ses provinces d'Asie le théâtre de la guerre.

On nous dit que l'Empereur doit séjourner quelque temps à Smolensk.

Smolensk, 23 août 1812.

Il est à présumer que l'on avait dans notre armée une idée fausse des fortifications de Smolensk, car, sans cette ignorance, il y aurait eu folie à venir se heurter contre une semblable place, pour l'enlever de vive force, comme s'il ne s'était agi que d'une redoute. Au lieu de faire tuer inutilement nombre de nos braves canonniers qui croyaient bonnement

pouvoir ouvrir la brèche avec une artillerie de campagne, il fallait savoir que les murs de Smolensk sont en briques et ont 25 pieds d'épaisseur. Ce rempart, d'une grande élévation, est crénelé et flanqué de tours et tourelles à la manière antique. Un fossé, quelques ouvrages avancés et une citadelle non revêtue complètent les moyens de défense de cette forteresse qui donne l'idée de ce qu'étaient la plupart des nôtres avant que Vauban vînt nous apprendre que les meilleures fortifications sont celles qui ont le moins de relief. Si tout cela ne constitue pas une place de guerre bien respectable, du moins ce ne peut être l'affaire d'un coup de main. De leur côté, qu'ont voulu les Russes en fuyant ainsi après une vigoureuse résistance de 48 heures? Pensaient-ils nous arrêter et livrer bataille? Ne songeaient-ils encore qu'à gagner du temps pour continuer ensuite leur retraite? Quoi qu'il en soit, les deux armées ont fait une perte considérable. Smolensk est en cendres, et la grande question reste intacte.

Poursuivie chaudement, l'arrière-garde russe a profité d'un terrain avantageux pour livrer un combat sanglant à Valontina, à peu de distance de Smolensk. On s'est battu de part et d'autre avec une grande bravoure. Cet engagement glorieux a coûté la vie au général de division Gudin, homme d'un mérite éprouvé. Transporté blessé à Smolensk, il n'a pas tardé à succomber. La Garde lui a rendu les honneurs funèbres avec toute la pompe possible. Le héros repose dans la citadelle.

Les rues de Smolensk offrent le plus triste tableau. On n'y marche que sur des ruines et des cadavres ; nombre de blessés russes, n'ayant pu échapper aux flammes, en ont été victimes. Leurs corps à demi grillés sont restés où la destruction les a atteints. Quelques individus de la classe la plus pauvre sont tout ce qui reste d'une population de 30 mille âmes. Réfugiés dans les églises, où on les laisse en paix, ils y mourront nécessairement de faim s'ils n'ont hâte de s'é-

loigner. Les lieux encore habitables sont remplis de blessés de toutes les nations de l'Europe. Il en arrive à chaque instant du dehors, et les uns et les autres attendent en vain les soins que réclame leur cruelle position. Voilà le côté hideux de la guerre, celui auquel je ne m'accoutumerai jamais. Voir tant de misères et ne pouvoir y porter remède est un supplice. Le service si important des hôpitaux a toujours été mal organisé dans nos armées. A qui la faute? Non seulement les milliers de blessés qui gémissent et meurent dans ce moment à Smolensk ne sont pas pansés, mais ils manquent de pain, et il y a déjà longtemps que nous ne buvons que de l'eau.

C'est surtout ici que l'armée éprouve combien il est fâcheux pour elle que les juifs aient été bannis de la vieille Russie. Notre or attirerait ces pourvoyeurs, et nos privations seraient bien plus supportables. Oh ! que leur voix nasillarde résonnerait agréablement à nos oreilles !

De Smolensk, où il est ainsi depuis 6 jours, l'Empereur menace à la fois Pétersbourg et Moscou. Prendrons-nous bientôt une de ces deux routes, ou le Borysthène marquera-t-il le terme de nos conquêtes dans cette campagne ? Ce parti-ci serait sans doute le plus prudent; mais il en est de plus glorieux.

Wiasma, 30 août 1812.

Nous voilà lancés de nouveau, et cette fois nous avons un but. Toute l'armée sait qu'elle marche sur Moscou. J'eusse préféré Pétersbourg, parce que là est le trône des Czars, et que Napoléon a consacré l'usage de dicter la paix dans le palais de son ennemi; mais on m'objecte que Moscou est la vraie capitale de la Russie, sa ville la plus riche, la plus populeuse et la plus centrale, et je me rends. Je crois d'ailleurs qu'il convient de ne pas trop nous éloigner des provinces turques, car il faut qu'après un bon traité d'alliance avec Alexandre, qui, bon gré mal gré, sera entraîné, comme les autres, à notre

suite, nous allions à Constantinople l'an prochain et de là dans l'Inde. Ce n'est que chargée des diamants de Golconde et des tissus de Cachemire que la grande armée reverra la France.

En sortant de Smolensk par la rive droite du Borysthène, le 25 de ce mois, nous avons trouvé les positions montueuses où les Russes ont tenu quelque temps pour assurer leur retraite. Plus loin, nous traversions le champ de bataille de Valontina. Les Russes se sont montrés là d'autant plus tenaces que des idées superstitieuses étaient attachées au sol qu'ils défendaient. On le nomme dans le pays *le champ sacré*. Les Polonais y avaient jadis été battus et les popes assuraient que les Russes y seraient toujours invincibles. Quelques charges à la baïonnette ont rompu le charme. Après l'échec de Valontina, l'ennemi, favorisé par des collines successives, des bois et des marais, a encore attendu plusieurs fois le choc de notre avant garde, mais toujours en perdant du terrain. Pendant la forte marche du 25, la guerre a déroulé à nos yeux ses horreurs. Des cadavres déjà en putréfaction couvraient au loin les champs et pas une habitation n'avait échappé à l'incendie.

Le pays s'est encore montré fourré et fort inégal, le 26, et toujours ravagé et incendié. Des sables échauffés par un soleil brûlant rendaient notre marche bien fatigante. Pendant la nuit suivante passée à la belle étoile, comme la précédente, un froid sensible a succédé à une forte chaleur.

Ces incendies qui autour de nous dévorent tout ont pris une grande activité depuis Smolensk. Il est manifeste que l'ennemi voit une chance de salut dans ce moyen désespéré. En se retirant, il a le plus grand soin de brûler tout ce qui peut nous nourrir ou nous abriter et de détruire les ponts. Les populations suivent son mouvement rétrograde. Ce qui ne peut être emporté est brûlé. Pour gagner le temps que demandent ces diverses opérations, l'arrière-garde russe profite de tous les sites avantageux. Elle engage journellement des affaires d'artillerie à l'abri d'un ravin ou d'un fond marécа-

geux dont le pont est en cendres, et quand elle se voit prête à être forcée, elle disparaît pour aller se poster plus loin. De semblables manœuvres sont favorisées par un terrain qui, depuis Smolensk, est devenu boisé, inégal et sillonné de ravins et de marais.

Suivant toujours la grande route qui mène à Moscou, nous avons atteint Dorogobouj le 27. Les Russes ont commencé la ruine de cette ville, et les Français l'ont terminée. Les flammes achevaient de la dévorer au moment ou la Garde la traversait pour aller bivouaquer à deux lieues au delà.

Le 28, une marche forcée nous a portés à huit lieues en arrière de Wiasma, à travers un pays constamment montueux et boisé. Les Russes ont continué leur retraite, faisant toujours volte-face quand l'occasion s'en présentait. Près de notre bivouac gisaient une centaine de morts et de blessés, victimes d'une de ces rencontres.

Depuis hier, l'Empereur est logé dans Wiasma, et la Garde bivouaquée à proximité. Cette ville est considérable ; son enceinte a bien deux lieues de tour. Il est vrai que, comme Smolensk, elle renferme des jardins, des vergers et des terrains inoccupés, plus beaucoup d'églises. Ces églises sont surmontées d'une multitude de dômes grands et petits qui, recouverts d'un métal peint de belle couleur verte, donnent de loin à Wiasma une brillante apparence. Une petite rivière, dont le feu vient de ruiner le pont, coule dans la ville où l'on remarque nombre d'édifices élégants construits en briques. Le surplus était en bois, ainsi que les faubourgs. Il va sans dire que, selon leur funeste résolution, les Russes ont détruit tout ce qui a pu l'être et que la majeure partie de cette jolie ville est en cendres. Il n'est pas resté un seul habitant à notre approche. Jamais invasion de Huns ou de Sarrasins ne causa plus complète émigration. Depuis notre première apparition sur le Borysthène, nous avons parcouru un désert. Tout fuit, même les vieillards et les malades, mais

emportant ou anéantissant ce qui peut nous être utile. Il est incompréhensible qu'une armée telle que la nôtre, lancée loin de ses magasins et traversant un pays dont les ressources sont ainsi taries, puisse subsister. Napoléon est un enchanteur. Si un de nos grands et méthodiques généraux du dernier siècle, notamment le maréchal de Saxe qui recommande avec tant de sollicitude *de faire manger le soldat avant de le mener à l'ennemi*, pouvait le voir courir de la sorte avec un demi-million d'hommes d'un bout de l'Europe à l'autre sans paraître s'occuper de subsistances, il le jugerait digne des petites maisons. En adoptant un tel plan de retraite et de destruction, les Russes ont compté sur leur alliée, la famine. Cet espoir est déçu. La disette est grande ; nous faisons maigre chère, mais nous vivons.

On s'attendait à trouver une sérieuse résistance à Wiasma. En avant est une position formidable qu'il est d'autant plus surprenant que l'ennemi n'ait pas disputée que, du plateau flanqué de ravins où la ville est assise, on domine le défilé par lequel nous arrivions. Ce plateau, qui s'étend au loin, offre un des points les plus élevés de la Russie d'Europe.

Un des grenadiers de ma compagnie m'a fait présent d'un volume d'une traduction de Diodore trouvé par lui à Smolensk en cherchant probablement autre chose, et à moitié brûlé. J'y lis qu'au siège d'Agrigente par les Carthaginois, il fut défendu aux habitants, qui bivouaquaient la nuit pour la garde de leurs fortifications, d'avoir, pour se coucher, plus d'une peau de chameau, un pavillon, une couverture de laine et deux oreillers. — L'historien ajoute que les Siciliens ne se soumirent pas sans peine à cette règle. — Que ceux qui vont toujours vantant le passé aux dépens du présent, et nous disent dégénérés, comparent nos bivouacs à ceux d'Agrigente. Depuis trois mois, nous reposons sur une terre que recouvrent rarement quelques poignées de paille, et la voûte étoilée est notre unique pavillon.

Mojaïsk, 11 septembre 1812.

Elle est enfin livrée, cette bataille après laquelle notre armée soupirait depuis le passage du Niémen ; elle est livrée, et nos annales militaires comptent une brillante victoire de plus. En vain les Russes ont reculé si longtemps ; en vain ils ont de longue main choisi et fortifié le champ de bataille où ils pensaient nous ensevelir ; ils ont été battus !... Les destins doivent s'accomplir, a dit Napoléon dans sa proclamation de Wilkowiski.

Partie de Wiasma le 31 août, la Garde a fait six lieues, toujours dans la direction de Moscou, puis elle a bivouaqué suivant la coutume. Le pays s'est montré plat, découvert et dépourvu d'habitations.

Le 1er septembre, après avoir dépassé des plaines de même aspect, notre colonne a atteint Giatzk, petite ville dont la majeure partie est construite en bois, mais qui, comme Wiasma, a un certain nombre de maisons de briques et d'une belle apparence. Malgré son état actuel d'abandon et de complète dévastation, on peut juger que Giatzk n'était pas un désagréable séjour. Un petit ruisseau bien limpide coule dans son enceinte. Je mentionne cet avantage parce que, depuis que le pays a cessé d'être montueux, l'armée manque de bonne eau. Il faut aller quelquefois à une lieue des bivouacs pour en trouver, et quelle eau ! Bientôt troublée par les milliers de chevaux qu'on s'empresse d'y abreuver, au point de n'être qu'une boue liquide, elle est cependant, dans cet état, bue avec avidité et employée à faire la soupe. Nécessité est une terrible loi.

A notre grande surprise, nous avons eu à Giatzk deux jours de repos. Le 4, nous bivouaquions à cinq lieues au delà. Le pays est redevenu inégal et boisé.

Depuis plusieurs jours, d'après divers indices, nous nous attendions à trouver enfin l'ennemi disposé à accepter la ba-

taille. On disait à Giatzk qu'il avait fait halte, qu'il fortifiait ses positions et que son nouveau général en chef Kutusow voulait signaler son arrivée par un coup d'éclat. Après avoir traversé des villages plus fréquents qu'à l'ordinaire, mais également déserts et misérables, le 5, vers deux heures après midi, nous étions effectivement en présence de la grande armée russe soigneusement retranchée. Bientôt après, cette armée perdait une forte redoute avancée, bravement enlevée par la division Compans, du 1er corps. A la nuit, le feu des tirailleurs s'est éteint peu à peu, et alors la Garde a formé le carré au centre duquel l'Empereur a pris quelque repos. Du terrain un peu élevé où nous étions ainsi campés, la plaine se montrait au loin éclairée par l'incendie de tous les villages.

La journée du lendemain s'est écoulée plus paisiblement qu'on ne devait s'y attendre. De part et d'autre on était prêt pour l'attaque ou pour la défense, mais le signal n'a pas été donné. C'était un imposant spectacle que celui de ces deux puissantes armées s'observant ainsi en silence, et n'attendant que l'expression de la volonté d'un seul homme pour se ruer l'une sur l'autre. Que de braves touchaient là à leur heure suprême sans s'en douter ! La nuit suivante s'est passée dans les mêmes positions.

Le soleil du 7 septembre a éclairé une de ces mémorables luttes qui font époque dans l'histoire des nations. Deux armées nombreuses et aguerries, se heurtant avec toute l'énergie qu'on devait en attendre, ont inondé de sang un vaste champ de bataille. Il était à peine jour que cette proclamation était lue à tous nos régiments :

« Soldats ! voilà la bataille que vous avez tant désirée.
« Désormais la victoire dépend de vous. Elle nous est néces-
« saire. Elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers
« d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous
« comme à Austerlitz, à Friedland, à Smolensk, et que la pos-
« térité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans

« cette journée. Que l'on dise de vous : *il était à cette grande* « *bataille sous les murs de Moscou.* »

Pendant que les paroles impériales retentissaient ainsi dans tous les bivouacs, on attaquait les Russes immobiles derrière leurs retranchements. Toutes les armes ont rivalisé d'audace et de constance. Parmi une foule de généraux qui ont ajouté ce jour-là à leur illustration, toutes les voix proclament Eugène et Ney. Les Russes se sont vaillamment battus ; mais avec cette stupidité habituelle qui leur est si funeste. Vers la fin de la journée, s'étant acharnés à reprendre une grande redoute centrale conquise et perdue plusieurs fois depuis quelques heures, nous les avons vus, en masse informe, exposés longtemps au feu de 80 pièces de canon tirant à mitraille, tandis qu'immobiles ils ne pouvaient plus avancer et ne savaient pas reculer. Plus l'artillerie les écrasait, plus ils se serraient, et, pour en venir à bout, il a fallu, à coups de canon, faire des trouées dans cette colonne hébétée, comme s'il s'était agi de pratiquer des brèches dans un bastion. Aussi l'ennemi a-t-il souffert beaucoup plus que nous. Sa perte en tués et blessés va de 30 à 40 mille hommes. Nous avons de notre côté à pleurer grand nombre de nos braves. Parmi les officiers généraux qui ont succombé, on regrette surtout Montbrun, le digne successeur de Lasalle. Cette bataille n'a pas eu ses résultats ordinaires. Battu, écrasé, l'ennemi s'est cependant retiré n'abandonnant dans nos mains que quelques canons démontés et très peu de prisonniers. Il n'a reculé, à la fin de la journée, qu'à petite distance du champ de bataille et sans cesser son feu d'artillerie en retraite. Spectatrice de l'effroyable lutte, la Garde est restée en réserve en arrière du centre des opérations. Contre son habitude, l'Empereur est demeuré tout le jour dans le même endroit, donnant des ordres, recevant des rapports, tantôt debout, et plus souvent couché sur la terre, dans un fossé de la redoute conquise le 5. Il n'est monté à cheval que dans la soirée.

Kutusow, qui est arrivé ainsi en poste de l'armée de Turquie pour se faire battre, vient au reste de faire preuve de résolution et surtout de persévérance. Nous convenons qu'aucune de nos victoires n'a été si bien disputée et si chèrement achetée. Si l'on veut trouver sur les cartes l'emplacement du champ de bataille, que l'on s'arrête au village de Borodino et sur la petite rivière de Kologha, à environ 30 lieues sud-ouest de Moscou. A peu de distance et sur la gauche coule la Moskowa, qui va se perdre dans le Wolga. Poursuis ta course, Moskowa, dont les flots caressent les rivages parfumés de l'Asie; annonce à cette belle partie du monde que son vainqueur approche et qu'elle le verra l'an prochain.

La nuit qui a suivi cette mémorable journée s'est passée au bivouac non loin du champ de bataille, l'Empereur toujours au centre de notre carré. Elle a été froide et humide, car depuis 24 heures un orage avait bouleversé la température.

Les Russes se sont retirés si lentement après leur revers que, le 8 au matin, ils ont été rencontrés à peu de distance. Pour suivre ce mouvement, l'Empereur a traversé le théâtre du carnage de la veille. Quelle boucherie ! Quels affreux tableaux ! J'en ai déjà fait ailleurs la remarque : rien n'est horrible comme un lendemain de champ de bataille, lorsque le silence lugubre qui a succédé au fracas du canon n'est interrompu que par les plaintes des blessés et les cris de l'oiseau de proie accouru pour réclamer sa part de chair humaine. L'imagination s'est refroidie, un danger personnel ne vient plus comprimer la compassion et l'homme reparaît.

Nous devions pousser jusqu'à Mojaïsk ; mais l'ennemi n'a pas jugé convenable de nous y céder la place, et nos bivouacs ont été établis à deux werstes (demi-lieue) de cette ville. A droite et à gauche de la route, à partir du champ de bataille, j'ai vu avec un respectueux étonnement beaucoup de fosses récentes surmontées d'une croix en bois. Malgré le désordre et la précipitation d'une retraite, les Russes avaient enterré

là, pendant la nuit précédente, ceux de leurs blessés qui expiraient en chemin. Il est juste de convenir que ce peuple que nous appelons barbare prend beaucoup de soin de ses blessés et qu'il a la piété d'ensevelir ses morts, tandis que nous, Français, si vains de notre civilisation, laissons périr les uns faute de secours, et ne donnons la sépulture aux autres que lorsque la puanteur de leurs cadavres nous incommode. Quant à notre indifférence sur les souffrances des blessés ennemis qui restent en notre pouvoir, elle n'est pas croyable. Combien de ces malheureux n'expirent sur la terre rougie de leur sang que plusieurs jours après le combat, sans que leurs gémissements et leurs signes de détresse aient pu émouvoir efficacement les passants! Au reste, rien de stoïque comme le soldat russe ainsi abandonné. S'il ne peut se traîner pour chercher du secours, il s'enveloppe de sa capote, et attend la mort avec résignation.

Délogés de Mojaïsk à coups de canon, les Russes nous l'ont cédé, et, le 9, nous prenions possession d'une petite ville déserte et saccagée dont rues, places et maisons étaient jonchées de morts et de mourants.

L'ennemi continue sa retraite en se défendant. Il a beau faire : bientôt nous serons dans Moscou.

XI

Moscou.

Moscou, 21 septembre 1812.

En parlant de l'incendie qui, sous le règne de Néron, dévora dans une nuit notre ville de Lyon, Sénèque dit : *Inter magnam urbem et nullam, nox una interfuit.* Voilà l'histoire de Moscou. Nous n'avons fait un si long voyage que pour assister à sa ruine. Adieu riants projets, adieu plaisirs et repos d'une grande ville, adieu compensations de tant de fatigues et de privations : Moscou est en cendres ! Les forcenés ont volontairement renversé leur capitale ! Dans l'histoire moderne, rien n'est comparable à cet épouvantable épisode. Il y a là sacrifice héroïque ou sauvage stupidité, tant les extrêmes se touchent. Je suis de ce dernier avis. Oui, il n'y a que des barbares, des Scythes, des Sarmates qui aient pu brûler Moscou. Je reviendrai sur cette grande catastrophe. Reprenons l'itinéraire.

De Mojaïsk, où l'Empereur s'est arrêté deux jours, nous sommes allés bivouaquer à cinq lieues au delà, à travers un pays plat et peu cultivé dont toutes les habitations avaient été incendiées.

Le 13, une marche forcée nous a portés à 40 werstes de Moscou. La garde a bivouaqué auprès d'un beau château appartenant au prince Galitzin, un des grands personnages de la cour de Pétersbourg. L'Empereur y a pris gîte. A l'exception de ce château, rien encore ne faisait pressentir le

voisinage d'une capitale. Seulement les villages devenaient plus rapprochés, mais toujours abandonnés et brûlés. Après la bataille du 7, ces villages étaient devenus l'asile d'une foule de blessés russes, et en grand nombre ces infortunés y ont péri d'une mort affreuse, comme à Smolensk. Leurs squelettes calcinés étaient épars sur notre route. Le pays n'a pas cessé d'être plat ; mais des forêts en ont rendu l'aspect plus gai. Comme la veille, nous avons manqué d'eau, privation à laquelle doit, dit-on, s'accoutumer quiconque voyage en Russie.

En approchant de Moscou, le 14, le terrain est devenu montueux et boisé. Parvenus à deux lieues de cette ville, nous avons dépassé des positions militaires que l'ennemi a d'abord eu l'intention de défendre, car elles sont fortifiées par de bonnes redoutes. Positions et redoutes ont été abandonnées sans coup férir. Il y avait longtemps que nous marchions, mais personne n'éprouvait de fatigue. Nous allions voir enfin ce Moscou, depuis vingt jours objet de nos conversations et de nos illusions. Toutes les fois que nous atteignions le sommet d'une hauteur, nos yeux se lassaient à chercher ce but dans les tourbillons de fumée et de poussière qui, devant nous, obscurcissaient l'horizon. Voilà que tout à coup un cri poussé par les colonnes qui nous devancent révèle l'apparition tant désirée. On se serre, on se hâte et bientôt des voix innombrables se mettent à crier : Moscou ! Moscou ! comme notre armée d'Égypte avait crié : Thèbes ! Thèbes ! en apercevant les ruines solitaires de la cité aux cent portes, comme les croisés avaient jadis crié : Jérusalem ! Jérusalem ! à l'aspect de la cité sainte :

> Ecco da mille voci unitamente
> Gerusalemme salutar si sente ! (Le Tasse.)

De la colline d'où Moscou se déroulait à nos yeux ébahis, cette capitale nous parut être une de ces créations fantastiques

enfantées par l'imagination des Arabes, une vision des mille et une nuits. Nous venions d'être brusquement jetés en Asie, car ce n'était plus là notre architecture et nos monuments. Au lieu de ces clochers pointus qui s'élancent vers les nuages du sein de nos villes d'Europe, des milliers de minarets arrondis, les uns dorés, les autres de couleur éclatante, brillaient aux rayons du soleil, et ressemblaient à un essaim de globes lumineux épars et flottants sur une ville immense. Éblouis de la splendeur de ce tableau, nos cœurs bondissaient d'orgueil, de joie et d'espérance. Que de plaisirs et de voluptés devait enfermer ce magnifique Moscou ! Hélas ! la malheureuse cité, semblable à une veuve du Malabar, nous apparaissait ainsi revêtue de ses habits de fête tandis qu'on dressait le bûcher qui devait la consumer. Nos sauvages ennemis semblaient nous la montrer dans tout son éclat pour accroître nos regrets et faire parade de leur frénésie.

Des hauteurs où nous étions en extase, notre colonne descendit bientôt vers Moscou, et, dans la soirée, nous entrions paisiblement dans un de ses faubourgs. La solitude et le silence qui nous attendaient là calmèrent désagréablement la fièvre de bonheur qui agitait notre sang peu d'instants auparavant, et lui firent succéder une vague inquiétude. Au lieu de pénétrer dans l'intérieur de la ville, l'Empereur se logea dans une maison de ce faubourg, et la Garde établit ses bivouacs dans les jardins environnants. Ce lit ne ressemblait guère à celui que j'avais rêvé dans la journée.

Le lendemain matin, l'Empereur s'avance dans une ville déserte dont toutes les maisons sont fermées. Après avoir parcouru des rues où aucun bruit ne répond à notre musique éclatante, il entre au Kremlin, quartier fortifié qui occupe un site légèrement exhaussé au centre de la silencieuse capitale, et le voilà installé dans l'antique palais des Czars, dont personne ne lui fait les honneurs. Bien moins gais que la veille, nous étions là à déplorer l'aveuglement qui avait fait fuir, à notre

approche, l'immense population au sein de laquelle nous comptions mener douce vie, lorsque des incendies partiels, qui se manifestaient çà et là depuis quelques heures, vinrent apporter d'autres sujets de désappointement. Bien que, depuis Smolensk, nous n'eussions marché que sur des cendres brûlantes, personne ne s'imaginait parmi nous que Moscou, *Moscou la Sainte*, pût être livrée aux flammes comme un ignoble village; mais nous n'avions que des idées erronées sur la civilisation russe. Aux premières nouvelles de ces incendies, l'Empereur, qui partageait apparemment notre sécurité, se persuade qu'ils sont l'œuvre de nos maraudeurs, et, fort en colère, il donne des ordres en conséquence. Des troupes courent pour remplir ses intentions; elles travaillent avec ardeur, non à éteindre les foyers d'incendie, car, sans pompes, il n'y fallait pas songer, mais à les circonscrire en abattant les maisons voisines. Peines perdues. Pour un feu qui s'éteint, vingt s'allument ailleurs. Nos travailleurs découragés cessent leurs inutiles efforts, et le terrible élément dévore sans obstacle notre conquête.

En arrivant au Kremlin, ma compagnie avait été placée de garde à une de ses portes. Vers le milieu de la nuit suivante, un homme d'un extérieur avantageux, parlant assez bien le français, mais avec l'accent allemand, se présente à moi et invoque mon secours pour éteindre le feu qui vient de se communiquer à un vaste bâtiment situé à peu de distance du Kremlin, et qui renferme, me dit-il, une précieuse collection de médailles et d'antiquités. Je m'émeus à ce cri d'alarme pour choses d'un si grand prix à mes propres yeux, je cours moi-même avec une vingtaine de mes grenadiers : il était trop tard! Le feu avait gagné l'escalier par où l'on montait aux salles du trésor scientifique, et il n'était pas possible d'y aborder. Je suis rentré à mon poste réellement affligé de ce malheur. Quant au savant venu pour implorer mon secours, je l'ai laissé au bas de l'escalier en flammes et dans un tel déses-

poir, que probablement il n'aura pas voulu survivre à ses chères médailles.

Livré à lui-même, le mal avait fait de rapides progrès. Dans la matinée du 16, le Kremlin ressemblait à une île au milieu d'une mer de feu. Un vent impétueux, provoqué par la violence de l'incendie, réagissant sur lui, en centuplait l'activité. Du sein des flammes roulant les unes vers les autres, comme les vagues de l'océan au fort d'une tempête, s'élevait un bruit sinistre pareil au roulement prolongé du tonnerre. Cent explosions du Vésuve réunies n'approcheraient pas de l'horrible majesté de semblable spectacle. L'Empereur et la Garde, ainsi bloqués au centre de Moscou, avaient à craindre d'y être dévorés par le feu. Des flammèches qu'apportait le vent pleuvaient sur nous et sur nos caissons d'artillerie, qu'une étincelle pouvait faire sauter, et déjà nous avions étouffé des commencements d'incendie jusque dans l'intérieur du Kremlin. Rester était téméraire, sortir fort difficile. L'Empereur prend brusquement ce dernier parti. Les autres issues étant obstruées par les flammes, il s'échappe par une poterne qui nous voit péniblement défiler un à un, et par de longs détours franchis au galop, le voilà sain et sauf hors du gouffre. Les fantassins de la Garde, qui n'avaient pas, comme notre chef, un excellent coursier arabe pour traverser rapidement ce Ténare, ont du moins fait usage de toute la vitesse de leurs jambes. Cette course offrait plus d'un danger : tantôt il fallait passer sous une voûte de feu, tantôt les flammes, s'élançant sur nous en longs tourbillons, menaçaient de nous atteindre ; plus loin un nuage de cendres et de fumée nous privait momentanément de la vue. Partout l'air que nous respirions semblait, par sa chaleur, devoir nous asphyxier. Plus d'une fois l'écroulement spontané d'un édifice est venu barrer le chemin après avoir failli nous écraser. A la fin de si rude trajet qui a vu roussir plus d'une vieille moustache et plus d'un bonnet d'ourson, parvenus hors de Moscou, nous avons fait

une halte pour reprendre haleine, attendre les moins ingambes et mettre de l'ordre dans nos rangs.

A 3 werstes de là, route de Pétersbourg, nous réjoignions l'Empereur qui s'était établi à Péterskoë. On nomme ainsi le château impérial que viennent habiter les Czars avant leur couronnement. C'est un vaste édifice en briques, flanqué de tours et d'un aspect fort pittoresque, mais n'ayant rien d'Européen. Si c'est là, comme on le dit, de l'architecture tartare, elle n'est pas sans élégance. Le beau parc de Péterskoë, rendez-vous habituel de la haute société de la capitale, est devenu pendant deux jours l'emplacement de nos bivouacs, honneur dont n'ont pas à se féliciter ses arbres et ses décorations. Campés dans les bosquets, Moscou en flammes y jetait un tel éclat que nous ne nous sommes presque pas aperçus des deux nuits ainsi passées, car le jour ne nous apportait pas plus de lumière. La lueur de l'immense bûcher était telle que nous pouvions y lire couramment, et une lieue nous en séparait. Le bruit arrivait à nous comme un mugissement lointain d'ouragan. De temps en temps un palais, en s'abîmant, envoyait vers les nues des gerbes d'étincelles semblables au bouquet d'un feu d'artifice, tandis que la masse de métal qui avait formé le toit tombait avec fracas, et alors une salve de coups de canon paraissait interrompre le lugubre murmure de la tempête infernale. Ce spectacle est de ceux que la parole rend tout aussi imparfaitement que la peinture. Qui n'y a pas assisté ne saura probablement jamais ce que peut, dans sa fureur, le terrible élément que, dans leur aveugle rage, les Russes ont pris pour auxiliaire.

Après ces deux jours ainsi passés à Péterskoë, l'Empereur a voulu rentrer dans Moscou qui brûlait encore, mais avec bien moins d'activité. Sa Garde l'a suivi, et à travers de longs monceaux de ruines et de cendres, nous sommes de nouveau venus habiter le Kremlin, seul quartier qui ait été préservé en totalité.

Moscou, 24 septembre 1812.

L'Europe va croire que les Français ont incendié Moscou, et peut-être l'histoire laissera-t-elle à leur charge cet acte de barbarie. Il est cependant de toute vérité que cette grande ville n'a péri que de la main de celui qui devait la protéger. Rostopschin, son gouverneur, a froidement préparé et fait exécuter le sacrifice. Ses auxiliaires ont été un millier de forçats mis en liberté à cet effet et qui ont reçu de lui promesse d'absolution entière si à tous leurs crimes ils ajoutaient celui de brûler Moscou. Ivres d'eau-de-vie et munis de matières inflammables, même de fusées à la congrève, les enragés ont mis la main à l'œuvre avec une joie infernale, et nous savons comme ils ont tenu parole. On a pris sur le fait et incarcéré un certain nombre de ces malfaiteurs. J'en ai arrêté un de ma propre main au moment où il se glissait dans le Kremlin, et j'ai trouvé dans ses poches les pièces de conviction : mèches, phosphore et briquet. Ces honnêtes gens vont être jugés comme incendiaires, et bientôt notre justice militaire acquittera à leur égard la dette contractée par leur digne chef Rostopschin.

Il est à présumer que cette résolution désespérée d'incendier a été un mystère pour la majeure partie des habitants, ou qu'elle a été adoptée si peu d'instants avant notre entrée que le temps a manqué aux émigrants pour emporter ce qu'ils possédaient de plus précieux. Des objets de valeur très portatifs sont tous les jours trouvés en quantité dans les ruines ou dans les maisons que le feu n'a pas atteintes. Pour évacuer tout ce que Moscou recélait en marchandises, richesses et denrées, il aurait fallu au reste plusieurs mois et des milliers de chariots. Qui pourrait évaluer ce que les flammes viennent de dévorer dans cette somptueuse capitale, où la haute noblesse russe faisait assaut de luxe et de prodigalité?

Depuis que l'incendie s'est apaisé, l'armée travaille avec

activité à tirer parti de ce qu'il a épargné. Un pillage régulier a été organisé à cet effet. Chaque corps sait à quel quartier de l'immense ville il doit borner ses recherches, et l'ordre préside au désordre. Outre le Kremlin, il y a encore, en divers endroits, des habitations et même des rues non atteintes par le feu ou seulement en partie consumées. Bien que les recherches soient plus fructueuses là qu'ailleurs, les édifices totalement ruinés n'en sont pas moins soigneusement explorés. Les cendres recouvrent des caves que les voûtes ont protégées, et où sont en abondance des provisions de toute espèce, quelquefois plus ou moins avariées par l'extrême chaleur du feu, plus souvent en bon état. Ces perquisitions ont déjà produit de grandes quantités de farines, de vins, d'eaux-de-vie, de viandes et poissons salés, de denrées coloniales, et la récolte est loin d'être finie. Ces mêmes souterrains nous livrent encore intactes des marchandises d'autre nature. Il y a en toiles, cuirs, draps et fourrures de quoi satisfaire tous les besoins.

Cette exploitation des décombres de Moscou amène un tel gaspillage d'objets de luxe, de modes et d'autres superfluités que les rues sont jonchées de leurs débris. Il en résulte des scènes burlesques, d'autant plus originales qu'elles sont enfantées par un des plus rares bouleversements qui puisse troubler société humaine. Dans un char doré traîné par des rosses mourant de faim se pavanent des soldats gorgés d'eau-de-vie ; deux paysans se battent pour s'arracher quelques nippes, et survient un Français qui met fin à la querelle en leur enlevant la pomme de discorde qu'il va jeter dans la boue à quelques pas de là pour se charger d'une autre proie ; on emporte de la farine dans une tenture de damas, des liquides dans de grands vases que je ne nomme pas, des pains de sucre dans une robe de bal. On voit des goujats affublés de l'habit des popes, des cantinières crottées couvertes de cachemires. Les saturnales de notre carnaval n'approchent pas de ces hideux et risibles tableaux.

Moscou a toujours une nombreuse colonie d'artistes et d'ouvriers de tout pays. La France lui envoie des danseurs, des maîtres de langues, des modistes et des cuisiniers; l'Italie : des architectes, des peintres, des chanteurs et des confiseurs ; l'Allemagne : des médecins et des tailleurs, et, toutes les nations, des chevaliers d'industrie accourus pour mettre à contribution l'ignorance et l'orgueil des satrapes de la Moscovie. De gré ou de force, la majeure partie de ces étrangers a suivi la population russe dans sa fuite. Ceux qui sont demeurés sortent journellement de cachettes où ils s'étaient réfugiés pendant l'orage et viennent chercher parmi nous un appui et du pain. Ceux d'entre eux qui avaient quelque chose à perdre sont ruinés. C'est pitié de voir leur douleur. Dans le nombre se trouve une troupe comique française au grand complet dont la salle, les décorations, les costumes et le mobilier sont brûlés. Le grand maréchal du palais a d'autant mieux accueilli ceux-ci que, dans la députation suppliante et larmoyante, figuraient deux actrices et une danseuse fort jolies ; par son intermédiaire, l'Empereur a promis aide et protection. On va leur ouvrir un théâtre que les flammes ont respecté et les mettre à même de reprendre incessamment le cours de leurs représentations. Nous aurons comédie, ballet et opéra-comique. Il ne manquait que cela à l'étrange bizarrerie de notre situation à Moscou.

Après leur désastre du 7, les Russes avaient rempli de leurs blessés les hôpitaux de Moscou. Dans sa patriotique fureur, M. Rostopschin n'a pas daigné s'occuper de l'affreuse destinée qu'il préparait à des milliers de soldats mutilés. Qui peut penser sans horreur aux angoisses de ces infortunés quand le feu s'est approché du lit de douleur sur lequel ils étaient forcément immobiles ? Pourra-t-il jamais dormir d'un bon somme, celui qui a à se reprocher pareille atrocité ?

Depuis notre arrivée ici, on n'entend plus parler d'hostilités. Les divers corps de notre armée campent en avant des

faubourgs, présentant des têtes de colonne sur toutes les routes et menaçant ainsi Pétersbourg, le Wolga et l'Ukraine. Le généralissime Kutusow a rallié les débris de ses troupes, mais au lieu de chercher à couvrir l'autre capitale, il s'est porté au midi, d'où il semble nous surveiller. Russes et Français ont également besoin d'un peu de repos.

Moscou, 12 octobre 1812.

Au sein de la grande capitale ruinée, déserte et pillée que nous habitons depuis un mois, notre genre de vie ne peut qu'être singulier. Comme au camp, il a fallu que l'industrie militaire suppléât à tout. Je suis logé avec quelques autres officiers de la Garde à peu de distance de l'église cathédrale, dans une maison qui a dû être habitée par des prêtres, car du haut en bas il n'y a qu'ornements et vêtements sacerdotaux. Le pillage a pourvu à notre ameublement. Des coussins de canapé, des soutanes de pope et des nappes d'autel composent nos lits. Des grenadiers ont enlevé çà et là pour nous du linge de table, des ustensiles de ménage; d'autres nous ont fournis de provisions de toute espèce; les troupeaux de bêtes à cornes qui ont rejoint l'armée nous donnent de la viande; nos boulangers font du pain avec la farine trouvée sous les cendres; enfin l'armée a ici toutes les choses essentielles en dépit de Rostopschin. Nous avons emmagasiné dans notre habitation du Kremlin de quoi nous nourrir six mois en vins de tous pays, rhum, café, sucre, chocolat, thé, viande et poisson salés et confitures. Ce dernier article paraît être au goût des habitants à en juger par les prodigieuses quantités qu'on en a trouvé partout. Parmi ces confitures, je préfère celle de feuilles de rose, dont je voudrais avoir la recette : c'est une délicieuse friandise. Nos soldats partagent cette abondance momentanée. Le vin chaud et le punch coulent à flots dans des coupes d'argent et de porcelaine, et nos

casernes, comme nos camps, retentissent jour et nuit des accents de la joie.

Notre oisiveté et l'absence des distractions que Moscou promettait nous laissent le loisir de songer à l'avenir. Nous sommes ici depuis longtemps ; qu'y faisons-nous, qu'y ferons-nous? Tantôt on parle de marcher sur Pétersbourg, tantôt d'aller chercher de bons quartiers d'hiver en Ukraine. A des bruits de paix succèdent des bruits de guerre D'autre part, on dirait que l'Empereur songe à s'établir dans ces ruines pour y attendre le printemps. Il fait exécuter des réparations et de légers changements dans le palais qu'il habite, et en suite de ses ordres, la Garde impériale ayant dû s'approvisionner en légumes pour plusieurs mois, nous avons enlevé autour de Moscou d'immenses quantités de choux dont nos soldats ont fait de la choucroûte. A part moi, je regarde comme chimérique l'idée de passer ici l'hiver, par la raison que nous n'y avons point de fourrages. Pour en trouver il faut aujourd'hui aller fort loin, et on ne rapporte pas une botte de foin ou de paille sans l'avoir conquise. Les paysans armés et les Cosaques rôdent de tout côté et rendent nos fouilles dans les environs fort difficiles. Journellement nous perdons des hommes dans cette petite guerre. J'en conclus qu'il n'est pas possible d'hiverner à Moscou, car en supposant que les hommes puissent y subsister, les chevaux y mourraient nécessairement de faim, et que ferions-nous au retour de la saison des hostilités sans cavalerie et sans attelages ? J'en conclus encore que c'est bien inutilement que les Russes ont fait le sacrifice de la première de leurs villes. Elle serait debout qu'au fond notre situation serait la même. Le temps est maintenant superbe. L'automne ne montre pas en France un ciel plus bleu, un soleil plus chaud, un air plus doux ; mais l'hiver, dit-on, se manifeste ici très brusquement. Au reste, nos réflexions ne nous laissent pas la plus légère inquiétude : Napoléon est là.

Moscou, 17 octobre 1812.

Dans le Kremlin et ses alentours, il y a une telle affluence de soldats de notre armée qu'on ne s'y aperçoit guère de l'absence de la population ; mais quand, s'éloignant de ce centre bruyant, on atteint certains quartiers que les flammes ont épargnés, on est frappé du silence funèbre qui y règne. Personne dans les rues, personne dans les maisons, personne dans les temples. Tout est mort. Ces palais, vides de meubles comme d'habitants, ne retentissent que du bruit de vos pas. C'est ainsi que Herculanum et Pompéï se présentent à l'étranger. Seulement de temps en temps, on entrevoit un de ces hommes de la populace russe qui sont demeurés parmi nous pour avoir part au butin. Couvert de haillons, sa longue barbe en désordre, il erre dans ces solitudes tel qu'un fantôme, et à l'approche d'un Français, craignant d'être dévalisé, il s'évanouit comme une apparition. Dans une de ces excursions, j'ai fait rencontre d'un jeune Suédois qui d'abord s'est montré mystérieux, mais dont bientôt j'ai eu le secret. Epris d'une jeune et jolie Moscovite, fille d'un honnête marchand, il va tous les jours dans la maison dévastée que sa bien-aimée a habitée, pour se repaître de son souvenir et sauver de la profanation quelques-uns des objets qui lui ont appartenu. Le pauvre garçon sort chaque soir de cette demeure le cœur gonflé et les poches pleines de rubans, de chiffons et de petits meubles qu'il dit avoir servi à son idole. J'allais rire de pitié à cette confidence, mais des souvenirs ont réveillé chez moi une indulgente sympathie. Aussi jeune, j'en eusse fait autant. A 34 ans, on ne voit plus comme à 20. Que d'illusions évanouies!

XII

La retraite de Russie.

Moscou, 18 octobre 1812.

Demain nous quittons Moscou pour marcher à l'ennemi. Mille bruits circulent sur la cause de ce départ précipité. Il paraît que pendant que nous comptions sur une paix prochaine, les Russes se rassuraient et se renforçaient et que maintenant ils osent nous attaquer. Le roi de Naples, dit-on, a eu ce matin une affaire très chaude à quelques lieues d'ici. Nous verrons.

L'Empereur a bien voulu me donner de l'avancement en même temps qu'à plusieurs autres capitaines de sa Garde, et me voilà major. Cette faveur, qui va me faire quitter le corps d'élite où j'étais si fier de servir, bouleverse l'avenir que je m'étais créé et froisse mes goûts et mes affections, tellement que, dans ce moment, je ne sais si j'en dois rire ou pleurer.

Kœnigsberg, 25 décembre 1812.

J'existe et me porte bien. C'est tout ce que j'ai le courage d'écrire aujourd'hui.

Mayence, 19 février 1813.

L'épouvantable catastrophe dont je viens d'être témoin m'a tellement frappé que mon intelligence et ma mémoire en sont comme paralysées. Parmi ceux de mes compagnons d'in-

fortune qui, comme moi, ont physiquement survécu au grand désastre, tant sont devenus fous, ou plutôt imbéciles, que je dois m'estimer heureux de n'avoir pas été aussi maltraté.

Je suis ici dans une chambre bien close; à côté de moi est le lit mollet d'où je sors et où je m'enfoncerai ce soir : un déjeuner solide va m'être servi : du coin brûlant de mon foyer, j'aperçois le Rhin que la glace recouvre encore, et au loin se déroule un bout de cet immense linceul de neige qui vient d'ensevelir notre grande armée. Il résulte de cette situation comparée à celle de la veille de tels contrastes, une affluence si désordonnée de souvenirs, que pour trop sentir je suis sans idées. Je ne ressemble pas mal à un homme qui, sortant tout à coup d'un cauchemar pénible, et n'étant ni endormi ni éveillé, cherche à dissiper les nuages qui obscurcissent son entendement. Dans cet état, il me serait impossible de faire un récit suivi des événements postérieurs à notre départ de Moscou. Je me borne à recopier les notes très succinctes que je retrouve sur mon carnet.

19 octobre. — Sorti de Moscou avec l'Empereur, et fait 8 lieues, route de Kalouga. Bivouac.

20. — Séjour au même bivouac. Beau et bon pays.

21. — Bivouac dans les jardins d'un château où loge l'Empereur. Excellent pays, bien arrosé, bien cultivé. Maisons de plaisance fréquentes et autres qu'en Pologne.

22. — Même aspect. Abondance de fourrages. — Bivouac à gauche et à 3 lieues environ de Mojaïsk.

23. — Bivouac en avant d'une bourgade en bois sur une petite rivière. Toujours contrée fertile.

24. — Bivouac près d'un village sur une petite rivière. L'Empereur est logé dans une chaumière près du pont. On se bat à quelque distance devant nous.

25. — Le combat de Maloïaroslavetz, livré hier, a été très acharné. Ce matin, au point du jour, les Cosaques font un

hourra sur Sa Majesté qui l'échappe belle. Dans la journée, ayant un moment devancé la Garde, qui peu après faisait un mouvement en arrière, j'en ai été séparé. Bivouaqué dans Maloïaroslavetz, petite ville incendiée et remplie de cadavres. Alerte et canonnade nocturnes.

26. — J'ai rétrogradé et rejoint la Garde ce matin. Marche en retraite. On brûle des bagages et des caissons qu'on ne peut faire suivre. Bivouac auprès de la bourgade où nous étions le 23.

27. — Changement de direction à gauche, toujours en retraite. Bivouac au delà de Wereja, ville riante, construite en briques et régulièrement percée, dans un fort beau pays semé de châteaux. Wereja a un clocher remarquable par l'élégance et la pureté de son architecture. Ville, châteaux, villages, sur la route, tout est livré aux flammes.

28. — Nous rentrons sur la route par laquelle nous sommes venus à Moscou. Passé à Mojaïsk. Bivouac à deux lieues au-delà autour d'un château où l'Empereur passe la nuit. Disette de vivres et de fourrages. Hommes et chevaux morts. Nous continuons à détruire les caissons d'artillerie qui manquent d'attelages et à incendier toutes les habitations.

29. — Continué la retraite par la grande route, toujours parsemée de cadavres. Incendies multipliés. Munitions et chariots détruits. Misère, privations. Le froid commence. Le bivouac est pénible. Marche extrêmement longue et fatigante. — Détestable bivouac à Giatzk, sans paille, sans abri, et par un vent glacial.

30. — Séjour au même bivouac. La chair de cheval devient la nourriture du soldat.

31. — Froid piquant. Nos prisonniers se disputent quelques lambeaux de viande de cheval putréfiée. Disette grande. Caissons brûlés. Chevaux mourant par centaines. Canonnade lointaine à l'arrière-garde. Bivouac à 7 lieues de Giatzk, chemin de Wiasma. Parmi beaucoup de Français étendus sur la route, j'en ai vu de récemment assassinés.

1er novembre. — Bivouac en arrière de Wiasma. Cendres et désert.

2. — Fait 7 lieues, toujours dans la direction de Smolensk. Froid sensible, mauvais bivouac sans paille.

3. — Bivouac auprès d'un château isolé où loge l'Empereur, à droite de la route, à 6 lieues de Dorogobouj.

4. — Bivouac à Dorogobouj. Toute l'armée se nourrit de cheval. Incendies, privations et désordres.

5. — Séjour à Dorogobouj.

6. — Même direction. Bivouac auprès d'une maison isolée, où loge l'Empereur. Froid, neige, misère.

7. — Journée pénible. Bivouac sur la rive glacée du Dniéper.

8. — Marche forcée bien fatigante. Neige, glaces, privations, hommes morts de faim et de froid. Perte énorme en chevaux. Abandon de voitures et de caissons. Atteint Smolensk.

14. — Parti de Smolensk, après 5 jours de halte. Bivouac à 6 lieues de là, route de Krasnoë.

15. — Bivouac près de Krasnoë. Les Cosaques nous harcèlent. Confusion, misère, froid, pertes.

16. — Séjour à Krasnoë.

17. — Manœuvres en arrière de Krasnoë pour porter secours aux corps de Ney et de Davoust que l'ennemi a séparés de nous. Combat d'artillerie. Quelques régiments de la Garde sont engagés. Plusieurs boulets dépassent notre carré en marche. En envoyant à l'ennemi un des bataillons de sa Garde, j'ai entendu l'Empereur lui dire : *Allons, grenadiers, abordez ces b.....-là. A la guerre comme en amour, il faut se voir de près.* Bivouac à Ladouï.

18. — Laissé à droite le chemin de traverse par lequel nous sommes venus le 14 août, et suivi la grande route. Logé dans Doubrowna, petite ville. Alerte nocturne de Cosaques. Confusion et terreur panique.

19. — L'armée se débande de tout côté, et le désordre va croissant. Logé dans Orcha, petite ville sur le Dniéper. Au

sortir de Doubrowna, l'Empereur parle à sa Garde pour lui recommander d'être fidèle à l'honneur dans ces circonstances critiques. D'un assez long discours, j'ai retenu cette phrase: « N'écoutez pas ces êtres faibles que le malheur abat, et qui ne « savent pas souffrir. Faites justice vous-mêmes de ceux « d'entre vous qui quittent leur rang pendant la marche. « Etablissez une discipline intérieure dans chaque compa- « gnie, et que les hommes qui se conduisent mal soient lapi- « dés par leurs camarades. Soldats, j'ai besoin de ma Garde « pour atteindre le but que je me propose. Je compte sur « vous. Comptez sur moi. » Sa Majesté paraissait émue en prononçant ces dernières paroles. Les auditeurs ne l'étaient pas moins.

20 novembre. — Bivouac à 2 lieues au delà d'Orcha, route de Minsk, autour d'un méchant château en bois où s'abrite l'Empereur.

21. — Fait 6 lieues, même direction. Bivouac à gauche de la route. Les Cosaques deviennent de plus en plus insolents. Misère, privations, lassitude physique et morale.

22. — Bivouac dans la petite ville de Tolotschin. Neige, souffrance.

23. — Journée bien pénible. Glace, neige, beaucoup d'hommes morts de froid. Bivouac dans Bobr, petite ville en bois.

24. — Marche forcée. Bivouac à 4 lieues de Borisow.

25. — Passé à Borisow, grande vilaine ville en bois, pillée et bouleversée. Oudinot s'y est battu hier. Son pont sur la Bérésina est brûlé. L'ennemi est posté sur l'autre rive. Marche de nuit en remontant la rive gauche de la Bérésina. Bivouac sur la neige dans le jardin d'un château où Sa Majesté va reposer quelques heures.

26. — Continué à remonter la Bérésina. Combat pour le passage de cette rivière. Le 2e corps culbute l'ennemi. La Garde bivouaque sur la rive gauche, près des ponts qui viennent d'être jetés.

27. — Passé la Bérésina avec beaucoup de peine, tant la confusion est grande dans l'armée. Bivouac sur la rive droite. Vent glacial pendant la nuit. Privations de toute nature.

28. — Affaire sanglante sur les deux rives. Par leurs attaques multipliées sur ce point, les Russes augmentent l'épouvantable désordre qui règne au passage des ponts. Nous faisons là des pertes énormes en hommes tués, noyés ou écrasés. Le restant de nos bagages et de notre artillerie y est tombé au pouvoir de l'ennemi. Après mainte manœuvre, revenu au bivouac d'hier Nuit bien cruelle. Disette absolue.

29. — Par une route à travers des marais gelés, fait sept lieues dans la direction de Wilna. Bivouac auprès d'un village abandonné. Froid.

30. — Fait quatre lieues, même route. Bivouac à Plechtchenitsy, petite ville en bois sans habitants. Les Cosaques, qui sont à la fois sur nos flancs, derrière et devant, ont fait hier ici un hourra funeste à ceux des nôtres qui nous devancent.

1er décembre. — Marché de l'aube à la nuit dans la même direction. Bivouac sur la neige. Froid piquant.

2. — Fait sept lieues, même direction. Bivouac dans un bois. Froid, neige, faim. Cosaques partout, terreurs paniques, armée débandée.

3. — Bivouac à Molodetschno, ville en bois peuplée de Juifs qui n'ont plus rien à nous vendre. L'Empereur s'abrite dans un château de planches dont le jardin est notre bivouac. Disette, misère. La démoralisation gagne tous les grades.

4. — Bivouac auprès d'un village, toujours dans la direction de Wilna. Froid. La mort nous décime chaque nuit.

5. — A grand'peine trouvé un abri, à la fin de la marche, chez de misérables juifs dans une bourgade en bois. Le froid et la mortalité augmentent.

6. — Froid excessif. Beaucoup d'hommes en meurent subi-

tement pendant la marche. Bivouac dans Osmiana, petite ville.

7. — Bivouac à sept lieues de Wilna. Journée désastreuse. Route couverte d'hommes déjà gelés ou agonisants. Tableaux déchirants.

8. — Même température, même spectacle de désolation. Jour cruellement pénible. Arrivée à Wilna. Une proclamation nous y apprend le départ de l'Empereur.

9. — Séjour à Wilna, qui s'encombre de plus en plus de troupes débandées, sans cœur, sans discipline, sans armes, de fuyards et de moribonds. Désordre inexprimable. Quelques Cosaques insultent les faubourgs. Au bruit du canon qui se rapproche, les juifs se cachent en tremblant.

10. — Sorti de Wilna dans la nuit. Avant le jour, passé un défilé déjà encombré d'artillerie, de voitures et de bagages. Fait neuf lieues route de Kowno. Trouvé un abri dans un hameau écarté.

11. — Logé dans un village à huit lieues en arrière de Kowno.

12. — Passé à Kowno, traversé le Niémen sur un beau pont en bois construit depuis l'invasion et quitté le territoire russe. Logé dans un hameau à une lieue de Kowno, rive gauche.

La suite de mon voyage jusqu'à Kœnigsberg, où je suis arrivé le 23 décembre, n'offre rien d'intéressant. Après de si terribles nuits de bivouac et d'inouïes privations, pouvant chaque soir trouver un abri tel quel, m'asseoir au foyer de mes hôtes et assouvir ma faim, le jour suivant, je bravais, sans trop en souffrir, le froid rigoureux de l'hiver du Nord. D'ailleurs ma foi dans l'avenir, un peu ébranlée par tant de calamités, se retrempait depuis que j'avais mis derrière moi cette fatale Russie. En entendant autour de moi des paroles allemandes, il me semblait toucher aux frontières de France.

P. S. — Je reçois l'ordre de quitter Mayence pour me rendre

à Lille, où tient garnison le dépôt du 17me régiment de ligne auquel je viens d'être attaché.

Lille, 6 mars 1813.

Depuis dix jours je suis à Lille. A peine arrivé, une grave indisposition m'a cloué dans un lit, et je suis à peine hors d'affaire. La brusque transition d'une rude vie de privations au repos et au bien-être a failli m'être fatale. Une longue abstinence m'a laissé un appétit si désordonné, et je prends tant de plaisir à le satisfaire que mon médecin prétend que j'ai enfreint les lois de l'hygiène en ne mourant pas d'une indigestion. Je vais m'efforcer d'être plus sobre.

Puisque ma convalescence et une pluie d'équinoxe me retiennent au coin du feu, je vais continuer la narration interrompue à Mayence.

J'en étais à mon arrivée à Kœnigsberg. Bien que couvert de boue, j'y entrais plus fièrement peu de mois auparavant. Depuis que la victoire semble abandonner nos aigles, c'est merveille de voir comme nos prétendus alliés deviennent insolents. En mettant le pied en Prusse, nous avons tous été frappés du changement opéré à notre égard dans le ton et les procédés des autorités et des habitants. Parce que dame fortune s'est avisée de nous faire la grimace en Russie, les bonnes gens laissent éclater leur haine, pensant que nous ne pourrons nous relever. A Kœnigsberg, j'ai surtout été choqué de si brusque palinodie. C'est le coup de pied de l'âne. Imbéciles, le Lion est malade, mais il n'est pas mort.

Je n'étais pas dans l'intention de m'arrêter à Kœnigsberg, et j'eusse mieux fait de passer outre sans mot dire; mais apprenant, à mon arrivée, que là se trouvait déjà le Roi de Naples devenu notre général en chef depuis le départ de l'Empereur pour la France, je crus devoir me présenter au major-général Prince de Neuchâtel, pour offrir mes services,

et je reçus de lui l'ordre de rester provisoirement attaché à son état-major. Me voilà donc travaillant jour et nuit, car le Prince, homme infatigable, pour sauver quelques planches de notre naufrage, se donnait une peine indicible, écrivant ordre sur ordre, assignant des cantonnements aux débris des divers corps, mais de fait battant l'eau avec un bâton, car il n'y avait plus d'armée, et de cette masse formidable qui venait de se ruer sur la Russie, il ne restait que des bandes isolées fuyant, sans armes, devant les Cosaques.

Le roi Joachim, peu accoutumé à tourner le dos à l'ennemi, avait, je crois, pensé que Kœnigsberg était le terme de sa longue course rétrograde. Bientôt il lui fut démontré qu'il fallait encore céder à la tempête. Le corps prussien qui, sous les ordres du général York, formait l'extrême gauche de notre armée, venait de forfaire à l'honneur en livrant fraternellement le passage aux troupes russes; la populace de Kœnigsberg devenait menaçante: cependant ce ne fut pas sans peine et sans de vives altercations avec le major-général que le roi se décida à s'éloigner. Il était temps; un peu plus tard, nous étions enveloppés et pris dans Kœnigsberg.

Partis le 2 janvier, nous arrivions le 5 à Elbing.

Lorsqu'en 1807 la faim et le typhus nous harcelaient à Guttstadt, il n'était bruit dans notre triste camp que des délices de la petite Capoue du Frische-haff. La guerre a porté ses fruits. Il n'y a plus à Elbing ni commerce ni plaisirs.

Arrivé le 6 à Marienbourg, j'y attendais en vain le lendemain les hauts personnages que je devançais par ordre, et, le 8, je rétrogradais sur Elbing, ou un nouvel accès de velléités guerrières du Roi de Naples retenait le quartier-général. Après trois jours d'hésitation, d'ordres et de contre-ordres donnés, et d'interminables querelles entre les deux dépositaires de l'autorité impériale, dont l'un voulait se battre et l'autre s'en aller, nous nous remîmes en route, toujours pour reculer.

Nous devions nous diriger sur Marienwerder : mais pen-

dant les hésitations du roi Murat, l'ennemi avait continué à avancer sur les terres prussiennes. En apprenant que déjà ses partis nous débordaient, notre quartier-général et le peu de troupes qui le suivaient se sont éparpillés au sortir de Marienbourg et chacun, prenant conseil de la nécessité ou de la peur, a gagné le large dans telle direction qu'il a voulu. Quant au Roi et au Prince, mon nouveau patron, ils ont disparu de compagnie sans donner d'ordres, indiquant seulement de vive voix Francfort-sur-Oder comme lieu de rassemblement et laissant chacun maître de se tirer d'embarras comme il l'entendrait.

En compagnie d'une douzaine d'individus de divers grades décidés à courir les mêmes chances, le 12 janvier, j'ai gagné Dirschau pour aller passer la nuit dans un village voisin. Le froid était vif et la glace avait sur les larges bras de la Vistule la solidité d'une voûte; mais depuis que nous trouvions à assouvir notre appétit, semblable température n'avait rien d'incommode.

Ce n'est pas en toute sécurité que notre petite caravane longeait ainsi les côtes de la Baltique pour échapper à un ennemi qui arrivait sur la Vistule en même temps que nous. Bien armés, bien montés et fort résolus, nous ne redoutions guère quelques patrouilles de Cosaques isolés ; mais nous pouvions être surpris et forcés de céder au nombre. La nuit surtout, il fallait craindre d'être vendus par nos hôtes. C'est dans ces appréhensions qu'en quatre marches nous avons atteint la petite ville de Friedland, ne prenant de repos que hors des routes et constamment sur le qui-vive.

Notre sommeil a été troublé dans la nuit du 16 au 17. Le canon grondait à peu de distance dans la direction de la haute Vistule, et nous n'avons pas attendu le pour jour nous remettre en route, décidés à cette précaution par l'attitude peu amicale de la population. Les juifs de Krojanke, qui nous ont hébergés à la fin de cette marche, n'étaient pas mieux dispo-

sés; mais l'apparition de nos pistolets les a rendus d'une angélique douceur.

Le 18, j'atteignais la route par laquelle, il y a quelques années, j'étais allé de Berlin à Thorn; le 23, je rencontrais à Kustrin des Français tout entiers aux préparatifs d'un siège probable à soutenir, et le 24. j'arrivais à Francfort-sur-Oder. Là, au lieu du Roi de Naples, après lequel je courais, j'ai trouvé le Roi de Prusse, qui, apparemment pour ne pas être sur le théâtre de la guerre, a quitté sa capitale et se retire en Silésie, procédé un peu équivoque quand on le rapproche de la défection récente du général prussien York.

Après un jour de repos, je me suis remis en quête du quartier-général et, pour me rendre plus lestement à Posen, où l'on m'assurait qu'il venait de s'établir, j'ai pris la poste, couru toute la nuit, et le 27, j'étais en présence du Prince de Neuchâtel. Le major-général ne m'a pas fait languir. Dès le lendemain, j'ai pris congé de Son Altesse, muni de l'ordre de me rendre en poste à Mayence pour y recevoir une nouvelle destination. Remonté dans ma modeste carriole, j'ai repris ma course et, le 30, j'étais à Berlin.

Ce n'est pas sans regrets que forcément j'ai changé de façon de voyager. Pour courir la poste, il a fallu me défaire de cette bonne jument bretonne, si intelligente, que j'avais achetée à Paris au début de notre triste campagne. Elle m'avait porté jusqu'à Moscou. Au retour, se nourrissant d'écorce de sapin, tandis que je me nourrissais de chair de cheval, et léchant la glace faute d'eau, elle avait partagé toutes mes misères. J'aurais voulu conserver toujours le bon animal; mais mon domestique, brave jeune homme, enfant de Paris, dont les pieds ont été gelés et qu'à grand'peine j'ai pu sortir de Russie, ayant été laissé par moi à l'hôpital militaire de Kœnigsberg dans l'état le plus pitoyable, et son successeur improvisé ne m'inspirant pas assez de confiance pour lui abandonner ma jument, j'ai dû me résigner. Cette sépara-

tion m'a tellement affligé que j'avais les yeux pleins de larmes en disant adieu à ma fidèle compagne. Ma pauvre Bretonne ! Je n'y pense jamais sans soupirer. Il me semble qu'en la vendant j'ai commis un acte d'égoïsme et d'ingratitude.

Poursuivant ma course par Potsdam et Wittemberg, ville saxonne sur l'Elbe, j'étais le 1er février à Leipsig.

Le 5, j'ai atteint Mayence, après dix jours d'un voyage rapide, car, malgré la rigueur de la saison et quelques haltes, je venais de parcourir ainsi près de 300 lieues.

Les revers de fortune rendent l'homme plus accessible aux émotions dont la source est dans le cœur. Aux jours prospères, lorsque je revoyais les frontières de France après une longue absence, j'étais presque indifférent ; l'Europe était ma patrie. Malheureux, cette fois, et revenu à des idées plus modestes, la vue de la rive gauche du Rhin a produit sur moi un effet tout nouveau. Une contrariété est venue troubler ce moment de consolation. Dépourvu de tout au point de porter mon bagage dans ma poche, j'avais eu l'idée d'acheter, en passant à Francfort-sur-Mein, de quoi pourvoir au plus urgent, et j'y avais employé le restant de ma bourse ; mais étourdiment j'emportai mon acquisition en pièces au lieu de l'avoir fait dépecer en chemises, cravates, etc..., et voilà que messieurs les douaniers de Mayence m'ont tout confisqué, en me disant que j'étais trop heureux de ne pas payer plus cher une tentative d'introduction de marchandises de contrebande.

Echapper au désastre de Moscou pour venir essuyer pareille avanie à la porte de la terre natale et de la part de ses concitoyens, il y avait là de quoi désenchanter ma patriotique émotion.

Après un repos de 15 jours bien nécessaire, j'ai quitté Mayence le 21 février, encore en poste, et le 25, j'arrivais à Lille, ma nouvelle destination.

Lille, 15 mars 1813.

J'avais juré de ne plus m'occuper des tristes événements qui viennent de couvrir de deuil notre pays ; mais malgré moi ils continuent de m'absorber. Le jour, je leur dois de noires méditations et, la nuit, des rêves pénibles. En vain je cherche à détourner mon regard fatigué : j'ai sans cesse devant moi cet océan de glace qui vient d'engloutir notre armée et tant de gloire.

De toutes les scènes d'horreur qui fatiguent ma mémoire quand elle est assaillie par les souvenirs de notre retraite, la plus lamentable est celle du passage de la Bérésina. Le froid s'était malheureusement adouci et la glace qui couvrait la fatale rivière n'avait plus assez de solidité pour porter les masses qui devaient la franchir.

Il paraît que depuis longtemps l'Empereur de Russie (ou plutôt ceux qui pensent pour lui) avait calculé que vers ce point pouvait nous être porté le coup mortel. Dans ce but, l'armée de Moldavie, sous Tschitzchagow, et celle de Wittgenstein étaient accourues à marches forcées pour se poster derrière nous. Ainsi enveloppés, nous devions trouver à Borisow les fourches Caudines. Ce plan bien conçu et mal exécuté a échoué ; mais qu'il a fait de victimes !

Livrés à leurs propres forces, les corps d'armée revenant de Moscou affaiblis et dépourvus de tout auraient eu dans ce lieu une lutte trop inégale à soutenir. Mais nous venions d'opérer notre réunion avec ceux des ducs de Reggio et de Bellune et de Dombrowski, qui, ne s'étant pas beaucoup enfoncés en Russie, avaient bien moins souffert que nous et étaient encore munis d'une bonne artillerie. Nous réduire à une capitulation n'était donc pas chose facile. C'est ce dont l'amiral Tschitzchagow put surtout s'apercevoir, car son armée fut si maltraitée dans les combats qui précédèrent et suivirent le passage que nous n'en entendîmes plus parler.

Bien que, faute de meilleurs matériaux, les deux ponts que nous avions réussi à construire sur la Bérésina fussent peu solides, ils auraient cependant rempli leur destination; mais la confusion était telle que, tout le monde s'y jetant à la fois, on s'y embarrassait sans pouvoir avancer, et que l'un de ces ponts finit par se rompre sous la foule qui le surchargeait. Le passage durait depuis deux jours avec un désordre qui avait déjà coûté la vie à nombre d'hommes noyés ou écrasés; mais quand, Victor et Dombrowski, qui soutenaient la retraite, ayant été repoussés, les tirailleurs ennemis se montrèrent sur les hauteurs dominant la Bérésina et que leurs obus vinrent éclater au milieu de la foule éperdue, alors l'effroi fut au comble et ses résultats épouvantables. Artillerie, cavalerie, infanterie, bagages, tout voulait s'élancer à la fois sur la rive droite. Sans égard pour le sexe, l'âge ou le grade, pour hâter sa fuite, le plus fort poussait dans l'eau le plus faible ou le foulait aux pieds. Les uns se jettent à la nage et meurent engourdis avant d'être au bord opposé; d'autres s'aventurent sur les glaçons flottants et se noient; l'air retentit de cris déchirants, et pendant que cette multitude se livre au désespoir, l'ennemi qui s'avance la foudroie de son artillerie; encore un moment et les survivants seront dépouillés et captifs. Dans ce terrible passage de rivière, il a péri un nombre effroyable d'hommes et de chevaux. On en raconte des détails qui font frémir. Je ne sais si dans les annales de la guerre on trouverait un épisode plus tragique.

De Moscou à Borisow, nous avions jonché la route de nos dépouilles ; mais ici, le butin fait sur nous a été immense. Ce qui nous restait en artillerie et en bagages y est tombé aux mains de l'ennemi. De tout ce que j'avais à ma suite au départ du Kremlin, il ne me restait qu'un cheval de bât chargé de ma marmite et de ce que j'avais pu sauver jusque-là. Il a été englouti dans la Bérésina et avec lui mes dernières ressources.

Il est remarquable que c'est à peu près au même endroit qu'en présence de l'armée du Czar, trompé par ses manœuvres, Charles XII franchit cette même Bérésina, lorsqu'il se dirigeait sur Moscou en 1708. Comme nous, il marchait à l'abîme.

Le froid qui, aux approches de Borisow, avait fléchi si fort à notre dommage, redevint bientôt rigoureux et ne fit qu'augmenter jusqu'au Niémen. Il nous fut d'abord avantageux, car au delà du théâtre de notre grand désastre, nous eûmes à franchir une longue étendue de marais qui, dans une autre saison, auraient pu devenir notre tombeau; mais cette rude température et la trop longue continuité de privations achevèrent la désorganisation d'une armée qui avait à supporter plus que les forces humaines ne comportent. Dans ce dernier période de notre retraite, la vieille Garde impériale fut digne d'elle-même jusqu'à la fin, bien que la mort n'épargnât pas ses vieux soldats. Le restant de l'armée n'était plus qu'une masse confuse dont les individus désarmés partaient, marchaient, s'arrêtaient quand bon leur semblait. L'indiscipline avait dépassé toutes les bornes. Plus de chefs, plus de subordonnés; tout était nivelé. L'excès de nos misères avait non seulement fait oublier les lois militaires si respectées auparavant, mais celles de la civilisation. En retombant dans l'état de nature, où l'instinct puissant de conservation nous avait repoussés pour la plupart, l'homme apparaissait dans sa laideur primitive. Un égoïsme brutal devint la règle générale. Malheur à celui qui, ayant déboutonné ses bretelles pour satisfaire un besoin, n'avait plus dans sa main engourdie par le froid assez de force pour les replacer lui-même. Malheur à celui qui, tombé sur la glace polie de la route, implorait le secours d'un bras pour se remettre sur ses pieds. A la honte de cette portion de la société humaine qui se croit plus parfaite parce qu'elle a le secret des belles manières, je dois dire ici que c'est dans toutes les classes, et peut-être encore plus dans

les hauts grades, que cet abominable vice d'égoïsme a développé sa hideuse nudité. L'excès du malheur semblait avoir fait replier sur nous-mêmes toutes nos affections. Dans cette foule hébétée et affamée, il n'y avait plus d'amis, plus de camarades, plus d'émotions partagées ; le physique avait étouffé le moral ; l'homme n'était plus qu'une brute.

Alors la loi du plus fort était bien réellement la meilleure. Celui qui possédait un reste de galette n'avait qu'à le bien cacher sous peine de s'en voir dépouillé. Les infortunés qui tombaient pour ne plus se relever étaient dévalisés et laissés nus sur la neige avant d'avoir rendu le dernier soupir. J'ai vu un pauvre soldat du train d'artillerie, malade, jeté violemment à bas de son cheval et abandonné ainsi, tandis que sa monture, tuée et dépecée à coups de sabre avec une incroyable célérité, au bout d'un quart d'heure, n'offrait plus qu'un squelette. Le pillage et les habitudes mercantiles qui en résultent avaient dénaturé la probité ordinaire du soldat. Ce n'était pas seulement ce qui servait à se nourrir ou à se vêtir que d'innombrables larcins faisaient passer de main en main, mais l'argent, les bijoux et tout ce qui se pouvait aisément emporter.

Entre mille traits de ce genre que je pourrais citer de la part d'hommes jusque-là scrupuleusement probes envers leurs camarades, en voici un qui s'est passé sous mes yeux. Après une marche longue et pénible sur la glace, nous bivouaquions pour nous préparer aux fatigues du lendemain. Quelques feux mal allumés par les débris d'un hameau voisin jetaient une lumière mourante sur les groupes d'êtres misérables qui tâchaient de s'y réchauffer ; tout à coup les cris *au voleur* retentissent ; un homme en poursuit un autre sans l'atteindre et peu après, je vois s'approcher de mon feu un vieux maréchal des logis des chasseurs à cheval de la Garde qui déplore la perte d'un petit porte-manteau contenant toute sa fortune. Pendant qu'il dormait, la tête posée

sur ce malheureux porte-manteau, une voix qui l'appelait par son nom l'ayant réveillé, il s'était mis sur son séant et aussitôt le précieux oreiller avait changé de maître.

Des pillards associés exploitaient la terreur que les Cosaques inspiraient à des cohues d'hommes sans armes qui ne méritaient plus le nom de soldats. De temps en temps, et surtout pendant la nuit, ils se mettaient à crier *hourra, hourra* tous à la fois et à tirer quelques coups de fusil, puis ils accouraient s'emparer de ce que les poltrons effrayés leur avaient abandonné. C'est ainsi que le quartier impérial fut troublé et l'Empereur lui-même brusquement réveillé à Doubrowna. Ces brigands en vinrent au point d'attaquer et de piller des convois. Entre Smorgony et Molodetschno, un secours de vivres envoyé de Wilna et escorté par un détachement de la division Loison allait au devant de l'armée : à l'improviste on entend crier par des hommes qui fuient à dessein : *Voilà les Cosaques*, et aussitôt l'escorte de disparaître, les charretiers de couper les traits, si bien que les précieuses provisions devinrent la proie d'effrontés maraudeurs. Rien ne prouve mieux la complète démoralisation de l'armée que cette terreur imprimée par les Cosaques, troupe criarde, lâche et hideuse, que de longue main elle s'était habituée à mépriser.

Depuis la Bérésina jusqu'en deçà du Niémen, laps de temps qui vit nos maux atteindre leur apogée, à l'exception des restes de la vieille Garde, les régiments débandés, désarmés, confondus et n'obéissant plus qu'à l'instinct de l'animal, établissaient leurs bivouacs où ils pouvaient dès que la nuit et la fatigue ordonnaient le repos. C'était ordinairement auprès des ruines des villages, afin d'avoir encore quelques morceaux de charpentes à brûler. Si, dans le lieu, une masure, une grange avait jusque-là échappé à la dévastation, il n'était pas prudent d'y chercher un abri. Pendant votre sommeil, on la démolissait pour en avoir le bois, et il fallait bien vite en

sortir sous peine d'être enseveli par les décombres, fussiez-vous prince ou maréchal d'Empire. Combien de fois encore est-il advenu au milieu de la nuit que des infortunés, n'ayant plus assez de force pour démolir et voulant se chauffer à tout prix, ont mis le feu à l'extérieur de ces réduits en bois, et que ceux qui encombraient l'intérieur n'ont pas eu le temps et le pouvoir d'échapper à l'incendie. Avec le bois qu'à grand' peine on se procurait et pour lequel on se battait souvent, on allumait des feux de bivouac auxquels ne pouvaient prendre place que ceux qui apportaient leur contingent de chauffage. Tout survenant était impitoyablement chassé s'il avait les mains vides, quels que fussent d'ailleurs ses droits au respect ou à la commisération des occupants. Il était impérieusement nécessaire que quelques-uns de ceux-ci veillassent pour alimenter le feu et réveiller de temps en temps les dormeurs. Sans ces précautions, la mort succédait au sommeil. Lorsqu'au point du jour ces bandes éparses se remettaient en marche, c'était pitié de voir combien, autour de leurs feux éteints, il restait d'individus morts gelés à la place où ils s'étaient accroupis la veille pour se chauffer.

Dans ces immenses plaines de Russie, lorsque l'hiver a tout effacé et que sous une couche uniforme de neige sont les chemins, les lacs, les fossés, les rivières, je ne sais comment le voyageur peut suivre une direction. On est là comme en pleine mer et il faut de même consulter les astres ou une boussole pour ne pas faire fausse route. Pour nous, la ligne à suivre n'était que trop bien jalonnée. A gauche et à droite gisaient ceux dont les souffrances étaient terminées et les carcasses des chevaux dont la chair venait d'être enlevée, et c'était un triste spectacle de voir entre ces deux haies de victimes s'écouler silencieusement la foule hâve des survivants. Comme l'a dit l'Empereur dans sont 29me bulletin, il fallait avoir l'âme *bien trempée* pour revenir de là.

Si parmi nous, dans des circonstances aussi absorbantes, il

s'est trouvé un de ces hommes bien trempés qui à telle qualité ait joint des connaissances physiologiques et le talent d'observation, il aura pu faire des remarques qui, faute d'occasion, ont peut-être échappé à bien d'autres penseurs. Il nous dirait comment l'impression morale peut influer sur le système vital au point de le désorganiser en peu d'instants, tellement que, dès qu'un de nous cessait d'espérer, il était mort dans 24 heures. Il assignerait l'âge où en général le sang a acquis sa plus grande chaleur, et l'estomac la plus grande aptitude à supporter la privation d'aliments, après s'être assuré, comme nous tous, que c'est parmi les hommes qui n'avaient pas 25 ans et ceux qui avaient dépassé 40 ans que la mortalité a exercé le plus de ravages. Enfin il aurait à constater comment l'engourdissement du sang, produit par le froid, amène une mort douce et prompte dont les approches se manifestent par un besoin de dormir très pénible à vaincre. S'il restait un ami à celui qui éprouvait tout à coup ce symptôme léthargique, il devait le secouer, le pincer fortement, le battre et puis le forcer à courir, pour rendre au sang sa fluidité précédente, car il arrivait que, sans ces violences, l'homme qui s'assoupissait refusait de se mouvoir, disant pour dernières paroles qu'il ne souffrait pas, qu'il avait chaud et qu'on le laissât en repos. Abandonné ainsi, il s'endormait, sa figure se colorait et, sans agonie, tout était fini en peu d'instants. J'ai moi-même et plus d'une fois éprouvé ce sommeil précurseur, mais j'en connaissais le danger et lorsque ma paupière devenait pesante, je me mettais à courir de toutes mes forces. C'est encore avec des précautions en usage dans mes montagnes que j'ai préservé de la gelée mon nez et mes pieds. Quand une certaine impression me le faisait juger nécessaire, je les frottais avec de la neige et la circulation était rétablie.

Un triste résultat de nos souffrances a été la perte plus ou moins complète des facultés intellectuelles de nombre d'entre nous. Les uns n'ont éprouvé qu'un affaissement qui peut-

être s'évanouira ; mais d'autres, dont le dérangement était total, ont péri victimes de l'absence de leur raison. Ceux-ci, atteints de vertiges, manifestaient quelquefois une sorte de gaieté incompréhensible ou se jetaient au milieu du premier feu venu, pensant se chauffer seulement ; mais le plus souvent, on voyait ces hommes, que la faim, le froid et les secousses morales avaient réduits à l'idiotisme, errer machinalement et comme des fantômes sur les ruines des villages incendiés. S'ils rencontraient un feu abandonné, ils s'asseyaient à l'entour, bien serrés les uns contre les autres, sur le corps de ceux qui avaient déjà péri à la même place et là, sans parole et sans mouvement, leur regard hébété restait fixé sur le tison qui allait être consumé et auquel ils ne devaient survivre que peu d'instants.

Parmi ces spectres à l'œil fixe, au corps décharné, à la figure terreuse, se trouvaient ordinairement quelques-uns des prisonniers de guerre faits à diverses affaires, et notamment en battant l'amiral sur la Bérésina, malheureux qui se seraient sans doute mieux défendus s'ils avaient prévu à quel sort ils étaient réservés. Mourant de faim et de fatigue, lorsqu'ils tombaient épuisés, les Polonais chargés de les escorter abrégeaient habituellement l'agonie par un coup de fusil. Plus tard, quand il n'y eut plus d'ordre et de discipline, ceux qui avaient survécu se trouvèrent en toute liberté, mais ils n'étaient plus assez vigoureux pour en profiter. Entraînés par la foule, ils marchaient avec elle jusqu'à l'heure suprême.

Bien que généralement parmi nous la pitié eût été refoulée au fond des cœurs par le froid, comme le mercure dans un tube de thermomètre, à moins d'avoir atteint le degré de décomposition morale des infortunés dont je viens de parler, il n'était pas possible de rester indifférent aux souffrances et à la fin malheureuse de presque tous les individus de notre nation qui nous suivaient depuis Moscou, où ils exerçaient telle ou telle industrie avant l'invasion. C'était des

marchands, des artistes, des ouvriers avec femmes et enfants, c'était des actrices, des danseuses, tous s'enfuyant de peur du knout et de la confiscation. Les uns dans d'élégantes voitures, les autres sur des chariots chargés de leur avoir, ils voyagèrent d'abord assez commodément ; mais on les vit bientôt à pied et puis mourir misérablement, sur la route, de froid et de privations.

Il faut dire à la honte du cœur humain que celles de ces femmes qui étaient jeunes et jolies, et surtout celles qui appartenaient au théâtre, étaient, dans ces jours terribles, bien autrement choyées, consolées, enveloppées que les autres. On a prolongé leurs maux sans pouvoir les sauver.

Rien n'est comparable à l'aspect que présentaient nos débris dans les derniers jours de la retraite. Ce qui restait de cette armée, auparavant si brillante et si uniformément vêtue, n'était plus qu'une hideuse mascarade. Ceux dont la chaussure était usée y avaient suppléé par des lambeaux de hâvresac ou de feutre. Pour garantir du froid sa tête et son buste, chacun avait pris ce qui était tombé sous sa main comme fourrures, couvertures, vieux sacs, pièces d'étoffe de toute couleur et jusqu'à des nattes de paille. Qui avait endossé l'habit d'un pope, qui la robe d'une femme. On arrachait aux morts et même aux mourants leurs vêtements et on les entassait sur soi comme au hasard. Outre ces déguisements auxquels nous participions tous plus ou moins, notre barbe longue d'un pouce, nos yeux hagards et nos visages, noirs de crasse et de fumée et amaigris, nous rendaient si différents de nous-mêmes que les meilleurs amis avaient peine à se reconnaître. Mais les cœurs étaient encore bien plus changés que les figures.

Quelque grandes qu'aient été les souffrances des colonnes qui marchaient en tête et au centre pendant la retraite, il faut convenir que l'arrière-garde, tant qu'il y en a eu une, avait encore à porter un plus rude fardeau. Combattre tout le jour

et marcher la nuit pour recommencer la lutte le lendemain; ne trouver sur son chemin que cendres et cadavres, attendu qu'en incendiant tout à l'avance on détruisait les dernières ressources de ceux qui suivaient; telle était la tâche de l'arrière-garde. Là ont fondu en peu de jours les corps d'armée de Davoust, Ney et Eugène. Les hommes revenus de là doivent avoir de terribles souvenirs.

Si l'armée russe, qui depuis Maloïaroslawetz a marché derrière nous et sur nos flancs, avait combattu comme des Français l'eussent fait à sa place, pas un de nous n'eût revu la France. Kutusow a mis à cette poursuite une mollesse inconcevable. A-t-il laissé échapper volontairement sa proie pour obéir au vieil axiome : *faites un pont à l'ennemi qui fuit?* Je crois plutôt que le froid et la rapidité de notre course ont mis les Russes aux abois et que vainqueurs et vaincus étaient également débilités en arrivant à Wilna. Cependant, notre ennemi avait un fléau de moins à combattre : la faim; car des villages les plus éloignés de la route, on lui apportait incessamment des vivres. On pourrait supposer que le soldat russe, plus accoutumé au froid que nous, en supporte mieux l'excès. C'est une erreur. Il s'accommode à merveille des transitions brusques de température, dont il semble que la nature lui ait fait une loi, mais son sang, qui n'est pas plus chaud que le nôtre, se fige tout aussi vite par un froid soutenu. Je crois même qu'en cela le soldat français aurait encore l'avantage sur le soldat russe, comme l'expérience a prouvé qu'il l'avait sur le soldat allemand. Des peuples de l'Europe, le nôtre est celui qui se fait le mieux à tous les climats. Nous bravons le soleil de l'Egypte et du Portugal mieux que les indigènes, et si des vivres nous eussent été fournis, nous aurions de même bravé l'hiver de Russie, même en bivouaquant sur la glace. C'est la faim, l'inexorable faim qui nous a tués.

Nous avions dans notre armée un échantillon des soldats

étrangers de toutes les contrées du continent, et comme leur destruction par le froid a été plus complète et plus rapide que la nôtre, nous pouvons nous regarder comme de meilleure trempe. A l'autre extrémité de cette échelle, il convient de placer les Napolitains. Il n'a fallu que quelques heures à la brillante garde royale de cette nation pour disparaître; et encore avait-elle l'estomac bien garni. Partie de Wilna, où elle tenait garnison, pour aller au-devant de l'Empereur, ce qui en restait le lendemain avait tout au moins pieds et mains gelés. Le soleil dissipe moins vite un léger brouillard.

De quelque admiration dont on soit, comme moi, pénétré pour le grand homme qui nous régit, il est difficile de conserver à son égard le rôle d'optimiste, quand il s'agit de cette désastreuse expédition; mais il faut dire et répéter à la louange de la brave et belle armée dont les neuf dixièmes ont trouvé la mort ou la captivité en Russie, que pas un seul murmure sorti de ses rangs n'est venu appesantir le douloureux fardeau qui comprimait sans doute le cœur de son chef suprême. Souvent à pied, entouré de soldats, s'il n'entendait plus sur la route ces cris d'amour et d'enthousiasme qui l'accueillirent tant de fois, du moins lui épargnait-on l'improbation. N'en voyait-il pas assez?

XIII

Campagne de 1813. — Kulm.

Magdebourg, 31 mars 1813.

Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera.

Après une campagne horriblement fatigante, je commençais à goûter les douceurs du repos. Parvenu à un emploi qui, dans la carrière que je parcours, est regardé comme un canonicat, j'entrevoyais une longue perspective d'occupations sédentaires; j'allais enfin savourer le doux *far niente*, lorsqu'un ordre du ministre est venu renverser l'édifice que mon imagination se plaisait à élever. Il m'enjoignait de partir dans le plus bref délai pour aller à Wittemberg, en Saxe, prendre le commandement du 31e régiment provisoire composé d'un bataillon du régiment où je suis major et d'un bataillon du 30e de la même arme. A peine ai-je eu le temps de faire des adieux et quelques préparatifs.

C'est le 20 de ce mois que je suis parti de Lille, et hier j'arrivais à Magdebourg. Quoique ce soit aller assez lestement, j'eusse fait plus de diligence encore si les chemins n'avaient été tellement couverts d'officiers courant en poste qu'il fallait attendre longtemps à chaque relais et se servir de chevaux harassés. En outre, il ne m'a pas été permis de suivre la ligne la plus courte. J'ai pris ma route par Menin, Courtray, Gand, Bruxelles, Aix-la-Chapelle, Cologne, Coblentz, Mayence, Francfort, Gotha et Erfurt. Arrivé au point du jour dans cette dernière ville, j'ai demandé des chevaux pour continuer mon

chemin vers Wittemberg; mais le maître de poste m'ayant heureusement averti que les Cosaques infestaient cette route, je suis allé aux informations chez le commandant de la place, et là, j'ai su qu'il m'était de toute impossibilité de me rendre directement à ma destination et qu'il me fallait tourner par Magdebourg, au risque encore d'être enlevé par un parti ennemi. Cela était aussi désagréable que peu rassurant; mais il n'y avait pas à balancer. Je me suis donc hâté de m'acheminer vers Magdebourg par une détestable route de traverse qui aurait été absolument impraticable s'il avait plu, et quoique, à chaque relais, on me dît que les Cosaques avaient paru le matin ou étaient infailliblement devant moi, je suis arrivé ici sans autre accident que quelques contusions dont je suis redevable à la maladresse d'un postillon qui m'a versé pendant la nuit.

L'apparition des patrouilles russes ou prussiennes sur la route de Leipsig effraye les habitants d Erfurt. Ceux qui craignent un siège déguerpissent; les autorités civiles françaises en font autant. Cette ville est ouverte, mais elle a une citadelle qui, bien défendue, peut tenir quelque temps. Au reste, il n'est pas à présumer que l'ennemi fasse une tentative sérieuse vers ce point tant que nous serons en force sur l'Elbe.

Le contre-temps qui m'a empêché d'aller en droite ligne à Wittemberg m'a mieux servi que je ne pensais, car de nouvelles dispositions ont précisément amené à Magdebourg mon régiment provisoire. Le Prince vice-roi qui commande l'armée est ici. Nos avant-postes sont sur la rive droite de l'Elbe. Il y a fréquemment de petits engagements avec les Prussiens, mais de part et d'autre on paraît éviter les affaires sérieuses. Ce calme précède sans doute de nouvelles tempêtes.

Wollmirstædt, 22 avril 1813.

J'ai quitté Magdebourg le 13 de ce mois et le même jour je suis venu à Wollmirstædt, petite ville à peu de distance de

l'Elbe et sur sa rive gauche. Le général Poinsot, qui commande la division dont mon régiment fait partie, y a son quartier-général. Je loge dans un château appartenant au maréchal Mortier, lequel a ici une belle propriété qu'il tient de la munificence de l'Empereur. Ce château commande une vue magnifique. Le pays est riant et d'une grande fertilité, la végétation fort avancée. Je jouirais avec délice des premières brises du printemps dans cette pittoresque résidence, si l'ennemi ne nous tenait constamment en haleine. Ses partis, qui rôdent sans cesse dans les environs, nous obligent à une vigilance suivie.

Oranienbaum, 14 mai 1813.

Le 25 du mois dernier, la division a quitté Wollmirstædt pour descendre encore la rive gauche de l'Elbe. Il s'agissait, disait-on, de faire jonction avec le corps de cavalerie du général Sébastiani, afin de rejeter de l'autre côté du fleuve quelques régiments prussiens et russes qui avaient pénétré dans le royaume de Westphalie. Ce jour-là nous campâmes en avant de Burgstall.

Le lendemain 26, la division se porta à Lüderitz, autre bourg où s'établit le quartier-général. Mon régiment fut désigné pour occuper le village de Grosschwarzlosen, à une portée de fusil plus loin. Nous eûmes le soir une alerte qui nous tint sur pied toute la nuit. Des paysans vinrent donner avis que l'ennemi était en force à Stendal, ville à 4 lieues de nous. Aussitôt, pensant qu'il avait l'intention de nous attaquer, nous fîmes toutes les dispositions pour le bien recevoir, mais nos préparatifs furent en pure perte. Ces Messieurs ne parurent point, et nous passâmes encore onze jours dans ces mêmes positions sans plus entendre parler d'eux ni du général Sébastiani que nous devions soutenir. Nous n'en fûmes pas moins sans cesse sur le qui-vive, et tous les jours sous les armes avant l'aurore.

Notre infructueuse station ayant enfin cessé, nous nous sommes mis en marche le 8 mai pour remonter l'Elbe par Magdebourg, Stassfürt et Güsten. Le 13, la division a quitté les États Westphaliens pour entrer dans le pays d'Anhalt par Bernburg. Aux portes de cette dernière ville, elle s'est réunie au corps du maréchal duc de Bellune, sous les ordres de qui elle est mise provisoirement, et de là nous avons poursuivi notre route par Cœthen et Dessau.

Avant notre mouvement, l'ennemi occupait presque tout le pays dont je viens de parler. Il s'est replié devant nous, sans attendre notre avant-garde. Cette marche est concertée avec celle des autres corps d'armée, lesquels se sont déjà avancés jusqu'à Leipzig, après avoir battu Russes et Prussiens. Il paraît que sur plusieurs points on va franchir l'Elbe pour dégager la Saxe et porter le théâtre de la guerre chez ces vilains Prussiens qui seront encore demain à nos genoux. Le duc de Bellune devait, dit-on, passer ce fleuve à Dessau, mais en se retirant l'ennemi a détruit le pont, ce qui nous force à remonter encore la rive gauche. Demain nous continuerons notre marche.

Le général Philippon a remplacé le général Poinsot dans le commandement de la division où je sers. Ce dernier a eu une autre destination. Le général Philippon est connu par sa belle défense de Badajoz, en Estramadure.

Au camp de Raudten, 4 juin 1813.

A la bonne heure. L'aiguillette est dénouée, le charme est rompu, la victoire un moment infidèle revient à nous. Qu'elle soit la bienvenue et sans rancune. Les journées de Lützen et Bautzen viennent d'apprendre à nos rivaux que les Français n'avaient pas tous été gelés l'an dernier. Une armée nouvellement levée et dépourvue de cavalerie a arrêté, battu et refoulé ces soldats du Nord ivres de succès qui ne leur ap-

partiennent pas. Semblable à Antée, Napoléon a repris de nouvelles forces en touchant la France, la terre des preux. Il est là, à la tête de son armée victorieuse, cet homme infatigable de qui on pourra dire un jour comme de Charles XII: *hic stat qui nunquam stetit ;* il est là et bientôt fautes et malheurs seront réparés.

Le 15 mai, le corps du duc de Bellune, sous les ordres de qui je sers momentanément, est entré en Saxe, a passé l'Elbe à Wittemberg et a bivouaqué à un quart de lieue au delà. Wittemberg, qui n'a que de mauvaises fortifications réparées à la hâte, a cependant résisté aux troupes qui l'ont attaqué plusieurs fois depuis l'hiver. Notre venue, qui en a fait lever le siège, comble de joie sa garnison, qui aurait nécessairement bientôt succombé. La défense de cette chétive place de guerre fait grand honneur au vieux général Lapoype. Il a fait merveilles. Les Wittembergeois lui savent sans doute fort mauvais gré de ce qu'il a fait raser tous les faubourgs et vu sans s'apitoyer les bombes ruiner quantité d'édifices de la ville; mais il est rare que les devoirs du gouverneur d'une place assiégée se concilient avec les intérêts et les goûts des habitants.

Le 16, nous avons remonté la rive droite de l'Elbe sans rencontrer l'ennemi. Mon régiment ayant été détaché pour soutenir la cavalerie légère d'avant-garde, nous avons pris position à Schweinitz, petite ville flanquée de vignobles. Cette station a beaucoup plu aux hussards et à mes jeunes fantassins qui depuis longtemps ne buvaient pas de vin. J'ai encore marché le lendemain avec l'avant-garde. Arrivé à Dahme, où le roi de Saxe a un château qu'il n'habite jamais, j'ai reçu l'ordre de prendre le commandement de la place et d'en faire la police avec mon régiment pendant le temps que devait y séjourner le duc de Bellune. Ces fonctions n'ont duré que deux jours, mais elles m'ont donné autant de peine que d'ennui.

Nous nous sommes mis en marche le 19, dans la direction de Berlin, et après avoir montré là une tête de colonne pendant quelque temps, apparemment pour donner le change à l'ennemi, nous avons fait contre-marche et pris la route de Lusace par Sonnewalde, chétive petite ville près de laquelle le corps d'armée a bivouaqué.

Le 20, nous avons bivouaqué en avant de Senftenberg. Le pays est couvert de tristes forêts de sapins qui, de loin en loin, laissent entrevoir de misérables villages. Le lendemain 21, une forte canonnade entendue au loin devant nous nous a avertis que nous approchions du théâtre des opérations. Le corps d'armée a campé en avant de Wittichenau, pauvre ville de Lusace.

Le 22, nous nous sommes mis en marche de bonne heure à travers un pays inégal mais fertile. Arrivés sur les bords de la Sprée, que nous avons passée, nous avons eu le spectacle d'un champ de bataille couvert de Français, de Russes et de Prussiens morts ou blessés, ceux-ci à peu près sans secours, selon l'habitude. Cette vue a fait sur nos jeunes gens, dont les dix-neuf vingtièmes n'ont pas encore vu le feu, une impression dont on s'apercevait à leur pâleur et à leur silence. J'en ai vu pleurer, d'autres s'évanouir, d'autres devenir immobiles de stupeur. Je doute qu'ils eussent bien fait leur devoir si on les eût conduits dans ce moment à l'ennemi. Il est peu de militaires qui n'aient éprouvé une forte commotion, lorsque, pour la première fois, la guerre leur a montré ses victimes. C'est un tribut qu'il faut payer à l'humanité et au sentiment inné de sa propre conservation. On doit donc se garder de donner une fausse interprétation à ce mouvement d'instinct. Le plus brave n'en est pas à l'abri. Au reste, on se familiarise vite avec les horreurs du champ de bataille. Ce qui ajoutait sans doute à l'effet de la scène qui se déroulait sous nos yeux, c'était le retentissement solennel d'une vive canonnade engagée à peu de distance et l'incendie des villages que nous tra-

versions. L'ennemi continuait à se retirer en se défendant et, malgré la rapidité de notre marche, nous ne pûmes prendre part à l'affaire. On fit halte dans la soirée en avant de Baruth, charmant village que les Cosaques venaient de brûler. Ce jour-là nous commençâmes à manquer de vivres, ce qui parut étrange à nos jeunes soldats qui n'avaient pas encore la connaissance pratique des privations du métier.

Continuant à marcher dans la direction de la Haute Silésie, le 23, nous bivouaquâmes auprès de Muselwitz.

Le 24, le corps du duc de Bellune cessa de suivre le gros de l'armée pour prendre une direction à gauche. Après avoir parcouru un pays boisé et montueux et traversé la ville de Rothenburg, nous campâmes auprès de Nieder-Neudorf, village sur la Neisse. Peu d'instants auparavant, notre cavalerie d'avant-garde avait rencontré l'ennemi qui, après une légère escarmouche, s'était replié derrière cette rivière en brûlant les ponts.

Nous passâmes la Neisse le lendemain sans obstacle, et après une marche longue et pénible à travers un pays couvert de bois de sapins, de marais, de sables et de lacs, nous bivouaquâmes auprès de Tannendorf, dernier village saxon du côté de la Silésie. Cette journée fut d'autant plus fatigante pour le soldat que, le voisinage de l'ennemi et la nature du terrain obligeant à être sur ses gardes, il fallut marcher constamment serrés en colonne par peloton, dans des routes étroites et difficiles.

Le 26, nous franchîmes la Queis et entrâmes en Silésie, ayant toujours devant nos colonnes un ennemi qui ne songeait qu'à nous faire place. Mon régiment bivouaqua à Lortz, village sur la Queis, avec la cavalerie légère. Les Cosaques en sortaient à peine. Le prince Biron de Courlande, qui commande un corps russe, venait d'en partir malgré lui, abandonnant son dîner dont le général Sébastiani s'accommoda fort bien.

Sprottau fut occupé par nous le jour suivant. Au delà de cette ville, notre cavalerie légère s'empara d'un convoi russe dans lequel se trouvaient 10 pièces de canon, des munitions et des bagages. Ce convoi, qui était presque sans escorte, n'avait nulle connaissance de notre invasion. Mon régiment passa la nuit à Sprottau, où s'arrêta le maréchal. Ce jour-là, j'eus la fort ennuyeuse commission d'interroger une centaine d'officiers, sous-officiers et soldats prisonniers de guerre pour tâcher d'avoir des renseignements sur la force et l'emplacement des armées ennemies; mais ce que mon interrogatoire m'apprit de plus clair, c'est que Russes et Prussiens se détestent bien cordialement, tout en combattant pour la même cause.

Le 28, parvenue à 3 milles allemands de Glogau, notre colonne campa en avant du bourg de Primkenau. Nous nous arrêtâmes le jour suivant dans cette position, et le 30, quittant la route de Glogau pour tourner à droite, nous traversâmes Polckwitz et arrivâmes à Raudten, petite ville à 3 lieues de l'Oder, aux portes de laquelle nous campons depuis lors.

L'ennemi, qui auparavant faisait devant nous une retraite méthodique et dont de temps en temps nous heurtions l'arrière-garde, a totalement disparu sur ce point; et nous ne semblons faire qu'une promenade militaire. Il paraît que les grands coups continuent à se frapper sur notre droite vers la basse Silésie. On parle de succès importants. Je pense que nous avons été détachés ici pour dégager Glogau et couvrir en même temps l'aile gauche de la grande armée. Il n'a pas été difficile de remplir le premier but. Les troupes qui assiégeaient Glogau se sont éloignées à notre approche sans coup férir. Nous sommes maintenant en communication avec cette place forte dont la garnison n'est pas moins joyeuse de notre venue que celle de Wittemberg.

P. S. — Nous recevons dans l'instant l'avis d'un armistice entre les armées belligérantes, et en même temps l'ordre de

quitter cette position pour rétrograder. Un armistice! Certes, je ne m'y attendais pas.

Kemberg, 22 juin 1813.

Le 5 de ce mois, le corps d'armée s'est mis en marche pour évacuer la Silésie. Le 7, il campait aux portes de Sagan. Ce même jour, 7, il a fait halte dans la matinée, hors de Sprottau, pour assister à l'exécution d'un malheureux soldat de 19 ans convaincu d'avoir volé la veille un tablier et un mouchoir, le tout valant au plus cinq francs. De semblables exemples sont sans doute nécessaires, on peut même dire qu'ils sont trop rares; mais combien ils donnent à penser! Ce jeune homme ne se fût peut-être jamais rendu coupable si, dans le régiment où il entrait à peine, il n'avait trouvé la maraude tolérée et pour ainsi dire en honneur parmi le petit nombre de vieux soldats qui sont encore dans nos rangs; il n'y eût pas songé si, faute de distributions régulières, il n'eût pas été obligé d'aller voler des vivres pour nourrir lui, ses camarades et même ses officiers. Notre manière d'alimenter nos armées est odieuse, elle est subversive de toute subordination et de tout principe de générosité et de civilisation.

Après un séjour de 24 heures au camp de Sagan, la division à laquelle j'appartiens ayant cessé d'être sous les ordres d' [illegible] Victor et devant rentrer au premier corps d'armée [illegible] elle fait partie, elle s'est acheminée vers la Saxe et est arrivée à Wittemberg le 17 du courant.

Je suis venu ce matin m'établir à Kemberg, sur la route de poste qui va de Wittemberg à Leipsig, à 2 lieues de cette première ville. C'est à peu près le centre de mes cantonnements. Le pays est beau et bon, mais bien épuisé. Les habitants des environs d'une place assiégée sont presque aussi malheureux que ceux enfermés dans la place même. Assiégeants et assiégés les ruinent à qui mieux mieux. On dit que nous devons

passer ici tout le temps de l'armistice. On dit aussi que de forts partis ennemis qui n'ont pas connaissance de cet armistice, ou qui peut-être ne veulent pas en avoir connaissance, guerroient encore sur nos derrières. Si ceci est vrai, je dois m'attendre à de nouvelles courses, et ils ont de vigoureuses jambes, messieurs les partisans.

Depuis notre passage à Wittemberg dans le mois dernier, les travaux des fortifications de cette ville forte ont été poussés avec célérité et elle est aujourd'hui bien plus en état de résister que lorsque Russes et Prussiens se sont escrimés inutilement pour l'enlever. J'ai dîné hier chez le brave général Lapoype, son gouverneur, et entrevu chez lui une esquisse des nouveaux ouvrages à exécuter. A les voir si considérables, on juge que l'Empereur veut faire de Wittemberg une place de guerre respectable. Les 1.500 ouvriers qui y travaillent aujourd'hui vont être portés à 4.000. Les habitants sont loin d'être flattés de l'honneur qu'on fait à leur ville. Ils ont fait dernièrement un essai trop pénible pour se complaire à voir leurs foyers si savamment enveloppés. Aussi tous ceux qui ont quelque aisance profitent de la trêve actuelle pour aller résider ailleurs, se promettant de ne point revenir si la paix ne suit pas l'armistice.

Dessau, 12 juillet 1813.

Tous les régiments provisoires ayant été dissous, d'après la volonté de l'Empereur, mon bataillon du 30e de ligne s'est séparé de moi le 4 du courant pour aller rejoindre un autre corps d'armée, et presque en même temps j'ai réuni sous mon commandement les quatre bataillons de guerre du 17e auquel j'appartiens.

Le 5, la division a quitté ses cantonnements des environs de Wittemberg et s'est concentrée dans Dessau, où déjà se trouvait une autre division d'infanterie, celle du général Dufour.

Hier, l'Empereur est arrivé ici et aussitôt il a passé en revue et fait manœuvrer notre division. Je ne l'avais pas revu depuis les jours néfastes de la retraite de Russie, alors qu'affublé d'une pelisse verte et un bâton blanc à la main, il cheminait tristement sur la glace au milieu des débris de sa Garde. Un retour de fortune a rendu à sa physionomie son expression magique. C'est toujours ce regard d'aigle, ce mélange de bonté et de ferme volonté, ce verbe bref qui n'admet pas de réplique. Il y a dans cet homme extraordinaire quelque chose qui fascine, qui ensorcelle. L'être le plus froid s'émeut devant lui. Ce n'est pas uniquement son génie, son rang, sa réputation qui imposent; il y a, je crois, une sorte d'influence magnétique qui opère infailliblement sur les individus admis en sa présence, même les plus grossiers. L'Empereur s'est montré d'autant plus satisfait du 17e régiment qu'en l'absence du colonel je commandais à cette revue, que j'avais à lui montrer au delà de 4 mille hommes. Il aime les gros bataillons. Aussi toutes les faveurs que je lui ai demandées pour mes subordonnés ont été accordées. Il m'a accueilli comme un ancien capitaine de ses grenadiers avec un accent marqué de bienveillance et ses derniers mots ont été : *Je vous fais officier de la Légion d'honneur*. Voilà qui va bien.

Au bivouac, près Georgenthal (Bohême), 22 août 1813.

L'armistice avait étonné l'armée; mais pendant sa durée, peu d'hommes réfléchis parmi nous croyaient que la paix s'en suivrait. Lors de la revue de Dessau, les doutes des moins clairvoyants ont pu s'évanouir. Aux questions multipliées de l'Empereur, aux récompenses accordées, à son ton, ses manières et ses injonctions, il était aisé de voir que nous touchions à une nouvelle lutte. L'incertitude a eu un terme le 13 août; nous avons reçu en même temps l'annonce de la reprise des hostilités et l'ordre de nous rapprocher de l'ennemi.

Le 13, la division Philippon est sortie de ses cantonnements et s'est portée à Schmiedeberg.

Le 14, mon régiment a occupé le village de Moekrehna, après avoir traversé un pauvre pays que couvrent presque partout des forêts, chasses favorites de la cour de Dresde.

Nous avons continué, le 15, à remonter la rive gauche de l'Elbe, jusqu'à la petite ville d'Oschatz, où nous avons passé la nuit.

Le 17, notre division a traversé la capitale du royaume de Saxe, et au delà, rive droite de l'Elbe, elle s'est arrêtée sur un terrain montueux et boisé où la jeune Garde impériale a passé le temps de l'armistice, sous des abris artistement faits avec des branches de sapin. Ce camp est curieux, bien décoré; il fait honneur au goût et à la patience de nos soldats ; mais quand on a compté sur un bon gîte en se rappelant une autre époque, il est dur d'avoir à passer la nuit sur la froide terre d'un bivouac, quelque beau qu'il puisse être.

Le 18, notre colonne a pris la direction de la Silésie, à travers un pays inégal et boisé, et s'est arrêtée auprès de la petite ville de Stolpen où, sur une masse de roches de basalte, est assis un vieux château démantelé.

Après avoir dépassé Bischofswerda, le 19, un nouvel ordre nous a fait rétrograder et puis tourner à droite. La journée s'est terminée par un bivouac en avant de Neustadt, à peu de distance des frontières autrichiennes de Bohême.

Avant-hier 20, faisant une marche forcée, notre corps d'armée a pénétré dans le royaume de Bohême sans éprouver aucun obstacle. Il s'est arrêté à Rumbourg, où notre général commandant en chef Vandamme a établi son quartier-général, à l'exception de la division Philippon qui s'est avancée jusqu'à Georgenthal, petite ville aux portes de laquelle nous campons depuis lors. Nos soldats qui mettaient une certaine modération à piller la Saxe, notre alliée, ont cessé de se gêner dès qu'ils se sont vus en Bohême, aujourd'hui terre ennemie.

Cependant les populations restent dans leurs foyers et n'ont pas l'air trop effrayé de notre brusque apparition. Des paysans nous disent d'un air de confiance : *Comment un fils pourrait-il faire la guerre à son père ?* Eh bonnes gens, que vous connaissez peu la valeur des liens de famille entre têtes couronnées !

Il vient de m'arriver un désagrément dont il faut que je parle, pour mon soulagement. Depuis la dislocation des régiments provisoires, je me trouvais à la tête des quatre bataillons du 17e de ligne, en l'absence du colonel, M. Vasserot, lequel avait été forcé d'aller aux eaux pour les blessures qui l'ont mutilé dans la retraite de Russie. Lors de la revue de Dessau, l'Empereur, surpris de ne voir qu'un major pour chef d'un régiment de plus de quatre mille hommes dans les rangs, me demanda où était le colonel et à quelle époque il devait rentrer. Ayant reçu depuis peu une lettre de M. Vasserot, je répondis que j'avais la certitude qu'avant 15 jours il serait à son poste. —*Cela est-il bien sûr?* répliqua Sa Majesté. —*Sire, j'en ai l'intime conviction.* Si j'avais répondu moins affirmativement, si j'avais manifesté le doute le plus léger, je fusse devenu à l'instant colonel du 17e. Je le savais, je le voyais dans les yeux de l'Empereur ; mais manquer ainsi à ce que l'honneur et la vérité me prescrivaient à l'égard de mon colonel, à qui je porte autant d'attachement que d'estime, m'était impossible et je reste major. Mais ma délicatesse m'a été funeste. Au moment où on m'interrogeait sur l'absence de mon chef, il était promu au grade de Général de brigade. L Empereur ne s'en souvenait pas, personne autour de lui ne le savait, je l'ignorais moi-même. Un mot suffisait pour faire de moi un colonel et pas une bouche ne s'ouvrit pour le prononcer. Je n'ai su l'avancement du général Vasserot qu'en voyant, peu de jours après, arriver son successeur. Cette mésaventure m'afflige, parce que je me vois séparé d'un des plus dignes colonels de l'armée, et que, par une véritable fatalité, j'ai perdu

une occasion d'avancement qui peut-être ne se reproduira de longtemps.

Du camp près de Dresde, 4 septembre 1813.

Après des succès suivis d'un grand revers, me voici revenu aux portes de Dresde. Tant de faits et de souvenirs se pressent aujourd'hui dans ma mémoire que je ne sais si je pourrai les mettre en ordre.

Le 20 août, nos troupes avaient subitement fait irruption en Bohême, et, sans obstacle, elles s'étaient avancées jusqu'à Georgenthal.

Nous ne devions faire sur ce point qu'une apparition. La concentration de l'ennemi sur les rives de l'Elbe a nécessité le mouvement rétrograde du corps d'armée. Le 24, il marchait vers la Saxe et bivouaquait près du village de Hainpach.

Le 25, nous sortions de Bohême, rentrions en Saxe et bivouaquions près de Neustadt, au même lieu que le 19. De mauvais chemins et une pluie continuelle ont rendu pénible la marche de nuit qui a terminé la journée.

Après quelques heures de repos dans la boue, toujours tourmentés par une pluie non interrompue, nous avons continué notre marche vers l'Elbe aussi vite que le permettait le mauvais état d'une route défoncée à la fois par l'eau et les roues de notre artillerie. Toute la nuit suivante, il a fallu poursuivre cette marche forcée. Quelle nuit! Au jour, couverts de boue, percés par la pluie et harassés, nous étions méconnaissables. Plusieurs jeunes soldats avaient péri de fatigue et de besoin.

Le 27, encore la pluie, encore d'affreux chemins d'où hommes, chevaux et voitures pouvaient à grand'peine sortir, encore une journée horriblement pénible.

Après avoir, comme la veille, monté et descendu mille collines boisées, nous est apparu le haut rocher qui porte Kœnigs-

tein. Au delà notre colonne a passé l'Elbe, dont les rives ont été hérissées de redoutes, et peu après, au loin devant nous, des lignes de fumée et le bruit sourd de l'artillerie nous signalaient un jour de combat. Nous avancions lentement dans cette direction, car la route devenait de plus en plus impraticable, et la nuit était venue que nous étions encore assez loin du théâtre de l'action. Alors, nous avons établi nos bivouacs dans des champs détrempés par la pluie, en avant de Langenhennersdorf, village pillé et dépourvu de tout. Après une journée si fatigante, le repos était bien nécessaire; mais il a fallu ne dormir que d'un œil à cause du voisinage de l'ennemi.

Il était à peine jour, le 28, que le combat se renouvelait; mais l'approche de notre colonne, qui allait prendre en flanc l'armée autrichienne tout fraîchement sortie de Bohême, et la résistance éprouvée la veille avaient fait échouer le plan du Beau-père. Bientôt nous eûmes à poursuivre ceux qui étaient venus pour nous chasser de la Saxe. Des succès importants ont signalé cette journée. A la manière dont on les a reçus, les Autrichiens ont dû reconnaître la main qui les a si souvent flagellés. Après avoir laissé dans les champs de Dresde une grande quantité de morts, de blessés et de prisonniers et perdu nombre de canons et de drapeaux, ils ont repris le chemin par lequel ils étaient venus, toujours poussés et culbutés. Hélas! la victoire ne nous souriait là que pour nous faire, deux jours après, la plus laide grimace. Le premier corps n'a pris qu'une faible part à cette victoire. Il arrivait trop tard. Vers le soir, cependant, notre division a eu une position à enlever. Chassé là, comme ailleurs, l'ennemi nous y a abandonné une pièce de canon. J'avais alors sous mes ordres immédiats deux bataillons qui ont perdu une soixantaine d'hommes. Après ce succès, suivant l'ennemi dans sa retraite, nous sommes allés bivouaquer auprès de la petite ville de Gieshübel.

Le 29, au point du jour, nous prenons la route qui de Dresde va à Prague, et bientôt nous sommes de nouveau en Bohême. Toujours pressé, chassé, battu et perdant plusieurs milliers de prisonniers, l'ennemi se précipite des hauteurs de Nollendorf dans la Vallée de Kulm; nous nous y jetons tête baissée après lui; mais là il s'arrête, se forme, prend position, et ces troupes, que nous croyions démoralisées, nous offrent tout à coup la plus vigoureuse résistance.

En vain nous les abordons avec notre impétuosité ordinaire, nos attaques sont repoussées, et la nuit survient que la victoire ne nous a pas livré son secret. Notre division a supporté une bonne part des pertes que le premier corps à faites dans cette lutte acharnée. Le 7e d'infanterie légère était presque anéanti; d'autres régiments avaient perdu moitié de leur monde. Dans le 17e, nous comptions 600 hommes hors de combat, y compris le colonel et deux chefs de bataillon.

Elle n'a pas été gaie, la nuit de bivouac qui a suivi cette sanglante journée. Chargé du commandement du 17e régiment par suite de la blessure du colonel et posté à petite distance des feux de l'ennemi, je l'ai passée à visiter mes factionnaires, que la fatigue endormait.

Vers minuit, sur le rapport d'une patrouille, je m'avance seul dans l'espace qui sépare les deux camps, je mets l'oreille contre terre, et je m'assure que derrière cette ligne de feux qui s'étend au loin, parallèlement à la nôtre, des colonnes sont en mouvement et qu'une nombreuse artillerie les accompagne. Je me rends aussitôt auprès du général Vandamme, à Kulm. Il dormait paisiblement. Fâché de voir troubler son repos, il me reçoit mal, procédé assez habituel de sa part; je lui dis que l'ennemi manœuvre sur notre flanc gauche, et que nous sommes menacés d'être enveloppés. Il me répond que mon rapport est inexact; que si l'ennemi marche, c'est pour échapper à sa ruine, et que le jour suivant le verra fuyant ou anéanti. Sur ce, le général se rendort, et moi, mé-

content et soucieux, je retourne à mon poste. Peu après parut l'aube de la plus malheureuse journée de ma vie militaire. Aussitôt que les ténèbres, en s'éclaircissant, permirent de distinguer les objets, on vit que les Russes s'étaient renforcés de nombreuses divisions autrichiennes, et que les uns et les autres avaient si bien mis la nuit à profit que notre corps d'armée, débordé et aux trois quarts enveloppé par des forces très supérieures, était dans la plus critique position.

Pour l'intelligence de ceci, il faut savoir que cette vallée de Kulm, au centre de laquelle se trouve un bourg de même nom, a la forme d'un entonnoir, c'est-à-dire qu'après y avoir pénétré par un étroit défilé commandé par des hauteurs d'un difficile accès, plus nous avancions en Bohême, dans la direction de Tœplitz, plus elle s'élargissait. Pendant la nuit, l'ennemi, en tournant notre aile gauche, qui n'avait point d'appui, s'était étendu jusque vers le point par lequel nous étions entrés dans la souricière, et, au jour, il était en mesure d'assaillir à la fois notre flanc, notre front et nos derrières. Ainsi attaqués, le désordre ne tarda pas à se mettre dans nos lignes. Partout on combattait, mais sans plan, sans ensemble. Semblable au loup qui, tombé dans un piège, perd courage et se laisse museler, notre général en chef, Vandamme, est enveloppé et pris sans chercher à réparer sa bévue ou à fuir de sa personne. Plusieurs autres officiers généraux ont le même sort sans montrer plus d'énergie et de présence d'esprit. L'ennemi, enhardi d'abord par notre irrésolution et plus tard par le décousu de nos manœuvres, se rue sur nous de toute part. Là où il ne nous aborde pas corps à corps, il nous accable de sa mitraille. A neuf heures du matin, le premier corps, victorieux la veille, était en pleine déroute. Placé alors à l'extrême droite de la première ligne et heureusement appuyé à une colline très boisée, je repousse d'abord avec succès toutes les attaques faites sur ce point; mais l'infanterie qui se

liait à moi venant à être enfoncée, l'ennemi se jette à la fois sur mon front et sur mon flanc gauche ; l'artillerie que j'appuyais est enlevée par une charge vigoureuse, et je suis au moment de voir mes quatre bataillons taillés en pièces ou réduits à mettre bas les armes. En vain je regarde autour de moi. Plus de secours à espérer, plus de chef qui dirige mes mouvements. Partout se montre un ennemi triomphant qui me désole de sa mitraille en attendant qu'il ait achevé de m'envelopper. Dans cette critique situation, devenu l'arbitre de ma destinée, je porte mon monde au bas de la colline protectrice, je me couvre par 400 tirailleurs et aussitôt après avoir indiqué le sommet de cette colline comme point de ralliement, les rangs sont rompus, et à travers un épais taillis qui nous dérobe aux regards des assaillants et rend incertain l'effet de leur canon, nous gravissons péniblement la plus escarpée des hauteurs.

Une heure après nos débris commençaient à se rassembler sur le plateau supérieur, autour de mon aigle que j'avais eu soin de ne pas perdre de vue. Moins arrêté par mon rideau de tirailleurs que par l'escarpement qu'il eût fallu gravir, l'ennemi avait cessé sa poursuite pour courir après une autre proie ; nous pûmes reposer et plus tard nous compter. Cette dernière opération fut triste. Il nous manquait 500 hommes tombés morts ou mourants aux mains de l'ennemi, et parmi les présents, que de blessés auxquels on ne pouvait donner les soins convenables faute de linge, de charpie et d'instruments de chirurgie ! Après une halte de plusieurs heures, je me décidai à m'éloigner, mais où aller ? En prenant telle ou telle direction, je pouvais rencontrer les alliés, et mes soldats découragés et mourant de faim me paraissaient peu disposés à se battre. Faute de guide et de renseignements, car les habitations et les champs autour de moi étaient également déserts, je consulte le soleil qui bientôt va disparaître, et me voilà marchant vers le point où je calcule que je puis trouver

Dresde. La nuit survint et nous marchions encore, toujours soutenus par l'espérance de trouver enfin un village peuplé et des vivres. Tout à coup nos yeux sont frappés par plusieurs lignes de feux de bivouac que la nature du terrain nous avait cachées jusque-là. Ces feux, qui brillaient à un quart de lieue de distance, coupaient la route que je m'étais tracée et indiquaient une réunion de plus de 20 mille hommes. Ces troupes sont-elles amies ou ennemies? Sommes-nous tombés de Charybde en Scylla? Ma colonne fait halte ; j'ordonne le silence le plus absolu, et j'envoie à la découverte quelques hommes dévoués et alertes, avec mission d'approcher des feux avancés avec précaution, en rampant sur la terre au besoin. Après demi-heure d'une attente pénible, deux de mes éclaireurs accourent et j'apprends que nous sommes en présence des bivouacs du 14e corps d'armée. A cette nouvelle, mon cœur fut soulagé d'un grand poids. Si ces feux avaient été ceux d'une troupe ennemie, comment échapper ? Seul, je n'eusse été que médiocrement embarrassé. Guidé par les étoiles, il m'était facile de tourner à grande distance la ligne des bivouacs et de rentrer avant le jour sur le chemin de Dresde ; mais me serais-je fait suivre par une masse de jeunes gens exténués parmi lesquels se trouvaient beaucoup de blessés ? Mon 17me régiment fut bientôt introduit dans le camp ami, on lui assigna un local pour bivouaquer, des vivres lui furent distribués, et moi je me rendis auprès du maréchal Saint-Cyr, commandant du 14me corps, qui me questionna beaucoup sur les événements de la journée et parut frappé de mes tristes récits. Par son ordre, des chirurgiens et des voitures furent aussitôt envoyés à la recherche des blessés que j'avais laissés en route; mais, dans l'obscurité, comment les trouver, puisque notre marche avait eu lieu à travers champs ? Au jour, on put en ramasser et en secourir quelques-uns et couvrir d'un peu de terre ceux dont la nuit avait terminé les souffrances.

C'est auprès de Liebenau, village saxon, que j'avais si heureusement fait rencontre du 14me corps. En suite des ordres du maréchal Saint-Cyr, le lendemain, 31 août, nous prîmes dans son camp un repos bien nécessaire.

Le 1er septembre, ma troupe, grossie d'un certain nombre de fuyards de divers régiments du 1er corps échappés au grand désastre de l'avant-veille, s'est dirigée vers l'Elbe. Après une forte marche, elle a été établie dans une partie des baraques précédemment occupées par la jeune Garde en avant de Dresde, et là nous sommes encore. Le 17me régiment avait quitté ce même camp, fort de 4 mille hommes, le 18 du mois dernier, et aujourd'hui il n'y en compte plus que 1.500. Quelque terrible que soit cet exemple des vicissitudes de la guerre, des régiments de notre corps d'armée, le 17me est celui qui a le moins souffert à la journée de Kulm. Son aigle n'est pas allée servir de trophée à d'insolents vainqueurs. Il est incontestable que sans la manœuvre désespérée qui m'a été suggérée par la nécessité, presque nous tous qui sommes ici dormirions du grand sommeil dans la funeste vallée de Bohême ou serions en captivité.

On fait et on fera longtemps des commentaires interminables sur les causes de notre défaite. Les uns disent que les corps qui devaient nous soutenir, notamment la jeune Garde, campée à Pirna, sont restés dans l'inaction par suite d'un mal entendu, de mauvais vouloir ou d'ordres interceptés. D'autres prétendent que Vandamme, en se jetant sur l'ennemi sans s'inquiéter du nombre, a obéi à une injonction formelle, tandis que ses détracteurs, et il en a beaucoup, pensent qu'il n'a écouté que la voix de son ambition personnelle. Si l'ordre de donner *tête baissée* a effectivement été donné, il devait être conditionnel. L'Empereur ne pouvait entendre qu'avec un seul corps d'armée on dût battre les masses qui, chassées de Saxe, refluaient en Bohême par toutes les issues. Voyant, dès le 29, qu'il éprouvait une résistance insurmontable, que les

forces de l'ennemi croissaient à chaque instant, et que personne ne venait le seconder, Vandamme devait évacuer la perfide vallée et n'en garder que les hauteurs. Non, il a dormi pendant qu'on préparait sa ruine, et, au jour, il n'a su remédier à son imprévoyance.

Il est à croire que le maréchal Saint-Cyr est au nombre de ceux qui, devant agir de concert avec le 1er corps, ne l'ont pas fait pour telle ou telle raison. Il était à deux lieues de nous depuis deux jours; il entendait devant lui une effroyable canonnade; et il est demeuré inactif dans ce camp de Liebenau où je l'ai trouvé. Peut-être ici suis-je trop sévère, mais je ne puis m'empêcher de gémir encore une fois sur la basse jalousie qui anime nos grands à l'armée. Ils sont incorrigibles.

En hommes, en chevaux et en artillerie, l'armée a fait à Kulm des pertes sérieuses. Cette journée me coûte ma voiture, ma cantine et quatre chevaux. Tout n'est pas roses dans le métier.

XIV

La capitulation de Dresde. — Les prisons de Hongrie.

Au camp de Gieshübel, 15 septembre 1813.

Mes affaires vont bien, car je suis colonel ; mais celles de l'armée continuent à être peu satisfaisantes. Il n'y a pas suffisante compensation.

Après une semaine d'un repos indispensable, les débris du 1er corps ont quitté le camp de Dresde pour être passés en revue par l'Empereur. Sa Majesté s'est fait désigner dans chaque régiment les hommes les plus méritants, et, en sa présence, de nombreuses promotions sont venues remplir les vides que le canon du 30 août a faits parmi les officiers de tout grade. Quand le tour du 7e régiment d'infanterie légère est arrivé, voulant lui donner un colonel, l'Empereur dit à notre général de division de lui proposer un major digne de cet avancement. Au lieu d'un, le général, embarrassé, en présente deux. « *Pourquoi deux ?* » dit l'Empereur. — « *Sire, ils ont également des droits à vos bontés, et je ne saurais dire lequel « doit être préféré.* » — Après avoir plongé sur les deux candidats un de ces regards scrutateurs qui percent une conscience de part en part, l'Empereur s'adressant à moi : « *Tu as servi « dans ma Garde ?— Oui, Sire. — Je te reconnais. Eh bien ! « puisqu'ils sont tous deux également bons, quel est le plus « ancien de grade ? — C'est Monsieur,* » répondis-je aussitôt en désignant mon concurrent. — « *Allons,* me dit l'Empereur avec un sourire de bienveillance, *ton tour viendra plus tard.*

Encore un régiment de manqué, dis-je intérieurement. Je m'incline sans répondre et me place à la tête du 17e qui défile devant Sa Majesté et se met aussitôt en route dans la direction de Pirna. Il n'y avait pas une demi-heure que je chevauchais ainsi tout pensif, lors qu'un officier d'état-major atteint au galop la tête de ma colonne, et me dit que l'Empereur me mande venir. Et vite je tourne bride et me voilà galopant aussi de toute la vitesse de mon cheval vers le point indiqué. En m'apercevant, l'Empereur dit à son aide-de-camp, le général comte de Lobau : *le voilà;* et sans que je sache précisément de quoi il s'agit, celui-ci me conduit devant le 25e d'infanterie de ligne, et là me fait reconnaître comme colonel en remplacement de M. Chartrand, qui venait d'être élevé au grade de général de brigade. Tel est l'historique succinct d'un événement qui me comblerait de joie sans tout ce qui se passe sous mes yeux.

Après avoir bivouaqué à une lieue de Dresde, la nuit du 7 au 8, le 1er corps s'étant porté en avant a rencontré l'ennemi. Après quelque résistance, celui-ci repoussé s'est replié vers les montagnes de Bohême, par où il était venu, incendiant tout dans sa retraite. Ces manœuvres exécutées sous les yeux de l'Empereur ont duré toute la journée. A la nuit, le feu des tirailleurs se faisait encore entendre. Nos bivouacs se sont établis en avant de Dohna, où l'Empereur a attendu le lendemain, bien que cette petite ville fût toute en flammes.

Au point du jour, le 9, nos reconnaissances nous ont appris que pendant la nuit les alliés étaient rentrés en Bohême, ne laissant devant nous que quelques troupes légères pour couvrir leur mouvement. Après avoir suivi leurs traces, sans les atteindre, et longuement manœuvré, nous avons bivouaqué auprès de Panersdorf, village saxon.

Il était à peine jour, le 10, que nous recommencions à travers champs nos mouvements stratégiques; mais toujours l'ennemi se repliait méthodiquement devant nos masses. Ainsi

cheminant, nous nous sommes trouvés encore une fois en Bohême. Cette pénible journée a été couronnée par un bivouac peu propre à en faire oublier les fatigues. Les feux étaient maigres, la cuisine plus maigre encore, la nuit froide et pluvieuse, et devant nous, à portée de pistolet, une forte réunion de cavalerie ennemie nous tenait sur le qui-vive et nous privait de sommeil.

Le lendemain matin, l'Empereur est arrivé à nos avant-postes et peu après les manœuvres ont recommencé. Vigoureusement attaqués, les alliés se replient vers Kulm ; on les poursuit et ils sont encore une fois culbutés dans la trop fameuse vallée. Le tiraillement n'a fini qu'avec le jour. Ma division, qui était d'avant-garde, a alors pris position autour de la chapelle de Nollendorf, à une lieue de Kulm. La nuit ne nous a pas apporté plus de repos que la précédente, les grand'gardes de l'ennemi n'étant qu'à quelques pas des nôtres.

La matinée du 12 septembre s'est écoulée paisiblement et dans les mêmes positions de part et d'autre. Nous profitions de ce calme inattendu en gens affamés de sommeil, lorsque, vers 3 heures après midi, nous avons été brusquement réveillés par un épouvantable feu d'artillerie et de mousqueterie exécuté par toutes les troupes concentrées en avant de nous au fond de la vallée de Kulm. Étonnés de ce vacarme que centuplait l'écho des montagnes de Bohême, nous courons aux armes, pensant assister au prélude d'une affaire sérieuse; mais une trompette sonne, un mouchoir blanc flotte dans l'air, et un parlementaire demande à être entendu. L'envoyé est amené les yeux bandés et voici ses paroles exprimées en fort bon français : « Le général des avant-postes russes « m'envoie dire au général des avant-postes français que le « feu actuel de nos lignes n'est autre chose qu'une réjouis- « sance pour une bataille gagnée près de Berlin par notre « allié le prince Bernadotte et qu'il ne faut donc point s'en

« alarmer. » On a eu la bonhomie de laisser aller en paix cet insolent parlementaire. Si j'eusse été le maître là, il aurait été arrêté et conduit à l'Empereur qui probablement eût appris à ce grand pantin d'officier russe qu'on ne fait pas servir les lois de la guerre à une mystification. Il paraît qu'aux salves si bruyantes avaient succédé des distributions d'eau-de-vie. Nous en avons eu le ricochet. Vers 9 heures du soir, notre chaîne de postes avancés a été assaillie par une telle nuée de tirailleurs que force lui a été de se replier. Ce feu a duré jusqu'à onze heures, sans faire grand mal à cause de la profonde obscurité ; mais la singulière algarade nous a fait passer le restant de la nuit sous les armes, car les Russes en goguette pouvaient avoir encore quelque mauvais tour à nous jouer. Froide et brumeuse, cette nuit était bien en harmonie avec nos réflexions et les bruits sinistres que venait de corroborer la joie folle de l'ennemi. Qu'elle m'a paru longue !

On pensait que les Russes ne voulaient pas se maintenir sur les hauteurs de Nollendorf d'où ils venaient de nous débusquer dans les ténèbres, mais, le jour venu, ils se sont montrés décidés à ne pas les abandonner et il a fallu en venir aux coups de fusil. L'affaire engagée dès le matin a duré jusqu'au soir. Elle a coûté à mon nouveau régiment un capitaine et une quarantaine de soldats. Son résultat a été l'expulsion de l'ennemi encore une fois rejeté dans le fond de la vallée de Kulm. La nuit suivante passée sous les armes autour de la chapelle de Nollendorf a été encore plus dure que la précédente. Un brouillard épais suivi d'une pluie glaciale nous avait tellement engourdis qu'à l'aube aucun de nous ne pouvait se mouvoir sans effort.

C'est dans cette fâcheuse disposition que tout à coup, hier, vers six heures du matin, l'ennemi en force nous a attaqués avec une telle résolution que dans un instant nos avant-postes ont été culbutés et toute la ligne mise en pleine retraite. Par une manœuvre à peu près semblable à celle qui lui a si

bien réussi le 30 août, il nous déborde et nous harcèle sur notre flanc gauche.

D'abord le mouvement rétrograde s'opère en ordre. Nos deux brigades réunies se replient sur la première division du corps d'armée échelonnée en arrière en masse par bataillon. Dès que, par les intervalles, nous avons dépassé cette deuxième ligne, celle-ci se trouve seule en butte au feu de l'ennemi. De mauvaises dispositions sont prises ; quelques bataillons lâchent pied, et bientôt cette ligne est en déroute. Ainsi rompus et poursuivis la lance dans les reins, les fuyards se jettent sur nous, nous entraînent, et enfin tout le corps d'armée se replie ainsi pendant trois lieues dans un épouvantable désordre. Je ne sais jusqu'où nous serions allés si une bonne position et une batterie d'artillerie de réserve ne s'étaient rencontrées pour offrir à cette lâche tourbe un point de ralliement. Devant cette batterie, l'ennemi hors d'haleine s'est arrêté et une forte canonnade a terminé la journée. Par suite de cette nouvelle échauffourée, le premier corps se retrouve sur les mêmes hauteurs de Gieshübel où il passa la nuit du 28 au 29 du mois dernier.

Cet infortuné corps d'armée, déjà si affaibli à la journée de Kulm, l'a encore été hier d'environ deux mille hommes. La perte eût été bien autrement grande si le terrain, théâtre de notre hideuse déroute, n'avait été si montueux, si boisé que l'ennemi n'a pu y déployer que peu de troupes et d'artillerie. Le général Philippon est victime de cette malheureuse affaire qui achève le découragement de nos trop jeunes soldats. L'Empereur vient de lui ôter le commandement de la première division, qui n'a pas fait son devoir.

Au camp de Gottleube, 3 octobre 1813.

Il était à peine jour, le 16 septembre, que l'Empereur venant de Dresde traversait notre camp de Gieshübel pour se

rendre aux avant-postes. Bientôt tout est en mouvement. Vivement attaqué, Wittgenstein, qui nous observait depuis deux jours, se replie encore par la même route, comme pour nous attirer. On manœuvre de part et d'autre; quelques charges de cavalerie sont exécutées ; la canonnade et la fusillade se prolongent jusqu'au soir; tout cela sans résultat important. A la nuit, les alliés étaient rentrés dans leur chère vallée de Kulm et nous bivouaquions en observation en avant du village de Peterswald, où l'Empereur allait prendre du repos.

La journée du 17 a été tout aussi peu décisive. Elle s'est passée en manœuvres que la pluie et les terres détrempées rendaient lentes et fatigantes et a été close par un détestable bivouac auprès de cette malheureuse chapelle de Nollendorf, déjà plusieurs fois témoin de nos souffrances et de nos désastres.

La réunion de beaucoup de forces sur ce point et toutes les dispositions prises semblaient annoncer que le 18 septembre allait être rempli par de graves événements. La montagne a accouché d'une souris. Des hauteurs qui dominent la vallée de Kulm, et dont nous étions maîtres depuis la veille, nous sommes descendus pour aborder les masses qui depuis quinze jours semblaient ne vouloir accepter le combat que sur un terrain de leur choix. Nous repoussons d'abord les Russes qui occupent une ligne d'abatis en avant de leur armée, et peu après le combat s'étend autant que le théâtre resserré de l'action le comporte. Devant nous, à peu de distance, se montre le clocher de Kulm. Nous pensons qu'un grand succès va effacer la honte de la journée du 30. Encore un espoir déçu. Pendant que nous luttons contre les Russes, l'armée autrichienne s'avise de manœuvrer en force sur notre flanc gauche, tellement qu'elle menace de couper notre ligne d'opération. Ce mouvement habile ralentit d'abord notre attaque et plus tard nous contraint à l'abandonner. Si l'ennemi avait profité avec vigueur de l'effet d'une telle démonstration, peut-

être aurions-nous compté un grand revers de plus. Nous avons dû à sa circonspection et à un brouillard épais qui masquait nos mouvements de pouvoir nous reporter en arrière, perdant tout à fait l'espoir de faire une heureuse diversion dans cette malencontreuse Bohême, d'où la fatalité semble nous repousser. Après ce désappointement, nous reposions tant bien que mal lorsque, vers minuit, l'ordre a été donné de décamper sans bruit après avoir augmenté nos feux de bivouac pour tromper l'ennemi. Cette seconde marche en retraite, qui a porté la division en avant de Peterswald, nous a tenus sur pied toute la nuit. Il pleuvait fort, les ténèbres étaient profondes, personne, dans nos colonnes, n'avait envie de rompre le silence recommandé.

Le 1er corps a continué, le 19, son mouvement rétrograde, harcelé par la pluie, mais non par l'ennemi, qui ne s'est pas montré, et il a occupé encore une fois le camp de Gieshübel.

Le lendemain, avant le jour, mon régiment a été détaché pour couvrir ce camp et garder une bonne position militaire, à une demi-lieue dans la direction de la Bohême, entre Gieshübel et Gottleube, deux petites ville saxonnes peu distantes l'une de l'autre. Voilà où je suis depuis lors.

Après tant de marches et de contre-marches sans résultats, ce repos a lieu de nous étonner. Au fracas de la guerre a succédé tout à coup un calme inattendu. Tout est silencieux autour de mon camp. L'ennemi ne se montre ni de près ni de loin. Où est l'Empereur? Où en sont les opérations sur d'autres points? Nous ne savons rien de positif, mais de vagues rumeurs nous attristent et puisque le comte de Lobau, aide-de-camp de l'Empereur, qui commande aujourd'hui le corps d'armée, ne nous rassure pas, c'est qu'il n'a rien de bon à nous apprendre.

On lit dans la correspondance de madame de Sévigné qu'après les longues guerres de Louis XIV, Despréaux étant allé voir un Prince du sang à l'armée, celui-ci lui montra ses trou-

pes et lui demanda ce qu'il en pensait. « Monseigneur, lui dit le malin poète, je crois que votre armée sera bonne quand elle sera majeure. » Le plus âgé n'avait pas 18 ans. Voilà où nos succès et nos revers nous ont conduits. Il n'y a plus dans nos rangs que des imberbes, trop faibles pour supporter les fatigues et les privations de toute espèce qui viennent nous assaillir. On dirait que la pluie qui nous désole depuis si longtemps a détrempé et ramolli leurs âmes. Ils sont moralement et physiquement d'une indicible faiblesse. Leur apathie est devenue telle qu'on les voit également insensibles aux bons comme aux mauvais traitements. Qu'espérer de pareils soldats?

Mon régiment est ici campé sous des baraques de feuillage qui abritent mal de la pluie et de la fraîcheur des nuits d'automne. La paille est rare, les vivres plus rares encore. Il faut être d'une certaine trempe pour y tenir. Cette disette de vivres, difficile pour de jeunes estomacs, produit plus d'un fâcheux effet. Mes affamés ayant mangé toutes les baies sauvages qu'ils ont pu se procurer dans les bois qui nous avoisinent et notamment des fruits de Bella-Dona, plusieurs en sont morts presque subitement et nombre d'autres sont tombés dans un sommeil léthargique ou ont perdu la raison. Hier, un de mes fourriers, dans un accès de cette folie, grimpe au faîte d'un sapin gigantesque et de là, croyant avoir des ailes, ne répond aux exhortations de ses camarades que par des cris imitant ceux de différents oiseaux. En vain on l'engage à descendre. Le nouvel Icare est ainsi perché depuis deux jours à une hauteur considérable, sans prendre d'aliments, et sans doute bientôt j'apprendrai sa chute et sa mort.

Dresde, 2 novembre 1813.

Le 7 octobre, j'ai abandonné mon triste camp de Gottleube, et suis rentré dans celui de Gieshübel. Le même jour, la divi-

sion réunie décampait sans bruit à 8 heures du soir pour se rapprocher de Dresde. Une marche de nuit que la pluie rendait fort pénible nous a portés à Pirna et de là à Gross-Sedlitz qui a été atteint avant le jour, et où nous sommes restés en position jusqu'au lendemain. Gross-Sedlitz est un joli village, où le roi de Saxe a une maison de plaisance qui a de beaux jardins et de mauvaises statues. Tout cela est dans un état complet de dévastation. Pauvre Saxe!

Réunis au corps du maréchal Saint-Cyr, nous continuions, le 9, notre mouvement de concentration vers Dresde, lorsque l'ennemi, qui ne s'était pas d'abord aperçu de notre marche rétrograde, nous a atteints et harcelés autant qu'il le pouvait avec peu de forces et une artillerie inférieure à la nôtre. Le 1er corps a eu moins à souffrir de ses attaques que le 14e qui, formant l'arrière-garde, a été plus longtemps engagé. La nuit venue, les troupes russes devant lesquelles nous nous retirions ont fait halte, et nous avons mis cette trêve à profit pour continuer notre marche. Vers minuit, les deux corps établissaient leurs bivouacs à deux lieues de Dresde.

Le 10, au point du jour, la retraite a recommencé; mais l'ennemi s'était renforcé, et à peine étions-nous en marche qu'il attaquait nos colonnes sur plusieurs points. Malgré tous ses efforts, nos manœuvres n'ont pas moins continué avec ordre et ensemble. Au centre cheminait un fort convoi de vivres et de munitions qu'il était très important de conserver, et sur les flancs, des tirailleurs, des masses et une artillerie bien servie répondaient victorieusement aux nombreuses tentatives faites pour nous entamer. C'est surtout par leur cavalerie légère que les assaillants cherchaient à nous intimider. Les hourras se succédaient coup sur coup; l'air retentissait incessamment de cris sauvages et baroques; des flèches sans nombre sifflaient sur nos têtes ou venaient tomber dans nos rangs. Tout cela était l'œuvre de quelques milliers de Baskirs (Tartares mahométans) et de ces hideux Kalmouks à

grosse tête que l'autocrate montre à ses ennemis comme pour les épouvanter. Rien ne m'a paru étrange comme l'aspect de pareilles races aux prises avec les enfants de la France. L'Europe et l'Asie, le Christ et Mahomet, le moyen âge et le XIXe siècle luttant ensemble au centre de l'Allemagne! Vit-on jamais macédoine plus étrange? Mais les flèches répondent mal à une grêle de balles et de boulets. Baskirs et Kalmouks se sont bientôt lassés d'un combat inégal, et alors c'est avec leur artillerie que les Russes ont voulu mettre du désordre dans nos colonnes. Ceci était plus sérieux. Aussi avons-nous fait quelque perte. L'infructueuse poursuite a cessé, comme la veille, avec le jour. Nous étions sous le canon de la capitale de la Saxe, et nos bivouacs ont été établis à quelques pas de ses faubourgs. Dans cette journée, toute de manœuvres et de combat, notre commandant en chef, le comte de Lobau, a eu un cheval tué sous lui par un boulet au moment où il me donnait un ordre. Soldat éprouvé, il a montré dans ce moment le sang-froid qui convient à un aide-de-camp de Napoléon.

Dès qu'il a été jour, le 11, l'ennemi, posté à peu de distance de nos bivouacs, a commencé des mouvements de flanc que nous suivions des yeux sans sortir de nos positions. Vers 4 heures du soir, il a fait une attaque sur notre droite, gardée par le 14e corps, mais mollement et sans résultat. Avant la nuit, ma division est entrée dans l'intérieur des fortifications de Dresde, et s'est logée dans le faubourg de Pirna. Ce n'était pas pour y avoir du repos, car la nuit suivante s'est passée presque entière sous les armes, les pieds dans la boue et le corps à la pluie.

Le 12, on m'a indiqué le point que mon régiment devait défendre en cas d'attaque de vive force sur la ville, c'est-à-dire l'espace compris entre la porte de Pirna et celle de Pilnitz, et en conséquence je me suis établi le moins mal possible avec mon monde dans quelques jolies maisons de plaisance

du faubourg, habitations désertes, démeublées et pour la plupart percées à jour par les boulets des dernières affaires. Pour toute défense, j'avais là en avant de moi une ligne de palanques.

Même situation le 13, toujours l'œil ouvert. L'ennemi a déployé des forces considérables hors de la portée de notre canon, s'étendant toujours sur la droite comme pour compléter l'investissement de Dresde. Dans la soirée, il s'est rapproché vers le même point, et il en est résulté une canonnade et une fusillade qui ont duré jusqu'à la nuit.

Pendant la nuit du 13 au 14, mon 25ᵉ régiment, ainsi que toute la division, est sorti des positions occupées dans l'intérieur de la ville pour aller relever dans celles de Gross-garten la première division du corps d'armée. Les journées du 14 et du 15 se sont passées assez paisiblement au bivouac dans ce poste avancé. Gross-garten est un vaste jardin du roi de Saxe qu'embellissaient naguère de beaux ombrages, des serres, des vases et des statues. Au centre s'élève un palais carré, d'une élégante architecture, qui n'a pas été distribué pour être habité, mais uniquement pour des fêtes. Le tout est dégradé par la guerre à désoler l'homme le plus indifférent. Le palais a été métamorphosé par nous en hôpital ; les statues mutilées ne sont plus que des torses ; les beaux arbres ont été coupés pour des abatis ou pour nos feux de bivouac ; enfin nous avons mangé jusqu'au dernier les nombreux faisans qui peuplaient ce royal séjour. A moins de brûler le palais, ce qui arrivera probablement, il serait difficile de faire pis.

Voyant que les alliés se contentaient de nous cerner sans autre hostilité, le 16, nous sommes allés les réveiller de bonne heure dans leur position de Ströhla, à portée de canon de Gross-garten. Après un petit combat, nous les avons délogés de ce village, d'où ils semblaient nous narguer, et, à la nuit, nous sommes rentrés dans notre enclos.

Cette bravade n'était que le prélude d'une leçon plus sévère. Le lendemain 17, à 10 heures du matin, les 1ᵉʳ et

14e corps débouchent tout à coup de l'enceinte dans laquelle on semble vouloir les tenir assiégés, et les alliés sont attaqués sur plusieurs points à la fois. Ceux-ci font d'abord une assez belle résistance, mais bientôt le désordre se met parmi eux, et nous voyons s'enfuir dans une confusion incroyable Autrichiens, Russes, Baskirs, Cosaques et Kalmouks. Ils couraient avec tant de rapidité que nous n'avons pu en tuer qu'un petit nombre; 600 prisonniers, 10 pièces de canon, 16 caissons d'artillerie, et beaucoup de bagages, de vivres et de munitions ont été les trophées de notre petite victoire. L'ennemi, qui pensait nous tenir, a dû être bien étonné de pareil acte de vigueur. Les habitants de Dresde, perchés sur le toit de leurs maisons dès le commencement de l'action, sont tout déconfits du résultat, car, fatigués et épouvantés, ils font des vœux ardents pour être débarrassés de nous.

Notre succès est venu à point. Il nous a donné des vivres et de la paille. Ainsi bloqués, nous commencions à manquer de tout. Après une bonne fortune aussi inespérée, notre bivouac, mieux fourni que de coutume, a été établi près de Ströhla, à demi-lieue de Dresde. Nous y avons passé assez gaiement la journée du 18.

Les troupes alliées ayant si bien disparu que personne ne pouvait dire jusqu'où elles avaient fui, le 19, nous avons poussé une reconnaissance dans la direction de Dohna, où nous pensions les rencontrer ; mais nos recherches ont été vaines. Si, de loin en loin, sur la croupe d'une colline, une vedette se laissait apercevoir, elle se repliait au galop, comme pour aller sonner l'alarme, aussitôt que notre avant-garde lui apparaissait. Dans les habitations et sur la route, nous ramassions çà et là quelques Russes égarés ou malades ; mais ces stupides ne savaient ou ne voulaient rien dire. Vers le soir, notre division a pris position en arrière de Dohna, rive gauche de la Müglitz, non loin du château de Gamig, belle propriété du comte de Bosc, chambellan du Roi.

Nous étions là encore le 22 au matin, toujours débarrassés du voisinage de l'ennemi et ne songeant guère à lui, lorsqu'ayant voulu manœuvrer en retraite pour nous rapprocher de Dresde, point essentiellement commis à notre garde, cet ennemi s'est rencontré tout à coup comme si la terre l'eût recélé dans ses entrailles. C'était encore à ces honnêtes Baskirs, les meilleures gens du monde, que nous avions affaire. Malgré leurs cris aigus, leurs charges prudentes, leurs flèches, voire même malgré le feu de quelques pièces d'artillerie légère qui formaient la basse de leur diabolique concert, notre mouvement a continué avec le plus grand ordre. Parvenus ainsi à Lochwitz, point intermédiaire entre Dresde et Pirna, nous avons pris une bonne position où les Baskirs n'ont plus songé à nous inquiéter. Les Cosaques ne sont redoutables qu'à ceux qui les craignent et leur montrent le dos ; mais ceci est bien autrement vrai des Baskirs et des Kalmouks. Je crois qu'avec un bon bataillon de voltigeurs bien pourvu de cartouches, on peut affronter toute cette canaille en quelque nombre qu'elle se montre. Notre cavalerie n'en aurait pas aussi bon marché, car les flèches effraient les chevaux par leur sifflement, et leurs piqûres jettent du désordre dans les escadrons.

Après avoir passé dans cette position et sans hostilité la journée du 23, nous avons fait un mouvement rétrograde nocturne, et, le 24 avant le jour, la division occupait de nouveau le camp du Gross-garten aux portes de Dresde.

Du 24 au 29, tout a été paisible sur le point occupé par ma division ; mais dans le courant de ce dernier jour, l'ennemi, notablement renforcé par des troupes autrichiennes, s'est avisé de reprendre l'offensive ; il attaquait mollement, comme s'il se souvenait de la mésaventure du 17. Ses divers efforts ont eu pour résultat de nous enlever un village au sud et de resserrer le cercle dans lequel il veut de nouveau nous enfermer. Le combat a duré de l'aube à la nuit close. Mon régiment a un peu souffert par le feu de l'artillerie.

Le lendemain, 30 octobre, la 23me division étant venue relever la 2me aux avant-postes, nous sommes allés occuper les faubourgs de Pirna et de See, dans Dresde.

Où en sommes-nous? Que fait l'Empereur ? Qu'allons-nous devenir? Telles sont les questions inutiles que tous tant que nous sommes nous nous faisons mutuellement ici. De sinistres nouvelles circulent parmi les habitants. S'il faut les croire, une grande bataille a été gagnée par les alliés non loin de Leipsig, et notre armée est anéantie. Il y a là exagération et malveillance, mais nos généraux sont sombres, taciturnes, et la vérité ne peut qu'être affligeante.

Si réellement la grande armée a éprouvé un tel échec que sa retraite vers le Rhin soit devenue une nécessité, qu'adviendra-t-il des 1er et 14me corps que voici bloqués dans Dresde, sans espoir de secours? L'ennemi veut en finir avec nous, à en juger par les renforts qui lui arrivent de tous côtés. Nous n'avions affaire dernièrement qu'au Russe Tolstoï; mais aujourd'hui on cite parmi les grands personnages qui nous entourent les généraux autrichiens Klenau, Chasteller, prince d'Hohenlohe, et je ne sais qui encore. Ce feld-maréchal Klenau est un des généraux pris par nous dans Ulm en 1805; voudrait-il avoir sa revanche ?

Dresde, 10 novembre 1813.

Forcé de se porter en arrière pour livrer bataille à Leipsig, par suite des manœuvres de ses ennemis, l'Empereur a pensé apparemment être assez fort pour soutenir avantageusement la lutte, puisqu'il a laissé non seulement deux corps d'armée à Dresde, mais encore de fortes garnisons à Torgau, à Wittemberg et à Magdebourg. En y joignant le corps du maréchal Davoust, qui est à Hambourg, il se trouve aujourd'hui sur l'Elbe une armée nombreuse qui, réunie sur un seul point et sous un seul chef, pourrait, par une puissante diversion, changer la face des affaires. Pour avoir plus de troupes

à opposer aux masses qui viennent de nous écraser à Leipsig, il est fâcheux qu'on n'ait pas évacué toutes nos positions sur l'Elbe. C'est une idée digne du cerveau qui l'a enfantée, celle d'enfermer ainsi dans les plaines de Saxe les armées de nos ennemis; elle eût pu avoir un prodigieux résultat, mais il fallait être vainqueur. Maintenant la grande conception n'apparaît plus que comme une faute.

Après avoir longuement raisonné et déraisonné sur ce texte un conseil de guerre ayant décidé que, pour éviter d'être la proie des gens qui nous bloquent, il était convenable d'abandonner Dresde et de descendre l'Elbe pour nous réunir à nos diverses garnisons sur ce fleuve et opérer ensuite avec elles, une sortie a été résolue. Le 6 de ce mois, vers 4 heures du matin, environ 15 mille hommes se sont en conséquence mis en mouvement. Après avoir dépassé le faubourg de la Neustadt, et descendu pendant quelque temps la rive droite, nous rencontrons l'ennemi soigneusement retranché dans d'excellentes positions. Il est culbuté malgré ses coupures, ses fossés et ses abatis, nous dépassons les défilés et nous voilà en présence de forces de beaucoup supérieures aux nôtres. Nous étions alors à deux lieues de Dresde. Le combat s'engage sérieusement, et pendant toute la journée la fusillade fait un assez grand nombre de victimes, sans que de part ou d'autre on en vienne à une de ces démonstrations énergiques qui décident de la victoire. Nous ne nous efforcions pas de percer le réseau de feu que l'ennemi étendait en demi-cercle devant nos tirailleurs et il ne faisait rien pour nous rejeter sur le point d'où nous étions sortis. Après avoir ainsi consommé une grande quantité de cartouches, la nuit venue, au lieu de donner suite à notre plan d'évasion, nous avons fait retraite et sans être inquiétés nous sommes volontairement rentrés dans cette cage d'où nous pensions être à jamais dehors. A-t-on voulu réellement cette évasion ou bien a-t-on eu l'air de la vouloir ?

Il y a aujourd'hui enfermés dans Dresde 40 mille Français, dont 8 à 9 mille malades et 6 mille non combattants. On peut donc chercher à se faire jour avec 25 mille baïonnettes. En mon âme et conscience, je pense que tous les Russes ou Autrichiens qui sont autour de la place, fussent-ils rassemblés sur un même point, ne pourraient arrêter une semblable colonne. Mais pour que l'expédition réussisse, il faut que rien ne retarde la marche et qu'on puisse passer partout avec célérité, de nuit comme de jour. A cet effet, il faudrait abandonner convalescents, non-combattants, artillerie et bagages. Il n'y a qu'une résolution de cette vigueur qui puisse nous tirer de la souricière; mais par telle ou telle raison, on ne veut pas la prendre. M. le maréchal paraît décidé à capituler. Depuis notre simulacre de sortie, il règne entre assiégés et assiégeants une sorte de suspension d'armes; les parlementaires vont et viennent et nous nous attendons à évacuer la place, Dieu sait à quelles conditions.

Malgré ces pourparlers, nous ne continuons pas moins nos travaux de fortifications, travaux dont frémissent les habitants qui voient déjà leurs rues un champ de bataille et leurs maisons en feu. Ceux des faubourgs ont tous déserté leurs demeures et enfoui leurs meubles dans les caves de l'intérieur. La violence du typhus ajoute à l'effroi général. On ne voit qu'enterrements et vêtements de deuil. Le mal qui, parmi nous, sévit avec une force toujours croissante, n'y fait pas moins de 300 victimes par jour. Cette mortalité serait bien moindre si, à la honte des autorités françaises, nos hôpitaux ne manquaient de tout. Il y périt encore plus d'hommes faute de soins et de nourriture que par l'effet de l'épidémie régnante. Les soldats malades qui peuvent se traîner vont mendier des aliments de porte en porte, et je dois dire à la louange des Saxons que, dans ce moment de crise où l'égoïsme devient une nécessité, ces infortunés trouvent encore des cœurs compatissants. Réduite à 6 onces de mauvais pain et à

la chair de nos chevaux, la partie valide des 1er et 14e corps souffre sans murmurer, toujours dans l'espoir d'un meilleur lendemain. Nous ne manquerions de rien si le maréchal Saint-Cyr, usant de son droit, requérait de l'argent, des souliers, des eaux-de-vie, et au besoin faisait faire des visites domiciliaires pour se procurer des vivres, car la disette dont se plaint la population n'est que factice. Cette capitale n'est pas investie depuis si longtemps qu'elle n'ait encore des approvisionnements en tout genre. Jamais général assiégé n'a moins molesté les habitants. En cela, le nôtre s'acquitte-t-il bien du premier de ses devoirs? Ces soldats morts d'inanition, ces hôpitaux dénués de tout ne l'accusent-ils pas? Que d'infortunés jeunes gens expirent chaque jour, faute d'un bouillon ou d'un cordial, tandis que les boucheries saxonnes sont approvisionnées et que les caves ont assez de vin pour en fournir à tous les assiégés pendant deux ans.

Lutschütz, 24 novembre 1813.

C'en est fait, Dresde a capitulé. Par la convention arrêtée entre le maréchal Saint-Cyr et le feld-maréchal autrichien Klenau, il a été stipulé que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, puis mettrait bas les armes en conservant cependant un bataillon armé et deux pièces de canon; qu'elle se rendrait en France par Strasbourg divisée en six colonnes; que, considérée comme prisonnière de guerre sur parole, elle ne pourrait servir avant échange; enfin que les officiers conserveraient leur épée, leurs bagages et leurs chevaux. Cette capitulation, d'après ses propres expressions, est calquée sur celle accordée jadis par nous au général Wurmser sortant de Mantoue. C'est ainsi que les infortunés débris des 1er et 14e corps, victimes d'événements auxquels ils n'ont pu prendre part, ont subi la loi du vainqueur.

C'est le 12 novembre que la première colonne, dont mon

régiment fait partie, est sortie de Dresde pour s'acheminer vers Strasbourg. Parvenue hors de la porte de Wilsdruff, elle s'est avancée tristement entre deux haies de troupes russes et autrichiennes, et là, elle a déposé ces armes si longtemps victorieuses. Je dois dire à la louange de nos ennemis que sur leur figure on ne lisait rien d'insultant. Ils semblaient au contraire plaindre la bravoure malheureuse. Il n'en était pas de même des habitants sortis en foule de leurs murailles pour jouir de ce spectacle. Tout en eux peignait la joie que ressent un esclave qui vient d'être affranchi. Il est difficile de se faire une idée du serrement de cœur dont nous avons tous été saisis, pauvres vaincus, lorsque, après avoir mis nos armes en faisceaux, il a fallu les abandonner et partir. Quelle douleur pour de braves gens si souvent favorisés par la victoire! Dans cet instant, un nuage a obscurci ma vue, et à peine ai-je trouvé assez de voix pour commander le départ à mes soldats désarmés. La piteuse colonne s'est alors mise en route sous l'escorte de quelques pelotons d'infanterie et de cavalerie autrichiennes qui doivent nous suivre jusqu'à nos avant-postes. Une pièce de 12 de notre artillerie nous précédait entourée de ses canonniers armés. Chacun de nos bataillons avait en tête cinq hommes armés pris sur les 600 accordés par la capitulation. On a été très peu scrupuleux à l'égard des bagages. Tout a passé sans compter et sans qu'un seul fourgon ait été visité. La cavalerie a laissé tous ses chevaux, mais les officiers de toutes armes ont pu en emmener autant qu'ils ont voulu. Par un bonheur inespéré, nos aigles ne sont pas tombées aux mains de l'ennemi. Le feld-maréchal Klenau tenait beaucoup à les avoir; mais il a bien voulu se laisser persuader que nous les avions fait passer en France avant l'investissement, et que, dans les deux corps d'armée, il n'en existait plus depuis longtemps. Grâce à ce pieux mensonge, les sept aigles que nous possédons réellement sont toujours en notre pouvoir. Puissent ces vénérables

enseignes, si souvent témoins de la défaite de l'ennemi, lui échapper aujourd'hui. Je ne suis pas sans crainte à ce sujet, car une indiscrétion peut tout perdre. Ce serait avec un véritable désespoir que les restes de mon 25e régiment de ligne se verraient enlever leur aigle. Elle est si belle, privée d'une jambe et d'une aile, avec son ventre percé à jour par la mitraille! La dernière fois que l'Empereur a vu mon régiment, il s'est plu à admirer cet emblème mutilé et à faire aller et venir son doigt dans le trou bien arrondi qui a foré le noble oiseau de part en part. La hampe a été brûlée; le peu qui reste de la cravate et de l'étendard est caché sous l'habit d'un sous-officier, et le cuivre démonté en deux parties est enfoui sous les jupes de deux cantinières laides et noires à faire reculer le baskir le plus amoureux.

Ensuite de notre capitulation et de l'itinéraire approuvé par le feld-maréchal autrichien, la première colonne de la garnison de Dresde devait arriver à Strasbourg le 23 décembre prochain. Il paraît que tout cela n'était qu'un leurre et qu'on s'est indignement joué de la crédulité du maréchal Saint-Cyr. A la honte des puissances coalisées, la convention de Dresde vient d'être violée. Dès que la sixième et dernière colonne a été hors de la place, notre marche a été arrêtée sur tous les points, sous prétexte que le généralissime prince de Schwarzenberg faisait des difficultés pour ratifier les conditions de notre reddition. Peu après on a notifié à notre maréchal que la capitulation de Dresde était annulée, attendu qu'en la signant M. de Klenau avait outrepassé ses pouvoirs, et on lui a fait l'offre dérisoire de le remettre en possession de la capitale de la Saxe en lui restituant armes, munitions et tout ce qu'il avait livré en se rendant. Le maréchal a répondu, comme il le devait, que, ne connaissant rien de plus sacré qu'une capitulation, il ne voulait contribuer en rien à l'infâme violation de celle-ci, et qu'il se refusait à rentrer à Dresde. Cette négociation dure encore. Elle a déjà nécessité l'aller et

le retour de plusieurs courriers entre Altenburg et Francfort-sur-Mein. En attendant la solution définitive, nos six colonnes sont stationnaires à une journée de distance l'une de l'autre.

Chemnitz, 6 décembre 1813.

Toujours dans l'attente de l'ultimatum du généralissime autrichien, le 29 du mois dernier, nous avons fait un léger mouvement en avant uniquement pour faciliter notre subsistance, laquelle est à la charge des habitants qui nous logent, suivant l'usage. Après avoir dépassé la jolie ville de Gera, petite capitale des petits états des petits princes de Reuss, mon régiment a pris ses nouveaux cantonnements à demi-lieue au delà, dans le village de Luzan.

Il y avait quatre jours que nous déplorions là notre triste destinée, lorsque nous avons eu connaissance du dénouement de la comédie jouée entre le comte de Klenau et le prince de Schwarzenberg, à la honte de l'empereur François Ier. Il nous a été purement et simplement notifié que, notre général ayant refusé de rentrer à Dresde, ses troupes étaient considérées comme prisonnières de guerre de l'Autriche et qu'on allait en conséquence nous conduire dans les états de cette puissance. Il est heureux pour nos geôliers qu'on nous ait divisés en six masses toutes séparées les unes des autres par une distance de six lieues au moins. Sans cette précaution et le soin pris pour empêcher toute communication entre les six colonnes, bien que sans autres armes que des bâtons, nos soldats eussent assommé ceux de l'escorte et repris ensuite cette route de France qu'on venait de leur interdire. Entourés, surveillés de jour et de nuit et ne pouvant agir avec ensemble, il a fallu se soumettre à l'acte de la plus révoltante déloyauté, renoncer à revoir cette chère patrie sur laquelle toute l'Europe paraît fondre dans ce moment et qui a si grand besoin de nos bras, enfin prendre en prisonniers la route de Bohême.

Le 3, on nous a mis en mouvement dans cette nouvelle direction. Après avoir revu Gera et être repassés en Saxe, notre première colonne, voyageant sous l'escorte des hussards autrichiens de Blankenstein, a fait rencontre d'un corps prussien qui a pris plaisir à nous dire toutes les injures imaginables. Insulter le courage malheureux, voilà qui est bien prussien. Patience, lâches coquins; le bras qui vous a frappés à Iéna est encore armé d'une bonne épée.

Schlakowitz (Bohême), 15 décembre 1813.

Dans la matinée du 11 décembre, parvenus à la petite ville de Komotau, l'autorité militaire locale a divisé en deux parties le personnel de notre colonne. D'une part on a mis les officiers de tout grade et les hommes à leur service; de l'autre les sous-officiers et les soldats, en nous prévenant que, désormais séparés, nous allions être dirigés sur des points différents En même temps, on nous enlevait le petit nombre de fusils et la pièce de canon que jusque-là nous avions conservés. Tout cela est la conséquence obligée de la nouvelle position où nous avons été placés par l'infâme violation de notre capitulation. Je tremblais qu'à cette occasion on ne fouillât pour avoir nos aigles, mais il n'en a pas été question. Attendu la séparation, j'ai mystérieusement enlevé le précieux dépôt aux quatre individus des deux sexes qui en avaient été chargés, et le tout est maintenant enfoui dans ma valise. Je pense que le danger est passé et qu'un jour l'aigle et moi reverrons en même temps la France.

Il a été triste, pour les officiers comme pour les soldats, le moment où nous nous sommes ainsi divisés pour ne plus nous réunir que lors de l'échange. C'était un spectacle attendrissant qui montrait quels liens et quelle sympathie unissent tous les grades aujourd'hui si homogènes de l'armée française. Nos pauvres jeunes soldats, en perdant de vue leurs

officiers et se voyant livrés sans protecteurs au bâton autrichien, versaient autant de larmes qu'au jour où ils quittèrent leur famille.

Woïkowitz, 28 décembre 1813.

Aujourd'hui, séjour dans le village de Woïkowitz, non loin de la grande route qui de Brünn va à Nikolsburg. Quelles tristes réflexions m'a fait faire la vue de ce pays qui touche aux champs fameux d'Austerlitz ! Lorsque, simple capitaine, j'y passai il y a huit ans, j'étais jeune, vainqueur, bercé par toutes les illusions et ne doutant de rien. L'avenir ne s'offrait à moi que sous les teintes les plus riantes, mais aujourd'hui !...

..... Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

Presbourg, 24 janvier 1814.

J'ai rencontré ici plusieurs de nos émigrés, lesquels s'y sont trouvés si bien que, soit paresse, soit rancune, ils n'ont pas voulu rentrer en France quand Napoléon leur en a ouvert les portes. Ils ne peuvent, disent-ils, assez exalter la délicatesse avec laquelle l'hospitalité hongroise s'est exercée à leur égard. Nous-mêmes n'avons qu'à nous louer non seulement des procédés des individus, mais encore de ceux de l'autorité. Bien que le général autrichien Haddick, qui commande à Presbourg, eût ordre de ne permettre le séjour de cette ville à aucun de nous, il a consenti cependant à ce que les officiers généraux et supérieurs y demeurassent tant que bon leur semblerait. Ne revêtez pas vos uniformes et j'ignorerai que vous êtes ici, nous a-t-il dit. Non seulement il nous a ainsi tolérés, mais il nous a ouvert sa maison et admis à sa table.

Depuis 20 jours, j'ai mis à profit l'indulgence du gouverneur; mais aujourd'hui, je suis impatient de quitter Presbourg, d'abord parce que je crois de mon devoir d'aller me réunir à mes officiers pour partager leur sort, ensuite parce que ma bourse devient légère et que bientôt je serai réduit à la portion congrue du prisonnier. Je me serais déjà acheminé vers le lieu qui m'est assigné, mais il faut passer le Danube et, depuis plusieurs jours, il est tellement encombré de glaces flottantes que les barques n'osent s'aventurer et que toute communication est impossible avec la rive droite.

Jennersdorf, 5 février 1814.

Le 2 février, parvenu à Jennersdorf, je me suis réuni à mes officiers, lesquels n'ayant point eu de mes nouvelles depuis un mois, commençaient à croire que leur colonel les avait abandonnés. Ce jour-là eût été un jour de fête pour eux et pour moi, si la gaieté pouvait entrer au cœur de pauvres prisonniers, condamnés à l'inaction quand la patrie aurait si urgent besoin de leurs bras.

Jennersdorf, lieu définitivement assigné pour notre prison, est un gros village du comté d'Eisenbourg, situé près de la Raab, à peu de distance des frontières de la Styrie et à 12 lieues de Gratz, sa capitale. C'est là que la loi du plus fort, qui est toujours la meilleure, nous a imposé la dure obligation d'attendre dans l'oisiveté l'issue d'événements qui peut-être dans ce moment bouleversent notre belle France. Dans quelle inquiétude nous vivons ici !

Jennersdorf, 3 avril 1814.

Tout malheureux que nous sommes, il faut convenir que nous le serions matériellement bien davantage si, au lieu d'être devenus les prisonniers de l'Autriche, nous étions ceux

de la Russie. Ici du moins, nous habitons une contrée qui a de l'analogie avec notre patrie par son climat et ses productions. Toutes les denrées y sont à vil prix, circonstance d'autant plus appréciable que l'empereur François n'est pas prodigue envers nous. Si la mince solde qu'il nous accorde était en numéraire, elle nous mettrait à peu près à l'aise ; mais elle n'est payée qu'en billets de banque, espèce d'assignats tellement discrédités que le florin, qui représente 45 de nos sous, n'en vaut pas aujourd'hui plus de 20. Logés chez les paysans du village, mes officiers y font eux-mêmes leur maigre cuisine. Moi, j'habite avec mes chefs de bataillon un bâtiment de l'Etat destiné aux remontes de la cavalerie, où j'ai pu à grand'peine réunir un mauvais lit et quelques meubles grossiers. Nos domestiques, et nous-mêmes au besoin, veillons au pot-au-feu et au modeste rôti. Mon cuisinier m'a abandonné en chemin et il a eu raison : son art serait ici à peu près inutile. Malgré le piteux état de mes finances, je puis cependant, chaque dimanche, admettre encore à ma table frugale un certain nombre de mes subordonnés. Ces réunions sont tristes, car il n'y a aujourd'hui qu'amertume, craintes et regrets ; mais nous y buvons à la France, et si le vin de Hongrie ne nous console pas, du moins il nous étourdit momentanément.

Dans toutes les familles du village, mes officiers sont vus de bon œil, et même avec un certain respect, bien que cette hospitalité prolongée doive être importune à cause de l'exiguïté des habitations. Ceci n'est pas seulement le résultat de l'obéissance habituelle des paysans aux ordres de l'autorité, mais encore de la haute opinion qu'ils ont de notre puissance militaire. N'offensons pas ces Français, se disent-ils entre eux, car un jour ils seront encore les maîtres chez nous. Le nom de Napoléon est ici, comme partout à l'étranger, synonyme d'extraordinaire. Il y a à Jennersdorf un jeune villageois, grand, fier, énergique et beau parleur ; c'est le coq de la

paroisse : on l'a surnommé Napoléon. Le cheval le plus remarquable, le taureau le plus vigoureux y jouissent du même honneur, hommage bizarre qui en dit plus que le panégyrique le mieux travaillé.

Nous ne savons ce qui se passe en France que par le bruit public et les fanfaronnades d'un journal allemand qui m'arrive de Gratz ; mais en faisant la part des mensonges dont on fatigue journellement nos oreilles, il ne nous est que trop démontré par les résultats que nos affaires vont de mal en pis, et qu'à cette heure les armées étrangères souillent de toute part le sol de notre malheureuse patrie. Les yeux sur la carte et la perfide gazette à la main, nous suivons avec anxiété la marche des événements. Après avoir vu violer le territoire suisse et envahir nos provinces de Lorraine, de Franche-Comté, de Bourgogne et de Champagne, nous avons appris qu'on s'était battu à Brienne, à la Rothière, à Champ-Aubert, à Montereau et en bien d'autres lieux. Le génie de Napoléon pourra-t-il triompher dans cette épouvantable lutte ? Aura-t-on assez de bras et de patriotisme en France pour y creuser un tombeau à ce million de soldats de tous pays que l'Europe a lancés sur un seul peuple ? Mon Dieu, que cette attente est douloureuse ! Et pendant qu'on immole ainsi notre patrie, 50 mille soldats français sont en Hongrie, les bras croisés.

Jennersdorf, 10 avril 1814.

Mes officiers peuvent circuler dans les environs, mais il ne leur est pas permis de dépasser certaines limites et encore moins de découcher. Moi seul, parmi eux, jouis d'une plus grande latitude. J'ai liberté d'aller où bon me semble dans toute l'étendue du comté, mais je n'ai plus de chevaux, ma bourse est à sec, et loin d'abuser de cette permission, j'en use à peine. Notre but de promenade le plus éloigné est un village voisin, où sont cantonnés nos bons camarades les of-

ficiers polonais. C'est toujours avec empressement que nous nous visitons réciproquement. Ils sont si braves et si dévoués à notre cause, qui est la leur, ces excellents Français du Nord. Les événements qui chaque jour se déroulent ne les affligent pas moins que nous. Qu'en sera-t-il de la malheureuse Pologne si le bras de Napoléon devient impuissant à la protéger contre ses assassins?

Il y a deux jours cependant, j'ai enfreint l'ordre qui m'astreint à ne pas sortir du comté; mais je me suis promis de ne pas récidiver. Accompagné de quatre de mes compagnons d'infortune, il m'a pris fantaisie de faire une petite excursion en Styrie. Arrivés à Fehring, petite ville sur la Raab, nous y avons déjeuné, et nous nous remettions pédestrement en marche pour pénétrer plus avant dans le pays, lorsque nous avons été insultés grossièrement par un groupe de fumeurs rassemblés à la porte d'un café, lesquels, nous ayant d'abord reconnus pour Français, bien que notre costume n'eût rien de militaire, ont manifesté l'intention de nous arrêter comme déserteurs, et de nous conduire au commandant de la forteresse voisine. La lutte n'était pas égale; notre contravention était évidente; et nous nous sommes estimés heureux de pouvoir faire retraite et rentrer librement dans notre cantonnement.

Depuis que je suis en Hongrie, j'ai fait vainement des démarches pour savoir où sont détenus les malheureux soldats de mon régiment dont on nous a séparés en entrant en Bohême. On nous cache aussi soigneusement ce qui les concerne qu'on a pris soin de mettre une grande distance entre eux et nous.

Les journées sont bien longues. Pour la plupart d'entre nous, les soins matériels du ménage et du pot-au-feu en absorbent une partie. Le reste est dépensé en courtes excursions champêtres et en diverses occupations analogues. Les uns pêchent à la ligne dans la Raab; d'autres prennent au

filet des oiseaux qui sont mangés ou réunis en volière concertante, suivant leur espèce; celui-ci fait des élégies; celui-là met une pièce à son pantalon déchiré. Il en est qui vont chercher dans les champs l'oseille sauvage et le pissenlit printanier pour ajouter un plat à leur modeste dîner. Moi, je consacre mes trop longs loisirs à cultiver un jardin attenant à mon habitation, occupation qui toujours a été de mon goût. Je sème, je plante, je dessine un parterre, j'aligne ou fais serpenter des allées comme si je devais passer ici toute ma vie. J'ai fait venir de Gratz des graines et des oignons de fleurs et de légumes; la forêt voisine me fournit des arbres verts, une dizaine de mes officiers me secondent journellement, et bientôt j'aurai doté Jennersdorf d'un jardin comme jamais on n'y en a vu. Un de ces messieurs, qui dessine passablement, ayant été remarqué plusieurs fois dans la campagne s'occupant à enrichir son portefeuille de quelques points de vue, les paysans en ont donné avis à l'autorité et défense a été faite de continuer. Tenus en éveil par l'idée fixe d'une nouvelle invasion, ces imbéciles se sont imaginé que nous levions la carte topographique du pays pour nous en servir au besoin.

Si la Hongrie redoute les Français, elle redoute bien plus encore les Turcs, impitoyables voisins qui maintes fois l'ont saccagée. Malgré l'affaiblissement de ces mécréants, dont le fanatisme et la bravoure paraissent aujourd'hui s'endormir de compagnie de génération en génération, se perpétue ici la terreur de leurs armes, si bien qu'à leur moindre mouvement vers le bas Danube, tout le pays est en émoi. Nous venons d'être témoins de la manifestation d'une crainte de cette nature. Le bruit s'étant répandu que le Grand seigneur rassemblait une armée sur les frontières de la Transylvanie, la population des campagnes a pris l'alarme, et on nous assure que, dans plusieurs réunions, il a été gravement question d'armer les 50 mille Français qui sont en Hongrie et de les

opposer aux Turcs. Mais quand même le danger serait réel, ceux qui gouvernent l'Empire d'Autriche, en l'absence de François, auraient garde de recourir à de pareils auxiliaires. Une fois réunis et armés, nous pourrions bien, au lieu d'aller aux Turcs, marcher sur Vienne et bouleverser toute la monarchie qui, dans ce moment, est entièrement dégarnie de troupes.

Jennersdorf, 20 mai 1814.

Le sacrifice est consommé! Il est donc vrai que ce grand capitaine, qu'avec tant de joie nous avions élevé sur le pavois, a cessé de régner sur la France! Il est donc vrai qu'en revoyant notre patrie, nous allons la trouver couverte de nos ennemis victorieux, et passée sous le sceptre d'un prince dont nous soupçonnions à peine l'existence, et qui nous est devenu étranger !...... Quel épouvantable revirement de fortune ! Quelle désastreuse conséquence de notre campagne de Russie! Les mots manquent pour exprimer la profonde douleur que nous en ressentons. Enivrée d'un triomphe inespéré, la population qui nous entoure se livre à de folles démonstrations de joie, les cloches sonnent, le *Te Deum* retentit dans les églises, tandis que nous, pauvres vaincus, gémissons douloureusement en attendant l'arrêt qui doit prononcer sur notre sort.

Déjà, on nous a séparés de nos amis les officiers polonais. Il leur a été enjoint de rentrer chez eux pour y rester à la disposition de l'empereur Alexandre. Que nos adieux ont été touchants! Non, il n'est pas au pouvoir de la destinée de briser l'étroite alliance de la France et de la Pologne. Elle survivra à toutes les combinaisons de la politique, et les deux peuples combattront encore sous le même drapeau.

Que va-t-on faire de nous, prisonniers de guerre ? Un ordre venu de Vienne a suspendu le paiement de notre modique solde, sans rien statuer sur notre échange. Cette incertitude ne peut se prolonger longtemps. Bientôt, sans doute, nous

serons dirigés vers la France. Dans cette circonstance, le curé de Jennersdorf s'est montré à nous tel que nous étions loin de le soupçonner. Monté en chaire, le brave homme a dit à ses paroissiens : « Juste dans ses décrets, la divine Providence « a châtié Napoléon ; mais vous n'en devez pas moins consi- « dérer comme des frères en Jésus-Christ ces Français qui « sont vos hôtes. En leur refusant des secours, notre Gouver- « nement les met aujourd'hui en danger de manquer de « nourriture. C'est à vous d'y pourvoir. Que chacun, selon ses « moyens, leur fasse part de ses provisions, et Dieu vous « bénira. » Depuis lors, mes officiers ont été dans leurs logements l'objet d'offres et d'attentions inaccoutumées. Partout on les a pressés avec instance de prendre part au repas de la famille. A peine ai-je été averti de ceci que je me suis hâté d'en aller remercier le digne ministre de l'Évangile qui donne un si touchant exemple de la charité chrétienne et du pardon des injures. Il a paru touché de ma reconnaissance et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. Il faut des occasions pour juger les hommes. Sans celle-ci, j'aurais toujours méconnu la haute piété du curé de Jennersdorf.

L'impératrice Marie-Louise et le Roi de Rome sont, dit-on, à Vienne. Hélas! quel sera le sort de cet enfant dont la venue a été saluée de tant d'acclamations il y a trois ans? Sa mère témoigne en ce moment l'intérêt qu'elle porte aux prisonniers de guerre français en leur faisant distribuer à ses frais des chemises et des souliers. On nous assure ici que ses envoyés parcourent à cet effet tous les lieux où ces victimes de la guerre souffrent et gémissent ; c'est se montrer digne d'avoir partagé le trône de Napoléon.

Vienne (Autriche), 26 mai 1814.

Me voici acheminé vers le Rhin. Ensuite des ordres des autorités autrichiennes, tous les prisonniers de guerre fran-

çais qui se trouvent en Hongrie doivent incessamment retourner dans leur patrie; il a été permis aux officiers qui consentent à faire le voyage à leurs frais de se mettre en route incontinent. Cet avis nous a été communiqué le 21 de ce mois, et, le 23, je disais adieu à Jennersdorf et à mon jardin, et je me séparais de mes camarades de captivité qui, sans doute, ne tarderont pas longtemps à me suivre. Ce même jour j'ai couché à Gunz.

Le 24, j'ai traversé Oedenburg, et suis allé passer la nuit à Kitsee, village à 2 lieues de Presbourg.

Hier, j'ai dû m'arrêter à Presbourg, et aujourd'hui à Vienne, d'où je repars demain.

Si j'avais été maître de prendre telle ou telle direction pour rentrer en France, j'aurais moins de chemin à faire; mais il me faut suivre rigoureusement l'itinéraire tracé et me rendre ainsi à Fribourg en Brisgau, où l'échange des prisonniers de guerre au pouvoir de l'Autriche doit être consommé, sotte injonction qui allonge mon voyage de 80 lieues.

Arrivé ce matin à Vienne, je me suis d'abord rendu chez un honnête banquier qui déjà m'avait envoyé de l'argent à Jennersdorf, et qui vient encore de m'en prêter pour gagner la France. Le brave homme que j'ai connu ici à l'époque du traité de Presbourg, lorsque j'étais l'hôte et le commensal de l'excellente baronne de Gudenous, voulait à toute force me conduire chez cette dame qui lui parle souvent de moi, et qui aurait, m'a-t-il dit, grand plaisir à me revoir. Je m'y suis refusé. Soucieux et malheureux, je n'ai pas le courage d'aller me montrer aux Viennois dans la société desquels je vivais à l'époque de nos triomphes. Devenu méfiant et peut-être injuste, je n'apercevrais dans leurs démonstrations qu'une commisération polie et une joie mal déguisée.

Après avoir remercié et embrassé mon digne banquier, je me suis fait un devoir d'aller rendre visite à l'auguste enfant que les revers de la fortune viennent de jeter du palais des

Tuileries dans celui de Schœnbrunn. Des ordres sont donnés pour que tous les officiers français prisonniers de guerre qui passent à Vienne puissent aborder le roi de Rome, et cette faveur m'a été accordée sans difficulté en même temps qu'au comte de Lobau et à d'autres officiers généraux. Le jeune prince, amené en notre présence par un chambellan de la cour d'Autriche, nous a semblé triste et souffrant. Pauvre rejeton pour qui les orages commencent de si bonne heure! Qui pourrait dire à quelles destinées il est appelé dans ce siècle de vicissitudes politiques? Né sur le trône, mourra-t-il sur un trône? La destinée du fils de Napoléon ne peut être obscure. Il n'a pas été accordé par la Providence aux vœux ardents de la France pour devenir et demeurer archiduc d'Autriche, titre qu'on lui donne aujourd'hui ici. S'il parvient à l'âge où l'on peut manier une épée, il portera une couronne. Sa vue nous a profondément émus; pas un de nous n'avait l'œil sec en sortant de ce palais de Schœnbrunn, d'où Napoléon a dicté des lois aux souverains de l'Europe, et qui sert maintenant d'asile ou plutôt de prison à son fils. Adieu, cher Enfant de la France; puisse l'air de Vienne t'être favorable! puisses-tu devenir un jour digne de ton nom! Nous allons être rendus à la liberté, nous, soldats de ton père; mais pour toi, pauvre petit, il n'y a pas de cartel d'échange.

XV

La première Restauration.

Landrecies, 11 juin 1814.

A d'autres époques, lorsque, après un séjour plus ou moins long sur la terre étrangère, j'abordais la patrie, j'éprouvais toujours un sentiment d'orgueil et de plaisir. Cette fois, c'est l'âme attristée, le cœur gros de soupirs, que j'y ai fait mon entrée. Pouvait-il en être autrement? On y obéissait à un autre souverain que celui de mon choix, on y portait une cocarde que je ne connaissais pas, et, pour comble d'horreur, je voyais des soldats ennemis montant la garde aux portes de nos villes! Peindre la torture morale que tout cela m'a causée en entrant à Colmar me serait difficile. Il me semblait que personne autour de moi ne parlait ma langue, que j'étais devenu étranger dans mon propre pays. Les Français pour la plupart partagent sans doute ma douleur, mais combien elle est plus poignante pour nous, soldats de la Grande armée, qui n'avions rien de plus cher que la gloire acquise au prix de tant de sang et de si nobles travaux!

J'ai enfin atteint hier Landrecies, où se trouve le dépôt de mon 25me de ligne, et où je dois attendre les prisonniers de guerre qui, de plusieurs points, sont en route pour s'y réunir.

Le Quesnoy, 11 septembre 1814.

Je m'occupais activement de la réorganisation de mon régiment, lorsque le duc de Berry, l'un des princes ramenés

par la Restauration, en tournée pour inspecter les troupes stationnées dans le département du Nord, arriva inopinément à Landrecies. Il passa en revue quelques centaines d'hommes que j'avais à lui présenter ; je les fis manœuvrer en sa présence et aussitôt après, remontant en voiture pour continuer son voyage, il me donna l'ordre de me trouver de ma personne à Douay, le 6 août suivant, sans me donner le motif de ce rendez-vous.

Arrivé à Douay dans la matinée du jour fixé, je me présente au maréchal Mortier, qui accompagnait le prince, et j'apprends de lui que j'avais été ainsi mandé pour être décoré de la croix de Saint-Louis, et que la cérémonie aurait lieu dans la soirée. L'heure venue, je retournai à l'hôtel habité par le duc de Berry, et je fus introduit dans un vaste salon éclairé par mille bougies, autour duquel, sur des gradins, se pavanaient un triple rang de femmes en toilette resplendissante. J'y trouvai huit colonels qui, comme moi, venaient de leur garnison et pour le même objet. Bientôt nous vîmes entrer le prince qui, s'étant avancé au milieu du salon, et après s'être assuré que tous les convoqués étaient présents, nous ordonna de nous mettre sur une ligne, nu tête et un genou en terre. Alors il se plaça vis-à-vis de nous, flanqué de deux aides-de-camp qui portaient chacun une bougie allumée et dont l'un se mit à lire le serment que nous allions prêter. Chacun de nous successivement ayant levé la main droite et prononcé ces mots : *Je le jure*, nous reçûmes tous sur l'une et l'autre épaule un coup du plat de l'épée nue du prince, et ensuite il nous releva, nous donna l'accolade, nous remit la croix, et me voilà chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Je suis loin de dédaigner cette décoration qui a été pour nos devanciers la récompense de tant de belles actions, et qui donnait un tel relief à ceux qui la portaient avant la Révolution, qu'elle suffisait alors pour payer de longs services ; je ne

suis pas d'ailleurs le premier de ma famille qui en ait été honoré; mais j'avouerai naïvement que je me trouve plus étonné que flatté de la voir à ma boutonnière. La transition est trop brusque.

Il était peut-être convenable que ce jour-là le prince ajoutât à la faveur royale que nous venions de recevoir par ses mains l'honneur d'être admis à sa table; mais comme il n'en fut pas ainsi, les neuf colonels, nouveaux chevaliers de Saint-Louis, allèrent souper ensemble. La conversation ne pouvait manquer d'aliments entre bons camarades qui tous devaient leur grade à Napoléon et à leur épée. Aussi minuit sonnait qu'à *huis-clos* nous portions encore un *toast*.

Le lendemain, 7 août, j'étais de retour à Landrecies. Un mois plus tard, un changement de garnison m'a porté au Quesnoy, où je suis depuis le 5 du courant.

Jusqu'à ce jour je ne m'étais pas séparé de l'aigle de mon régiment. A Jennersdorf, elle me servait d'oreiller; en route elle était dans ma poche, et c'est ainsi, enveloppée comme un objet de contrebande, qu'elle a fait son entrée en France, où jadis elle eût étalé avec tant d'orgueil ses ailes mutilées par la victoire. Arrivée ici, la noble proscrite dormait sous bonne clé, cachée à tous les yeux, et je pensais pouvoir la conserver sans danger et ne jamais m'en dessaisir; mais il n'a pu en être ainsi. Tous mes officiers savaient qu'elle était en mes mains, et il suffisait d'une indiscrétion pour être signalé à notre nouveau gouvernement comme un homme à arrière-pensée qui n'attendait qu'une occasion pour s'élever contre lui, cette enseigne à la main. Parmi mes subordonnés, un assez mauvais sujet, mécontent de moi parce que, dans le temps, je lui avais refusé une récompense non méritée, et qui, par suite, se montre chaud partisan de la Restauration, ayant tenu à ce sujet quelques propos ressemblant à des menaces et pouvant aboutir à une dénonciation clandestine, mes affidés m'en ont donné avis, et bientôt j'ai été convaincu qu'il y avait pour moi

un immense danger à conserver plus longtemps l'aigle du régiment, bien que je pusse maintenant la considérer comme ma propriété. A mon bien grand regret, prenant tristement la plume, j'ai révélé mon secret au ministre de la Guerre, en lui demandant ses ordres. Il m'a été aussitôt répondu que l'on ne pouvait qu'applaudir au sentiment qui m'avait porté à éviter que mon aigle ne tombât au pouvoir de l'ennemi, mais que je ne devais pas moins l'expédier sur-le-champ à Paris pour être détruite, comme tout ce qui pouvait rappeler le pouvoir impérial. Je m'attendais à cette injonction, et cependant elle m'a profondément affligé. Il n'y avait pas au reste à balancer : ayant rassemblé chez moi quelques intimes, nous avons dit un dernier adieu à cet objet de notre vénération, dont Napoléon lui-même avait admiré les glorieux stigmates, et puis, enfermé dans une caisse, il a été envoyé à Paris, où à cette heure il est sans doute pulvérisé. Il faut être soldat ou avoir une âme trempée de certaine façon pour concevoir tout ce qu'il y a d'amer dans un pareil sacrifice. C'est boire le calice jusqu'à la lie.

Embrun, 3 mars 1815.

Notre nouveau gouvernement ayant jugé convenable de réduire le nombre des cadres de l'armée, il en est résulté des amalgames et des incorporations qui ont amené la mise en demi-solde d'une foule d'officiers de tout grade. J'ai été atteint moi-même par ce bouleversement auquel chacun de nous devait s'attendre. On a conservé le 25ᵉ régiment ; mais le commandement en a été donné à un autre. Par faveur spéciale, j'ai été placé à la suite de ce même corps pour y attendre une destination.

N'ayant plus rien à faire au Quesnoy, où ma présence devenait aussi embarrassante pour moi que pénible pour mon successeur, lequel ne devait pas voir sans quelque jalousie

les marques d'affection et de regret que me prodiguaient mes anciens subordonnés, j'ai cru convenable de demander un congé de quelques mois, et, l'ayant obtenu, j'ai quitté le Quesnoy le 30 octobre. Depuis lors, je promène mes tristes souvenirs et mon oisivcté.

Après une absence de 14 ans, me voici donc dans cet Embrun que j'abandonnai volontairement à l'époque orageuse où l'amour parle au cœur de l'homme avec une puissance irrésistible. J'y rentre aujourd'hui refroidi, désenchanté, mais le temps et l'expérience n'ont pas tellement exercé sur moi leur influence que l'aspect des lieux où j'ai tant aimé ne me remue profondément. Elle n'est plus, l'angélique créature qui a fait ma destinée. Jeune encore, elle est descendue dans la tombe. Aimante et douée de la plus exquise sensibilité, il lui fallait pour le pèlerinage de la vie un compagnon qui la comprît et qui parlât sa langue. Pauvre enfant, que la terre te soit légère !

Il est doux de revoir son berceau après une longue absence ; mais pour moi cette jouissance est aujourd'hui mêlée de trop d'amertume. Non seulement je n'y trouve plus l'ange de mes jeunes ans, mais ma famille tout entière et la plupart de mes amis d'enfance en ont disparu. Pas un cœur n'y bat à ma présence. La maison paternelle, vendue, n'a pas ouvert ses portes pour me recevoir, et je suis logé dans une auberge comme un étranger...

Paris, 16 mars 1815.

Appelé à Embrun par des affaires d'intérêt qui réclamaient impérieusement ma présence, je comptais y résider un mois ou deux, mais j'avais mal choisi mon temps. J'y étais seulement depuis cinq jours lorsque de vagues rumeurs ont annoncé que l'Empereur Napoléon venait de quitter l'île d'Elbe et que déjà il avait abordé la côte de Provence à la tête de quelques fidèles.

L'étonnante nouvelle n'a d'abord trouvé que des incrédules; mais à sa confirmation officielle, il a bien fallu y ajouter foi. Je me suis alors trouvé dans une grande perplexité. Le général commandant le département des Hautes-Alpes voulait mettre sous mes ordres les gardes nationales qu'il allait mobiliser pour être prêt à tout événement; les partisans de l'Empereur me disaient qu'il fallait me mettre à la tête du mouvement qui ne manquerait pas de se prononcer en sa faveur dans nos montagnes. J'allais me trouver entre l'enclume et le marteau. Prenant brusquement mon parti, je fais de rapides adieux, et en compagnie d'un jeune officier de cavalerie, en semestre à Embrun, qui, sur mon conseil, imite cet exemple, j'enjambe le premier cheval que je puis me procurer, et me voilà courant sur la route de Gap dans l'intention de rejoindre le régiment auquel je n'ai pas cessé d'appartenir et d'y attendre la solution des grands événements qui devaient infailliblement surgir de l'invasion impériale.

Arrivés à Gap ce même jour, 5 mars, à 8 heures du soir, nous demandons des chevaux de poste afin de poursuivre notre course à franc étrier vers Grenoble ; mais, pendant qu'on les prépare, voilà que tout à coup l'Empereur tombe comme une bombe au milieu de la ville, escorté par ceux de ses braves qui ont pu suivre sa course rapide. A l'instant les cris de *vive l'Empereur* éclatent de toute part, la population dans l'ivresse encombre les rues, les ténèbres font place à une illumination improvisée, et presque aussitôt, l'auberge dans laquelle j'attendais des chevaux se remplit d'hommes de la garde impériale en quête d'un lit et d'un repas. Il s'est élevé en moi un combat bien pénible. L'honneur et le devoir me disaient de persister dans ma résolution et de ne pas violer les nouveaux serments qui me liaient à un Gouvernement que je n'aime pas, mais que j'ai promis de servir loyalement ; mes vœux et mes souvenirs m'entraînaient vers Napoléon. Caché dans un arrière-cabinet obscur, mon cœur battait

avec une extrême violence, et à chaque pulsation j'étais prêt à sortir de mon réduit, à me jeter dans les bras d'anciens camarades de la Garde dont je reconnaissais les voix, et à leur dire : conduisez-moi vers Napoléon. Je n'imagine pas un état d'irrésolution plus poignant. Qu'il m'eût été doux d'aller me jeter aux pieds du grand homme et de lui offrir mon épée ! Comme il eût accueilli un ancien officier de sa Garde ! De quelle jouissance mon éloignement devait me priver ! J'allais succomber, lorsque mon jeune compagnon de voyage qui, nouvellement au service, ne peut avoir dans l'âme cette corde qui vibre au cri de *vive l'Empereur*, et dont l'empressement à repartir était extrême, me donne avis que les chevaux sont là et qu'il faut s'évader. Seul, je serais allé à Napoléon ; mais j'avais promis à ce jeune homme de voyager avec lui ; je lui avais dit qu'il fallait aller là où le devoir nous appelait. Un brusque changement de langage m'eût exposé à rougir devant lui. Je fais un effort ; je ferme mes oreilles à ces cris de joie qui ne cessent de retentir, et, sortant par une porte de derrière pour éviter d'être reconnu par ceux dont jadis j'ai partagé la gloire et les dangers, j'enjambe mon cheval et le mets au galop, sans regarder derrière moi. Gap est au fond d'un étroit bassin d'où on ne sort, du côté de Grenoble, qu'en gravissant une haute montagne. Après un quart d'heure d'ascension, je me suis arrêté pour considérer encore une fois cette ville si émue de posséder un instant Napoléon, qu'elle n'avait jamais vu. Une nuit sombre m'empêchait de distinguer ses maisons ; mais à mes pieds, elles m'étaient indiquées par une multitude de lumières se croisant en tout sens comme ces insectes luisants qui volent dans les chaudes plaines d'Italie et par les clameurs confuses qui s'élevaient vers le ciel en hymne d'enthousiasme. Un long soupir sortit alors de ma poitrine oppressée, et je me mis à courir de toute la vitesse de ma monture pour faire diversion aux pensées qui m'assiégeaient.

Arrivé à Grenoble le 6, fatigué de ma course nocturne, je m'y suis arrêté, et rien ne me forçant plus à précipiter mon voyage vers le Nord, attendu que la marche de l'Empereur devait être subordonnée à celle de son infanterie, j'ai cheminé tellement à mon aise que je n'ai atteint Paris que le 13.

Ainsi que je m'y attendais, j'ai trouvé la capitale tout en émoi des événements qui se préparent. Les journaux disent à l'envi que Napoléon n'a rencontré nulle sympathie en rentrant en France, que l'armée est fidèle au Roi, et que bientôt cette folle tentative d'usurpation recevra le châtiment qu'elle mérite. Ces assertions trouvent beaucoup d'incrédules, et je sais de bonne part que la cour n'est pas aussi rassurée qu'elle s'efforce de le paraître. Paris est tranquille, mais morne et silencieux. On dirait ce calme qui précède la tempête. En pareil état de choses, je persiste à croire que je dois être à mon régiment, et, en conséquence, je vais partir pour Le Quesnoy.

XVI

Les Cent jours. — Ligny. — La retraite sur la Loire. — Le licenciement de l'armée.

Hautbourdin, près Lille, 21 avril 1815.

Tout ce qu'il était si aisé de prévoir est accompli. L'Empereur Napoléon habite les Tuileries. Louis XVIII s'en est allé, comme il était venu, et l'œuvre de la prétendue restauration n'est plus qu'un mauvais rêve évanoui. Jamais aussi grand remue-ménage politique n'a été mis à fin avec autant de facilité. Des côtes de Provence aux rives de la Seine, la marche de l'Empereur n'a été qu'une promenade triomphale. et, à son approche de Paris, les pygmées qui avaient osé s'introduire furtivement dans son palais, à l'aide des étrangers, se sont enfuis comme des voleurs que menace la gendarmerie. Cette étrange péripétie couvre les légitimistes d'un ridicule ineffaçable.

Mais tout n'est pas fini. Il s'agit maintenant de faire respecter par l'Europe l'œuvre de notre nouvelle émancipation, de déjouer les trames de voisins alarmés et courroucés en voyant rompues sitôt les chaînes dont ils avaient chargé la pauvre France naguère si puissante. Le grand homme ne s'endort pas sur son trône reconquis. Notre armée s'accroît, s'organise, nos frontières se couvrent de défenseurs, et si la lutte doit recommencer, espérons que la victoire, un moment infidèle, couronnera nos patriotiques efforts. Le pays entier secondera sans doute le dévoûment de ses soldats, car aujourd'hui il

s'agit pour lui d'être ou de ne pas être. Si l'Europe coalisée, persistant à nous dicter des lois, demeure victorieuse, le démembrement de nos provinces est inévitable. On voudra en finir avec ce peuple turbulent, qui, depuis 25 ans, trouble le sommeil de tant de rois.

Il était à présumer que le 25me régiment, auquel je suis toujours attaché, bien que je n'en aie pas le commandement, ne resterait pas longtemps dans sa garnison. Il en est sorti le 8 de ce mois pour aller faire partie du 1er corps d'observation commandé par le comte d'Erlon, dont le quartier général est à Lille.

Couvins (Ardennes), 11 juin 1815.

J'étais depuis deux semaines à Hautbourdin lorsqu'un ordre ministériel m'a enjoint de passer au commandement du 22me d'infanterie de ligne à Mézières. J'avais conçu quelque espérance de reprendre celui de mon 25me bien-aimé que m'avait injustement ôté la Restauration; aussi n'ai-je pas reçu ma nouvelle mission avec autant de plaisir qu'elle devait m'en causer. Dans la lutte sérieuse qui se prépare, il n'est pas peu important pour un chef de commander à des hommes qu'il connaît et dont il est connu. N'importe, là ou là, je ferai mon devoir.

Mon nouveau régiment a d'abord été promené de cantonnement en cantonnement dans tous les villages des Ardennes autour de Rocroy, et enfin il s'est arrêté à Couvins, où il se repose depuis le 18 du mois dernier, si toutefois c'est se reposer que de faire l'exercice et de manœuvrer du matin au soir.

Ce matin a eu lieu une imposante cérémonie. Le 22me régiment ayant reçu de Paris l'aigle que l'Empereur lui confie et qui bientôt, selon toute apparence, doit recevoir sur le champ de bataille une autre consécration, cette nouvelle en-

seigne, tout fraîchement sortie de l'atelier du doreur, a été solennellement bénie dans l'église de Couvins ; puis chaque soldat, en la touchant de la main, a juré individuellement de la défendre jusqu'à la mort. Après la cérémonie religieuse, le régiment étant formé en carré, j'ai prononcé une allocution dans laquelle, après avoir évoqué les vieux souvenirs de gloire du 22me de ligne, j'ai manifesté l'espoir de lui voir dignement soutenir sa réputation pendant la campagne qui va s'ouvrir. Mes chaudes paroles ont été accueillies par un enthousiasme d'heureux augure.

La réception de cette aigle, encore vierge, a réveillé en moi les regrets que j'ai éprouvés, il y a quelques mois, quand une prudence que je déteste m'a fait la loi de sacrifier l'aigle du 25me, conservée avec tant de sollicitude et rapportée par moi du fond de la Hongrie. Oh! si aujourd'hui je pouvais aller la présenter à l'Empereur.

Sur cette partie de notre frontière, les troupes se pressent de toute part. A un tel encombrement, il est facile de juger que nous touchons aux hostilités. Les armées prussienne et anglaise sont, dit-on, devant nous, et probablement elles ne se concentrent pas moins. Il faut sans doute en finir avec elles avant l'arrivée d'autres alliés. Nos régiments sont beaux et animés du meilleur esprit ; l'Empereur nous dirigera ; espérons que nous prendrons dignement notre revanche. En avant donc, et que Dieu protège la France !

A l'instant, je reçois l'ordre de porter mon régiment, ce soir même, au village de Nisme, non loin de Couvins.

Jargeau (sur la Loire), 13 juillet 1815.

Je n'ai pas eu le bonheur d'être tué pendant la campagne si courte et si fatale qui vient de ramener l'ennemi dans Paris ; et j'existe pour assister aux funérailles de notre malheureuse patrie. C'est bien pis que la mort. Après la journée de Pavie,

François Ier disait : *Tout est perdu fors l'honneur.* Nous n'avons pas même cette dernière consolation : tout est perdu, même l'honneur. Lâcheté, impéritie, trahison, apathie, il y a de tout cela dans les causes de notre ruine. Qu'il est sombre l'avenir!

Je suis ici sur la rive gauche de la Loire, avec ce qui reste de mon corps d'armée, et, sous nos yeux, les Prussiens rançonnent à leur aise la rive droite. C'est à en mourir de honte et de douleur. Mais il n'y a plus de patriotisme en France. Ce feu sacré qui anime encore, pour leur désespoir, un petit nombre de soldats dont on a lié les mains et qui n'ont plus de chef, est éteint dans tout autre cœur. Nous somme mûrs pour l'esclavage.

Allouis (Cher), 22 juillet 1815.

Les débris de Waterloo, qui forment aujourd'hui ce qu'on nomme l'armée de la Loire, sont toujours en route à travers nos provinces intérieures, sans savoir où ils s'arrêteront et quel sort leur est réservé. Je profite d'un jour de halte pour mettre en ordre mes souvenirs. Jamais je ne jetai derrière moi un regard aussi triste.

Le 12 juin, mon régiment avait été porté de Nisme à Dailly.

L'ordre de mouvement annonçait que nous resterions là plusieurs jours ; mais, le 13, le 3e corps d'armée, dont le 22e régiment fait partie, ayant été rassemblé comme pour une revue de son commandant en chef, le général Vandamme, s'est ébranlé tout entier vers l'extrême frontière, laissant Chimay à un quart de lieue sur la gauche et traversant la forêt de Fagne. Cette marche, lente et pénible parce que la colonne était forte de 15 mille hommes de toutes armes, nous a conduits à demi-lieue au delà de Beaumont. Là nous avons passé la nuit au bivouac. La petite ville de Beaumont, dans une po-

sition assez pittoresque sur une éminence, est environnée de vieux remparts en ruines.

Le 14, une contre-marche nous a ramenés sous Beaumont, d'où le corps d'armée est allé bivouaquer à une lieue plus loin dans une autre direction, en avant de Barbançon.

Le 15, on lit à chaque régiment une proclamation de l'Empereur annonçant que nous allons entrer en Belgique pour y combattre les Prussiens. En effet, nous dépassons notre frontière, nous franchissons la Sambre à Charleroy, ville jadis forte, bâtie et nommée par les Espagnols, et peu après un corps prussien, en retraite devant nous, est chargé avec impétuosité par notre cavalerie légère qui lui fait éprouver une perte d'un millier d'hommes tués, blessés ou prisonniers. Harassés par une marche forcée que retardait l'encombrement résultant de la concentration des troupes, nous avons, à la nuit, établi nos bivouacs en arrière de Fleurus, lieu que trois victoires françaises ont rendu célèbre. Toutes nos forces se trouvaient là. L'Empereur et sa Garde étaient à Charleroy. Un corps prussien occupant Fleurus, les deux armées étaient en présence.

Le soleil du 16 a éclairé une glorieuse journée; mais c'était comme un de ces moments de bien-être et d'espoir qui trompent un malade à son lit de mort, la dernière lueur d'un flambeau prêt à s'éteindre. L'affaire n'a commencé que vers 3 heures de l'après-midi. L'aile gauche était commandée par le maréchal Ney, l'aile droite par le maréchal Grouchy, au centre était mon corps d'armée. La réserve se composait de la Garde impériale et des cuirassiers du général Milhaud. L'armée prussienne, seule en ligne, était, dit-on, forte de 85 mille hommes. Nous en comptions davantage, mais par suite d'un mouvement opéré par l'aile gauche, nous n'avons eu d'engagés qu'environ 60 mille hommes. Après avoir dépassé Fleurus, que l'ennemi n'a pas défendu, nous l'avons trouvé bien posté en arrière de ce bourg. Notre corps d'armée a été le premier aux

prises. Ses efforts ont eu pour principal théâtre les environs du village de Saint-Amand, où l'on s'est battu avec acharnement jusqu'à 8 heures du soir. Sans entrer dans des détails stratégiques qui me mèneraient trop loin, je me borne à dire que, malgré une vive et honorable résistance, l'armée prussienne a été battue sur tous les points, et qu'à la nuit elle était en pleine retraite, abandonnant 40 pièces de canon, ses blessés, des bagages et plusieurs drapeaux. Sa perte est estimée à 25 mille hommes, la nôtre à 8 ou 9 mille. Le feld-maréchal Blücher, jeté à bas de son cheval dans un moment de déroute de sa cavalerie, a failli être pris. Les résultats eussent été plus grands encore si l'action eût commencé plus tôt. L'obscurité a favorisé la retraite.

J'ai dit tout à l'heure que notre aile gauche n'avait point pris part à la bataille de Fleurus. Elle s'était dirigée vers l'armée anglaise qui s'avançait pour se réunir aux Prussiens. L'affaire partielle qui a eu lieu de ce côté, ce même jour 16, a été sanglante, mais peu décisive. Anglais, Belges et Hanovriens y ont perdu de 4 à 5 mille hommes, et nous à peu près autant. Le duc de Brunswick y a été tué et le prince d'Orange blessé. De part et d'autre, les troupes ont montré, dit-on, une grande valeur.

J'ai eu lieu d'être satisfait de la conduite de mon nouveau régiment dans cette brillante journée. Après avoir délogé les Prussiens de Saint-Amand, vers lequel ils dirigeaient incessamment de nouvelles attaques, la brigade qu'il forme avec le 70e de ligne ayant dû se déployer au delà de ce village, afin de le couvrir, la cavalerie ennemie est venue pour l'entamer et nous nous sommes disposés à la recevoir en carrés par régiment et en échiquier. Le 70e était à ma gauche, et les Prussiens se dirigèrent d'abord sur lui avec assez de résolution. Je crois cependant qu'ils n'eussent pas poussé leur charge à fond ; mais, sans les attendre, ce malheureux régiment, intimidé, lâcha pied, et fut aussitôt assailli et sabré. Si cette ter-

reur panique avait gagné mon 22e, la brigade était perdue ; mais il tint bon, repoussa vigoureusement la charge exécutée à l'instant sur lui, couvrit la plaine d'hommes et de chevaux abattus par un feu bien dirigé, et le mal fut réparé. Les fuyards du 70e purent se rallier derrière mon carré, et bientôt ils reprirent leur place à ma gauche dans le même ordre qu'auparavant. Plus affriandés par le peu de solidité du 70e que contenus par mon attitude et mes coups de fusil, d'autres corps de cavalerie prussienne essayèrent encore contre nous de nouvelles charges ; mais cette fois le 70e, animé par la voix de son excellent colonel, M. Maury, fit son devoir, et les assaillants furent constamment repoussés et fort maltraités. Voyant leurs efforts inutiles, les Prussiens, favorisés par un pli de terrain, firent avancer deux pièces de canon qui nous envoyèrent de la mitraille jusqu'au moment où un coup de collier général, auquel prit part la réserve, c'est-à-dire la Garde impériale, balaya enfin le champ de bataille et nous donna la victoire. Tout cela ne s'est pas passé sans perdre du monde. Le 70e, duement sabré, a vu ses rangs fort éclaircis ; mon 22e a eu 26 morts, dont un officier, et 194 blessés, dont 8 officiers.

Une nuit de bivouac sur le champ de bataille a terminé cette belle journée.

Le lendemain 17, le 3me corps, averti qu'il allait avoir le bonheur d'être passé en revue par l'Empereur, était, au point du jour, formé sur une ligne par régiment en masse. Arrivée par la gauche de cette ligne, Sa Majesté mit pied à terre et s'achemina lentement d'un corps à l'autre, s'arrêtant pour parler à chaque colonel et lui faire ses questions habituelles. Je n'avais pas revu l'Empereur depuis le jour où il fit de moi un colonel, il y a bientôt deux ans, et que d'événements depuis cette époque ! Aussi, quand je l'aperçus, mon cœur battit avec encore plus de force qu'il n'a coutume de le faire en sa présence. M'étant avancé jusqu'à l'extrémité de ma colonne,

du côté de celle formée par le 70me régiment, je prêtai l'oreille, et j'entendis : « Combien d'hommes présents?—Tant, Sire. — Votre régiment n'a pas tenu hier devant la cavalerie prussienne. — Sire, j'ai beaucoup de jeunes soldats qui n'avaient jamais vu l'ennemi et qui ont été intimidés; mais le désordre a été bientôt réparé. — Oui, mais sans le 22me qui était à votre droite et qui a bien fait son devoir, jusqu'où seriez-vous allé? Bonjour, colonel Maury, réparez cette faute.» — Et le pauvre colonel, rouge, embarrassé, ne trouva plus un mot à dire.

En quittant le 70me, l'Empereur avait une figure sévère. Il se dérida en s'approchant de moi à petits pas, les mains derrière le dos, et quand je l'eus salué de mon épée, je lui trouvai l'air bienveillant. Après avoir attentivement fixé sur moi son regard d'aigle : «Je vous connais ; vous sortez de ma Garde? — Oui, Sire, j'ai eu l'honneur d'en faire partie, et je vous dois tous mes grades. — Bien. Combien d'hommes présents? — 1830, Sire. —Combien en avez-vous perdu hier? — 220 — J'ai vu du moulin votre contenance devant l'ennemi. Vous avez bravement repoussé ses charges. C'est bien, nous nous reverrons. Les Prussiens ont abandonné beaucoup de fusils sur le champ de bataille ; qu'en fait-on ? — Sire, nous en faisons des *jambons*, suivant la coutume (expression militaire qui indique qu'on détruit l'arme, en en séparant la crosse). — Vous avez tort, grand tort. J'ai donné ordre de recueillir soigneusement ces fusils pour en armer nos gardes nationales dans l'intérieur, et l'artillerie est chargée de compter aux soldats qui en font la remise trois francs pour chaque arme ainsi conservée. — Sire, cet ordre ne m'a point encore été communiqué. »—Se tournant alors vers le groupe doré qui le suivait : « Vous l'entendez, un ordre aussi important n'est pas encore connu; qu'on y remédie, et au plus tôt. Adieu, colonel, je suis content de vous et de votre régiment. »

Cela dit, l'Empereur passa à un autre régiment, vers ma droite,

et peu à peu il s'éloigna tout à fait. Je ne l'ai plus aperçu depuis cette courte apparition, et Dieu sait si jamais elles doivent se réaliser, ces paroles de bonté et d'espoir sorties de sa bouche en me parlant : *Nous nous reverrons !*

Allouis (Cher), 23 juillet 1815.

Je continue le récit commencé hier.

Le feld-maréchal Blücher, si maltraité la veille, était en pleine retraite. Immédiatement après la revue passée à la hâte par l'Empereur, les 3me et 4me corps, la division Teste du 6me corps et la cavalerie Excelmans et Pajol eurent ordre de suivre les Prussiens, tandis qu'avec le gros de l'armée S. M. marchait elle-même vers la gauche pour en finir avec Wellington. De cette séparation ont résulté nos désastres. Le maréchal Grouchy, qui avait le commandement de cette aile droite, laquelle était forte de 32 mille hommes et de plus de 100 bouches à feu, mit une telle lenteur dans son mouvement, qui demandait une grande célérité, qu'à Gembloux, petite ville belge, à 2 lieues seulement du champ de bataille de la veille, il fallut s'arrêter parce qu'on avait perdu les traces de l'armée prussienne, et qu'on ne savait si elle se dirigeait sur Bruxelles ou sur Liège. On bivouaqua en avant de Gembloux, dont la population nous accueillit au son de toutes ses cloches, et aux cris de *vive l'Empereur!* ce qui, par parenthèse, n'empêcha pas nos pillards d'y commettre mille désordres.

Dans la nuit, des renseignements certains ayant enfin appris que c'était vers Bruxelles qu'avaient marché les Prussiens, nous prîmes cette direction au point du jour. Parvenus à Wavre, ville sur la Dyle, nous les y trouvâmes en position et aussitôt on en vint aux mains. Au lieu de passer la Dyle au-dessus ou au-dessous de Wavre, où elle est guéable en maint endroit, le général Vandamme, chargé de la franchir pour débusquer

l'ennemi, voulut, dans la ville même, emporter un pont soigneusement barricadé et protégé par des milliers de tirailleurs postés dans les maisons de l'autre rive. Il fallait tourner cette forte position ; mais ce général s'entêta à l'aborder de front avec des masses qui, engagées dans une longue rue perpendiculaire au pont, recevaient tout le feu des Prussiens sans pouvoir utiliser le leur. Nous perdîmes là beaucoup de monde infructueusement. Le 70me régiment, le même qui avait été déconfit deux jours auparavant, ayant été chargé de déblayer le pont sous une grêle de balles, y fut mis en déroute. Ramené par son colonel, il hésitait encore quand ce brave Maury, saisissant son aigle, s'écria : «Comment, canaille, vous m'avez déshonoré avant-hier, et vous récidivez aujourd'hui ! En avant. Suivez-moi !» — Son aigle à la main, il se précipite sur le pont, la charge bat, le régiment le suit ; mais à peine est-il aux barricades que ce digne chef tombe mort, et le 70me fuit de plus belle, et si rapidement que sans le secours d'hommes de mon 22me l'aigle qui était à terre, au milieu du pont, à côté de mon pauvre camarade étendu sans vie, allait devenir la proie des tirailleurs ennemis qui déjà cherchaient à s'en saisir.

Sur d'autres points, nos attaques d'une rive à l'autre de la Dyle n'eurent pas plus de succès, parce qu'elles furent mal combinées, mollement exécutées et le terrain mal étudié. Vers la nuit, cependant, on parvint à passer la rivière au-dessus de Wavre. Il était trop tard.

Le général Vandamme convint, le lendemain, qu'il avait commis là une faute ; mais le mal était fait. Il est d'autant plus à déplorer qu'on ait aussi mal employé un temps précieux que la perte de la bataille de Waterloo n'a pas d'autre cause. Pendant que les Prussiens nous amusaient ainsi par un rideau de tirailleurs et nous tenaient en échec, leurs masses principales, favorisées par un terrain montueux et boisé qui les dérobait à nos yeux, marchaient au secours des Anglais,

et leur brusque apparition sur le flanc droit de notre armée, aux prises avec Wellington, changea en une inconcevable déroute une victoire déjà certaine. Il eût encore été temps, à midi, de faire un mouvement général dans la direction de Waterloo. En opérant ainsi avec rapidité, les Prussiens, pris entre deux feux, eussent été anéantis, et la Belgique entière était à nous. Si cette manœuvre n'a pas été exécutée, ce n'est pas la faute des officiers généraux qui environnaient le maréchal Grouchy, lesquels jugeaient bien, à l'épouvantable canonnade qui retentissait comme un roulement de tonnerre non interrompu, que notre coopération était là nécessaire. A toutes leurs instances, le maréchal a constamment répondu : l'Empereur m'a donné ordre de pousser jusqu'à Wavre et d'y attendre ses instructions, et je ne bougerai pas d'ici. Comme si, à la guerre, il n'y avait pas des circonstances non prévues qui veulent un changement subit de résolution ; comme si le premier devoir d'un général n'était pas de ne jamais perdre de vue l'ennemi qu'il est chargé de poursuivre. D'ailleurs n'était-il pas évident que les Prussiens ne cherchaient qu'à se réunir à leurs alliés ? C'est cette jonction qu'on devait avant tout empêcher, car c'est elle qui devait tout perdre, l'Empereur n'étant plus assez fort pour soutenir les efforts réunis de ses adversaires, depuis qu'il avait fait la faute de séparer de lui 32 mille hommes et la plus grande faute d'en confier le commandement à M. le marquis de Grouchy.

Cette sotte et molle attaque sur Wavre et la longue fusillade qui l'a suivie nous ont au reste coûté assez de monde. Mon 22me y a perdu 146 hommes, d'autres régiments bien davantage. Les généraux Alix et Penne y ont été tués ; les généraux Gérard et Habert, blessés.

Mécontents de nous-mêmes, et fort inquiets sur le résultat de la vive et longue canonnade entendue, pendant la journée, du côté de Mont-Saint-Jean, laquelle n'avait cessé que vers le soir, nous avons passé la nuit suivante au bivouac aux portes

de cette malheureuse ville de Wavre, que dévorait l'incendie allumé pendant le combat.

En marchant ainsi vers Mont-Saint-Jean à notre insu et à notre barbe, manœuvre hasardeuse mais habile, qui nous a fait battre à Waterloo, les Prussiens avaient laissé un faible corps devant nous pour nous donner le change. Le 19, au matin, nous eûmes encore à échanger avec lui quelques coups de fusil; mais bientôt il disparut tout à fait et un sinistre silence s'établit sur ces campagnes, dont le sol tremblait la veille au bruit des détonations de l'artillerie. Nous en étions là lorsque, vers onze heures, notre commandant en chef, ayant appris enfin la fatale nouvelle par un officier d'état-major miraculeusement échappé aux coureurs de l'ennemi, maîtres de tout le pays, jugea convenable d'opérer au plus vite sa retraite sur notre frontière. Ce mouvement, devant une armée victorieuse qui pouvait à chaque instant nous tomber sur les bras, était aussi indispensable que dangereux. Le maréchal avait sous la main des forces imposantes et une nombreuse artillerie; mais il était en l'air, sans appui, et on sait ce que sont trop souvent les Français en retraite et le lendemain d'une défaite. Cette marche rétrograde, quoique précipitée, se fit avec ordre, sur deux colonnes, dans la direction de Namur. L'ennemi ne parut nullement dans la journée, et, à la nuit, nous étions à un quart de lieue de Gembloux, où nous fîmes une halte de peu d'heures, sans feux, et dans le même ordre que nous avions en mouvement.

Le lendemain, vers une heure du matin, sans bruit aucun, notre armée se remit en route, triste et silencieuse. Quelque bonne volonté que nous eussions de hâter le pas, nous ne le pouvions. La cavalerie et l'artillerie, qui suivaient nécessairement les chaussées, cheminaient encore à peu près à l'aise; mais la pauvre infanterie, allant à travers champs par une nuit sombre et rencontrant à chaque pas des haies et des fossés, n'avançait qu'en désordre et très péniblement. A pied moi-

même et empêtré dans mes grandes bottes à l'écuyère, car il n'y avait pas moyen de rester à cheval, je marchais avec une peine infinie dans des terres labourées, et j'avais fait ainsi mainte culbute, quand enfin le jour vint à poindre. Si, dans ce moment, l'ennemi se fût montré, il n'y avait nulle résistance possible. L'infanterie s'était tellement mêlée, non seulement de compagnie à compagnie, mais de régiment à régiment, qu'il fallut perdre plus d'une heure à y mettre quelque ordre. Il était grand jour quand, les rangs à peu près rétablis, on put se remettre en mouvement. Déjà nous apercevions les hauteurs de Namur qui allaient nous offrir un bon point d'appui, quand tout à coup deux coups de canon se firent entendre à notre arrière-garde. Ce bruit plait au soldat quand il va à l'ennemi; il déride toutes les physionomies; mais en retraite, et dans la situation d'esprit où nous avait mis le revers inouï de Waterloo, qui n'était plus un mystère pour nos subordonnés, quelque soin qu'on eût pris de le leur cacher, il produisit un effet tout contraire : Les voilà! disaient avec anxiété ces mêmes hommes qui trois jours auparavant affrontaient les Prussiens avec ardeur. Chargée avec impétuosité, l'arrière-garde, sur laquelle ces deux coups avaient été tirés, fut d'abord mise en désordre et se vit enlever deux pièces de canon qu'elle avait avec elle. Heureusement le mal ne se propagea pas et fut bientôt réparé. La partie de notre colonne qui était en tête atteint Namur au pas de course; les troupes qui sont en queue font volte-face; une charge brillante de notre cavalerie sur l'avant-garde prussienne culbute celle-ci et lui enlève non seulement les pièces que nous venions de perdre, mais encore un de ses obusiers. Ce début était d'un heureux présage. Etonnés d'une résistance inattendue, les Prussiens se sont arrêtés pour se renforcer de ceux qui les suivaient, et nous avons mis à profit leur hésitation pour occuper en force Namur, placer de l'artillerie partout où elle pouvait servir, barricader les ponts, les portes,

les issues, enfin faire tout pour arrêter l'ennemi. Namur, autrefois place de guerre prise et reprise pendant nos vieilles guerres avec les maîtres des Pays-Bas, est aujourd'hui démantelée; mais sa position au confluent de la Sambre et de la Meuse, entre deux montagnes et à l'entrée d'un long défilé qui conduit en France, en fera toujours un point stratégique de la plus grande importance. Enhardis par leur récente victoire, ivres d'eau-de-vie et pensant avoir affaire à des troupes démoralisées, les Prussiens, en colonnes nombreuses, ne tardèrent pas à nous attaquer. Repoussés, ils revinrent plusieurs fois à la charge, toujours sans le moindre succès. Dans ces tentatives, ils ont fait une perte énorme par le feu de notre artillerie qui les prenait de front et d'écharpe et par celui de l'infanterie. Leurs morts et leurs blessés couvraient au loin le terrain devant nous. Lorsqu'il fut bien démontré que nous ne pouvions être forcés et que les Prussiens n'auraient Namur que si nous voulions bien en sortir, nos troupes commencèrent à passer la Sambre et à remonter le défilé de la Meuse pour opérer leur rentrée en France. Le 3me corps, chargé de l'arrière-garde, tint dans la ville jusqu'au soir, afin de donner le temps de s'éloigner à cette énorme colonne embarrassée d'artillerie, de bagages et de blessés. A la nuit fermée, tout étant en sûreté, les dernières troupes françaises quittèrent Namur, où l'ennemi n'entra qu'après notre abandon volontaire.

Pendant cette longue journée d'hostilités, les habitants de Namur, sans paraître effrayés du vacarme, nous ont prodigué tous les soins imaginables. Dans chaque maison, on recevait nos blessés; des provisions étaient livrées en profusion aux soldats comme aux officiers, pas une cave n'était fermée. C'était à qui nous apporterait son offrande en vivres, en vin, en linge pour les pansements. Les femmes les plus élégantes, la plupart jolies, se montraient tout aussi empressées que celles du peuple. On entendait de tous côtés des paroles d'in-

térêt pour nous et des imprécations contre les Prussiens, démonstrations d'autant plus sincères que cette bonne population, si française, voyait bien que nous allions la quitter. Je ne saurais exprimer ce qu'il y avait de fraternel et de touchant dans cette manifestation si générale. Oh ! souvenons-nous en, si, plus heureux un jour, nous reportons nos armes en Belgique. Nous avons trouvé là une sympathie qui fait honte à la France.

Au delà de Namur, le défilé protecteur dont je viens de parler est flanqué à gauche par la Meuse et à droite par une chaîne de hautes collines boisées. Dès le matin, notre matériel y était engagé. Nous l'avons remonté pendant toute la nuit du 20 au 21 sans être inquiétés.

Poursuivant au jour paisiblement notre retraite, nous avons atteint Dinant, petite ville dominée de tout côté, où l'on passe sur la rive droite de la Meuse.

Depuis Namur, une pluie continuelle était venue ajouter aux ennuis et aux fatigues de la retraite et gâter la route que nous suivions. Harassés, manquant de vivres, tourmentés de notre avenir, nous sommes rentrés tristement en France par ce Givet où j'ai passé jadis des jours de bonheur et d'insouciance. La population de cette ville n'a pas été peu surprise de voir passer tant de troupes si intactes et une aussi formidable artillerie, elle à qui la renommée avait persuadé que tout avait péri à Waterloo ou était resté entre les mains du vainqueur. Ces bruits exagérés, répandus bientôt parmi nos soldats, ont achevé de les abattre. Il n'y avait alors que 9 jours qu'ils étaient entrés en campagne, dans les meilleures dispositions, et à voir leur tenue négligée, leur mine allongée, leur affaiblissement physique et moral, ils semblaient succomber sous les fatigues et les privations d'une longue guerre. Il faut des succès aux Français : ils sont moins que des femmes dans les revers. L'armée, il faut le dire, n'a pas tenu ce qu'elle promettait. Nombre d'officiers ont manqué de résolution et

d'énergie. A peine en France, nous avons été assaillis par des malveillants se faisant un plaisir de débiter les plus fâcheuses nouvelles et ne trouvant que trop de crédulité. Lorsqu'il fallait s'unir et se raidir contre l'adversité, on a tout fait pour annuler ce qu'il nous restait de vigueur et donner des facilités à l'invasion. Pauvre France! ton heure était sonnée.

Chaillac (Indre), 4 août 1815.

Le 22 juin, mon corps d'armée, qui avait passé la nuit précédente dans Givet, est allé bivouaquer non loin de Rocroy, près du hameau de Hiraumont. Il pleuvait fort, et, malgré toutes les précautions, les habitants du voisinage ont eu à souffrir de l'indiscipline de nos soldats qui cherchaient partout des vivres et de quoi s'abriter. Ces excès et l'approche de l'ennemi jetaient l'épouvante dans la population.

Les Ardennais, qui sont en assez grand nombre dans nos régiments, se voyant dans leur pays et jugeant que le mauvais état de nos affaires leur donnait la facilité de s'affranchir du joug militaire, ont commencé, le 23, à déserter pour rentrer chez eux. Le bourg de Maubert-Fontaine avait été pillé, trois jours auparavant, par les fuyards de l'armée mise en déroute à Waterloo. Ses habitants tremblaient avec raison en songeant à l'invasion étrangère, car, dans la dernière campagne, femmes et filles y furent toutes violées et le bourg mis sens dessus-dessous. Ils se sont sans doute trompés en conjecturant que les palissades dont ils ont récemment fortifié leurs foyers pouvaient les préserver du retour de pareilles calamités.

La pluie a continué le 24, comme les jours précédents, et nous en avons d'autant plus souffert que nous suivions de mauvaises routes de traverse. Après avoir ainsi avancé péniblement au milieu des bois et des collines des Ardennes, nous

nous sommes mis à l'abri tant bien que mal dans le village de Wagnon.

Le 25, nous avons traversé la petite ville de Réthel pour aller coucher au village de Bergnicourt. La désertion des soldats ardennais a continué.

Reims nous a logés le 26, et là nous avons pu voir combien peu il y a unanimité dans notre esprit public. Tandis que les malheurs de l'armée affligeaient les uns, les autres affichaient une insolente joie de sa défaite, se montrant satisfaits de l'approche de l'ennemi. Voilà où en est la France.

Ma brigade a logé, le 27, au village de Courcelles, mauvais gîte. J'y ai occupé une maison de campagne appartenant au général de Vaubois.

Une marche forcée nous a portés, le 28, à Braisne-sur-Vesle et ensuite à Soissons, où l'on travaillait, en toute hâte, à des travaux de fortification qui ne devaient pas être un grand obstacle à l'invasion. Apprenant là que l'ennemi occupait en force Compiègne et que le général Pajol, qui s'avançait devant nous vers Paris avec sa division de cavalerie, venait de se voir enlever, par sa faute, son artillerie, à Villers-Cotterêts, nous avons pris une route à gauche qui, par Laferté-Milon (patrie de Racine), nous a conduits au village de Billemont, où nous sommes arrivés bien fatigués. Ce jour-là, j'ai remarqué avec douleur que les villes, et encore plus les villages, avaient déjà été abandonnés par leurs habitants qui redoutent nos propres pillards presque autant que ceux de l'ennemi.

Une autre marche forcée nous a fait traverser Meaux et Lagny, le 29, pour aller bivouaquer auprès du village de Champs, rive gauche de la Marne. Nous n'avons pas été inquiétés par l'ennemi, déjà posté sur la rive opposée, et qui cependant avait beau jeu de le faire pendant notre long mouvement de flanc.

Le 30, après avoir repassé la Marne à Saint-Maur, et dépassé Vincennes, notre corps d'armée est entré à Paris par la bar-

rière du Trône, en est sorti par celle d'Enfer et a campé aux portes de la eapitale, dans la plaine de Montrouge, sur la route d'Orléans.

Le 1er juillet s'est passé sans événement dans ee eamp; mais le 2, nous avons fait un mouvement vers Grenelle paree que l'ennemi, qui avait manœuvré par la vallée de Montmorency, venait de passer la Seine au-dessous de Paris et s'était montré à Saint-Germain et à Versailles. Il y avait là de sa part une grande imprudenee. Si on avait appuyé vigoureusement alors la eavalerie d'Excelmans qui eut un brillant engagement avec celle des Prussiens dans les rues mêmes de Versailles, on pouvait obtenir un avantage signalé sur des troupes si témérairement aventurées; mais il était éerit que tout devait tourner eontre nous et que notre inaetion ineoneevable permetirait aux vainqueurs les entreprises les plus folles. Exeelmans, non seeondé, dut revenir sur ses pas. Un feu de tirailleurs, qui se montra à nos yeux vers Meudon, ne put réveiller l'apathie de nos ehefs, sitôt déeouragés, et nous rentrâmes dans notre eamp de Montrouge.

Les autres eorps français qui passaient sueeessivement sur la rive gauche de la Seine vinrent, le 3, se réunir à nous, et alors le maréehal Davoust, qui avait pris le eommandement en ehef, se trouvait à la tête d'une armée assez nombreuse pour livrer bataille aux portes de Paris. Nous manœuvrâmes dans eette espéranee, mais la journée s'écoula sans que l'ennemi fît mine de relever le gant que nous lui jetions. Il savait déjà que Paris et la France lui seraient livrés sans eombat. L'Empereur n'était plus là, et la diseorde, la peur et la trahison avaient leurs coudées franehes.

Dans la matinée du 4, nous apprîmes au camp que la mesure d'infamie était eomblée. Par une détestable capitulation où rien n'était stipulé pour les droits du pays et les intérêts de l'armée, des gens sans mission avaient arrêté avec *Son Altesse Blücher* et *Son Excellence Wellington* que Paris serait

ouvert aux alliés et que les troupes françaises se retireraient sur-le-champ au delà de la Loire, abandonnant ainsi la partie sans y être contraintes par le sort des armes. On peut répéter, en parlant des Français qui ont osé mettre leur nom au bas d'une semblable convention, ce que Napoléon disait de Dupont à Baylen : *Comment leur main ne s'est-elle pas desséchée en signant?* En apercevant une telle lâcheté dans notre histoire, la postérité aura peine à concevoir comment il a pu se faire qu'une armée française ait ainsi passé sous les fourches caudines devant des Prussiens et des Anglais qui avaient tout au plus des forces égales à la sienne, et qui devaient être écrasés avant que les Russes et les Autrichiens, leurs alliés, pussent les secourir.

A peine l'armée eut connaissance de la capitulation que nos soldats, excités par une foule d'ouvriers, de fédérés et de gens de mauvaise mine, qui ne demandaient que le pillage, parlaient de se ruer sur Paris, disant qu'il fallait y aller punir les traîtres, et qu'il valait mieux prendre ce qui était à leur convenance que de l'abandonner à l'ennemi. Si, dans ce moment, les officiers n'avaient pas été écoutés, d'incalculables malheurs en eussent résulté. Paris ne sait peut-être pas quel danger il a couru alors. Nous fûmes assez heureux pour chasser du camp les agitateurs étrangers à nos rangs, et empêcher nos soldats de pénétrer par les barrières dans la capitale, mais ce ne fut pas sans peine.

Pour une partie de notre armée, le mouvement de retraite vers la Loire avait commencé le 4. Le 3me corps suivit, le lendemain, non sans maudire à haute voix les promoteurs de semblable turpitude. Dans la soirée, nos bivouacs furent établis près d'Arcueil, route d'Orléans, à la vue des postes d'un corps prussien qui suivait et surveillait notre marche. Les habitants, que les maraudeurs français et ennemis molestaient en même temps, prenaient la fuite; l'indiscipline et la désertion affaiblissaient nos rangs, comme il était facile de

le prévoir en pareille conjoncture; tout contribuait à notre désolation.

La réception faite à Orléans à notre armée a été plus que froide. On nous a laissé voir clairement combien d'espérances coupables y réveillaient nos malheurs et la nouvelle abdication de l'Empereur. Les Prussiens, qui nous suivaient, ont, sans nul doute, été bien autrement accueillis. On pensait plus noblement à Orléans lorsque cette fameuse Pucelle qui en a pris son glorieux surnom, et dont la statue décore une de ses places, y combattait pour l'expulsion de ces mêmes Anglais qu'on va y traiter en frères aujourd'hui. Hélas! il est passé le temps où il suffit d'une jeune fille pour débarrasser la France de ses éternels ennemis. Ils occupent aujourd'hui notre capitale et personne ne songe à les en chasser. L'armée qui aurait pu la préserver de cette souillure se retire honteusement sans combattre. Que nous sommes dégénérés!

Le 3me corps a passé la nuit du 10 au 11 à Orléans. L'armée, dite de la Loire, a eu là connaissance de l'ordre suivant :

ORDRE DU JOUR

Soldats! votre conduite mérite des éloges. Les malheurs qui ont affligé nos armes n'ont point abattu votre courage. Vous vous êtes ralliés autour de vos chefs; et lorsque la malveillance publiait déjà qu'il n'existait plus d'armée, vous avez, par une attitude imposante, conquis l'estime de vos ennemis.

Un traité *honorable* est signé; la capitale de la France n'éprouvera aucun des malheurs de la guerre : elle vous devra sa conservation.

Officiers et Soldats, nous nous retirons derrière la Loire : nos intérêts ne peuvent être séparés de ceux de la Patrie; en nous éloignant de Paris, nous restons unis d'intention avec ses Habitants et ceux du reste de la France. Nous gardons les couleurs nationales; nous demandons la paix, mais nous vou-

lons conserver l'honneur acquis par de si longs et de si pénibles travaux, et nous attendrons d'une manière impassible l'effet des négociations qui doivent fixer le sort de tous.

Votre devoir à l'armée était de combattre avec courage, et vous l'avez rempli. Votre devoir, au moment où vous allez prendre des cantonnements dans l'intérieur de la France, est une exacte discipline, et je l'attends de vous.

Que les Chefs restent constamment avec leurs Soldats ; que les propriétés soient respectées, et que les Habitants reconnaissent en vous leurs frères et leurs défenseurs.

Que les régiments marchent en bon ordre, et qu'aucun conseil perfide n'arrive jusqu'à vous. L'armée trouvera son salut dans la contenance qu'elle tiendra ; et *celui qui pourrait abandonner ses drapeaux malheureux n'était pas digne de les suivre aux jours de gloire.*

Au quartier général à Paris, le 4 juillet 1815.

Le ministre de la Guerre, commandant en chef l'armée,
Signé : Maréchal Prince d'ECKMUHL.

Pour ampliation :

Le maréchal-de-camp, chef de l'état-major général,
Comte GUILLEMINOT.

Brave et digne maréchal Davoust, dont le cœur est si français et les mains si pures, comment pouvez-vous qualifier d'*honorable* l'infâme traité qui vient de livrer Paris aux étrangers? Vous avez été mieux inspiré en traçant ces autres lignes que j'ai soulignées. Oui, celui qui abandonne ses drapeaux malheureux n'était pas digne de les suivre aux jours de gloire. Et combien de mauvais Français se sont couverts de cette honte, même parmi les officiers et les hommes d'un rang plus élevé, depuis que la fortune nous accable de ses rigueurs !

Chaillac (Indre), 6 août 1815.

Après avoir quitté Orléans et passé la Loire, le 11 juillet, le 3e corps a tourné à gauche pour remonter ce fleuve par Jargeau.

Le 12, l'ennemi montrant quelques troupes sur la rive droite, on en conclut, à tort, je pense, que, sans égard pour la capitulation de Paris, il avait l'intention de passer sur la rive gauche et de nous attaquer. Dans cette supposition, notre division se concentra à Jargeau, où elle resta en observation, mais sans hostilités, les deux jours suivants.

C'est sur ces entrefaites que nous n'avons pas été médiocrement surpris de voir arriver à notre quartier général des envoyés vendéens et chouans venant franchement nous offrir la coopération de tout ce qui pouvait porter les armes dans leur pays pour, de concert avec nous, marcher sur Paris et en chasser les armées étrangères. Ils ont été accueillis avec cordialité, mais leurs offres si patriotiques, si touchantes, n'ont pas été acceptées. Pour mettre à profit un aussi noble dévouement, il fallait un autre homme que le maréchal Davoust, général énergique et capable sans doute, mais trop habitué à obéir et à recevoir l'impulsion pour prendre sur lui la responsabilité d'une aussi hardie entreprise. Oh ! pourquoi a-t-il sitôt désespéré de sa fortune et abandonné la France? Ç'était à lui qu'il appartenait de réunir les braves de toutes les opinions sous un même drapeau. En rassemblant les débris encore imposants de ses armées et appelant à l'aide les bandes vendéennes, dont la valeur est incontestable, nous eussions pu reprendre l'offensive et faire de nouveaux miracles. Le héros s'est laissé abattre comme un homme ordinaire : Qui l'eût cru ?

Le 16 juillet, laissant seulement quelques faibles postes de nos troupes pour garder les passages de la Loire et jalonner ainsi la frontière du territoire que le vainqueur veut bien

nous abandonner, l'armée s'est mise de nouveau en mouvement.

Lagerie, près Puy-l'Évêque (Lot), 23 août 1815.

Nous voilà bien loin des postes que notre armée a laissés sur la Loire, pour en garder la rive gauche, et s'il plaît à l'ennemi de les inquiéter, ce n'est pas nous qui sommes à portée de les secourir. Mais il s'agit bien de tout cela.

Pendant une halte que nous avons faite en Berry, l'armée de la Loire a perdu son estimable commandant en chef, le maréchal Davoust, qui a été remplacé par le maréchal Macdonald. D'après les bruits qui ont circulé alors parmi nous et qui se confirment aujourd'hui, le premier, s'apercevant qu'il n'était question de rien moins que du licenciement total des armées françaises, n'a pas voulu prendre part à cette nouvelle infamie, et le second, plus docile apparemment, a consenti à lui succéder pour mettre à fin une mesure qui va achever de livrer la France à la discrétion de l'étranger.

Lagerie (Lot), 9 septembre 1815.

A force d'échelonner et de disperser cette pauvre armée de la Loire, je crois qu'enfin elle est arrivée au point où on voulait la mettre pour l'anéantir en toute sécurité. Les corps qui la composent sont éparpillés de façon à ne pouvoir se prêter appui au besoin ; les popnlations parmi lesquelles on nous a jetés sont loin d'avoir pour nous de la sympathie ; notre nouveau général en chef est dévoué à qui veut notre ruine. Tout cela marche à merveille. Bientôt il n'y aura plus en France d'armée nationale. N'avons-nous pas pour nous garder tous les soldats de l'Europe ?

Arrivé le 15 août à Cahors, mon régiment en est parti le lendemain pour descendre la rive droite du Lot et loger à

Prayssac, village qui doit s'honorer d'avoir vu naître le bon et brave maréchal Bessières. Le 17, il a occupé Puy-l'Evêque, qui est à huit lieues de poste de Cahors, et plusieurs communes environnantes et, depuis lors, il n'est plus question de nouveaux mouvements.

Puy-l'Évêque, centre de mes cantonnements, est le point où je devrais résider. J'ai préféré m'établir à Lagerie, dans une assez jolie maison de campagne qui n'en est pas éloignée.

Lagerie, 13 septembre 1815.

Les habitants des villages où cantonnent nos troupes dans ce pays inhospitalier, poussés par des prêtres et des nobles qui restent dans l'ombre, sont on ne peut plus mal disposés à notre égard, et ne visent à rien moins qu'à nous désarmer de leurs mains pour rendre notre ruine plus facile. Plusieurs tentatives ont déjà eu lieu dans ce but, entre autres sur une compagnie du 31e d'infanterie légère qui, pendant la nuit, s'est vu enlever à la fois tous ses fusils dans les maisons qui la logaient. Informé d'un tel affront, j'ai ordonné à mes hommes de ne jamais perdre de vue leurs armes et de les placer sous la paillasse de leur lit pendant le sommeil. C'est sous l'impression de cette crainte que je reçois, il y a peu de jours, d'un de mes chefs de bataillon cantonné à Prayssac avec deux compagnies, un rapport par lequel cet officier supérieur m'apprend à n'en pas douter que les paysans du lieu, aidés de ceux du voisinage, complotent de profiter d'une grande foire qui, le lendemain, doit réunir beaucoup de monde, pour attaquer et désarmer nos gens. Avec ce rapport était une lettre du maire de Prayssac, brave homme mais fort peureux, qui me supplie de retirer mon détachement, pendant 24 heures, pour éviter, dit-il, une agression imminente pouvant avoir de funestes suites. Voici mes réponses aux deux dépêches :

« Mon cher commandant, demain votre détachement sortira

« de Prayssac avec armes et bagages une heure avant le jour, « pour prendre position sur la hauteur la plus voisine à la « vue de l'emplacement de la foire. Il sera rejoint dans ce « lieu par les six autres compagnies de votre bataillon, aux- « quelles je donne des ordres en conséquence. Ainsi établi, « vous veillerez à ce que, sous aucun prétexte, vos hommes « ne s'éloignent et surtout que pas un d'eux ne se montre sur « le terrain de la foire. Vous ne rentrerez dans vos logements « de Prayssac que quand vous vous serez assuré que les pay- « sans étrangers au village se sont éloignés pour retourner chez « eux. Si, dans la journée, ils s'approchent de votre position, « vous les empêcherez de dépasser le cordon de vos sentinel- « les. Si de loin ils vous disent des injures, vous aurez l'air « de ne pas les entendre. Si l'on en vient envers vous à des « voies de fait, vous repousserez la force par la force. A cet « effet, je vous envoie trois mille cartouches. Agissez avec « prudence; ne faites usage de vos armes qu'à la dernière « extrémité ; mais souvenez-vous, quoi qu'il en puisse arriver, « qu'il ne faut pas qu'on dise que le 22e de ligne a été désarmé « par des paysans. »

« Monsieur le Maire, j'ai reçu la lettre par laquelle vous me « donnez avis que les habitants de Prayssac et des environs « ont résolu de profiter du rassemblement d'une foire pour « essayer de désarmer les deux compagnies de mon régiment « qui sont cantonnées dans votre commune, et me priez de « les éloigner momentanément.

« Les emplacements qu'occupent mes subordonnés ont été « déterminés par l'officier général sous le commandement du- « quel je me trouve, et je ne veux ni ne puis les abandonner « sans son ordre. Mes deux compagnies resteront donc à « Prayssac. Je leur enjoins de se tenir à l'écart et sur leurs « gardes pendant la journée de la foire, et de ne se servir de « leurs armes que si on les attaque à force ouverte. Elles « seront alors dans le cas d'une légitime défense. De votre

« côté, monsieur le Maire, veuillez user de votre influence et « de votre autorité pour empêcher une agression qui aurait « nécessairement les suites que vous redoutez pour votre « population. »

Mes deux lettres et les cartouches parties, je donne ordre aux six compagnies d'aller renforcer celles de Prayssac, en marchant la nuit, de manière à arriver avant le jour, et de ne quitter Prayssac pour rentrer chez elles que lorsque le chef de bataillon jugera n'avoir plus besoin d'elles.

Tout a été exécuté comme je l'avais prescrit. Le lendemain, il n'était pas jour que le bataillon s'établissait sur une hauteur qui commande le terrain de la foire, et s'y environnait de sentinelles pour éviter une surprise. Dès que le soleil se montra à l'horizon, les paysans commencèrent à affluer par toutes les routes. A dix heures du matin, la foule des acheteurs et des vendeurs était au grand complet. Vers deux heures après midi, tout paraissant paisible devant lui, mon chef de bataillon commençait à croire que nos alarmes n'avaient point de fondement ou que le nombre et l'attitude silencieusement militaire de nos gens et l'éclat de leurs armes qui brillaient au soleil avaient refroidi l'ardeur belliqueuse des malintentionnés. C'était le calme précurseur de la tempête. Les fanfarons étaient dans les cabarets pour se concerter, s'animer et se donner du cœur à force de vin. Bientôt on les vit s'approcher par groupes, chantant et braillant au nombre d'un millier environ. Quand ils furent à proximité, ils s'arrêtèrent comme pour se renforcer et s'entendre; puis, divisés en petites colonnes, ils montèrent bravement vers le bataillon en s'animant par des cris sauvages et vomissant toutes les injures imaginables. Dès que le chef de bataillon vit le mouvement agressif se prononcer ainsi, il fit faire un roulement par tous ses tambours. A ce signal, les faisceaux sont rompus, les sentinelles avancées rentrent, la troupe s'aligne et, l'arme au bras, elle attend. En entendant ce roulement et le cliquetis

d'armes qui en fut la suite, les assaillants s'arrêtent, se taisent, regardent et paraissent irrésolus, puis ensemble ils s'ébranlent de nouveau vers nos gens, vociférant à qui mieux mieux, et bientôt les pierres commencent à pleuvoir sur le bataillon immobile. Fidèle à mes ordres, jusque-là le chef de bataillon avait paru impassible et ne faire nul cas des cris et des injures ; mais quand il vit que l'affaire devenait sérieuse, de sa voix tonnante il commande la charge à volonté, ce qui étant rapidement exécuté, le bataillon reste au port d'armes prêt à commencer le feu. A ce commandement de *chargez vos armes*, les assaillants avaient fait halte pour la troisième fois et leurs mains ne lançaient plus de pierres ; tout à coup, s'apercevant aux lambeaux de papier que le vent leur porte par centaines que réellement les fusils viennent de recevoir une cartouche, ils se disent entre eux : ils vont tirer ! ils vont tirer ! A cette exclamation, qui bientôt se répète sur toute leur ligne, les plus avancés se replient vers ceux qui les suivent, ceux-ci font demi-tour avec prestesse, tout fuit et ce millier de garnements arrive à toutes jambes au milieu de la foire criant à tue tête : Sauvez-vous, ils vont tirer. La peur est fort contagieuse ; elle s'empare à l'instant de cette multitude qui couvre la plaine. Alors se développe avec une merveilleuse rapidité un désordre inexprimable. C'est à qui se mettra plus tôt à l'abri de nos balles ; on se précipite, on se heurte, on se renverse ; les hommes crient, les femmes se lamentent, les enfants hurlent, partout retentit le terrible *sauve qui peut ;* les boutiques sont culbutées, les marchandises foulées aux pieds, les troupeaux abandonnés ; l'effroi et la désolation sont au comble. En peu d'instants, le théâtre de la foire, entièrement évacué et couvert de débris de toute espèce et d'animaux sans maître, ressemble à un champ de bataille, et toujours les paysans de s'enfuir dans toutes les directions pour regagner leurs villages, sans se donner le temps de regarder derrière eux. Dans son rapport, mon chef de bataillon me dit qu'il faut avoir vu l'effet

de telle terreur panique pour s'en faire une idée. C'était, dit-il, à se pâmer de rire.

Le maire de Prayssac, qui se mourait de peur encore plus que les fuyards, a fini par être enchanté de voir l'orage ainsi évanoui. Il a employé le reste du jour à réunir les bêtes à cornes, les moutons, les chevaux, les chariots, les marchandises et même les enfants abandonnés dans cette risible déroute, afin de pouvoir les restituer aux propriétaires quand ils oseront se présenter ; mais que d'objets perdus, combien de petits marchands dépouillés ! La foire de Prayssac fera époque dans le pays.

La journée critique ainsi heureusement terminée, au soir le bataillon est rentré dans ses divers cantonnements. Depuis lors tout est calme dans les villages occupés par mon régiment, et il est à remarquer que maintenant les paysans saluent mes officiers, ce qui ne leur était pas encore arrivé.

Cahors, 4 octobre 1815.

Toute incertitude a cessé ; l'armée française va être licenciée en totalité. Cet arrêt de mort a sans doute été porté le jour même où Louis XVIII est rentré aux Tuileries ; mais il y avait des précautions à prendre pour rendre impossible toute résistance, et il faut convenir qu'en cela les vues de notre gouvernement restauré, et plus encore celles de ses protecteurs, ont été servies à souhait. Il y a eu d'une part beaucoup d'adresse, et de la nôtre une docilité dont personne apparemment ne s'avisera de nous savoir gré.

La poire ayant été jugée assez mûre pour être cueillie, mon régiment a quitté ses cantonnements de Puy-l'Évêque, afin de se rapprocher de Cahors, où devait s'accomplir l'œuvre impie du désarmement et du licenciement des divers corps stationnés dans le département du Lot. Parti le 16 septembre, il a

logé, ce jour et le lendemain, à Espère et autres villages à proximité, et, le 18, dans Cahors.

Il y a cinq jours que pour nous le pénible sacrifice est consommé. Tout ce qui depuis Waterloo était resté fidèle à mon aigle a déposé ses armes et s'est dispersé aussitôt sans un seul acte d'insubordination. L'heure de cette opération a été une des plus tristes de ma vie. Quoique je ne fusse à la tête du 22me régiment que depuis quelques mois, les braves qui m'avaient suivi avec constance, de la Belgique ici, s'étaient attachés à moi dans le malheur peut-être plus étroitement qu'ils ne l'eussent fait dans la prospérité, car rien ne rapproche les hommes comme une commune infortune. De mon côté, je les regardais et les traitais comme mes enfants. Aussi le moment de la séparation a-t-il été déchirant. Officiers, sous-officiers et soldats baisaient l'aigle qu'on allait leur ravir, s'embrassaient entre eux, m'assiégeaient pour me saluer une dernière fois et me prendre la main, et que de pleurs coulaient parmi ces protestations de respect, d'amitié et ces recommandations de souvenir ! Réunis autour de moi comme autour de leur père, mes dernières paroles ont été pour leur recommander de se conduire sagement en route et dans leurs foyers, afin de soutenir ainsi l'honneur du régiment, même après sa destruction, et de donner un éclatant démenti aux infâmes qui ont osé nous qualifier de *brigands de la Loire*. Je n'ai pu en dire davantage, car les efforts que je faisais pour ne pas mêler mes larmes à celles de ces braves gens empêchaient mes paroles de couler. Après un dernier adieu, ils se sont tristement éloignés dans diverses directions, un bâton à la main, pour regagner le toit paternel, et je suis resté seul... Il faut connaître combien il y a de force dans le lien qui unit les hommes d'un même régiment, dans le fanatisme du drapeau, dans l'attachement réciproque des chefs et des subordonnés, pour apprécier toute l'amertume d'une pareille dissolution. Je n'oublierai jamais cette scène finale du grand drame de Waterloo.

Baratier (Hautes-Alpes), 7 mai 1818.

Inveni portum ; spes et fortuna valete.

Ennuyé des hommes et des choses, déshérité de mes dernières illusions depuis la chute du colosse, fatigué des tracasseries suscitées par des renégats, j'ai quitté Paris il y a un mois, pour venir habiter les montagnes qui m'ont vu naître. J'avais besoin d'en respirer l'air pur, de m'y retremper, et de faire diversion à tant de comparaisons pénibles, car ma vie oisive, contemplative dans la capitale, devenait un fardeau de plus en plus insupportable.

Dans maint endroit de France, l'esprit de parti a poussé les populations à traiter en ennemis les hommes de notre armée licenciée. Ils avaient des droits sacrés à la sympathie, à la reconnaissance et aux consolations de leurs concitoyens, et on les a abreuvés de dégoûts et d'outrages. Dans le Midi et à Marseille même, on s'est porté à de tels excès envers de pauvres officiers qui ne rapportaient sous le toit paternel que leur glorieuse épée et un corps usé au service de la patrie, que force leur a été de fuir au loin sous peine d'être assassinés. Le Dauphiné, province si française, n'a pas donné de tels exemples. Partout les restes des phalanges qui ont porté si haut la gloire du pays y ont été reçus comme ils le méritaient; partout des démonstrations affectueuses, hautement prononcées, les ont dédommagés de l'inconstance de la fortune et de l'injustice du Gouvernement. C'est de même qu'on a agi ici envers moi. La garde nationale du village de Baratier, où est située ma propriété, est venue au devant de moi en armes ; des danses et un feu de joie devant mon habitation, qu'on veut bien appeler un château, ont égayé la soirée, et, à minuit, de bons jeunes gens venus d'Embrun, ma ville natale, qui est à une petite lieue de Baratier, m'ont réveillé par une sérénade. Mon cœur flétri a éprouvé, ce jour-là, des émotions dont je ne le croyais plus susceptible.

Baratier, 16 avril 1819.

Je ressemble aujourd'hui à ces matelots qui, après maintes traversées et un épouvantable naufrage, ayant renoncé à la mer, entendent à peine le bruissement cadencé des vagues qui viennent se briser contre la falaise voisine. D'abord j'ai été attristé par le calme et le silence de ma solitude, parce qu'ils laissaient trop d'espace au développement de douloureuses rêveries ; mais m'y voilà habitué, et je suis parvenu à si bien refouler et comprimer le passé au fond de ma mémoire qu'il ne m'apparaît plus que comme un songe à demi effacé ou comme l'impression produite par la lecture d'une lugubre histoire. Faites donc des projets, pauvres humains. J'avais pensé que tant de travaux et de gloire auraient pour résultat le bonheur de notre France et me donneraient, pour mes vieux jours, une inépuisable mine de beaux souvenirs, et voici que le fouet de misérables Cosaques nous a remis en geôle, comme des esclaves révoltés, si bien que nous sommes réduits, pour ne pas mourir de douleur et de honte, à arracher et détruire les pages les plus brillantes de nos annales.

Il n'y a en France ni village ni hameau qui ne recèle aujourd'hui quelque vieux soldat de l'Empire. Ceux de mon voisinage viennent me visiter, et je les reçois en bon camarade. L'esprit public est excellent dans ce pays; mais, comme partout, il s'y trouve quelques imbéciles ou quelques fripons qui cherchent à se faire valoir auprès des autorités locales en donnant des avis et dénonçant au besoin sur les plus frivoles apparences. Aussi le préfet de mon département, homme haineux et zélé pour la *bonne cause*, n'a pas tardé à savoir qu'un colonel de l'armée proscrite, arrivé dans ses foyers, réunissait souvent chez lui des mécontents dangereux ; qu'à un dîner donné par lui à une dizaine de légionnaires de tout grade, on avait tenu des propos inconvenants et poussé l'insolence jus-

qu'à porter un toast au captif de Sainte-Hélène ; enfin que si on n'y prenait garde, j'allais devenir un drapeau d'autant plus puissant contre le Gouvernement que j'étais d'une famille depuis longtemps influente dans nos montagnes. A ces clameurs, le chaud fonctionnaire s'est ému, rapport a été fait à Paris et, depuis lors, je suis sous la surveillance d'espions plus ou moins connus qui rendent compte de mes faits, gestes et paroles, vrais ou supposés. J'attends de pied ferme ces dignes suppôts du trône et de l'autel. S'ils dissèquent mes phrases, ils les trouveront sans doute mal sonnantes, attendu que je conserve mon franc parler ; mais quant aux actions, rien de plus innocent. Vêtu d'une blouse, coiffé d'un grand chapeau de paille, armé d'un sécateur ou d'une bêche, et mon Horace en poche, je plante des arbres, je cultive des fleurs ou je surveille les réparations dont avait urgent besoin mon patrimoine, trop longtemps abandonné à des mains étrangères. Si je conspire, c'est contre un torrent qui tend à ravager mes champs et auquel j'oppose des digues, et contre les chenilles qui périodiquement désolent mes arbres fruitiers. Avec la meilleure volonté, M. le préfet ne saurait trouver là matière à un procès politique.

La vie des champs a ainsi succédé pour moi sans effort à la vie des camps, transition toute naturelle apparemment, car de temps immémorial les vieux soldats en fournissent des exemples. Depuis un an que je suis devenu ainsi agriculteur, le plus grand chagrin que j'aie éprouvé est la mort de mon chien. Voici sa brève et triste histoire. Lorsque, après la malheureuse campagne de Saxe, en 1813, je traversai la Hongrie en captif, j'eus fantaisie, en passant à Presbourg, d'acheter un jeune chien de la famille des caniches, pour m'en faire un passe-temps de prisonnier. Deux jours après, m'étant imprudemment aventuré sur le Danube pendant une débâcle, pour poursuivre mon voyage, ma barque, heurtée par un énorme glaçon, fut si violemment secouée qu'elle faillit chavirer. Le

choc fit tomber dans le fleuve mon jeune compagnon; mais il eut la force et l'adresse de se maintenir à flot en nageant, et on put le sauver comme par miracle. Tu t'appelleras *Donau*, dis-je au courageux petit quadrupède, puisque tu as pris dans ses eaux glacées un bain si précoce. Or, Donau, à l'aide d'un soldat, habile instituteur, est devenu dans ma prison de Jennersdorf un bel animal bien dressé, bien intelligent et fort attaché à son maître. Quand j'ai été rendu à la liberté, il m'a suivi en France. Quand je combattais à Ligny, il bravait les balles et la mitraille pour m'accompagner; enfin, ne m'ayant jamais perdu de vue, il est venu terminer à Baratier sa courte carrière. Je l'ai soigné et veillé comme un ami, et son dernier regard a été pour me remercier.

XVII

La Légion de la Manche.

Saint-Lô (Manche), 13 juillet 1819.

Je me croyais à tout jamais enfoui au fond d'une vallée des Alpes; car, depuis le licenciement, ayant jeté le manche après la cognée, ayant renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. pour vivre en hermite, et ne demandant pas d'emploi dans la nouvelle armée, il était à croire qu'on ne songerait pas à me remettre à la tête d'un corps. Il a plu au maréchal Saint-Cyr, devenu ministre de la Guerre, de déjouer mes calculs. La création de huit nouvelles légions venant d'être décidée, il a voulu réparer en partie de grandes injustices, en y plaçant un certain nombre de ces parias qu'on nomme *Officiers à la demi-solde;* et mon nom l'ayant apparemment frappé quand il s'est fait représenter la liste des colonels sans emploi, attendu qu'il a pu se souvenir de ma manière de servir à Dresde, où il commandait en 1813, il m'a donné l'ordre de me rendre à Saint-Lô pour organiser et commander la 2me légion de la Manche.

J'ai cru rêver en lisant cette injonction si inattendue, et j'en ai été troublé au point que, pendant longtemps, je n'ai pu démêler si c'était de peine ou de plaisir. Il y avait de l'un et de l'autre. A peine âgé de 40 ans, il me convenait de suivre encore la carrière de mon choix; mais, sans parler de mes rancunes politiques, je jetais un regard douloureux sur ces travaux entrepris, ces plantations inachevées; je regrettais

mes amis, mes montagnes et cette vie d'indépendance à laquelle l'homme s'accoutume si vite. C'est donc avec un indicible mélange de sentiments contraires que j'ai repris cette épée qui commençait à se rouiller. et moi qui me croyais définitivement au port, me voilà de nouveau en pleine mer. Dieu veuille que je n'aie pas à déplorer ce revirement de fortune.

Granville, 14 novembre 1819.

Cette légion, au commandement de laquelle j'ai été appelé, n'existe point encore ; mais enfin me voici à l'œuvre. Elle va se former avec les hommes nouvellement levés dans ce département ; de tous les coins de la France, il m'arrive des officiers ayant appartenu pour la plupart à l'ancienne armée, et qui, comme moi, étaient à demi-solde depuis le licenciement de 1815; quant aux sous-officiers et aux caporaux, il va m'en venir un certain nombre tant de la Garde royale que de la première Légion de la Manche. C'est avec ces éléments divers, dont la fusion n'est pas chose facile, et qui d'ailleurs sont insuffisants, que je dois créer un nouveau corps. Organisation, comptabilité, instruction, discipline, tout est à fonder à la fois. C'est une rude besogne. Granville, où j'ai fait mon apparition, il y a près de 4 mois, est le lieu choisi par le ministre pour cet enfantement. J'y suis venu de Saint-Lô, il y a onze jours, et je ne puis prévoir combien de temps j'ai à y demeurer. Il n'est pas à présumer qu'avant le printemps prochain ma légion improvisée ait assez de consistance pour quitter son berceau.

Granville, 12 mars 1820.

Ma légion n'est pas nombreuse ; mais elle commence à prendre figure, et j'ai lieu d'être fier d'avoir, en aussi peu de temps, fait de tels progrès pour l'accomplissement de la tâche qui m'a été imposée. Ceux qui ont vu arriver ici, il y a trois

mois, ces lourds conscrits normands dont pas un ne rechignait en endossant le harnais militaire, sont tout étonnés du rapide changement qui s'est opéré en eux. La métamorphose est si complète que leurs parents, qui arrivent en foule depuis qu'ils sont informés du prochain départ, ont peine à les reconnaître. Je regrette cet uniforme bleu que l'infanterie française a porté si longtemps et avec tant de gloire, mais je conviens que si l'habit blanc, dont la Restauration a affublé sa nouvelle armée, ne vaut rien pour la guerre, ce dont l'Empereur a fait l'expérience pendant son règne, il est d'un bon effet en garnison. La couleur amarante est celle qui distingue ma Légion. Elle orne les revers, le collet, les parements et même les retroussis de l'habit, et rien n'est plus séduisant que ce mélange du blanc avec l'amarante.

Le drapeau que le Roi nous a accordé est arrivé dernièrement, et à l'occasion de sa consécration par l'église, Granville a eu une fête brillante. La bénédiction a eu lieu en grande pompe, dans l'église principale, en présence de toute la population, au son de toutes les cloches. La cravate a été attachée par la femme du maire, une des beautés les plus remarquables de la ville. La cérémonie religieuse a été suivie d'un banquet nombreux, d'un bal et d'une illumination. Rien n'y a manqué. Pour le bal, on avait bien voulu mettre à ma disposition les salles de la mairie. La plus vaste, ornée de tentures blanches et amarante, de guirlandes, de lustres, d'emblêmes, de trophées militaires, était admirablement disposée. Dans des médaillons entourés de couronnes de chêne, brillaient les noms de Marengo, Fontenoy, Austerlitz, Bouvines, etc... Il y avait des souvenirs de gloire pour toutes les époques, pour tous les goûts. Le même pêle-mêle se faisait remarquer parmi les dames invitées. Nobles, roturières, bourgeoises, marchandes avaient également répondu à l'appel, et bien que, dans cette foule, certaines poupées aristocratiques se montrassent d'abord mécontentes et boudeuses de se voir en

si mauvaise compagnie, la musique et la danse ont bientôt rétabli la bonne harmonie, du moins en apparence, et toutes se sont livrées franchement au plaisir. Les mamans à parchemin (je n'entends pas parler de celui de leurs vieilles figures), formant un groupe à l'écart, disaient sans doute : « Je « vous l'avais bien dit que nous nous compromettrions en ve- « nant ici : ces officiers de l'armée de la Loire, que le Roi a « eu la faiblesse d'appeler sous le drapeau sans tache, sont « tous des gens de rien qui se sont complus à nous confondre « avec la canaille du sein de laquelle ils sont sortis. Leur bel « habit blanc cache les soldats incorrigibles de Bonaparte ; « la caque sent toujours le hareng. » — Quoi qu'il en soit, le bal a été brillant ; la musique était bonne, les rafraîchissements abondants, mes officiers galants, et les heures s'écoulaient rapidement. Peu après minuit, les danseuses du bel air se sont éclipsées ; mais les autres, plus robustes et plus animées, ont persisté. Alors les gâteaux, les friandises, le punch et le vin chaud sont venus ajouter à leurs bonnes dispositions, si bien qu'au grand jour le bal durait encore, et que telle danseuse intrépide n'a regagné le logis qu'avec des souliers privés de leurs semelles. Tudieu, quelles vigoureuses commères que les Normandes quand elles sont lancées !

Brest, 19 avril 1820.

Parti de Granville avec ma légion, le 16 mars dernier, je suis arrivé à Brest le 30 du même mois.

A peine le bruit de notre prochain départ de Granville a été répandu, que mes jeunes soldats en masse se sont empressés de demander qu'avant de s'éloigner de la terre natale il leur fût permis d'aller embrasser leur famille. Accorder toutes ces permissions était impossible ; c'eût été dépasser mes pouvoirs ; n'en accorder qu'un petit nombre était difficile, attendu que, parmi des jeunes gens égaux en droits, parce

qu'ils sont soldats de la même date, il n'y avait pas moyen de motiver des préférences; les refuser toutes était périlleux, car cette sévérité eût amené de nombreuses désertions. Comment faire ? Prenant brusquement mon parti, je vais à la caserne, je réunis mes Normands et je leur dis : « Mes amis, au moment « de quitter votre pays, vous voulez tous aller dire adieu à vos « parents, et ce mouvement est bien naturel. A votre place, « j'en ferais autant. Mais par malheur il m'est défendu par « des règlements, auxquels nous devons également obéissance, « de vous permettre d'abandonner ainsi votre drapeau tous « à la fois. En conséquence, et pour ne pas faire de jaloux, je « n'accorderai de permission à personne. » Ici je fais une pause. « Mais comme vous êtes tous de braves gens, et que « j'ai confiance en vous, je vous déclare qu'à partir du 14 et « jusqu'au 20, jour où la légion sera à Dinan, il ne sera plus fait « d'appel que pour la forme. Jusque-là je fermerai les yeux « sur votre absence ; mais malheur à ceux qui, le 20, à 4 « heures du soir, ne seront pas présents à leur compagnie, car « je les signalerai déserteurs, et ils seront, comme tels, pour-« suivis, arrêtés par la gendarmerie, jugés et condamnés. » La première partie de mon allocution avait terrifié mes jeunes gens ; mais à peine avais-je terminé la seconde et fait rompre les rangs, que j'étais assourdi de leurs cris de joie. « Vive notre colonel ! Nous jurons tous d'être à l'appel du « soir à Dinan. » Une heure après, déjà mes gaillards sortaient à petit bruit de la ville, avec armes et bagages, par bandes de 4 à 8, et la désertion tacitement autorisée continua si bien le lendemain qu'au moment du départ je n'avais guère sous les drapeaux que les soldats étrangers au département de la Manche, c'est-à-dire une poignée d'hommes. Etonnés de leur isolement, mes officiers me témoignaient des craintes sur les suites de ma condescendance. Je ne les partageais pas et j'avais raison. Cinq jours après, à l'appel du soir fait à Dinan, où nous avons eu séjour, il ne me manquait que cinq hommes

dont trois revinrent le lendemain. Si j'avais agi autrement, un quart de ma légion eût sans doute commis le délit d'absence illégale.

Brest, 6 novembre 1820.

Cette ville a été le théâtre de la plus plaisante aventure.

Pour l'intelligence de l'anecdote, il faut que je prenne la chose d'un peu plus haut. Les journaux ont parlé diversement des scènes tumultueuses qui ont eu lieu à Brest dernièrement, mais le mal a été fort exagéré par l'esprit de parti. Tout s'est borné à des rassemblements où le cri de *vive la Charte* a été dominant, à une fête donnée à un député libéral et à des charivaris exécutés sous les croisées d'autres députés du bord opposé. Ces derniers étaient des magistrats de haute volée, et sans doute il a été de la dernière indécence de les bafouer ainsi. Dans cette circonstance, les autorités n'ont pas montré la fermeté nécessaire ; il aurait été facile d'arrêter un tel scandale dès son origine, et Brest n'aurait pas eu l'affront d'être signalé comme une ville rebelle, de voir désarmer sa garde nationale, destituer son maire, son sous-préfet, etc., etc. Quoi qu'il en soit, le Gouvernement informé de ces désordres, et les croyant sans doute plus graves, a cru devoir considérer Brest comme un foyer dangereux, et y envoyer un gouverneur extraordinaire avec des pouvoirs très étendus. Ce personnage a été le lieutenant-général marquis de Lauriston, lequel a déployé le caractère de Lieutenant du Roi dans les 12me et 13me divisions militaires, c'est-à-dire dans toute la ci-devant Bretagne. Nous voici à l'origine de l'aventure ; M. de Lauriston, arrivant à Brest avec autorité sur tous les généraux de terre et de mer, s'attendait à y être logé dans un des hôtels de la marine, magnifiques habitations qui seules pouvaient offrir des appartements convenables à un homme revêtu d'aussi éminentes fonctions. Il n'en fut pas ainsi. M. le vice-

amiral, commandant en chef, et M. l'intendant de la marine ne jugèrent pas à propos de faire place, et le représentant de Sa Majesté se vit réduit à loger dans une auberge. Il devait sous cape en conserver de la rancune, et je pense qu'il n'y manqua pas. Il y avait plus d'un mois que ceci s'était passé, et Brest avait joui, pendant ce temps, de la plus parfaite tranquillité, lorsque le télégraphe transmet, un beau soir, cette dépêche : *M. le général de Lauriston est nommé ministre de la ma...* Un brouillard interposé et plus tard la nuit empêchent le restant de la dépêche de parvenir ; mais le Directeur du télégraphe, dûment convaincu que ce mot tronqué ne peut s'adapter qu'à *marine,* court déclarer à M. de Lauriston qu'il a le portefeuille de la marine. Grande rumeur, grande joie au quartier général. Il convient cependant d'attendre la fin de la dépêche pour rendre publique la flatteuse promotion. Le lendemain matin, le télégraphe agite de nouveau ses grands bras, et achevant sa phrase interrompue la veille, il dit *ison du Roi.* Le directeur traducteur s'arrête à peine à cette finale. Dans son inconcevable aveuglement, il se persuade qu'il y a là une légère erreur de signaux; et sans hésitation, il se hâte d'aller purement et simplement certifier à M. de Lauriston qu'il est bien réellement ministre de la Marine. Bientôt la ville entière retentit de l'étonnante promotion. Les troupes de la marine prennent les armes, vont se former en bataille devant la modeste auberge du nouveau ministre et abaisser leurs drapeaux devant lui. Les corps d'officiers des troupes de terre endossent leur plus bel habit blanc pour la visite obligée de félicitation ; ceux de la marine revêtent leurs riches uniformes brodés à paillettes; toutes les autorités civiles, militaires, ecclésiastiques, sont en mouvement, et cette nuée bigarrée va fondre sur l'auberge du quartier général. Mais ce n'est plus là qu'est Son Excellence. Dès le matin, en grand costume, elle est allée s'emparer du beau salon de réception de l'hôtel de la marine, bien sûre que, cette fois, on ne lui en

contestera pas l'entrée ; et c'est là qu'elle daigne accueillir les compliments de la tourbe de gens de tout état et de toute couleur qui viennent congratuler, se réjouir *du fond de l'âme* et présenter des pétitions. Monseigneur, accoutumé à la représentation diplomatique, et possédant l'aplomb convenable, reçoit avec dignité les véridiques compliments, exalte la bonté du Roi à son égard, promet sa protection, accueille les demandes, fait espérer à la marine un meilleur avenir, enfin distribue largement l'eau bénite de circonstance. Quelle scène plaisante à rendre ! Oh Callot, Callot, à qui as-tu laissé tes pinceaux ? Ce même homme, à qui, peu de jours auparavant, on avait grossièrement fermé l'hôtel de la marine, y tranche du maître maintenant ; ce même vice-amiral et ce même intendant, qui n'ont pas voulu se gêner pour un général de l'armée de terre, voient tout à coup leur chef dans sa personne, et viennent, la figure blême, la démarche incertaine, le dos arqué, protester de leur parfait dévouement ; ceux des officiers de marine qui sont aises de la culbute du ministre Portal, et se croient bien placés dans l'opinion de son successeur, qu'ils ont eu la prévoyance de courtiser, sont rayonnants ; ceux du parti opposé rongent leur frein et grimacent un sourire en enrageant de tout leur cœur. Certes il y a là un sujet admirable pour la peinture comme pour la poésie burlesques.

Après cette audience d'apparat, deux jours se passent en somptueux dîners donnés et rendus, et en communications de tous les documents relatifs au service de la marine ; mais voici venir le second acte ou plutôt la catastrophe. Il est d'usage que lorsqu'un ministre de la Marine vient à Brest pour la première fois, il prend possession du port et visite la flotte avec beaucoup de solennité. Au jour marqué pour rendre tels honneurs, les troupes de la marine étaient placées en haie sur la route que devait parcourir Son Excellence ; les pavillons étaient déployés ; les vaisseaux pavoisés ; une myriade d'officiers de marine étaient sur pied en grandissime tenue ; les

canonniers à leur pièce, mèche allumée, attendaient que Monseigneur mît le pied dans l'enceinte du port pour le saluer des quinze coups de canon de rigueur; la ville entière était sens dessus dessous, les dames aux croisées, la foule dans les rues. Mais l'heure s'écoule ; le ministre et son cortège ne paraissent pas; d'où provient ce retard ?... Bientôt on se dit à l'oreille que M. de Lauriston n'est plus ministre de la Marine, et bientôt on le dit tout haut. Le contre-ordre est brusquement donné pour la cérémonie, les troupes rentrent, la mèche est éteinte, flammes et pavillons disparaissent, et les rieurs ont beau jeu. Le mot de l'énigme n'est pas difficile à trouver. M. de Lauriston a été nommé ministre de la Maison du Roi, et non de la Marine; le directeur du télégraphe était dans l'erreur, et y avait mis tout le monde; une estafette, venant de Paris et apportant la vraie nomination palpable, a démontré l'étrange quiproquo, et le château en Espagne s'est écroulé. On juge de la rumeur, des plaisanteries, des malins quolibets dont on a salué ce revirement de portefeuilles, de la joie des uns, de l'abattement des autres, surtout du désappointement de gens rêvant avancement, tels que deux officiers de marine que le général, dans son expansive allégresse, avait déjà désignés pour ses nouveaux aides de camp. Jamais mystification n'a produit pareil effet.

Il faut avouer que, dans cette circonstance, la position de M. de Lauriston devenait fort désagréable à Brest. Tout autre que lui l'aurait encore empirée en manifestant embarras et dépit mal plâtrés; mais les diplomates ont un masque, et bien en a pris à celui-ci. Il s'est hâté de quitter Brest; mais avant d'en partir, force lui a été d'avaler le calice d'amertume jusqu'à la lie, c'est-à-dire de recevoir les visites d'adieu, rude corvée pour laquelle il avait besoin de toute sa dissimulation. Celui qui a pu être témoin de l'audience donnée aux marins, quatre jours auparavant, dans le salon de l'amirauté et de leur visite de départ reçue dans une auberge, a été à même

de faire les comparaisons les plus philosophiques. Les gros bonnets avaient repris toute leur assurance, et ils appelaient familièrement *général* celui qu'ils monseigneurisaient servilement la veille. Les physionomies allongées s'étaient déridées ; les gaies s'étaient rembrunies. Ce tableau valait bien l'autre.

Ce pauvre directeur de télégraphe, qui a eu la bonhomie de prendre *maison* pour *marine*, a été destitué pour sa belle équipée. Le Gouvernement a sans doute voulu par là donner à M. de Lauriston une petite fiche de consolation.

Paris, 4 février 1821.

Hélas! hélas! quand ces farceurs de Bretons s'évertuaient à donner les malencontreux charivaris qui ont amené à Brest M. de Lauriston, j'étais loin de penser que je serais une des victimes de ces bruyantes protestations populaires. Il en a cependant été ainsi. Moi chétif, j'ai été atteint par les foudres du pouvoir comme le sous-préfet, comme le maire, comme le général commandant la place. Mes compagnons d'infortune ont été taxés de mollesse. Mon crime à moi, le voici : Au plus fort des attroupements, une espèce de conseil de guerre, composé de tous les chefs de corps et présidé par le maréchal de camp commandant le département, ayant été réuni afin de conférer sur les moyens à employer pour rétablir le calme, plusieurs membres de cette réunion, anciens gentilshommes émigrés ou Vendéens fort exaltés, opinèrent pour l'emploi immédiat des mesures les plus violentes. Il faut, disaient-ils, disperser à tout prix cette canaille et, à cet effet, la faire charger à la baïonnette par notre infanterie. Quand mon tour vint, je déclarai qu'il était sans doute urgent de faire cesser un scandale fâcheux ; que si, pour atteindre ce but, l'emploi de la force était indispensable, nous ferions tous notre devoir; mais qu'avant d'en venir à de sanglantes extrémités, il

fallait être plus convaincu qu'il n'y avait pas d'autre moyen de dissiper les attroupements et de faire respecter l'autorité. Au regard oblique de mécontentement que le général comte d'Hoffelize, président de la réunion, me jeta, je présumai que la sagesse de mon avis n'était pas de son goût ; plus tard j'en ai acquis la certitude. Depuis mon arrivée à Brest, mes antécédents m'avaient rendu suspect au noble personnage, puritain de l'armée de Condé, et je venais de combler la mesure en parlant le langage de la modération,

Il y avait longtemps que Brest était rentré dans une paix profonde, et je ne songeais plus aux suites possibles de l'inimitié du général, qui au reste ne pouvait me trouver en défaut quant à ma manière de servir et de faire servir, lorsque, à l'occasion d'un remaniement de notre infanterie, qui a fait disparaître les légions pour en revenir aux régiments, plusieurs corps ayant été fondus les uns dans les autres, et le mien versé dans le 43me régiment de ligne, j'ai à l'improviste reçu du ministre de la Guerre l'avis que, n'étant pas personnellement compris dans cette organisation, je devais rentrer en non-activité et regagner mes foyers. Ce coup m'a été d'autant plus rude que je ne l'avais nullement mérité, et que j'étais une innocente victime immolée à l'esprit d'intolérance de nouveaux venus, disant tout haut que le Roi a tort de garder à son service des chefs qui ont combattu sous le drapeau tricolore. Il m'était d'ailleurs pénible de me séparer de cette nouvelle famille que j'avais créée, dont j'étais fier et dont j'étais aimé. Quand ces bons Normands, qui avaient en moi une confiance sans bornes, ont su que je cessais de les commander, j'ai été accablé de leurs témoignages d'affection et de regret. Bien plus, dès que les libéraux, qui sont nombreux à Brest, mais avec qui je n'avais précédemment aucune relation, ont connu ma disgrâce et sa cause, il n'est sorte de marques de sympathie qu'ils ne m'aient prodiguées. Ces démonstrations, qui paraissaient justifier la décision qui me frappait, prenaient

un tel caractère, et ressemblaient si bien à une ovation populaire, que par prudence j'ai jugé convenable de m'éclipser à la sourdine. On me croyait encore à Brest que j'étais déjà à Paris.

Quelque malveillants que les émigrés, les Vendéens et les Chouans que la Restauration a jetés dans l'armée actuelle, se montrent à l'égard des officiers qui ont combattu dans les rangs opposés, nos plus grands ennemis ne sont pas ceux-là, mais bien un certain nombre d'officiers généraux de bas-aloi qui, pour satisfaire une vieille rancune contre l'Empereur, plus souvent par ambition, se sont jetés à corps perdu dans le parti dominant. Les premiers, ayant le bénéfice d'une victoire qu'ils ont remportée par procureur, sont dans leur droit lorsqu'ils jettent leur épée dans la balance, comme Brennus; mais tous ces renégats qui, hier sous le drapeau impérial, crachent aujourd'hui sur leur passé, comment les qualifier ? Pour corroborer leur défection, donner au nouveau maître des gages de sincérité, et se consoler du mépris des deux partis, ces transfuges tirent sans pitié sur leurs anciens frères d'armes. Dans cette catégorie a pris place depuis longtemps le général Coutard, aujourd'hui lieutenant-général comte *de* Coutard, qui commande la 13me division territoriale dont fait partie le département du Finistère. Depuis mon arrivée à Brest, le général d'Hoffelize avait eu soin de me signaler à lui comme un chef de corps d'opinion équivoque; mais à la suite du conseil dont je viens de parler, il a si bien renchéri, si fortement représenté que le Roi ne pouvait, sans danger, laisser un régiment dans mes mains, que le ministre de la Guerre averti par mons Coutard, lequel n'aurait eu garde de ne pas faire chorus avec l'émigré d'Hoffelize, a saisi avec empressement l'occasion de la suppression de quelques légions pour se débarrasser de moi. A peine arrivé à Paris, toute cette intrigue m'a été dévoilée par un mien ami qui a un emploi au ministère de la Guerre. Et voilà comment il se fait qu'arraché, il y a 18 mois, à mes occupations agro-

nomiques dans les Hautes-Alpes, je me trouve aujourd'hui réintégré dans la nombreuse famille des officiers à demi-solde. Cet estimable maréchal Saint-Cyr aurait bien dû me laisser dans ma retraite.

Le général Lauriston, devenu ministre de la Maison du Roi, m'avait remarqué à Brest, à l'époque fameuse de son avènement avorté au portefeuille de la marine. J'avais alors reçu de lui des compliments flatteurs sur ma légion. Il était, disait-il, émerveillé de ce que une cohue de sabotiers (expression littérale) se trouvait, en aussi peu de temps, sous mon commandement, métamorphosée en un corps de belle apparence et manœuvrant aussi bien que ceux dont la formation remontait à plusieurs années; enfin il m'avait fait don de son portrait lithographié *en témoignage de son estime*. D'après ces divers antécédents, c'est à ce ministre, plutôt qu'à celui de la Guerre, que j'ai cru devoir adresser mes réclamations depuis que je suis à Paris. Bien qu'il ait été très avant dans la faveur de Napoléon, dont il était l'un des aides-de-camp, il n'en est pas moins fort bien auprès du Roi; et dans cette position, il a le mérite, assez rare aujourd'hui, de ne pas renier son passé, et de tendre au besoin une main secourable à ceux des réprouvés de l'armée impériale qui lui paraissent dignes d'intérêt. Ma confiance en lui n'a pas été trompée; il m'a reçu avec la plus grande affabilité, m'a paru indigné de l'affront qui venait de m'affliger, et m'a promis aide et assistance. — « Revenez dans quelques jours, a-t-il ajouté; et vous saurez ce que j'ai fait pour vous. »

Je n'avais garde d'y manquer. A ma seconde visite, il y avait nombreuse réception dans les salons du ministre de la Maison du Roi. Je patientai; je laissai écouler la foule et, quand le moment me parut opportun, je m'approchai de lui. — « Vous voilà, colonel Fantin, me dit-il, je suis aise de vous voir. Je ne vous ai point oublié. J'ai parlé chaudement de vous au ministre de la Guerre, il y a deux jours, et après

avoir su de lui qu'on n'articulait aucun fait grave contre vous, et qu'on se bornait à ne pas vous trouver assez dévoué, assez sûr, je lui ai dit que ses renseignements sur votre compte étaient erronés; qu'il avait en vous un des meilleurs colonels de l'armée; que je connaissais votre conduite à Brest et ailleurs; que je répondais de vous; enfin qu'on ne pouvait trop se hâter de réparer l'injustice commise en vous rendant au plus tôt le commandement d'un régiment. M. de Latour-Maubourg m'a formellement promis qu'il en serait ainsi, et j'y compte. Au reste j'en fais mon affaire autant dans votre intérêt que dans celui du Roi. »

Il y a un mois que j'attends l'accomplissement de ces promesses. Je n'ose trop y compter quand je vois combien est grand aujourd'hui le nombre des militaires improvisés qui se croient propres aux emplois supérieurs de l'armée, et de quelle manière ceux-ci sont choisis. Pour tout dire, n'avons-nous pas, en ce moment, un régiment d'infanterie commandé par un ancien sous-préfet qui n'avait servi à aucune époque?

Strasbourg, 30 juin 1821.

Enfin, grâce à la persévérante protection de cet excellent général Lauriston, ma barque est remise à flot. Il a enfin plu au ministre de la Guerre, nonobstant criailleries, de me replacer à la tête d'un régiment, et me voici depuis 15 jours à Strasbourg, où j'ai pris le commandement du 3me d'infanterie de ligne, récemment formé par l'amalgame des légions de l'Allier et de la Nièvre. Dieu veuille que, dans ce nouveau poste, je sois traité avec plus de bienveillance que par le passé; qu'on me pardonne d'être colonel de la façon de l'Empereur, comme d'avoir fait partie de sa Garde ; enfin, qu'on oublie que j'ai combattu à Waterloo, et que j'étais parmi les brigands de la Loire. Amen.

Strasbourg, 12 juillet 1821.

Le grand Proscrit vient donc de succomber, sur le roc de Sainte-Hélène, à ses tortures physiques et morales! Combien cette nouvelle a dû réjouir cet infâme gouvernement anglais qui, par l'entremise du méprisable Hudson-Lowe, comptait journellement les pulsations du cœur du héros captif pour jouir de sa longue agonie, pour calculer la fin probable de son existence ! Comme ils sont aujourd'hui gais et rassurés, ces myrmidons couronnés dont le front porte encore l'empreinte des pieds de leur vainqueur ! Ce n'est que de ce moment qu'ils se tiennent pour bien assis sur leur trône, car bien qu'enchaîné au milieu de l'Océan, le Géant, qui si longtemps les fit trembler, était encore pour eux un épouvantail, un cauchemar permanent. Ils tremblaient chaque jour d'apprendre qu'échappé de sa prison lointaine il allait de nouveau apparaître dans cette France, terre des braves, dans cette Europe qui naguère était à ses ordres. Il est mort, l'arbitre de tant de destinées, et mort dans les fers! Rien n'a donc manqué à sa destinée, rien, pas même l'adversité. Oh ! que Napoléon sera grand alors que, les haines, les rancunes et les préventions venant à s'éteindre, la postérité ne verra plus en lui que le plus étonnant génie des temps modernes. Aujourd'hui l'homme de la France, il sera sans doute un jour celui du monde civilisé, car sa gloire appartient à toute la race humaine ; elle doit être cosmopolite. Le XIXe siècle sera dans l'ère de tous les peuples le siècle de Napoléon.

La fin de l'Empereur, que les feuilles publiques viennent de nous révéler, a été un coup de foudre pour tous ceux qui, comme moi, avaient, dans leur fanatisme, fait un demi-dieu du héros qui a porté si loin et si haut la gloire du nom français. Il nous semblait que Napoléon était au-dessus de l'humanité, qu'il ne pouvait pas mourir, que son corps devait être impérissable comme son nom ; et il est mort ! Voilà le Roi des Rois couché dans un cercueil ! Ses yeux ne lanceront

plus d'éclairs ; sa présence et sa voix n'électriseront plus des armées ; un mouvement des sourcils du moderne Jupiter n'ébranlera plus le monde.

Strasbourg, 11 septembre 1821.

La réputation de notre nouveau théâtre a déjà attiré maint voyageur de haut rang, entre autres le roi de Prusse, qui, venu à Bade depuis peu, s'est avisé, l'autre jour, de passer le Rhin à l'improviste et d'arriver incognito à Strasbourg, sans autre suite que deux gentilshommes et deux domestiques. Il est descendu chez le lieutenant-général commandant la division, lequel, pour faire honneur à son hôte, a convoqué aussitôt les officiers généraux et les colonels de la garnison. Nous avons vu là un bon homme de haute taille, vêtu d'un frac bleu et couvert d'un chapeau rond, sans décoration aucune, qui s'est entretenu avec nous tous avec facilité et simplicité, ni plus ni moins qu'un honnête bourgeois. Apercevant mon uniforme bleu, à collet et parements blancs, il est venu à moi en me disant : « Parbleu, colonel, vous portez précisément le même habit qu'un de mes régiments de cavalerie. » Puis, sans façon, il m'a pris sous le bras et a fait ainsi plusieurs tours dans le jardin de la maison, m'adressant diverses questions sur notre nouvelle organisation militaire. L'heure venue, nous avons suivi au théâtre le Roi qui s'y est rendu à pied et a occupé, ainsi que nous, la loge du lieutenant-général. Après le spectacle qui, ainsi que la salle, a paru lui plaire, il est remonté dans sa voiture pour repasser le Rhin, n'ayant accepté qu'un fruit et un verre de vin chez le lieutenant-général et refusant l'escorte de cavalerie qui lui était offerte. En nous disant adieu très affectueusement, il nous a tous invités à aller à notre tour lui rendre visite en temps de grandes manœuvres, soit à Berlin, soit à Potsdam, où nous serions les bienvenus. Hélas ! il fut un temps où nous n'avions pas besoin d'invitation pour nous rendre dans la capitale de Sa Majesté prussienne !

XVIII

Campagne d'Espagne en 1823. — Molins de Rey.

Strasbourg, 4 février 1823.

J'arrive de Paris, où je suis allé solliciter l'honneur de faire, avec mon régiment, la campagne qui probablemeut va bientôt s'ouvrir en Espagne. On me l'a promis; puisse-t-on me tenir parole! Mes subordonnés le désirent; mais moi plus encore. Ce n'est pas, cette fois, de l'enthousiasme pour la gloire, un besoin de guerroyer qui me poussent. Je suis totalement désillusionné là-dessus; et comment en serait-il autrement? C'est tout bonnement par la raison qu'il n'y a qu'une guerre là ou là qui puisse faire cesser les intrigues qui s'agitent autour de moi et qui finiront par me culbuter encore une fois. Parce que je ne crie pas *vive le Roi* sur les toits; parce que je crois faire assez en servant bien et en faisant bien servir, on ne cesse de me dénoncer comme un homme dangereux, à arrière-pensée et prêt à trahir le Gouvernement; et je sais, à n'en pas douter, que dans la cabale qui travaille à ma perte se trouvent une douzaine de mes officiers, mécontents d'être sous un colonel de l'Empire, lequel ne les ménage pas parce qu'ils servent mal. Il faut sortir de cette fausse position, et, pour cela, il n'y a que la guerre. Elle mettra chacun à sa place. Je m'attends donc à quitter bientôt l'Alsace pour cette infernale Espagne, à laquelle je pensais avoir dit un éternel adieu, il y a 12 ans.

Perpignan, 18 avril 1823.

Après avoir concentré tout mon régiment à Rivesaltes et dans quelques villages environnants, j'en suis parti avec lui le 15, pour faire mon entrée à Perpignan, quartier général du maréchal Moncey, duc de Conegliano, sous qui je vais faire campagne. Depuis trois jours dans cette ville, j'attends à chaque instant l'ordre de franchir les Pyrénées.

Je retrouve ici l'encombrement dont j'eus à me plaindre il y a quinze ans, à Bayonne, quand j'y passai pour aborder l'autre extrémité de la chaîne des Pyrénées. C'est la même affluence d'hommes, de chevaux, de mulets, les mêmes embarras de toute nature, la même pénurie et la même cherté des choses nécessaires à la vie. Ce qui n'accroît pas médiocrement la foule qui se presse dans les rues, sur les places, dans les maisons, c'est une myriade de moines de toutes couleurs, et d'autres réfugiés espagnols; ces héros de l'armée de la Foi sont la plus étrange agglomération de brigands, de contrebandiers et de coupe-jarrets qu'il soit possible d'imaginer, une collection de figures basanées et sinistres telles qu'on craindrait d'en rencontrer au coin d'un bois, telles qu'on n'en trouve qu'au bagne, telles qu'en peut rêver le mélodramaturge le plus absurde. Cette cohue, habillée de guenilles, drapée de couvertures volées, au milieu desquelles un trou permet à la tête de se montrer, chaussée de pièces de feutre qu'assujettissent des cordes, armée et équipée à l'avenant, nous reporte aux jours néfastes où les Malandrins et les Grandes Compagnies faisaient la terreur de nos provinces. Rien de plus repoussant et en même temps de plus comique. Tels sont les auxiliaires qu'on nous donne, les champions de l'autel et du trône, avec lesquels nous allons intervenir pour pacifier l'Espagne. Malheur aux contrées sur lesquelles ira s'abattre cette nuée d'oiseaux de proie. Je ne sais s'ils sauront combattre; mais à coup sûr ils sauront dépouiller et déchirer

leurs victimes. Les quelques milliers d'Espagnols que voilà sont sous les ordres du baron d'Eroles qui a fort à faire s'il veut les contenir et les plier à obéissance. J'ai eu aujourd'hui l'occasion de m'entretenir avec lui. C'est un homme bien élevé, qui paraît doué de capacité, mais fort exalté dans ses opinions politiques. Les manières polies de ce chef et de quelques officiers qui l'entourent font un singulier contraste avec l'étrangeté des hommes dont il a le commandement. Nous les verrons bientôt à l'œuvre.

Gérone (Catalogne), 11 mai 1823.

Ayant dû laisser mon 3e bataillon à Perpignan, le 19 avril, j'en suis parti avec les deux autres pour entrer dans les Pyrénées en suivant la direction de Bellegarde.

Le 20, après nous être enfoncés dans les gorges des Pyrénées et avoir longtemps suivi leurs sinuosités ascendantes, nous avons atteint le sommet du col de Perthus, où, sur l'extrême frontière de France, est perché le fort de Bellegarde, sentinelle avancée qui domine les terres catalanes. Au pied de ce fort s'abrite le village de Perthus, que peuplent des contrebandiers ; mais il n'y avait pas assez de place pour nous au foyer de ces industriels et il a fallu bivouaquer, au grand étonnement de mes jeunes soldats qui, pour la première fois de leur vie, avaient un pareil gîte.

Des 16 compagnies qui m'avaient suivi au Perthus, il m'a fallu en laisser encore deux dans ce lieu pour la garde des magasins, et avec le restant escorter le trésor de l'armée jusqu'à la Jonquière, bourg espagnol en avant duquel j'ai établi mes bivouacs, tandis que mon 3e bataillon, venu de Perpignan, bivouaquait en arrière de ce même bourg avec un grand parc d'artillerie confié à sa garde.

Toujours semant mes soldats sur la route, car j'ai eu ordre de laisser mon 3e bataillon au parc d'artillerie, deux compagnies

à la Jonquière et de détacher quatre autres compagnies pour occuper je ne sais quel château ruiné qui ferme une gorge à deux lieues de là, je me suis trouvé n'avoir plus sous mes ordres directs qu'un seul bataillon, avec lequel j'ai continué à escorter le trésor qui pouvait être enlevé par un coup de main. Arrivé à Puente de Molins et en vue de Figuières, où l'ennemi a une forte garnison, mon convoi a prudemment quitté la grande route pour prendre à gauche un sentier qui nous a conduits à Pérélada, gros village où j'ai eu mission de veiller à la sûreté du maréchal qui venait y établir son quartier-général.

Les carmes du couvent qui servait là de caserne à ma troupe ont été expulsés par ces enragés libéraux. Leur magnifique demeure n'a plus que ce qui n'a pu être emporté. Tout a été dévasté, même les tombes de l'église, qu'on a profanées ainsi dans l'espoir d'y trouver de l'or.

Après dix jours de station à Pérélada, le maréchal ayant fait un mouvement en avant, j'en suis parti escortant un convoi composé de ses équipages, du trésor et des embarras du quartier-général. Afin d'éviter le canon de Figuières, dont à l'aide de nos lunettes nous voyions la garnison border les remparts, force nous a été de faire un assez long circuit par d'affreux chemins, pour rejoindre la grande route qui va de France à Barcelone, route fort mauvaise d'ailleurs et où, faute de ponts, nous avons dû passer au gué plusieurs rivières, entre autres la Fluvia, tellement grossie par des pluies récentes que mes pauvres fantassins y ont eu de l'eau jusqu'au-dessus des hanches. Cette journée très pénible, non par la distance parcourue, mais par la chaleur et la lenteur de la marche du convoi, s'est terminée au bivouac en position près de Bascara, bourg sur une hauteur, rive droite de la Fluvia et susceptible de défense. Les murs de ses maisons criblés par les balles et les boulets disent que la guerre a passé par là.

Toujours commis à la garde du maudit convoi, le 5 mai, j'ai cheminé encore plus lentement, car le pays était devenu montueux, la route plus difficile et les ornières plus profondes. Enfin j'ai franchi le Ter, et sans être inquiété par l'ennemi, j'ai fait mon entrée à Gérone, où mon régiment s'est réuni pour garder cette ville importante dans laquelle le maréchal Moncey a établi momentanément son séjour.

Gérone, 24 mai 1823.

La réception faite à l'armée française en Catalogne ne ressemble en rien à la manière hostile dont elle était accueillie partout en Espagne, il y a 16 ans. Alors tous fuyaient à notre approche, et rarement nous obtenions des vivres autrement qu'en les enlevant de vive force. Il n'y avait de sûreté nulle part, et tout homme qui restait isolé était assassiné infailliblement. Aujourd'hui les populations restent dans leurs foyers ; les marchés sont approvisionnés ; et si un de nos soldats demeure malade, seul loin de ses camarades, il nous arrive sur un âne que conduit un paysan. Ce changement heureux nous a surtout frappés à Gérone, où nous avons été reçus à bras ouverts, où des fêtes nous attendaient. Au nombre des raisons qui motivent la confiance qu'on nous témoigne, il convient de mettre d'une part la sévérité actuelle de notre discipline ; de l'autre les excès commis par les partisans de la constitution et l'avidité d'un de leurs chefs, le fameux Mina, qui a frappé en Catalogne d'énormes contributions, et que notre présence peut seule empêcher d'en frapper de nouvelles. Il est facile au reste de s'apercevoir que les masses sont restées fidèles aux vieilles traditions, et que les moines exercent encore sur elles une grande influence. De tout cela il est aisé de prévoir que l'armée que nous sommes venus combattre, n'ayant pas les populations pour auxiliaires, sera indubitablement vaincue, et que Ferdinand VII ressaisira son

autorité. Cette pauvre Espagne aurait grand besoin d'être paisible et sagement gouvernée ; mais l'œuvre est bien difficile.

Si les habitants de Gérone ont le sens commun, ils doivent se féliciter de n'être plus les citoyens d'une forteresse, car un tel honneur leur a coûté cher. De tous côtés, surtout dans les faubourgs, des maisons bouleversées témoignent des malheurs de la guerre ; et cependant dix années se sont écoulées depuis le désastre ; mais l'Espagnol, si ardent à la lutte, se montre fort apathique pour en réparer les suites. Dans ces maisons sans toit, aux murs noircis par l'incendie, parmi les décombres, sous un abri insuffisant, enfin comme au bivouac, logent insouciantes des familles entières qui n'ont pas l'air de songer à la restauration de leur demeure. En cela, l'incurie est ici poussée au plus haut degré. Partout des ruines en Espagne, et nulle part de nouvelles constructions. C'est à faire croire que la civilisation tend à s'effacer dans ce beau et malheureux pays.

Aujourd'hui que, par un revirement singulier, les Français se montrent en Espagne les défenseurs de l'Autel et du Trône, et conséquemment que nous avons pour nous prêtres et moines, Gérone est devenue une ville paisible, où nous vivons sans souci comme dans une garnison. Nos soldats occupent des couvents où ils n'ont guère que des nattes pour lit, mais où ils sont convenablement nourris au moyen de distributions régulières.

Quant aux officiers et à cette foule de fonctionnaires et d'oiseaux de proie qui encombrent toujours les quartiers généraux, ils se pavanent dans les meilleures maisons de la ville, où ils dorment en pleine quiétude sans crainte de *Vêpres siciliennes*.

Gérone, 24 juin 1823.

Gérone a un théâtre, voire même des combats de taureaux ; mais les cérémonies religieuses sont le spectacle pour lequel

on y a le plus de prédilection. La procession de la Fête-Dieu, favorisée par le concours des troupes françaises, aujourd'hui parfaitement catholiques, et par l'affluence des populations environnantes, vient d'avoir lieu avec une pompe incroyable. C'était une scène infiniment pittoresque qu'une armée de moines de toutes couleurs, de prêtres richement vêtus, de bannières bariolées, cheminant lentement dans les rues endimanchées, jonchées de fleurs, à travers nos rangées de baïonnettes et au bruit des chants d'église, des cloches et du canon.

Ainsi qu'il est d'usage à Gérone et dans mainte autre ville d'Espagne pour toutes les grandes solennités, sacrées ou profanes, la légion chantante était précédée par des mannequins représentant deux géants de 15 pieds de haut, habillés magnifiquement et fort bien exécutés. L'un représente un homme vêtu à l'orientale, couronne en tête et massue sur l'épaule; l'autre une femme affublée d'habits modernes très recherchés. Des hommes de chair et d'os, cachés sous les draperies qui traînent à terre, sont chargés de donner une apparence de vie à ces mannequins et ils s'en acquittent parfaitement. Il y a beaucoup d'art dans la manière dont les gigantesques figures marchent, dansent, saluent. Quelle origine a ce profane accessoire des fêtes espagnoles? Doit-on l'attribuer aux Maures ou aux Goths? Aux nombreuses questions faites à ce sujet, il m'a toujours été répondu que l'antiquité d'un usage si baroque remontait loin dans les siècles; mais qu'on n'en savait pas davantage. Il existe au reste, cet usage, dans certaines villes de la Flandre et des Pays-Bas; mais il est à croire que là c'est une importation espagnole. Revenons à la procession. Le peuple la suivait en priant dévotement ou se tenait sur son passage avec recueillement; mais dames et demoiselles des classes supérieures, dédaigneuses de la foule, étaient étalées aux balcons du premier étage, armées de toute leur coquetterie native et d'un immense approvisionnement

de fleurs dont, en cette occasion, elles ont l'habitude de jeter de telles masses sur le dais qui protège le Saint-Sacrement que, de distance en distance, les porteurs sont obligés de les enlever pour ne pas ployer sous le faix. Dieu, il est vrai, partage quelque peu avec ses créatures le bucolique hommage. Tel moine joufflu, tel jeune lévite en surplis propret ou tel autre individu, en recevant sur son nez un bouquet lancé avec force, sait fort bien qu'il lui est adressé par une main chérie. C'est un tendre aveu que la circonstance autorise. Des malins ont fait la remarque que cette fois les élégants du sanctuaire avaient reçu sur leur face béate moins de bouquets qu'à l'ordinaire, et que, sous ce rapport, certains officiers français avaient été bien mieux partagés.

Sabadell, 6 juillet 1823.

Depuis l'entrée de notre corps d'armée en Catalogne, c'est-à-dire depuis plus de deux mois, je n'avais pas cessé d'être au quartier général du maréchal Moncey, lequel, très satisfait de la brillante tenue et de la manière exacte de servir de mon 3me de ligne, qu'il se plaît à appeler le régiment modèle, au risque de susciter contre lui de jalouses inimitiés, semblait le considérer comme sa garde particulière et ne pas vouloir s'en séparer. En vain je lui représentais que, bien que très flattés de sa confiance, nous désirions prendre notre part des dangers et des fatigues auxquels les autres corps sous ses ordres étaient journellement exposés et trouver l'occasion d'acquérir quelque gloire, le vieux soldat faisait la sourde oreille. Enfin, je l'ai tant prié, tant pressé qu'il a consenti à notre départ de Gérone, et me voilà lancé en Catalogne pour participer aux coups de fusil qui s'y tirent.

Le 29 juin, nous arrachant aux délices de la petite Capoue des bords du Ter, nous nous sommes mis en marche dans la direction de Barcelone, à travers un pays montueux, acci-

denté, mais fertile. Arrivés au village de Massana, nous avons assis nos bivouacs en prenant les précautions en usage devan- l'ennemi, attendu que nous n'étions là qu'à une lieue d'Host talrich, où une garnison constitutionnelle est assiégée par une de nos brigades aidée par nos auxiliaires les *vertueux* soldats de la foi. La petite ville d'Hostalrich, abandonnée par sa population et déjà à demi ruinée par le feu des deux partis, est occupée par nos gens; mais le fort, perché au sommet d'un haut rocher qui a la ville à ses pieds et domine au loin une belle et riche contrée, a résisté jusqu'ici aux sommations et aux coups de canon.

Vu que la route à suivre le lendemain passe précisément sous le fort, et qu'en s'y montrant en plein jour le feu de l'ennemi eût pu nous faire impunément beaucoup de mal, j'ai quitté mon camp à 1 heure après minuit, dans le plus profond silence, pour ne pas donner l'éveil aux Espagnols et me suis acheminé vers Hostalrich. Grâce à une nuit sombre et à un bon guide, ma colonne a pu suivre sans accident et à l'insu des assiégés les sentiers étroits et difficiles qui, par des collines très boisées et après des circonvolutions infinies, nous ont fait aborder le roc ennemi, le tourner et nous en éloigner. Au jour nous étions hors de vue. Après une longue halte nécessitée par cette course nocturne, nous nous sommes remis en marche pour gagner San Celoni, bourg considérable, où nous avons trouvé une bonne hospitalité.

Le lendemain, la marche a été tellement retardée par la nature du terrain qu'il était midi quand ma colonne est arrivée à La Garriga ; et il faut connaître les ardeurs du soleil d'Espagne, au mois de juillet, pour apprécier les fatigues de mes jeunes fantassins. Heureusement, ils ont pu se reposer le jour suivant chez leurs hôtes de La Garriga, joli village heureusement situé à l'entrée d'un vallon fertile et au pied de collines chargées de vignobles. Nous y avons été d'autant mieux reçus que l'aisance y est générale.

Mon régiment était encore indépendant ; mais à La Garriga on m'a notifié que le maréchal l'avait placé sous les ordres du maréchal de camp comte de La Roche-Aymon, pour, concurremment avec quelques escadrons de cavalerie légère, faire l'avant-garde de la 10e division commandée par le lieutenant général Donadieu.

Le 3 juillet, de bonne heure en marche, toujours par des chemins tortueux, montueux et rocailleux, nous avons dépassé Caldas, bourg ceint de murailles, où, ainsi que son nom l'indique, surgissent des eaux thermales d'une assez grande chaleur, et ensuite nous sommes allés occuper le beau village de Senmanat, de concert avec le 6me de hussards, ayant soin de nous couvrir par un fort détachement, l'ennemi s'étant montré dans les environs.

Après nous être assurés par une reconnaissance que l'ennemi avait quitté le point vers lequel nous nous dirigions, le 4, toute l'avant-garde s'est portée à Sabadell, qu'elle a occupé en se tenant sur ses gardes, attendu que là nous ne sommes qu'à quatre heures de marche de Barcelone, où les Espagnols sont en force, et dont ils fouillent sans cesse les abords. Le pays montueux et pittoresque que nous avons traversé pour atteindre Sabadell a offert à notre marche les difficultés habituelles.

Nous sommes là sur le qui-vive, sommeillant le jour, veillant la nuit, car bien que les habitants nous témoignent de la sympathie, il est prudent de n'ajouter foi complète ni à leurs amicales protestations, ni à la véracité de leurs rapports. D'un moment à l'autre, nous continuerons sans doute à nous porter en avant et j'ai lieu de penser que ce ne sera pas aussi paisiblement que par le passé.

Molins de Rey, 17 juillet 1823.

A force d'aller, nous avons trouvé à qui parler et mon drapeau vierge a enfin reçu la grande consécration, ce que nous,

gens de guerre, nommons le baptême de sang. Il ne s'agit pas, il est vrai, d'une de nos grandes batailles de l'empire; mais d'un fait d'armes qui n'est pas sans prix.

Le 8 juillet, mon régiment, précédé du 5me de chasseurs à cheval, a quitté Sabadell pour se rapprocher de l'ennemi qui se concentrait, disait-on, dans l'intention de livrer bataille, et il s'est porté à San-Cugat, où nous sommes parvenus après avoir parcouru un pays montueux, fertile, mais toujours privé de routes praticables.

Le 9, la brigade d'avant-garde s'est mise en marche au point du jour, cheminant, comme la veille, sur un sol inégal et propre aux embuscades. Arrivée sur une éminence d'où on découvrait le cours du Llobrégat, elle a fait halte, et à l'aide de ma lunette j'ai pu voir sur les hauteurs de la rive opposée une de ces légères lignes de fumée qui dessinent un camp. Prévoyant qu'une affaire devait prochainement avoir lieu, parce que les Espagnols, couverts par une rivière, ne pouvaient abandonner sans coup férir la belle position qu'ils occupaient, je profitai du moment où mes soldats se reposaient étendus sur le sol, pour réunir autour de moi mes officiers et leur improviser l'allocution suivante :

« Depuis que nous sommes entrés en Catalogne, et surtout « pendant notre longue halte à Gérone, vous m'avez souvent « témoigné le louable désir de prendre votre part des dangers « et de la gloire de cette campagne; et vous savez, Messieurs, « que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour atteindre ce but. Vous « allez être satisfaits. Voyez-vous ces feux de bivouac qui se « prolongent au flanc des collines que nous avons en face ? Ce « sont ceux de l'ennemi. Le moment n'est pas loin où notre « régiment va prouver qu'il est aussi brave qu'il est beau, et « imposer silence à ceux qui le jalousent. Bientôt les hommes « loyaux qui ont pu être calomniés parmi nous seront réha- « bilités. Ici il ne s'agit plus d'afficher des opinions poli- « tiques exagérées et de s'enrouer à crier *Vive le Roi* dans un

« café ; il s'agit de se conduire en gens d'honneur, l'épée à la « main. C'est la manière la plus convenable de prouver son « dévouement et sa fidélité. J'aime à croire, Messieurs, que « vous ferez tous votre devoir. Votre colonel fera le sien, et « il espère vous convaincre qu'il est digne de vous comman- « der. »

Le lieu, la circonstance, l'aspect du camp de l'ennemi donnaient à cette scène militaire une teinte solennelle. Certains officiers, parmi mes auditeurs, avaient fort bien compris la portée de mes paroles, car, en promenant mes regards sur le cercle qui m'entourait, j'avais affecté de les envisager fixement et j'avais vu à leurs yeux baissés et à leur contenance qu'ils s'appliquaient mentalement mon blâme indirect. Il ne restait plus qu'à passer au fait pour achever la correction et cela ne devait pas tarder.

Les tambours et les clairons se font entendre, les rangs se forment, et de la hauteur où nous avions eu une heure de repos, après être descendus dans le vallon, nous marchons quelque temps en serpentant entre deux basses collines couvertes de vignes hautes et serrées ; et voilà que tout à coup, du flanc d'une de ces collines, partent plusieurs coupsde fusil qui tuent un fourrier de mon régiment et blessent quelques soldats. C'était par la faute de notre général, M. de La Roche-Aymon, qui, sachant l'ennemi à proximité, aurait dû faire fouiller le terrain fourré qui nous enveloppait. Je répare l'omission en détachant sur le flanc gauche de la colonne un bataillon sous les ordres de mon lieutenant-colonel, M. de Fitz-James, qui débusque les assaillants; et poursuivant ma marche, je suis bientôt au point où le défilé dans lequel j'étais enseveli débouche sur le Llobrégat ; je tourne à gauche, j'entre dans le village de Molins de Rey, et, parvenu au pont au delà duquel le corps ennemi est en position, des tirailleurs placés sur ce pont, dans les maisons et jusque dans le clocher, commencent à faire siffler des balles à mes

oreilles. Jusque-là le général ne m'avait nullement communiqué ses instructions, et bien que sa manœuvre me parût mauvaise et imprudente, je ne m'étais pas permis de lui adresser mes observations. Mais voilà que, placé étourdiment sous le feu de l'ennemi, il se ravise, s'étonne, et me demande avec anxiété ce qu'il faut faire. — « Si vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser plus tôt cette question, mon général, nous serions en position là-haut, hors de portée, pour attendre la division dont nous ne sommes que l'avant-garde et pour donner le temps à l'artillerie de nous rejoindre ; mais dans la souricière où nous sommes engagés, il y a danger et honte à reculer et il n'est plus temps de délibérer. Le vin est tiré, il faut le boire. » — Aussitôt, sans attendre plus longtemps une réponse qui ne venait pas, je forme rapidement en colonne par peloton les deux bataillons qui me restent, le 3me, détaché en tirailleurs, ne m'ayant pas encore rejoint ; je fais battre la charge, et l'arme au bras, ma troupe s'élance bravement sur le pont. son colonel en tête, pour aborder la ligne ennemie. Ce pont était fort long; dix bataillons, déployés sur la rive opposée, faisaient sur ma colonne un feu convergent très nourri auquel je ne répondais nullement pour ne pas perdre de temps. C'était un vigoureux coup de collier. Nous approchions de l'ennemi qui continuait son feu sans s'ébranler. Dans cet instant, mon cheval, atteint à la fois par trois coups de feu, fléchit sous moi. Prévoyant sa chute, je m'élance à terre, et à pied, l'épée à la main, je continue le mouvement offensif. Le pont passé, je forme ma troupe en avant en bataille, j'engage une vive fusillade à brûle-pourpoint ; la ligne ennemie montre de l'hésitation ; je fais tourner sa droite par mon troisième bataillon qui est venu me rejoindre au pas de course, pendant que je l'aborde de front, la baïonnette croisée, et voilà mes constitutionnels en déroute. Dans ce moment, notre cavalerie légère passe le pont et se précipite sur la route ; mais les fuyards, protégés par un terrain mon-

tueux, ont peu souffert de cette charge. Nous en étions là de notre brillante attaque et je reformais mon régiment sur le plateau que l'ennemi venait d'abandonner, lorsque le lieutenant-général Donadieu, arrivant au galop, m'a donné l'ordre de suivre et de combattre, dans les montagnes à droite, une colonne de 3 à 4 mille hommes qu'on voyait se retirer dans cette direction, et me voilà à pied, mes autres chevaux étant restés prudemment de l'autre côté de la rivière, gravissant et descendant plusieurs collines, aussi vite que le permettait l'ardeur d'un soleil de plomb. Atteindre des Espagnols en retraite n'est pas chose facile. Après des fatigues inouïes, nous avons pu échanger quelques coups de fusil avec leur arrière-garde ; mais, malgré mes efforts, ils nous ont échappé par des sentiers inaccessibles et si rapidement que mes plus lestes voltigeurs en ont entièrement perdu la trace. L'espoir de les rejoindre s'étant évanoui et la nuit approchant, je suis descendu des hauteurs pour aller prendre gîte dans le village de Martorell, sur les bords du Llobrégat, où, sur ma réquisition, des vivres ont été abondamment fournis à mon régiment. Après 14 heures de marche et de combat, par une chaleur atroce, et sans avoir mangé, ce repos nous était bien dû. Pour mon compte, j'étais exténué de fatigue et de faim.

Un pareil choc, sous un feu nourri, n'a pas laissé de faire quelques victimes, bien qu'il ait été l'affaire d'un moment. Huit hommes de mon régiment, dont un capitaine, y ont été tués ; mes blessés sont au nombre de 62, y compris 4 officiers ; en tout 70 hommes hors de combat. Pour ma part, j'en ai été quitte pour la perte de ma bonne jument Margot.

Le lendemain de cette affaire, j'ai reçu l'ordre de descendre la rive droite du Llobrégat pour m'établir à San-Andréa de la Barca, et, le surlendemain, d'occuper le village de Molins de Rey, où nous sommes en observation depuis cette époque.

Ce jour-là, mon régiment a eu une douce récompense de sa belle conduite. Nous avons trouvé à Molins de Rey notre

bon maréchal qui nous attendait pour nous témoigner sa satisfaction. Après nous avoir fait former en carré, pour être mieux entendu, placé au milieu de nous, la tête découverte en présence de notre drapeau déchiré par les balles, il a prononcé d'un ton pénétré et à haute voix quelques phrases pour exalter notre fait d'armes et nous en féliciter. Il a terminé son discours en me donnant l'accolade et en disant à mes soldats qu'il regrettait de ne pouvoir les embrasser tous.

Cette scène joyeuse a fait place à une triste cérémonie, celle de l'inhumation du capitaine et des soldats tués deux jours auparavant. Avec l'aide du clergé de la paroisse, mon aumônier y a mis toute la pompe possible. Nous avons journellement depuis lors de pareils devoirs à remplir, car nos blessés meurent presque tous, soit par la gravité des coups de feu qui les ont frappés, soit à cause d'une extrême chaleur qui détermine la gangrène ou le tétanos.

Molins de Rey, 8 août 1823.

Je viens de recevoir une bien belle nouvelle, celle de ma promotion au grade de maréchal de camp. Grâces en soient rendues à cet excellent maréchal Moncey, dont je m'estime heureux d'avoir mérité l'estime et la confiance. C'est une bonne affaire. Au reste il y avait moins de calcul que de rancune dans le coup de tête qui m'a si bien réussi. J'étais si courroucé au fond de l'âme des soupçons affectés et des menées de quelques-uns de mes officiers qu'en passant les Pyrénées j'avais juré *in petto* de les conduire dans un guêpier, dussé-je y périr. J'en ai saisi la première occasion avec empressement.

Ce qu'il y a de singulier dans cet heureux résultat de ma témérité, c'est que, par ricochet, le maréchal de camp de La Roche-Aymon, sous les ordres de qui je me trouvais, a aussi

eu sa bonne part d'une moisson qu'il n'a pas faite. Le voilà, pour ce même combat, lieutenant-général. A la bonne heure!

D'après ce que j'ai recueilli à Gérone de la bouche du maréchal et ce que j'ai appris depuis, c'est dans ce corps d'armée à qui désobéira à ses ordres. Pas un de ses généraux de division qui ne veuille faire à sa tête. Tout en applaudissant au combat du 9 juillet et en sollicitant des récompenses pour ceux qui y ont pris part, il n'en est pas moins courroucé contre les généraux qui, en accélérant leur mouvement vers le pont que j'ai enlevé, ont dérangé ses combinaisons stratégiques et amené une affaire brillante, mais partielle et sans résultat. Il paraît que le Llobrégat devait être franchi sur plusieurs points à la fois, qu'on espérait ainsi forcer l'ennemi à accepter une bataille dont il n'a nullement l'air de se soucier, et que ma brusque attaque a déterminé un mouvement rétrograde qui, sans elle, n'eût peut-être pas eu lieu. S'il y a faute en cela, elle est bien moins de mon fait que de celui du général qui, en dépit de ses instructions, est venu se heurter contre un ennemi qu'il devait seulement reconnaître à distance.

Quoique maréchal de camp, j'ai conservé jusqu'ici le commandement du régiment dont j'étais colonel, n'ayant aucune donnée sur la destination ultérieure qui peut m'être assignée. Il y a dans ce quatrième corps plus d'officiers-généraux qu'il n'en faut; cependant je ne pense pas que le maréchal ait l'intention de me renvoyer en France. Il sait que j'ai l'habitude d'obéir.

Torredembarra, 8 septembre 1823.

Pendant mon séjour à Molins de Rey, le maréchal, après avoir chargé le général Curial du blocus de Barcelone, s'étant avancé vers Tarragone, j'ai reçu ordre d'aller le rejoindre avec mon 3e de ligne et une batterie d'artillerie légère placée

sous mes ordres, et après deux marches, j'étais, le 22 août, à Villafranca. Je ne me rends pas compte de ce que l'ennemi n'a nullement cherché à disputer le terrain entre le Llobrégat et Villafranca, terrain qui offre partout des gorges, des défilés, des positions où une armée peut être arrêtée à chaque pas. Ce n'est point aussi paisiblement que nos troupes l'ont franchi dans la dernière guerre. Bien du sang y a été alors répandu. Le col d'Ordal, point culminant des collines qui hérissent cette partie de la Catalogne, montre encore les nombreux retranchements qu'y avaient élevés les Anglais et qui ne furent conquis qu'après de pénibles efforts. Les crêtes stériles et solitaires de ces hauteurs d'Ordal restent couvertes des ossements blanchis des braves qui périrent alors en si grand nombre. Dans une redoute à demi-ruinée que mon guide m'a signalée, j'ai été saisi de respectueuse pitié, me trouvant en face d'un monceau de ces vénérables restes parmi lesquels des crânes humains me montraient les belles rangées de dents du jeune âge et parfois le trou rond de la balle meurtrière.

La gloire d'avoir enlevé ces rudes positions appartient au maréchal Suchet. Les Anglais doivent s'en souvenir, car il y a plus d'ossements anglais que d'ossements français sur les sauvages collines d'Ordal.

C'est au sortir de ces éternels défilés que j'ai retrouvé le maréchal à Villafranca.

Le 23, à deux heures du matin, j'en sortais à la tête du 3e régiment de ligne, d'un bataillon du 1er léger et de quatre pièces d'artillerie pour appuyer le mouvement de l'avant-garde qui se portait vers Tarragone, sans savoir si l'ennemi ne s'opposerait pas à sa marche. Nul obstacle ne s'est présenté et, sans coup férir, j'ai occupé Vendrell, où, peu d'heures après, le maréchal est venu s'établir.

J'eusse volontiers fait une longue halte à Vendrell, d'abord parce que j'y étais dans l'abondance de toutes choses et choyé par d'aimables catalanes, ensuite parce que le soleil de la

canicule est si ardent ici, cette année, que j'en ai la cervelle en fusion ; mais après un jour de répit, il a fallu remonter à cheval et se porter en avant. La route était belle, le pays riant, la Méditerranée, que nous longions, calme et bleue comme son ciel ; mais pas un nuage et 35 degrés de chaleur !... Mon imagination était tellement détendue par cette température de serre à ananas qu'à peine j'ai remarqué que je passais sous un bel arc de triomphe romain, bien conservé encore, à cheval sur la route que nous suivions, laquelle est conséquemment une voie romaine. Il est à croire que ce monument, parfaitement isolé, était jadis entouré d'habitations. Aujourd'hui, seul, debout au milieu de la plaine, il n'en parle que plus énergiquement du grand peuple qui l'a mis là.

Nous étions au 25 août, jour de la fête du saint dont je porte le nom; mais, n'en déplaise à mon royal patron, j'avais tout à fait oublié cet anniversaire : le maréchal Moncey s'est chargé de m'en faire souvenir. Après avoir dépassé le bourg de Torredembarra, il a ordonné une halte générale ; les troupes se sont formées par masses en un vaste carré ayant au centre un autel surmonté d'un dais, et là, au bruit de nos musiques militaires, dont le feu de 30 pièces d'artillerie formait la basse, une messe a été célébrée en l'honneur du Roi de France. Il y a tant de poésie dans nos cérémonies religieuses, tant de pompe dans nos cathédrales catholiques que l'incrédule même en est ému ; mais pour tout homme qui a de l'âme, c'est un noble et beau spectacle que celui d'une armée priant à genoux pour le chef de l'Etat, les armes à la main, en rase campagne, sous la voûte des cieux et à quelques pas de l'ennemi.

La cérémonie achevée, une partie des troupes est allée occuper les postes avancés vers Tarragone, et le maréchal est venu établir son quartier-général à Torredembarra, où je l'ai suivi et où il a voulu être sous la garde de mon 3me de ligne. A 5 heures du soir, un grand dîner, complément indispen-

sable de la fête, a réuni à sa table une cinquantaine de convives des grades les plus élevés. Nous faisions honneur au festin en gens de bon appétit, et déjà le premier service était englouti, lorsqu'en dépit de l'axiome gastronomique : *rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne*, un avis venu des avant-postes a fait brusquement déserter la table : l'ennemi nous attaquait. Aussitôt, de tout côté, retentit le cri *aux armes !* la générale bat, les trompettes sonnent, les corps se portent en avant au pas de course; nous partons au galop à la suite du maréchal, nous arrivons sur la ligne ; mais point d'Espagnols à battre pour notre dessert. Nous étions victimes d'une fausse alerte dont voici la cause. L'ennemi, qui occupe en force Tarragone et ses environs, étonné du vacarme que venait de faire notre artillerie pendant la messe de la Saint-Louis, et ne sachant à quoi l'attribuer, avait envoyé vers nous une forte reconnaissance pour se mettre au fait. Les curieux étant venus se heurter contre nos avant-postes, quelques coups de fusil avaient été échangés, puis l'ennemi s'était retiré aussi vite qu'il était venu ; et voilà. Maudissant ces sots importuns, le maréchal et ses convives sont revenus se mettre à table ; mais l'entr'acte avait été fatal au second service : les sauces étaient froides, les rôtis brûlés et en somme le banquet interrompu n'a pas été digne de son objet.

Le jour suivant, repos total à Torredembarra.

Les chaleurs sont si fortes que nous savourions avec délices le bonheur d'être à l'ombre et oisifs, quand nos voisins se sont avisés de troubler ce doux *far niente*. Le 27, au point du jour, une colonne de 5 à 6 mille hommes, sortie de Tarragone, est venue effrontément assaillir nos postes avancés qui ne sont qu'à dix minutes de Torredembarra. Tout ce que nous avons ici de troupes s'est porté en avant pour soutenir nos gens. Ce mouvement a amené une canonnade et une longue fusillade qui n'ont eu d'autre résultat que de jeter bas une centaine d'hommes des deux partis. Les agresseurs avaient au début

montré de la résolution ; mais voyant que non seulement nous n'avions nullement l'intention de reculer, mais encore qu'ils perdaient du terrain sur tous les points de la ligne, ils ont fini par se retirer et rentrer dans leurs murs. Je commandais la réserve de notre petite armée ; mais elle n'a pas été nécessaire ; et du haut d'une position qui dominait au loin le champ de bataille, j'ai joui du spectacle sans courir le moindre danger.

Pendant la nuit suivante, le maréchal ayant eu avis qu'une colonne de notre 4me corps était arrivée à Vals et voulant rendre aux troupes espagnoles la visite qu'elles venaient de lui faire, le 28, nous avons à notre tour fait une reconnaissance générale. Parvenus à la vue de Tarragone, la nombreuse garnison de cette place de guerre nous est apparue en position sur divers points. Bravement attaqué par une nuée de nos tirailleurs, l'ennemi a tenu bon pendant deux heures ; mais enfin débusqué de toutes les hauteurs qu'il défendait, force lui a été de se réfugier derrière ses remparts d'où, par toutes les embrasures, son artillerie a tonné sur nous sans nous faire beaucoup de mal. Après plusieurs heures d'engagement, le but de la reconnaissance étant rempli, la retraite s'est faite en plein jour dans le plus grand ordre, et nous sommes rentrés dans les lieux d'où nous étions sortis le matin. En nous voyant partir, l'ennemi a fait une sortie générale pour mettre du désordre dans notre mouvement rétrograde, poussant des cris d'énergumènes ; mais nous manœuvrions lentement, par échelons, avec autant de régularité qu'à l'exercice ; et las d'être accueilli par des coups de fusil et de la mitraille, quand il nous serrait de trop près, il a cessé sa poursuite. Bien que ce jour-là il se soit fait une immense consommation de poudre, surtout du côté des Espagnols, les victimes ont été en petit nombre. Mon 3me de ligne, avec lequel j'occupais l'extrême gauche de notre ligne et qui s'appuyait au rivage de la mer, n'ayant pas été sérieusement engagé, n'a eu que peu de blessés

parmi ses tirailleurs. Des chaloupes canonnières, sorties du port de Tarragone, ont bien voulu prendre pour point de mire mon aile gauche ; mais une batterie, que j'ai aussitôt établie au lieu précis où le flot venait expirer, a fait bientôt virer de bord la petite escadrille.

Nous n'avons ici que de l'artillerie de campagne, et pour attaquer dans les formes une place telle que Tarragone, il faut attendre un équipage de siège qui doit nous venir de France. Ceci explique l'inaction dans laquelle le maréchal nous laisse depuis huit jours.

Tarragone, 10 novembre 1823.

Le présent journal a l'honneur d'être continué par Son Excellence Monseigneur le Gouverneur de la ville et des forts de Tarragone.

Le 10 septembre, je quittais définitivement mon beau 3me régiment et le cédais à son nouveau colonel, le comte de la Génetière. Pour adoucir mes regrets, le maréchal m'a donné le commandement d'une brigade du corps d'observation devant Tarragone, formée du 18me de ligne et du premier d'infanterie légère. Depuis lors jusqu'au jour où nous avons pris possession de Tarragone, je n'ai cessé de tourner autour de cette place, sans trouver l'occasion de cueillir la plus petite feuille de laurier. C'est ainsi que j'ai habité ou vu successivement Lariera, Callar, Valmoll et Altafulla, tous lieux qui n'importent guère, bien qu'à Callar comme à Valmoll, il y ait de ces vieux châteaux à fossés, à tourelles, à donjons, à épaisses murailles qui ont tant d'intérêt pour moi. Nous avons réparé à la hâte et muni d'une garnison ces respectables manoirs ; mais nos pacifiques adversaires n'ont pas eu l'air d'y prendre garde, et nos remparts féodaux n'ont pas eu l'honneur de voir leurs vieilles pierres sillonnées par les balles du XIXme siècle.

Il y a eu 12 ans le 28 juin dernier, qu'après un siège long

et meurtrier, et cinq assauts terribles, le maréchal Suchet a enlevé Tarragone de vive force. Des 15 mille défenseurs qui avaient survécu, 5 mille furent passés au fil de l'épée, 10 mille prisonniers et la ville fut mise au pillage, sanglant fait d'armes qui valut au vainqueur le bâton de maréchal d'Empire. Le souvenir d'une telle catastrophe peut avoir contribué à nous ouvrir les portes de cette place de guerre ; mais nous en sommes surtout redevables à la mésintelligence qui, depuis notre entrée en Catalogne, régnait parmi les constitutionnels et à nos rapides et faciles succès sur tous les points de l'Espagne. Grâce à notre intervention, Ferdinand VII est de nouveau souverain absolu. Saura-t-il user avec modération d'une victoire qui n'est pas la sienne et se maintenir quand nous serons partis ? Il est permis d'en douter.

C'est le 7 de ce mois qu'à la suite d'une convention la garnison espagnole est sortie de Tarragone avec armes et bagages et que l'armée française en a pris possession. Nommé gouverneur de cette ville, j'ai fort à faire pour mettre ordre à tout, ramener la sécurité et empêcher la partie de la population que les constitutionnels opprimaient de se ruer sur ceux-ci. C'est en cela que ma tâche est difficile. Les moines, qui devraient être des ministres de concorde, s'ils écoutaient l'Evangile, sont précisément ceux que j'ai ici le plus de peine à contenir. Venus de France, où ils s'étaient réfugiés, et bouffis de rancune, ils sont en si grand nombre que plus de 500 sont entrés à Tarragone depuis que j'en ai le commandement, pour y passer ou pour y demeurer. Que les temps sont changés ! il y a peu d'années, ces fakirs d'Europe fuyaient devant nous en Espagne ; et aujourd'hui ils marchent sous notre escorte et rentrent dans leurs couvents par notre protection. Nous sommes de singulières marionnettes.

Monseigneur va donner audience et recevoir des placets.

Barcelone, 19 novembre 1823.

Mon gouvernement s'est évanoui tout aussi vite que celui du bon Sancho dans l'île Barataria. Par suite d'arrangements conclus depuis la pacification, Tarragone ayant dû être remise à des mains espagnoles, j'ai évacué cette place cinq jours après m'y être installé comme Gouverneur : *Vanitas vanitatum !*

Ayant reçu ordre de me rapprocher de la France, en quatre marches j'ai conduit de Tarragone à Barcelone les troupes de ma brigade. Là, j'ai trouvé le maréchal occupé à surveiller l'exécution de la convention qui a mis un terme aux hostilités et tiré Ferdinand des mains de ses geôliers. La plupart des généraux qui viennent de combattre si mollement contre nous en Catalogne s'étant rendus auprès du maréchal, j'ai pu causer avec eux et me convaincre de leur nullité. Mina, le plus renommé d'entre eux, m'a paru un joyeux compagnon, vrai pourceau d'Epicure, n'ayant dans la tête que des idées confuses en tactique comme en politique. C'est un chef de partisans, et voilà tout.

Avant notre prise de possession, la rue la plus régulière de Barcelone servait à l'inscription de la constitution que nous venons de mettre au néant. Dans leur patriotique ferveur, les admirateurs de cette œuvre informe s'étaient avisés de l'idée bouffonne d'en écrire tous les articles, en gros caractères, sur les murailles, à la hauteur du premier étage, à peu près comme les Mahométans en usent à l'égard des maximes du Coran. Une large zone blanche indique que le pinceau du badigeonneur vient d'effacer l'éphémère production. Il n'est pas de ville où cette constitution comptât de plus chauds et de plus nombreux partisans que dans celle-ci et où notre intervention ait trouvé des adversaires plus passionnés. Le roi Ferdinand y est si cordialement détesté

que, dans ce moment, on y manifeste le désir de la réunion de la Catalogne à la France, non que les Barcelonnais soient pour nous des voisins affectueux, mais parce qu'ils aimeraient mieux vivre sous les lois de l'Empereur du Maroc que sous celles de leur souverain.

Perpignan, 3 décembre 1823.

En exécution des arrangements conclus entre les deux Gouvernements, quelques points maritimes de l'Espagne doivent rester occupés pendant longtemps par une partie de l'armée française, et Barcelone est de ce nombre. Les régiments et les officiers généraux qui ne sont pas désignés pour être du corps d'occupation rentrent en France. C'est pourquoi me voilà moi-même en route pour gagner Paris, et dans ce moment à Perpignan, cherchant à vendre chevaux, mules et équipages de guerre dont la paix me force à me défaire à vil prix. J'eusse pu demeurer en Catalogne, car le bon maréchal Moncey voulait me laisser à Barcelone en qualité de commandant de la place ; mais j'ai sacrifié, sans hésiter, cet honneur et les avantages pécuniaires qui y sont attachés. Il est dans mes goûts de ne venir en Espagne qu'à contre-cœur et d'en sortir dès que je le puis.

Au temps de l'Empire, quand je franchissais nos frontières, c'était pour plusieurs années; mais depuis que nous avons blanchi notre drapeau, si nous faisons de petites choses, du moins nous allons plus vite en besogne. Il n'y a pas huit mois que j'ai quitté la France, et m'y voilà revenu.

XIX

Une Inspection générale en 1830.

Le Hâvre, 29 juillet 1830.

Depuis quatre ans, membre d'un comité chargé de l'importante mission de fixer les bases de l'armement et de la défense des places de guerre et des frontières de la France, je faisais paisiblement de la stratégie de cabinet, quand il a plu au ministre de me confier de nouveau les fonctions d'inspecteur-général d'infanterie, et me voilà à l'œuvre.

Caen, 2 août 1830.

L'annonce subite de l'insurrection qui vient d'éclater à Paris contre le Gouvernement a interrompu ma tournée. Que va-t-il advenir de cette sanglante crise ? J'avais à peine achevé au Havre l'inspection du 43e régiment quand l'étonnante nouvelle s'y est répandue avec la rapidité de l'éclair. Elle y a causé aussitôt une agitation indicible. Des attroupements nombreux se sont formés, des cris hostiles au pouvoir ont rempli la ville, et sans perdre de temps, les meneurs ont organisé des bandes volontaires de jeunes gens et de matelots armés, qui, s'emparant de gré ou de force de toutes les embarcations avec lesquelles ils pouvaient remonter la Seine, sont partis en chantant la Marseillaise, pour aller, disaient-ils, au secours de leurs frères de Paris. En vain les autorités

civiles et militaires ont essayé de s'opposer à ces manifestations : leurs ordres ont été méconnus. Il est heureux pour moi que mon inspection du 43e se soit trouvée terminée quand cette commotion est venue agiter le Havre, car sans cela je me serais trouvé dans une position très difficile. Malgré les plus grandes précautions, l'effervescence populaire a passé de la ville dans la caserne, et quand on a voulu employer la troupe pour maintenir l'ordre, il s'est trouvé que citoyens et soldats n'avaient qu'une même opinion politique, une même antipathie pour l'œuvre que l'insurrection voulait démolir à Paris. Le comte de Latour du Pin, colonel du 43me régiment, galant homme, mais nullement militaire, s'est bientôt vu abandonné par ses officiers et réduit à s'éloigner. Le commandant de la citadelle, à qui le parti triomphant en voulait, n'a eu que le temps de s'enfuir déguisé pour échapper à de mauvais traitements. Les autorités civiles, intimidées, ont fini par laisser faire ce qu'elles ne pouvaient empêcher, et l'anarchie la plus complète a dès lors régné dans le Havre. C'est dans ces circonstances que j'en suis parti pour donner suite à mes opérations d'inspection générale en Basse-Normandie. Les bateaux à vapeur venant d'être mis en réquisition par les volontaires, j'ai pris un bateau à voiles, et non sans peine j'ai atteint Honfleur, où j'ai trouvé des chevaux de poste pour continuer ma tournée sans trop savoir si, en raison des événements qui s'accomplissent, je pourrais jusqu'au bout remplir ma mission.

Mes doutes à ce sujet n'ont pas été de longue durée. En arrivant aujourd'hui à Caen, je trouve la ville sans préfet, sans commandant militaire, sans maire, sans fonctionnaires d'aucune sorte. Ils sont en fuite, ou cachés, ou démissionnaires. Les rues, les places sont encombrées d'une population qui se livre aux démonstrations les plus bruyantes, les plus désordonnées, en promenant des drapeaux tricolores, en vociférant des injures contre le parti vaincu. Le régiment que je venais inspecter ici, en pleine insubordination, a abandonné

sa caserne et ses devoirs pour fraterniser avec les habitants, s'enivrer avec eux et se mêler à leurs saturnales. Le désordre est partout.

D'après ce que je vois et d'après ce que j'apprends par quelques officiers de la garnison que mon aide de camp a pu trouver dans ce chaos, bien convaincu que mon autorité serait infailliblement méconnue, si dans ce moment je voulais tenter d'en faire usage à Caen, je compte en partir demain matin pour Cherbourg. Peut-être là pourrai-je continuer mes opérations et attendre en paix le dénouement du grand drame qui agite aujourd'hui la France.

Qui m'eût dit, quand j'ai quitté Paris si paisible, il y a quinze jours, que le volcan était à la veille d'une nouvelle éruption ? Il y avait bien quelques symptômes d'inquiétude pour certains coups d'état que l'on pressentait ; mais qui eût songé alors à la possibilité d'une complète révolution !

Paris, 5 août 1830.

J'ai failli être pendu à Caen, et voilà comment.

Ne pouvant rien y faire, tant la confusion était grande, je voulais partir pour Cherbourg le lendemain. Mais j'avais compté sans mon hôte. Pendant la nuit, on avait dit et répété en ville qu'un officier-général y était arrivé avec mission de faire marcher au secours du Roi Charles X toutes les troupes éparses en Normandie, et dans les réunions de place publique et de cabaret, il avait été décidé qu'on y mettrait obstacle. En effet, quand, au point du jour, ayant terminé mes dispositions de départ, je me préparais à m'éloigner dans la direction de Bayeux, une masse d'un millier d'individus de mauvaise mine accourt devant l'hôtel où j'avais passé la nuit et s'oppose à la sortie de ma voiture en vociférant des cris de mort contre le Roi et ses agents. En vain je m'obstine à partir; la foule, de plus en plus compacte, devient une barrière infranchissable

et me voilà bloqué. Au moment où ma voiture, refoulée par le peuple, était rentrée dans la cour de l'hôtel, on avait pu heureusement refermer la porte cochère ; sans cela la maison eût été envahie, et dans ce cas, Dieu sait le sort qui m'était réservé. Cette porte était solide, les croisées du rez-de-chaussée étaient munies de forts barreaux, et je pouvais soutenir un siège non moins bizarre que celui de Charles XII près de Bender; mais à l'exception de mon aide de camp, ma garnison ne valait rien. L'hôte tremblait de tous ses membres, disant qu'on allait démolir sa maison et le ruiner. Les domestiques et le postillon avaient la plus piteuse mine ; la porte cochère, ébranlée par des bras vigoureux, menaçait ruine ; les pierres lancées sur les croisées brisaient les vitres et pénétraient comme grêle dans les appartements ; le péril était réellement imminent. Dans cette crise, entendant dire qu'en l'absence de toute autorité légale une commission municipale révolutionnairement improvisée venait de se constituer et siégeait à l'hôtel de ville, dont je n'étais pas éloigné, j'écris à la hâte un billet pour dire qui je suis et réclamer aide et assistance contre la fureur populaire qui en veut à ma vie ; j'en charge un marmiton qui s'échappe par je ne sais quelle issue, et peu d'instants après, le bruit du tambour se fait entendre, un bataillon de garde nationale, précédé de deux individus ceints d'une écharpe tricolore, arrive devant l'hôtel, perçant à grand'peine la foule qui m'assiège, et me voilà en présence de deux fonctionnaires de fraîche date. Je leur démontre que je suis inspecteur général d'infanterie, je leur prouve par la date des ordres dont je suis porteur qu'ayant quitté Paris avant la promulgation des fameuses ordonnances et arrivant du Havre, je ne puis être un émissaire hostile à la révolution qui s'accomplit. Ma mission d'inspecteur est terminée, leur dis-je, puisque celui dont je tenais mes pouvoirs a cessé de régner, et je demande seulement qu'il me soit permis de retourner à Paris et que l'on protège ma sortie de la ville. J'avais affaire à

deux hommes de bon sens qui, bien convaincus de la sincérité de mes assertions, ne demandaient pas mieux que de me tirer d'embarras. Ils se mettent à l'œuvre. Par leur ordre, la garde nationale repousse à distance l'attroupement, les portes de l'hôtel s'ouvrent, je remercie mes libérateurs, je monte dans ma voiture qui était restée attelée et me voilà entre deux haies de gardes nationaux chargés de m'escorter jusqu'aux barrières dans la direction de Paris. Alors, de cette multitude malveillante qui s'exaspérait de plus en plus à l'idée que sa proie allait lui échapper, s'éleva un concert de cris et de huées, concert diabolique dont les mots corde, potence et mort faisaient la basse continue. Pressés par la foule qui cherchait à rompre leurs rangs pour s'emparer de moi, les gardes nationaux ne pouvaient marcher que fort lentement. Aussi le bizarre cortège a-t-il mis une heure pour arriver à la barrière, et j'ai pu savourer à loisir l'encens que ces enragés Normands me prodiguaient. Parvenus au but, mon escorte se serre de plus en plus autour de ma voiture, puis s'ouvre brusquement devant les chevaux, et le postillon prévenu part au grand galop, tandis qu'une dernière et formidable clameur salue à regret ma délivrance. Qui m'eût dit que, vieux soldat de Napoléon, je courrais un jour risque d'être pendu ou assommé comme partisan de la Restauration ?

Paris, 10 août 1830.

En arrivant de Caen, je ne m'étais point hâté d'aller au ministère de la Guerre, attendu que là comme ailleurs la culbute des chefs et l'avancement improvisé de leurs successeurs devaient nécessairement avoir tout mis en désarroi. Hier, le calme commençant à renaître dans Paris, je me suis hasardé à aller à la recherche d'informations sur la nouvelle composition de l'administration à laquelle j'avais des comptes à rendre. En arrivant à l'hôtel du ministère, où je devais trouver bien des nouveaux visages, j'ai d'abord jugé convenable de

prendre langue chez le concierge, personnage impassible et inamovible que les révolutions politiques n'ont jamais atteint et qui, de sa loge, a vu passer sans s'émouvoir la République, l'Empire et la Restauration, tirant avec le même zèle le cordon pour les ministres de toutes couleurs. J'ai appris par cette voie, et avec plaisir, que la direction du personnel de la Guerre venait d'être confiée à un homme qui jouit d'une estime méritée et dont je suis connu, au général Gentil-Saint-Alphonse. Parvenu en la présence de ce directeur, je lui ai brièvement exposé quelles raisons m'avaient fait prendre le parti de laisser ma mission inachevée. — « Vous avez sage- « ment calculé en agissant ainsi, m'a-t-il dit ; hier le télé- « graphe a transmis ordre à tous les inspecteurs généraux « d'interrompre leurs opérations et de venir prendre de nou- « veaux ordres à Paris, et vous n'avez fait que devancer la « volonté du ministre. Je suis au reste satisfait de vous avoir « aujourd'hui sous la main. La révolution qui s'achève a jeté « le trouble et la désorganisation dans un grand nombre des « corps de l'armée, et il importe d'envoyer auprès d'eux des « hommes fermes et capables qui remédient au mal. Vous « aurez les pouvoirs les plus étendus pour inspecter les régi- « ments qui vous seront désignés. Après avoir retiré les dra- « peaux et les étendards de la Restauration, vous ferez prêter « serment de fidélité à Louis-Philippe d'Orléans. Vous ren- « verrez dans leurs foyers les officiers de tout grade dont le « maintien au service vous paraîtra dangereux dans ces cir- « constances; et vous ferez enfin tout ce qui vous paraîtra « propre à raffermir l'ordre et la discipline un moment ébran- « lés. Allez, je vous connais; le ministre approuvera tous vos « actes. — Cette nouvelle mission est bien flatteuse, et je « vous remercie de m'en croire digne; mais permettez-moi « de vous prier de ne pas m'en charger. Je ne suis pas au « nombre de ceux qui regrettent le Gouvernement qui vient « de tomber, tant s'en faut ; mais songez que, hier, j'étais

« l'envoyé de ce Gouvernement, et qu'il doit répugner à la « délicatesse d'un homme d'honneur de faire prêter aujour- « d'hui serment à Charles X et demain à Louis-Philippe, « quelle que soit d'ailleurs son opinion politique. Que pense- « raient de moi ceux à qui je viens de parler de l'inviolabilité « du premier de ces serments, s'ils me prenaient ainsi en « flagrant délit de palinodie? — Vos scrupules vous honorent, « mais je ne les admets pas. Vous êtes délié envers Charles X « par le fait de son abdication, et vous vous devez au nouvel « élu de la France. Pour ménager votre délicatesse, vous serez « envoyé dans une circonscription autre que celle d'où vous « venez; mais la chose presse, vous partirez ce soir ou demain « matin. — Allons, mon général, je me rends ; mais laissez- « moi au moins le temps de changer la couleur de ma cocarde « et de mon écharpe. — Bien, c'est convenu ; vous viendrez « demain prendre chez moi vos instructions écrites, et après « demain 11, vous vous mettrez en route. »

Me voilà donc à la veille d'entreprendre une nouvelle tournée dans je ne sais encore quelle direction. Espérons que celle-ci s'accomplira sans encombre. L'envoyé de Louis-Philippe ceint d'une écharpe tricolore sera peut-être plus chanceux que celui de Charles X ceint d'une écharpe blanche.

Paris, 14 septembre 1830.

Parti le 11 du mois dernier, je n'ai fait qu'un saut de Paris à Vendôme, où j'avais à visiter le 4me régiment de cuirassiers. Il faut être juste envers tout le monde : le Vendéen Charette, à qui la Restauration avait confié le commandement de ce corps, savait le maintenir en parfait état et s'y faire aimer. A la nouvelle des événements de Paris, comptant sur son influence, il rassemble son régiment, le harangue et lui propose de le suivre dans l'Ouest où les Royalistes ne manque-

ront pas de s'armer, disait-il, pour le maintien du trône légitime. Vaines paroles. On l'entoure de marques de respect et d'affection, on le regrette, mais on reste sourd à sa proposition. Alors il s'éloigne suivi de son lieutenant-colonel et d'un seul cuirassier. Le régiment était tout ému et, on peut le dire, affligé de cet abandon quand j'ai paru. Ma tâche était facile : j'avais affaire à des hommes froids, rompus à la discipline. Ils ont prêté sans difficulté, mais sans enthousiasme, le serment de fidélité au nouveau roi Louis-Philippe, et quand je les ai quittés, ils étaient rentrés dans leur calme habituel.

Le 1er régiment de cuirassiers que je suis allé ensuite inspecter, à Tours, m'a tout autant satisfait que le 4me sous le rapport de l'ordre et de la discipline ; mais je l'ai trouvé bien mieux disposé en faveur de la Révolution ; aussi avait-il déjà arboré l'étendard tricolore et a-t-il prêté le serment de bonne grâce. Les seuls événements qui aient signalé la transition ont été la désertion du colonel, le comte de Sainte-Marie, suivi d'un lieutenant, et la démission de deux capitaines.

J'avais encore à voir à Tours le 16me régiment d'infanterie de ligne commandé par M. Borgarelli d'Ison. Ayant trouvé là tout en ordre, son inspection ne m'a pris que peu de temps. Ce corps a un bataillon qui stationne à Angers, sous les ordres du lieutenant-colonel de Négrier. A mon arrivée à Tours, j'y avais trouvé à mon adresse une demi-douzaine de dénonciations, les unes signées, les autres anonymes, dans lesquelles on me signalait cet officier supérieur comme dévoué à outrance à Charles X, et ennemi prononcé de Louis-Philippe. Depuis vingt ans, je suis l'ami de Négrier, homme rempli d'honneur et d'énergie. Etant capitaines l'un et l'autre, nous avons couru mêmes chances en Portugal et bivouaqué longtemps sur la même paille. Je ne pouvais donc qu'être peiné et embarrassé par ces manifestations, et avec d'autant plus de raison que, d'après mes instructions, je devais chas-

ser impitoyablement tous les officiers hostiles au nouveau Gouvernement. Pour concilier autant que possible le devoir et l'affection, j'écris aussitôt à Négrier en ces termes :

« Mon ami, je ne vous demande pas quelle est votre opinion « sur le changement politique qui vient de s'opérer, mais « seulement si vous voulez servir Louis-Philippe avec autant « de loyauté que vous avez servi le roi son prédécesseur. « Réponse catégorique courrier par courrier. »

La réponse étant affirmative, je brûle les dénonciations, et dans mon rapport au ministre sur le 16me de ligne, je lui signale son lieutenant-colonel comme digne d'avancement; si bien qu'avant mon retour à Paris, de Négrier était promu au grade de colonel. Les hommes de cette trempe ne manquent jamais à leur parole, et c'est rendre service à l'État, en vue de l'avenir, que de les mettre en relief.

A Poitiers, où j'ai couru en quittant Tours, ma besogne devait offrir plus de difficultés. J'y ai trouvé le 5me régiment de chasseurs à cheval dans un déplorable état. Abandonné par son colonel, le comte de Romanet, deux chefs d'escadron et plusieurs autres officiers, l'indiscipline et la désertion allaient amener sa dissolution. Les officiers demeurés à leur poste n'étaient plus écoutés ; les sous-officiers, voulant hériter de leurs épaulettes, cabalaient pour leur totale expulsion; les chasseurs, entraînés par la lie de la population, passaient leur temps au cabaret ; les chevaux étaient à peu près abandonnés dans les écuries ; encore quelques jours et c'était un régiment perdu. Assez heureux pour faire écouter ma voix au milieu d'un tel désordre, j'ai raffermi l'autorité des officiers restés fidèles ; j'ai fortement sévi contre les sous-officiers qui sous un masque de patriotique enthousiasme cachaient leur soif d'avancement, et quand j'ai quitté Poitiers, le régiment était rentré dans la bonne voie.

A Angoulême, le 1er régiment d'infanterie légère m'est apparu dans une situation satisfaisante ; mais en arrivant, je

n'ai pas été peu surpris d'apprendre que le comte d'Eu, colonel de ce corps, ancien émigré, homme de faible capacité, mais d'opinions politiques très exaltées, était renfermé chez lui et n'osait en sortir, crainte des fureurs d'une populace exaspérée contre lui. Après une enquête sur sa conduite antécédente, bien convaincu que ce colonel, dans son propre intérêt comme dans celui du service, ne pouvait, dans ces circonstances, rester à la tête d'un régiment sur lequel d'ailleurs il n'avait aucune influence, je lui ai retiré son commandement et l'ai renvoyé dans ses terres.

Le 3me régiment de chasseurs à cheval, auprès duquel je me suis ensuite rendu à Limoges, a traversé la dernière crise moins malheureusement que le 5me. Le comte de Vaudreuil, son colonel, non moins légitimiste, mais plus capable que le comte d'Eu, exerçait une dure inquisition sur les convictions politiques de ses officiers, lesquels, en majeure partie, ne partageaient pas les siennes. Il en est résulté une violente explosion à l'apparition des couleurs nationales. Alors les capitaines réunis, s'affranchissant de toute subordination envers leur colonel, ont osé lui signifier qu'ils ne lui obéiraient plus, si bien que celui-ci a jugé prudent de les abandonner et d'aller je ne sais où. Par cette fuite, le commandement appartenait de droit au lieutenant-colonel, M. de Schauembourg. Mais malheureusement cet officier supérieur avait trop bien adopté les inspirations de son colonel. Les officiers n'aimaient pas ses manières hautaines ; les libéraux de Limoges se souvenaient qu'il les avait menacés de coups de cravache. De tout cela il était résulté que M. de Schauembourg, enveloppé dans la disgrâce de M. de Vaudreuil, ne trouvait plus que mauvais vouloir de la part de ses subordonnés. Ma conduite, en cette occurrence, était difficile. Les lois de la discipline, déjà trop enfreintes par le refus d'obéissance des capitaines, m'obligeaient à prêter main-forte à l'autorité méconnue du lieutenant-colonel ; mais je me disais qu'en ma présence

tout irait dans ce sens, et que, moi parti, la discorde renaîtrait. En temps de révolution, il faut savoir transiger en matière aussi délicate, sous peine d'empirer le mal auquel on veut remédier. Voici donc le *mezzo termine* auquel je m'arrête. Je fais venir chez moi secrètement de nuit M. de Schauembourg, je lui persuade facilement qu'aujourd'hui sa position au 3me de chasseurs n'est pas tenable, je lui enjoins de se rendre dans sa famille en Alsace, pour y attendre les ordres du ministre, lui donnant ma parole qu'à mon retour à Paris je m'occuperais activement de sa réintégration dans un autre corps, et le lendemain j'ai l'air d'apprendre comme chose inattendue qu'il s'est éloigné de son propre mouvement, pendant la nuit, sans doute pour rejoindre M. de Vaudreuil.

Parmi les ordres qui m'ont été donnés, je devais retirer à tous les corps soumis à mon inspection drapeaux et étendards de la Restauration et les expédier à Paris. Jusqu'à Limoges, cela avait eu lieu sans difficulté ; mais là j'ai échoué. M. de Vaudreuil, ne voulant pas apparemment la profanation de son étendard, l'avait emballé avec lui dans sa chaise de poste, car il n'a pas été retrouvé dans son logement.

J'ai eu peu de chose à faire à Périgueux. Il n'y a là qu'un calme dépôt d'infanterie sur lequel les révolutions n'ont pas de prise. Le seul individu de cette troupe qui avait refusé de quitter sa cocarde blanche était un jeune gentilhomme, M. de Couasnon. Désirant conserver ce sous-lieutenant, dont chacun me faisait l'éloge, je l'ai catéchisé, mais en vain. J'avais affaire à un Breton. « Je regarde la guerre civile comme imminente, m'a-t-il répondu, et en demeurant au service du roi Louis-Philippe, je crains d'être obligé, par devoir, de combattre mes propres parents qui habitent la Vendée. » J'ai dû accepter sa démission.

Traversant rapidement Bergerac, Villeneuve-sur-Lot, Agen et Lectoure, je suis arrivé à Auch pour opérer sur le 17e ré-

giment de chasseurs à cheval. La désunion qui avait éclaté parmi les officiers de ce corps n'était heureusement pas descendue dans les rangs inférieurs. Je l'ai trouvé en bon état de discipline et sans désertion. Les mesures que j'ai prises ont fait bientôt cesser des dissensions qui auraient eu des suites fâcheuses. Quelques officiers de divers grades se sont éloignés par démission ou autrement et tout est rentré dans l'ordre.

Le 63me d'infanterie de ligne, que je suis allé visiter ensuite à Toulouse, a traversé sans mésaventure les jours d'orage, et je n'y ai trouvé de changé que la cocarde. Pendant les scènes tumultueuses qui dernièrement ont troublé Toulouse, ce régiment, commandé par M. d'Astor, vieux soldat de l'armée d'Égypte, s'est conduit admirablement. En bataille sur la place du Capitole, en face d'un rassemblement nombreux de forcenés, il a puissamment contribué à arrêter le désordre par sa seule attitude, et sans faire usage de ses armes, bien que dans sa fureur la populace fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres et de débris de bouteilles qui ont blessé plusieurs soldats. Les esprits sont tellement inflammables à Toulouse, et la Restauration y compte tant de chauds partisans qu'il faudra encore bien du temps avant qu'on s'y résigne aux résultats de la révolution parisienne. C'est là que le fameux M. de Villèle est venu se réfugier après sa culbute. Il y exerce une grande influence. Le vizir déchu ayant appris l'arrivée à Toulouse d'un envoyé extraordinaire du Gouvernement, chargé, disait-on, de grands pouvoirs, a d'abord pensé que j'avais mission de m'occuper de lui, et, dans son appréhension, il a demandé des chevaux de poste et s'est tenu prêt à s'enfuir vers l'Espagne; mais ayant été sondé à cet égard par un de ses affidés, je me suis expliqué si catégoriquement que l'ex-ministre s'est rassuré et que sa voiture est rentrée sous la remise.

La discorde avait exercé une fâcheuse influence sur le 8me de dragons qui m'attendait à Carcassonne. Là, comme à Auch,

les sous-officiers et les cavaliers étaient calmes et soumis, mais il n'en était pas de même parmi les officiers. Les haines sourdes provenant d'opinions politiques comprimées ont fait explosion, et j'y ai trouvé exaspérés les deux partis qui divisent la France depuis quinze ans. Cela ne pouvait durer sans amener la ruine de ce beau régiment. Deux officiers supérieurs sont allés attendre dans leurs foyers la liquidation de leur pension de retraite ; une dizaine de jeunes lieutenants, gentilshommes exaltés, m'ont donné leur démission, et le 8me de dragons est rentré dans son état normal.

A Montauban, où j'avais à voir un dépôt d'infanterie commandé par mon compatriote, le major Allard, j'ai trouvé la ville divisée en deux camps ennemis : d'un côté les protestants et la garnison, de l'autre les catholiques. Ceux-là avaient salué l'avènement de Louis-Philippe avec des cris de joie, ceux-ci avec des cris de rage. A Montauban, pas plus d'autorités civiles qu'à Caen. Tous les fonctionnaires ayant disparu, les soldats seuls, depuis un mois, veillaient au maintien de l'ordre et s'interposaient entre les deux partis de citoyens chez qui la différence de religion entretient une haine héréditaire. Le drapeau national flottait, il est vrai, à l'hôtel-de-ville, mais il y avait été arboré par le major Allard, et sans les cent fantassins qui avaient mission de le protéger, il eût été bientôt renversé. Après avoir pris connaissance de l'état des choses, je donnai des ordres pour que, le lendemain, la troupe fût sous les armes sur la principale place de la ville pour la prestation du serment. — « Gardez-vous bien, me dit à l'instant le commandant du dépôt, de procéder à une cérémonie « aussi significative en présence d'une populace irritée; il peut « en résulter une sanglante collision; mieux vaudrait qu'elle « eût lieu dans la vaste cour de la caserne. — Non, répondis-« je, il ne faut pas avoir l'air de fuir la publicité ; cette « timidité serait d'un mauvais effet ; c'est en présence de la « foule que je veux parler aux soldats et recevoir leur serment.

« Veillez seulement à ce que les armes soient en état et les gi-
« bernes garnies de cartouches. » — A l'heure dite, la troupe sort de la caserne et va se mettre en bataille sur la place. Je la passe en revue, je la fais former en carré, je me place au centre, et après avoir prononcé à haute et intelligible voix une chaude allocution, je lis la formule du serment; tous les soldats lèvent la main droite en disant: *Je le jure.* Je leur réponds par le cri de *Vive le roi Louis-Philippe* qu'ils répètent avec force, et à l'instant, des masses de populace qui nous entourent et des croisées qui environnent la place s'élèvent des cris forcenés, des huées, des sifflets, des applaudissements auxquels se mêlent de nombreux *vive Charles X!* Je n'ai pas l'air de m'en apercevoir, je fais rompre le carré, la troupe se forme en colonne, elle défile devant moi, et tout est fini sans autre incident.

J'étais à peine rentré dans mon hôtel qu'on m'annonce un individu qui demande à m'entretenir, et je vois entrer un jeune homme qui, d'un air embarrassé, me dit être le nouveau préfet du Tarn-et-Garonne. — « Monsieur, lui dis-je, puis-
« qu'on vous envoie comme préfet dans un des départements
« les plus difficiles à administrer, il faut qu'on ait une haute
« opinion de vos moyens et que vous ayez ailleurs fait vos
« preuves. — Non, monsieur le Général; j'étais commis dans
« une maison de commerce de Grenoble. M. Casimir Périer,
« qui en est le chef, m'a tiré de là pour m'envoyer ici et j'en
« suis à mon début. — Dans ce cas, monsieur le Préfet, vous avez
« besoin de beaucoup de prudence et d'habileté natives pour
« bien vous tirer d'affaire dans une ville telle que Montauban.
« — J'arrive et déjà je regrette d'y être venu. En descendant de
« voiture, j'ai vu toute la population tumultueusement ras-
« semblée sur la place publique, et vous au centre entouré de
« votre troupe; j'ai fendu la foule pour savoir de quoi il s'agis-
« sait, j'ai entendu votre allocution, j'ai été témoin des mani-
« festations si opposées qui l'ont suivie et j'ai senti le danger de

« ma position. Vos paroles et votre attitude m'ont impressionné, « et avant que l'on connaisse ici mon arrivée, je suis venu en « toute humilité prendre vos avis et vous prier de m'indiquer « la marche que je dois suivre, voyant fort bien que de ce début « dépend mon succès ou ma ruine. » — Après de si modestes aveux, je ne pouvais me refuser de dire au novice administrateur tout ce que je savais sur les divisions intestines de Montauban et lui tracer un plan de conduite. — « Vous devez, « lui dis-je ensuite, débuter par une proclamation annonçant « votre arrivée et indiquant sommairement dans quel esprit « vous comptez administrer le département. — J'y ai pensé, « me dit-il. J'ai préparé cette pièce tout en courant la poste ; « la voici. » — Il me la remet et je lis un manifeste fort bien rédigé, mais rempli de fiel contre le roi déchu et de dévouement exagéré pour son successeur. — « Puisque vous jugez bon de « me demander des conseils, monsieur le Préfet, je vous les « dois sans réticence. Votre proclamation pourrait être bonne « ailleurs, mais à Montauban, elle ne ferait qu'ajouter à l'irri- « tation et amener des malheurs. Il faut ici des calmants et « beaucoup de modération dans les paroles comme dans les « actes. — Eh bien! monsieur le Général, tracez-moi la route, je la « suivrai. » — Prenant la plume, je jette sur le papier quelques phrases normandes et mielleuses où, sans blâmes ni louanges, je promets d'administrer sagement, impartialement et je recommande union et concorde. — « Tenez, voilà votre cane- « vas, brodez-le comme vous l'entendrez, mais, croyez-moi, « n'en changez pas le fond. » — Mon préfet improvisé me remercie chaleureusement, emporte mes phrases et mes avis, et le lendemain les murs de Montauban sont tapissés d'une homélie préfectorale rédigée par un soldat.

Après cette singulière visite, j'eus celle d'un compatriote, établi depuis longues années à Montauban, qui venait charitablement m'avertir de prendre des précautions et de ne pas sortir de nuit sans être accompagné, attendu, disait-il, que la

scène du serment avait redoublé la rage de la populace catholique et que les Montalbanais connaissent l'usage du poignard. Fort bien, pensai-je, les Normands ont voulu me pendre comme Carliste, et les Gascons veulent me poignarder comme Orléaniste. Décidément, je joue de malheur cette année.

A Montauban finissait ma laborieuse tournée.

De retour à Paris, j'ai eu la satisfaction de recevoir du ministre les témoignages les plus honorables pour la prudence et la modération avec lesquelles j'ai rempli ma délicate mission, et d'apprendre que toutes mes propositions, promotions et mutations étaient ratifiées.

Pour compléter l'historique de cette mission, voici l'allocution que j'ai prononcée devant le 4me régiment de cuirassiers. C'est ce que j'ai répété ensuite à tous les corps que j'ai inspectés, sauf les modifications résultant de l'état des choses et des événements survenus :

« Officiers, sous-officiers, cuirassiers,

« Vous voyez en moi un envoyé extraordinaire du nouveau « Gouvernement que la France vient de se donner.

« La politique n'est pas notre affaire. Nous ne devons con- « naître que l'obéissance à nos chefs et notre devoir devant « l'ennemi. Sous notre uniforme cependant battent des cœurs « qui ne peuvent rester froids quand toute la nation est en « émoi. Sortis de familles citoyennes, ne devant pas pour la « plupart mourir dans les rangs de l'armée, il nous importe « de trouver la liberté et la sécurité sous le toit paternel quand « nous rentrerons dans la vie civile. L'espèce d'abnégation à « laquelle nous oblige le joug militaire n'est que temporaire « et avant tout nous sommes les enfants du pays. Il ne faut « jamais perdre de vue cette vérité quand des circonstances « difficiles nous font douter de la ligne de nos devoirs. C'est « donc avec joie que tous, tant que vous êtes, vous avez dû « voir la pacifique révolution qui vient d'améliorer le sort de

« la patrie et nous rendre ces nobles couleurs que tant de
« triomphes ont immortalisées.

« Nous étions au service de Charles X, et, en gens d'honneur,
« nous lui avons été fidèles. Sous son règne, comme sous
« celui de son prédécesseur Louis XVIII, le drapeau blanc
« nous a vus combattre glorieusement en Espagne, en Grèce,
« en Afrique. Nous avons tous suivi la route que nous tra-
« çaient l'honneur et la discipline, et nous devons nous en
« applaudir. Aujourd'hui, notre conduite sera la même. Des
« événements auxquels nous n'avons pas participé ont mis
« fin au règne de Charles X. Par son abdication, et postérieu-
« rement par la volonté de la France, manifestée par ses re-
« présentants, son autorité sur vous s'est évanouie et vous
« avez été déliés du serment que vous lui aviez prêté. Un
« autre souverain vous est donné aux applaudissements de
« la France entière : c'est le duc d'Orléans, prince populaire,
« brave et magnanime qui servait à seize ans dans l'armée
« républicaine et combattait à Jemmapes sous l'étendard tri-
« colore. A ce noble chef nous obéirons désormais. Son avé-
« nement, qui fait la joie de toutes nos familles, doit plaire sur-
« tout à l'armée qui l'a toujours compté avec orgueil au nombre
« de ses soldats. Il est digne de nous commander. 4me régiment
« de cuirassiers, imitez vos camarades de tous les corps,
« saluez de vos acclamations le nouveau roi qui vous est
« donné et entourez son trône de votre amour.

« Vive Louis-Philippe! Vive le Roi !»

« Mais ce n'est pas seulement par des vœux et des sentiments
« que vous devez marquer votre adhésion au changement qui
« s'accomplit; il faut que l'obéissance à vos chefs et le main-
« tien de la plus sévère discipline prouvent à la France que sa
« cause est la vôtre, et que vous vous associez à son triomphe.
« Que chacun, dans son grade, suive la ligne habituelle de ses
« devoirs. La Patrie et le Roi peuvent demain avoir besoin de
« vos bras. Soyez prêts à les défendre.»

TABLE DES MATIÈRES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Histoire de mon temps. **Mémoires du chancelier Pasquier,** publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française.

Première partie : Révolution — Consulat — Empire.
Tome Ier : 1789-1811. 5e édit. In-8° avec portraits en héliogravure. 8 fr.
Tome II : 1812-1814. 4e édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 8 fr.
Tome III : 1814-1815. 4e édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . . . 8 fr.

Deuxième partie : Restauration.
Tome IV : 1815-1820. 3e édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . . . 8 fr.
Tome V : 1820-1824. 3e édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 8 fr.
Tome VI : 1824-1830. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 8 fr.

Mémoires du général baron de Marbot.
Tome I. *Gênes, Austerlitz, Eylau.* 37e édit. In-8° avec portrait. 7 fr. 50
Tome II. *Madrid, Essling, Torrès-Védras.* 36e édition. Un vol. in-8° avec portrait. Prix. . . . . 7 fr. 50
Tome III. *Polotsk, la Bérésina, Leipzig, Waterloo.* 36e édition. Un vol. in-8° avec héliogravure et fac-simile. Prix. . . . . 7 fr. 50

Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes.
Tome I : 1769-1795. 7e édition. Un vol. in-8° avec deux portraits en héliogravure. Prix. . . . . 7 fr. 50
Tome II : 1795-1799. 6e édition. Un vol. in-8° avec portrait. 7 fr. 50
Tome III : 1799-1806. 5e édit. In-8° avec deux héliogravures. 7 fr. 50
Tome IV : 1806-1811. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Mémoires du chevalier de Mautort, capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis (1752-1802), publiés par son petit-neveu le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. Un vol. in-8° avec portrait en héliogravure. Prix. 7 fr. 50

Mémoires de Larevellière-Lépeaux, membre du Directoire exécutif de la République française et de l'Institut national, publiés par son fils sur le manuscrit autographe de l'auteur et suivis des pièces justificatives et de correspondances inédites. Trois vol. in-8°, avec portrait en héliogravure. Prix. . . . . 20 fr.

Souvenirs du maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introduction par M. Camille Rousset, de l'Académie française. Ouvrage orné de deux portraits d'après David et d'après Gérard. 6e édition. Un vol. in-8°. Prix. . . . . 7 fr. 50

Récits de guerre et de foyer. **Le maréchal Oudinot, duc de Reggio,** d'après les Souvenirs inédits de la maréchale, par Gaston Stiegler. Préface de M. le marquis Costa de Beauregard. 6e édition. Un vol. in-8°, avec deux portraits. Prix. . . . . 7 fr. 50

Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration, par le général comte de Rochechouart, aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII. Mémoires inédits, publiés par son fils. Ouvrage orné de deux portraits. 2e édition. Un vol. in-8°. 7 fr. 50

Les Souvenirs du général baron Paulin (1782-1876), publiés par le capitaine du génie Paulin-Ruelle, son petit-neveu. In-18. 4 fr.

Mémoires de Jean-François Thoury. 1789-1830, publiés par Charles Boÿ. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 171.